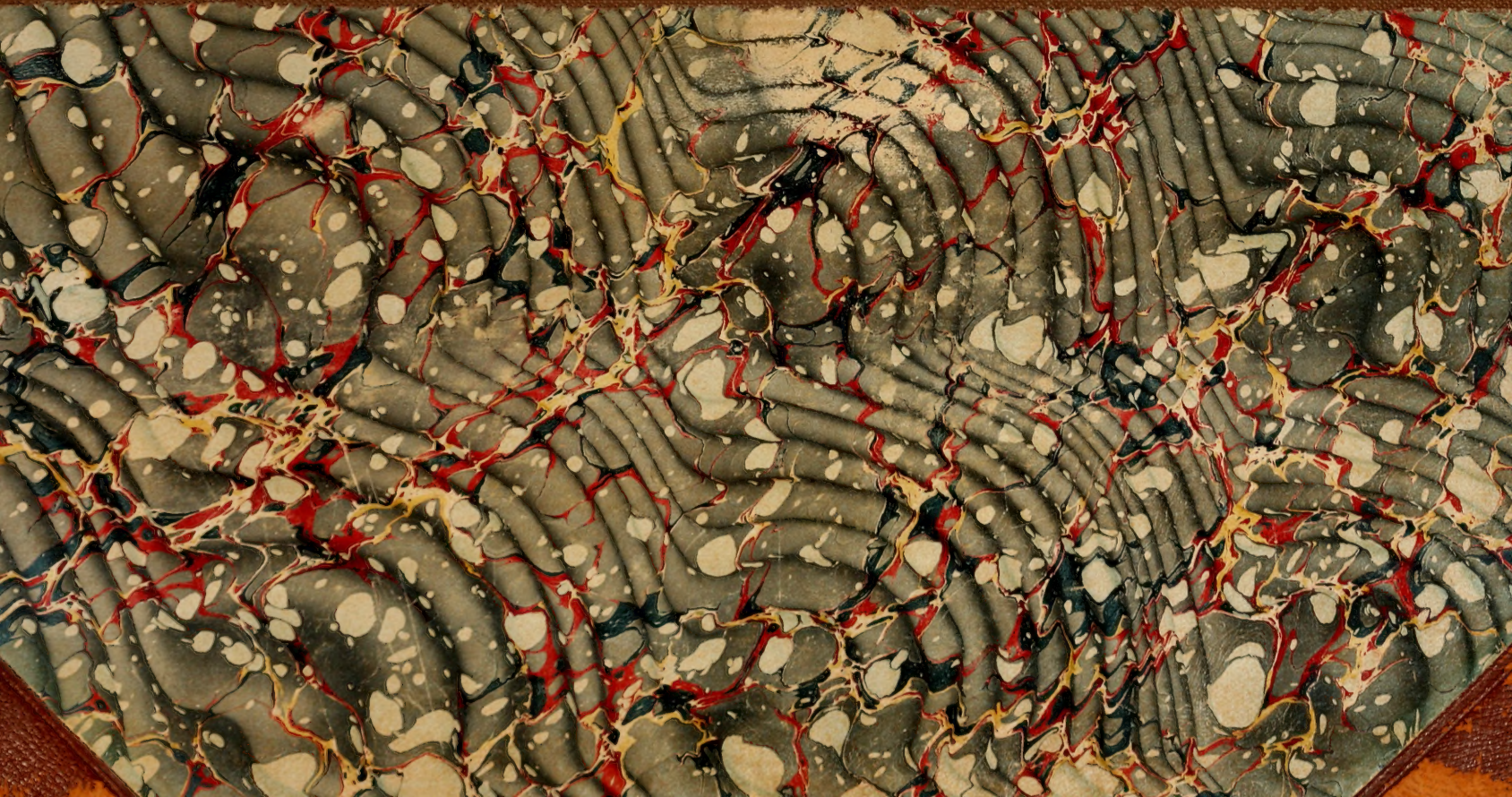
3 1761 04296 6473



AUS

ROMANISCHEN SPRACHEN UND LITERATUREN

FESTSCHRIFT

HEINRICH MORF

ZUR FEIER

SEINER FÜNFUNDZWANZIGJÄHRIGEN LEHRTÄTIGKEIT

VON SEINEN SCHÜLERN DARGEBRACHT

8 U 19
6/91

HALLE A. D. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1905

UNSEREM HOCHVEREHRTEN LEHRER UND FREUNDE

HEINRICH MORF

DER UNS ZUR FORSCHUNG DEN WEG WIES

ALS ZEICHEN

UNSERES DANKES UND UNSERER ANHÄNGLICHKEIT

ERNEST BOVET, ERNST BRUGGER, WILHELM DEGEN,

ARTURO FARINELLI, ADOLF FLURI, LOUIS GAUCHAT, JAKOB JUD,

JULES JEANJAQUET, EMIL KELLER,

MARTHA LANGKAVEL, MARIE JOHANNA MINCKWITZ,

KAETHE SCHIRMACHER, ERNST TAPPOLET, LOUIS P. BETZ.

La préface de Chapelain à l'Adonis.

Le bonhomme Chapelain, dont la vie studieuse fut si uniforme, a connu du moins des vicissitudes nombreuses en ce qui concerne sa réputation. En 1620, à l'âge de 25 ans, il se disait lui-même „un homme sans nom, sans autorité, sans considération dans le monde“[1]; vers 1636 il était en quelque sorte le chef intellectuel de l'Académie, et Balzac saluait en lui „le génie d'Aristote“, „l'oracle“ des poètes; avec la *Pucelle* (1656), dont il se promettait une gloire immortelle, commence la décadence, pis encore, le ridicule; vers la fin de 1663, Boileau (avec Furetière et Racine) écrit le *Chapelain décoiffé,* et en 1667, dans sa neuvième satire, il compare Chapelain à Midas, „*Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne.*“

Dès lors, à travers les siècles, c'est à qui fera haro sur le baudet. Pourtant, on lui reconnaissait encore une certaine influence sur l'évolution de la littérature, surtout de la littérature dramatique; il gardait ce mérite (ou cette honte) d'avoir été en France le père ou du moins le parrain des trois unités. En 1892 le pauvre homme se vit enlever par M. Dannheisser cette dernière consolation. D'après M. Dannheisser ce fut Mairet qui livra la première bataille, en 1630, avec sa *Silvanire.* „Die Diskussion über die Einheiten ging von der *Silvanire* aus.“[2] „Nicht vor 1629 wurden die Regeln in den damals doch allein maſsgebenden Kreisen der Dichter bekannt.“[3] „Chapelain hatte im Jahre 1630 noch nichts von der Ortseinheit gewuſst.“[4]

Que signifient dès lors les affirmations précises des *Segraisiana* et de l'abbé d'Olivet? Ces textes sont bien connus; je les

[1] Voir la Préface à *l'Adonis,* ci-après p. 30.

[2] *Zeitschr. f. frz. Spr. u. Litt.* XIV, 14.

[3] ibid., p. 46.

[4] ibid., p. 52.

cite encore, puisque j'aurai à y revenir dans mes conclusions. D'après Segrais, Chapelain serait „la cause que l'on commença à observer la règle des vingt-quatre heures dans les pièces de théâtre.“ [1] Et l'abbé d'Olivet nous raconte: „Quelque temps auparavant, il avait eu du Cardinal de Richelieu une pension de pareille somme (mille écus); et cela, au sortir d'une conférence sur les pièces de théâtre, où il montra en présence du Cardinal, qu'on devait indispensablement observer les trois fameuses unités, de temps, de lieu et d'action. Rien ne surprit tant que cette doctrine; elle n'était pas seulement nouvelle pour le Cardinal, elle l'était pour tous les poètes qu'il avait à ses gages. Il donna dès lors une pleine autorité sur eux à M. Chapelain.“ [2]

Et M. Dannheisser remarque: „Wir brauchen uns keine besondere Mühe zu geben, um zu beweisen, dafs die von Segrais berichteten Vorgänge keineswegs als Tatsachen ernst zu nehmen sind. Chapelain als geistiger Urheber der *Sophonisbe* klingt wie eine Parodie auf die Litteraturgeschichte. Nicht die *Sophonisbe,* sondern die *Silvanire* ist das erste regelmäfsige Stück Mairets, an dessen Entstehung Chapelain nicht den geringsten Anteil hatte, woraus wieder folgt, dafs Chapelain nicht den ersten Anstoss zur Beobachtung der Einheiten gab.“ [3]

La „trouvaille“ de Chapelain a été mise en doute par M. Brunetière à un autre point de vue. Après avoir cité plusieurs passages de l'étude de Breitinger sur *„les Unités d'Aristote avant le Cid de Corneille“*, M. Brunetière s'écrie: „Qu'est-ce que prouvent tous ces témoignages? . . . que la France est presque le dernier pays d'Europe où l'on se soit avisé des trois unités, bien loin que Chapelain, par un coup de génie, ou dans un accès de pédantisme aigu, les ait inventées aux environs de 1635. *Il n'y a pas de doute possible* — lisais-je tout récemment encore dans un ouvrage d'ailleurs estimable, [4] — *c'est bien Chapelain qui déterre dans Aristote la prétendue règle des trois unités.* Non, en effet, *il n'y a pas de doute possible,* et ils sont pour le moins une douzaine qui l'avaient *déterrée* avant lui.“ [5]

[1] *Segraisiana,* p. 107.

[2] *Histoire de l'Académie* II, 130, dans l'édition Livet; p. 100 dans l'édition de 1730.

[3] *Zeitschr. f. frz. Spr. u. Litt.* XIV, 62.

[4] C'est l'ouvrage de M. Bourgoin dont je parlerai plus loin.

[5] *L'évolution des genres* I, 71.

Certes, les objections de MM. Brunetière et Dannheisser contiennent une bonne part de vérité; elles étaient même nécessaires, et ce m'est un devoir de dire ici combien j'ai profité soit de la riche documentation de M. Dannheisser, soit, à un point de vue plus général, des réflexions solides et suggestives qu'on rencontre à chaque page dans les œuvres de M. Brunetière. Dans mes conclusions je tâcherai de dire ce qu'il y a de vrai et de faux chez Segrais et chez d'Olivet; et pour ma part, j'espère prouver que, *dès 1620*, Chapelain était parfaitement au courant des trois unités, qu'il les approuvait, et que, les théories de la Pléiade étant oubliées, c'est bien lui, Chapelain, qui a préparé en France le triomphe définitif des unités, plus encore, l'avènement du système classique dans ses traits essentiels.

Ma démonstration reposera tout entière sur la préface à *l'Adonis*.

Genèse et histoire de la Préface.

C'est en 1615 que le chevalier Marin vint s'établir à Paris, où il demeura jusqu'en automne 1623. Napolitain de naissance, courtisan tour à tour fêté et disgracié à Rome, à Venise, à Ravenne, à Turin, il se présentait à la cour de Marie de Médicis, et aussi à l'Hôtel de Rambouillet, avec la réputation d'un bel esprit, d'un poète accompli. L'Italie était à la mode; Marino connut bientôt tout le monde lettré; il fit même des disciples, entre autres Saint-Amant. Il avait en portefeuille un poème épique, *Adone*, commencé dès avant 1605 et qui ne comprenait à l'origine que trois chants: „l'innamoramento" de Vénus et Adonis; leurs amours et plaisirs; la chasse où Adonis trouva la mort. Cette forme primitive fut enrichie peu à peu d'épisodes et de développements innombrables; le récit lui-même finit par s'évanouir dans cette débauche d'imagination, de même qu'un arbre disparaît parfois sous le lierre et meurt étouffé par sa trop riche parure. L'*Adone* dans sa forme définitive compte plus de 5000 huitains, distribués en vingt chants.

L'auteur n'était pas sans crainte au sujet de son œuvre. Selon d'Olivet, il consulta Malherbe et Vaugelas, qui l'adressèrent à Chapelain, comme plus versé en la langue italienne, et voici comment Chapelain lui-même raconte la genèse de la préface: „... Le voyant dans une fort raisonnable crainte que cet ouvrage, quand il l'aurait publié, ne fût battu en ruine par les Académies

italiennes à cause de l'imperfection de son dessein qu'il n'excusait que sur sa jeunesse et le peu de connaissance qu'il avait de l'art lorsqu'il l'entreprit, je lui conseillai de chercher quelque couleur pour se couvrir de l'insulte qu'il appréhendait. Il me dit qu'il avait pensé de faire un parallèle de la poésie et de la peinture et d'essayer de se sauver par ce marais-là. Comme cette échappatoire me parut peu digne de lui, je l'exhortai à méditer quelque chose de plus solide, et sur ce qu'il me conjura d'y rêver aussi, je ruminai si bien que je lui trouvai l'expédient que vous aurez pu voir dans la Préface française de son poème, qu'après lui avoir exposé mon moyen, il voulut que je misse par écrit, ce qui fut fait dès l'année 1620 et imprimé peu de temps ensuite, avec une grande satisfaction du Cavalier quand il vit que les Italiens avaient traduit mon écrit en leur langue, et employé dans la première édition qu'ils firent de l'ouvrage à Venise."[1]

La préface à l'*Adonis,* écrite en 1620, publiée en 1623, est la première œuvre imprimée de Chapelain que nous possédions.[2] Nous verrons plus loin quelle influence, directe ou indirecte, elle put avoir sur les auteurs dramatiques, en particulier sur Mairet. Ici je dirai plutôt quel fut son sort, dans l'histoire littéraire.

Elle fut traduite en italien pour l'édition de Venise. Dans sa traduction française du premier chant de l'*Adonis,* le président Nicole déclare que le discours de Chapelain „a justifié le poème de sa nouveauté et de ses licences; et que s'il ne l'a point fait, un autre ne pourra le faire."[3] N'ayant pu trouver (à Zurich) les *Réflexions* du Père Rapin, je ne sais s'il y parle de la préface de Chapelain; en tout cas il y juge l'*Adonis* avec une juste sévérité.[4] Baillet donne de la préface une longue analyse, très exacte pour tout ce qui touche à l'*Adonis,* assez ironique.[5] D'Olivet écrit: „Cette préface ... fut le premier ouvrage par où il se laissa connaître. Ouvrage qui ne suffirait pas aujourd'hui pour établir la réputation d'un auteur; mais qui, dans un temps

[1] *Lettres de Chapelain,* éd. Tamizey de Larroque, tome II, p. 215, note 2.

[2] Sur la traduction de *Guzman d'Alfarache* et *l'Avertissement au lecteur* voir Fabre, *Les Ennemis de Chapelain,* p. 138 ss. Il y a là un petit problème à élucider. Voir aussi p. 119 du même ouvrage ce que dit Chapelain d'une „déclaration imprimée", parue entre 1615 et 1620.

[3] *Les amours d'Adonis et de Vénus* ... mis en vers français, par le Président Nicole. Œuvres de Nicole, tome VIII, p. 100 et 101.

[4] Voir Baillet, *Jugements,* tome IV, 1re partie, p. 534.

[5] ibid., p. 523 ss.

où personne n'était au fait de la Poétique, fut regardé, même parmi les gens de lettres, comme une nouveauté d'un grand prix."[1] L'abbé Goujet est plus sévère: „C'est un long et ennuyeux discours ...; je ne vous conseille pas de perdre votre temps à la lecture de cette pièce."[2] Ce conseil semble avoir été fidèlement suivi. Les critiques du XIXe siècle ne manquent jamais de citer la Préface, en disant qu'elle rendit Chapelain célèbre et qu'elle est, quoique fort mal écrite, le premier document de la critique littéraire en France. Mais lequel d'entre eux a pris la peine de la lire en entier? Guizot dit simplement: „C'est un monument curieux de la critique à cette époque; quelques idées raisonnables, mais puisées, sous forme de citations, dans les livres des anciens, noyées dans une foule de divisions et subdivisions arbitraires, exprimées dans un français presque inintelligible, ... voilà ce qui fit la réputation de Chapelain. Cette réputation suffisait pour attirer les regards et les bienfaits de Richelieu."[3] Mais si Chapelain ne fut présenté à Richelieu que vers 1634?

M. Kerviler prononce le premier un mot qui fera fortune: „C'était donc une sorte de *gageure*, et l'on ne doit pas considérer cette préface comme le critérium des idées de Chapelain sur la poétique."[4] L'analyse qui suit est inexacte en plusieurs points importants.

M. Bourgoin consacre à la Préface sept pages un peu étonnantes; il n'a évidemment lu du texte de Chapelain que les premières pages, vraiment fatigantes et pauvres d'idées, et n'a plus cueilli dans la suite que quelques phrases au petit bonheur: il en cite une, très longue, arrachée de son contexte, et l'embellit encore d'une faute de lecture, si bien que le lecteur garde l'impression d'un charabia continu. M. Bourgoin conclut pourtant: „La Préface de l'*Adone* inaugure une nouvelle manière de critique au XVIIe siècle."[5] Soit; mais en quoi?

M. Mühlan ne fait que résumer M. Bourgoin, et maladroitement.[6]

M. Brunetière, qui aime à rompre avec la routine, est plus radical: „Passons rapidement sur son premier ouvrage: c'est cette

[1] *Histoire de l'Académie* II, 99 (éd. de 1730).
[2] *Bibliothèque française* VIII, 98. [3] *Corneille et son temps*, p. 314.
[4] *La Bretagne à l'Académie française au XVIIe siècle*, p. 96.
[5] *Les maîtres de la critique au XVIIe siècle*, p. 30—36.
[6] *Jean Chapelain*, Leipzig 1893, p. 36 ss.

préface . . . que je veux bien ne pas lui imputer, puisque, comme vous le lirez partout, elle fut le résultat d'une gageure."[1] M. Lanson abonde dans ce sens: „Il a fait, par gageure, la *Préface* de l'*Adonc*, déraisonnable apologie d'un méchant poème."[2]

Le mot de *gageure* est bien gros; il est contredit par cette phrase de Chapelain: „Comme cette échappatoire me parut peu digne de lui, je l'exhortai à méditer *quelque chose de plus solide* . . ." et „l'expédient" trouvé par Chapelain n'est pas aussi grossier qu'on semble le croire. Les idées de la Préface sont si peu le résultat d'une gageure, que l'auteur leur est resté fidèle toute sa vie.

Pour achever l'édification, je cite encore trois témoignages de la critique moderne: „Chapelain montra dans ce morceau, qui fut fort admiré, autant de savoir que de pédantisme", assure Petit de Julleville.[3] Et Lotheissen: „Er schrieb diese Vorrede, die uns freilich völlig ungeniefsbar ist. Zu jener Zeit mufs sie indessen Beifall gefunden haben."[4] Enfin, dernier résultat du conseil donné par l'abbé Goujet, voici M. Stieff qui voit dans l'*Adonis* une tragédie, ou pastorale, jouée en 1623! „Chapelain hatte zum Adonis (1623 gespielt) eine Vorrede geschrieben."[5]

Ces citations peuvent suffire. Quelles que soient les lumières de la science moderne, et si impeccable que soit notre goût, il est permis de supposer que les lettrés de 1623 n'étaient pas tous des cuistres; et dès lors, comment une préface si ridicule put-elle valoir à son auteur une telle célébrité? Cette contradiction évidente m'a poussé à lire le texte même et à le publier ici en appendice. Certes, la lecture en est pénible; cette prose témoigne pourtant d'un effort remarquable pour l'époque où elle fut écrite; quant au fond, on y trouvera tout le système de Chapelain, dans ses traits essentiels, les uns nettement exprimés déjà, les autres à l'état d'ébauche. Je voudrais ne pas exagérer l'importance de cette Préface, ne jamais oublier qu'il s'agit ici d'un petit point de l'histoire littéraire; mais enfin, puisque Chapelain a été appelé avec raison (avec Balzac et Descartes) un „ouvrier du classicisme" (Lanson), la compréhension plus exacte de son premier ouvrage mérite bien un effort de notre patience.

---

[1] *L'évolution des genres* I, 67. [2] *Boileau* (Gr. écriv. fr.), p. 88.

[3] *Histoire de la langue et de la littérature française* IV, 163.

[4] *Geschichte der franz. Litteratur im XVII. Jahrhundert* I, 159.

[5] *P. Corneilles, seiner Vorgänger und Zeitgenossen Stellung zu Aristoteles.* Progr. Breslau 1893, p. 23.

La langue de la Préface, si durement critiquée de nos jours, n'a pas à être étudiée ici; une remarque générale s'impose pourtant: pour peu que l'on considère l'histoire de la prose française dans la première moitié du XVIIe siècle, on reconnaitra que Chapelain, bien que médiocre écrivain, a ce mérite d'avoir introduit le français dans un domaine jusqu'alors réservé au latin: la critique littéraire.[1] Il s'est heurté à de sérieuses difficultés. D'abord pour les termes techniques: à propos du mot „subalterne" il écrit: „Donnez-moi ce mot, et ceux encore dont je serai contraint d'user ..."; et ailleurs: „le nouëment de la fable et son dénouëment, pour imiter les Italiens en la formation de ces termes" ou encore: „ce caractère de la dilucidité, que nous interpréterions clarté, si nous commencions un jour à vouloir prendre connaissance de cause, en ce qui regarde le vrai savoir." — Les sources de Chapelain étant toutes latines ou italiennes, sa syntaxe devait en souffrir aussi; il encombre sa phrase de propositions incidentes, subordonnées, infinitives, de parenthèses, de pronoms relatifs, de conjonctions; à regarder de près ces périodes où il enferme une idée complète avec toutes ses nuances et restrictions, on voit qu'elles sont solidement construites, sans art, mais avec un souci de clarté que n'ont point ses sources latines. La démonstration tout entière étant difficile, souvent subtile, il ne faut pas (comme l'a fait M. Bourgoin) arracher des citations à leur contexte; il faut lire le tout; il est, dans son genre, d'une rigidité mathématique; lourdeurs, latinismes, pédanterie, subtilités, ce sont là des défauts indéniables; même dans ses lettres, pourtant plus aisées, Chapelain avoue n'être qu'un médiocre prosateur; la Préface à l'*Adonis* n'en demeure pas moins un effort très consciencieux pour adapter la langue française aux exigences de la critique littéraire. Après tout, est-ce la faute de Chapelain, s'il est né cent ans avant Voltaire?

Analyse de la Préface.

La *Préface* se divise en deux parties principales (que j'intitule A et B); la première répond aux critiques que pourrait soulever le poème de Marino; la seconde se place à un point de vue plus général, plus systématique: elle expose les „conditions

[1] Je ne saurais considérer comme *critique* littéraire ni le *Discours* de Du Bellay ni les différents *Arts poétiques*.

de l'épopée" et la façon dont ces conditions sont réalisées dans l'*Adonis*. La première partie, en prévenant la critique, montre les points faibles; „qui s'excuse s'accuse", dit la sagesse des peuples; la seconde, si élogieuse qu'elle soit, n'en contient pas moins une critique explicite du principal défaut de l'*Adonis*, mais ce n'est pas là ce qui nous intéressera le plus.

A. Les trois points „sujets à objection".

Ce sont la nouveauté de l'espèce; le choix du sujet; et la foi qu'on peut donner au sujet, c'est-à-dire la vraisemblance du récit lui-même.

I. *La Nouveauté.*

Nous avons vu que l'*Adone* raconte en vingt chants une histoire assez mince, dont l'élément épique disparaît dans une mer de digressions, descriptions et images; le lecteur pouvait s'écrier: „Quelle espèce d'épopée est-ce là? Où donc est le récit?" Et Chapelain de répondre: „C'est une espèce nouvelle; une épopée en temps de paix, pauvre en événements, agrémentée par des incidents et ornements." Mais il y a bien mieux encore: dès les premières lignes, Chapelain introduit son „expédient"; il a l'air de répondre à une critique; il y répond avec science et subtilité et donne même le mérite d'une trouvaille à ce sujet si peu épique; mais son éloge est semblable au cheval de Troie: il renferme, déguisées en excuses, toutes les critiques que lui, Chapelain, adressera par la suite à l'ennuyeux poème. Sous l'érudition avec laquelle il impose au lecteur le respect de cette „nouveauté", il cache une ruse de notaire; chaque fois que l'*Adonis* ne répondra pas aux conditions de l'épopée, ce défaut s'excusera comme une conséquence nécessaire de la „nouveauté". Il faut croire que la ruse était bonne, puisque personne ne l'a relevée jusqu'ici.

Il y a donc deux espèces de nouveautés, dont chacune comporte deux subdivisions.

a) nouveauté contre nature.

1) parfaite en son imperfection, par excès de monstruosité: elle unit l'un à l'autre deux corps de nature différente; ainsi les Satyres; en littérature, les contes de nourrices, les nouvelles de Straparole, où, sans nécessité d'allégorie, les animaux parlent et agissent comme les hommes.

2) imparfaite: elle unit deux corps de même nature, de façon incomplète, de sorte qu'il y a deux mouvements distincts: ainsi les bicéphales, les hermaphrodites; en littérature, les romans qui n'ont ni unité d'action ni unité de caractères.

b) nouveauté naturelle.

1) parfaite en sa perfection: quand une chose non monstrueuse, qui n'a jamais été, vient à éclore; ainsi une source qui jaillit dans un désert; en littérature, l'invention des arts par Apollon.

2) moins parfaite: quand en un corps déjà connu, on découvre une vertu ignorée; ainsi en une source quelque propriété nouvelle; en littérature, l'invention des espèces (c'est-à-dire des genres): l'épopée inventée par Homère, la poésie lyrique par Sapho.

Cette „invention des genres" par Homère et Sapho a de quoi nous égayer; c'est une erreur historique que Chapelain emprunte à ses devanciers italiens, qu'il réduit même en système, et cela s'explique par l'outrance (fréquente en France) de ce *rationalisme* qui fit la grandeur du XVIIe siècle. J'ai lâché le grand mot; ne voit-on pas dès à présent comment Chapelain, en 1620, annonce Descartes et Boileau? Quand il parle de nouveauté contre nature, ou selon la nature, ne conçoit-il pas la „nature fondée en raison" des grands classiques? Son dédain pour les œuvres „sans unité de caractères" (a, 2) n'est-ce pas celui de Boileau pour le genre burlesque? Et quand il reproche à Straparole de faire parler des animaux „sans nécessité d'allégorie" ne semble-t-il pas légitimer par avance „l'ample comédie à cent actes divers" de Jean La Fontaine?

La nouveauté de l'*Adonis* est du genre b, 2. C'est une épopée en temps de paix; illustre donc non par l'événement, mais par les personnes; le sujet en est non pas la guerre, mais l'amour; le „trouble" nécessaire (nous dirions l'action, l'intrigue) est non pas dans le sujet même, mais dans les accidents. Cette observation très juste, qui implique une critique, sera reprise dans la seconde partie (B). — Chapelain, visiblement embarrassé par cette nouveauté, qui n'est chez lui qu'un expédient, risque deux comparaisons, et tombe à ce propos dans une petite contradiction, chose rare chez lui. Il établit d'abord (voir p. 34) que l'épopée pacifique du genre de l'*Adonis* est à l'épopée héroïque ce que la comédie est à la tragédie. Soit. Mais la comédie n'est pas „illustre", ou bien par contre l'epopee

pacifique; il en arrive donc à dire que l'*Adonis* est „mixte, comme posé entre la tragédie et la comédie, entre l'héroïque et le roman,[1] tenant du grave et du relevé, et du simple et du ravalé." Cette seconde comparaison aurait pu le mener loin: au théâtre, la forme intermédiaire entre la tragédie et la comédie, c'est le drame moderne; dans le genre épique, cette forme mixte (histoire d'amour avec unité d'action et de caractères) serait, non pas *Madame Bovary*, qui n'est pas „illustre", mais bien *la Princesse de Clèves*. N'insistons pas trop.

La nouveauté de Marino est-elle vraiment neuve? Non; les *Amours de Héro et Léandre*[2] et le poème de Claudian sur le rapt de Proserpine prouvent que les Anciens connaissaient cette forme de l'épopée. L'idée de Marino est donc fondée *„non seulement en raison, mais en autorité"*; sa nouveauté est un renouvellement.

Passons au second point „sujet à objection".

II. *L'élection du sujet.*

Fidèle à son erreur rationaliste touchant l'invention des genres, Chapelain semble croire que Marino aurait d'abord conçu l'idée générale d'une épopée en temps de paix et n'aurait songé qu'après à choisir un sujet apte à remplir ce cadre nouveau. Ce second point n'est donc pas, dans l'idée de Chapelain, une pure

[1] Par „roman" Chapelain entend toujours les récits chevaleresques de la Table Ronde mis en prose.

[2] Le texte de Chapelain mérite d'être cité ici à un autre point de vue. Il dit (p. 35): „Il nous est demeuré de Musée, *si ce n'est plutôt de Nonnus*, un poème tout pareil à celui-ci, des Amours de Léandre et de Héro." Or ce petit poème est attribué par le manuscrit à Musée le grammairien (Ve siècle après J.-C.); l'attribution au Musée légendaire du XIIIe siècle avant J.-C. est de Jules-César Scaliger; Joseph Scaliger réfute l'opinion de son père, dans la lettre 247, à Claudius Salmasius; Castelvetro, Paulus Benius et d'autres parlent de Musée, sans préciser. D'où vient que Chapelain ose contredire le „grand" Scaliger? Nonnus est du Ve siècle après J.-C.; on voit en lui le maître de Musée le grammairien. Et voici ce que je lis dans l'introduction de l'édition Schaefer (Leipzig 1825): „At quid dicemus de viri eruditissimi et vatis utraque lingua, Graeca et Latina, felicissimi P. Francii coniectura *Musaeum eundem ac Nonnum esse* suspicantis, ut probant verba in titulo editionis Dav. Whitfordi (1659) posita? **Multa habet hic autor cum Nonno communia, nisi ipse sit Nonnus.** Hoc et coniecerat Casparus Barthius . . ." (préface de Schaefer, p. XXIII—XXIV). Les *Adversaria* de Barthius étant de 1624, Chapelain me semble avoir été le premier à attribuer le poème à Nonnus; que cette attribution soit bonne ou non, elle prouve la grande indépendance de Chapelain et sa connaissance profonde des langues anciennes.

et simple répétition du premier: c'est une application du général au particulier, de l'abstrait au concret. Admettons ce procédé, sans chicane trop facile: la fable de l'*Adonis* est évidemment le meilleur sujet possible, choisi par l'auteur „pour montrer entre deux extrémités, de grande bonté, comme est le poème héroïque, et de grande imperfection, comme est le roman confus, un milieu auquel le poète, qui ne pourrait pas aspirer si haut, et qui dédaignerait de s'abaisser si bas, se pût réduire pour travailler avec louange, et sans crainte de perdre le nom de poète."

III. *La foi qu'on peut donner au sujet.*

La critique à supposer est celle-ci: „Que nous importent les amours de Vénus et d'Adonis? l'histoire n'est pas *vraie*." A quoi Chapelain répond: La poésie a pour but la „purgation", l'amélioration des hommes; cette émotion ne peut naître sans la foi, et la foi est un effet de la *vraisemblance*. Or l'histoire raconte des choses vraies, mais cette réalité est parfois invraisemblable, si bien que nous demandons à l'historien des documents, des preuves, et que, malgré tout, le doute peut subsister; la poésie dit les choses comme elles *devraient* être. L'histoire raconte „le particulier comme particulier ... là où la poésie, une des sciences sublimes, met le particulier *en considération d'universel*, ... à l'instruction du monde et au bénéfice commun." Ici je renvoie expressément au texte même de Chapelain (p. 37): il est remarquable de fermeté, et touche à l'éloquence. — La vérité historique n'est nullement nécessaire à la poésie; si le poète veut recourir à l'histoire, il doit" l'accommoder à la justice, à la raison", la „vêtir de vraisemblance ... pour acheminer l'homme à la vertu." La vraisemblance est „une représentation des choses comme elles doivent advenir, selon que *le jugement humain, né et élevé au bien, les prévoit et les détermine*." Cela est-il assez cartésien?

L'*Adone* est-il conforme à ce principe? Oui. On pourrait lui trouver à la rigueur une base historique, puisque „l'Écriture même fait mention des pleurs répandus pour Adonis" mais cela importe peu; le poème est vraisemblable: c'est l'essentiel. Chapelain se contente d'affirmer en peu de mots la vraisemblance de l'*Adone*: il eût été embarrassé de la prouver. C'est le procédé constant de sa Préface: il y développe longuement les idées qui lui sont chères, et chaque fois qu'il s'agit de les appliquer à l'*Adone*, il glisse (qu'on me passe l'expression) comme chat sur braise.

Après avoir réfuté les objections éventuelles, Chapelain développe „le second membre de la proposition", afin de „prouver que l'*Adone* a toutes les principales conditions des poèmes épiques" (p. 39). Cette seconde partie est plus intéressante pour nous, précisément parce qu'elle est plus systématique. M. Bourgoin ne s'est pas même douté de cette division en deux parties principales: il n'a lu avec attention que les premières pages de la Préface et cite (p. 34) comme „trait final du troisième point" (c'est-à-dire A III: la foi qu'on peut donner au sujet) une phrase sur les „conceptions" qui appartient à la division B, II, a. Chapelain a beaucoup de défauts: du moins ne parle-t-il des choses qu'à bon escient.

B. Les conditions de l'épopée.

Chapelain fait ici de nombreuses divisions et subdivisions, beaucoup trop catégoriques pour notre goût moderne, auquel on pourrait reprocher de tomber dans un autre extrême, celui de l'impressionisme. Chapelain donne à chaque catégorie un nom particulier, d'un sens aussi précis pour lui qu'il est vague pour nous. Avec un peu de bonne volonté il y a pourtant moyen de s'entendre et le lecteur attentif trouvera souvent dans le pédantisme de Chapelain un sens critique très délié.

„En tout poème narratif, je considère deux choses, le sujet et la façon de le traiter." Le *sujet,* c'est-à-dire „la constitution de la fable", comprend quatre parties, dont deux „propres", l'invention et la disposition, et deux „impropres", les habitudes et les passions. La façon de traiter le sujet, c'est-à-dire le *style,* comprend les conceptions et la locution. Reprenons chacun de ces points.

I. *Le sujet.*

a) L'invention (1re partie propre).

L'invention comprend d'abord la diversité; c'est ce que nous appellerions la richesse, la variété des situations; et cette diversité peut être de deux sortes différentes: elle peut découler nécessairement du sujet, par exemple dans l'épopée héroïque, où le „trouble" est une suite logique de la guerre; ou bien elle peut être dans les accidents, dans les ornements, lorsque le sujet de par lui-même est pauvre.

L'invention comprend ensuite la merveille (forme spéciale de la diversité), qui est également de deux sortes différentes:

naturelle, „lorsque par un enchaînement de causes non forcées, on voit résulter des événements ou contre l'attente, ou contre l'ordinaire"; accidentelle, „quand la fable est soutenue par les conceptions et par la richesse du langage seulement."

Il est clair que l'*Adonis* ne connaît que cette seconde espèce de diversité et de merveille; or Chapelain déclare expressément que la première espèce „qui naît de la nature du sujet" est supérieure à la seconde. Quoique formulée avec beaucoup de politesse, sa critique n'en est pas moins explicite et justifiée.

Enfin l'invention comprend le „nouement et dénouement de la fable"; nous dirions l'intrigue; ce point-là encore est pour ainsi dire absent de l'*Adonis*, non par la faute du poète, mais à cause du sujet. On voit de mieux en mieux en quoi consiste l'expédient de Chapelain, et pourquoi il a si fort insisté sur la nouveauté. Sa tactique consiste à dire: l'*Adonis* a peu de diversité, peu de merveille, pas d'intrigue; cette monotonie s'explique par le sujet du poème; sujet excellent, *puisque Marino voulait faire une espèce nouvelle d'épopée!*

b) la disposition (2e partie propre).

Une bonne disposition „requiert ordinairement deux choses": la première, c'est que l'histoire ne soit pas narrée *ab ovo*, car le temps maximum de l'épopée est d'un an; pour respecter cette unité de temps, les poètes recourent à l'ὕστερον πρότερον. Marino au contraire nous raconte les amours de Vénus et d'Adonis dès leurs plus lointaines origines; est-il besoin de dire que cette nouvelle infraction s'explique .. par le choix du sujet, où „la masse des choses n'est pas si grande?"

La seconde condition d'une bonne disposition, c'est la péripétie („conversion ou changement de fortune"); dans l'*Adonis* elle est „de l'espèce la plus pathétique, bien que *sans merveille*."

c) les habitudes (1re partie impropre).

Il s'agit ici du caractère des personnages. L'habitude devait être „douée de quatre conditions, selon les Anciens." Chapelain fait certainement allusion à Aristote, qui distingue la bonté, la convenance, la ressemblance et l'égalité. Ces quatre conditions ont donné fort à faire à Corneille.[1] Chapelain déclare que la bonté et la convenance sont au fond identiques; de même la

[1] Cf. Lemaître, *Corneille et la poétique d'Aristote*, p. 21.

ressemblance et l'égalité: il développe cette critique d'Aristote avec assez de finesse. (Voir le texte, p. 46).

d) les passions (2e partie impropre).

Les passions „semblent faire corps avec les habitudes, comme sortant d'icelles", la passion n'étant qu'une „tension extraordinaire de la naturelle inclination."

c) et d) se résument en peu de mots: il faut que les caractères demeurent logiques, fidèles à eux-mêmes, et qu'il y ait une harmonie constante entre les événements et les caractères. L'*Adonis* répond à ces exigences.

II. *Le Style.*

Jusqu'ici, Chapelain a souvent été mal à l'aise pour expliquer ou cacher les défauts de l'*Adonis*. Désormais, en parlant du style, il donnera libre cours à son admiration, et cela encore n'est pas sans quelque malice.

a) les conceptions.

Par ce mot, Chapelain désigne, je pense, les images poétiques, les idées fines et subtiles, et tous ces jeux d'esprit, alors à la mode, que l'histoire littéraire appelle aujourd'hui encore des *concetti*. „C'est en cette partie véritablement qu'il a transporté la diversité et la merveille, lesquelles les autres poètes recherchent dans l'invention des choses seulement."

b) la locution.

C'est la langue même, et Chapelain se déclare peu compétent à juger d'une langue étrangère; il proclame pourtant que la diction de Marino est „pure, choisie, toscane, pregnante." — Ce qu'il dit du style grave, humble ou mixte, a peu d'intérêt pour la question qui nous occupe ici.

L'intérêt essentiel de la Préface n'est pas dans la critique de l'*Adonis*; mais avant de pénétrer au cœur même du problème, une remarque s'impose encore: le défaut de la Préface, ce n'est pas l'incohérence, ni la phraséologie, ni le manque d'idées critiques; c'est l'excès de politesse par lequel Chapelain consent à tromper le public sur une œuvre médiocre. Voiture l'a appelé „l'excuseur de toutes les fautes" et Paulin Paris a cru voir en lui le Philinte du *Misanthrope*. Tel il était déjà en 1620, à un âge qui ne pèche point généralement par la bienveillance. Oui, Chapelain

a ce tort d'excuser toutes les fautes de l'*Adonis*: mais en les excusant, il les indique; et sa correspondance, plus sincère, confirme amplement les critiques de la Préface.

Le 15 janvier 1639, il écrit à Balzac à propos de Marino: „Je ne puis tomber d'accord que ses imaginations fussent toutes des bonnes et bien souvent il m'a fait compassion dans les efforts qu'il a fait (*sic*) pour se donner la réputation de dire sur une matière tout ce qui s'en pouvait dire. ... Sa vertu était dans le lyrique, et quand il en est voulu sortir, il s'est toujours trouvé au dessous de ce qu'il s'était persuadé et qu'on attendait de lui."

Le 30 mars 1662, à Huet: „C'était un bel esprit et un beau parleur, fort fin pour un Napolitain dans la langue toscane, mais de jugement il ne s'en piquait pas ... Pour son *Adone,* c'est une mer qui n'a ni fond ni rive et que jamais personne que Saint-Amant n'a pu courir entièrement, mais le détail en est riant et les descriptions délicieuses."

Le 20 mars 1673, au Père Rapin: „Quant au Marin, il était fort ignorant et n'avait que l'imagination belle pour le détail des pensées, et l'expression pure, nombreuse et claire pour le lyrique principalement. Il ne pensa à l'art qu'après avoir achevé son grand poème de l'*Adone*, ce qui le désespérait quand il fut obligé de le publier et qui le fit me conjurer de le secourir, ce que je fis à sa consolation par la préface que vous avez vue."

Ces jugements sont très justes, et tous déjà contenus dans la Préface, pour peu qu'on la lise attentivement.

Les idées littéraires de Chapelain en 1620.

Dans une étude sur Boileau,[1] M. Lanson a écrit: „Le vrai collaborateur et précurseur de Boileau, celui qui est comme l'anneau intermédiaire de la chaine entre Malherbe et lui, c'est Chapelain ... Pour la postérité, qui voit de haut, ces deux irréconciliables ennemis sont les ouvriers de la même œuvre." On ne saurait mieux dire, sauf que la postérité ne voit pas toujours de haut et que, faute de recourir aux textes, elle confond trop souvent le Chapelain, auteur de la *Pucelle*, justement „démoli" par Boileau, avec le Chapelain des *Lettres*, de la *Préface à l'Adonis* et des *Sentiments de l'Académie.*

[1] *Boileau* (Gr. écriv. fr.), p. 86.

Malherbe, dans sa critique de Desportes, avait fait surtout œuvre de grammairien, s'arrêtant à préciser le sens et l'usage des mots, la construction de la phrase, mais ne s'élevant jamais à une conception d'ensemble sur l'œuvre d'art. Sa leçon de clarté, pureté, précision et sobriété était un premier pas vers ce que M. Brunetière a appelé la nationalisation de la Renaissance; Chapelain, Boileau ont répété cette leçon, et les écrivains du XVIIe siècle l'ont réalisée dans leur œuvre. Mais Chapelain fait aussi un pas de plus; plus artiste et surtout plus philosophe que Malherbe, il fait de la critique *littéraire* proprement dite et recherche les lois auxquelles obéissent les différents genres littéraires. Sans doute, il est encore sous l'influence de ces sources italiennes que j'énumérerai plus loin: âme de tabellion et non point de poète, il ne pénètre guère dans les *tempéraments* individuels, il méconnaît la puissance de l'imagination, il ignore en partie le processus de la création poétique; et par là, au lieu de *lois* profondes mais élastiques, il formule surtout des *règles*, parfois superficielles, toujours rigides. N'empêche que Boileau entier, c'est-à-dire tout le classicisme français, est déjà dans Chapelain, et que Chapelain lui-même est tout entier, développé ou en germe, dans la *Préface à l'Adonis*, écrite en 1620.

Les trois genres principaux, lyrique, épique, dramatique, qui répondent à trois tempéraments divers, ou du moins à trois visions différentes des choses, ces trois genres réalisés plus ou moins inconsciemment par la littérature du moyen âge se différencient plus nettement dès la première Renaissance, sous l'influence d'Aristote et de ses commentateurs italiens. En France, les théoriciens et poètes s'arrêtent d'abord aux *formes* poétiques (qu'ils appellent „genres"); ainsi Du Bellay proscrit les rondeaux et ballades, les remplace par des odes. On sait assez combien peu dramatiques furent les tragédies de la première Renaissance française. Cela change peu à peu, dans la pratique et dans la théorie; la précision que Malherbe exige dans les mots pénètre aussi dans les idées.

En 1620, Chapelain différencie les genres: tragédie, comédie, épopée, roman; il admet la possibilité de formes mixtes; s'il ne parle pas du genre lyrique, c'est que l'occasion ne s'en présente pas; mais il comprend déjà ce qu'il exprimera plus tard dans ses lettres à Balzac et au Père Rapin, citées plus haut: c'est que le tempérament de Marino est beaucoup plus lyrique qu'épique.

Il a des idées moins claires sur les rapports qu'il y a entre la tragédie et l'épopée; il déclare que tous les sujets qui conviennent à la tragédie conviennent également à l'épopée; en cela il suit les commentateurs d'Aristote; son idée pourrait se défendre à la rigueur; le défaut de Chapelain est en ce qu'il ne voit pas les façons très différentes dont le même sujet est conçu, selon qu'il sert à la tragédie ou à l'épopée.

Il y a des *règles universelles*, dont les unes sont particulières à certains genres, et les autres communes à tous les genres. Tout d'abord **la règle des trois unités.**

a) Unité d'*action.*

C'est une grande erreur de croire que Chapelain n'ait accordé à l'unité d'action qu'une importance secondaire; au contraire, elle est pour lui l'unité principale, celle dont les autres découlent nécessairement: „Or l'unité de l'action, entre les règles générales que toute épopée doit observer, est particulièrement la principale, sans laquelle le poème n'est pas poème, ains roman."[1]

b) unité de *temps.*

Le cours „d'un an, terme que se sont prudemment prescrit tous ceux qui avec honneur ont voulu traiter d'action illustre en poésie narrative, comme celui d'un jour naturel ceux qui ont embrassé la représentative."[2]

c) unité de *lieu.*

Elle n'est pas mentionnée, pour une bonne raison: c'est qu'elle ne s'applique qu'à la tragédie, non à l'épopée dont il est surtout question dans la Préface. J'espère prouver plus loin que, dès 1620, Chapelain connaissait l'unité de lieu; et la connaissant, il devait logiquement l'approuver, comme une conséquence nécessaire du „jour naturel".

De l'unité d'action, découle aussi l'**unité des caractères**: „que la personne introduite soit faite telle, dans tout le cours du poème, qu'on l'aura ou prise d'autrui ou forgée de soi-même en le commençant."[3]

Et toutes les unités tendent à un idéal, qui est celui de la **vraisemblance** „point important sur tous autres . . . qui est le moyen naturel efficace de s'acquérir de la foi."[4] C'est au nom

[1] voir p. 42.
[2] voir p. 46.
[3] voir p. 47.
[4] voir p. 37.

de la vraisemblance déjà que Malherbe reprochait à Régnier de nous avoir montré la France s'élevant dans les airs;[1] Chapelain pénètre bien plus avant dans la question et formule le dogme même du classicisme; Boileau, ici et ailleurs, ne fera que mettre en vers la prose de Chapelain. Quoi qu'on puisse penser de la vraisemblance, M. Brunot et M. Lanson ont raison de dire qu'en France toutes les écoles poétiques marchent, par des chemins divers, vers un même réalisme sous forme de vraisemblance. Cette grosse question n'a point à être discutée ici; constatons simplement que Chapelain (et avec lui tout son siècle) se montre réfractaire au lyrisme, aux œuvres de pure imagination.

Mais la vraisemblance n'est elle-même que la conséquence d'un autre dogme: le but de la poésie, c'est **l'amélioration de l'homme.** „La vraisemblance sert d'instrument au poète pour acheminer l'homme à la vertu; ... il est certain que la vraie fin de la poésie est l'utilité, consistant en cette purgation."[2] Les commentateurs italiens d'Aristote discutent entre eux pour savoir si Aristote a donné comme seul but à la poésie le plaisir, ou aussi l'instruction; pour savoir ce que signifie la *κάθαρσις*. Chapelain connaît cette discussion, mais ne s'y arrête pas un instant; pour lui, il n'y a pas à hésiter: le plaisir causé par l'œuvre d'art n'est pas un point d'arrivée, ce n'est qu'un moyen pour convaincre et améliorer les hommes. Quiconque voudra bien relire l'admirable étude de M. Brunetière sur le caractère essentiel de la littérature française,[3] verra comment Chapelain inaugure ici le classicisme français dans son idéal de sociabilité. Ni Ronsard, poète lyrique et individualiste, ni Malherbe, grammairien égoïste et sceptique, n'avaient formulé ce programme; c'est bien Chapelain qui oriente les courants encore contradictoires de la nouvelle littérature vers une œuvre sociale éminemment conforme au génie français.

C'est pourquoi il appuie aussi avec beaucoup plus de force que ses sources italiennes sur la nécessité de la **réduction à l'universel.** „La poésie met le particulier en considération d'universel, à l'instruction du monde, et au bénéfice commun ... Lisant la poésie, sous les accidents d'Ulysse et de Polyphème, je vois ce qui est raisonnable qu'il arrive en général à tous ceux qui feront les mêmes actions ..."[4] Dans la *Pucelle* ce principe est appliqué

[1] cf. Brunot, *La doctrine de Malherbe*, p. 167.
[2] voir p. 38 et 44.
[3] *Etudes critiques*, 5e série.
[4] voir p. 37 et 38.

d'une façon ridicule; qu'importe? assez d'autres poètes ont réalisé, en artistes, ce que Chapelain n'a su dire qu'en théorie.

En remontant, dans les idées de Chapelain, des effets aux causes, nous aboutissons enfin à la clé de voûte du système: c'est la **raison universelle.** Dix-sept ans avant le *Discours* de Descartes, cette raison qui fera la force de Boileau fait déjà la force de Chapelain: „Cette vraisemblance étant une représentation des choses comme elles doivent advenir, selon que le jugement humain, né et élevé au bien, les prévoit et les détermine, et la vérité se réduisant à elle, non pas elle à la vérité, il n'y a point de doute que la poésie, . . . faisant un insensible effort sur la fantaisie, . . . ne soit plutôt crue, ayant pour soi ce qui se fait croire simplement de soi-même que l'histoire qui y procède plus tyranniquement." [1]

C'est pour moi, je l'avoue, une source toujours nouvelle de plaisir et d'admiration que de voir comment, en France, dès les premières années du XVIIe siècle, tous les efforts convergent par des chemins divers vers un même idéal, celui de la raison, maîtresse du monde. Les rois de France, leurs ministres, les poètes, les philosophes, et mêmes ces femmes qu'on méconnaît trop sous le nom de „précieuses", tous s'appliquent à reconnaître, et à réaliser dans la vie de l'État et dans celle des individus, ces lois de logique qui régissent l'univers entier. On peut trouver cet idéal beaucoup trop étroit à certains points de vue; il n'en a pas moins produit de grandes choses, par exemple la Révolution française. Mais ce que j'admire plus que l'idéal lui-même, c'est l'*effort* commun et spontané de tout un peuple; après une longue crise politique, religieuse et intellectuelle, après avoir reçu de tous côtés des éléments nouveaux, en partie étrangers à sa nature, ce peuple se rajeunit, se ressaisit, prend conscience de sa destinée et crée dans tous les domaines une œuvre qui lui assure une suprématie séculaire. D'autres peuples ont comme mission ici-bas la beauté, ou l'imagination spéculative, ou le sentiment, ou le sens pratique; lui, il a la logique, la raison universelle, la pensée qui est l'attribut de l'homme. C'est le *cogito ergo sum* de Descartes; c'est le „roseau pensant" de Pascal.

Il ne me reste plus qu'une ou deux remarques à faire: on n'a pas assez observé qu'au point de vue de l'**imitation de la nature et des anciens**, Chapelain professe dès 1620 les principes

[1] voir p. 38.

que Boileau développera plus tard: l'artiste imitera la nature, non pas en ce qu'elle a de monstrueux, mais en tant qu'elle est conforme à la raison. Quant aux anciens, Chapelain ne leur voue pas un culte aveugle, à cause de leurs noms seuls; si leur œuvre demeure vivante depuis deux mille ans, c'est évidemment qu'elle est conforme aux lois de la raison universelle; leur autorité est en quelque sorte indirecte; celle de la raison est directe. Chapelain ose modifier, quand il le faut, une opinion d'Aristote;[1] ailleurs il déclare expressément qu'aux lumières de l'antiquité il faut ajouter les grâces des modernes.[2] — Dans la Préface, il condamne les „romans" d'une façon absolue; il y aurait un rapprochement intéressant à faire avec son ouvrage, longtemps inédit, (publié en 1870 par A. Feillet): *„De la lecture des vieux romans."* — Enfin, à propos de forme: on a durement reproché à Chapelain d'avoir **condamné le vers en faveur de la prose**; c'est une exagération. Si Chapelain semble condamner les vers, c'est au théâtre, et au nom de la vraisemblance; mais dans la poésie proprement dite, son sentiment est bien différent! Voici ce qu'il écrit à d'Olive Du Mesnil dans une lettre du 13 septembre 1640: „Qui veut rendre les choses, il ne suffit pas de les écrire: il les faut rimer et revêtir de nombres et de mélodie. L'harmonie de la versification est le baume qui empêche les ouvrages de vieillir et de se corrompre, et le charme qui fait que tout le monde les lit et les retient. Toutes matières se conservent pourvu qu'elles soient renfermées dans ce cèdre, et le temps n'a point de pouvoir sur elles pourvu qu'elles soient mises en la garde de ce cyprès." Et cette idée est déjà dans la Préface: „Vu que chacun voit par expérience qu'il n'y a rien qui se conserve si longuement inexpugnable et invincible contre les secousses du temps que les monuments poétiques" (p. 35).

Sans leur faire violence, j'ai réuni ainsi en un tout les idées que Chapelain a émises à propos de l'*Adonis*. Ne voit-on pas combien peu sa Préface mérite d'être appelée une „gageure"? Elle contient au contraire tout le système classique, exprimé pour la première fois avec une telle netteté. Boileau sera plus net encore, mais si l'on veut apprécier avec justesse tout le mérite de Chapelain, il faut le comparer avec les sources diverses où il a puisé ses idées.

---

[1] voir p. 47. [2] voir p. 35.

Les sources de Chapelain.[1]

Au cours de sa préface, Chapelain ne cite que deux noms: Aristote (p. 32) et Scaliger (p. 50), ce dernier avec une admiration particulière. L'influence considérable exercée par la *Poétique* de Scaliger (1561) est un fait trop connu pour que je m'y arrête; et l'on comprendra que j'aie tout d'abord cherché dans ce gros ouvrage, si indigeste, la source principale de Chapelain. En effet, les rapprochements abondent; pour plus de brièveté, je cite simplement quelques passages du texte de Scaliger; le lecteur verra aussitôt quel rapport ils ont avec les idées de Chapelain résumées plus haut, ou avec le texte publié ici en appendice:

la „purgation": „Hic enim finis est medius ad illum ultimum, qui est docendi cum delectatione. Namque Poeta etiam docet, non solum delectat, ut quidam arbitrabantur."[2] — „Quare imitaremur: ut scilicet humana vita compositior fiat."[3] — Ut tota Poeseos vis duobus capitibus absolvatur, docendo, et delectando."[4]

la vraisemblance et la „foi": „Res autem ipsae ita deducendae disponendaeque sunt, ut quamproxime accedant ad veritatem, neque enim eo tantum spectandum est, ut spectatores vel admirentur vel percellantur, sed et docendi, et movendi, et delectandi."[5] — „Est enim finis omnium suasio, quid enim aliud oratio, quam fidem facit? hoc autem est suadere."[6]

définition de la tragédie: „Tragoedia, sicut et Comoedia in exemplis humanae vitae conformata, tribus ab illa differt, Personarum conditione, fortunarum negotiorumque qualitate, exitu, quare stylo quoque differat necesse est. In illa e pagis sumpti Chremetes, Davi, Thaides loco humili: Initia turbatiuscula: fines laeti. Sermo de medio sumptus. In Tragoedia Reges, Principes, ex urbibus, arcibus, castris. Principia fedatiora: exitus horribiles.

[1] Des circonstances personnelles et impérieuses m'ont obligé à rédiger la fin de cette étude au cours d'un voyage. A partir d'ici, ma démonstration n'apporte plus que des faits, sans commentaire qui les mette en valeur. Il ne me reste qu'à invoquer l'indulgence du lecteur, et en particulier celle de mon maître lui-même, pour ces conclusions, que je crois solides, mais que j'aurais aimé développer davantage.

[2] Scaliger: *Poetices libri septem.* Apud Joannem Crispinum. MDLXI, p. 1.

[3] Scaliger, p. 80.

[4] ibid., p. 113.

[5] ibid., p. 145.

[6] ibid., p. 5.

Oratio gravis, culta, a vulgi dictione aversa, tota facies anxia, metus, minae, exilia, mortes."[1]

sujet de l'épopée: „Epicorum materia declaratur, dux, miles, classis, equus, victoria."[2]

ne pas commencer *ab ovo*: „Nequaquam ab ovo, ut monet Horatius, incipiendum, hoc primum praeceptum esto. Id est sumendum principium ab illustri re, eaque tum cognata tum proxima."[3]

les „habitudes" et passions: „Mores sunt affectus animalibus comati. At ἦθη a natura. ἕξεις enim ex frequentatis actionibus. Affectus sunt qualitates quae proficiscuntur a moribus, et antecedunt actiones: ita ut sint actus primi interiores."[4] — Et à ce propos, le „Mezentius cruel" de Chapelain (p. 47) se retrouve aussi: „Ita Mezentium non minus fortem virum facta ostendunt: immanem tamen atque impium notat."[5]

Sur l'unité de temps dans la tragédie, et, conséquence logique, la restriction du lieu: „Nec proelia illa, aut oppugnationes, quae ad Thebas duabus horis conficiuntur, placent mihi, nec prudentis Poetae est, efficere ut Delphis Athenas, aut Athenis Thebas, momento temporis quispiam proficiscatur. Sic apud Aeschylum interficitur Agamemnon, ac repente tumulatur: adeoque cito, vix ut actor respirandi tempus habeat."[6]

Mais à quoi bon multiplier les citations? Personne ne mettra en doute que Chapelain ait connu Scaliger en 1620. Pourtant, je suis demeuré surpris de voir les rapprochements moins nombreux et surtout moins éloquents que je ne l'espérais. A mesure que j'avançais dans cette interminable *Poétique*, je sentais mieux qu'elle n'est pas la source principale de Chapelain. Et si celui-ci cite Aristote, ce n'est pas qu'il ne l'ait connu qu'indirectement, à travers Scaliger; non, il l'a lu dans le texte, commenté par les Italiens. Abstraction faite des citations que je ferai tout à l'heure, cette conviction s'imposera peu à peu à quiconque lira avec soin les lettres de Chapelain. Les lettres que nous possédons ne commencent guère, il est vrai, qu'en 1632; mais, comme on le verra, plus d'un passage se réfère à l'époque de 1620; et d'autre part, la connaissance très exacte de l'Italie

[1] ibid., p. 11.
[2] ibid., p. 45.
[3] ibid., p. 144.
[4] ibid., p. 104.
[5] ibid., p. 106.
[6] ibid., p. 145.

que Chapelain y déploie ne peut être le fruit que d'une très longue préparation.

Remarquons d'abord que, en 1620, Marino a été adressé à Chapelain parce que celui-ci a une connaissance toute particulière de l'italien, et remarquons ensuite que, dans les premières pages de sa Préface, Chapelain „sans autorité et sans considération dans le monde" avoue n'être pas „sans doctrine", ni „sans les fondements nécessaires pour parler dignement d'un si haut sujet." L'Italie a, dans les lettres de Chapelain, une importance de premier ordre; il y parle d'environ quatre-vingt-quinze auteurs (poètes et savants); tous ceux de ses jugements que je suis en mesure de contrôler sont basés sur une connaissance exacte des textes (les différences de *goût*, par exemple à propos de Dante ou d'Arioste, n'ont rien à voir ici); les citations et les proverbes en italien sont très nombreux. On peut dire sans hésiter que Chapelain possédait à fond la littérature italienne, mieux que quiconque en France, et mieux que plusieurs en Italie.[1] Je cite ici de ses lettres quelques passages particulièrement intéressants pour la question qui nous occupe:

fin 1632: „Ce que je pense pouvoir dire de moi sans blesser ma conscience ni sortir des termes de la modestie, est que j'ai une connaissance assez exacte des langues italienne et espagnole, *depuis vingt ans qu'il y a que je les cultive* . ."[2]

fin 1633: „je vous conseillais . . la lecture soigneuse des bons livres italiens . . . J'en parle avec quelque connaissance et sais l'extrême satisfaction que j'ai trouvée, en mille rencontres

[1] Il y aurait un travail *utile* à faire sur l'Italie dans les lettres de Chapelain. L'éditeur des lettres, Tamizey de Larroque, a trouvé chez M. Morel-Fatio des renseignements précieux pour tout ce qui touche à l'Espagne; pour l'Italie il n'a malheureusement point eu de conseiller, et son édition en souffre à de nombreux endroits. Je cite au hasard: *mesenglio* au lieu de *mesceglio* (I, 258); *saruccioli* au lieu de *sdruccioli* (II, 57); *stazzicar* au lieu de *stuzzicar* (II, 764); le mot *„pugnalades"* (I, 222) qui vient évidemment de *„pugnalate"* est interprété en note: „S'agit-il de coups de poing, avec origine espagnole?!" Plus graves sont les erreurs de noms propres: *Alcandri* pour *Alcandri* (II, 218); *Supricci* pour *Saprici* (II, 218); *Magnis* pour *Magius, Madius* (II, 815); *Robertellus* pour *Robortellus* (II, 815—816). Pour les noms relevés à l'index, l'éditeur a eu tort de ne pas distinguer entre ceux qui figurent dans le texte de Chapelain et ceux qui ne sont cités que par l'éditeur dans ses notes. De là beaucoup de renvois inutiles; quelques omissions.

[2] Lettres I, 21.

de troubles et de douleur, dans la lecture de ces auteurs, qui ont traité excellemment toutes les sciences . ." [1]

Du 16 juillet 1638: „Aristote qui, comme vous savez, *è il maestro di color che sanno* . . . Heinsius a donné, il y a plus de vingt ans, un traité fort solide et fort méthodique de la bonne constitution de la tragédie qu'on peut dire une quintessence de la Poétique d'Aristote." [2]

Du 6 novembre 1639, à propos de la Mesnardière: „C'est une chose assez merveilleuse qu'un médecin qui n'entend point trop bien le latin et à qui les langues italienne et espagnole ne sont connues que *labiis tenus*, qui n'abonde point en jugement . . soit devenu tout d'un coup poète, et . . maître des poètes par les règles qu'il leur donne de la poésie." [3]

Du 27 mai 1640, à propos de la *Franciade* de Ronsard: „Ce n'est qu'un maçon de poésie et il n'en fut jamais architecte, n'en ayant jamais connu les vrais principes ni les solides fondements sur lesquels on bâtit en sûreté." [4]

Du 16 février 1662, à propos de l'Espagne: „*Il y a quarante ans* que je suis éclairci que cette brave nation généralement parlant n'a pas le goût des belles-lettres et que c'est un prodige lorsqu'elle produit un savant entre mille avec quelque idée de la raison pour les compositions justes . ." [5]

Du 13 septembre 1662: „Quant au savoir des Espagnols, *il y a plus de quarante ans* que j'en ai connu le faible dans toutes les disciplines où il n'entrait point de théologie, qui n'est pas ma profession . . . Que s'il (Lope de Vega) ignorait toute autre langue que la sienne, et qu'il ne pût pas puiser dans les sources les préceptes de ce dont il voulait traiter, il eût pu se servir d'un livre écrit en castillan, intitulé: *Filosofia antiqua* du Pinciano, qui est une espèce d'extrait de la Poétique d'Aristote." [6]

Du 15 décembre 1663: „La lettre que j'écrivis autrefois à M. l'Evêque de Vence sur l'unité du jour requise dans les pièces de théâtre. Je la chercherai et vous la tiendrai prête pour en avoir votre jugement, car la raison que j'allègue pour la nécessité de cette règle-là doit être d'autant plus soumise à votre censure,

---

[1] Lettres I, 58.
[2] I, 269.
[3] I, 522.
[4] I, 632.
[5] II, 204.
[6] II, 255.

qu'elle est toute mienne et qu'elle ne se soutient point sur l'autorité des maîtres anciens ni nouveaux.[1]

Du 20 mars 1673 (au Père Rapin): „Il ne m'a point paru par mes lectures des savants italiens que j'ai assez feuilletés qu'Aristote, pour le regard de sa Poétique, fût connu par les poètes fameux de delà les Monts avant le siècle précédent de 1500. ... Le premier poète italien qui fit voir que l'Art poétique ne lui était pas nouveau fut Gio. Giorg. Trissino ... Cependant les habiles s'appliquèrent à commenter le petit ouvrage de la Poétique d'Aristote. Le premier, Petrus Victorius, et, ensuite, le Madius, le Robortellus et *mieux qu'eux tous*, en italien, le Castelvetro et le Picolomini, les uns et les autres l'ayant traduite les premiers en latin et les deux derniers en leur langue. Au commencement de 1600[2] Paolo Beni la traduisit encore en latin avec d'amples commentaires. Assez louablement Majoragius et Riccobonus l'avaient traduite avant lui sans commentaire. C'est, Mon Révérend Père, ce que je pense vous pouvoir dire pour le commencement de cet art en Italie."[3]

Il serait aisé de multiplier les citations; ce qui ressort clairement de ces lettres, c'est que la préparation théorique de Chapelain (les „fondements de l'art" dont il parle à plusieurs reprises) remonte à l'époque de 1615 à 1620. Au moment où il écrit sa Préface, il est bourré de théories; il connaît les théoriciens espagnols, bien mieux encore les Italiens; connaissait-il les Arts poétiques français, par exemple Ronsard, Vauquelin?[4] J'en doute fort; il appréciait chez Ronsard le feu de l'imagination, mais lui refusait les „fondements de l'art"; il ne parle nulle part, que je sache, de Jean Vauquelin de la Fresnaye, ni de Du Bellay, ni de Jean de la Taille. Entre la Pléiade et le classicisme qui la continue, il y a un temps d'arrêt, de réaction même, en sens divers, Malherbe d'un côté, et Hardy de l'autre. Chapelain semble avoir mieux connu le moyen âge français que l'époque qui va de 1550 à 1600.

[1] Lettres II, 341. Il s'agit de la dissertation publiée de nos jours par Arnaud: *Les théories dramatiques au XVIIe siècle*, p. 336 ss.

[2] Il entend: au commencement du XVIIe siècle; le commentaire de Beni est de 1613.

[3] Lettres II, 814.

[4] Voir *L'art poétique de Vauquelin de la Fresnaye*, publié par Pellissier, 1885 (avec une introduction de 114 pages).

En somme l'essentiel, c'est l'influence italienne; et voici la liste des théoriciens et commentateurs d'Aristote que Chapelain connaissait probablement à l'époque où il écrivait sa Préface:

Trissino, *Le sei divisioni de la Poetica.* Les quatre premières parties parurent en 1529; les deux dernières, rédigées vers la même époque, parurent en 1563.[1]

Robortellius. *In librum Aristotelis de Arte poetica explicationes.* Florentiæ 1548.[2]

Madius et Lombardus. *In Aristotelis librum de Poetica communes explanationes. Madii vero in eundem librum propriae annotationes.* Venetiis 1550.[3]

Victorius. *Commentarii in primum librum Aristotelis de Arte Poetarum.* Florentiae 1560.[3]

Scaliger, *Poetices libri septem.* (Lyon) 1561.[3]

Castelvetro, *La Poetica d'Aristotele vulgarizzata et sposta.* Vienna d'Austria 1570.[4]

Piccolomini. *Annotationi nel libro della Poetica d'Aristotele.* Vinegia 1575.[5]

Riccobonus. *Poetica Aristotelis latine conversa.* Patavii 1587.[6]

Heinsius, *De Tragoediae constitutione liber.* 1611.[7]

Benius, *In Aristotelis Poeticam commentarii.* 1613.[8]

Je crois avoir lu tous ces ouvrages avec le soin qu'on peut mettre à de pareilles lectures.[9] Comme ils se ressemblent beaucoup dans les lignes générales, il est difficile de dire si Chapelain a

[1] J'ai utilisé les Œuvres complètes de Trissino (Vérone 1729), dont le tome II contient la Poétique.

[2] C'est la première édition, celle que j'ai sous les yeux.

[3] Même remarque.

[4] J'ai consulté l'édition de Bâle, 1576.

[5] C'est la première édition, je l'ai sous les yeux.

[6] Indication d'après Ebner (voir plus loin). C'est la seconde édition. Je n'ai pu me procurer cette traduction de Riccobonus, ouï bien par contre un autre ouvrage que Chapelain a peut-être connu: *Compendium Artis poeticae Aristotelis ad usum conficiendorum poematum.* Patavii 1591. — Je n'ai pu me procurer le Majoragius dont Chapelain parle dans sa lettre au Père Rapin.

[7] Je ne connais que l'édition de 1643, à Leyde.

[8] Je ne connais que l'édition de 1624, à Venise.

[9] Pour une bonne orientation à travers cette littérature spéciale, voir Ebner: *Beitrag zu einer Geschichte der dramatischen Einheiten in Italien,* 1898. — Tous les auteurs que j'ai cités sont nommés dans les lettres de Chapelain; pour des raisons diverses, j'en ai passé quelques-uns sous silence.

pris telle idée ici plutôt que là; les emprunts ne se précisent que dans les questions de détail, et je ne puis exposer ici l'étude assez minutieuse à laquelle je me suis livré. D'une façon générale: il me paraît probable que Chapelain connaissait, en 1620, *tous* ces auteurs, sauf peut-être Victorius, qu'il semble avoir connu à travers Benius, avant de le lire directement.[1] D'ailleurs, même si l'on biffait deux ou trois noms de cette liste, les autres demeureraient certainement, et un seul d'entre eux suffirait à ma démonstration. Je prendrai celui qui me paraît être la source principale de Chapelain dans sa Préface: Castelvetro.

les choses „monstrueuses": „Cosa monstruosa, e mai più non istata, e non conosciuta a noi per veduta, o per udita, o per altra via dipinta non ci diletta . . . Medesimamente cosa monstruosa, e non mai più stata, o non ricevuta dal commune giudicio del popolo per possibile ad avenire, o per verisimile posta in poesia non ci può dilettare, quanto è al diletto procedente dalla rassomiglianza."[2] — „Se vogliamo prendere il diletto naturale, e proprio, che si dee prendere, riguardando uno animale, egli dee essere uno, e havente tutte le membra, cioè ne più, ne meno, le quali tra se sieno secondo proportione rispondenti, e sieno poste nel suo sito. Perche perderemo quel diletto naturale, e proprio, se altri ci porgerà più animali da riguardare legati insieme con fune, o con catena in luogo d'uno, o se ci porgerà animale, che habbia meno il capo, o altro membro, o habbia capo, o altro membro, che non si convenga con le altre membra, o habbia il capo, dove deve havere il busto, o altro membro in luogo, dove non dovrebbe."[3]

l'histoire (vérité) et la poésie (vraisemblance): „L'historia in iscrivere le cose avenute non ha bisogno di riguardare ne a verisimilitudine, ne a necessità, ma riguarda solamente alla verità, e la poesia in iscrivere le cose possibili ad avenire riguarda, per istabilire la possibilità alla verisimilitudine, o alla necessità, poi che non può riguardare alla verità."[4] — „Le cose certe sono, come è cosa manifesta, e afferma ancora Aristotele, la materia dell'historico. Ma, perche le cose certe si possono rendere incerte per vaghezza dello scrittore, o perche hanno mescolate con loro alcuna volta cose incerte per difetto di testimoni e di memorie

[1] Voir Lettres II, 365.
[2] Castelvetro, éd. 1576, p. 73.
[3] ibid., p. 503.
[4] ibid., p. 187.

fededegne e piene, si domanda prima, se l'historico possa, o debba fare le cose certe incerte, e poscia quale sia l'ufficio suo, quando s'abatte alle cose incerte."[1] — „Ma le cose incerte sono la materia del poeta, le quali si deono narrare, o far rappresentare come cose certe, e avenute senza mostrare, che sieno imaginate."[2] — „Si dee più tosto eleggere la impossibilità accompagnata dalla credibilità, che la possibilità accompagnata dalla incredibilità."[3]

Plusieurs autres passages prouvent que Chapelain a été influencé par Castelvetro en plus d'une question importante: la réduction à l'universel, les unités de temps,[4] de lieu[5] et d'action, la suprématie des choses nécessaires sur les épisodes, le nouement et dénouement de la fable. Presque partout, il y a entre Castelvetro et Chapelain des différences qui montrent chez ce dernier le souci de l'essentiel et de la clarté. Le relevé de ces nuances demanderait un commentaire minutieux, sans ajouter beaucoup à ce que j'ai voulu prouver ici. Castelvetro est la source principale, non unique de Chapelain, ainsi que le dit clairement le

[1] ibid., p. 209. [2] ibid., p. 210.

[3] ibid., p. 560.

[4] Chapelain fixe l'unité de temps de l'épopée à *un an*, au maximum. D'où a-t-il ce terme? Je ne saurais le préciser. **Castelvetro** (éd. 1576, p. 535) dit: „convenendo, che il tempo dell' attione tramutevole nella tragedia non passi più di dodici hore, come è stato detto, e potendo nell' epopea *passare un mese*." — **Madius** (1550) semble avoir été le premier à restreindre le temps de l'épopée, qu'Aristote ne limite pas. — **Ronsard** déclare: „Le poème héroïque comprend seulement les actions d'une année entière" (2e préface de la *Franciade*). Et **Vauquelin**:

„. . . . . l'Heroic suivant le droit sentier,
Doit son œuvre comprendre au cours d'un an entier."

Je doute pourtant que Chapelain s'appuie sur Ronsard et Vauquelin. Il a plutôt connu *L'Arte poetica* del Sig. Antonio **Minturno** (1563) où il est dit (p. 12): „Laonde chiaramente si vede l'uno e l'altro Poeta haver preso a trattare una intera e perfetta materia solamente di cose infra uno anno avvenute"; ou encore (p. 25): „non però la materia della favola sia più che una, nè di cose avvenute in più lungo spatio che d'un anno." Bien que Minturno ne soit pas nommé dans les Lettres de Chapelain, on peut, je crois, l'ajouter aux sources énumérées à page 26.

[5] J'attire l'attention de M. Dannheisser sur ce passage: „lo spatio del luogo . . . nella tragedia è ristretto non solamente ad una città, o villa, o campagna, o simile sito, ma anchora a quella vista, che sola può apparere a gli occhi d'una persona." Même pour l'épopée „quanto il luogo è più stretto, tanto è più commendato" (p. 535). La logique de Chapelain n'avait plus qu'à développer rigoureusement la trinité des unités.

„mieux qu'eux tous" de la lettre au Père Rapin, souligné à page 25.

J'en arrive à ma conclusion: en 1620, Chapelain connaissait certainement la Poétique d'Aristote, dans le texte grec, et commentée par plusieurs Italiens; il était donc au courant des trois unités et se trouve avoir ainsi une priorité de dix ans sur Mairet. Si dans sa dissertation de 1630 il feint d'ignorer Aristote, cela est parfaitement conforme à son système: il donne à la raison universelle une importance beaucoup plus grande qu'à l'autorité pure et simple des anciens.

Il faudrait prouver maintenant que la Préface publiée en 1623 eut vraiment le succès que disent les historiens du XVIIe siècle; il faudrait prouver que le théoricien Chapelain influença (directement ou indirectement) le poète Mairet: cette seconde partie de la démonstration me semble plus aisée que la première, presque superflue. N'est-il pas évident que Chapelain, consulté en 1620 comme autorité, et fréquentant dès avant 1630 la réunion Conrart, a exercé une grande influence sur les lettrés, de 1620 à 1630?

Dès à présent, on voit que la „légende" racontée par d'Olivet et Segrais, inexacte dans tous ses détails,[1] est exacte pour l'idée essentielle: les théories de la Pléiade (sommaires d'ailleurs et fort peu raisonnées) étant oubliées, c'est bien Chapelain qui a ressuscité en France la règle des trois unités et qui en a fait un des dogmes du classicisme.

Il prend ses idées en Italie; sans doute; mais quiconque a lu un seul des commentateurs d'Aristote verra l'immense progrès accompli par Chapelain: les subtilités, les divisions et subdivisions qu'on blâme chez lui sont bien peu de chose, comparées à celles de ses sources; il a négligé ce qui est accessoire, et concentré tout l'essentiel sous l'autorité suprême de la raison universelle. L'*Art poétique* de Boileau est la forme définitive du système classique, par sa clarté et sa simplicité; mais la nationalisation de la Renaissance et la structure essentielle du classicisme, c'est bien l'œuvre de Jean Chapelain.

[1] La mention de Richelieu, la date approximative de 1634, la conférence elle-même, sont des circonstances postérieures qui se sont groupées autour d'un fait plus ancien.

Lettre ou Discours de M. Chapelain à Monsieur Favereau,

conseiller du Roi en sa cour des Aides, portant son opinion sur le poème d'*Adonis* du Chevalier Marino.

(Bibl. Nat. Rés. Yd. 52. In-folio, reliure maroquin fleurdelysée, aux armes de Louis XIII. — Le privilège est du 13 décembre 1621; l'achevé d'imprimer du 24 avril 1623.)[1]

Je savais déjà par vous-même, et par Monsieur le chevalier Marin, la volonté où vous étiez de recueillir ensemble les doctes et particulieres observations que vous avez faites sur son poème d'*Adonis*, et me réjouissais, cette belle pièce ayant à sortir au jour, qu'un si rare esprit eût pris le soin de nous en découvrir curieusement la richesse et l'excellence, lorsque j'ai reçu par la vôtre la confirmation de ce que j'en avais cru jusqu'ici; mais en telle sorte qu'il semble que vous attendiez ma réponse, pour savoir si je pense que le travail vous en doive être honorable, et si l'œuvre à mon opinion vaut que vous y donniez du temps. A quoi je vous dirai, que je m'étonne de deux choses grandement; l'une que vous puissiez montrer de douter, tant soit peu maintenant d'un ouvrage que vous savez être de ce grand homme, lequel il vous a communiqué lui-même, et dont vous avez tant de fois, moi présent, quand il nous en faisait la lecture, admiré et réadmiré les beautés, comme si n'étant plus vous-même vous commenciez tout seul à ne pas connaître que les œuvres du Marin sont sans reproche et qu'elles portent en son nom leur inviolable passeport. L'autre chose qui m'étonne encore davantage, c'est, posé que le mépris que le chevalier lui-même nous a fait plusieurs fois de ce poème-ci, vous eût donné juste occasion de doute; et supposé que la modestie dont vous faites si étroite profession, vous empêchât de vous en rapporter à vous-même, et vous fît défier de ce fort jugement à qui les plus judicieux se remettent si volontiers; en somme qu'il y eût grand lieu de craindre et de douter, c'est dis-je, de voir qu'entre tant de personnes habiles qui vous estiment et dont vous disposez, vous ayez voulu jeter vos yeux sur une telle faiblesse que la mienne, pour en désirer et pour en espérer aucune bonne résolution; c'est bien là une chose dont je ne crois pas que vous vous puissiez purger. Je suis un homme sans nom; sans autorité, sans considération dans le monde, et n'était que je crains de dédire le jugement que vous en avez fait autrefois trop à mon avantage, je dirais sans doctrine, et sans les fondements nécessaires pour parler dignement d'un si haut sujet; voyez ce qu'on peut attendre de moi. Néanmoins afin de ne me point dispenser d'une chose que vous m'ordonnez et pour laquelle vous ne me laissez pas la liberté de trouver d'excuse, ne pouvant à cause de la distance des lieux vous en dire de bouche ce qu'il m'en semble, je vous le coucherai dans ce papier: mais protestant auparavant que je désavoue dès à présent mes propres sentiments si vous jugez qu'ils s'éloignent le moins du monde

[1] J'ai modernisé l'orthographe et la ponctuation, mais respecté le lexique et la syntaxe.

du but de la vérité; et non pourtant sans me promettre que vous en lirez le discours bénignement selon votre coutume, ayant égard non à moi qui le ferai, ains seulement au poids et au bon aloi des choses qui s'y doivent dire.

Je dis donc pour vous répondre que je tiens l'*Adonis,* en la forme que nous l'avons vu, bon poème; conduit et tissu dans sa nouveauté selon les règles générales de l'épopée, et le meilleur en son genre qui puisse jamais sortir en public.

Or pour procéder avec quelque lumière à la preuve de cette mienne opinion, il serait ici comme besoin de dire ce que c'est que *Poésie,* de combien d'espèces il y en a, et quelle est la nature de chacune d'icelles, principalement de celle que les Grecs appellent Epopée, et à laquelle nous n'avons point encore trouvé de nom, afin de voir demeurant dans ces principes, accordé que ce poème ne soit de l'espèce reçue d'icelle, de quelle façon il a pu être loisible au poète d'en introduire une nouvelle différente de la reçue, laquelle fût néanmoins embrassée par l'épopée comme par son genre, qui est ce qu'il nous faut montrer pour établir sa bonté. Mais comme je parle à vous qui n'ignorez rien de tout cela, pour ne me point étendre sans nécessité, je laisserai toutes ces définitions et divisions comme présupposées et traitées par d'autres à suffisance, et m'arrêterai seulement, pour le premier chef qui concerne sa simple bonté, à examiner trois points qui se rencontrent en ce poème, sujets à doute et à objection, de la validité desquels la preuve de ma position dépend. La nouveauté de l'espèce; l'élection du sujet; et la foi qu'on y peut ajouter.

Et quant à la nouveauté en premier lieu j'en imagine de deux sortes: l'une blâmable, contre nature, l'autre louable, naturelle. Celle qui est contre nature est double; la première s'appellerait parfaite en son imperfection, qui est lorsqu'à un corps d'une nature un autre corps d'une autre nature est conjoint, comme on a vu des Satyres dans l'ancienneté, et de nos temps des demi-hommes demi-chiens; et lors la nouveauté est en l'excès de monstruosité. La seconde se pourrait dire imparfaite, et c'est quand à un corps d'une nature un autre corps de même nature est assemblé, sans pourtant qu'ils s'unissent et confondent, de sorte que les deux mouvements n'apparaissent et ne produisent deux opérations distinctes, indépendantes l'une de l'autre: comme on a vu des monstres d'hommes avec deux têtes, d'hermaphrodites, et d'enfants attachés par le front, et lors la nouveauté est purement monstrueuse sans excès. Celle qui est naturelle aussi est de deux manières, la première parfaite en sa perfection, quand une chose non monstrueuse qui n'a jamais été vient à éclore, comme lorsqu'en un lieu où jamais il n'avait paru d'eau, l'on voit sourdre tout à coup quelque surgeon d'eau vive. L'autre moins parfaite, lorsqu'en une chose déjà trouvée on découvre quelque perfection jusqu'alors inconnue, comme si en cette même source trouvée après quelque temps l'on venait à remarquer quelque vertu particulière, dont on ne se fût pas aperçu devant. Or pour réduire ces quatre façons de nouveauté posées au propos de la fable (c'est-à-dire du sujet du poème) je range sous la première des

non-naturelles les rêveries et contes des nourrices à leurs enfançons, ou si vous voulez une partie des nouvelles de Straparole, auteur italien, dans lesquelles sans nécessité d'allégorie il fait parler et agir les animaux irraisonnables comme parlent et agissent les hommes. Sous la seconde je mets les romans en général de toute espèce, qui n'ont point ou unité d'action, ou unité de personnes agissantes. A la première des naturelles, j'attribue l'invention première des arts et des sciences, comme en particulier la Poésie mise en avant par Apollon en son temps ou par autre; et cette nouveauté est la plus excellente, pour ce qu'elle ouvre le chemin à ceux qui viennent après d'en trouver les vertus spéciales. A la seconde j'assigne l'invention des espèces, comme l'héroique par Homère ou Orfée, de la lyrique par Sapho: en laquelle invention bien qu'il y ait moins d'excellence, si y en a-t-il néanmoins beaucoup, au regard de ceux qui en font la première rencontre: et autant en est-il de celle des subalternes.

Donnez-moi ce mot et ceux encore dont je serai contraint d'user en cette matière, pour ce que je ne sache point que notre langue en ait de propres pour les exprimer, et je ne suis pas assez hardi pour en mettre de nouveaux en usage. Maintenant venant au sujet, je dis que l'Adonis n'est ni de la première ni de la seconde espèce de nouveauté contre nature, vu que comme vous savez la fable est une d'unité d'action et d'unité de personnes, et que par exemple il n'y a point en icelle de mélange d'histoire sacrée avec de poésie profane. Il n'est non plus de la première des naturelles, pour ce qu'étant poème et poème épique, ce qui se fera voir ci-après, il suppose la poésie et l'épopée avant lui. Reste s'il est nouveau qu'il soit de la seconde, c'est-à-dire de l'une des louables, et c'est ce que je maintiens; en voici les raisons.

L'Action illustre selon Aristote, ou se représente ou se raconte. Quand on la représente, la tragédie s'en forme, lorsqu'on la raconte, l'épopée. Je définis action illustre un événement notable soit de bonne soit de mauvaise fortune, arrivé ou à personnes illustres d'elles-mêmes, ou qui sont faites telles par la qualité d'icelui. Or de ces sortes d'actions les unes peuvent advenir en guerre, comme pour la tragédie, la mort de Capanée, l'Antigone, et pour l'épopée, la mort d'Hector, celle de Turnus; les autres en paix, comme pour la tragédie l'Atrée, la Médée: il est vrai que pour l'épopée on croit qu'il n'y en ait point d'exemple. Mais qu'il y en puisse avoir il se voit clairement en ce que la tragédie et l'épopée ne diffèrent point pour le sujet, et que la seule façon de la traiter, ou représentant ou racontant, met distinction entre elles. Or est-il bien vrai qu'entre la représentation et la narration il n'y a différence que par les accidents, car le but de l'une et de l'autre n'est si non de mettre devant les yeux soit avec apparat scénique, soit avec des paroles seules (tous deux instruments de l'imitation) le sujet entrepris, ce qui étant, rien ne peut-être supportable en l'une qui ne se doive recevoir en l'autre. Mais il n'y a aucun doute que la représentation tragique ne reçoive des actions arrivées en paix; et ainsi on peut conclure sans douter que la narration épique ne saurait

refuser les mêmes actions pacifiques. Autrement si l'action illustre advenue durant la paix pouvant donner matière au poète tragique, ne la devait pas fournir à l'épique, il s'ensuivrait qu'ils ne participeraient pas également au sujet, ce qui est contre l'hypothèse. Je ne nie pas certes, qu'ainsi que des tragédies, celles-là paraissent plus et sont les meilleures qui sont plus mêlées dans le tumulte de la guerre, de même des épopées celles qui ont la guerre pour sujet ne soient les premières en dignité, comme ayant l'avantage des accidents, et le relief des troubles et du dénouement des plus importantes affaires; seulement je veux dire que tout ainsi que les premières tragédies n'excluent pas les secondes, pour se trouver favorisées d'un plus riche sujet, de même l'épopée étant en pareil degré et pareille obligation, vu le sujet d'action illustre qui leur est commun, ne peut rejeter une seconde espèce de soi, sur le simple aveu de sa prééminence.

Cela résolu de la sorte, posé, comme il est, que le poème d'Adonis soit introduit d'une action faite en paix, accompagnée des circonstances de la paix, et qui n'a de troubles que ceux que la paix peut recevoir en elle, ni d'enrichissements que ceux que la paix peut bailler. il est clair étant nouveau qu'il l'est de la seconde espèce, le poète ayant trouvé par lui une chose nouvelle dans une autre qui était déjà trouvée, c'est-à-dire ayant trouvé dans l'épopée outre l'héroïque, qui est un poème de guerre déjà trouvé, cet autre-ci, qui est un poème de paix non encore trouvé, et cela, d'autant que les poètes alléchés jusqu'ici par la grandeur du sujet des guerres (comme plus susceptible de diverses rencontres et d'accidents inopinés avec des conséquences plus notables) et ambitieux de s'acquérir du nom dans la description de ce qui, comme la guerre, est de plus grand entre les actions humaines, se sont jetés si avidement et d'un si commun accord sur cette espèce de poème, qu'ils semblent avoir ignoré que l'on en pût traiter un de l'autre opposée. Mais ou ignorée ou négligée (ce que je penserais plutôt) que cette dernière ait été, en tant néanmoins qu'elle constitue un second membre de l'épopée, si notre ami en a regardé l'idée, comme je le crois, et qu'il ait voulu la mettre en pratique et lui donner vogue, je dis non seulement que son poème est bon pour être nouveau d'une nouveauté louable, mais outre ce que la poesie lui sera infiniment tenue, comme à celui qui lui étend ses bornes heureusement, et qui sous bon titre lui amplifie et augmente son ressort et son domaine.

Pour ce nonobstant que prouvant la réalité de cette espèce nouvelle pour la tragédie (laquelle pour comprendre des faits de guerre et de paix ne reçoit point pourtant de division, et ne produit pas deux espèces de soi-même, traitant les uns et les autres également, sans différence de style ni exception d'accidents) il semble que l'epopée recevant aussi les mêmes faits les devrait traiter de même sorte, sans aucune différence de caractère ni de constitution; et qu'ainsi au lieu de deux espèces il n'y en aurait qu'une, contre ce que nous avons conclu; je dirai premièrement que bien qu'en apparence les tragédies d'un et d'autre

sujet semblent n'avoir qu'un seul mode de composition, la chose n'est pas néanmoins si résolue, pour le style particulièrement, que qui le voudrait examiner jusqu'au fond ne pût encore trouver quelque diversité entre elles; mais secondement je dirai que quand ainsi serait, la chose pour ce qui est du traiter ne court pas égale entre la tragédie et l'épopée; comme ainsi soit qu'en la première le poète n'a point d'égard à l'action comme passée en guerre ou en paix, ains à elle seule comme ayant un trouble particulier, ce qui fait qu'étant une pour ce respect elle ne peut être traitée que d'une seule manière; là où en l'épopée héroïque la considération de la guerre est reçue mais tellement reçue que sans elle l'héroïque ne serait plus héroïque, en tant que le trouble, qui constitue inséparablement sa nature, n'est vraisemblablement en elle que pour le respect de la guerre, comme de la source du trouble et de la confusion; et respectivement en cette nouvelle espèce la considération de la paix doit entrer aussi, pour en former inséparablement l'essence, ce qui fera qu'étant double par ce moyen elle désirera double façon de traiter. Mais en un mot alléguant la tragédie pour preuve, il m'a dû suffire qu'elle m'ait assuré du sujet de paix aussi bien que de guerre; car pour ce qui est du traiter d'icelui il est toujours différent selon les différentes considérations que l'on y apporte, et les choses se considèrent autrement nues, autrement revêtues de nécessaires circonstances, comme on le voit par la différence du style de l'historien d'avec celui du poète, sur mêmes occurrences et mêmes événements. Or comme la guerre et la paix sont remarquables par des mouvements différents, et des circonstances presque opposées, et qu'il soit nécessaire de traiter les choses différentes, et les opposées par moyens opposés, si la différence considérée comme telle peut constituer l'espèce différente, il n'y a nul doute que cette sorte de poème ayant, dans l'état de la paix qui l'informe, la différence qui la peut rendre espèce distincte, n'en constitue une distincte de l'héroïque aussi, et par conséquent ne désire d'être traitée différemment.

Et cette espèce, en considération d'opposé de paix à guerre, sera telle, si l'on veut, au respect de l'héroïque, que la comédie, en considération d'opposé d'action non illustre à illustre, l'est au regard de la tragédie, et les mêmes oppositions se pourront rechercher proportionnellement entre l'une et entre l'autre, qui sont entre la comédie et la tragédie; pourvu que les règles universelles s'y observent pareillement, pour ce qui concerne la générale constitution, et ce que les poètes appellent habitudes. Ce qui se montrera ci-après être à perfection en ce poème, dont nous parlons. Et cependant formant l'idée de cette nouvelle espèce sur ce fondement d'action illustre advenue durant la paix, je dirai qu'il faut que le sujet du poème, à qui l'on voudra bailler cette forme, soit illustre, sans mélange de guerre; illustre s'il se peut pour les personnes principales, et surtout illustre pour l'événement; que le trouble particulier y soit aussi grand que le sujet entrepris le peut permettre, mais sans s'éloigner du rapport qu'il lui convient avoir au repos de la paix et à ses événements ordinaires; que la constitution tenant ainsi de la simplicité plus que du trouble, et les

accidents s'y considérant principalement, à raison de la nature de la paix qui ne fournit point de substance, c'est-à-dire de diversité d'actions, tout l'effort se mette aux descriptions et à la particularité, et ce plus des choses pratiquées en paix que de celles dont on use en guerre, comme de palais, jardins, architecture, jeux et autres semblables; ne traitant de ce qui n'est pas tel que forcément et comme en passant; que l'amour y ait la plus grande part, et que tout en sorte et y retourne, les autres matières n'y étant reçues que comme accessoires, et comme servant à celle-là; bref que les facéties y puissent avoir lieu, mais modestes ou modestement dites. Toutes lesquelles conditions si elles sont propres de la paix vous le voyez, et si elles n'embrassent pas tout le contraire des choses qui se considèrent en la guerre. Vous savez encore que l'Adonis en toutes ses parties a un rapport entier à cette idée et pour comble de perfection souvenez-vous qu'il est mixte, sans se ruiner, le tout partant de sa nature, comme posé entre la tragédie et la comédie, l'héroïque et le roman; tenant du grave et du relevé, tant pour les personnes agissantes que pour la catastrophe, et du simple et du ravalé tant pour les actions qui précèdent cette fin, que pour les descriptions particularisées. Je ne parle point en ce lieu du style qui l'accompagne, ayant les mêmes oppositions à celui de l'héroïque que son sujet y a, mais je suis bien certain que la nouveauté en sera d'autant plus estimable, que les lumières de l'antiquité y seront partout et que toutes les grâces des modernes la coloreront.

Et certes, tant de riches et de fortes conceptions en emplissent le corps que, quand bien la constitution du poème serait irrégulière, vicieuse et faite au hasard, sans aucun fondement de raison (de contraire de quoi partie s'est montré, et partie se montrera), si faudrait-il avouer que le dessein de donner au monde un genre de poésie tel que celui-ci où toutes choses pussent être employées, ne fut jamais que très beau et que très utile, car combien doit-on croire que se sont perdues, et se perdent tous les jours de belles imaginations pour n'avoir point de lieu où les placer assez dignement, et combien pense-t-on que se soient égarées et ensevelies dans les ruines de l'ancienneté de choses profitables, qui si les poètes les eussent entreprises régulièrement ou irrégulièrement, vivraient encore dans la mémoire des hommes, à la commodité du public? Vu que chacun voit par expérience qu'il n'y a rien qui se conserve si longuement inexpugnable et invincible contre les secousses du temps que les monuments poétiques. O que j'exalterais notre ami d'avoir été l'inventeur, et le premier promoteur de cette nouveauté, si je n'avais que ce que j'ai dit pour sa défense. Mais voilà les anciens des deux meilleures langues lesquels ont pratiqué ce qu'il fait avant lui. Je ne parle ni de l'Odyssée ni de l'Histoire Éthiopique, l'une et l'autre de ces compositions ont plus de troubles que la paix n'en reçoit, et il est aisé à juger qu'elles n'ont jamais été moulées sur ce prototype. Mais il nous est demeuré de Musée, si ce n'est plutôt de Nonnus, un poème tout pareil à celui-ci des Amours de Léandre et de Héro, et Claudian en aurait ourdi un long, fondé sur le rapt de Proserpine

dont il nous reste un fragment, du même style et avec de pareilles actions (quoique bien moins unes) que celles qui sont ici, de façon que non seulement, en raison, mais en autorité plus que valable, cette nouveauté ne sera plus en lui qu'un renouvellement, et comme un légitime remplacement du défaut qu'il y avait en la division de l'épopée, et ainsi pour avoir trop de fondement il en méritera moins de louange. Sur quoi si l'on repartait que ces poèmes allégués sont terminés en peu de vers, où celui-ci en a une prodigieuse suite, je voudrais répondre premièrement qu'il n'est pas vrai pour celui de Claudian, et en second lieu que quand en celui-ci le poète se serait donné la carrière large sans exemple, il l'aurait pu justement faire, vu que la matière de paix le souffrant, comme il apparaît par ce qui a été dit ci-dessus, ce ne sont que les accidents qu'il a pris à étendre, lesquels accidents comme vous savez bien, reçoivent le plus et le moins, n'y ayant en ceci particulièrement que la nécessité, ou la volonté qui les règle; ce que montre assez l'épisode d'Ariane dans l'épithalame de Catulle, lequel moins nécessaire et moins vraisemblable que pas un de ceux qui sont dans l'Adonis, ne laisse pas de tenir plus de place en ce petit poème, que le sujet principal des amours de Peleus et de Thetis. Ainsi l'on voit qu'il ne revient aucun inconvénient de cette longueur objectée. Ajoutez à cela que tout y étant excellent et ne pouvant d'ailleurs jamais y avoir de trop des choses qui sont excellentes, il n'y a que le poète qui perde en cette longueur; vu qu'il n'entend pas, à ce qu'il m'a dit cent fois, qu'on lui fasse entrer cela en compte d'autre chose; et qu'il veut qu'on le tienne en toute telle obligation pour les autres grandes pièces qu'il a promises que s'il n'avait jamais songé à celle-ci. En quoi il ne fait que trop voir la différence de son esprit d'avec ceux du commun; ne sachant faire les choses négligemment ni petitement, non pas même les petites et les négligées.

La nouveauté ainsi établie, l'élection, que nous avons mise la seconde des trois choses à considérer, n'a pas besoin de bien grande preuve après. L'élection, dit-on, est appelée bonne lorsqu'elle est proportionnée au dessein que l'on a, et mauvaise au contraire; comme qui pour faire un palais choisirait un lieu propre, des matériaux convenables, et des outils pour les disposer à cet effet, celui-là serait dit bien choisir, pour ce qu'il aurait égard à la fin de son bâtiment, à quoi toutes ces choses se rapportent et sont nécessaires; mais qui pour faire un habit, ou un tableau, se fournirait des mêmes choses, et aurait les mêmes considérations, celui-là se rendrait ridicule, et serait dit avoir mal choisi, pour ce qu'il n'aurait pas regardé à son but, auquel toutes ces choses sont inutiles. Cela supposé je dis que l'élection de la fable d'Adonis est très bonne et très judicieuse et qu'à cette nouvelle idée de poème de paix, à quoi notre chevalier doit avoir buté, nul autre sujet ne se pourrait ni élire ni rencontrer plus plausible et plus convenant; et ce pour autant que, comme nous avons dit, l'action en est illustre de toutes les deux façons, arrivée en paix, plus simple qu'intriguée, toute d'amour, et assaisonnée des douces circonstances de la paix, et du sel modéré des facéties. Que

si pour faire un poème héroïque à l'ordinaire il se fût voulu servir de cette fable-ci, ô qu'il eût été répréhensible, mais ce ne peut jamais avoir été son intention, et je m'assure que si vous l'obligiez à la vous déclarer sur ce sujet, il vous dirait qu'il ne le donne ni pour héroïque, ni pour tragique, ni pour comique, l'épique seul lui appartenant, mais avec quelque participation de tous les trois. Et s'il est permis de parler de ces choses par conjecture, une des principales raisons qui l'ont dû porter à cette élection, a été sans doute pour montrer entre deux extrémités, de grande bonté, comme est le poème héroïque, et de grande imperfection, comme est le roman confus, un milieu auquel le poète, qui ne pourrait pas aspirer si haut, et qui dédaignerait de s'abaisser si bas, se pût réduire pour travailler avec louange, et sans crainte de perdre le nom de poète.

A l'élection succède la foi, ou la créance que l'on peut donner au sujet. Point important sur tous autres, pour ce qu'ils disent qu'où la créance manque, l'attention ou l'affection manque aussi; mais où l'affection n'est point il n'y peut avoir d'émotion, et par conséquent de purgation, ou d'amendement ès mœurs des hommes, qui est le but de la poésie. La foi donc est d'absolue nécessité en poésie; mais quelle foi peut-on ajouter à une fable reconnue pour telle? le voici. La foi en la signification que nous la prenons, c'est-à-dire pour une inclination de la fantaisie à croire qu'une chose soit plutôt que de n'être pas, s'acquiert par deux moyens: l'un imparfait ou impuissant, par le simple rapport ou de l'historien ou d'autre; et j'appelle celui-là impuissant, pour ce que la sincérité des hommes est inconnue et que le plus souvent on la révoque en doute, sur la moindre difficulté qui se présente. L'autre parfait et puissant, par la vraisemblance de la chose rapportée, soit par l'historien soit par autre; qui est le moyen naturel efficace de s'acquérir de la foi, auquel le premier qui professe même la vérité se réduit, s'il est vrai que de deux histoires contraires ou diversement racontées, on suit toujours celle qui a le plus de probabilité; ce qui arrive pour ce que le premier étant tyrannique, et sujet à être rejeté, ce dernier-ci gagne doucement et empiète vigoureusement l'imagination de celui qui écoute, et par la convenance des choses contenues en son rapport se le rend bienveillant. Mais de ces deux comme l'un est propre de l'historien, aussi faut-il savoir que l'autre l'est du poète, et cela pour autant que l'histoire traite les choses comme elles sont, et la poésie comme elles devraient être, en manière que la première ne peut recevoir une chose fausse, bien qu'elle ait toutes sortes d'apparence, et la seconde n'en peut refuser, pourvu que la vraisemblance y soit; et la raison de cela est, d'autant que l'une considère le particulier comme particulier, sans autre but que de le rapporter, et c'est pourquoi dans les histoires, les cas et les événements sont tous différents et non réglés, comme dépendants de la fortune, qui fait aussi bien prospérer les méchants que les bons, et ruine sans exception les uns aussi bien que les autres, là où la poésie, une des sciences sublimes, et un des membres non éloignés de la philosophie, met le premier en considération d'universel, et ne le traite particulièrement

qu'en intention d'en faire tirer l'espèce, à l'instruction du monde, et au bénéfice commun; et c'est pourquoi dans les poèmes, la suite des actions, ou bonnes ou mauvaises, est toujours semblable, chacune en son genre; tout bon reconnu, tout méchant châtié, comme procédant de la vertu ou du vice, dont la nature est de récompenser ou de perdre ceux qui les vont suivant; si bien qu'au lieu que lisant l'histoire je ne connais que ce qui est arrivé à César ou à Pompée, sans profit assuré et sans instruction morale, lisant la poésie, sous les accidents d'Ulysse et de Polyphème, je vois ce qui est raisonnable qu'il arrive en général à tous ceux qui feront les mêmes actions: comme par l'abstraction de l'espèce, que la poésie désire de moi, je ne considère pas plus Enée pieux, et Achille colère (ce qui se peut dire de même de toutes les autres actions et passions des hommes) dans les poèmes de nos anciens, que la piété avec sa suite, et la colère avec ses effets, pour m'en faire pleinement connaître la nature. Pour à quoi parvenir les mêmes anciens, poussés de ce zèle et de ces considérations, jugeant que la vérité des choses (supposé qu'elles dépendissent du hasard) nuisait par leurs fortuits et incertains événements à leur intention si louable, tous d'un accord ont banni la vérité de leur Parnasse, les uns composant tout de caprice, sans y rien mêler qui fût d'elle, les autres se contentant de la changer et altérer en ce qui faisait contre leur idée: mais nul ne faisant état de l'y rappeler que lorsqu'elle s'accommoderait à eux, c'est-à-dire à la justice et à la raison, et qu'elle vêtirait la vraisemblance, laquelle en ce cas et non la vérité sert d'instrument au poète, pour acheminer l'homme à la vertu; à quoi sont autant utiles les exemples de mal que de bien, pourvu qu'ils soient considérés comme adressés à l'instruction, et payés chacun selon ce qu'ils méritent. De tout cela nous servent de preuve, soit l'Achille d'Homère, soit l'Enée de Virgile, lesquels si l'on en croit quelques-uns, ne furent jadis ni si dépits, ni si gens de bien, qu'ils nous les ont baillés, et que néanmoins, voulant proposer sous leurs noms les idées des choses qui leur sont attribuées, ils ont fait être tels, ne se mettant en nulle peine si la vérité particulière en pâtissait, pourvu que le genre humain en général y profitât par la vraisemblance. Or cette vraisemblance étant une représentation des choses, comme elles doivent advenir, selon que le jugement humain, né et élevé au bien, les prévoit et les détermine; et la vérité se réduisant à elle, non pas elle à la vérité, il n'y a point de doute que la poésie l'ayant pour partage (c'est-à-dire le poète ne traitant que ce qui doit être, et ce qui doit être étant toujours vraisemblable qu'il soit, car ces deux choses se regardent réciproquement), et faisant par icelle un insensible effort sur sa fantaisie, en tant qu'elle ne lui apporte rien qui ne se juge pouvoir être facilement ainsi, ce que la vérité même ne fait pas, sinon autant qu'elle est vraisemblable, il n'y a point de doute, dis-je, qu'elle ne soit plutôt crue, ayant pour soi ce qui se fait croire simplement de soi-même, que l'histoire qui y procède plus tyranniquement et qui n'a pour soi que la vérité nue, laquelle ne se peut faire croire sans l'aide et le soulagement d'autrui. Ainsi donc il suffira au poème qu'il soit

vraisemblable pour être approuvé, à cause de la facile impression que la vraisemblance fait sur l'imagination, laquelle se captive et se laisse mener par ce moyen à l'intention du poète.

Cette matière discourue de la sorte, pour en faire l'application au poème de notre ami, l'on voit que si l'on veut nier la vérité de la chose (comme la qualité de fable que le succès a prise jusqu'ici semble le devoir faire avouer, ce qui n'est pas néanmoins constant, vu que l'écriture même fait mention des pleurs répandus pour Adonis, et que selon les anciens rapsodieurs et mythologistes il n'y a aucune fable, spécialement de celles des déités, qui n'ait eu son fondement sur quelque événement véritable) le poème ne laissera pas d'être régulier pour cela et n'en perdra pas la créance; pour ce que la vérité n'étant pas de l'essence de la poésie, et quand même elle s'y rencontre ne se considérant pas comme telle, ains comme fable seulement, à l'usage que nous avons dit, si la seule vraisemblance est recherchée, tant que le poème sera vraisemblable, comme vous savez qu'il l'est, tant aura-t-il de créance parmi les hommes, et plus il en perdra par défaut d'histoire, plus en acquerra-t-il par suffisance de probabilité.

Pour davantage démontrer la juste et nécessaire fausseté des poèmes, j'eusse bien mis en avant l'allégorie, dont ils doivent être accompagnés. Mais pour ce qu'elle était inutile pour le discours de la vraisemblance (comme étant une opération de l'entendement réfléchi sur soi-même qui passe d'espèce à espèce, et non des communes de l'imagination) je l'ai renvoyée en ce lieu: l'allégorie donc de la commune opinion des bons esprits, fait partie de l'idée du poème, et est le second fruit que l'on en peut retirer. Or comme il arrive qu'elle soit le plus souvent incompatible avec le véritable succès des choses, les poètes obligés à l'y faire entrer se résoudront toujours plutôt à fausser la vérité laquelle n'est en leurs ouvrages que par accident, qu'à laisser l'allégorie, qui y doit être par nature. De quoi nous avons une notable preuve dans les fables qu'Esope a données à son pays. Ont-elles aucune vraisemblance, non pas seulement vérité, pour ce qui est des arraisonnements, paroles, subtilités, prévoyances et autres choses qu'il attribue à ses animaux? Et néanmoins elles ont passé jusqu'à nous, avec un applaudissement général du monde, qui lisant la fable va soudain à son sens, c'est-à-dire à l'autre espèce désignée, appliquant utilement ce qu'il a dit d'une impossible à une possible, sans s'amuser à en examiner la possibilité; comme pour nous avertir plus que clairement qu'aux autres fables (j'entends poésies ordonnées et plus proches de nous que celles-là) laissant l'examen de la vérité, comme chose indifférente, il importe seulement de regarder si le profit recherché s'y rencontre.

Jusqu'ici si je ne me trompe, les points qui pouvaient empêcher ce poème d'être poème, c'est-à-dire bon en son genre de poésie, sont suffisamment éclaircis, et il s'est assez montré qu'ils ne lui en font point perdre la nature. Reste maintenant à voir ceux qui peuvent le faire être tel; et s'il est possible, prouver qu'il a toutes les principales

conditions des poèmes épiques déjà reçus et que pour celles dont on le voit dépourvu il ne les pouvait pas avoir sans disconvenance; et conséquemment qu'il est en son dernier point de bonté. C'est le second membre de la proposition, lequel il nous faut essayer d'établir pour sa preuve entière.

En tout poème narratif je considère deux choses, le sujet, et la façon de le traiter. La première consiste en la constitution de la fable, laquelle selon ma division particulière comprend l'invention et la disposition proprement, et improprement les habitudes et les passions. La seconde est le style, qui sert à l'expression de toutes ces choses, et embrasse les conceptions et la locution. Mais chacune de ces parties a ses règles et ses conditions, desquelles plus le poème approche plus est-il poème, c'est-à-dire plus va-t-il près de la perfection. Voyons comment l'Adonis s'y accommode.

Premièrement je réduis l'invention de tout poème à deux points, le premier la diversité, le second la merveille. Cette diversité s'acquiert en deux manières; l'une par la nature du sujet, l'autre par ses accidents. Celle qui provient de sa nature est comme une émanance de choses fluantes d'elles-mêmes de l'abondance naturelle du sujet: comme dans l'héroïque les choses qui constituent le trouble, et sans lesquelles le poème ne serait point héroïque, sont dites engendrer diversité provenante de la nature du sujet; et dans cette espèce nouvelle de poème de paix, les choses ordinaires non troublées la produiraient aussi: si la tranquillité pouvait recevoir diversité d'événements, et non au contraire. La diversité qui procède de ses accidents est comme un rapprochement de choses qui lui peuvent convenir, mais sans être pourtant essentielles à sa nature; comme en l'héroïque, tout ce qui entre dans la fable sans contribuer au principal événement, et qui nonobstant lui est convenable (ce qui doit être peu, à cause que sa nature troublée lui donne assez de corps de soi-même, sans qu'il lui en faille mendier d'ailleurs), et en cette idée, tout ce qui entre inutilement ou non nécessairement dans le poème, mais sans disconvenance néanmoins (ce qui peut être beaucoup, attendu sa pauvreté naturelle), toutes ces choses, dis-je, sont estimées produire diversité engendrée par les accidents. La première diversité fait la fable nécessaire, la seconde la rend riche d'ornements. La merveille a les mêmes sources; la nature du sujet produit le merveilleux, lorsque par un enchaînement de causes non forcées, ni appelées de dehors, on voit résulter des événements, ou contre l'attente, ou contre l'ordinaire; la merveille a lieu par les accidents, quand la fable est soutenue par les conceptions, et par la richesse du langage seulement, de façon que le lecteur laisse la matière, pour s'arrêter à l'embellissement. Mais avant que d'amener ces choses à notre propos, il faut supposer que l'examen de tout poème gît, premier que tout, en la connaissance de son sujet, pour le rapporter à son idée; puis à voir s'il a l'observation des règles données à son espèce.

L'Adonis donc, pour venir au fait, étant un sujet nouveau, constituant une espèce nouvelle, opposée, comme nous avons dit, à l'héroïque (à qui les premières manières de la diversité et de la

merveille, qui partent de la nature du sujet appartiennent), en tant que la nature de son idée nouvelle (qui est d'avoir plus d'accidents que de substance) ne reçoit pas ces premières, s'arrête aux dernières qui sortent des accidents, dont il est très capable. Or il s'y arrête ainsi non pas qu'il n'y ait, et diversité, et merveille de ces premières espèces, dans le corps de la fable, tant qu'elle l'a souffert, mais d'autant qu'il est requis, pour la perfection de son être, qu'il s'attache à la partie que l'héroïque n'a pu embrasser; et que comme l'un se soutient par ses seuls événements, arrivés pendant la guerre et le trouble, de même l'autre se maintienne par le seul moyen des choses simples et vaines, que l'action faite durant la tranquillité de la paix lui fournit. Mais que nonobstant cela le poète n'ait rien laissé en arrière dans l'Adonis de ce qui lui pouvait accroître et la diversité et la merveille qui procèdent de la nature du sujet, sa tissure en la forme que nous l'avons vue, s'il vous en souvient, le témoigne assez; et pour prouver qu'il ne pouvait que mal faire, s'il l'eût prise et faite d'autre sorte, je dirai ainsi. Si pour produire plus de diversité et de merveille des premières manières, dans l'Adonis, qu'il n'y en a, le Marin eût introduit d'autres matières que celles qui y sont (comme il eût été besoin pour cet effet) il eût fallu qu'elles eussent été ou bien de même espèce, ou bien de différente; si de même espèce, c'eût dû être en y faisant entrer d'autres actions de dieux principales que de celles qui y entrent (car de non principales il n'y en peut avoir davantage, j'entends de celles qui peuvent servir au sujet), mais s'il y en eût mis aussi de principales (bien qu'elles y eussent même pu servir), l'action eût été désunie, et par conséquent de la seconde manière blâmée de nouveauté contre nature; c'est-à-dire que d'autres principales actions eussent étouffé celle-ci principale, et l'Adonis n'eût plus été ce bel Adonis, ains quelque Hydre à plusieurs têtes. Si les actions qu'il y eût insérées eussent aussi été de différente espèce, c'est-à-dire d'actions humaines, les actions ajoutées eussent dû ou servir au dessein principal, ou n'y servir pas. Celles qui eussent servi, pouvaient être ou principales, ou non principales. Les principales eussent désuni l'action ni plus ni moins que les principales de même espèce; et de plus eussent eu la diversité de l'espèce, qui n'est pas un petit éloignement. Pour les non principales il y en a (aussi bien que de celles de même espèce) autant que le sujet en a pu porter; soit maniées à l'ancienne, qui est la manière de traiter que j'estime le plus en ceci; soit à la moderne, ce que je n'approuverais pas en ce poème s'il y en avait plus d'un chant (divin certes en soi, il le nomme gli Errori), à cause de l'absurdité que me semble apporter le mélange des genres, et la confusion des temps. Mais s'il les y eût faites de différente espèce, pour ne point servir, elles eussent été principales toutes, si bien que les mêmes inconvénients remarqués ci-dessus, s'y fussent trouvés, et de plus la composition ne pouvant être de cette sorte qu'une opposition de divin à humain, monstrueuse, et non convenablement liée, fût tombée en la première manière de nouveauté contre nature; et n'eût eu ni unité d'action ni égalité d'espèce, ni favorable couverture de connexion. Et

ceci pour la diversité; pour la merveille maintenant, on ne la pouvait rendre plus grande dans le poème qu'en y ajoutant de nouvelles occasions d'icelle; or c'est chose qui n'a pu être, tant pour ce qui a été dit sur le sujet de la diversité, que pour ce que le poète ne peut attribuer à une fable reçue (comme il le peut à une histoire) d'autre événement que celui qui déjà est reconnu en icelle; et la raison, ce pensé-je, est d'autant que ce que la vérité considérée comme vraie, est à l'histoire, cela même est la fable considérée comme vraisemblable à la poésie; or comme l'historien ayant une fois reçu et reconnu la vérité pour vraie ne la peut altérer en façon quelconque, c'est-à-dire n'y peut ni ajouter ni ôter; de même le poète recevant une fable d'autrui et la reconnaissant pour vraisemblable, c'est-à-dire réduite une fois à la vraisemblance, objet immuable de la poésie, demeure là sans y pouvoir rien innover, soit pour en soustraire partie, soit pour y apporter du sien; en telle sorte que comme on dit que la vérité doit servir de vraisemblance à l'histoire, au regard de l'historien, ce qui fait qu'il n'y peut rien changer, quelque utilité qu'il y sente, ainsi l'on puisse dire que la fable vraisemblable doit tenir lieu de vérité à la poésie, au respect du poète, ce qui fait par même raison qu'il n'y doit rien remuer, quelque commodité qui soit pour lui en revenir. Mais aussi pour retourner au sujet, ne pouvant faire de nouvelle attribution de matières, le poète ne pouvait faire éclore d'autre merveille en ce poème que celle qui y est; vu que la fable en soi est plus que pleinement traitée, et que tout l'artifice possible y a été employé. Accordé néanmoins qu'il lui eût été loisible de faire cette addition, outre ce que le faisant, la fable se fût trouvée chargée de trop de choses, contre le posé de son idée, elle eût d'abondant couru fortune d'engendrer diversité d'actions comme il a été dit devant, en l'examen de la diversité. Or l'unité de l'action, entre les règles générales que toute épopée doit observer, est particulièrement la principale, sans laquelle le poème n'est pas poème, ains roman. Si donc pour garder cette unité le poète s'est contenu dans les bornes de la fable proposée, bien que stérile de soi pour les premières manières de diversité et de merveille, il n'a fait que ce qu'il devait faire, et cherchant ces diversité et merveille dans les secondes, ç'a été chose conforme à l'idée de son poème nouveau.

Que si vous me demandiez maintenant quelle des deux manières me semble la plus noble, ou celle qui vient de la nature du sujet, ou celle qui sort de ses accidents seulement; c'est-à-dire pour l'éclaircir par l'exemple, ou l'héroïque qui a le trouble essentiel, ou cette nouvelle espèce qui a la tranquillité inséparable; j'avouerai tout ingénuement que c'est la première selon mon sens, et que je ne mets celle-ci que seconde en ordre; encore que plusieurs raisons me pussent faire penser autrement. Car si entre autres vous considérez la fable, il vous souviendra, que les anciens en ont reconnu de trois sortes; la première était appelée des Latins Motoria, comme celle qui contenait en soi des agitations, et de la confusion dans la suite de son sujet, conduites avec art à une fin ou heureuse ou malheureuse, selon que la matière

le désirait. La seconde se nommait Stataria, comme moins agitée et plus tranquille que l'autre; et celle-ci consistait en accidents ordinaires et finissait sans grand attirail, de la sorte que le spectateur se l'était persuadé. La troisième se disait mixte comme celle qui tenait de l'une et de l'autre. Or de dire quelle de ces trois espèces était la plus en estime auprès d'eux, il serait difficile, et semblerait aisément que la tranquille ne leur fût pas en moindre considération que les autres, vu qu'ils la mettaient souvent en pratique, et vu que l'institution de la poésie fait plus pour elle que pour les deux autres; voici comment: La fin de la poésie étant l'utilité, bien que procurée par le moyen du plaisir, il y a de l'apparence que ce qui a l'utilité pour objet, c'est-à-dire ce qui tend à l'utilité, soit plus estimable en icelle, que ce qui n'a pour objet que le plaisir seulement, c'est-à-dire ce qui se termine au plaisir; et qu'ainsi les fables qui ne sont pas embarrassées, comme ayant pour objet l'utilité, lui soient plus considérables que celles qui le sont, comme n'ayant pour objet que le plaisir tout seul. Mais que les fables tranquilles ayent pour objet l'utilité, ou ce qui la cause, je n'y vois point de doute; car si l'utilité de la poésie consiste en la purgation des passions vicieuses, il est clair que cet effet se tire plutôt de celles qui ne sont point troublées ni brouillées, que de celles qui le sont. Et qu'il en soit ainsi, chacun m'accordera, que ce qui doit purger le doit par impression, et non par relâche, par la continue et non par l'interruption; or est-il que la simplicité des fables tranquilles leur donne cela par excellence, en tant qu'elles ne sortent jamais de leur sujet, et qu'elles ne s'obligent qu'à la particulière description de la passion entreprise; ce qui n'arrive pas à beaucoup près à celles qui ont le trouble affecté à leur nature, comme celui qui les dissipe en parcelles, et qui par le mélange de plusieurs choses différentes émousse et énerve la vigueur que chacune en sa simplicité pourrait avoir. Aussi les anciens ayant égard à cela se sont empêchés, tant qu'ils ont pu, même dans leurs grands poèmes, de se charger de tant de matières, reconnaissant que bien qu'en leur diversité et capacité de merveille elles pussent faire naître le plaisir, elles nuisaient aussi à la fin de l'utilité, à laquelle tous les bons dressent toutes leurs machines: et c'est en partie pourquoi ces romans se trouvent si méprisables parmi les bien sensés, comme ceux qui sans aucune idée de perfection sur qui se conformer, amoncellent aventures sur aventures, combats, amours, désastres, et autres choses, desquelles une seule bien traitée ferait un louable effet, là où toutes ensemble elles s'entredétruisent; demeurant pour toute gloire l'amusement des idiots, et l'horreur des habiles, qui n'en peuvent supporter le regard seulement, les sachant dans leur confusion du tout éloignées de l'intention de la poésie: car pour purger il faut émouvoir; or comme on ne peut émouvoir sans faire impression, laquelle impression se fait par moyens et convenables et continués, et comme d'ailleurs ces romanceries, soit par la qualité, soit par la quantité de leur matière, en soient entièrement rendues incapables, on ne peut aussi raisonnablement espérer cette purgation par leur entremise. Mais tout au rebours de ceux-ci, et des héroïques même, en

l'idée de ce poème nouveau, la diversité ne consistant pas en choses, dont la multitude ou la confusion puisse distraire ou anéantir l'impression, ains en descriptions qui aident à la faire; et par conséquent à produire cette utilité recherchée, il se voit que le but de la poésie se pourrait dire y être pleinement atteint, et qu'en cette considération elle obtiendrait la première place. Voilà bien une partie de ce que l'on dirait sur ce sujet, qui aurait volonté d'y tout louer, et d'en faire trouver tout au premier degré d'excellence. Mais comme ce n'est nullement ici mon dessein et que je ne m'emporte pas volontiers aux apparences, quand j'ai connaissance de la vérité, la conclusion que je prends sur cette matière est telle. Il est certain que la vraie fin de la poésie est l'utilité, consistant en cette purgation susdite, mais qui ne s'obtient que par le seul plaisir, comme par un passage forcé; de façon que sans plaisir il n'y a point de poésie, et que plus le plaisir se rencontre en elle, plus elle est poésie, et mieux acquiert-on son but qui est l'utilité. Or le plaisir en toute lecture se peut considérer de trois sortes: soit quand il vient des choses seules nues, et non ordonnées; soit quand il naît des descriptions seules, c'est-à-dire, où les choses servent aux descriptions; ou soit quand les choses et les descriptions le produisent ensemble, par un assemblement judicieux et modéré, de manière que l'une n'empêche point l'autre, et que les choses néanmoins y paraissent avoir le dessus. La première est abusive en poésie, ne lui est point propre tant que de l'histoire et n'a pas lieu par autorité d'aucun bon poète ancien; et à cette sorte, si outre la nudité la confusion et multiplicité monstrueuse d'actions principales s'y considère, je réduis les poèmes anciens de vicieuse conformation et les modernes romans dont, par sympathie d'imperfection, le sot populaire adore la folle tissure. A la seconde cette nouvelle idée de poème de paix se rapporte, et en icelle la poésie y est en sa pure pureté sans qu'elle y reçoive rien d'étrange, que pour lui servir simplement de suppôt. La dernière élève la poésie au-dessus de soi-même, et la fait s'incorporer (sans altérer en rien sa nature) en un sujet qu'elle veut traiter pour lui, et non pour elle-même: et à celle-là s'attribuent les idées du poème héroïque. Maintenant comme nous avons exclu la première manière de plaisir de toute composition poétique, aussi ne peut-on nier que des deux dernières la première, qui subsiste par les seules descriptions, ne soit autant au-dessous de l'autre, qui comprend les choses revêtues de descriptions, que la description seule est moindre que la chose entière décrite; ou bien que la description se servant de la chose seulement, comme de suppôt, est au-dessous de la chose (accordez à la nécessité l'importune répétition de ce terme, mais j'entends partout du sujet) qui se sert de la description pour accompagnement tout simple; comme ainsi soit qu'en la description qui se sert de la chose, la chose comme celle qui n'est pas principale n'y est point en sa perfection, là où en la chose qui se sert de la description, la chose d'une part y est entière, comme principale, et la description, bien qu'elle ne soit pas principale, y est néanmoins parfaite comme si elle l'était; vu que la description est de l'essence de la poésie, en laquelle jamais elle ne doit manquer. Et ainsi

d'un côté, si la première espèce de ces deux dernières, qui s'approprie cette nouvelle idée, est plus purement poétique, c'est-à-dire qu'elle donne plus le nom de poète à l'écrivain que l'autre (pour ce que la vertu de tout artisan, au rang desquels se met le poète, ne se remarque pas par la richesse de la matière, mais par la rareté de son artifice à la traiter), d'autre côté la seconde, qui s'établit par l'héroïque reçue, sera plus richement poétique, comme étant avantagée et perfectionnée par le surcroît de la chose qui a sa perfection; je veux dire qui est mise en considération de parfaite en son être, et traitée pour elle-même principalement. Ce sont là les raisons qui m'ont fait dire, reconnaissant la forme de l'Adonis comme tenant de cette nouvelle idée, qu'elle cédait la primauté à celle de l'héroïque, et qu'elle se devait contenter du second lieu que sa nature lui donnait. A l'invention se peuvent réduire les parties du poème qu'ils surnomment de quantité, à savoir le nouement de la fable et son dénouement, pour imiter les Italiens en la formation de ces termes, lesquels se pourraient aucunement exprimer par l'enlacement de la fable, et le développement d'icelle. Or bien que ces parties ne soient pas dans l'Adonis, pour ce qui est de l'action principale de l'espèce tant estimée chez les héroïques, c'est-à-dire avec merveille, ou sans agnition ou avec agnition, si y sont-elles nonobstant; mais si c'est moins parfaitement, le défaut de la matière en est cause. Or il s'est prouvé ci-devant que l'élection en a été nécessaire de la sorte, pour l'idée de la nouveauté susdite, et qu'en cette idée la matière, ou bien la chose, était ce que l'on considérait le moins. Des parties soumises à la constitution de la fable, la seconde des propres est la disposition. A laquelle pour être bonne on requiert ordinairement deux choses, l'une que le poète en la tissure de son ouvrage ne tire pas le commencement du narré *ab ovo,* recherchant la première cause de l'action, et la faisant marcher en ordre toute dans le récit, selon le temps qu'elle est advenue, comme vicieusement ont fait Stace et Silius Italicus, sans parler de Lucain, pouvant faire autrement: l'autre que la péripétie, j'entends la conversion ou le changement de fortune s'y trouve, soit de bien en mal, soit de mal en bien. Pour la première (si l'on veut que le poète en l'Adonis y ait contrevenu), je dis qu'il ne l'a pu observer ou du moins qu'il ne l'a pas dû. Mais qu'il ne l'ait pu, d'une part il me semble manifeste, car s'il eût donné une autre disposition à l'ouvrage que celle qui y est, comme s'il eût commencé la narration à l'arrivée d'Adonis dans la forêt de Chypre, ou dans le palais d'amour, ou bien plus avant encore, on voit qu'il eût perdu irrémédiablement l'occasion d'instruire le lecteur du sujet de l'amourachement de Vénus (chose qui ne se pouvait passer, étant absolument de l'essence de la fable) il l'eût, dis-je, perdue, vu que le seul Amour le sachant, il eût été contre la bienséance du fils envers la mère, de l'introduire comme se vantant à aucun de sa vengeance; et eût encore été contre la raison, vu que s'en vantant, il eût dû craindre le courroux de Vénus, et appréhender un nouveau châtiment d'elle; et pour ce qui est d'Apollon et de Neptune, lesquels savaient quelque chose de cette vengeance, comme l'ayant aidée, ils ne pouvaient non plus la raconter

à d'autres, sinon en s'éloignant beaucoup du sujet de la fable, et cela encore avec un grand déchet et du gros de l'affaire, et des particularités qui y entrent utilement; toutes lesquelles choses l'Amour savait tout seul. Ainsi donc le poète ne lui a pu donner d'autre disposition que celle que nous y avons vue. D'autre part qu'il ne l'ait pas dû, quand il l'aurait pu, il apparaît de ce que cette transposition de matières que l'on cherche dans les poèmes en soi est plus un recours et un expédient qu'une beauté, une nécessité, sinon un embarras, qu'une merveille; je veux dire que les judicieux anciens s'en sont servis, non pour expressément causer cette suspension tant recommandée, laquelle néanmoins diffère de la merveille, qui l'examinera bien, mais seulement pour rappeler et comme recomprendre dans le corps de leurs compositions ce qui pouvait s'être passé devant la dernière année, en laquelle leur action se décrit être faite, et cela pour plusieurs raisons; la première, pour ne lui pas donner plus de cours que d'un an, terme que se sont prudemment prescrit tous ceux qui avec honneur ont voulu traiter d'action illustre en poésie narrative, comme celui d'un jour naturel, ceux qui ont embrassé la représentative: la seconde, pour ne pas surcharger leurs poèmes, par une narration continuée, de plus de grandes actions, répondant à une seule, que le sujet pour son bien-être n'en pouvait recevoir: et la troisième, pour ne pas corrompre leurs ouvrages par plusieurs actions différentes et indépendantes les unes des autres, qui les eussent rendus défectueux en unité. Que si leurs actions, ou n'eussent pas plus duré qu'un an, ou n'eussent pas eu plus de matière que leur perfection n'en désirait, ou n'en eussent point compris de séparées d'avec elles, il est tout clair qu'ils n'eussent pas laissé l'ordre de nature, qui n'est point forcé, pour en prendre un autre, où il y a de la force, et où l'imagination travaille grandement; l'exemple de Claudian y est formel, et des autres, c'est-à-dire de Musée ou de Nonnus, qui suivent cet ordre facile. Mais en l'Adonis ni la fable toute ne s'étend pas au delà d'une année, ni la masse des choses n'est pas si grande, ni ce qui précède l'amour de Vénus n'est point si désuni de l'action proposée, que pour éviter à tous ces maux il ait été besoin de recourir à cet *ὕστερον πρότερον*; il eût donc été mal à propos que le poète s'y fût assujetti pour laisser la voie naturelle, laquelle, tant qu'il n'y a point d'inconvénient, est toujours la plus louable. Pour la conversion maintenant elle y est, bien que sans merveille, pour les raisons que nous en avons dites ci-dessus, de l'espèce la plus pathétique, et la plus efficace pour purger les passions, la tragique à savoir; mais las! de quelles circonstances accompagnée. Auxquelles choses toutes ayant égard, je me suis cent fois étonné de ce que notre chevalier m'a dit et redit, qu'il n'était pas satisfait de cette pièce, et que si c'eût été à recommencer il lui eût bien baillé une autre forme que celle-ci; mais après avoir pensé de lui que la grandeur de son esprit lui pouvait fournir des idées, auxquelles nul autre discours de raison ne saurait arriver, inconnues à chacun tant qu'il les eût lui-même découvertes, enfin, n'en ayant rien tiré autre chose, j'ai cru fondé sur ces raisons, que ce qu'il en disait n'était que pour me tenter, et pour me mettre

en peine, vu que même jusqu'ici je ne me suis rien pu figurer qui détruise ce que j'y ai considéré.

Après les parties que nous avons dites propres de la constitution, suivent les impropres, dont la première a été nommée habitude. Celle-ci se définirait une inclination naturelle confirmée par la pratique, soit au bien, soit au mal; laquelle on doit trouver ès personnes qui entrent dans le poème, douée de quatre conditions selon les anciens, mais comme je tiens de deux seulement, à savoir de la bonté et de la convenance, de la ressemblance et de l'égalité; car pour les deux premières elles se réciproquent, attendu que ce qui convient est bon, et que ce qui est bon, est aussi convenable, de manière que les accidents qui seront attribués à une nature mauvaise, quoique mauvaise en soi, doivent être dits bons, en tant qu'ils lui conviennent: comme si Diomède ou Mezentius cruels étaient introduits dans un poème, l'habitude de la cruauté serait dite bonne, pour ce qu'elle leur conviendrait; ainsi l'artifice et la magie en Armide sont bonnes habitudes, non pas moralement parlant, mais en considération poétique. Autrement ayant à faire un poème, le poète serait obligé de le former tout de personnes vertueuses, contre l'usage, et contre la raison. Les deux dernières d'autre part, je dis la ressemblance et l'égalité sont aussi même chose, ou peu s'en faut comme ainsi soit que l'une veuille que la personne introduite soit faite semblable à ce que l'on a su de son inclination, ou par renommée ou par témoignages d'auteurs; et que l'autre désire, si elle n'a point été connue d'une habitude plutôt que d'une autre, ou qu'elle soit toute feinte à plaisir, qu'on la fasse continuer dans toute la suite du poème, de la même habitude qui lui aura été d'abord attribuée: et c'eût été aussitôt fait de dire, que la personne introduite soit faite telle dans tout le cours du poème qu'on l'aura ou prise d'autrui ou forgée de soi-même en le commençant. Mais que ces conditions des habitudes aient été exactement observées dans l'Adonis, il est tout apparent, et premièrement, pour le bon et le convenable, si l'on s'opiniâtre même à vouloir constituer du bon une espèce différente du bienséant, entre les choses bonnes l'amour est estimé très bon, et les plus sévères ne le sauraient rejeter que parmi les indifférentes; ce qui revient tout à un pour le poète; outre que la seule fin des choses déterminant leur bonté ou leur mauvaiseté, si celle des amours d'Adonis par leur catastrophe, comme des tragédies, est de purger la saleté qui se trouve en cette passion, elle est bonne, et fait l'action entière bonne en ce regard de sa fin; mais si l'on s'arrête au convenable pour tous les deux, quelle chose a plus de convenance avec la jeunesse et avec la beauté que la chasse, et les passions amoureuses? Secondement pour le semblable et l'égal, de quelque sorte qu'on les tourne, qu'y a-t-il dans ce poème ou de reçu par renommée ou d'inventé par le poète du tout, qui ne garde jusqu'au bout son habitude première? Sans en venir à plus évidente démonstration, pour ne vous pas être ennuyeux vous le prouvant par le menu, je m'en remets à votre mémoire.

Les passions, selon notre ordre, constituent la seconde partie des impropres, et semblent faire corps avec les habitudes, comme sortant

d'icelles; la passion n'étant autre chose qu'une perturbation arrivée en la faculté animale par une forte application, et si je l'ose dire, tension extraordinaire de la naturelle inclination. Et à cela les règles communes de l'expression des passions vous étant connues, je vous dirai seulement que toutes celles d'amour particulièrement sont en l'Adonis si efficacement et si savamment animées, que le poète y a laissé derrière les plus renommés en ce genre, et j'ose assurer que ceux qui le suivront à l'avenir de plus près en cela n'en approcheront jamais que de bien loin encore. A l'ouverture de son livre, vous en avez les exemples tout clairs, sans qu'il soit besoin ici de les examiner davantage.

Or le sujet prouvé, le style se présente, dont nous avons fait deux parties, les conceptions, et la locution. Pour les conceptions, desquelles vous savez toutes les différences, et tous les effets, je dirai hardiment que ce sublime esprit y a tellement excellé en cet ouvrage, que je ne crois pas, soit pour les passions, soit pour les descriptions, qu'il en soit jamais tombé de pareilles en entendement humain. C'est en cette partie véritablement qu'il a transporté la diversité et la merveille, lesquelles les autres poètes recherchent dans l'invention des choses seulement; et en cette partie, tout autre pouvant se rendre soûlant et dégoûtant, il a réussi lui si charmant et si agréable que sa longueur devra sembler trop courte à quiconque aura tant soit peu de sentiment, en matière de belle lecture. Pour la locution maintenant (s'il m'est permis sans être sujet à répréhension, de juger de la beauté d'une langue qui ne m'est pas naturelle) la diction est si pure en lui, si toscane, si choisie et si prégnante, qu'il n'y eut onques poète, en quelque idiome que ce soit, qui eût ce don plus accompli que lui; et de ces dernières parties s'est formé ce style qui, soit en douceur, soit en gravité, soit en boutades vraiment poétiques, n'a point de pareil, si ce n'est en quelques anciens, et ne se verra jamais surpassé que par soi-même.

Mais parce que ce style est libre et diffus, et que quelques anciens mêmes ont trouvé des jugements qui l'ont blâmé en eux, comme une incontinence de plume, il sera bon de voir si le sien, qui les suit, est sujet à même objection, et s'il en mérite ou blâme ou louange. C'est chose reçue pour maxime que tout style doit être conforme à son sujet, d'autant, ce dit-on, que les paroles sont naturelles expressions de la conception, et que la conception n'est autre chose que la pure image de la chose même. Or on reconnaît de trois genres de sujets, auxquels tous autres se réduisent: l'un s'appelle grave ou relevé, l'autre humble ou ravalé, et le troisième mixte de l'un et de l'autre; lequel se nomme moyen, pour ce qu'il est petit au regard du grand ou de l'extraordinaire, et grand au respect de l'ordinaire ou du petit. Sous le premier sont compris tous les faits héroïques, les révolutions d'états, les ruines ou établissements de familles illustres, les courageuses entreprises, et choses semblables. Sous le second les fourbes, les simplicités, les amourettes, les querelles et les réconciliations, qui surviennent dans la vie civile et pacifique, entre gens de basse condition, sans que le bruit s'en épande

au loin pour la vileté des personnes. Le troisième reçoit les actions mêlées de tous ces accidents, attribuées à de particulières personnes, grandes et illustres pourtant, qui ne tirent point d'autres conséquences après soi que des plaintes et des larmes, sans guerre et sans subversion d'état, ou au contraire. Mais comme une chose est alors moyenne, qu'elle paraît tenir des deux extrémités opposées, aussi le sujet se dira plus proprement moyen, lorsqu'il participera du grave et du ravalé: du grave pour les personnes, du ravalé pour les passions ou événements ordinaires, ou bien du grave pour l'événement et pour les passions extraordinaires, et du ravalé pour les personnes ordinaires et pour les circonstances. A ces trois manières de sujets donc les maîtres de l'éloquence anciennement ont cherché les formes, ou caractères de style différents, pour les traiter convenablement selon leur différence: et au premier ont assigné s'il était simplement tragique, le style qu'ils ont nommé grave, simplement, s'il était héroïque aussi celui de grave et de magnifique ensemble, c'est-à-dire figuré, vous voyez bien pourquoi. Au second ils ont prescrit un style commun, trivial, étendu coulant, propre et intelligible, mais fripon et raillard. Au troisième ils ont donné un style médiocre aussi, participant des deux autres, mais comme adoucis et tempérés; du grave et du magnifique, aux lieux où le sujet tient de l'héroïque et du tragique, soit pour les personnes, soit pour les actions; et du populaire ou commun en ceux èsquels, soit pour les unes soit pour les autres, il tient de l'ordinaire et du comique. Ces choses accordées, si l'on considère la nature du sujet de l'Adonis, il n'y a point de doute qu'on ne le reconnaisse du genre du sujet moyen, et par conséquent qu'on ne juge qu'il doit être traité avec un style médiocre. Or l'idée de ce style gît surtout à exprimer les matières clairement, mais non bassement, inconvénient que porte ordinairement avec soi ce caractère de la dilucidité (que nous interpréterions clarté, si nous commencions un jour à vouloir prendre connaissance de cause, en ce qui regarde le vrai savoir) et ce d'autant que pour mettre les choses devant les yeux, il faut descendre aux particularités, et à la déduction des appartenances et dépendances; lesquelles d'ailleurs semblent ne se pouvoir expliquer sans bassesse; Homère lui-même le faisant y est encouru. Mais plus il y a de difficulté à rencontrer ce milieu qui exprime et qui ne dégoûte point, plus aussi y a-t-il de louange d'esprit à l'avoir trouvé, et de jugement à l'avoir su mettre en œuvre, principalement en un sujet qui non seulement le souffre, mais le désire pour sa perfection. Ce que si la fable d'Adonis fait particulièrement, jugez-le, par ce que nous en avons dit ci-dessus. Si donc notre ami l'a employé en cette occasion, ç'a dû être plus par une judicieuse élection que par une inclination forcée, et il mérite d'en être singulièrement loué comme étant le premier des modernes qui ait franchi ce pas de la description particulière (en quoi consiste l'essence de la poésie, je veux dire l'énergie et l'imitation) et cela encore sans avoir démenti son sujet, et sans s'être laissé tomber en bassesse. Ce que pour obtenir voyez, je vous prie, quelle matière il a élu, et dans sa simplicité combien elle est relevée. Il n'y a celui qui n'avoue que de toutes les choses

la plus vaste et la plus susceptible de visages différents ne soit la passion humaine, unique portrait de la matière première, et qu'entre toutes l'amour et la jalousie ne tiennent le premier lieu; or pensez si ces parties sont dans l'Adonis, et de quelle sorte elles y sont. A dire le vrai à peine trouvera-t-on de nœud d'intrigue, ni de développement de fable merveilleux qui vaille qu'on le mette en comparaison avec cette simple manière de traiter, de la façon que notre chevalier l'a rétablie en son poème: dans lequel, soit pour les passions, soit pour les descriptions, cette clarté magnifique, c'est-à-dire (si je le peux) cette floridité ou élégance de style, a été gardée avec une telle possession de ses pensées, une si grande observation de langue, et un si particulier égard au nombre du vers, et à la conformité qu'il doit avoir avec son sujet, qu'on n'en peut désirer davantage: ce que je trouve d'autant plus digne d'admiration que ces choses sont les plus épineuses de la poésie, et les dernières à quoi l'on parvient. Que si ce grand critique du siècle précédent, Scaliger, vivait encore, je ne doute point, qu'approuvant cet ouvrage il ne mît en considération ce que nous avons fait ici, et que de la même chose dont il a blâmé Lucain, le sujet duquel ne lui permettait pas de s'étendre, de la même il ne louât le Marin, la matière duquel voulait qu'il la traitât ainsi. Et ce qui me le fait conjecturer est de voir qu'il n'a pas trouvé cela à redire en Claudian, dont l'intempérance n'est pas moindre, ni en Ovide (quoi qu'en ait dit Quintilien) qui est étendu jusqu'à l'excès, ayant sans doute égard à ce que l'un vêtait une fable simple, qui avait besoin de ces aides externes pour la relever, et que l'autre animait et faisait parler des passions, qui sont des sources inépuisables, dont on ne voit jamais la fin. Mais ayant dit que le style de l'Adonis en son genre était parfait, je crois bien que vous entendez qu'il a toutes les parties et conditions générales d'un bon style, à savoir que la narration est très égale, que les comparaisons en sont claires par nature, comme tirées de lieux connus, bref que pour les liaisons il n'y a que souhaiter; et qu'ainsi la principale vertu de cette idée gisant en l'excellence de son style et celui-ci étant excellent entre les excellents, au désespoir des beaux esprits, vous voyez que le poème d'Adonis à cause de son style n'aura jamais eu de pareil en son espèce. C'est pourquoi sans me davantage arrêter sur cette dernière partie, et sans parler ni de l'allégorie comprise dans la fable, comme chose assez éclaircie par le poète même, dans les discours qu'il fait état de faire aller devant chaque chant, ni de la concurrence généreuse qu'il a prise avec les anciens sur les principales de leurs matières, tant pour les manières de dire, que pour les conceptions, et les inventions particulières mêmes, non tentées jusqu'ici par autre que par lui, pour ne point courir indiscrètement sur vos brisées, je finirai cette ennuyeuse enfilade en vous affirmant, comme j'ai fait en commençant, que je tiens l'Adonis, en la forme qu'il me souvient l'avoir vu, pour bon poème, tissu dans sa nouveauté, selon les règles générales de l'épopée, et le meilleur en son genre qui sortira jamais en public.

Telle est donc l'opinion que vous avez voulu avoir de moi touchant l'ouvrage de notre ami, pour laquelle appuyer davantage j'eusse pu

étendre plus au long ce que j'en ai dit en peu de mots, et aurais encore tout plein de choses à dire si je parlais à une personne moins entendue ou moins affectionnée à l'honneur du chevalier Marin, c'est-à-dire à la vérité. Maintenant si l'affection que vous lui portez vous faisait trouver que je l'eusse maigrement loué ici, souvenez-vous que vous ne m'avez point donné cette charge, et pensez que prenant la plume pour vous contenter, mon intention n'a point été de le couronner, mais de vous faire voir succinctement que je savais pourquoi il méritait la couronne. Il m'a semblé, étant simplement requis de mon avis sur son poème, que je satisfaisais à mon obligation vous découvrant en paroles nues ce que j'en pensais, et les raisons qui me faisaient prendre cette créance; et de l'humeur dont je suis, vous vous êtes dû attendre que je ne forcerais point mon sentiment, pour lui rendre récompense de l'amitié qu'il lui plaît me porter, et que s'il s'y fût rencontré la moindre chose dont j'eusse mal jugé, vous la verriez ici notée en toute liberté, et cela, comme je vous dis, d'autant que je n'aime pas plus mes amis que ma franchise, et que je ne sais que c'est de leur grabeler de l'honneur aux dépens de la vérité, la considération de laquelle m'est si chère que ce qui me pourrait inquiéter en ceci serait seulement non pas de l'avoir mal loué (cela ne me met point en peine) mais de ne vous pas avoir en présence, pour si ce que j'ai dit d'aventure est sujet à objection, entendre les oppositions de vous-même, et y répondre sur le champ en me défendant, ou bien si les objections se trouvaient sans réplique, afin d'abjurer soudain mon erreur en vos mains, et de profiter de ma honte, en apprenant ce que je n'aurais pas su. Que si vous m'eussiez voulu obliger à paranymphier et porter dans les cieux le chevalier Marin comme il le mérite, ou je vous eusse demandé plus de temps pour m'y préparer, ou je vous eusse plutôt prié de l'y élever vous-même sur cette plume si admirée, qui, soit en prose, soit en vers, soit en l'une ou en l'autre langue, n'en reconnaît point d'autre qui pointe plus haut qu'elle. Mais permettez-moi que je vous die ma pensée: comme je n'ai pas sujet de m'imaginer que vous ayez eu volonté de tirer cela de moi, aussi ne puis-je croire même que vous ayez attendu à vous résoudre en cette matière, que vous en eussiez eu mon avis; j'ai trop de connaissance de vos forces, et de mon peu de savoir, pour ajouter foi à une chose comme celle-là, qui sans vous édifier en rien irait entièrement à la ruine de la retenue que mes amis ont jusqu'ici seulement estimée en moi, et ne me puis persuader autrement, sinon que vous ayez voulu éprouver si votre autorité serait bien assez puissante pour me faire entrer en vanité, et m'induire à penser de moi-même que je fusse capable de porter jugement là-dessus; aimant mieux vous faire importuner d'un fâcheux entretien, que de ne pas sonder jusqu'au bout ma faiblesse: et cela étant je n'aurais à opposer sur cette surprise que mon affection, et le vœu de complaisante obéissance dont je me suis lié envers vous; lequel me faisant fermer les yeux à toute autre considération sur votre première instance, m'a porté à vous répondre ce que j'ai fait, pour ce qui touche l'Adonis, et m'oblige encore à vous dire que vous devez poursuivre le beau dessein où vous êtes, de travailler

dessus: et pour vous témoigner plus clairement que c'est ma créance que vous le devez, et qu'il y a de l'honneur à gagner pour vous, je vous avertis audacieusement que si vous ne le faites, je m'efforcerai d'en venir à bout, afin que vous y preniez garde, pour votre intérêt premièrement, et, en second lieu, pour délivrer notre chevalier de la juste crainte qu'il aurait, si je l'avais entrepris, de sortir malacoutré de mes mains. Adieu.

Zürich. E. Bovet.

Ein Beitrag zur arthurischen Namenforschung.

Alain de Gomeret.

Gomeret kommt als Name eines Landes und als Personenname vor.

Es kann keinem Zweifel unterliegen, dafs das mit *Gomeret* bezeichnete Land *Vannes* ist. *Vannes* hiefs im Altbretonischen *Guenet*. *t* in dieser Stelle wurde später auch durch *th* und *s* ersetzt (vgl. Zimmer, *Ztschr. f. frz. Spr.* XIII. 401); im Munde eines Franzosen mochte wohl die Spirans auch wegfallen. Die Formen mit *s* und diejenigen ohne Endkonsonant sind vielleicht im Französischen die jüngeren, diejenigen mit *t* die älteren. Im deutschen *Lanzelet* heifst das Land des Königs *Pant Genewis*. Vorstufen dieser Form waren wohl **Generis* < **Gerenis* < *Guenes*. Im sog. *Rigomer* ist *Lancelots* Heimat *Garoni*.[1] Dem König *Pant* von *Genewis* entspricht im Prosa-Lancelot König *Ban* von *Benoic*. Wir werden berechtigt sein, *Benoic* mit *Genewis* zu identifizieren, ebenso wie *Ban* mit *Pant*. Eine Zwischenform war wohl **Venoïs* oder **Venoït*.[2] Die Form *Benoïc* ist zwar unzählige Male zu belegen, im Prosa-Lancelot und den von ihm beeinflufsten Romanen; dennoch mag die Entstellung nur ein einmaliger Akt gewesen sein. Die Form *Benoïc* erschien wahrscheinlich zuerst in dem Roman, den der Kompilator des Prosa-Lancelot wenigstens für die *Enfances* seines Helden benutzte;

[1] *Por voir sui nes de Gauoni, Et si m'apelent, je vos di, Lancelot del lac en Bretagne Li rois Artus et sa compaigne* (Hs. von Chantilly, fol. 13c).

[2] Zum Übergang von *v* zu *b* vgl. z. B. *Vagan, Vagon — Bagan, Bagon* im Tristan und in der *Queste* (Löseth, p. 285). Er mag graphisch sein; denn häufig ist in den Hss. der Ansatz des *v* so hoch, dafs man es von einem *b* kaum mehr unterscheiden kann.

diese Quelle war möglicherweise eine Hs. des Originals des deutschen Romans; in dem letzteren kommt der Name *Genewis*, wenn ich mich nicht täusche, nur zweimal vor; und das zweite Mal ist auch nicht nötig. Es ist sicher, dafs *Benoic* schon im Mittelalter mit *Berwick* (in Schottland) identifiziert wurde. Nach Sommer schreibt Malory einmal *Barwyk* statt *Benwyck* (vgl. Index in Bd. II, p. 154). Infolge dieser falschen Identifikation machte wohl der Herausgeber des Lancelotdrucks von 1513 Bans Feind, *Claudas*, zum König *de la terre d'Escosse* (anstatt *de la Deserte*) (vgl. Skeat, *Lancelot of the Laik*, p. XXIII). Anderseits schrieb vielleicht der Verfasser des *Durmart Benewic* (v. 6701), *Beneuic* (v. 7743), während er jedenfalls *Berwick* meinte.[1] Bans Bruder heifst im Lancelot *Bohort*, und sein Land *Gannes*. Dieser Bohort ist eine ganz unursprüngliche Persönlichkeit. Dem Lancelot dienten als Folien die Brüder *Lionel* und *Bohort*, von denen wenigstens der erstere einmal der Held eines selbständigen Romans gewesen sein mag. Da Lancelots Vater genannt war, so mufste natürlich auch ihr Vater genannt werden; auf ihn wurde der Name des jüngeren der Brüder übertragen. *Gannes* oder *Gaunes* ist aber jedenfalls wie *Benoic* nur eine Variante von *Guenet*;[2] sie pafst schön zwischen das *Garoni* des *Rigomer* und das heutige *Vannes* hinein. Dem letzteren ganz ähnliche Formen findet man auch schon in der arthurischen Literatur, nämlich in der in einer *Perceval*fortsetzung erhaltenen *Caradoc*-Erzählung. Wir haben da

[1] Denn die mit dem König von *Benewic* (*Beneuic*) erwähnten Fürsten gehören nach Grofsbritannien, besonders nach Schottland. Zur Zeit, da der Durmart geschrieben wurde, mufs der Prosa-Lancelot schon existiert haben.

[2] In den Inkunabeln kann man auch der Form *Gen(n)es* (entsprechend *Gannes*) begegnen, sogar der Form *Genne* (Lancelot-Druck von 1520; t. III, fol. 9 b). Wenn sich aber die Formen mit *e* in den entsprechenden Handschriften nicht belegen lassen, so werden sie kaum ursprünglich sein. In einem Ritterverzeichnis des Prosa-Lancelot finden wir bei Jonckbloet (II, p. XXVIII) auch: *li rois* (der Rote!) *de Genes* und später (II, p. XLIX) nochmals: *li ros chevaliers de Genez*. Der Druck von 1520 hat an Stelle des letztern: *le Roy de ianes* (I, fol. 87 d), P. Paris (*RTR* III, 286): *Greu le roux chevalier*. Das erste Ritterverzeichnis fehlt im Druck und bei P. Paris. Es ist wohl möglich, dafs mit *Genes* (*Genez*, *Ianes*) hier Vannes gemeint ist, jedenfalls eher als Genua. Aber dieser rote Ritter ist sonst unbekannt. Die von Peter herausgegebene Prosaauflösung von Füeterers Lancelot-Roman nennt Bohorts Heimat immer *Gami*. Diese *s*-lose Form erinnert zwar auffällig an *Garoni*; aber sie dürfte doch eher aus *Gaunes* entstellt sein, da Füeterer sonst nicht viel Ursprüngliches zu enthalten scheint.

die Varianten: *Vanes*, *Venes*, *Moine*, *Vaigne*, *Jaigne*, *Onguire* (vgl. G. Paris, *Rom.* XXVIII, 215). Der Held der Erzählung erscheint auch im *Chevalier as deus espees* als *rois de Vanes* (v. 96, 12123).

Neben *Guenet* mochte die Schreibung *Goenet* existieren; bei schriftlicher Überlieferung konnte auch diese im Französischen dreisilbig werden. Wir begegnen ihr im *Bel Desconeu* v. 5376: *De Gohenet li rois Hoel*. Dieser Hoel ist vielleicht identisch mit *Hoel de Nantes* von v. 5484, da Vannes und Nantes nicht selten verwechselt werden (so z. B. in den Percevalhss.; vgl. G. Paris, l. c.). Aus *Goenet* konnte sich die Form *Goïnnec*[1] bilden, die wir in der Percevalhs. von Montpellier finden, aus dazwischen liegendem *Goin(n)et* die Form *Gomeret*. Der letztere Übergang erklärt sich nur graphisch; *in* wurde als *m* gelesen; *er* entspricht entweder einem zweiten *n* oder entstand aus einem Klecks, der für ein *er*-Sigel angesehen wurde.[2] Wie dem auch sei, die Identität von *Gomeret* und *Vannes* steht fest. Denn unser *Pant* von *Genewis* und *Ban* von *Benoic* erscheint auch als *Ban de Gomeret*, und zwar schon in dem ältesten der uns erhaltenen Romane, im *Erec*. *Li rois Bans* (Var.: *Banz*, *Brauz*) *de Gomeret* (Var.: *Gormerez*, *Gameret*, *Gormeret*) ist dem Verfasser des Erec vielleicht noch nicht als Vater Lancelots bekannt, da er sonst hiervon wahrscheinlich etwas erwähnt hätte, indem er dem Ban nicht weniger als 11 Verse widmet (v. 1974 ff.). Aus dem Erec stammt die zwiefache Erwähnung im *Bel Desconeu*: *Li rois Ban Regomer i fu* (v. 5384); *Rois Bans de Gomertel i fu* (v. 5737). Hartmann schreibt: *Beals von Gomoret* (*Gameret*), Heinrich von dem Türlin: *Quioques Gomeret* (Krone v. 2338) und: *von Quinogroys Gomeret*

[1] *De Goïnnec i fu li rois Et Broc qui moult estoit cortois* (Potvin III, p. 88). Wahrscheinlich ist hier *Et Broc* entstellt aus dem Namen des Königs von *Goïnnec*; denn *Broc* ist unbekannt, und die in dem Verzeichnis vorausgehenden und nachfolgenden Fürsten sind Könige. Vielleicht läßt sich *Et Broc* in *Estorz* korrigieren. *Estor* (*Hestor*) galt als unehelicher Sohn des Königs Ban; anderseits ist er wohl identisch mit *Torz li filz Ares* (entstellt aus *Estors des Maris*?); er wird allerdings nirgends König genannt, figuriert aber immer als Königssohn. In Erec v. 1528 haben drei Hss. *Estorz* für *Et Torz*. In unserem Fall wäre die umgekehrte Entstellung anzunehmen. Oder soll man *Bohorz* an Stelle von *Et Broc* setzen?

[2] Vgl. z. B. *Clinarant* = *Elinant* in Freymonds Analyse der Merlin-Fortsetzung § 96, *Languoreth* neben (wahrscheinlich älterem) *Langueth* in Jocelines Leben des hl. Kentigern und *Garlerot* statt des gewöhnlichen *Garlo* in der Merlinhs. von Modena entsprechend Sommers Merlin-Ausgabe, p. 77/4.

(Krone v. 1122). In Chrétiens Perceval hält *Ban de Gomeret* (Var.: *Gomoret, Gamoret*; Prosa: *Bendegomeret*) einen der Brüder des Romanhelden zur Erziehung an seinem Hof (v. 1661); diese Stelle dürfte von derjenigen im Erec unabhängig sein; denn sie sieht nicht aus wie eine Interpolation, sondern wie ein nicht mehr verstandener Überrest.[1] In der Erzählung von *Alixandre l'Orfenin*, die jedenfalls ursprünglich ein sog. *roman biographique* war, aber nur noch als Interpolation von Hss. der *Prophesies Merlin*, des *Palamedes*, des *Tristan* und der Kompilation Malorys erhalten ist, in einem Passus, der nicht primitiv aussieht, werden erwähnt: *Helynans — Helyanz — Elyas de Gomorot — Gomoret — Gomeret* und *Ras — Raz — Car de Gromoret — Gomoret* (vgl. Löseth, *Tristan*, pp. 190, 482; Sommer, *Malory* III, 306; I, 471). Es sind dies zwei Brüder, *prochains parenz du Roy Artus*, die, zugleich mit zwei anderen Brüdern, nahen Verwandten der *Guenievre*, der Fee *Morgain*, die sie kennen, Nachricht über *Alixandre* bringen, von welchem sie bei einem Turnier besiegt worden waren. In den *Prophesies Merlin* wird auch ein *Berengier de Gomoret* erwähnt (Löseth, l. c. p. 490); um ihn streiten sich wegen seiner Schönheit die zwei Feen *Sebile* und *Morgain*; aber eine Zofe Morgains, *Fleur de Lis*, gewinnt sich ihn zum Gatten, *en lui rendant son jeune fils „enblé" par elle-même*. Das letztere scheint nicht erklärt zu werden; als Erfindung wäre es höchst seltsam; der Verfasser scheint die Geschichte als bekannt vorauszusetzen; ich vermute, dafs es sich um die Lancelot-Geschichte handelt. Der Name *Berengier* ist vielleicht unursprünglich. In der Quelle stand vielleicht nur *B.*[2] *de Gomoret*; der Schreiber mag es für selbstverständlich gehalten haben, dafs man *Ban* lesen würde; doch sein Abschreiber war offenbar nicht auf dem Laufenden und führte den zwar häufigen, aber nicht arthurischen, Namen

[1] Es ist ja so gut wie sicher, dafs Chrétien, wie er den Erec schrieb, bereits einen Percevalroman kannte. Er nennt dort schon verschiedene Personen, die zum erstenmal im Percevalroman aktive Rollen haben: *Percevaus li Galois, Gornemanz de Gohort, Melianz de Lis, Loholz li fiz le roi Artu* (welcher zwar in Chrétiens Perceval ausgelassen wurde, aber bei Guiot und im *Perlesvaus* noch erscheint). Chrétien hat wohl, wie er den Erec schrieb, den *Ban de Gomeret* dem Perceval und nicht dem Lancelot entnommen, wo wahrscheinlich die Form *Gomeret* nicht vorkam. Förster erklärt natürlich dies alles anders. Aber er läfst sich gern zu Unnatürlichkeiten hinreifsen, wo es gilt, die Ehre seines Kristian (um die es jetzt schon schlimm bestellt ist) zu retten.

[2] Bekannte Namen werden in den Hss. häufig in dieser Weise abgekürzt.

Berengier ein, der ihm wohl auch durch die vorausgehende Erzählung von *Alixandre l'Orfelin* suggeriert worden sein mochte.[1] Es mag Lancelot-Versionen gegeben haben, in denen Ban nicht starb, sondern seinen Sohn wiederfand und die Pflegemutter desselben heiratete (nach der bekannten Vatersuche-Formel).

In dem sog. *Perlesvaus* erscheint ein *sire del petit Gomeret* (Potvin, p. 48 etc.); sein Name ist *Marin le Jalous*. Das *petit* ist eigentümlich; es kann aber auch fehlen; so haben wir p. 123 blofs *Gomoret* und *chastel de Gomeres*, ebenso im Druck von 1523 nur *Gomoret* (fol. 134 b, 154 c) und *Gomaret* (fol. 154 c). Marin hat hier nicht nur den Beinamen *le jalous* (fol. 134 c), sondern auch *le gros* (fol. 134 b). Marins Sohn, *Meliot*, der bei Potvin das Epithet *de Logres* hat, wird im Druck immer als *le gros* bezeichnet.

Der Ortsname *Gomeret* liefse sich *a priori* ebenso gut von dem kymrischen *Gwynedd* (Nord-Wales) wie von dem bretonischen *Guenet* (Vannes) ableiten; dasselbe gilt von all den eben zitierten Varianten. Aber wo immer sich in den genannten Romanen bestimmte Schlüsse ziehen lassen, ist das kymrische Etymon ausgeschlossen. Dies ist der Fall bei *Caradoc*, *Hoel* und namentlich auch bei *Ban — Pant*. Der Name Vannes wurde wohl auch in einem weiteren Sinne zur Bezeichnung der ganzen Bretagne verwendet, so im Lancelot, wo der böse Nachbar Bans (und Bohorts), Claudas, König von *Berri* ist.[2]

Als Personennamen findet man *Gomeret* vor allem in Wolframs *Parzival* und *Titurel*. *Gahmuret* (Var.: *Gamuret*, *Gagmuret*), Parzivals Vater, ist der eigentliche Held der zwei ersten Bücher des Parzival und des zweiten Titurelliedes. Diejenigen, welche

[1] In jener ist *Berengier* der Name des *châtelain de Magance*, der den Alixandre zum Ritter schlug.

[2] Die bretonische Geschichte oder Sage kennt in der Tat Kämpfe zwischen den Bretonen und den Bewohnern von *Berri*, nämlich den Westgoten; die Bretonen waren die Besiegten, wie auch im Lancelot (vgl. Daru, *Hist. de Bretagne* I, 83, 85, und Zimmer, *Ztschr. f. frz. Spr.* XIII, 32 f.). Diese Kämpfe fielen ungefähr in die arthurische Epoche: denn der von den Westgoten besiegte König *Erech* war der Sohn des Königs *Audren*, welcher seinen Sohn *Constantin* gegen König *Wortigern* von Grofsbritannien schickte. Constantin aber war nach Galfrid von Monmouth Arthurs Grofsvater (vgl. auch Daru I, 74 ff.). Erecs Bruder und Nachfolger, *Budic*, kämpfte lange gegen die Franken, deren König damals Chlodwig (*Cloevis*) war (Daru I, 88). Wurden nicht etwa die Kämpfe gegen Alanen, Westgoten und Franken von der Sage vermischt, und ist nicht etwa Chlodvic-Cloevis der böse Claudas?

die Existenz des *Kiot* leugnen, erklären alles, was Wolfram mehr hat als *Chrétien*, und auch was er über Kiot sagt, für eine Erfindung des ersteren. Diese Voraussetzung kann ich nicht zulassen, wenn ich auch hier nicht auf die Kiotfrage eingehen kann.[1] Wolfram war alles eher als ein Erfinder in grofsem Stil. *Gahmuret* von *Anjou* tritt in den Dienst des *Baruch* von *Bagdad*. Für ihn unternimmt er einen siegreichen Feldzug gegen zwei Könige von *Babylon* (in Asien I, 395 und in Ägypten I, 620—21).[2] Nachher kommt er nach *Zazamanc* (ebenfalls in Afrika); hier bietet er der jungfräulichen Mohrenkönigin *Belacane* seine Hilfe an; sie ist nämlich von Feinden schwer bedrängt; es sind vor allem die Verwandten des *Isenhart*, des Geliebten der Belacane, welcher um ihretwillen im Kampfe gefallen war; sie waren gekommen, um den Tod desselben zu rächen; da waren Herzog *Hiuteger* von „*Schotten*", *Gaschier* (= *Gauchier*) von der Normandie, *Kaylet* von *Hoskurast* in Spanien,[3] *Morholt* von Irland und sogar Truppen aus Grönland. Der Hauptanführer *Vridebrant*, König von „*Schotten*", war allerdings wieder in sein Land zurückgekehrt.

[1] Ich werde in meiner schon längst angekündigten, aber immer noch nicht vollendeten Ausgabe der Werke des Guiot de Provins, wenn nicht schon vorher, die Beweise geben. Man sollte übrigens meinen, dafs das, was von anderer Seite schon angeführt wurde, genügte (man vergleiche jetzt namentlich auch die jüngst erschienene Einleitung zum Parzival von E. Martin, wo in logisch und psychologisch sehr befriedigender Weise die Entwicklung der Graallegende behandelt wird); doch gegen eingefleischte Vorurteile kann man nie genug Argumente aufbringen. Ich möchte übrigens, um nicht falsche Erwartungen aufkommen zu lassen, bereits erklären, dafs ich keine neuen Dokumente habe.

[2] Ich citiere nach der Ausgabe von Bartsch.

[3] *Kaylet* kann das französische Diminutiv eines germanischen Namens (*Gailo*) sein (vgl. Hertz); oder soll man an *Pelayo* denken, der sich mit den Westgoten in *Asturien* gegen die Araber behauptete? oder an *Mailoc*, der im Jahre 572 Bischof der brittischen Kolonie in Galizien war (Zwischenform [graphische Variante] **Wailoc*?) (vgl. Loth, *Emigration bretonne*, p. 176)? *Hoskurast* ist jedenfalls *Asturias* (vgl. auch I, 1420). Ein *conte d'Esture* erscheint in den späten Abenteuerromanen *Cleriadus* und *Ponthus et Sidoine* (vgl. Ward, *Catalogue of romances* I, 383. 469). Wolfram braucht den Namen Kaylet von Hoskurast nicht aus Hartmann entlehnt zu haben, wie Hertz (*Parzival*, p. 477) und Heinzel (*Über Wolframs Parzival*, p. 5) meinen. Es gibt wenigstens in dieselbe Kategorie gehörende Namen, von denen sich nachweisen läfst, dafs sie bei Wolfram ursprünglich sind; also mufs sie entweder Hartmann aus Wolframs Quelle geholt haben, oder sie müssen aus Wolfram in den Text des Erek interpoliert worden sein.

weil die Verwandten des Königs *Hernaut*, den er wegen der *Herelint* erschlagen hatte, in sein Land eingefallen waren (I, 722 ff.). Gahmuret besiegt die Feinde der Belacane, wird ihr Gemahl, macht sich dann aber heimlich davon. Er kommt über Spanien nach Grofsbritannien und gewinnt dort, weil er in einem Turnier Sieger blieb, die Hand der *Herzeloyde*, Königin von *Waleis* und *Norgals*, und heiratet sie, ohne Rücksicht auf Belacane und auf die Königin von Frankreich, *Ampflise*, die ihn erzogen und als deren Ritter er in jenem Turnier noch gekämpft hatte. Da sein Bruder *Galoes* stirbt, kommt er in den Besitz seines Stammlandes Anjou. Doch auch *Herzeloyde* kann ihren Gemahl nicht lange an sich fesseln. Sowie ihm gemeldet wird, dafs der Baruch ihn wieder brauchen könnte, begibt er sich wieder zu ihm, findet aber dort im Kampfe den Tod.

Hagen hat in einer interessanten Untersuchung über „den Gral" (*Quellen und Forschungen*, Heft 85, p. 40 ff.) erklärt, wie der Kalif von Bagdad den Namen Baruch (der Gesegnete) erhalten haben mochte.[1] Es ist auch bereits darauf hingewiesen worden, dafs *Baruc* in der von Freymond (*Ztschr. f. frz. Spr.* XVII) analysierten Redaktion des sog. *Livre d'Artus* als Mannsname vorkomme (W. Hertz, *Parzival*, p. 471). Es ist aber merkwürdigerweise noch niemand aufgefallen, dafs die Episode, in welcher der Name *Baruc* erscheint, sehr viel Ähnlichkeit mit einem Teil der Gahmuretgeschichte hat. Wir finden sie bei Freymond in den §§ 220—223, 235.

Der Held ist *Sagremor*. Er „kommt zu dem Heereslager der verwittweten Heidin *Sebile*; ihren Mann hatte *Baruc* der Schwarze getötet. Baruc liebte Sebile seit langer Zeit und bekriegte sie, um sie zur Gegenliebe zu zwingen. Am folgenden Tage sollte Sebile einen Kämpfer zum Zweikampf gegen Baruc stellen; keiner ihrer Ritter aber wollte den Kampf wagen". Sagremor sagt dann der Sebile seine Hilfe zu; sie wird von heftiger Liebe zu ihm ergriffen. In der Nacht pflegen sie der

[1] Er hat aber vergessen, auf das Vorkommen der Namen *Baruz*, *Varuch* (Turnierritter) in der *„Krone"* aufmerksam zu machen. Der *Varuch* ist hier ein *jüngeline von Syria*. Es liegt wohl keine Entlehnung aus dem Parzival vor. Das im grofsen Graal (*Grimale*episode) erwähnte Schlofs *Baruch — Barut* ist jedenfalls das den Kreuzfahrern wohlbekannte *Beirout* in Syrien. Der im *Ysaye le Triste* erscheinende *Barut le Breton* (Gröbers *Ztschr.* XXV, § 374 ff.) geht uns kaum etwas an.

Liebe. Am nächsten Morgen wird Baruc von Sagremor besiegt und gefangen genommen. Aus Liebe zu diesem will sich Sebile taufen lassen. Sie ladet ihn ein, mit ihr in ihre Hauptstadt *Sarmenie* zu kommen; dort werden sie und ihre Untertanen getauft. Sagremor bleibt 15 Tage bei ihr, nimmt dann aber Abschied, um eine Queste fortzusetzen. Er verspricht ihr, nachher wieder zu kommen, um sie an Arthurs Hof zu holen. Ob dies später geschah, wissen wir nicht, da der Roman als Fragment schliefst.

Die Gahmuret-Geschichte und das Sagremor-Abenteuer können offenbar nicht zu dem alten Material der Arthurromane gehören. Der Gegensatz zwischen Christen und Heiden, um den sich in ihnen die Handlung dreht, ist dem letzteren unbekannt. Zwar befinden sich unter den alten Arthurhelden gewifs auch Heiden;[1] aber die Romane wissen nichts davon. Wo Heiden als solche auftreten (z. B. Palamedes), da handelt es sich um fremde Eindringlinge. Der Gegensatz zwischen Christen und Heiden (Sarazenen) mit Heirat von christlichen Fürsten und heidnischen Fürstinnen ist dagegen für die französische Nationalepik charakteristisch, und aus dieser dürfte das in jenen Abenteuern verwertete Material geholt worden sein. Sebile hat wie Belacane ihren Geliebten verloren. Die beiden Männer scheinen den Tod im Dienste ihrer Damen gefunden zu haben. *Protizilas*, der Belacanes Geliebten tötete, war wohl auch ein eifersüchtiger Nebenbuhler des Getöteten, wie Baruc, der Mörder des Gatten der Sebile. Baruc entspricht aber, wie schon gesagt, auch dem Kalifen von Bagdad, bei welchem der Held Gahmuret gedient hatte. Belacane und Sebile sind heidnische Fürstinnen; sie werden eben von ihren Feinden schwer bedrängt, als der Held erscheint und seine Hilfe anbietet. In beiden Versionen werden die feindlichen Anführer vom Helden besiegt und gefangen genommen; beide Fürstinnen teilen ihr Lager mit dem Helden und möchten ihn als Gemahl und Landesherrn bei sich behalten. Doch Sagremor und Gahmuret ziehen bald wieder weg (nach 2 resp. 12 Wochen), um andere Abenteuer zu suchen. Die Religionsverschiedenheit bildet in beiden Versionen ein gewisses Hindernis;

[1] So wird Arthurs Schwager *Loth* in der *Vita S. Kentigerni* als *paganissimus* dargestellt; und auch die anderen Pikten- und Vikingerfürsten werden gröfstenteils Heiden gewesen sein.

Sagremor pflegt der Liebe mit Sebile nur unter der Bedingung, dafs sie sich nachher taufen lasse; Gahmuret heiratet zwar die Heidin; aber er entschuldigt seine Flucht damit, dafs die Ehe keine christliche war. Immerhin ist von dem Sarazenenhafs der Nationalepik kaum mehr etwas vorhanden. In der Zeit, da unsere Romane verfafst wurden und in der Gesellschaft, für die sie bestimmt waren, herrschte offenbar Toleranz.[1]

Es ist *eo ipso* klar, dafs von unseren beiden Versionen nicht die eine aus der anderen stammen kann. Folglich können wir *a priori* in beiden ursprüngliche Züge erwarten. Die ältere Version, die deutsche, hat sich wohl weniger von der gemeinsamen Quelle entfernt. Mit der Percevalgeschichte ist sie nur äufserlich verknüpft und wurde darum wenig umgestaltet. Die französische Version bildet einen Teil einer gewaltigen Kompilation von Abenteuern, die in gewissem Sinne sämtlich über denselben Leisten geschlagen sind.[2] Nur der Umstand, dafs Sebile eine Heidin ist, erinnert noch daran, dafs ursprünglich der Orient die Szene des Abenteuers war. Da alle übrigen Abenteuer in Grofsbritannien stattfinden, so konnte das unsrige keine Ausnahme machen. Der Baruch konnte als Kalif von Bagdad keine Rolle mehr haben. Die Baruch-Episode, wenn sie in der gemeinsamen Quelle wie bei Wolfram geschildert war, mochte als zu inhaltlos erscheinen, um selbständig zu bleiben; sie wurde mit dem *Zazamanc-Sarmenie*-Abenteuer verschmolzen, indem der *Baruch* als Ritter *Baruc* der Schwarze darin zwei Rollen erhielt, diejenige des Mörders des Geliebten der Fürstin (*Protizilas*) und diejenige ihrer Feinde (*Vridebrant* etc.). Ob wohl sein Beiname „der Schwarze" noch eine Erinnerung an's Mohrenland ist? Eigentliche Mohren konnte man natürlich für Grofsbritannien nicht brauchen. Baruc ist ein Christ. Wie unnatürlich ist es, dafs ein Christ eine Heidin mit Gewalt zur Gattin machen will!

[1] Die Erinnerung an die Einfälle der Araber und Normannen war abgeblafst und hatte die Bitterkeit verloren; die Kreuzzüge wurden damals mehr aus Abenteuerlust und Ländergier als aus Hafs gegen die Feinde Christi unternommen. Auch hatte man unter den Arabern Spaniens und Italiens viele als Gelehrte achten gelernt.

[2] In der Vulgata-Version des *Livre d'Artus* findet sich keine Andeutung auf unser Abenteuer. Der Verfasser der Freymondschen Version scheint, wo er die Vulgata vollstopft und nicht die uns bekannten Prosaromane benutzt hat, immer Versromane zu Quellen gehabt zu haben.

Wenn der Baruch in der Quelle der französischen Version so edel und tolerant war wie bei Wolfram, so mochte er wohl für einen Christen gehalten werden. Der Aufbau der französischen Version läfst sich gut aus demjenigen der deutschen ableiten; doch das Umgekehrte ginge nicht.

Der Name *Sarmenie* (Land der Sebile) sieht orientalisch aus (= *Armenie*?); jedenfalls kennt ihn die Arthurliteratur nicht. *Zazamanc* und *Azagouc*, die Länder der Belacane, kommen auch im Nibelungenlied als orientalische Gebiete vor; doch spricht dieser Umstand nicht gegen die Ursprünglichkeit dieser Namen in unserem Abenteuer; das Nibelungenlied kann sie aus Wolfram oder aus seiner Quelle entlehnt haben. Etwas verdächtiger ist die Ähnlichkeit des Namens *Hiuteger* mit dem Namen *Liudeger* des Nibelungenliedes, zumal da Liudegers Bruder *Liudegast* dem Wolframschen *Cidegast* entsprechen könnte, welcher in der Parzivalgeschichte auftritt, an einer Stelle, wo Chrétien keinen Namen hat. Hier ist natürlich das Nibelungenlied ursprünglicher; denn die zwei Wolframschen Namen sind sicher Entstellungen von germanischen Namen, und zwar wahrscheinlich von Liudeger und Liudegast. Aber anderseits ist es nicht wahrscheinlich, dafs Wolfram germanische Namen entstellte; er wird sie wohl schon in entstellter Form von Guiot überkommen haben. Für einen Franzosen ist die Entstellung natürlich. Doch Guiot hat selbstverständlich nicht das Nibelungenlied benutzt; aber er kann sehr wohl eine Darstellung derselben Sage benutzt haben. Es sind vor allem Normannensagen, die sich bei Germanen und Franzosen zugleich finden. Liudegast ist nach dem Nibelungenlied ein König von Dänemark; Liudeger von Sachsen ist sein Bruder; sie kommen den Rhein hinauf in Gunthers Reich. Es dürfte hierin eine Erinnerung an die Normannenzüge stecken; denn die vierte *Aventiure*, in welcher der Krieg mit diesen Fürsten geschildert wird, gehört jedenfalls nicht zu den ursprünglichen Bestandteilen des Nibelungenliedes. Die von Wolfram erwähnten Fürsten und Truppen aus Schottland, Grönland, Irland, der Normandie und Spanien sind offenbar auch Normannen.[1] Die Fürsten sind alle untereinander verwandt und stammen aus

[1] In Spanien wurden insbesondere Asturien (*Hoskurast*) und das daran grenzende Galizien von den Normannen heimgesucht (vgl. Munch, *Das heroische Zeitalter der nordisch-germanischen Völker*, p. 197, 198).

„Schotten".[1] Der Norden Schottlands und die schottischen Inseln waren eine Zeit lang der Ausgangspunkt der Vikingerexpeditionen. Wenn Wolfram-Guiots Hiuteger und Cidegast entstellte Namenformen sind, so mag wohl auch Isenhart entstellt sein. Da darf man zunächst an den Sagenhelden *Isembart*, den Verbündeten des Vikingers Gormund, denken. *Gormundus* wird schon von Galfrid von Monmouth als *rex Africanorum* bezeichnet,[2] und so verstehen wir dann wohl, dafs Isenhart zum Freier einer Mohrenkönigin gemacht wurde.[3] Man kann sich kaum vorstellen, dafs alle die Normannenfürsten in eine Erzählung wie diejenige von Sagremor interpoliert werden konnten. Die Auslassung ist viel leichter verständlich: Der Tote (Isenhart) brauchte keinen Namen mehr; durch die Einführung Barucs in das Sebile-Abenteuer wurden alle die übrigen normannischen Namen überflüssig. Was Wolfram von Vridebrant, Hernant und Herelint sagt, beweist, dafs sein Text hier gekürzt ist. Da Wolfram selten, wenn überhaupt, kürzt,[4] so werden die Auslassungen wohl auf Guiot zurückgehen.

Die Namen der Hauptpersonen in der deutschen und französischen Version können identisch sein. Der merkwürdige Name Belacane klingt an Sebile oder an das Diminutiv *Sebeline* (> **Cebeline*) an.[5] Sicher aber scheint mir die Identität von *Sagremor* und *Gahmuret* zu sein. Wir fanden ja oben die Varianten *Gromoret* und *Gemeret*, und zu Sagremor gehört die Diminutivform *Sagremoret*. Man mochte annehmen, dafs der Name **Gromoret*

[1] In dem deutschen Gedicht *Tirol und Fridebrant*, dessen Verfasser sicher Wolframs Parzival benutzte, hat Fridebrant den König Tirol *ûz Schottenlant* zum Vater. *Tirol* ist der in Schottland bekannte Name *Tyrrel*.

[2] Die Normannen wurden zu Sarazenen gemacht, weil sie wie diese nicht Christen waren.

[3] Über die Religion Isenharts und seiner Verwandten wollte sich Guiot-Wolfram nicht aussprechen. Sie waren natürlich Heiden; aber es durfte dies nicht gesagt werden.

[4] Er liefs nur aus, was er in besonderen Liedern (Titurel) nachholen wollte.

[5] *Sebelline* z. B. im *Dit de l'empereur Constant* (*Romania* VI, v. 402 etc.). Vgl. die Umstellung von Buchstaben- oder Lautgruppen in Wolframs *Arnive* < **Ernive* < **Iverne* < *Igerne*. Sebile hat auch noch in späteren Teilen des Livre d'Artus eine Rolle, und zwar als zauberkundige Dame. Sie wurde wohl mit *Sebile l'enchanteresse* verwechselt, welch letztere in den *Propheties Merlin*, die der Verfasser unseres Romans benutzte, eine Rolle hat.

nur eine verkürzte Form von *Sagremoret*[1] war. Das Diminutiv *Sagremoret* ist nun nicht etwa *ad hoc* von mir fabriziert, sondern es war tatsächlich im Gebrauch, und zwar gerade in dem Text, zu dem unser Sagremor-Abenteuer gehört, wenn auch nicht in dem letzteren selbst. Sagremoret bedeutet „der junge Sagremor" (vgl. *Gavainet*, *Yvonet* im *Livre d'Artus*, *Bohordin* im Lancelot: *RTR* III, 86 etc.). In dem ganzen Zeitraum, welchen das *Livre d'Artus* deckt, sind die Helden der Versromane, sofern sie überhaupt geboren sind oder die Kinderschuhe ausgetreten haben, Jünglinge; sie werden geradezu *enfanz* genannt (vgl. z. B. Sommers Merlinausgabe, p. 267,34, wo auch Sagremor gemeint ist). Bei einer Lektüre der Freymondschen Redaktion wird man leicht die Beobachtung machen, dafs der Redaktor, mit Berücksichtigung jenes Umstandes, aus den Versromanen nur das exzerpierte, was sich auf eine der Haupthandlung vorausgehende Zeit beziehen liefs. Er hatte ein beständiges Augenmerk auf die Chronologie. Nur Abenteuer des jungen Gauvain, des jungen Yvain, des jungen Sagremor etc. und ihrer Väter durfte er einführen. Es ist darum anzunehmen, dafs in der Quelle, die er für unser Sagremor-Abenteuer benutzte, dasselbe entweder eine Vorgeschichte oder ein Abenteuer des jungen Sagremor war.

Da nun Guiot-Wolframs Roman das bietet, was wir für die andere Version postulieren, so scheint es ursprünglich zu sein. Die Belacane-Episode fällt in die Zeit, da Uterpendragon noch lebte, aber alt war (II, 460). Diese Periode geht zwar der im *Livre d'Artus* behandelten voraus; doch so genau nahm man's nicht. Die Hauptsache war, dafs sie der in den Haupthandlungen der Versromane geschilderten Periode (in welcher Friede in Arthurs Reich herrschte und der König untätig war) vorausging. Gahmuret hatte wohl die *Enfances* im engeren Sinne hinter sich und war in die Periode der *chevalerie* eingetreten; aber es ist sicher, dafs Wolframs oder Guiots Quelle die *Enfances* auch enthielt; denn was über Gahmurets Verhältnis zu Ampflise gesagt wird, bezieht sich eben auf die *Enfances*, ist aber nur ein

[1] Wegfall von Initialsilben in Eigennamen kommt nämlich vor: z. B. *Supinable* — *Pinabel* in Löseths Namenregister zum Tristan, *Daneblaise* — *Neblaise* (vgl. Freymond l. c. § 21 u. a.), vielleicht auch *Guengasouain* — *Gasouain*, abgesehen von dem ganz gewöhnlichen Wegfall von *Es-* und von Initialvokalen. *e* und *o* wechseln sehr häufig, da sie graphisch nicht immer zu unterscheiden sind.

unverständlicher Überrest einer vollständigeren Erzählung. Wir erfahren nur noch aus gelegentlich eingestreuten Stücken, dafs Gahmuret von Ampflise erzogen und zum Ritter gemacht wurde, dafs er als ihr Ritter auf Abenteuer auszog, dafs sie ihn liebte und vergebens hoffte, er würde wieder zu ihr zurückkehren. Es ist aber sehr eigentümlich, dafs wir Gahmuret am Anfang des Romans am Hofe seiner Eltern finden und von Ampflise gar nicht die Rede ist. Man hat den Eindruck, dafs hier etwas nicht reimt, dafs hier geflickt wurde. In dem vorausgehenden, nicht bei Wolfram aber bei Guiot oder in dessen Quelle geschilderten Zeitraum mochte der junge Held sehr wohl *Sagremorel* genannt sein. Es ist auffallend, dafs dieser Name in der Freymondschen Redaktion des *Livre d'Artus* sehr häufig, in der Vulgata nur einmal (Sommer, p. 197) vorkommt, obschon die betreffenden Stellen in den ersten Teil der Kompilation fallen, wo sonst die beiden Redaktionen fast keine Differenzen zeigen; wir finden den Namen *Sagremorel* bei Freymond in den §§ 7, 12, 26, aber immer *Saigremor* an den entsprechenden Stellen bei Sommer pp. 139, 190 f., 192 f., 269 f., trotzdem wir auch hier wie bei Freymond gerade daneben *Gavainet* haben; und doch ist Gavainet nicht etwa jünger als Saigremor. Dieser ist erst 15 Jahre alt, als er nach Grofsbritannien kommt (Sommer p. 139 14). Von § 55 an wird auch bei Freymond die Diminutivform nicht mehr gebraucht, trotzdem der Held hier nicht viel älter sein kann.

Gahmuret stirbt bei Guiot-Wolfram sehr jung. Er hatte immerhin zwei Königinnen schwanger gemacht, aber sie wieder verlassen, bevor sie gebaren. Gahmuret ist bei Guiot-Wolfram nur wegen seiner Söhne da; sobald er diese gezeugt hatte, war er überflüssig, konnte seine Rolle aufhören. Als Vater Percevals mufste er jung sterben; denn Perceval mufste als Waise geboren werden oder wenigstens als solche heranwachsen: dies verlangte das Thema, wie aus der Vergleichung des Wolframschen Romans mit seinen nächsten Verwandten hervorgeht. Mufste Gahmuret auch als Vater des *Feirefiz* so früh sterben? Dies läfst sich nach den *données* des Parzival nicht entscheiden. Feirefiz ist hier nur eine untergeordnete Persönlichkeit; er tritt erst am Schlufs des Romans auf. Aber es gibt einen Roman, dessen Held Feirefiz ist, allerdings unter anderem Namen: *Moria(e)n*. Diese Dichtung ist uns nur noch in einer niederländischen Übersetzung erhalten als Teil der grofsen Lancelot-

Kompilation. Sie ist in sehr ursprünglichem Zustande, vollgestopft mit Interpolationen und den Prosaromanen angeglichen. Moriaen ist der Sohn einer Mohrin und des *Agloval*. Dieser ist aber nicht der Vater, sondern der Bruder Percevals. Doch der Lancelot-Kompilator versichert, dafs er auch „Bücher" kenne, welche den Moriaen als Percevals Sohn ausgeben. Mit diesen „Büchern" ist aber jedenfalls gerade das Werk gemeint, das er bearbeitete, aufser welchem er wohl für die Moriaengeschichte keine Quelle kannte. Er wollte Perceval nicht als Vater Moriaens anerkennen, weil jener in der vorausgehenden Graal-Queste als jungfräulich erklärt wurde (vgl. v. 10 ff.). Der zweite Herausgeber des Moriaen, Jan te Winkel, hat diese Hypothese ausführlich begründet (Inleiding p. 28 ff.); und sie ist allgemein acceptiert worden. *Aeglavael* resp. *Percheval* kam einst, während er den Lancelot suchte, ins Mohrenland (*Moriane*), lernte da eine Jungfrau (offenbar eine Fürstin, vgl. v. 4608 ff.) kennen, machte sie schwanger, nahm gleich wieder von ihr Abschied, um seine Queste fortzusetzen, versprach ihr aber, zurückzukehren und sie zu heiraten (v. 3570 ff.). Doch 24 Jahre verflossen, ohne dafs er daran dachte (v. 662). Da kam sein und der Mohrin Sohn nach Grofsbritannien, fand nach langem Suchen den Vater, und nötigte ihn, zur Mutter zurückzukehren und sie zu heiraten. Das Abenteuer des Vaters im Mohrenland erscheint hier nicht als Vorgeschichte; es wird nur von Vater und Sohn im Gespräch kurz erwähnt. Man bekommt den Eindruck, dafs der Verfasser selbst nicht mehr darüber wufste. Wo er sich das Land *Moriane* denkt, ist nicht zu erkennen; er hatte wohl keine klare Vorstellung davon. In das eigentliche Mohrenland (Afrika) begeben sich sonst die Arthurritter nie, wenn sie einander suchen. Übrigens ist die Lancelot-Queste Aeglavaels resp. Perchevaels eine Erfindung des Lancelotkompilators, der ja auch selbst auf eine frühere Stelle der Kompilation verweist (*Als men hier te voren las*: v. 22). Das Thema des Moriaen-Romans ist eine Vatersuche; es ist ein sehr häufiges Motiv; es findet sich meines Wissens in der arthurischen Literatur noch zweimal: in der Geschichte *Gainglains* und in derjenigen des *Riddere metter mouwen*. Dasselbe Motiv lag offenbar auch der Geschichte des Feirefiz zu Grunde. Auch Feirefiz zog ja aus, um seinen Vater zu suchen; das Finden des Vaters wird dann in unbefriedigender Weise durch das Finden des Bruders ersetzt und die Wiedervereinigung

von Vater und Mutter bleibt aus, alles nur, weil eben Gahmuret tot war. Wenn also der Percevalstoff den Tod Gahmurets notwendig machte, so postulierte der Feirefizstoff, das Vatersuchethema, dafs Gahmuret noch lebte. Der letztere Stoff mufste sich natürlich dem ersteren unterordnen.

Aus dem Gesagten geht wohl klar hervor, dafs Guiot-Wolfram zwei verschiedene Romane vereinigt hat, einen Perceval- und einen Feirefiz-Roman:[1] das erste Buch bei Wolfram ist die Vorgeschichte zur Feirefiz-Geschichte, das zweite Buch[2] diejenige zur Perceval-Geschichte. Wie aber verhält sich nun der Feirefiz zum Moriaen in Bezug auf die Verwandtschaft des Helden mit Perceval und in Bezug auf die Vorgeschichte? Ich kann mir nur eine Hypothese denken, welche die Verhältnisse auf natürliche, ungezwungene Weise erklärt. Es ist die folgende. Es gab einen Roman, dessen Thema eine Vatersuche war und dessen Held Morian hiefs. Ob demselben eine Sage zu Grunde lag oder ob der Name Morian durch irgend einen Zufall in das Thema eingeführt wurde, läfst sich mit den uns zu Gebote stehenden Hilfsmitteln nicht entscheiden. Es war nicht notwendig, aber doch empfehlenswert, auch den Namen des Vaters zu nennen. Es empfahl sich einen berühmten Namen zu wählen. Wie dem Guinglain Gauvain zum Vater gegeben wurde, so erhielt wohl Morian den Perceval;[3] dies

[1] Es ist wohl möglich, dafs es Guiot-Wolfram deshalb wünschbar erschien, den Feirefizroman mit dem Percevalroman zu verschmelzen, weil der letztere in seiner Quelle als Fragment schlofs und sich daher für den Schlufs ein Stoffmangel fühlbar machte.

[2] Der Inhalt desselben beruht jedenfalls zumeist auf Erfindung. Die Quelle berichtete wohl nur, dafs Percevals Vater kurz nach seiner Verheiratung im Kampfe den Tod fand. Guiot-Wolfram wollte nun auch zeigen, wie er seine Gemahlin gewann; er griff zu dem Gemeinplatz des Turniers.

[3] Ich halte das Verwandtschaftsverhältnis von *Morian* und *Perceval* für ebenso ursprünglich und nichtssagenhaft wie dasjenige von Guinglain und Gauvain. Ich kann nämlich Perceval überhaupt nicht als einen Sagenhelden anerkennen; ich halte den Namen Perceval für ein *sobriquet*, welche Auffassung ja auch schon die Verfasser der Percevalromane hatten (die Begründung meiner Ansicht mufs ich hier schuldig bleiben). Ich kann natürlich auch die Ansicht Lots (*Rom.* XXIV, p. 336—37) nicht billigen: dieser fand in einem kymrischen Gedicht einen *Mor mab Peredur Penwedic*, und möchte in ihm Morian, Sohn des Perceval, wiedererkennen. Nach unserer Meinung ist es erwiesen, dafs das sog. Mabinogi von Peredur nur die Übersetzung eines französischen Percevalromans, dafs der Name Perceval nicht

mufs zu einer Zeit geschehen sein, da Perceval schon berühmt war, und letzteres war schon der Fall zur Zeit, da Chrétien den Erec schrieb. Der Name Morian verleitete zum Etymologisieren: man hielt Morian für einen Mohren und gab ihm, da der Vater schon bestimmt war, eine Mohrin zur Mutter.[1] Der Umstand, dafs der Verfasser des Moriaen über Percevals (Aglovals) Beziehungen zur Mohrin gar nicht Bescheid weifs, dafs wir in der grofsen Perceval-Literatur nie etwas von einer Expedition ins Mohrenland erfahren, und dafs ein Verhältnis, wie es im Moriaen vorausgesetzt wird, sich mit dem Inhalt der uns erhaltenen Percevalromane kaum vereinigen läfst, spricht wohl sehr für die Annahme, dafs jenes Verhältnis nicht ursprünglich ist, dafs nicht der Name Morian von einer Mohrinsage, sondern die Mohrinsage von dem Namen Morian abgeleitet wurde. Guiot-Wolfram nun kannte diesen Morianroman und wollte ihn mit dem Perceval-

eine Entstellung von Peredur ist, sondern dafs der kymrische Übersetzer den Namen Peredur einführte, weil er den Namen Perceval für unkymrisch hielt und jener am meisten Ähnlichkeit mit diesem hatte. Wir können darum auch nicht zugeben, dafs sich Züge einer Peredursage in einem französischen Percevalroman wiederfinden. Es ist aufserdem noch zu bemerken, dafs in der grofsen, namentlich an Namen und Genealogien reichen kymrischen Literatur nur in einem einzigen Passus eines Gedichtes der Name Mor mit dem Namen Peredur verbunden ist, trotzdem der letztere Name in der lateinischen und kymrischen Literatur von Wales sehr häufig erscheint. Es ist aber hervorzuheben, dafs Mor und Morian verschiedene Namen sind. Lot selbst sagt, dafs auch *Moryen* ein kymrischer Name sei. Wir finden einen *Morien Varvawc* in einer Triade und *Morien Mynawc* in einem Mabinogi (vgl. J. Loth, *Mab.* II, 288; I, 311). In einem Gedicht soll sogar *Mor ap Morien* vorkommen (l. c.), was Lot auch hätte erwähnen können. In Genealogien werden natürlich gleichanlautende Namen gern zusammengestellt. So lange nicht bewiesen wird, dafs Perceval aus Peredur entstellt ist und dafs *Morien* (nicht *Mor*!) als Peredurs Sohn vorkommt, mufs die Tatsache, auf die Lot aufmerksam machte, nur als ein Spiel des Zufalls gelten.

[1] Dies ist auch Lots Ansicht. Merkwürdig ist, dafs in der durch die englischen Komödianten in Deutschland aufgeführten deutschen Bearbeitung von Shakespeares *Titus Andronicus* der Name des Mohren, *Aaron*, durch *Morian* ersetzt ist. In der holländischen Tragödie *„Aran und Titus“* von Jan Vos, der wahrscheinlich auch auf Shakespeare zurückgeht, heifst der Mohr *Aran*. In der deutschen Tragödie ist sogar *Tamora, Queen of the Goths*, ersetzt durch *Aetiopissa*, Königin aus Mohren oder Mohrenland (vgl. Creizenach, *Die Schauspiele der englischen Komödianten*). *Morianne*, offenbar in der Bedeutung „Mohrenland“, wird auch im *Ysaye le Triste* (Gröbers *Ztschr.* XXV, 641) und in *Gilion de Trasignyes* (*Moryenne* z. B. p. 175) erwähnt. Im letzteren Roman finden wir aber auch *Moryen* in der Bedeutung „Mohr“ (p. 177).

roman verbinden, da der Held als Percevals Sohn ausgegeben wurde. Er nahm ihn aber nicht *tel quel* in sein Werk auf, sondern korrigierte zunächst. Fürs erste schien es ihm seltsam, dafs der Sohn eines weifsen Vaters und einer schwarzen Mutter ein Mohr war; er dachte sich wohl oder wufste, dafs aus derartigen Verbindungen „Halbmenschen", Elstermenschen, entstehen; daher ersetzte er den an Mohr erinnernden Namen Morian durch einen anderen, Feirefiz, der vielleicht die Mischfarbe bezeichnete.[1] Zugleich hielt er es aber für unpassend, Perceval als den Liebhaber einer Mohrin darzustellen; auch wäre es sehr schwer gewesen, Percevals Liebschaft mit der Mohrin in Percevals Geschichte einzuflechten und dann Perceval so lange mit Abenteuern zu beschäftigen, bis sein Sohn erwachsen war, bis der Morian-Feirefiz-Roman einsetzen konnte. Es empfahl sich daher, den Morian-Feirefiz um eine Generation hinaufzurücken, ihn zum Bruder Percevals zu machen. Die Mohrin-Episode liefs sich ja bequem in die Gahmuretgeschichte einführen. Noch war sie aber inhaltslos. Einen Inhalt bekam sie erst durch Verschmelzung mit einem andern Abenteuer, in welchem auch von Beziehungen eines Ritters zu einer Mohrin die Rede war. Dasselbe gehörte zu einem Roman, dessen Held Sagremor, anfangs (in den *Enfances*) Sagremoret hiefs, und aus dem nachher auch der Redaktor des Freymondschen *Livre d'Artus* die Mohrinepisode (sie war wohl die auffallendste) entlehnte. Die stoffliche Ähnlichkeit, die Ähnlichkeit der Namen *Gahmuret-Gomeret* und *Sagremoret*, und das Bedürfnis, der leeren etymologischen Sage einen vernünftigen Inhalt zu geben, mögen die Verschmelzung, welche Guiot-Wolfram[2] vornahm, genügend erklären.

Gomeret kommt als Personenname noch im *Atre Perillous* vor. Wir finden da die Varianten: (Nom.) *Goumeres* (v. 5263, 5442, 5490, 5590, 5623), *Gaumeres* (5511, 5517, 5528, 5604); (Acc.) *Gaumeret* (5477), *Gomeret* 5896, 5918), *Gomer* (: *Fac*[3] v. 6413).[4]

[1] So nach Bartsch; ähnlich wie *vair cheval* (vgl. A. Ott: *Étude sur les couleurs en vieux français* 1899, p. 49 ff.

[2] Ich sage vorsichtigerweise gewöhnlich Guiot-Wolfram, meine aber natürlich Guiot. Der letztere war jedenfalls sehr belesen.

[3] Wallonisch *Gomeret* : *Fact*.

[4] Ein ganz anderer Name scheint *Ga(u)meranz* zu sein. *Ga(u)meranz li peluz* (*veluz*?) (vgl. z. B. *Urgan le Velu* in der *Folie Tristan*) erscheint als Raubritter und Gegner Gauvains in einer Episode der „Krone" (v. 6284, 6406).

Der so genannte Ritter hat einmal den Beinamen *sans mesure* (5263), ein anderes Mal den Beinamen *mor* (5896). Der letztere wird gar nicht erklärt, ein Umstand, der gewifs für seine Ursprünglichkeit spricht; doch auch die Erklärung des erstern, *Il est assés Orguellox et desmesurés* (5267—68) ist offenbar nur von dem Beinamen selbst abgeleitet, der durch die Rolle nicht direkt gerechtfertigt ist.[1] Die Frage ist nun: Kann dieser *Gomeret* aus Guiots Perceval stammen? Dem Abenteuer, in welchem er vorkommt, entspricht nichts im letztern Roman; es braucht darum hier nicht analysiert zu werden. Aber es scheint für den Verfasser des *Atre Perillous* geradezu charakteristisch zu sein, dafs er für die Abenteuer seines Romans, in denen allerhand banale Motive verwertet werden, aus berühmten Romanen Ritternamen, die keine allgemeine Verwendung hatten, sondern nur in je einem Roman vorkamen, holte und dieselben in sein Werk einführte, ohne im geringsten auf die Rollen Rücksicht zu nehmen, zu denen jene Namen ursprünglich gehörten. So holte er den *Espinogre* aus dem *Meraugis*, den *Ragidel* aus der *Vengeance Raguidel*, den *Codrorain le Ros* aus dem *Durmart*; doch haben diese Ritter bei ihm eine ganz andere Rolle als in den Romanen, aus denen sie stammen. Dies sind wahrscheinlich nicht die einzigen Belege für meine Behauptung; aber da uns viele Romane verloren gegangen sind, kann man in andern Fällen nur vermuten. Jedenfalls spricht hier die Verschiedenheit der Rollen gar nicht gegen die Annahme, dafs die Namen entlehnt wurden. Es ist aber vielleicht doch nicht blofs Zufall, dafs Perceval an der einzigen Stelle, wo von ihm die Rede ist, in indirekte Beziehung zu Gomeret gebracht ist. Die beiden Waffengefährten, *le Fac Orguellox* und *Goumeret*, lieben zwei Schwestern, die aber höher streben; die eine will keinem andern ihre Liebe zusagen als Gauvain; die andere will nur die Geliebte des *chevalier vermel* sein, *Del bon chevalier, del sëur, ki a la cort le roi Artur Vint antan estre chevalier, ki les armes et le destrier Conquist par son cors seulement* etc. (5124 ff.). Man erkennt aus der Beschreibung unschwer Perceval.[2] In Chrétiens Perceval kommt der Name *Gomeret* auch

[1] „Der Grausame" wäre ein besserer Beiname. *Orgeillox et desmesuré* waren die meisten Ritter, ohne dafs sie dafür einen Beinamen erhielten.

[2] Man kann leider aus der Beschreibung allein nicht ersehen, ob Guiot oder Chrétien benutzt wurde, da beide Versionen in den betreffenden Zügen übereinstimmen.

vor: aber nur in Guiots Perceval ist er Personenname. Einzig die Beinamen des Goumeret im *Atre Perillous*, die ursprünglich zu sein scheinen, aber bei Wolfram fehlen, möchten auf den ersten Blick gegen die Annahme, dafs Entlehnung aus Guiots Perceval vorliegt, sprechen. Aber wenn wir nachweisen können, dafs jene Beinamen, die im *Atre Perillous* bedeutungslos sind, gerade für Guiots Goumeret gut passen, so fällt das Hindernis nicht nur weg, sondern wird zu einem starken Argument für jene Annahme. Man hat dann einfach vorauszusetzen, dafs Wolfram die Beinamen als unverständlich weggelassen hat. Den Beinamen *sans mesure* finden wir nun in der Tat auch verbunden mit dem Namen Sagremor; denn *sans mesure* ist identisch mit *desrëé*, dem ständigen Epithet Sagremors: *Saigremor, qui par son desroi Estoit Derrëés apielés* (Chrétiens Perceval, v. 5598).[1] P. Paris

[1] Man vergleiche auch die Erklärung des Prosa-Lancelot: *Sagremors avoit une costume qu'il i prenoit moult volentiers totes les armes, mais il ne fust ja bons chevaliers ne bien sëurs tant que il ne fust bien eschaufez. Et quant il estoit bien eschaufez, si ne dotoit rien ne de lui ne li chaloit; mais apres ce que il an estoit partiz si refredisoit et devenoit vains, si li montoit une dolors an la teste dont il cuidoit bien morir, car il anragoit toz vis de fain. Et por la grant proece que il avoit quant il estoit eschaufez, ot il non Sagremors li desrëez. Si li mist non la reïne* (Guenievre) *tres devant Estreberes lo jor que li .xxx. chevalier desconfirent l'ost des Saisnes et des Irois, et chacerent jusque a l'aive de Nargarrice, la ou Saigremors trancha la teste Branduagne lo roi des Saisnes et Magant lo roi d'Irlande. Et por la maladie qui si sovant li avenoit li mist non Kex li senechauz Sagremor le mort-gëum* (Jonckbloet, *Lancelot* II, p. LVI, ähnlich P. Paris, *Romans de la Table Ronde* IV, 28—29). Auf dieser Stelle basiert alles, was die übrigen Prosaromane (namentlich das *Livre d'Artus*) über denselben Gegenstand berichten. Sagremor kommt häufig in Rollen vor, wo sich sein *desroi* oder sein Heifshunger zeigen kann (vgl. die citierte Stelle in Chrétiens Perceval und P. Paris, *RTR* III, 364, etc.). Wahrscheinlich wurden aber diese Rollen wegen seines Beinamens geschaffen. Wir finden nirgends eine Erklärung des letztern, die wir für ursprünglich halten könnten. Sie mochte sehr wohl in dem Sagremor-Roman, den Guiot und das Freymondsche *Livre d'Artus* benutzten, enthalten gewesen sein; doch Guiot scheint nur den Beinamen, nicht aber die Erklärung desselben in sein Werk aufgenommen zu haben; der Verfasser des *Livre d'Artus* hatte bereits die Erklärung des Prosa-Lancelot akzeptiert (Freymond, § 55). Nach meiner Meinung dürfte der *desroi* in den *Enfances* erklärt worden sein, da er wohl mit der *sauvagerie* so vieler anderer jungen Helden identisch sein mag. Der Beiname *li morz-jëunz* braucht nicht ursprünglich zu sein; es war dies vielleicht nur ein für Keu erfundenes Witzchen. Überhaupt wird sich, abgesehen von den bereits erwähnten Episoden, in der ganzen uns erhaltenen arthurischen Literatur kaum noch Material finden, das wir dem alten Sagremor-Roman zuweisen

übersetzt *desrëé* geradezu mit *démesuré* (*Romans de la Table Ronde* IV, 28). Den Beinamen *Mor* werde ich nachher noch erklären und zeigen, dafs auch er zu Gahmuret pafst. Es wäre nicht überzeugend, wenn wir annähmen, dafs der geographische Name *Gomeret* in zwei von einander unabhängigen Romanen zu einem Personennamen wurde. Anderseits wäre es auch nicht sehr einleuchtend, dafs der mit dem geographischen Namen gleichlautende Personenname anderer Herkunft sein sollte als jener. Da wir aber zeigen können, dafs die Unabhängigkeit der beiden Romane unwahrscheinlich ist, so werden wir wohl annehmen dürfen, dafs in Guiots Perceval der geographische Name Gomeret zu einem Personennamen wurde: (*N.*) *de Gomeret* wurde zu *Gomeret*, oder *li rois de Gomeret* zu *li rois Gomeret*.[1] Vielleicht trug auch

dürften. Am ehesten mag noch seine griechische Abstammung ein alter Zug sein, obschon sie zum ersten Mal im *Livre d'Artus* (Vulgata) vorzukommen scheint. Sein Vater soll König von *Blasque* und von *Hongherie*, seine Mutter die Tochter des Kaisers *Audeans* (*Andeaus*) von *Constantinoble* gewesen sein; letztere soll nach dem Tode ihres Gatten den König *Brangoire* (in Schottland) geheiratet haben (Sommer, *Merlin* p. 139). Einen Kaiser, Namen *Audeans* oder *Andeaus* hat es nicht gegeben; am ehesten könnte man noch an Entstellung der Namen *Manuel* (afz. **Manuiaus*, vgl. *Manuiel* im Grand St. Graal, Hucher III, 293) (Manuel I, 1143—1180) oder *Andronikos* (Andronikos I, 1183—1185) denken. Der Name *Sagremor* selbst ist vielleicht griechisch. Möglicherweise wurde aber Sagremor zu einem Griechen gemacht nur, weil sein Name mit dem griechischen Wort συκόμορος, das den Franzosen durch den Namen des orientalischen Maulbeerfeigenbaumes, *Ficus Sycomorus*, afz. *sa[i]gremor*, bekannt war, abgeleitet werden konnte. Gerade in den Arthurromanen kommt das Appelativ *saigremor* nicht selten vor; und den Einflufs desselben können wir jedenfalls konstatieren, wenn unser Held im *Bel Desconeu* (v. 5905) *le Sagremor* genannt wird. Für griechischen Ursprung des Sagremorromans sprechen auch die griechischen Namen *Ipomidon* und *Protizilas*, die in der Gahmuretgeschichte bei Guiot-Wolfram vorkommen, in dem Percevalstoff aber keine *raison d'être* haben. Das Motiv, dafs ein Sohn eines griechischen Kaisers von *Constantinoble* an den Hof des Königs Arthur zieht, weil er sich nur von diesem zum Ritter schlagen lassen will, ist schon aus dem *Cligès* bekannt; es kann natürlich Nachahmung vorliegen. Ein eigentlicher Arthurroman war der Sagremorroman wohl noch weniger als der Cligès. Die orientalischen und normannischen Elemente überwiegen darin. *Sagremoire* erscheint als Name einer Fee in dem *Rifacimento* von *Ogier le Danois* (vgl. Renier in *Mem. d. R. Accad. delle scienze di Torino, Serie* II, *t.* XLI, p. 435, 439). Ich möchte es nur als zufällig betrachten, dafs in dem oben besprochenen Sagremor-Abenteuer Baruc wegen seiner Tüchtigkeit (*sic!*) *chevaliers fuez* genannt wird, und im *Atre Perillous* der Gefährte Goumerets *le Faé Orguelloz* heifst.

[1] Ich habe mir einige analoge Fälle notiert. Im *Chevalier as deus*

die Identifikation von Gomeret und Sagremoret zum Verlust von *de* bei, wenn dieser nicht schon vorher stattgefunden hatte. Die bisher vorgeschlagenen Ableitungen des Namens Gahmuret aus andern Personennamen sind zu verwerfen. W. Hertz (*Parzival*, p. 469) dachte an den altdeutschen Mannsnamen *Gumarit*, Heinzel (*Über Wolfram von Eschenbachs Parzival*, p. 86) an *Gamor*, einen sarazenischen Fürsten aus *Anguis'* Geschlecht, der mit seinem Bruder in Dänemark herrscht. Ich habe z. Z. den Roman, in welchem dieser Gamor vorkommt, *Arthour and Merlin*, nicht zur Verfügung, und kann darum auch den betreffenden Passus in Sommers Merlin nicht nachsuchen; aber ich halte es auch nicht für nötig, dafs man sich mit dieser Hypothese beschäftigt. Wir haben hier eine rein mechanische Zusammenstellung ähnlicher Namen. Ich rate jedem, welcher einer solchen Wert beizulegen geneigt ist, den Versuch zu machen, zu irgend einem seltsamen Namen (Orts- oder Personennamen) einen ähnlichen zu suchen: er schlage nur in einigen Namensverzeichnissen nach: er wird sicher etwas finden. Aber wo keine innern Gründe ihn stützen, hat ein solcher Fund keinen Wert.[1] Dafs Gamor ein Sarazene ist und Gahmuret mit Sarazenen kämpft, dafs Gamor von Anguis und Gahmuret aus Anjou stammt, dies sind die innern Gründe, die Heinzel vorbringt. Man darf nach meiner Meinung keine Worte hierüber verlieren.[2]

cspees kommt ein *rois Estrangare(s)* vor, der jedenfalls mit einem der sonst häufig genannten *rois d'Estrangore* identisch ist. In einer Hs. des Prosa-Tristan (Löseth, § 395 a) haben wir *Ossenel Estrangol* statt *Ossenel d'Estrangol*, in einer Palamedes-Hs. *Abilan Estrangor* (Löseth, p. 461 n. 3) neben *Abilan d'Estrango(r)t* der andern Hss. Bei Nichtfranzosen kommen natürlich mehr und krassere Fälle vor, wie Wolframs *Terdelaschoye von Famurgan*. Wir finden auch die umgekehrte Erscheinung, namentlich bei Doppelnamen: *Karados de Briebeauz* in Freymonds *Livre d'Artus*, p. 26 A. 1 neben *Karados Briebeauz* ibid. § 1; *le roy de Ydre* im Lancelotdruck von 1520 (I, f. 50 b), entsprechend *li rois Yders* bei Jonckbloet II, p. XXV; *le roy de Rys* (vgl. *Ztschr. f. frz. Spr. u. Litt.* XXVII, 103); *Utrieri di Pandragone* in Pieri's *Storia di Merlino* (p. 50), *die coninc van Brangore* (= *li rois Brangore*) im holländischen Lancelot (*Tweede boek*, v. 30522); *Doddinaual de Sauage* in *Sir Gawain and the Green Knight*: Madden, p. 22, anstatt *Dodinel le Sauvage*: *Gui von Galeis* anstatt *Wi-Galois* im *Wigalois*; *Bleors von Blicriers* statt *Blios Bliheris* in der *Krône* etc.

[1] Ich könnte z. B. den Herzog *Ganort* nennen, der nach dem Grofsen Graal (Birch-Hirschfeld, *Sage vom Gral*, p. 23) ein Lehnsmann des Königs von Northumberland und anfangs ein Heide war.

[2] Ich darf aber vielleicht hier auf eine Abhandlung von Jacq. Le Brigant,

Ich habe bereits gesagt, dafs ich die Beziehungen des jungen Gahmuret zu Amphise zum ersten Teil des Sagremor-Romans rechnete; denn dieser Roman hatte *Enfances* nötig, weil sonst der Gebrauch des Diminutivs Sagremoret nicht gerechtfertigt wäre, während für die Geschichte von Percevals Vater Enfances nicht nur entbehrlich, sondern sogar unpassend waren.[1] Dagegen gehörte die angevinische Verwandtschaft Gahmurets nicht in den Sagremor-Roman. Der Name des Vaters, *Gandin*, dürfte der bretonische Name *Gaudin* sein. Pütz (*Zur Geschichte der Entwicklung der Arthursage*, Bonner Diss. 1892) belegt ihn in einer gröfseren Zahl alter bretonischer Urkunden (vgl. p. 15, 16, 21, 23, 24, 25).[2] Er kommt auch im *Livre d'Artus* vor. Es liefse sich noch manches über diesen Namen, sowie über den Namen von Gahmurets Bruder, *Galoes*, sagen; ich behalte mir vor, dies in anderm Zusammenhang zu tun.

Alle diejenigen, welche an die Existenz Guiots glauben, machen ihn für die Einführung der angevinischen Abstammung verantwortlich. Man nimmt mit Recht an, dafs Guiot, indem er den berühmten Perceval zu einem *Angevin* machte, das Haus Anjou verherrlichen wollte. Dafs Guiot diesem Haus besonders zugetan war, beweist seine *Bible*. Hertz (*Parzival*, p. 468) meint: „Die Standeserhöhung der Grafen von Anjou ist wohl ganz auf

betitelt: *Eléments de la langue des Celtes Gomérites ou Bretons* (Strasbourg 1779) hinweisen. Der Verfasser war *avocat* in Tréguier, und er spricht von *cette langue des Gomérites nos pères*. Es beginnt seine Abhandlung mit folgendem Satz: *Cette langue, qui avant le mélange des nations „survenues" était celle de toute l'Europe ..., est celle des Celtes Gomérites ou Bretons; c'est ce Gomérach antique existant encore dans l'isle Britannique et conservé plus pur dans la Bretagne Armorique au continent opposé.* Ich verstehe die Bedeutung des Wortes *Gomérite* nicht; vielleicht ist sie aus Le Brigants Quelle, einem *essai sur les quatres* [sic!] *dialectes Armoricains du père Grégoire de Ros-Arenen Capucin, imprimé à Redon en 1738*, ersichtlich. Die Schrift ist mir nicht zugänglich.

[1] Wenn ein Autor die *Enfances* eines Helden schildern will, so wird er nicht erst diejenigen seines Vaters schildern; sonst könnte er ja auch noch die *Enfances* des Grofsvaters etc. bringen, und so *ad infinitum*. Guiot-Wolfram nahm darum auch die *Enfances* des Sagremor nicht in seinen Roman auf, verriet aber durch gelegentliche Bemerkungen, dafs er sie kannte.

[2] Einmal finden wir *Kemarrec filius Gaudini* (p. 16). *Gahmuret* liefse sich aus *Kemarrec* glatt ableiten. Wie nahe läge die Versuchung, diese beiden zu identifizieren! Doch die Urkunde stammt aus dem Jahr 1241. Dieser Fall ist ähnlich dem von Lot erwähnten: *Mor* : *Peredur* = *Morian* : *Perceval*. Man sieht, wie leicht sich derartige Analogien zufällig bilden.

Wolframs Rechnung zu setzen. Denn ein französischer Dichter hätte einem französischen Publikum schwerlich von einem Königreich Anjou reden können." Ich halte dieses Argument nicht für stichhaltig. Die französischen Laisdichter reden auch von Königen der (französischen) Bretagne, trotzdem diese zu ihrer Zeit kein Königreich war.[1] Und was mufsten nicht die Engländer in den Arthurromanen über ihr Land hören! Doch alles wurde geglaubt. Übrigens mag Guiot absichtlich die Grafen zu Königen gemacht haben. Zu seiner Neuerung mag ihn auch Chrétiens Erec inspiriert haben; denn wie er einen Fürsten von Anjou zu einem Verwandten und Vasallen des Bretonenkönigs Arthur machte, so waren schon im Erec die Fürsten von Anjou, Maine und Poitou, Vasallen des Bretonenkönigs. (Hier wie dort ist Nantes Hauptstadt des Reiches). Guiot kannte aber Perceval offenbar auch schon als einen *Galois*; denn diesen Beinamen hat der Held bereits im Erec. Doch wenn die Guiot bekannte Percevalgeschichte ganz kymrisch gewesen wäre, so hätte es ihm kaum einfallen können, den Perceval zu einem Angevin zu machen. Perceval war wohl erst bei der Britannisierung oder Rebritannisierung, die sich fast alle bretonischen Sagen gefallen lassen mussten, zu einem *Galois* gemacht worden.[2] Es war aber wohl, wie dies gewöhnlich der Fall (vgl. z. B. Erec), die Umwandlung keine vollständige gewesen; es waren wohl noch einige bretonische Elemente stehen geblieben (z. B. *Nantes* als Hauptstadt Arthurs, der Wald *Breceliant*, Parzival III, 392). Guiot

[1] Aber die alten bretonischen Fürsten nannten sich Könige, nach Gregor von Tours jedoch nur bis zum Tode des Frankenkönigs Chlodwig (Daru, *Hist. de Bretagne* I, 91). Warum sollte man die alten Grafen von Anjou nicht auch für Könige gehalten haben?

[2] Man hat einen Beweis für den kymrischen Ursprung der Percevalsage darin erkennen wollen, dafs die Kleidung in welcher der junge Perceval an Arthurs Hof zog (*a la guise de Galois*), die Volkstracht des kymrischen Bauern gewesen sei. Man stützt sich dabei auf Stellen bei Giraldus Cambrensis und Higden; W. Hertz (*Parzival*, p. 486) hat sie zuerst citiert. Aber wenn auch die Übereinstimmung zwischen jenen und der Beschreibung bei Wolfram genauer wäre, als sie tatsächlich ist, so wäre das Argument doch nicht stichhaltig. Man könnte ja die Beschreibung als eine Interpolation erklären. Doch wir bedürfen dieses zu bequemen Auskunftsmittels nicht. Wir verlangen nur, dafs man uns erst beweise, dafs es jene Bauerntracht nicht auch in der Bretagne oder in Frankreich, z. B. in der Heimat Guiots, gab. Was Giraldus und Higden von den kymrischen Bauern sagen, gilt wohl auch von andern Völkern in ähnlicher Weise (vgl. z. B. Pauls *Grundrifs* II, 2 (p. 239).

griff dieselben auf, liefs Arthur Bretonenkönig sein und machte Perceval, der wohl schon in seiner Quelle ein Verwandter Arthurs war, zu einem Angevin, wodurch er auch die spätere Herrschaft der Angevins über die Bretagne, die dem Sohne König Heinrichs II. zufiel, rechtfertigen mochte. Guiot wollte aber damit die kymrische Nationalität seines Helden nicht preisgeben. Dieselbe war nicht nur zu sehr populär, sondern eignete sich auch für denselben Zweck wie die bretonisch-angevinische. Guiot brauchte nur dem väterlicherseits von einem König von Anjou abstammenden Perceval eine Königin von Wales zur Mutter zu geben. So wurde denn Percevals Mutter, mit dem französischen Namen *Herselot*[1] (*Herzeloyde*), zu einer Königin von Wales gemacht. Mochte nicht Guiot denken, dafs er König Heinrich II., welchem die Unabhängigkeitsbestrebungen der Kymren viel zu schaffen gaben, auch einen Dienst leistete, indem er zeigte, wie ein Angevin auf das „Königreich" Wales Erbansprüche hatte. Es ist jedenfalls auch nicht zufällig, dafs derjenige Fürst, welcher während Percevals Jugendzeit über Wales herrschte und folglich als ein Usurpator erscheinen mufste, bei Guiot-Wolfram (sonst nirgends!) *Lähelin* genannt ist. Lähelin ist zweifelsohne der kymrische Name *Llywelyn*.[2] Wie schon Heinzel (*Über W.'s v. E. Parzival*, p. 89) dargetan hat, kann nur *Llywelyn ab Seisyll*[3] gemeint sein, welcher ungefähr im Jahr 1023 nach kurzer, aber guter Regierung starb. Unter seiner Regierung war sein Land mächtig geworden; er mochte deshalb noch lange bei den kymrischen Patrioten in gutem Andenken stehen. Er mochte zur Zeit, da Guiot den Perceval schrieb, von ihnen als Nationalheld gepriesen worden sein. Um so eher mufste er den Angevins verhafst sein. Guiot, der jedenfalls auch in England weilte, mochte zur Zeit, da die wälsche Frage akut war, sehr wohl etwas von diesem Sagenhelden erfahren haben. Den Gegner König Heinrichs, *Owain*, konnte er für den Percevalroman nicht brauchen; er mufste einen einer längst ver-

[1] Der Name scheint nicht erst von Guiot erfunden zu sein; denn der Name *Ygloas — Iglaïs* im Perlesvaus und der Name *Acheflour* im Sir Percyvelle lassen sich am besten als Entstellungen von **Erceloz* (> **Archeloz*, vgl. *Perceval — Parc[h]eval*) erklären.

[2] Kymrisch *y* hat den Lautwert *e* (vgl. *Myrddin — Merlin, Gwynedd — Venedotia* etc.).

[3] Über diesen vergleiche man auch den *Dictionary of National Biography*. Der nächste Llywelyn, der Grofse genannt, kam erst im Jahr 1194 zur Regierung.

gangenen Epoche angehörenden Namen haben. Llywelyn eignete sich um so besser, als die Geschichte weifs, und die Sage es wohl auch überlieferte, dafs er durch Usurpation auf den Thron gelangt war. Llywelyn war König von *Gwynedd* (Nord-Wales); aber er unterwarf sich auch Süd-Wales. So kommt es, dafs der Parzival zwei Königreiche, *Norgals* und *Waleis*, unterscheidet. Bei Guiot mögen die Verhältnisse noch etwas klarer gewesen sein, als sie bei Wolfram sind. Ob Guiot auch aus der Sage erfuhr, dafs Llywelyn einen Bruder hatte,[1] oder ob er den auch in andern Percevalromanen erscheinenden Orilus nur als gleichgesinnt zu Lähelins Bruder machte, wage ich nicht zu entscheiden.[2] Da sich von all den erwähnten, echt kymrischen Zügen in den übrigen Percevalromanen keine Spur findet, sie aber sehr gut in Guiots spezielles System passen, so wird man wohl sagen dürfen, dafs sie nicht zu dem ursprünglichen Percevalmaterial gehören.[3]

Guiot war jedenfalls ein berechnender Kopf, der mit der Absicht zu unterhalten, noch etwas höhere Politik verband. Aber er mag sich doch etwas verrechnet haben. Sein Roman mag wohl anfangs bei einem grofsen Teil der Franzosen Erfolg gehabt haben, aber wahrscheinlich nie bei allen. Die Verherrlichung des Hauses Anjou, die um so mehr auffallen mufste, als man gar nicht gewohnt war, Angevinisches in Arthurromanen zu finden, war jedenfalls denjenigen Franzosen, die nicht im angevinischen Fahrwasser schwammen, geradezu verhafst. Am Ende des 12. und im 13. Jahrhundert nahm aber die angevinische Einflufssphäre gewaltig ab. Weitaus die meisten Hss. der französischen Arthurromane stammen aus dem Norden, Osten und Centrum Nordfrankreichs. Der Westen hat die Romane gewifs auch gekannt; aber er trug nicht viel zu ihrer Überlieferung bei. Im 13. und 14. Jahrhundert, d. h. in der Zeit, in der die uns erhaltenen Hss. geschrieben wurden, waren eben die Foci der Bildung im Nordosten und Centrum; aber gerade da hat jedenfalls ein angevinischer Tendenzroman nie Wurzel schlagen können. So

[1] Er hiefs *Cynan* und wurde vier Jahre nach Llywelyns Tod erschlagen.

[2] Lähelin hatte nach dem Parzival (VI, 644) auch eine Rolle in einem uns sonst unbekannten Gawain-Abenteuer, auf welches nur angespielt wird.

[3] Merkwürdigerweise sind wohl gerade die meisten Anhänger der wälsch-anglonormannischen Theorie vom Ursprung der Arthurromane, vor allem G. Paris, gegen die Annahme der Existenz Guiots und erklären das ganze Plus Wolframs gegenüber Chrétien als Erfindung des erstern.

erklärt es sich vielleicht, dafs gerade Guiots gröfstes Werk uns nicht erhalten blieb,[1] und dafs sein Ruhm als Arthurdichter schon früh verscholl.

Guiots Perceval steht verwandtschaftlich am nächsten dem Perceval-Roman Chrétiens. Nun ist es gewifs auffällig, dafs der geographische Name *Gomeret* bei Chrétien in der Vorgeschichte zu Perceval vorkommt (s. oben p. 56), ebenso wie der Personenname *Gahmuret* bei Guiot. Schon dieser Umstand läfst eine Trennung des geographischen Namens und des Personennamens nicht zu; dann ist aber die Priorität des erstern selbstverständlich. Bei Chrétien fehlt der Name des Vaters des Helden, was um so auffälliger ist, als viel unwichtigern Persönlichkeiten Namen gegeben werden. Unter den Namen, die Percevals Vater in andern Percevalromanen zukommen, kann hier nur einer für uns in Betracht kommen, nämlich *Alain*. Diesem Namen begegnet man in Grofsbritannien wie in der Bretagne. Doch in dem letztern Lande ist er ungleich häufiger, und nur hier findet er sich als Fürstenname; und zwar war speziell, wenn nicht ausschliefslich, in den Dynastien von Vannes (*Gomeret*) der Name Alain gebräuchlich. Percevals Vater heifst *Alain* (*Elain*) *le Gros* in allen drei Teilen der Graaltrilogie des Robert de Borron. Im sogenannten *Perlesvaus*, welcher nach meiner Meinung einem Graalcyklus angehörte, der sich aus Roberts Trilogie entwickelt hatte, heifst er *Alain*[2] [*Elain, Julien, Vilain*[3]] *le Gros des vaus de Camaalot* (Potvin, p. 3, 139, 332—33). Ebenso nennt der *Chevalier as deus espees* (v. 2604—5) in einer Ritterliste den Perceval *le fil Alain Le Gros des vaus de Kamelot.*[4] Auch Chrétiens Fortsetzer, *Gaucher*, nennt am Schlufs seines Werkes, den nur noch die von Rochat besprochene Berner-Hs. enthält,[5] Percevals Vater *Alain le Gros*, kennt aber *Sinadon* als Heimat desselben (Rochat, p. 91). Der Verfasser des Grofsen Graals und der Queste[6] kennt auch

[1] Nach Deutschland mag Guiots Perceval durch englische Vermittlung gekommen sein, wie der Lanzelet des Ulrich von Zatzikhoven.

[2] Vgl. Nitze, *The Old French Grail Romance Perlesvaus*, Baltimore 1902, p. 110.

[3] Im Druck von 1523: *Yvain.*

[4] Der Herausgeber, Förster, hat fälschlich gedruckt: *Et Perceval le fil Alain, Le gros Desuaus de Kamelot.*

[5] Dies ist Gröbers Ansicht (*Grundrifs* II, 506), die ich für durchaus richtig halte.

[6] Die beiden Werke scheinen entweder ein und denselben Verfasser zu

Alain le Gros, doch nicht mehr als Vater Percevals, weil dieser aus seiner Rolle vertrieben worden war. Es gibt im Grofsen Graal zwei Personen, Namens *Alain le Gros*; der eine ist ein Vorfahr des Graalhelden Galaad, der andere ist ein Graalhüter. Heinzel (*Über die französischen Gralromane*, p. 99. 140) möchte diese Situation für ursprünglich halten, weil die Rolle Alains bei Robert de Borron widerspruchsvoll ist; er möchte einen Missionar Alain und einen König Alain voraussetzen, die von Robert verschmolzen worden wären. Ich halte diese Hypothese für sehr unpraktisch. Fürs erste ist die Autorität des Grofsen Graal geringer als diejenige der andern Quellen; sodann wird die widerspruchsvolle Rolle Alains bei Robert genügend dadurch erklärt, dafs zwei disparate Stoffe, der weltliche Percevalstoff und die christliche Legende verknüpft worden sind und dabei die Rolle Alains gerade als Knotenpunkt fungieren mufste; endlich ist es sicher, dafs der Verfasser des Grofsen Graal und der Queste Namen verdoppelte; er unterscheidet ja auch zwei Galaads, zwei Lancelots, zwei Helainen (vgl. Heinzel, *Gralromane*, p. 134—135). Auch in einer Tristanhs., *B. N.* f. 103, und in den Tristandrucken von Janot und Vérart figuriert Perceval als Sohn des *Helain le Gros* (Löseth, *Tristan*, § 282 c). Gerade weil der Beiname *le Gros* durch den Inhalt der Romane nicht gerechtfertigt ist, gibt er uns eine gewisse Gewähr dafür, dafs Alain eine historische Persönlichkeit ist (vgl. hierzu schon Heinzel, *Gralromane*, p. 122).

Wie erklärt sich aber das *Camelot*, welches im *Perlesvaus* und im *Chevalier as deus espees*, und das *Sinadon*, welches in Gauchers Perceval in Verbindung mit Alain gebracht sind? *Camalot* erinnert an den Namen *Cavalon*, welcher auch mit Vorschlag von *Es-* vorkommt.[1] In Gauchers Perceval ist (*Es*)*cavalon* (Hs. von Mons: *Escavellon, Kavillon, Escavillon*, v. 30798, 33297, 33625, 33631, 33741; Hs. 12577: *Aquavalor*; Druck von 1530: *Ascavallon* [fol. CLXXVII]. Wisse und Colin: *Kavalun*) eine Residenzstadt Arthurs und liegt in *Gales*, womit nicht immer nur Wales, sondern auch der ganze nach der angelsächsischen

haben, da sie sich immer so gut ergänzen; oder aber der Verfasser des einen Werkes hat das andere stark überarbeitet.

[1] Dafs *es* in dieser Weise antritt, ist sicher, wie immer man sich den Fall erklären mag. Ich verweise namentlich auf (*Es*)*calibor* < *Caliburnus* (Arthurs Schwert). Vgl. auch *Strannoni flumen* als Variante von *Tchyrannoni fl.* (= *Trent*) (Zimmer, *Nennius Vindicatus*, p. 112).

Invasion den Britten noch übrig gebliebene Teil Grofsbritanniens bezeichnet wird. In Chrétiens Perceval, und zwar in demjenigen Teile, in welchem Gauvain der Held ist, und welcher ursprünglich nicht zum Percevalroman gehört haben kann, ist dagegen ein anderer König von (*Es*)*cavalon*; doch sein Name wird nicht angegeben, trotzdem wir den Namen seines Seneschalls erfahren. Da das (*Es*)*cavalon*-Abenteuer bei Chrétien nicht vollendet ist, und der Dichter es liebt, gewisse, und zwar besonders die wichtigen Personen lange Zeit anonym zu lassen, so ist es wohl möglich, dafs uns Chrétien, wenn er seinen Roman vollendet hätte, den Namen des Königs noch mitgeteilt hätte. Wolfram spricht von einem Königreich *Ascalun* (offenbar entstellt aus *Escavalon*) und nennt dessen Hauptstadt *Schampfanzun*, und den König *Ferguluht*. Die Frage, ob Guiot-Wolfram den ursprünglichen Schlufs des Escavalon-Abenteuers kannte, können wir nicht entscheiden. Er schliefst es wenigstens ab, doch in einer Weise, die nicht viel Vertrauen einflöfst. Die holländische Version bringt eine lange Fortsetzung und einen Schlufs des (*Es*)*cavalon*-Abenteuers, und nennt erst ganz am Ende den Namen des Königs: *gemaect ward die soene, ... in dire maniren, dat Ban Die coninc van Scavaloen werd Arturs man* (Jonckbloet, *Roman van Lancelot, Tweede boek*, v. 42387 ff.). Dieselbe Fortsetzung enthält auch ein Teil der französischen Hss. der Fortsetzung von Chrétiens Perceval, doch ohne den Namen des Königs. Wisse und Colin benutzten eine solche Hs.; auch in ihrer Version ist der König von *Kavalun* (*Kavelun, Kavalon, Kavolon, Kavalun*) nicht genannt. Heinrich von dem Türlin, der das Abenteuer unvollendet läfst, weifs den Namen des Königs von *Karamphi* (entsprechend *Cavalon*) nicht. Den Perceval Chrétiens und seiner Fortsetzer benutzte auch die von Freymond analysierte Version des *Livre d'Artus*, welche, wie zu erwarten, eine Art Vorgeschichte zu dem *Escavalon*-Abenteuer bietet. Hier hat der König von *Escavalon* den Namen *Alain* (§ 72, 73, 78).

Auf Chrétiens (*Es*)*cavalon*-Abenteuer spielt der *Meraugis* an. Gleich am Anfang wird von dem Vater der Heldin *Lidoine* gesagt: *Ce fu li rois de Cavalon* (*d'Escavalon*), *Qui fu plus beaus que Absalon, Si com tesmoigne li Greaus* (v. 37—39). Der v. 38 stimmt wörtlich mit v. 6170 von Chrétiens Perceval (= *li Greaus*) überein. Den Namen des Königs, der von Anfang an als tot vorausgesetzt wird, anzugeben, war für den Verfasser des Meraugis

nicht nötig. *(Es)caralon* aber, als Land der Heldin Lidoine, spielt eine bedeutende Rolle; und es scheint mir sehr unwahrscheinlich, dafs der Name aus Chrétien entlehnt ist. Gerade er mufs das *tertium comparationis* zwischen Meraugis und dem „*Greal*“ gebildet haben, wodurch eben erst der Blick des Meraugis-Dichters auf den letztern Roman gelenkt wurde. Denkt man *(Es)caralon* aus dem Meraugis weg, so fehlt darin jede Beziehung zu Chrétiens Roman, und man könnte sich deshalb die Entlehnung gar nicht erklären. Es mag aber sein, dafs der Meraugis und ein Teil des „*Greal*“ urverwandt sind: denn jener scheint auch mit Guiot-Wolfram übereinzustimmen, wo dieser mehr hat als Chrétien. Die Ähnlichkeit der Namen der Tochter resp. Schwester des Königs von *(Es)caralon, Lidoine* in Meraugis und *Antikonie*[1] bei Wolfram und der Namen *Campadoine* (Var. *Campaudone, Rapadone, Rapendone, Rapendoine, Tempadoine* (im Meraugis Stadt des Belchis in der Nähe von *Escaralon*, vgl. v. 3774—75 etc.) und *Schampfanzun*[2] (bei Wolfram Hauptstadt von *Ascalun*) dürfte nicht blofs zufällig sein. Diese Namen könnten wohl in beiden Romanen ursprünglich sein.

Der Name *(Es)caralon* kommt aber auch schon im ersten (alten) Teil des „*Gréal*“, in den *Enfances Perceval*, vor. Hier erfährt Perceval von seiner Mutter, dafs seine beiden ältern Brüder, von denen der eine beim *roi des Avalon* (Var. *de Camelon, d'Escanalon*), der andere beim König *Ban de Gomeret* zu Rittern erzogen worden seien, am selben Tage umgekommen seien. Der Passus fehlt bei Wolfram, der aber, wie wir sahen, dafür den Namen Gomeret in anderer Verwendung hat. Auch hier teilt uns Chrétien den Namen des Königs von *(Es)caralon* nicht mit, was deshalb auffallend ist, weil er den Namen des Königs von Gomeret, der eine parallele Rolle hat, nennt. Möglicherweise dachte er bereits an den König von *(Es)caralon* des Gauvain-Abenteuers und verschob die Nennung des Namens auf den Schlufs des letztern, den er aber nie schreiben sollte. Vielleicht kann uns der *Perlesvaus* aufklären; denn dieser enthält auch den Namen *(Es)caralon* in den *Enfances Perceval*. Hier heifst einer der elf Brüder Alains, des Vaters Percevals, *Elinans d'Escavalon* (Var.

[1] Vgl. *Anguigrenon* und *Guigrenon*.

[2] Zum Übergang von *p* zu *ph* vergleiche *F(l)ursensephin* (= *Flor sens espine*) in der *Krone*. Vielleicht ist Heinrichs *Karamphi* eher aus *Campaudoine* als aus *Cavalon* abzuleiten.

de Gavalon)[1] (p. 3) und dieser hat einen Sohn, Namens *Alein de Cavalon*[2] (p. 193—194). Wenn der *Elinans d'E(s)cavalon* des Perlesvaus mit dem *roi d'E(s)cavalon*, der in den *Enfances Perceval* bei Chrétien erscheint, identisch ist, so erwartet man, auch den *Ban de Gomeret*, welcher im ganz gleichen Verhältnis zu Perceval steht wie jener, als Onkel Percevals finden zu können. Doch sein Name fehlt im Perlesvaus. Dagegen erscheint im *Alixandre l'Orfelin* ein Brüderpaar: *Helynans de Gomeret* und *Ras de Gomeret* (vgl. oben). Der Name *Ras* kann sehr wohl aus *Bans* (Zwischenform *Brans*,[3] geschrieben *Bras*) entstellt sein. Wenn auch die Rolle dieser Brüder im Alixandre ursprünglich ist, so hat dies für unsere Frage nichts zu bedeuten. Der Verfasser wird sie wohl in seiner Quelle schon beisammen gefunden haben. Da nach dem ursprünglichsten Lancelot-Roman (dem Lanzelet des Ulrich von Zatzikhoven) Lancelot, Bans Sohn, König Arthurs Schwestersohn ist[4] (v. 4959. 4949—50), so hat der Verfasser des Alixandre-Romans Recht, wenn er *Ban de Gomeret* einen nahen Verwandten Arthurs nennt. Aber auch Perceval ist nach dem ursprünglichsten Percevalroman, dem englischen Sir Percyvelle (st. II), ein Schwestersohn Arthurs, und darum mufs auch Alain, wenn er Percevals Vater ist, Arthurs Schwager sein. Auch nach dem Perlesvaus (p. 107, Druck von 1523, fol. 140 c) sind Ban de Benoic und Percevals Vater, Alain, Verwandte, allerdings Vettern (*cousins germains*) und nicht Brüder; doch es ist bekannt, dafs die Überlieferung der Verwandtschafsgrade häufig der Willkür unterworfen ist. Es kann nach dem Gesagten kaum mehr zweifelhaft sein, dafs *Elinan d'E(s)cavalon* und *Helinan de Gomeret* ein und dieselbe Person sind, ein Bruder des Königs Ban.

Nun wurden aber die ähnlichen Namen *(H)elinan* und *Alain* (*|H|elain*) häufig verwechselt und kommen deshalb als Varianten von einander vor (vgl. Löseth, Namenverzeichnis zu *Tristan* unter *Helain*). Die Zwischenform war *(H)elian*. Diese finden wir auch als Variante von *Helinan* im Alixandre. Es ist darum sehr

[1] Im Druck von 1523: *Elinaulx de Canelon* (fol. 123 c), *Elmault de Caralon* (fol. 172 c).

[2] Im Druck von 1523 (fol 172 d): *Alain de Caralon.*

[3] Vgl. oben die Variante *Brauz.*

[4] Dieses Verhältnis wird auch vom *Livre d'Artus* gewissermafsen postuliert, da hier Ban die Rolle des *Hoelus* bei Galfrid hat; dieser Hoelus ist aber Arthurs Schwager.

wahrscheinlich, dafs *Helinan de Gomeret-Escavalon* und *Alain de Gomeret-Escavalon* nicht Brüder, sondern ein und dieselbe Person waren. Es ist etwas ganz Gewöhnliches, dafs Varianten eines Namens als verschiedene Namen aufgefafst und dann auf verschiedene Personen übertragen werden, die infolgedessen gewöhnlich als Verwandte gelten. Im Perlesvaus ist dies noch handgreiflich. Hier haben wir nicht nur neben *Alain de Camaalot* einen unnützen Bruder *Helinan d'Escavalon* mit einem noch unnützern Sohn *Alain d'Escavalon*, sondern auch neben *Calobrutus* (*Galobrutes*) (Bruder Alains: p. 3, 333[1]) einen Sohn desselben, mit dem Namen *Galobruns* (p. 333, im Druck von 1523: *Calobrimus*), der jedenfalls nur eine Variante des obigen Namens ist.

Es bleibt uns also ein Brüderpaar, *Ban* und *Alain* (*Helinan*[2]), übrig. Dürfen wir in der Reduktion der Namen nicht noch weiter gehen? Nach meiner Meinung wohl. Alains Sohn Perceval und Bans Sohn Lancelot sind ja Helden ganz ähnlicher Romane. Man hat schon lange dieses Faktum erkannt. Aber merkwürdigerweise meint man immer, die „Lancelotsage" habe aus der „Perceval-sage" Anleihen gemacht. Man nimmt dies aber ohne jeglichen Grund an. Wo zwei Erzählungen ähnlich sind, ist immer die Annahme, dafs sie aus derselben Quelle stammen, die am nächsten liegende, und man soll von ihr nicht ohne gute Gründe abgehen. Das Resultat meiner Forschungen auf diesem Gebiete ist, dafs der Lancelot und der Perceval aus einer Quelle geflossen sind, in welcher der Held weder Lancelot noch Perceval hiefs. Perceval ist nur ein *sobriquet* und daran, dafs Lancelot ein Sagenheld war, glaubt wohl heute niemand mehr. Wenn wir Lancelot und Perceval für identisch erklären, so müssen wir natürlich dasselbe mit ihren Vätern Ban und Alain (Helinan) tun. Wenn wir den einen dieser Namen preisgeben müssen, so kann es jedenfalls nicht Alain sein, da der Träger desselben eine historische Persönlichkeit ist.[3]

[1] Potvin, p. 333 heifst es fälschlich: *cil Elayns fu fuilz Calobrutus*; der Druck von 1523 (fol. 207 d) hat richtig: *cestuy Alain fut frere de Colobrutus.*

[2] Im Palamedes wird ein *Galinan le noir* mehrmals erwähnt; er ist ein Sohn Guirons. Neben *Galinan*, *Calinan* findet man auch die Variante *Helyna(y)n* (vgl. Löseth, *Tristan* p. 462 n. 3). In einer Interpolation der Tristanhs. *B. N.* f. 12599 wird erzählt, wie Galaad zu einem Grabe kam, auf dem er folgende Inschrift sah: *Ci-gît Galananz de Benoïc que Gauvain tua por une damoiselle que il avoit avec lui* (Löseth, p. 231).

[3] Beweis: der Beiname *li Gros*, und die Tatsache, dafs bei den Fürsten von Vannes (Gomeret) der Name Alain vorkommt.

Den Namen *Ban* kann ich nicht mit Sicherheit erklären. In Vannes, überhaupt in der Bretagne, gab es nie einen Fürsten Namens Ban. Dieser Name mufs also in Verbindung mit Vannes (Gomeret) unursprünglich sein. Man könnte sich denken, dafs neben dem *Alain de Guenet* (*Vannes*) ein *Ban* von *Gwynedd* (Nord-Wales) in die Arthurromane Eingang fand, und dafs sie wegen ihres gemeinsamen Beinamens *de Goinet* (*Gomeret*) zu Brüdern gemacht, wenn nicht identifiziert wurden. Doch der Name Ban ist auch bei den Fürsten von Wales nicht zu finden, und scheint überhaupt in Wales nicht zu existieren. Es gibt aber ein Gebiet, wo der Name Ban sehr häufig gewesen sein mufs: es ist das nördliche Schottland. *Ban* bedeutet nämlich im Gälischen „weifs", wofür die brittischen Sprachen die Form *gwyn, gwen* (irisch: *find*) haben. Das Wort ist noch erhalten in den für Schottland noch heute charakteristischen Namen: *Bain, Baine, Baines, Bayne, Baynes.* Ban liefs sich besonders als Beiname verwenden. Aus Shakespeares Macbeth ist *Donalbain* bekannt. Die Chroniken kennen ihn als *Dovenaldus Ban, Donnal Ban* etc. (vgl. Skene, *Chronicles of the Picts and Scots*). Er lebte im 11. Jahrhundert; sein Bruder war König *Malcolm III. Canmore.* Mochte etwa dieser Beiname *Canmore* auf Donald Ban übertragen und dann mit *Camoret* (leicht mögliche Variante von *Gomeret*) verwechselt worden sein? Ich halte es nicht für wahrscheinlich. Der berühmte Vikingerkönig von Dublin, *Olaf* der Weifse (9. Jahrh.), hiefs wohl gälisch *Amlaib Ban* (vgl. Skene, *Celtic Scotland* I, 324). Mochten etwa die Franzosen ihn als *Alain Ban* kennen lernen und mit *Alain de Gomeret* identifizieren? Ich halte auch dies für unwahrscheinlich. Es ist aber vielleicht nicht blofs zufällig, dafs gerade *Ban de Benoïc* der Vater des *Hestor des Marès* (unehelich geboren von der Tochter des *Agravadain des Marès*) ist: denn das Gebiet *„des Marès"*, das man sich in Schottland dachte, ist vielleicht identisch mit dem *Morois* des Thomasschen Tristan; dieser Name bezeichnet die Landschaft *Mur(i)f-Moraria* (*Moray*) in Nordschottland; wahrscheinlich aber in etwas weiterem Sinne ganz Nordostschottland. Es ist wohl auch das Land des im Perlesvaus so häufig erwähnten *seigneur des Mores* (p. 41 ff., 181 ff.), der Percevals Mutter, die *veuve dame des vaus de Camaalot,* bedrängte. Der Druck von 1523 hat an Stelle von *sire des Mores* immer *sire des Marès* (auch *Maretz*). Mit *Hestor des Marès* ist jedenfalls identisch *Tor li filz Arès*;

dieser ist nach der Huth-Merlin-Fortsetzung Halbbruder Percevals wie Hestor Halbbruder Lancelots und auch unehelich gezeugt, wahrscheinlich in der Nähe von Camaaloth (vgl. Paris und Ulrich II, p. 72). Es gab also vielleicht auch einen *Ban des Marès* oder *de Morois*. Wie aber aus diesem ein *Ban de Benoic — Gomeret* (*Vannes*) werden mochte, kann ich mir allerdings nicht gut erklären. Ich möchte am ehesten annehmen, dafs Ban auch hier, wie gewöhnlich, nur ein Beiname war, dafs also der eigentliche Name jenes Fürsten *Alain Ban des Marès* (*de Morois*) lautete. Der Prosa-Lancelot und andere (von ihm beeinflufste) Romane kennen einen *Helain le Blanc*, welcher ebenso wie *Hestor* einen Fürsten von Vannes (den jungen *Bohort*) und eine Tochter eines schottischen Königs (*Brangoine*) zu Eltern hat (*RTR* V, 167). War er etwa ein Alain Ban?

Nicht weniger Schwierigkeiten macht die Erklärung der Tatsache, dafs die Namen *Camelot*, *(Es)cavalon*, vielleicht sogar *Sinadon* mit *Gomeret* (*Vannes*) alternieren. Die drei Ortschaften Camelot, (Es)cavalon und Sinadon figurieren in den Romanen als Residenzen Alains und Arthurs. Skene (*Four ancient books of Wales* I) hat bewiesen, dafs das berühmte *Camlan* des Nennius und der *Annales Kambriae*, bei welchem zwei Arthurschlachten stattfanden, die schottische Ortschaft *Camelon*[1] (südlich vom *Firth of Forth*) ist; in einem Artikel über Gorre, der nächstens in der *Ztschr. f. frz. Spr. u. Lit.* erscheinen wird, zeige ich, dafs nach den Vorstellungen der Arthurromandichter *Camelot* (dies ist dann die ursprüngliche Form) mit diesem Camelon identisch ist. Der Verfasser des Perlesvaus warnt allerdings davor, dafs man die Arthurresidenz *Camaalot* mit *Camaalot*, dem *recet* von Percevals Mutter,[2] verwechsle. Doch dies ist natürlich eine leere Ausflucht. Er fühlte, dafs seine Leser ihm nicht Glauben schenken würden, wenn er einem *recet* ohne Bemerkung den Namen einer königlichen Residenzstadt gäbe. Im Meraugis, wo *(Es)cavalon* eine wichtige Ortschaft oder Gegend ist, spielt die Handlung im schottischen Tiefland (vgl. Friedwagners Einleitung, p. LXXIII). Das *Sina(u)don*

[1] Die Aussprache ignoriert das *c* noch heute (*kämlən*, nicht *kēmlən*!). Vgl. Johnston, *Place-names of Scotland* pp. XV, 53.

[2] Wenn mit Bezug auf dieses *recet* von *vaus de Camaalot* die Rede ist, so dürfen wir hierin den Einflufs der Etymologie von *Perce-vaus* erkennen. Die Gegend, wo Percevaus seine Jugend verlebte, mufs reich an Tälern gewesen sein.

der Arthurromane ist *Stirling*,[1] welche Stadt etwas nordwestlich von *Camelon* gelegen ist. Aus *Senaudone* (= **Cenaudone*) dürfte vielleicht **Cenpaudone* = *Campaudone* (*Schampfanzun*) entstanden sein,[2] wenn man nicht etwa noch stärkere Entstellung aus *Lindiden* (heute *Lidlithgow*, etwas östlich von Camelon) annehmen will. Es dürfte also nicht nur *Camelot*, sondern auch *Caralon-Caudon* mit *Camelon* identisch sein. *Sinadon* trat hinzu, entweder als Camelon benachbarte Stadt, oder weil es als *Gaste Cité* (*Bel Desconëu*) an die *Gaste Forest* (*de Camelot*), wo Perceval aufwuchs, erinnerte. Das Problem lautet jetzt nur noch: Wie kommt es, dafs *Camlan-Camelon* mit *Gomeret* (*Vannes*) alternieren konnte? Am bequemsten wäre es, anzunehmen, dafs aufser *Alain de Gomeret* auch ein *Alain* (oder *Alain Ban?*) *de Camelon* in die Arthurromane aufgenommen wurde? Die Hypothese ist nicht unmöglich; doch sie entbehrt der Stützen. Den Namen *Camelot* kann man sich als graphische Entstellung von *Camelon* erklären; oder man kann den Einflufs eines andern Namens, *Camelot*, voraussetzen; man nimmt ja an, dafs es in Somersetshire ein *Camelot* (heute *Camel*) gab; aber ob die *old records*, in denen es zu belegen sein soll, älter sind als die Arthurromane?[3] Wenn ja, so könnte man denken, dafs die Arthurromane Camelon und Camelot verwechselten. Endlich kann man wohl auch *Camelot* als Zwischenform von *Camelon* und **Cameret* oder **Camerot*, Variante von *Gameret*, *Gamoret*,[4] auffassen. Dann wäre der *Alain de *Gamerot*

[1] Nachweis in meinem Artikel über Gorre.

[2] Für *Stirling* kommt allerdings im Meraugis (v. 5233) auch die Form *Estreveline* vor. Der Sinn von *Sinaudon* war eben nicht mehr für jedermann verständlich. Gauvain konnte ganz wohl bei *Estreveline* eine Flotte versammeln, da früher der *Firth of Forth* Stirling erreichte.

[3] Dies müfste der Fall sein, wenn die Belege überhaupt Wert haben sollen.

[4] Wechsel von anlautenden *C* und *G*, die in den Hss. oft kaum zu unterscheiden sind, ist in Eigennamen sehr häufig (*Camaalot — Gamaalot, Cavalon — Gavalon, Calobrutus — Galobrutes* etc.); dasselbe gilt von *e* und *o* (vgl. oben auch *Gomorot*). Ferner ist die Möglichkeit der Bildung von Zwischenformen nicht zu bezweifeln; haben wir doch: *Cardeloet* (im holländischen Lancelot, vgl. Jonckbloet, *derde boek* v. 14584, 14690, 14941, 15893, auch im Reim, gleichbedeutend mit dem daneben gebrauchten *Kardoel*: v. 14684, 14944) = *Kardoel* + *Ca(r)meloet*; *Kardeloen* (im holländischen Lancelot, *tweede boek* v. 42409, gleichbedeutend mit *Carlioen* [v. 42492]) = *Kardoel* + *Carlioen*; *Karlof* (im englischen *Lybeaus Desconus* v. 858, als Variante von *Cardevile* [= *Cardeuil*]) = *Carlion* oder *Karlylle* + *Cardiff* (letzteres z. B. im *Yvain and Gawain*); *Cardelof* (im *Lybeaus* v. 1047) als Variante von *Cardevile*)

zu einem *Alain de Camelot* und endlich zu einem *Alain de Camlon-Cavalon* geworden. Diese Hypothese ist nicht aus der Luft gegriffen, wie folgendes zeigt. Ich citiere Zimmer (*Göttinger Gelehrte Anzeigen* 1890, p. 825—26): „Dafs diese Annäherung Arthurs an Wilhelm den Eroberer (in südwelschen Sagen) vor sich gegangen sein kann, also in dem von Gottfried benutzten Sagenmaterial vorlag, dafür läfst sich ein einwandfreies Zeugnis bringen. In der Hengwrt-Handschrift 536 haben wir eine Triadensammlung, betitelt *„Trioed Arthur ac wyr"*, Triaden von Arthur und seinen Kriegern; in Nr. 27 (Skene, *Four Ancient Books of Wales* II, 460) werden die drei ungetreuen Gefolge zusammengestellt. Hinsichtlich des dritten heifst es: und das dritte (war) das Gefolge von *Alan Fyrgan,* welches von seinem Herrn auf dem Wege während der Nacht umkehrte und ihn mit seinen Knechten bei Kamlan liefs, und da wurde er getötet. Dieselbe Triade findet sich noch in Hengwrt Ms. 220 und Llyfr coch o Hergest[1] . . . Alan Ffergant führte im Auftrage des Bretonengrafen Hoel die in Wilhelm des Eroberers Heer befindlichen bretonischen Hilfstruppen . . . In der wälschen Triade ist also eine Persönlichkeit (Alan Fergant) und eines der bemerkenswertesten Ereignisse der Schlacht von Hastings (die Flucht der Bretonen) in die Arthursage versetzt". Loth (*Revue Celtique* XIII, 19) bemerkt zwar mit Recht dazu, dafs nicht Alain Fergant, sondern ein anderer Bretone, *Alain le Roux, fils d'Eudon de Penthièvre,* an der Schlacht bei Hastings teilgenommen habe. Aber die Merkwürdigkeit besteht doch, dafs ein Bretonenfürst, der bis 1112 regierte, von einem Wälschen mit der Arthursage (Schlacht bei Camlan) in Verbindung gebracht wurde. Ich denke, der Wälsche mag ebenso wie Freeman und Zimmer den Alain de Penthièvre mit dessen Zeitgenossen Alain Fergant, der in einer Biographie Wilhelms des Eroberers einen wichtigen Platz einnehmen mufste und vom normannischen Standpunkt aus auch als Apostat bezeichnet werden konnte, verwechselt haben. Wahrscheinlich haben aber besonders die Arthurromane zu der Verbindung Alains mit Camlan das ihrige beigetragen; hier mag der Wälsche einen *Alain de Camelon* oder *de Camlon* gefunden

= *Cardoil* + *Cardiff*; *Tincarduel* (im Perlesvaus p. 237 in der Bedeutung von *Tintaguel*, vgl. p. 229—30) = *Tintaguel* + *Carduel*.

[1] Der Ortsname lautet hier *Gamlan*.

haben. Aber nicht einen *Alain Fergant de Camelon (Camelon)*, wird man einwenden. Nun, wir besitzen ja nicht mehr alle Romane. Vielleicht ist aber der romantische *Alain Fergant de Camelon* nicht ganz untergegangen. Ich habe schon gezeigt, dafs das *(Es)cavalon*-Abenteuer Gauvains bei Wolfram ursprüngliche Züge aufzuweisen scheint, die bei Chrétien fehlen. Bei Wolfram aber wird der König von (Es)cavalon, der, wie wir erschlossen, Alain heifsen mufste und auch in der Version des Livre d'Artus noch so heifst, *Fergulaht* genannt. Kann nicht *Fergulaht* aus *Fergant* entstanden sein?[1]

Wir kommen aber wohl noch auf anderem Wege zu *Alain Fergant*. Wir fanden Percevals Vater Alain mit dem auffallenden Beinamen *le Gros*.[2] Derselbe mufs historisch sein; aber unter allen bretonischen Fürsten, die Alain hiefsen, findet sich keiner mit diesem Beinamen. Einmal jedoch begegnen wir dem Beinamen *le Gros*, wenn wir die Namen der Fürsten der Bretagne durchmustern. Es gibt einen *Conan le Gros*; dieser aber ist gerade der Sohn und Nachfolger des Alain Fergant. Ist es da nicht wahrscheinlich, dafs der Beiname *le Gros* auf den Vater übertragen wurde? Von einem Bretonen kaum, wahrscheinlich aber von einem Franzosen. Der Verfasser des grofsen Graal, der zu dem *Alain le Gros* seiner Quelle noch einen Alain schuf, nannte ihn auch *le Gros*. Der Verfasser des Perlesvaus gibt

[1] Zum Einschub von *l* mit vorausgehendem Vokal vergleiche man *Strangelot* aus *Strangot* (s. meinen Aufsatz über *Gorre*), und *Galeschalains, dus de Clarans* (in einer Hs. des Prosa-Lancelot, s. Jonckbloet II, p. LXVI) aus *Galeschins, dus de Cl.* Der Seneschall des Königs von *(Es)cavalon* hat auch einen bretonischen Namen, *Guigambresil* (= *Uuicant* + *Bresel*; vgl. Zimmer, *Ztschr. f. frz. Spr.* XIII, 17).

[2] Diesen Beinamen haben auch noch *Marin* und *Meliot de Gomeret* im Perlesvaus-Druck, während Potvins Hs. statt dessen bei Marin nichts, bei Meliot *(de) Logres* hat (s. oben). Offenbar ist der eine Beiname aus dem andern durch graphische Entstellung entstanden. Ich bin geneigt, den Beinamen *le gros* bei Meliot für ursprünglicher zu halten; denn die Bemerkung, welche in der Hs. bei der ersten Erwähnung Meliots steht (*car sa mere fu fille a .i. riche conte du reaume de Logres*: p. 60) hätte doch wohl eine Entstellung von *Logres* in *le gros* verhindern müssen. Sie findet sich natürlich nicht im Druck. Das „Schlofs" Gomeret ist nach dem Perlesvaus in Grofsbritannien (Schottland?). Doch ist daraus selbstverständlich nicht zu folgern, dafs es ursprünglich nicht in der Bretagne war. Soll man *Meliot* als Entstellung von *Alain* (man denke an bezeugte Entstellungen wie *Elain, Julien, Vilain, Yvain*!) auffassen? Es ist eine müfsige Frage.

dem Vater des *Alain le Gros, G(l)ais,* auch den Beinamen *le Gros*, offenbar durch Übertragung. Vgl. auch *Meliot le Gros* und *Marin le Gros,* Sohn und Vater! Wer aber mochte den Beinamen Conans auf Alain übertragen? Der Verfasser des ältesten Percevalromans? Ich glaube nicht. Es ist zweifelhaft, ob dieser den *Conan le Gros* überhaupt kannte.

In dem ältesten Percevalroman hiefs wahrscheinlich Percevals Vater schon Alain, aber noch nicht *le Gros*. Denn ursprünglich war er ein *Alain de Gomeret* (*Vannes*), und dies war Alain Fergant, dem wir den Beinamen *le Gros* zuschreiben möchten, nicht. Es ist ganz klar, dafs, wenn von den zahlreichen Bretonenfürsten welche Alain hiefsen, mehrere zu Sagenhelden wurden, sie häufig konfundiert wurden. Die französische Nationalepik zeigt ja genug analoge Beispiele. Hinter dem Alain Fergant, Herzog der Bretagne (Dynastie von Cornouailles), mufs ein anderer Alain, Herrscher von Vannes, gestanden haben. An wen können wir da denken? Wir fanden oben, dafs der (*Alain de*) *Gomeret,* welcher bei Guiot-Wolfram Percevals Vater ist, den Beinamen *Mor* hatte. *Mor* (*m[u]er*) ist ein bretonisches Wort und bedeutet „grofs". Wir finden es als Beinamen eines andern bretonischen Fürsten auch im Französischen. Ich meine *Graelent de Finesterne* (*Finistère*), den wir auch als *Graelent Mor* und *Grailemuer* (= *Gradlonus Magnus*) antreffen (vgl. Zimmer, *Ztschr. f. frz. Spr.* XIII, 1 ff.). Es gibt nur einen bretonischen Fürsten, Namens Alain, welcher den Beinamen *Mor* hatte: Alain, Sohn des Pasquiten, welcher im Jahr 877 Graf von Vannes wurde und zehn Jahre später, als Iudicael, Graf von Rennes im Krieg gegen die Normannen umkam, die Herrschaft über die ganze Bretagne erlangte. Er erwarb sich grofsen Ruhm durch einen glänzenden Sieg über die Normannen. Er regierte bis 908. Da ihn seine Zeitgenossen den Grofsen nannten, wird wohl die Erinnerung an ihn nicht so bald verschwunden sein. Der Beiname *Mor* wurde von den Franzosen natürlich nicht verstanden;[1] darum wurde er wohl von den einen Dichtern weggelassen; darum verhinderte er wohl auch nicht das Antreten eines andern Beinamens, *le Gros*. Wie erklärt sich nun die Verwechslung mit *Alain Fergant* (*le Gros*)?

Bekanntlich hat Perceval in denjenigen Romanen, welche die sogenannte Graallegende enthalten, eine etwas komplizierte

[1] Der beste Beweis hierfür ist die Form *Grailemuer*.

Verwandtschaft. Sie mufs ursprünglich viel einfacher gewesen sein. Die Kompliziertheit entstand nur dadurch, dafs man Perceval mit dem Graalhüter verwandt machen wollte resp. umgekehrt. Perceval, resp. sein Vertreter Galaad, erscheint entweder als der Neffe oder als der Enkel, oder als der Vetter[1] desjenigen, der vor ihm den Graal besafs. Jedermann, der die mitttelalterlichen Romane kennt, weifs, wie leicht diese Verwandtschaftsnamen wechseln. Bei Robert de Borron ist Perceval väterlicherseits, bei Guiot-Wolfram, Chrétien und im Perlesvaus mütterlicherseits mit dem Graalhüter verwandt. Beides kann nicht ursprünglich sein; denn es ist selbstverständlich, dafs die „Percevalsage" nur einmal mit der Graallegende verknüpft wurde. Wir müssen uns hier auf Robert de Borrons Seite stellen, weil wir nur unter dieser Bedingung die Verwechslung von *Alain Mor de Gomeret* mit *Alain Fergant* gut rechtfertigen und die Einführung des Beinamens *le Gros* befriedigend erklären können. Doch die jüdische Genealogie bei Robert kann uns über die Sage keine Auskunft geben. Eine für unsern Zweck interessantere Genealogie bietet Guiot-Wolfram.

Bei ihm hat Perceval als Graalhüter zum Ahnen den König *Titurel*.[2] Es ist schon von andern darauf aufmerksam gemacht worden, dafs sein Name mit demjenigen des Laihelden *Tidorel* identisch ist. Aber, wahrscheinlich unter dem Eindruck des Dogmas, dafs alles, was Wolfram mehr hat als Chrétien, die Erfindung des „*bon Bavarois*" sei, forschte man nicht weiter nach, und dachte sich wohl, dafs Wolfram den Namen *Tidorel*, und nur den Namen, irgendwo aufgegabelt und in seinen Tigel geworfen habe. Der Tidorel-Lai ist eine nicht wenig entstellte Version des Psyche-Themas, die zur Stammsage der Herzöge der Bretagne gemacht worden war. Tidorel ist der uneheliche Sohn einer Königin der Bretagne und eines übernatürlichen Seeritters, welcher mit ihr während mehr als 20 Jahren geheime Zusammenkünfte hatte. Demselben geheimen Verhältnis entsprofs eine Tochter. Der König der Bretagne glaubte, dafs es seine Kinder wären, und so folgte ihm Tidorel auf den Thron, und da dieser unverheiratet und kinderlos blieb, wurden die Nachkommen seiner an

[1] Dies ist das Unursprünglichste; es findet sich nur bei Chrétien, wo es eigentlich gleichzeitig zwei Graalhüter gibt.

[2] Der Name findet sich auch in Hartmanns Erek.

einen Grafen verheirateten Schwester seine Nachfolger. Zu diesen gehörten auch (es sind die einzigen, die mit Namen genannt werden) *li quens Alains et puis après ses filz Conains.* In dem Lai ist tatsächlich Tidorel eine ganz überflüssige Persönlichkeit. Er ist weder Stammherr der Bretonenfürsten, noch hat er eine Rolle in dem Psyche-Thema. Es ist aber klar, dafs derjenige, nach welchem der Lai betitelt ist, in der ursprünglichen Fassung des Lai nicht überflüssig war. Entweder mufste Tidorel der Name des Seeritters sein, oder Tidorel mufste die Rolle seiner Schwester haben; d. h. von ihm mufsten die Bretonenfürsten abstammen. Die letztere Alternative ist die wahrscheinliche, da die Schwester offenbar eine unursprüngliche Person ist. Die Umformung der hübschen Erzählung in eine Stammsage der Bretonenfürsten diente ursprünglich jedenfalls zur Verherrlichung der letztern (speziell des Alain und Conain); denn der Seeritter war ursprünglich ein Gott. Wir werden unwillkürlich an die Erzählung von dem Schwanritter *Helias-Lohengrin* erinnert, auf dessen Umgang mit einer Herzogin von Bouillon ein Dichter, der wohl im Dienste eines Nachkommen Gottfrieds von Bouillon stand, die Geburt des letztern zurückführte.[1] Aber die uns erhaltene Version des Tidorel-Lai

[1] Es ist ein sonderbarer Zufall, aber doch wohl nur ein Zufall, dafs ein Ahne und ein Nachkomme Percevals die Helden von sehr ähnlichen Versionen des Psyche-Themas sind. Im ursprünglichen Tidorel mufste natürlich die Königin der Bretagne das Verbot des Seeritters, nicht nach seinem *estre* zu fragen, übertreten (wie die Herzogin von Bouillon); und nur infolgedessen sollte das geheime Verhältnis entdeckt werden; und es sollte nicht Tidorel, der Sohn des Seeritters, sondern dieser selbst sich in den See stürzen, um in sein Reich zurückzukehren (wie Helias-Lohengrin wieder das Schwanschiff bestieg). Ich glaube, dafs auch die Schwanrittersage bretonischen Ursprungs ist; denn nicht nur finden wir in der Bretagne das Psychethema bezeugt, sondern auch das charakteristische von einem Schwan gezogene Schiff ist in einem Roman bretonischer Herkunft, der *Vengeance Raguidel*, anzutreffen. Das Kinderzeugen aber gehört nicht zum Psychemotiv. Das Motiv, wonach ein berühmter Fürst (wie Tidorel und Gottfried von Bouillon) aus der ehebrecherischen Verbindung eines Gottes mit einer verheirateten Fürstin hervorgegangen ist, scheint gut keltisch zu sein. „Die Zeugung des Mongan" (dies ist der Titel eines irischen Textes, herausgegeben von Kuno Meyer in *Voyage of Bran son of Febal* p. 44 ff.), hat Ähnlichkeit mit dem Tydorel-lai. Während *Fiachna*, König von *Ulster*, in Schottland war, um Aedan im Krieg gegen die Sachsen zu helfen, da kam ein Mann von edlem Aussehen zu Fiachnas Weib und wollte sie beschlafen. Sie weigerte sich erst; aber, als er erklärte, dafs sie durch Nachgeben ihren Gatten vom Tode erretten könnte, liefs sie es geschehen. Der Fremde verhalf dann Fiachna zum Sieg und berichtete ihm

ist nicht die ursprüngliche, sondern eine Umarbeitung, geradezu eine Parodie. Der Bearbeiter war wohl den bretonischen Fürsten nicht sehr günstig gesinnt. Er machte aus dem Gott einen Teufel. Dies zeigt die Einführung des Sprichworts: *Qui ne dort pas, n'est pas d'home.* Dies gilt nicht von einem Gott, sondern von einem Teufel; *car deiables ne puet dormir,* heifst es z. B. im Prosa-Lancelot (Jonckbloet II, p. XII). Jenes Sprichwort ist aber das Leitmotiv der Parodie. Der Parodist liefs wohl Tidorel aus Scham über seine Abstammung an Stelle des Seeritters in den See springen, und vielleicht hat er, um diese Änderung besser anbringen zu können, auch Tidorels Schwester eingeführt. Von dem Parodisten stammt die fabliau-artige Episode von der armen Witwe und ihrem Sohn, dem Goldschmied. Ihm ist überhaupt alles zuzuschreiben, was sich auf's Nicht-Schlafen und Zuviel-Schlafen bezieht. Es ist übrigens hier nicht alles klar; auch vermifst man die Logik. Aber wo eben mittelalterliche Dichter fremde Motive in eine Erzählung einführen, verraten sie sich immer durch Widersprüche, die bestehen bleiben. Warum kann Tidorel nicht schlafen, während von seiner Schwester nicht das Gleiche gesagt wird und ihre Nachkommen sogar zu viel schlafen? Im Mittelalter war man überzeugt von der Vererbungstheorie; aber man glaubte wohl nur an Vererbung in der männlichen Linie. Es ist möglich, dafs der Parodist auch mit Rücksicht darauf die Schwester erfunden hat. Warum heifst es aber von ihren Nachkommen: *par lignage dormiront Molt mieus que autre gent ne font?* Ich kann mir dies nur als eine giftige Insinuation

das Geschehene. Die Königin gebar einen Sohn; er hiefs *Mongan* Sohn des *Fiachna,* war aber in Wirklichkeit *Mongan* Sohn des *Manannan mac Lir* (des bekannten Meergottes). Eine andere Version findet sich bei Kuno Meyer l. c. p. 70 ff.: Hier erwirkt sich Manannan von Fiachna selbst die Erlaubnis, sein Weib zu beschlafen und er verkündet: *It shall be none the worse for thee; for a glorious child shall be begotten by me there, and from thee he shall be named Mongan the Fair, son of Fiachna the Fair. And I shall go there in thy shape so that thy wife shall not be defiled by it. And I am Manannan son of Ler* etc. Dasselbe Motiv, doch mit einem neuen Zug versehen, findet sich auch in der kymrischen Sage, in der Zeugung Arthurs nach der Darstellung des Galfrid von Monmouth (der Nennius unbekannte und erst von Galfrid zum König von Britannien gemachte *Uther Pendragon* wird wohl auch eine mythische Person sein). Bekanntlich gehört hierher auch die Zeugung des Herakles in der griechischen Mythologie. Mit einem solchen Motiv wurde dann in der Bretagne noch das Psyche-Motiv verbunden.

erklären: die Bretonenfürsten schlafen deshalb so viel, weil ihr Ahnherr gar nicht schlief; sie müssen nachholen, was dieser versäumte. Die Logik wurde der Satire geopfert.

Wer sind nun Graf *Alain* und sein Sohn *Conan*? G. Paris (*Rom.* VIII) bemerkt: *Le comte Alain et son fils Conain, qui sont présentés aux vers 147—148 comme devant descendre de la sœur de Tydorel, peuvent être reconnus soit dans Alain III (1008—1040) et Conan II (1040—1066), soit plutôt dans Alain Fergant (1084—1113) et Conan le Gros (1113—1148).* Ich glaube, dafs nur die letztern beiden gemeint sein können. Der Lai kann nicht schon um die Mitte des 11. Jahrhunderts verfafst worden sein, und wenn auch das Thema alt ist, so ist es doch nicht die Umbildung desselben zur Stammsage der Bretonenfürsten. Der im Lai genannte Conan, wenn nicht auch Alain, mufs ein Zeitgenosse des Verfassers gewesen sein. Denn wie sollte ein Autor des 12. Jahrhunderts unter den zahlreichen Nachkommen des Tidorel resp. seiner Schwester gerade Alain III (V) und Conan II herausgreifen, die weder am Anfang noch am Ende standen und durch nichts besondern Ruhm erlangten, wahrscheinlich im 12. Jahrhundert schon vergessen waren! Wenn dem Dichter die beiden Paare Alain und Conan bekannt gewesen wären (und das jüngere Paar mufste ihm bekannt sein), so hätte er sich so ausdrücken müssen, dafs keine Verwechslung vorkommen konnte.[1] Wie kam nun aber der Parodist dazu, von der Schläfrigkeit der Bretonenfürsten zu sprechen? Er war wohl jünger als *Conan le Gros*, und vielleicht der Zeitgenosse eines Bretonenfürsten, der wirklich als schläfrig bekannt war. Dies mag ihn veranlafst haben, die Schläfrigkeit des letztern *par lignage* zu erklären. Doch schon der Beiname Conans, *le Gros*, in Verbindung mit der teuflischen Abstammung desselben, mag ihn zu seiner Satire Anlafs gegeben haben; Schläfrigkeit verbindet man ja gern mit Beleibtheit. Wir dürfen vielleicht annehmen, dafs er in seiner Quelle den Beinamen Conans, *le Gros*, vorfand, der dann aber bei der Überlieferung des Lai verloren ging.

Der Percevaldichter kannte wohl noch die ältere Version des Lai, in welcher die Schwester Tidorels noch nicht existierte

[1] Der Tidorel-lai in seiner ältesten Form mufs also vor der Mitte des 12. Jahrhunderts verfafst worden sein. Doch wir besitzen, wie gesagt, nur die Parodie davon.

und die Grafen Alain und Conan als Nachkommen Tidorels bezeichnet wurden und Conan noch den Beinamen *le Gros* hatte. Er identifizierte dann den Alain des Lai, auf den er den Namen *le Gros* übertrug, mit dem *Alain Mor de Gomeret* (*Vannes*), Vater Percevals. Der Name Alain bildete das *tertium comparationis*, das die Verknüpfung von Tidorel und Perceval erklärt. Wir können voraussetzen, dafs im Lai auch der Name *Fergant* vorkam, wenn wir nicht das Vorkommen dieses Namens im (*Es*)*cavalon*-Abenteuer Gauvains durch die Annahme, dafs eine andre Alainsage benutzt wurde, erklären wollen. Wer war der Percevaldichter, welcher die beiden Alains identifizierte und Perceval zum Nachkommen Tidorels machte? Nicht Wolfram, auch nicht Guiot (sie kannten wohl den Namen Alain gar nicht), sondern ein älterer, auf den sowohl Guiot wie Chrétien wie Robert direkt oder indirekt zurückgehen.[1] Aus dem Tidorel-Lai überkam Robert den Beinamen *le Gros*, Guiot-Wolfram den Namen *Tidorel*.[2]

Der Name *Tidorel* mufs bretonisch sein. Es ist wohl der Name *Tuduoret*,[3] dem wir in einer bretonischen Urkunde des Jahres 868 begegnen (A. de Courson, *Cartulaire de l'abbaye de Redon* p. 188). Vielleicht war der Name *Tuduuoret* durch Konfusion an Stelle von *Iuduuoret* (zu belegen in einer Urkunde von 839 oder 844 und einer andern von 849, cf. ibid. p. 81, 202) getreten. Bei Dom Lobineau (*Hist. de Bretagne*, t. I, *Table généalogique*) finden wir nämlich einen *Iuduuoret* (*Iunuuoret*? letzterer Name im Cartulaire de l'abbaye de Redon) unter den 22 Kindern des Grafen Iatheal, von denen nur Iudicael zur Regierung kam (7. Jahrh.). Auch einen *Iuthurrel*, Grafen von Rennes, Sohn des Audren, Königs der Bretagne (5. Jahrh.), kennen die Chroniken

[1] Dafs jener Dichter den Tidorel gleich in Verbindung mit dem Graal brachte, ist wahrscheinlich. Der Graal war wohl ursprünglich nicht eine christliche Reliquie, sondern ein Zaubergegenstand, und als Hüter eines solchen eignete sich ein Sohn des übermenschlichen Seeritters sehr gut.

[2] Es ist klar, dafs Robert die, sei es nun göttliche oder teuflische, jedenfalls nicht-christliche, Abstammung des Graalhelden nicht dulden konnte. Vielleicht kannte sie Chrétien und wollte sie für den Schlufseffekt aufbewahren, den er aber nicht mehr zu stande brachte. Guiot behielt sie bei, doch ohne direkt etwas von der übermenschlichen Abstammung Tidorels merken zu lassen.

[3] *-et* wechselt im Französischen mit *-el*, da der Nominativ *-es* (< *-ez*) von *-el* graphisch kaum zu unterscheiden ist (*Bisclarel* [Renard Contrefait] neben *Bisclavret*, und umgekehrt *Aguisset* neben *Aguisel*). Andere Beispiele s. Förster, A. zu Erec v. 1700).

(Daru, *Hist. de Bretagne* I, 76). Was uns über jene Zeit berichtet wird, ist Sage. Es ist aber nach dem Gesagten wohl möglich, dafs es einmal einen Bretonenfürsten, Namens *Judworet* oder *Tudworet*, gab, und dafs die Sage diesen zum Stammvater der Grafen oder Herzöge der Bretagne machte.[1]

Nachträge.

Es ist vielleicht nicht blofs ein Zufall, dafs der bekannte Herzog von *Clarence* (in *Norgales*), dessen Name uns nicht nur in der Form *Galeschin* (so bei P. Paris und in Sommers Ausgabe der Pseudo-Mapschen Merlin-Fortsetzung), sondern auch in der Form *Galeschalain* (Jonckbloet II, p. LXVI) - *Galestalain* (Lancelot-Druck von 1520: I, f. 177 a, 190 neben *Calahin* < *Gales[c]hin*: I, f. 176 a) begegnet, nach dem Prosa-Lancelot aus *Escavalon* gebürtig ist (*RTR* IV, 215, Druck von 1520, I, f. 177 a). Es kommt nun natürlich darauf an, welche von den beiden Formen, *Galeschin* oder *Galeschalain*, die ursprünglichere ist, eine Frage, die wir nicht entscheiden können. Sollte man sich zu Gunsten von *Galeschalain* zu entscheiden haben, so möchte man diesen Namen mit *Garuscalain* identifizieren. Ein Ritter mit diesem Namen erscheint in der *vaux*-Episode des Prosa-Lancelot als Räuber der Königin Guenievre (vgl. *RTR* V, 160 f., Jonckbloet II, p. CXXIV – V, Druck von 1520, II, f. 36 c ff.; vgl. auch den bereits erwähnten Artikel über *Gorre*!). Wir können nun annehmen, dafs der Name *Galesc(Garusc)-alain* als Doppelname aufgefafst wurde, dessen Bestandteile man nach Analogie anderer Doppelnamen (vgl. z. B. *Blios-Bleheris* und meinen Artikel über *Gorre*!) auch einzeln gebrauchte. So hätte neben *Galesc(Garusc)-alain de(s)cavalon* auch der Name *Alain de(s)cavalon* entstehen können, welcher dann mit *Alain de Gomeret* identifiziert werden mochte (vgl. oben p. 86). *Galesch(ala)in* ist nach dem Prosa-Lancelot der Bruder des *Dodinel*. Dodinel aber hatte, wie uns ein in der Fortsetzung von Chrétiens Perceval erhaltenes Fragment eines Dodinel-Romans zeigt, dieselben *Enfances* wie Perceval, und der Name Dodinel bedeutet nach Wisse und Colin (*Parzifal* 281 8) *törlin*, kann also auch ein sobriquet

[1] Ich habe in diesem Aufsatz absichtlich manches ausgelassen oder nur gestreift, nicht etwa weil es meinen Hypothesen widerspräche (dies ist nämlich nicht der Fall), sondern weil die Besprechung desselben viel zu umfangreich geworden wäre.

desjenigen Helden sein, der gewöhnlich unter dem sobriquet *Perceval* bekannt ist. Dodinels und Galesch(ala)ins Vater ist König *Tradelinant de Norgales*. Neben *Tradelinan* erscheinen die Varianten *Belinan*, *Halinan* und *Helinan* (vgl. *RTR* III, 361 und Druck von 1520: I, f. 110). Letztere zwei Namensformen kommen aber häufig als Varianten von *Alain* vor, und dieses ist der Name von Percevals Vater.

Der Prosa-Lancelot kennt auch einen Ritter, Namens *Helyas le desrayé* (Druck von 1520, I, f. 132a). Er hat eine ganz unursprüngliche Rolle, für die kein Name nötig war. Wie nämlich der Verteidiger der einen der beiden nach Sorelois führenden Brücken, des *pont norgalois*, von Gauvain besiegt und verwundet wurde, machte jener Helyas dem Galehout das Angebot, sein Nachfolger zu werden; dasselbe wurde angenommen. *Helyas* erscheint nun nicht selten als Variante von *Alain*; *desrayé* ist offenbar *desréé*. Man fragt sich also, ob es nicht einen *Alain le desréé* (vielleicht von *Caralon*) gab, mit welchem *Alain de Gomeret* identifiziert werden mochte, so dafs das Epithet *le desréé* auf ihn überging, wodurch dann die nachherige Konfusion mit *Sagremoret le desréé* leichter vor sich gehen konnte. Der Vorgänger des Helyas hiefs *Helynant des Illes* (*Elinans des Illes*: Jonckbloet II, p. LVIII = *RTR* III, 47). Auch *Elinan* kommt, wie bereits erwähnt, als Variante von *Alain* vor.

Zürich. E. Brugger.

Die Konjugation im Patois von Crémines (Berner Jura).

Vorbemerkungen.

Die nachstehende Arbeit verfolgt den Zweck, die Konjugationsverhältnisse im Patois von Crémines klarzulegen, in einer Mundart, die wie alle den protestantischen Gegenden des Berner Jura angehörenden einem nicht mehr fernen Untergange geweiht ist. Die Beschränktheit des Gebietes, auf dem das Material gesammelt wurde, und die Tatsache, dafs es vorläufig an der Möglichkeit gebricht, die nächstverwandten Patois zur Vergleichung heranzuziehen, lassen mir einige Zurückhaltung in der Verwendung von Erklärungstheorien angezeigt erscheinen. Wenn ich also mehrmals bei der Besprechung wichtiger Phänomene auf ein abschliefsendes Urteil verzichte, so geschieht es aus der Erwägung heraus, dafs eine Einzeluntersuchung besser daran tut, den Sachverhalt auf dem ihr zugewiesenen Gebiet eingehend darzustellen, als sich in Theorien zu ergehen, die der Gefahr ausgesetzt sind, durch die Ergebnisse von Forschungen in verwandten Idiomen widerlegt zu werden.

Die Transskription, die nämliche, die in meiner Abhandlung über den Vokalismus (Basler Dissertation 1896) verwendet wurde, ist den Fachleuten aus den in der Zeitschrift für romanische Philologie erschienenen Arbeiten (z. B. von Gauchat und Horning) bekannt. Ich bemerke hier nur, dafs der mit *ä* bezeichnete Vokal mit der gleichen Zungenstellung hervorgebracht wird wie das franz. *a* in *là*, aber unter Zurückziehung der Mundwinkel und der dadurch bedingten Veränderung in der Lippenstellung.

Paradigmata.

I. *grävā̆* (*gravare, Bed. nuire).

Präs. *grävä, gräv, gräv, grävã, grävā̆, grävã.*
Imperf. *grävǭ, grävǭ, grävä, grävį̄, grävi, grävį̄.*
Fut. *gräv°rä, gräv°rę, gräv°rę, gräv°rę̃, gräv°rä, gräv°rę̃.*
Kond. *gräv°rǭ, gräv°rǭ, gräv°rä, gräv°rį̄, gräv°ri, gräv°rį̄.*
Präs. Konj. *grävǭ, grävǭ, grävä, grävį̄, grävi, grävį̄.*
Imper. *gräv, grävā̆.* Part. Präs. *grävę̃.*
Part. Perf. *grävä.*

II. *mę̃džī°* (manducare).

Präs. *mę̃džä, mę̃dž, mę̃dž, mę̃džã, mę̃džī°, mę̃džã.*
Imperf. *mę̃džǭ, mę̃džǭ, mę̃džä, mę̃džį̄, mę̃dži, mę̃džį̄.*
Fut. *mę̃dž'rä, mę̃dž'rę, mę̃dž'rę, mę̃dž'rę̃, mę̃dž'rä, mę̃dž'rę̃.*
Kond. *mę̃dž°rǭ, mę̃dž°rǭ, mę̃dž°rä, mę̃dž°rį̄, mę̃dž°ri, mę̃dž°rį̄.*
Präs. Konj. *mę̃džǭ, mę̃džǭ, mę̃džä, mę̃džį̄, mę̃dži, mę̃džį̄.*
Imper. *mę̃dž, mę̃džī°.* Part. Präs. *mę̃džę̃.*
Part. Pass. *mę̃džī°.*

III. *tšwäzi* (kausjan, frz. choisir).

Präs. *tšwäza, tšwäza, tšwäza, tšwäzašã, tšwäzāt, tšwäzašã.*
Imperf. *tšwäzašǭ, tšwäzašǭ, tšwäzašä, tšwäzašį̄, tšwäzaši, tšwäzašį̄.*
Fut. *tšwäzaträ* etc. Kond. *tšwäzatrǭ* etc.
Präs. Konj. *tšwäzaš, tšwäzāš, tšwäzāš, tšwäzašį̄, tšwäzaši, tšwäzašį̄.*
Imper. *tšwäza, tšwäzāt.* Part. Präs. *tšwäzašę̃.*
Part. Perf. *tšwäzi.*

IV. *ǭfri* (offerre, frz. offrir).

Präs. *ǭfrä, ǭfr, ǭfr, ǭfrã, ǭfri, ǭfrã.*
Imperf. *ǭfrǭ* etc. Fut. *ǭfr°rä.*
Kond. *ǭfr°rǭ.* Präs. Konj. *ǭfrǭ* (wie *grävǭ*).
Imper. *ǭfr, ǭfri.* Part. Perf. *ǭfri.*

V. *təni* (tenere).

Präs. *tį̄, tį̄, tį̄, təñã, təni, təñã.* Imperf. *təñǭ.*
Fut. *tərä.* Kond. *tərǭ.*
Präs. Konj. Sing. *tãny°*, Plur. *təñį̄, təñi, təñį̄.*
Imper. *tį̄, təni.* Part. Präs. *təñę̃.*
Part. Perf. *təni.*

VI. *voyä* (volere).

Präs. *vǫ̈, vǫ̈, vǫ̈, vᵊlã, vᵊlä, vᵊlã.* Imperf. *vᵊlǭ.*
Fut. *vorä.* Kond. *vorǭ.*
Präs. Konj. *vǫy, vǫy, vǫy, voyį̄, voyi, voyį̃.*
Part. Präs. *voyę̃.* Part. Perf. *voyü.*

VII. *mãtr* (mittere).

Präs. *mã, mã, mã, mãtã, mãt, mãtã.*
Imperf. *mãtǭ.*
Fut. *mãträ.* Kond. *mãtrǭ.*
Präs. Konj. *mãt, mãt, mãt, mãtį̄, mãti, mãtį̃.*
Part. Präs. *mãtę̃.* Part. Perf. *mi.*

VIII. *sãtr* (sentire).

Präs. *sã, sã, sã, sãtã, sãt, sãtã.* Imperf. *sãtǭ.*
Fut. *sãträ.* Kond. *sãtrǭ.*
Präs. Konj. *sãt, sãt, sãt, sãtį̄, sãti, sãtį̃.*
Part. Präs. *sãtę̃.* Part. Perf. *sãtü.*

IX. *kõdür* (conducere).

Präs. *kõdü, kõdü, kõdü, kõdüã, kõdüt, kõdüã.*
Imperf. *kõdüǭ.*
Fut. *kõdürä.* Kond. *kõdürǭ.*
Präs. Konj. *kõdüᵛ, kõdüᵛ, kõdüᵛ, kõdüyį̄, kõdüyi, kõdüyį̃.*
Part. Präs. *kõdüyę̃.* Part. Perf. *kõdü.*

X. *tχ̄ᵛr* (quaerere).

Präs. *tχ̄ᵛ, tχ̄ᵛ, tχ̄ᵛ, tχərã, tχ̄ᵛt, tχərã.*
Imperf. *tχərǭ.*
Fut. *tχ̄ᵛrä.* Kond. *tχ̄ᵛrǭ.*
Präs. Konj. *tχ̄ᵛy, tχ̄ᵛy, tχ̄ᵛy, tχüyį̄, tχüyi, tχüyį̃.*
Part. Präs. *tχərę̃.* Part. Perf. *tχərü.*

XI. *ävwä* (habere).

Präs. *ä, ę, ę, ę̃, ä, ę̃.* Imperf. *ävǭ.*
Fut. *ärä.* Kond. *ärǭ.*
Präs. Konj. *ǭ, ǭ, ä, ǫ̃, i, ǫ̃.* Imper. *ǭ, ǭt.*
Part. Präs. *äyę̃.* Part. Perf. *äyü.*

XII. *ętr* (*essere).

Präs. *sǫ̈, ę, a, sõ, ęt, sõ.*	Imperf. *ę̄tǭ.*
Fut. *särä.*	Kond. *särǭ.*
Präs. Konj. *sǭ, sǭ, sä, sį̃, si, sį̃.*	Imper. *sǭ, sit.*
Part. Präs. *ę̄tę̃.*	Part. Perf. *äyü.*

A. Allgemeines.

1. Die Tempora.

§ 1. Sehen wir von den nahezu oder durchweg gemeinromanischen Erscheinungen in der Bildung der Tempora ab, wie das Verschwinden des lateinischen Plusquamperfekts und die Neubildung des Futurs mit Hilfe von habere etc., so ergibt sich als weiterer Verlust für das Patois von Crémines die Aufgabe des lateinischen Perfekts. Natürlich ist auch das Imperfekt des Konjunktivs nicht mehr erhalten, das gemeinromanische amassem also so wenig wie das lateinische amarem; seine Funktionen hat das Präsens Konj. übernommen. Als eine weitere Verarmung kann es bezeichnet werden, dafs in den *a*-Verben (Infinitiv auf -are im Lateinischen) und in einem Teile der *i*-Verben (Infinitiv auf -ire im Lateinischen) Imperfekt des Indikativs und Präsens des Konjunktivs zusammengefallen sind. Näheres darüber s. §§ 28 und 29. Nicht gebräuchlich ist die 1. Pers. Plur. des Imperativs und wenig verwendet wird das Partizip des Präsens.

2. Die Konjugationsklassen.

§ 2. Die übliche Gruppierung der Verben nach der Endung des Infinitivs erweist sich oft als eine willkürliche, durch die Flexion nicht gerechtfertigte Einteilung; häufig stehen sich Verben zweier verschiedener Klassen näher als solche mit identischer Infinitivendung. So haben z. B. die drei Verben *satši* (siccare), *nǫ̈ri* (nutrire) und *džoyi* (gaudire) aufser der Infinitivendung nichts gemein, nicht einmal das Futur, denn *satši* folgt mit Ausnahme der mit dem Infinitiv übereinstimmenden 2. Pers. Plur. Präsens Ind. und des Plurals des Imperativs durchaus dem Paradigma

grärā oder *tšẹ̄tā̄* (cantare), während *nọ̈ri* der Inchoativklasse angehört und *džoyi* sich in der Flexion den Verben mit der Infinitivendung -ēre im Lateinischen, wie *mọ̈dr* (molere) anschliefst.

§ 3. Nicht immer läfst schon der erste Blick auf die Konjugation erkennen (wie bei *satši*), dafs trotz der abweichenden Endung des Infinitivs von einem eigentlichen Konjugationswechsel nicht gesprochen werden kann, sondern dafs nur eine sekundäre, unter Einwirkung einer Analogie entstandene Form des Infinitivs vorliegt. Sentire findet sich in unserem Patois als *sātr*; die Flexion des Verbs würde der Annahme nicht widersprechen, dafs wir eine ursprüngliche Form *sentére anzusetzen hätten, denn die Personalendungen sind für die lat. -ēre- und die nicht inchoativen -īre-Verben zusammengefallen. Da aber aufser sentire auch repoenitere den Übergang in die Infinitive auf -ĕre vollzogen hat, *r'pātr*, so liegt eine Analogie nach *mātr* (mittere, die Nasalisation kann auch von einem vorhergehenden *m* bewirkt werden) näher als das von Meyer-Lübke (*Grammatik der Rom. Sprachen* II, § 125) wegen der grofsen dialektischen Ausdehnung des Infinitivs auf -ere angenommene lat. *séntere, gleichsam durch Rückschlufs gebildet nach dem Perf. sensi. Haben doch die drei Verben soviel ähnliche Formen, wie Präs. Sing. *mā*, *sā*, *r'pā*, Plur. 1. und 3. Person *mātā*, *sātā*, *r'pātā*, Imperfekt *mātọ*, *sātọ*, *r'pātọ*, dafs ein Einflufs des am meisten gebräuchlichen *mātr* auf den Infinitiv der andern leicht erklärlich ist.

§ 4. Als Verben, die im Gegensatz zum Französischen keine Änderung der Konjugation aufweisen, sind zu nennen *pyọ̈vr* (*pluvere, fr. pleuvoir) und *s'kur* (subcutere, afr. secourre, nfr. secouer). Über den Stammvokal des letztgenannten Verbs vgl. § 14. S. ebenda auch die Infinitive *tẓọ̈dr* (colligere) und *r'sidr* (recipere), die zwar in unserem Patois der dem Lateinischen entsprechenden Konjugationsklasse angehören, sich jedoch als Analogiebildungen charakterisieren.

3. Der Stamm.

§ 5. Unter dem Einflufs des Tones eingetretene Modifikationen sind im Singular des Präsens ziemlich häufig: *tọsnā* (*tussinare, tousser) erzeigt in der 2. und 3. Pers. *tọ̈šẹ̄n*, *ästä*

(*adseditare, asseoir), *äsęt, ęšprä* (sperare), *ęšpęr, tš'sä* (*captiare), *tšęs* etc. In den drei Verben *äp'rtši* (fr. approcher), *kərvi* (coprire) und *dərmi* (dormire) ist aufser der Veränderung des Vokals noch die Metathese des *r* zu konstatieren: *äprętš, kręv, drę̄m. Särvi* (servire) und *mərä* (*morire, über den Infinitiv s. § 15) bilden regelmäfsig im Präsens *sę'* und *mǖ'* (vgl. cervu *sę'* und coriu *tχǖ'*): *fəri* (ferire) hat im Präs. Sing. *fi'* (vgl. feru *fi'*) und bildet auf der Basis des Singulars einen neuen Stamm ohne *r*: 1. und 3. Plur. *fiã*. Dem Verlust der Liquida *r* analog ist derjenige des Labials bei *ękrir* (scribere), *r'sidr* (recipere) und *vivr* (vivere), denn die 1. und 3. Plur. des Präsens heifsen *ękriã, r'siã* und *viã*: hier ist zudem die Möglichkeit eines Einflusses von *rir* (ridere) nicht zurückzuweisen.

§ 6. Nicht selten ist der Fall, dafs Verben der *i*- und *e*-Klasse einen mouillierten oder sonstwie durch Jotazierung affizierten Stammauslaut aufweisen, so *təni* (*tenire), Stamm *təñ-, pwär* (prehendere s. § 14), Stamm *prãñ-, pχę̄dr* (plangere), Stamm *pχę̄ž-, yȫr* (legere), Stamm *yöž-, mọ'dr* (mordere), Stamm *morž-, fõdr* (fundere), Stamm *fõž-*. In allen zitierten Beispielen war zur Bildung des Stammauslautes, wie er heute gestaltet ist, ein *j* nötig, auch bei *morž-* von *mọ'dr* und *pərž-* von *pö'dr*, denn in Crémines bleibt die Konsonantengruppe *rd* im Gegensatz zur Franche-Comté und zu einem Teil Lothringens und des Berner Jura intakt (cf. *Bulletin du glossaire des patois de la Suisse romande* III, 17): cardone *tšärdõ*. Nun ist die Nachwirkung eines *j* am ehesten bei *təni* und *vəni*, sowie bei dem von diesen beiden Verben in der Konjugation beeinflufsten *pwär* (prendere; vgl. nfr. tienne, vienne und prenne) wahrscheinlich, nur hat gerade die in erster Linie in Betracht fallende Form veniunt keinen direkten Nachfolger; denn *vəñã* kann nur von einer endungsbetonten Form abgeleitet werden (s. § 22). Ist die Erklärung der Jotazierung mit Hilfe *j*-haltiger Endungen schon für *vəni, təni* und *pwär* nicht ohne weiteres einleuchtend, so wird die Sache nicht besser durch die Notwendigkeit, in den übrigen Stämmen mit jotaziertem Auslaut Analogien sehen zu müssen. Ich ziehe darum vor, die Jotazierung als aus dem Präsens des Konjunktivs verschleppt zu betrachten, wobei wohl auch frühere Fortsetzer von venio, veniunt wirkten. Gegen diese Deutung lassen sich allerdings zwei Einwände geltend machen.

Einmal muſs es auffallen, daſs der Konjunktiv den Indikativ beeinfluſst haben soll. Nun sind aber in vielen Verben Präsens des Konjunktivs und Imperfekt des Indikativs identisch geworden, und in sämtlichen Verben lauten die Endungen des Plurals in diesen beiden Zeiten gleich (-ĩ̯, -i, -ĩ̯), in fast allen auch der Stamm in 1. und 3. Pers. Plur. (s. § 28). Der zweite Einwand besteht in dem Umstande, daſs, um das *ñ* resp. *ž* im Auslaut des Stammes zu erklären, der Konj. Präs. der genannten Verben auf -iam, -ias, -iat angesetzt werden muſs. Dazu darf bemerkt werden, daſs auſser *tenire und venire, deren *j* im Konj. Präs. in der lateinischen Form begründet ist, auch die Verben auf lat. -ēre zur Ausdehnung der -iam-Konjunktiva mitgewirkt haben können, denn ihr Stamm ist gleichfalls öfters einer Jotazierung verfallen, s. § 7.

§ 7. Einen jotazierten Stammauslaut, nämlich einen solchen auf *y*, haben von Verben auf -ēre: *voyä* (volere), *vayä* (valere) und das letzterem nachgebildete *fayä* (fallere, frz. falloir). *Voyä* hat allerdings nicht durchweg den Stamm *voy-*, sondern im Plur. Präs. und im Imperfekt *vᵊl-*: *vᵊlã* und *vᵊlọ*, hingegen haben *vayä* und *fayä* nur den einen Stamm *vay-* und *fay-*. Ihnen schlieſsen sich an *mö̯dr* (molĕre) und *tχö̯dr* (frz. cueillir) mit dem Stamm *möy-* resp. *tχöy-*. Die Konjugation des Verbs *mö̯dr* unterstützt die in § 6 ausgesprochene Ansicht von engen Wechselbeziehungen zwischen Verben der -ēre- und -ere-Klasse, noch mehr jedoch die Konjugation von *tšwä* (cadēre). Dessen Stamm lautet nämlich *tšwärž-* (z. B. Präs. Plur. *tšwäržã*, Imperfekt *tšwäržọ*), er kann nur entstanden sein durch Analogie mit Verben wie *mọᵃdr*, Stamm *morž-*, *tọᵃdr*, Stamm *torž-*, und *pö̯ᵃdr*, Stamm *pərž-*, also Verben der Konjugation auf lat. -ere, während *tžwä* auf das gemeinromanische *cadēre zurückgeht.

§ 8. Bisweilen kommt es vor, daſs zwischen Stamm und Endung ein *y* eingeschoben wird zum Zwecke, einen durch den Fall eines Konsonanten entstandenen Hiatus zu beseitigen. So in *poyä* (potere), *džoyi* (gaudire), *krär* (credere), Stamm *kräy-*, *trär* (trahere, Bedeutung sowohl traire wie arracher), Stamm *träy-*, *vwär* (videre), Stamm *vwäy-*, und *oyü* (audire, s. § 15), Stamm *oy-*. Wie in diesen Beispielen der Dental, so ist in den folgenden der Labial gefallen und durch ein *y* ersetzt worden: Part. *äyü*

von *ävwä* (habere, vgl. *säyü*ᵊ, *sabucu*), Part. *däyü* von *dävwä* (debere) und *säyü* von *sävwä* (sapere).

§ 9. Einen schwer zu deutenden Stammauslaut bietet *rõtr*, rumpere. Eine Analogie nach *mãtr*, mittere (wozu noch *sãtr*, sentire und *rᵊpãtr*, repoenitere kämen) scheint deshalb nicht ganz ausgeschlossen, weil in unserem Patois nasaliertes *a* und *o* wegen ihrer Kürze und etwas nachlässigen Artikulation einander näher stehen als frz. *an* resp. *en* und *on*. Die Analogie könnte vom Präs. Sing. *mã* und *rõ* ausgegangen sein und ihren Weg über die 2. Pers. Plur. *mãt*, *rõt* zum Futur *mãträ*, *rõträ* und Infinitiv *mãtr*, *rõtr* genommen haben. Bei dem absterbenden Zustand unseres Patois liefse sich auch denken, dafs ein Verb den Übergang vermittelt hat, das heute nicht mehr erhalten ist. In jedem Fall bleibt es eigentümlich, dafs ein Verb wie *fõdr*, das mit Präs. *fõ* und *fõt* für eine Analogie wie geschaffen gewesen wäre, weder aktiven noch passiven Anteil an dem Vorgang hatte.

§ 10. Eine Erweiterung des Stammes durch die Inchoativsilbe verzeichnen folgende Verben: *ãsö̧rᵊli* (insepelire), *brüi* (bullire?), *bəni* (benedicere), *dęfö̧yi* (*deexfoliare), *fini* (finire), *fö̧rni* (furnire), *mö̧zi* (*mocere, frz. moisir), *nö̧ri* (nutrire), *rãpyi* (*re-implire), *rö̧ti* (*raustire), *tšwäzi* (frz. choisir), *vwärni* (*guarnire), *χö̧ri* (*florire). Die Inchoativsilbe lautet *-aš* und geht auf ĭsco zurück, nicht auf *īsco* wie im Französischen: gedecktes geschlossenes *e* hat zum Resultat *a* (spissu *ẹ̄pa*), nicht aber gedecktes geschlossenes *i* (villa *väl*, vinea *väñ*). Die Inchoativsilbe hat sich wie im Franz. im ganzen Präsens, im Imperfekt, im Präs. Konj., im Imperativ, im Part. Präs. und darüber hinaus im Futur (wie in den Freiburger Patois) festgesetzt. Im Futur hat ein *t* den Übergang des *s* zum *r* der Infinitivendung vermittelt, doch ist wie im frz. *être* von essere das *s* gefallen, *i tšwäzaträ* je choisirai. Von Verben auf -ere, die schon im Lateinischen eine Inchoativsilbe aufweisen, schliefsen sich *kratr* (crescere), *kõñatr* (*cognescere), *päratr* (parescere) und *tχᵊvatr* (cupiscere, Bed. souhaiter, accorder) den Verben wie *tšwäzi* an; sie unterscheiden sich vom letztgenannten Typus nur im Infinitiv und im Partizip des Perfekts. — Die Klasse der Halbinchoativa ist wenig vertreten; *särvi* (servire) bildet mit dem Infix -ĭsc- das Futur *särvaträ*, das Präs. Konj. *särvāš* und das Part. Präs. *särvašę̃*, *kərvi* (cooperire) bildet einzig und allein das Futur *kərvaträ*.

§ 11. Die Stammerweiterung, die die Verben auf lat. -idiare aufweisen, zeigt sich in unserem Patois als Silbe *-äy-*, z. B. baptizare *bätäyīᵊ* (die volkstümliche Entwicklung des kirchenlateinischen Verbs ging über -idiare, vgl. afr. *baptoier*, während die Form mit *s* gelehrt ist), *tšę̄pwäyīᵊ* (zu campu, Bed. weiden), *mãnäyīᵊ* (zu manu, Bed. fortbewegen), *nãtäyīᵊ* (zu nitidu, frz. nettoyer), *vwärdäyīᵊ* (zu viride, frz. verdoyer). Die Klasse der Verben auf *-äyīᵊ* hat durch Analogie einige Bereicherung erfahren: castigare *tšętwäyīᵊ*, tripaliare *träväyīᵊ*. — In den Verben auf lat. -ĭcare hat das Suffix regelrecht im Schlufskonsonanten des Stammes seine Spur hinterlassen: *carricare *tšärdžīᵊ*, fabricare *fọᵃrdžīᵊ*, vindicare *vãdžīᵊ*, praedicare *pradžīᵊ*, *excorticare *ę̄kọrtšīᵊ*, *rumicare *rõdžīᵊ* (frz. ronger), etc.

B. Die Endungen.

1. Infinitiv und Partizip.

§ 12. Zu den vier die Klassifikation im Lateinischen überliefernden Infinitivtypen — -are ergibt *-ā̄*, -ire *-i*, -ēre *-ä* oder *-wä* und -ēre *-r* — treten noch zwei weitere, nämlich die Infinitive auf *-īᵊ* und diejenigen auf *-ī̄ᵊr*. Die Endung *-īᵊ* geht auf lat. -are unter dem Einflufs eines vorausgehenden Palatals zurück: die Infinitive auf *-īᵊ* sind sehr stark vertreten, z. B. *mę̄džīᵊ* (manducare), *tšᵊsīᵊ* (*captiare), *moyīᵊ* (*molliare), *läšīᵊ* (laxare), *äkmãsīᵊ* (*ad-cuminitiare) etc. Die Sprache verrät übrigens die Tendenz, die Infinitivendung *-īᵊ* durch *-i* zu ersetzen, denn die Verben *äbäši* (frz. abaisser), *bäñi* (balneare), *lọdži* (frz. loger), *mätši* (masticare), *mọtši* (moucher), *räši* (Bed. scier, Etymologie unbekannt), *satši* (siccare) und *äpᵊrtši* (frz. approcher) werden nicht wie die übrigen Verben auf *-i* (vom lat. -ire) konjugiert, sondern durchaus nach *mę̄džīᵊ*, mit dem Unterschiede selbstverständlich, dafs die dem Infinitiv gleichlautenden Formen, also die 2. Pers. Plur. des Präsens, der Plural des Imperativs und das Part. Perf. *-i* und nicht *īᵊ* aufweisen. Neben *sirīᵊ* (cerare), *tirīᵊ* (frz. tirer) und *mirīᵊ* (mirare) tauchen auch *siri*, *tiri* und *miri* auf, doch haben noch die Formen auf *-īᵊ* die Oberhand. Wir haben wohl in den Infinitiven wie *äbäši* eine Ausgleichung nach den Verben auf lat. -ire zu sehen, doch mag die Tendenz, den Nachschlagsvokal ᵊ nach einem vollwertigen Vokal ver-

schwinden zu lassen (vgl. *-i* aus e(b)atis § 26) den Übergang von Verben auf lat. -are mit vorangehendem Palatal in die Klasse auf lat. -ire begünstigt haben.

§ 13. Der Infinitiv auf *-ū'r* ist nur durch wenige Verben vertreten: *tχū'r* (quaerere), *āpū'r* (*adpodiare), *ābrū'r* (Bed. avaler, auch jeter loin), *džū'r* (jocare), *ẹsū'r* (exsucare), *rāyū'r* (*re-adlocare, Bed. raccommoder); ihnen schliefst sich *yi'r* (ligare) an. *Tχū'r* hat mit den übrigen genannten Verben nur wenig Gemeinsames, nämlich aufser dem Infinitiv die stammbetonten Formen des Präsens. *tχū'* (*džū'*) und das Futur *tχū'rä* (*džū'rä*), während sich im Plural des Präsens *tχərā* (*džūā*), im Imperfekt *tχərọ* (*džūọ*) und im Partizip *tχərä* (*džū'*) die historisch begründete Verschiedenheit des Stammes zeigt. Der Infinitiv auf *-ā'r* der Verben auf lat. -are kann nun auf zwei Arten entstanden sein: entweder durch eine Verschiebung des Akzents, indem die Properoxytona zu Paroxytona geworden sind, oder aber die Infinitive auf *ā'r* sind Neubildungen, entstanden auf der Basis des Sing. Präs. durch Anfügung eines *r*. Die letztgenannte Ansicht halte ich für besser begründet als die erste, und zwar hauptsächlich deshalb, weil unser Patois durchweg mit dem Infinitiv aufserordentlich frei umspringt, sodafs gerade diese Verbalform besonders starke Einflüsse der Analogie aufweist, s. § 14. Auch die in § 15 mitgeteilte Erscheinung, dafs das Part. Perf. bei zwei Verben den Infinitiv verdrängt hat, spricht nicht zu gunsten einer starken Position des Infinitivs. Dafs *tχū'r* direkt auf quaerere zurückgeht, ist nicht ganz unmöglich (terra ergibt zwar *tẹ̄r*, aber der Vokal *ū* in *tχū'r* kann unter dem Einflufs des zu *tχ* gewordenen *qu* resp. *kw* entstanden sein, da dieses den nachfolgenden Vokal zu modifizieren liebt: cui *tχü*, quale *tχē*. Dagegen spricht für eine Analogie des Infinitivs *tχū'r* nach dem Präsens *tχū'* die Tatsache, dafs die Infinitive, die sich nur durch ein *r* vom Präs. Sing. unterscheiden, ziemlich häufig sind: *ẹ̄kur* (excutere, Bed. battre le blé), *kōdür* (conducere), *yür* (lucere), *rir* (ridere), *ẹkrir* (scribere), *yọ̈r* (legere), *dir* (dicere) etc.; solche Verben konnten die Bildung eines Infinitivs *tχū'r* nach dem Präsens *tχū'* zum mindesten begünstigen. — Schwierigkeit bereitet die Erklärung von *yi'* aus ligat, denn rege hat *rwä* ergeben. Wahrscheinlich hat das anlautende *l* früh ein *j* entwickelt, und dieses hat dann die Entwicklung zu *wä* gehindert (vgl. pagese *päyi*, cera *sir*).

§ 14. Durch Analogie entstandene Infinitive liegen vor in *tχǫ̈dr* (colligere), *šǫ̈dr* (*sequere), *rǫdr* (volvere), *kudr* (*cónsuere), *rᵊsidr* (recipere). Diese Formen sind entweder vom Infinitiv *mǫ̈dr* (molere) beeinflufst, wo allerdings der Dental sekundär ist, als Übergangskonsonant von *l* zu *r*, oder von Verben wie *mǫᵊdr* (mordere), *pǫ̈ᵘdr* (perdere), *fõdr* (fundere). *Sᵊkur* (subcutere, ebenso *ẹkur*, excutere) kann nicht direkt dem altfranzösischen *secourre* gleichgesetzt werden, denn *ǫ* in Position hat *ǫ* ergeben, gutta *gǫt*; es ist vielmehr der Vokal des Präsens, *sᵊku* von *subcutit*, vgl. *pru* (Bed. assez) von prode, mafsgebend geworden. — Der Infinitiv *pwär* (prehendere) geht auf die im Afr. neben *prendre* vorkommende Form *penre* oder *panre* zurück. *Penre* oder *panre* findet sich mehrmals in Trouillat, *Monuments de l'ancien évêché de Bâle*, so z. B. in Bd. III, S. 148, in einer Urkunde aus dem Jahre 1309, in Bd. III, S. 256, in einer solchen aus dem Jahre 1317, in Bd. IV, S. 328, in einer solchen von 1373. Den Übergang von *panre* zu *pwär* bildet *parre*, eine Form, die sich bei Trouillat ebenfalls findet (Bd. V, S. 198); in Bd. IV, S. 202 weist eine Urkunde *panrre* auf, wo das *n* augenscheinlich seine Bedeutung als Lautbezeichnung verloren hat, sondern nur verrät, dafs die Orthographie mit der lautlichen Entwicklung nicht Schritt hielt.

§ 15. In *ǫyü* und *mərü* liegt die interessante Erscheinung vor, dafs das Part. Perf. den ursprünglichen Infinitiv verdrängt und die Funktion des letztern zu seiner eigenen hinzu übernommen hat. In der überwiegenden Mehrzahl der Verben ergab die lat. Endung im Infinitiv und im Part. Perf. das gleiche Resultat nämlich -are und -atum *-ǟ*, -iare und -iatum *-īᵊ* und -ire und -itum *-i*, und das hatte zur Folge, dafs das Bewufstsein der Sprache für die Existenz zweier verschiedener Flexionsformen geschwächt wurde. Dafs in den beiden genannten, allerdings isolierten Fällen das Partizipium obsiegte, erklärt sich aus seinem häufigeren Gebrauche.

§ 16. Die Tendenz nach Ausgleichung von Infinitiv und Part. Perfekt hat auch dazu geführt, dafs der Besitzstand des starken, stammbetonten Partizips im Vergleich zum Lateinischen geschmälert wurde. So ist kein starkes Partizip der *i*-Verben mehr erhalten, alle, nicht allein *fəri*, *təni* und *vəni*, sondern auch *kərvi* (cooperire), *ǫ̈fri* (*obferire) und *ǫ̈vri* (operire) stimmen mit

dem Infinitiv überein. Das gleiche ist der Fall mit den beiden Verben auf *-ere tšwä* (cadere) und *syä* (sedere), deren Part. Perf. allerdings auch auf Formen auf -ectu, *cadectu und *sedectu zurückgehen könnte. Die übrigen Verben der Klasse auf lat. -ēre haben im Part. Perf. *-ü*: *voyü* von *voyä* (videre), *poyü* von *poyä*, *däyü* von *dävwä*, *säyü* von *sävwä*, *vayü* von *vayä*, *fayü* von *fayä*.

§ 17. Was die Verben auf lat. -ĕre betrifft, so tritt zunächst in folgenden Beispielen die Endung *-ü* an den Stamm, wie er sich nach der Beseitigung des *r* des Infinitivs ergibt: *ātādr* (intendere), *bätr* (*battere), *dęfādr* (defendere), *dęšādr* (descendere), *ętādr* (extendere), *fādr* (findere), *r'pātr* (repoenitere), *rōtr* (rumpere), *sātr* (sentire), *vādr* (vendere); also *ātādu, bätü* etc. An den nach § 6 modifizierten Stamm tritt *-ü* in folgenden Verben: *pyę̃dr, pyę̃žü* (plangere), *pyär, pyäžü* (placere), *kudr, kužü* (*consuere), *mǫ̈dr, moržü* (mordere), *tǫ̈dr, toržü* (tordere), *pǫ̈dr, poržü* (perdere), *fōdr, fōžü* (fundere). Starkes, meist auf das Lateinische zurückgehendes Partizipium haben: *džuc̃dr* (jungere), nämlich *dzuc̃, ętę̃dr* (extinguere): *ęt̃ę, ękur* (excutere): *ẽku, kōdür* (conducere): *kōdü, yär* (lucere): *yä, rir* (ridere): *ri, virr* (vivere): *vi, vǫdr* (volvere): *vǫ, yǫ̈r* (legere): *yǫ̈, tχǫ̈r* (coquere): *tχǫ̈, χǫ̈r* (claudere): *χǫ, r'sidr* (recipere): *r'si, dir* (dicere): *di, fär* (facere): *fä*. Wie im Französischen ist in *mi* von *mātr* und in *pri* von *pwär* der Einfluſs des (nicht mehr erhaltenen) Perfekts zu konstatieren. Auf -utu gehen zurück *bü* von *bwär, vü* von *vwär, pyü* von *pyǫ̈vr, krü* von *krär* und *kratr, m'lü* von *mǫ̈dr*. Während *kōñatr* analog dem Franz. *kōñü* hat, bildet *tχ'ratr* (*cupiscere) *tχ'ri*, regelrecht von cupitu. *Tχǫ̈dr* (colligere) hat *tχǫ̈yä* von collectu, und ihm schliefst sich *šǫ̈yä* von *šǫdr* (*sequere) an, möglicherweise auch *tšwä* *cadectu, *syä* *sedectu.

§ 18. Die Verben auf *-ü'r* bilden mit Ausnahme von *tχü'r*, das sich mit *tχərü* an *mərü* und *fərü* anschliefst, das Partizipium auf *ü'*: *äpü'*, *džü'*, *ābrü'*, *ęšü'*, *räyü'*, *yü'*. Was die Entstehung dieses Partizips betrifft, so kann es ähnlich wie der Infinitiv auf *-ü'r* durch eine Akzentverschiebung — *o* + Palatal + *atu* ergäbe *ü'*, *ü'* — oder durch Analogie mit andern Verben, die wie z. B. *ękur, kōdür, fär, yǫ̈r* Infinitiv und Partizip nur durch ein *r* unterscheiden, erklärt werden. Für die erste Hypothese

spricht das Substantiv *bāʳ* (bucata, lessive), für die zweite die grofse Anzahl Verben, die die Analogie begünstigen konnten.

§ 19. Das Part. Perf. hat keine besondere Femininform, beide Geschlechter lauten gleich, z. B. *ẹ̄ buʳb bẹ̄ mi* und *ẹ̄n bäšat bẹ̄ mi* = *un garçon bien mis* und *une jeune fille bien mise*. Da das Adjektiv noch die beiden Geschlechter unterscheidet, z. B. *bẹ, bäl* (bellu), *ọ̈, ọ̈rd* (horridu, Bedeutung *sale*), so wird sich die Übereinstimmung der beiden Geschlechter im Part. Perf. am leichtesten durch eine analogische Bewegung erklären. Das Zusammengehen von manducatu und manducata im Berner Jura (wie überhaupt im Ostfranzösischen) ist vermutlich phonetisch zu erklären; schwieriger ist es, zu entscheiden, ob auch cantatu und cantata lautlich zusammentrafen. Die Gruppe der übrigen schwachen Partizipien auf -itu, -utu folgte nach, und endlich auch die starken Partizipien. Das Opfer der Femininform erfolgte um so leichter, als das auslautende lat. *-a* hier hinter Vokal nur durch ', sonst garnicht wiedergegeben wird. Das mit habere konjugierte Part. (*la maison que nous avons bâtie*) ist in der ganzen Westschweiz sowieso unveränderlich.

§ 20. Das wie schon erwähnt selten gebrauchte Partizip des Präsens geht auf *-ẹ̃* aus, also *tšẹ̃tẹ̃* (cantante), *χörašẹ̃* (*floriscente), *toñẹ̃* (teniente), *voyẹ̃* (volente), *krašẹ̃* (crescente). Mafsgebend ist wohl wie im Französischen -ante geworden, denn *ẹ̃* ist meistens das Produkt von gedecktem *a* vor Nasal: grande *grẹ̃*, infante *afẹ̃*, manica *mẹ̃dž*. Freilich gibt es auch Ausnahmen, wie annu *ã*, während im umgekehrten Fall da, wo auch gedecktes *ẹ* vor Nasal *ẹ̃* statt *ã* ergibt, das Resultat auf den Einflufs eines vorhergehenden Palatals zurückzuführen ist: cadentia *tšẹ̀s*, serviente *särdžẹ̃*.

2. Das Präsens.

§ 21. Die Konjugation des Präsens erhellt aus folgender Übersicht:

tšẹ̃tä̈: *tšẹ̃tä*, *tšẹ̃t*, *tšẹ̃t*, *tšẹ̃tā*, *tšẹ̃tä̈*, *tšẹ̃tā*.
luā (laudare): *lāʸ*, *lāʸ*, *lāʸ*, *luā*, *lāʸt*, *luā*.
alā (frz. aller): *vä*, *vä*, *vä*, *vẹ̃*, *alā*, *vẹ̃*.
bäyiʳ (bajulare, Bed. donner): *bäyä*, *bäy*, *bäy*, *bäyā*, *bäyiʳ*, *bäyā*.

nǫ̈ri: *nǫ̈ra, nǫ̈ra, nǫ̈ra, nǫ̈rašã, nǫ̈rāt, nǫ̈rašã.*
džoyi: *džǫ̈, džǫ̈, džǫ̈, džoyã, džǫ̈t, džoyã.*
poyä: *pǫ̈, pǫ̈, pǫ̈, p'lã, p'lä, p'lã.*
džwę̃dr: *džwę̃, džwę̃, džwę̃, džwę̃ñã, džwę̃t, džwę̃ñã.*
mǫ̈dr: *mǫ̈, mǫ̈, mǫ̈, möyã, mǫ̈t, möyã.*
pǫ̈ᵃdr: *pǫ̈ᵃ, pǫ̈ᵃ, pǫ̈ᵃ, pəržã, pǫ̈ᵃt, pəržã.*
kratr: *kra, kra, kra, krāšã, krāt, krāšã.*
fär: *fä, fä, fä, fę̃, fät, fę̃.*
ǫyä: *ǫ, ǫ, ǫ, ǫyã, ǫt, ǫyã.*
mərü: *müᵊ, müᵊ, müᵊ, mərã, müᵊt, mərã.*
ęšüᵊr: *ęšüᵊ, ęšüᵊ, ęšüᵊ, ęšüã, ęšüᵊt, ęšüã.*
ävwä: *ä, ę, ę, ę̃, ä, ę̃.*
ętr: *sǫ̈, ę, a, sõ, ęt, sõ.*

§ 22. Als wichtigste Erscheinungen ergibt diese Übersicht einmal die 1. Pers. Sing. auf *-ä* der Verben auf *-ā* (mit Ausnahme derjenigen mit vokalischem Stammauslaut), derjenigen auf *-i'* und einiger auf *-i* (die Klasse *äbäši* etc., s. § 12, ferner *kərvi, ǫ̈fri, dərmi* und *vęti*), sodann die Ausgleichung der 1. und 3. Person Pluralis und drittens die grofse Verbreitung des *t* in der 2. Pers. Plur. (die Verben auf *-ä* mit vokalischem Stammauslaut, wie *rębiä* *re-oblitare, die Inchoativa, die Verben auf *-ä* mit Ausnahme von *poyä* und *voyä* und sämtliche auf *-r* und *-ärᵊr*). Über das *-ä* der 1. Pers. Sing. bemerke ich blofs, dafs es nicht als Inchoativsilbe erklärt werden kann, denn diese heifst *-a* von *-ìsco*, und dafs es augenscheinlich in Parallele zu bringen ist mit dem *-é*, das Meyer-Lübke, II, S. 172 aus dem obern Moseltal erwähnt, sowie mit afr. *-ois* in *amois, gardois*, s. *Lyoner Yzopet*, ed. Foerster, Formenlehre, § 122. — Was die Endung *-ã* der 1. (und 3.?) Pers. Plur. betrifft, so weist die vergleichende Dialektologie auf *-emus* hin; s. Meyer-Lübke, II, S. 174 und 175, doch macht der Vokal Schwierigkeiten, denn *ã* ist meist aus *ę* entstanden, wenn letzteres in Position war: subinde *sərã*, fem'na *fãn.*[1]) Minat *mãn* ist nicht beweiskräftig, das *ã* kann aus den endungsbetonten Formen übertragen sein. — In den *t*-Formen der 2. Pers. Plur., die aufser im Südostfranzösischen auch im ganzen

[1]) fenu, plenu, plena, cineres, sine etc. haben alle *ẽ*; es ist möglich, dafs das Resultat durch folgendes *m* zu einem andern wird, cf. die verschiedene Behandlung von membru und ventre im Neuenburgischen, z. B. in Landeron = *mâ^{e}br* und *vętr*.

Ostfranzösischen stark verbreitet sind, sieht Nyrop, *Grammaire historique* II, S. 43, sekundäre Bildungen, die ihr Dasein der Analogie nach *faites* verdanken. Für unseren Dialekt fehlt leider jede Überlieferung, denn in den selbstverständlich auch nicht absolut beweiskräftigen Urkunden bei Trouillat konnte ich nicht einè einzige 2. Pers. Plur. auftreiben.

§ 23. Vom Singular des Präsens von *ävwä* ist nur die 1. Pers. *ä* regelmäfsig, die beiden anderen sind als proklitische Formen zu erklären. *Sö* ist ebenfalls unregelmäfsig, wie im Französischen, denn *ǫ* ergibt nur unter dem Einflufs eines vorhergehenden Palatals *ǫ̈* (curtu *tʒǫ̈*); die zweite Person ist möglicherweise satzphonetisch zu erklären *ęs* + Kons. = *ę*, testa *tęt*, und als proklitisch wird *ę* zu *ę* —, doch könnte man auch an einen Einflufs von *ę* habes denken, s. über die Beziehungen von habere und essere § 30; regelmäfsig ist dagegen *a* aus est, denn lat. *ę* in Position ergibt *a*: spissus *ępa*, crescere *kratr*. Welche Form den einsilbigen Pluralen *ę̃*, *dę̃* (von *dävwä* debere), *fę̃*, *sę̃* (von *säwwä* sapere) und *vę̃* (vadunt) zu Grunde liegt, wird sich schwer ausmachen lassen. Es sei nur darauf hingewiesen, dafs *ę̃* mit der an den Infinitiv gefügten Endung der 1. und 3. Pers. Plur. des Futurs identisch ist (s. § 31), dafs also mit einer frühzeitig kontrahierten Form gerechnet werden mufs. Alle fünf Formen auf eine einzige zurückführen, d. h. vier von ihnen als Analogieformen, z. B. nach *ę̃* von habemus, zu erklären, geht kaum an, hingegen sind Analogiewirkungen innerhalb der Gruppe *ävwä*, *dävwä* und *säwwä* einerseits und unter den beiden Verben *vę̃* und *fę̃* (vgl. frz. *vont* und *font*) wahrscheinlich. Der Vokal *ę̃* kann übrigens auf freies *ę* vor Nasal oder auf *ę* in Position vor Nasal oder endlich auf freies *a* sowohl wie auf *a* in Position vor Nasal zurückgehen.

3. Das Imperfekt.

§ 24. Die Personalendungen des Imperfekts, nämlich *-ǭ*, *ǫ*, *ä*, *ę̃*, *i*, *ĩ*, werden wie im Französischen an den Stamm gefügt, wie sich dieser in der 1. Pers. Plur. des Präsens ergibt: *tšę̄tǭ*, *tšwäzašǭ*, *təñǭ*, *vəlǭ*, *pəržǭ*, *fiǭ* (von *fəri*, s. § 5), *ʒšüǭ*. Von *ętr* lautet das Imperfekt *ętǭ*; die übrigen Verben mit einsilbiger 1. Pers. Plur. im Präs. haben *alǭ* (von *alǟ*), *ävǭ* (von *ävwä*), *dävǭ*

(von *dävwä*), *sävǭ* (von *sävwä*) und *fäžǭ* (von *fär*). Die letztgenannte Form ist wie die übrigen durchaus regelmäfsig (vgl. *dižǫ* von *dir*, und ferner, was den Konsonanten des Stammauslauts betrifft, lacerta *ǫyožard*).

§ 25. Die Frage, woher die Personalendungen *-ǭ*, *-ǭ*, *-ä*, *-ę̄*, *-i*, *ī* abzuleiten sind, ist bei dem Mangel an schriftlicher Überlieferung aufserordentlich schwierig: sie wird dadurch noch komplizierter, dafs in vielen Verben das ganze Imperfekt, in allen die Endungen des Plurals mit den entsprechenden Formen des Konjunktiv Präsens zusammenfallen, und ferner, dafs die an den Stamm tretenden Endungen des Imperfeks identisch sind mit denjenigen des Konditionalis, welche an den meistens in seiner Endung modifizierten Infinitiv gehängt werden. Es ist nun ein Einflufs des Imperfekts auf das Präsens des Konjunktivs wegen der gröfsern Rolle des Imperfekts in der Konjugation wahrscheinlicher als der umgekehrte Fall, doch fragt es sich, ob alle Endungen sich auf Grund dieser Präponderanz deuten lassen.

§ 26. Am wenigsten Schwierigkeit macht der Plural. Die Endung *-ę̄* der 1. Person läfst sich analog dem afr. *-iens* auf -e(b)amus resp. -iamus zurückführen, denn *a* unter dem Einflufs eines vorhergehenden *j* ergibt vor Nasal *ę̄*: cane *tšę̄*. Die 2. Person mit der Endung *-i* ist nicht ganz regelmäfsig aus -e(b)atis resp. -iatis entwickelt, vgl. mercatu *märtši*. Die 3. Person ist wohl durch Anlehnung an die erste zu erklären, ein Vorgang, der sich auf einem grofsen Gebiete zeigt, vgl. Meyer-Lübke, II, S. 291. Die Formen *faisoint* und *venoint*, die sich bei Trouillat, II, S. 595 finden, legen die Annahme nahe, die Pluralendung *-ę̄* sei aus *-oient* durch Übergang des *oi* zu einem steigenden Diphthongen entstanden; anderseits ist es nicht ausgeschlossen, dafs wir es mit einer rein orthographischen Kompromifsform zwischen *-ę̄* und der afr. Schreibung *-oient* zu tun haben. Die Formen sind so isoliert, dafs sich bestimmte Schlufsfolgerungen an sie nicht knüpfen lassen.

§ 27. Von den Singularformen weist die 3. Person mit der Endung *-ä* auf -ēbat mit frühem Ausfall des aus *a* entstandenen Vokals hin, denn *ę* ergibt in unserem Patois *ä* oder *wä*. Horning bemerkt in *Ztschr.* XXIII, S. 488, dafs die entsprechende Form in Tavannes, nämlich *tšātę*, Schwierigkeiten

macht, denn nivem ergibt *na* und die 3. Pers. Sg. des Konditionalis heifst *tšãtra*; in Crémines hingegen könnte einzig das Fehlen des *w* in Imperfekten wie *ärä, därä* und *särä* (gegenüber den Infinitiven *ärwä, därwä* und *särwä*) auffallen, es erklärt sich jedoch durch den Einflufs von Verben, deren Konsonant im Stammauslaut die Reduktion von *wä* zu *ä* begünstigt hat. Schwieriger als die 3. präsentieren sich die 1. und die 2. Person mit der Endung *o̯*, die sich auch in Bournois (Roussey, *Glossaire du Parler de Bournois*, Paris 1894) und in Damprichard (s. § 29) findet. Gegen eine Erklärung aus -abam, die phonetisch am meisten ansprechen würde (vgl. *ō̯* audit, *χō̯* clavu), läfst sich geltend machen, dafs die Zuhilfenahme zweier Konjugationen, der lat. II. und I., zur Bildung des Imperfekts, nicht sehr plausibel ist, und ferner, dafs hauptsächlich der Westen des galloromanischen Sprachgebietes den Labial von -abam vokalisierte: *chantoue*, während der Osten im Afr. *chanterc* hatte. Am ehesten dürfte die Erklärung befriedigen, dafs eine der im Afr. durch *-oie* dargestellten ähnliche oder gleiche Endung (vgl. *havoye* bei Trouillat, Bd. II, S. 122) über *oe* (s. Trouillat, Bd. I, S. 588, und Bd. II, S. 169) sich in unserem Patois zu *ō̯* entwickelt hat. Diesem aus e(b)am entstandenen *o̯* läfst sich *trọ* aus tria, wo *ọ* ebenfalls im Hiatus steht, an die Seite setzen, und es findet sich auch in *sọ̄* = *siam und *sias, welche offenbar die Ausgleichung mit dem Präsens Konj. (s. § 30) vermittelt haben. Wie im Altfranzösischen (*-oe, -oes, -out* oder *-eie, -eies, -eit*) scheint die dritte Person frühe den unbetonten Vokal eingebüfst zu haben, sodafs hier nicht mehr *oi* im Hiatus vorlag.

Es ist wichtig hervorzuheben, dafs auch in unserem Gebiet -e(b)am über -abam siegt, während im benachbarten Frankoprovenzalischen (Freiburg, Waadt etc.) beide Endungen sich behaupteten.

4. Das Präsens des Konjunktivs.

§ 28. Bei diesem Tempus stofsen wir auf das auffallendste Phänomen in der Konjugation unseres Patois:

tšẹ̃tä: *tšẹ̃tọ̄, tšẹ̃tọ̄, tšẹ̃tä, tšẹ̃tī, tšẹ̃ti, tšẹ̃tī.*
sätši: *sätšọ̄, sätšọ̄, sätšä, sätšī, sätši, sätšī.*
tšwäzi: 1., 2., 3. *tšwäzäš,* Plur. 1., 3. *tšwäzašī,* 2. *tšwäzaši.*
kərvi, dərmi, o̯fri: *kərvọ̄, dərmọ̄, o̯frọ̄* etc.

džoyi: 1., 2., 3. *džǫy*, Plur. *džoyį̃, džoyi, džoyį̄.*
fəri: 1., 2., 3. *fiᵊ*, Plur. *fiyį̃, fiyi, fiyį̄.*
təni, vəni: *tãñᵊ, vãñᵊ*, Plur. *təñį̃, vəñį̄.*
voyä, vayä: *vǫy, vay*, Plur. *voyį̃, vayį̃.*
dävwä, sävwä: *dädž, sätš*, Plur. *dädžį̃, sätšį̃.*
sãtr, ęt̃ędr: *sãt, ęt̃ęd*, Plur. *sãtį̃, ęt̃ędį̃.*
ę̄kur, yür (lucere): *ę̄kuy, yüiᵊ*, Plur. *ę̄kuyį̃, yüyį̃.*
tχǫ̈r (coquere), *šǫ̈dr*: *tχǫ̈y, šöy*, Plur. *tχöyį̃, šöyį̃.*
fär, rᵊsidr: *fäs, rᵊsīᵊ*, Plur. *fäsį̃, rᵊsiį̃.*
tχīᵊr, äpīᵊr: *tχīᵊy, äpīiᵊ*, Plur. *tχüyį̃, äpüyį̃.*
ävwä: *ǭ, ǭ, ä, į̃, i, ī̃.*
ętr: *sǭ, sǭ, sä, sį̃, si, sī̃.*

§ 29. Aus dieser Zusammenstellung ergibt sich, dafs bei den Verben auf -are, -iare und einigen nicht inchoativen auf -ire der Indikativ des Imperfekts und der Konjunktiv des Präsens identisch geworden sind: die diesen beiden Tempora gemeinsamen Endungen stellen zugleich das Präsens des Konjunktivs von *ävwä*, die Endungen des Konjunktivs von *étre*, sowie die an den meistens modifizierten Infinitiv gefügten Endungen des Konditionalis (s. § 31) dar. Im Plural sind für sämtliche Verben, auch für diejenigen auf lat. -ēre und -ēre, die Endungen des Imperfekts des Indikativs und die des Präsens des Konjunktivs identisch, nämlich -į̃, -*i*, -į̄, während der Stamm bisweilen differiert, vgl. *vᵊlį̃* und *voyį̃* von volere, *tχᵊrį̃* und *tχüyį̃* von quaerere.

§ 30. Die grofse Ausdehnung, die die Ausgleichung der Endungen von Imperfekt des Indikativs und Präsens des Konjunktivs in unserem Patois erfahren hat; die Tatsache ferner, dafs wir den gemeinsamen Endungen noch im Konditionalis begegnen, und dafs von den beiden Hilfsverben das eine, *ävwä*, einen mit den Endungen des Imperfekts aller Verben und mit den Endungen des Präs. Konj. der Mehrheit der Verben identischen Präs. Konj. aufweist, während das andere, *ętr*, sich eben im Präs. Konj. nur durch den Vorschlag eines *s* unterscheidet, diese Verhältnisse lassen unser Patois durchaus ungeeignet erscheinen, wesentlich zur Aufklärung der schwierigen Frage des endungsbetonten Konjunktives des Präsens beizutragen. Auf welchem Wege die zu konstatierende Verarmung an Formen zustande

gekommen ist, darüber gibt keine Überlieferung früherer Entwicklungsstufen Auskunft. Formen wie *continuennt* Trouillat, II, S. 562, und *vaillins*, IV, S. 137, sind vereinzelt, und ihre Endungen stellen augenscheinlich schon den heutigen Zustand dar. In den mir zugänglichen Patoisarbeiten finde ich kein Beispiel für eine so vorgeschrittene Verarmung an Formen wie in Crémines. Die Mundarten der Südwestschweiz kennen den auch im Singular endungsbetonten Konjunktiv des Präsens ebenfalls (Gilliéron, *Patois de Vionnaz*, S. 86; Odin, *Etude sur le verbe dans le patois de Blonay*, S. 35 ff.; Häfelin, *Les patois romans du canton de Fribourg*, S. 101 ff.; Häfelin, *Untersuchungen über die Patois des Kantons Neuchâtel*, S. 99), aber es hat keine Ausgleichung mit dem Imperfekt des Indikativs stattgefunden. Bournois (Roussey, S. XLIV ff.) weist keinen endungsbetonten Singular des Präs. Konj. auf, hingegen stimmt der Plural mit der Endung *-ī*, der gleichen für alle drei Personen und derselben wie in Crémines für die 1. und 3. Person, im Imperfekt des Indikativs und im Präsens des Konjunktivs überein (vgl. übrigens auch frz. donnions, donniez; finissions, finissiez; recevions, receviez; vendions, vendiez). Näher als Bournois kommt unserem Patois dasjenige von Les Fourgs (Tissot, S. 58 ff.), denn dort unterscheidet sich das Imperfekt vom Präs. Konj. hauptsächlich durch den Labial *v* (z. B. 1. Person *tsantaivou* : *tsantäïou*), während Damprichard (Grammont, *Le patois de Damprichard*, Bd. 10 der *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, 1898, S. 307 ff.), zwar endungsbbetonte Konjunktive im Singular der Verben auf -are nicht kennt, hingegen Imperfekt, Präsens des Konjunktivs und Konditionalis von essere ganz analog den Verhältnissen in Crémines und mit fast identischen Endungen ausgeglichen hat (*ętę, sǫ, srǫ*). Diese Beschränkung der Ausgleichung auf essere stützt die Annahme, dafs auch in Crémines das Verb essere durch seinen Konjunktiv des Präsens auf die jetzt geltenden Formen eingewirkt hat. Essere und habere zeigen zudem in unserem Patois ein auffallend enges Verwandtschaftsverhältnis; das ergibt sich einmal daraus, dafs *ętr* sein Partizip des Perfekts nicht wie im Französischen und Italienischen bei stare entlehnt, sondern bei *ävwä* (*i ä äyü* j'ai eu, *i sǫ äyü* j'ai été), und ferner daraus, dafs das Futur von *ętr* nicht **s'rä*, sondern nach Analogie von *ärä särä* heifst. Die Chronologie des Analogieprozesses wäre also, dafs die erste Ausgleichung zwischen Imperf. Ind. aller Verben und

Präs. Konj. von essere stattgefunden hat (vgl. *Lyoner Yzopet*, ed. Foerster, § 123); das Präsens Konj. von habere glich sich alsdann demjenigen von essere an und wurde so mit den Endungen des Imperfekts identisch.

5. Futurum und Konditionalis.

§ 31. Das *a* des lat. Infinitivs auf -are ist im Futur und Konditionalis meistens als ˀ erhalten: *frāmˀrä* und *frāmˀrọ* (firmare), *rẹbiˀrä* und *rẹbiˀrọ̄*, *tšẹsˀrä* und *tšẹsˀrọ̄* (*captiare); das ˀ ist verschwunden nach *l* in *tsẹ̃trä* resp. *tsẹ̃trọ*. Von den Verben auf *-i* gehen diejenigen der Inchoativklasse auf *-aträ* resp. *-atrọ* aus, *tswäzaträ*, während sich die Klasse *äbäši*, *läñi* (s. § 12) nebst *ọ̈fri*, *ọ̈rri* und *rẹ̈li* den Verben auf -are anschliefst: *äbäšˀrä* und *äbäšˀrọ̄*, *ọ̈frˀrä* und *ọ̈frˀrọ̄*. *Alā* hat *adrä* aus **aldrai*, *təni*, *tərä*, wohl aus **terrai*, das aber wieder dem Stamme *tən-* angeglichen wurde. Den Einfluſs des Präs. Sing., also stammbetonter Formen, zeigen *drẽmrä* von *dərmi*, *džọ̄rä* von *džoyi*, *fiˀrä* von *fəri*, *sīˀrä* von *syä* (sedere), *ọrä* von *ọyä*, *müˀrä* von *morü*. Ähnlich dürften Futurum und Konditionalis der Verben auf lat. -ere entstanden sein, *pọrä* und *pọrọ̄*, *vọrä* und *vọrọ̄*, *därä* und *därọ̄*, *vayä* und *vayọ̄*, *särä* und *särọ̄*, *ärä* und *ärọ̄*. Die Verben, die auf lat. -ĕre im Infinitiv zurückgehen, bieten zu Bemerkungen kaum Anlafs, sie hängen die Endungen von Futurum und Konditionals an den nicht modifizierten Infinitiv. *Etr* hat *särä* resp. *särọ*, offenbar in Anlehnung an *ärä* und *ärọ*, trotzdem damit Futur und Konditionalis von *ẹtr* und von *sävwä* zusammenfallen.

§ 32. Da in unserem Patois im Unterschied vom Französischen das Präsens von *ävwä* nur einsilbige Formen aufweist, so fallen die Endungen des Futurs durchweg, also auch im Plural, mit dem Präsens von *ävwä* zusammen: *ä*, *ọ*, *ẹ*, *ẽ*, *ä*, *ẽ* hingegen zeigt der Konditionalis mit den Endungen *-ọ̄*, *-ọ̄*, *-ä*, *-ẽ*, *-i*, *-ẽ* das gleiche Verhältnis wie das Französische, nämlich die Übereinstimmung mit den Endungen des Imperfekts. Über das Präsens von *ävwä*, also auch über die Endungen des Futurs aller Verben, s. § 23: für die Endungen des Konditionalis gilt das §§ 26 und 27 Gesagte, da diese Zeit mit den verkürzten Formen des Imperfekts von habere zusammengesetzt ist.

Basel. W. Degen.

Dante nell' opere di Christine de Pisan.[1]

. . . „Vaille moy long estude
Qui m'a fait cerchier tes volumes."

Tutto il '300 trascorse senza che alcuno in Francia di Dante e del suo poema sapesse. Filosofia morale, pratica della vita e del mondo, arte e poesia sortivano allora e sortirono fino a tutto il '400 da quel libro magico ed universale che si nomava il *Roman de la Rose*, la *Divina Commedia* medievale de' popoli di Francia. Per una medesima corrente van tutti trascinati, abbagliati. Senza veste allegorica non poteva concepirsi poema alcuno. Dal sogno necessariamente doveva scaturire ogni poetica visione ed il *Roman de la Rose* a tutti i sogni, a tutte le allegorie prestavasi. „De Jean de Meung s'enfle le cours de Loire" dirà a' suoi dì Clément Marot. L' esperto continuatore dell' opera di Guillaume de Lorris parrà ai più il sommo de' vati, il sommo de' filosofi, la cima di tutte le cime. Gouthier Col lo chiamerà „solennel maistre et docteur en sainte theologie, philosophe très parfont . . . sçachant tout ce qui à entendement humain est scible." Che potea insegnare Dante di fronte a costui? Che diletto potea trarsi dalla *Commedia*, irta di difficoltà, densissima nel concetto, scritta in quel meraviglioso volgare, sibillino ancora per i Francesi che appena appena sentivano le bellezze del volgare del Petrarca e del Boccaccio?[2] Fosse essa almeno scritta in quella

[1] Da un ampio lavoro su *Dante in Francia, dal '300 al secolo di Voltaire* estraggo questo frammento e all' impareggiabile maestro ed amico che la Miscellanea festeggia e onora l' offro con gratitudine viva. La *Rivista d' Italia* riprodusse, or son due anni (Febbraio 1902), un primo frammento dell' opera mia: *Dante e Margherita di Navarra.*

[2] Laurent de Premierfait, valente traduttore del *De Casibus*, tenta, intorno al 1414, una versione del *Decamcron*, ma poco esperto del volgare

lingua del Lazio che accomunava dotti e poeti d'ogni nazione! Così com'era, per fortuna nostra incalcolabile, chi delle genti di Francia, pur conoscendola, pur leggendola, l'avrebbe intesa? L'allegoria del *Roman de la Rose* era così leggermente velata; l'insegnamento morale era sì facile a comunicarsi; sì chiara n'era la satira; il quadro entro cui si svolgeva la poetica fizione così leggiadro, così comodo a riprodursi; l'imitare, il variare, l'allargare il romanzo a piacimento pareva quindi la cosa più naturale del mondo. Tutti i peregrinaggi dell'anima e del corpo, descritti sovente colla più fastidiosa prolissità, le visioni d'oltre tomba, le personificazioni de' vizi e delle virtù, le invettive a' corrotti costumi, gli ammaestramenti al ben vivere, mettono capo all'allegoria del *Roman de la Rose*. È semplice caso se fra questi poemi o trattati allegorici e la *Divina Commedia* qualche lontana somiglianza intercede e follia sarebbe l'ostinarsi a fiutarvi una imitazione o lettura qualsiasi di Dante.

Così, in più parti, il *Pèlerinage de l'âme* di Guillaume de Deguileville (compiuto tra il 1355 ed il 1358), assai più del *Pèlerinage de vie humaine,* può rammentare la visione dantesca. Il viaggio immaginario per il regno ove si purga l'umano spirito, l'angelo trascelto a guida, la ripartizione delle pene espiatorie e, massimamente, il castigo inflitto a' rei di pravi consigli al monarca, i ripetuti atti di meraviglia, e le domande mosse dal pellegrino („Or voul mon ange demander | Que me vousist endoctriner ecc.") hanno analogie sorprendenti colla *Commedia.*[1] Dalla sua cella dell'abbazia di Chalys il Deguileville vedeva però il mondo con ben altri occhi del grande esule fiorentino; se nello scopo morale ch'egli si prefigge, sciorinando i versi suoi, si scosta

italico, ricorre prudentemente alla collaborazione di Antonio d'Arezzo. Vedi la tesi latina di H. Hauvette, *De Laurentio de Primofato qui prim. Joan. Bocc. op. quaed. gall. transtul.,* Paris 1903, pp. 66 sgg.

[1] Vedi l'edizione del *Pèlerinage de l'âme* curata dallo Stürzinger a spese del Roxburghe Club. London 1895. Scorge il pellegrino una turba d'anime che approdano cantando, guidate ciascuna da un angelo ed è miracolo che non si faccia innanzi Casella. pp. 91 sgg.

Merveilleuse chose je vi
Et aussi merveilleuse ouy:
Une compaignie bien grant
De pellerins en haut chantant
Vi que devers terre venoit,
Et chascun plus luisant estoit
Que n'est le souleil en midi;
N'i avoit cil qui deles li
N'eust son ange qui le menoit
Et droit en haut le conduisoit.
Et estoit telle la chancon
Quë il chantoient a haut ton.

dall' opera di Jean de Meun, inspirata, come lui dice, da lussuria, ne' fini dell' arte, lungi dal riconoscere il supremo modello in Dante, che perfettamente ignora, egli è pur sempre devoto al „biau Roumans de la Rose".[1] Parimente, non ombra dello spirito e dell' arte di Dante trovi ne' sogni sognati e trascritti „par maniere d' alegorie et de concordance" da Philippe de Mézières (*Somnium viridarii — Le songe du vieil pelerin*) che chiamava il Petrarca „solempnel docteur et souverain poète"[2]; nulla di Dante nella figurazione simbolica de' vari stati del mondo: „belle orloge ... non pas seulement destrempee, mais toute desrompue", negli esempi prodigati onde fuggire il vizio e ricondurre gli uomini all' antica virtù.[3] Nè la falange intera di visioni in prosa e in versi, generata dall' allegoria del *Roman de la Rose* offre un ricordo diretto qualsiasi della meravigliosissima visione

[1] „En veillant avoie lëu | Considere et bien vëu | Le biau roumance de la Rose, | Bien croi que ce fu la chose | Qui plus m'esmut a ce songier | Que ci apres vous vueil nuncier." Come dalla poesia dantesca fosse discosto il Deguileville bene notava A. Tobler in *Arch. f. d. Stud. d. neuer. Spr. u. Lit.* 1896, p. 347 e forse l' avrebbe osservato lo Stürzinger medesimo se avesse avuto vita per compiere quello studio sull' opera del poeta che prometteva in un 4° vol. della sua preziosa edizione. Utile e diligente è lo studio sulle fonti del poema del Deguileville (Aristotile, Ovidio, Dionisio Areopagita, Flavius Josephus, Tolommeo, Gregorio Magno, Jacopo da Varagine, i Padri della chiesa, la liturgia, le leggende ed epopee nazionali, ecc.), l' accenno alle frequenti similitudini, che nulla rilevano di Dante, nella tesi di J. E. Hultmann, *Guillaume de Deguileville. En studie i Fransk Litteraturhist. Akad. afh.* Upsala 1902, pp. 86 sgg. La voga del *Roman de la Rose* favorì pure la diffusione del *Pèlerinage* del Deguileville, presto divulgato anche in prosa, tradotto in Inghilterra da John Lydgate (*The pilgrinage of the life of Man* ed. Furnivall, London 1899—1901) e da un anonimo (la versione si stamperà per cura della *Early english text society*), tradotta pure in olandese (Vedi J. J. Salverda de Grave, *Over de middelnederl. vertaling van de „Pèlerinage de la vie humaine" van Guillaume de Deguileville* in *Tijdsch. v. Nederland. Taal- en Letterk.*, 1903, XXIII, 1—40). Alla cima ove Dante posava solitario niuno accedeva ancora. Anche gli Spagnuoli s' ebbero il loro Deguileville tradotto in prosa, stampato a Tolosa (di Francia) nel 1490: *El pelegrino de la vida humana*. Leggesi alla fine della rarissima stampa: „fenesçe el quarto libro y vltimo del pelegrinaje humano trasladado de françes en castellano por el Reverendo padre presentado fray vincente de maçuelo a ynstancia del honorable señor maestre henrico aleman" ecc.

[2] Vedi N. Jorga, *Philippe de Mézières* (1326—1405). Paris 1896 (*Bibl. de l'Ec. d. h. Etud.*), p. 485.

[3] Lessi il *Songe du vieil pelerin* in un manosc. splendidamente miniato della Palatina di Vienna.

dantesca,[1] benchè a tratti appaia qua e là una lontana somiglianza, come nel *Purgatoire des mauvais Marys* la visione della gentil donzella „luysante comme le soleil et clere comme cristal qui ses cheveulx precieux avait comme or espartis sur ses vestemens blans", novella Beatrice, simboleggiante la Ragione che guida e sorregge il pellegrino smarrito in squallido deserto;[2] e nel poemetto *Dame loyalle en amours* la descrizione del Paradiso d'amore che potrebbe rammentare a taluno la figurazione de' cieli di Dante.[3] Chi o per curiosità o per desiderio di studi s'è trascinato attraverso questa fitta boscaglia d'allegorie, dove rarissimamente cade un fioco raggio di luce, si chiede come mai la poesia e l'arte degenerassero così miseramente nella Francia del '300, e, smarrito il senso delle cose grandi e austere, oscurato, sterilizzato l'intelletto, lanciati tutti fuori dal reale e dal vero, senza nulla comprendere della lotta tragica della vita che scoteva ogni fibra del cuore di Dante, i poeti si dessero, come di comune accordo, all'imitazione cieca e servile d'un solo modello.

* * *

Sorsero parecchi, già sul chiudersi del '300, a protestare altamente contro la tirannide esercitata dal *Roman de la Rose*, ma le accuse, più che a' danni recati nel campo dell'arte ed all'uniformità tediosa di tutte le allegoriche rappresentazioni erano dirette contro le oscenità vere o pretese che si divulgavano con pregiudizio gravissimo della morale e de' retti costumi, contro le ingiurie e calunnie lanciate in vituperio del sesso gentile. Irato contro gli accusatori e detrattori mostrossi un tempo J. Gerson, il grave cancelliere dell'università parigina. Di santo sdegno similmente accendevasi quella valentissima donna a cui appartiene il vanto d'aver rivelato Dante alla Francia: Christine de Pisan.

[1] È quindi poco esatto quanto afferma il Savj-Lopez in un suo discorso *Dantes Einfluſs auf spanische Dichter des XV. Jahrh.*, Napoli 1900, p. 11: „Die spanische Allegorie ist also nahe verwandt mit der Dichtung, die sich ungefähr zu derselben Zeit in Frankreich in voller Blüte befand und auch von der Divina Commedia in mancher Beziehung beeinfluſst wurde".

[2] *Le purgatoire des mauvais Marys | avec lenfer des mauvaises femes. Et le purgatoire des ioueurs de Dez et de Cartes*, Paris, Bibl. Nat. Réserve.

[3] Vedi E. Gorra, *Di alcune propaggini del Romanzo della Rosa* in *Studi di crit. letter.* Bologna 1892, p. 151.

Al Romanzo fatale meglio conveniva, dice Cristina nell' *Epistre au Dieu d'amour* „ensevelissement de feu que couronne de lorier" e al figlio Jehan de Castel dava questo ammonimento: „Se bien veulx et chastement vivre | De la Rose ne lis le livre".[1] Dovevasi in perpetuo ricercar la scienza e la poesia tutta nell' opera di Jean de Meun? Non v' era per gli spiriti imbandigione intellettuale migliore? Ancor vi dilettate di visioni e di sogni, di peregrinaggi oltremondani; aspirate al saper teologico, e la dottrina acquisita amate involgere ed esporre entro allegorico velame; or non vi soccorre modello migliore del Romanzo sfruttatissimo, così superficiale e grossolano? E in un' *Epistre sur le Roman de la Rose* Cristina osa additar Dante, eroe dell' arte e del pensiero che nessuno in Francia ancor conosceva: „Se mieulx veulx ouir descrire paradis et enfer et plus hautement parler de theologie plus proffitablement, plus poetiquement et de plus grant efficace, lis le livre que on appelle le Dant, ou le te fais exposer pour ce que il est en langue florentine souverainement ditte. Là orras aultre propos, mieulx fondé, plus soubtilement, ne te desplaise, et ù plus tu pourras profiter que en ton romant de la rose."[2]

Prima certo che queste parole fossero scritte, la nobil donna aveva tratto nutrimento vitale dal sacro poema. Ell' era italiana d' origine e il natio paese, „ou mainte galee est armee" (*Chemin*

[1] *Enseignemens moraux* in *Œuvres poétiques de Christine de Pisan* publ. par Maurice Roy, Paris 1891, III, 39.

[2] Vedi Harrisse, *Excerpta colombiniana*, Paris 1887, p. 48. In un' esortazione analoga di un' *Epistre* precedente, Cristina accennava ad altri illustri, non a Dante ancora: „Certes trop plus de vertueuses choses, mieulx dictes, plus autentiques et plus proufitables mesmes en politiquement vivre et moralle-ment sont trouvees en mains autres volumes faiz de philosophes et docteurs de nostre foy". Vedi F. Beck, *Les Epistres sur le Roman de la Rose von Christine de Pizan*, Neuburg 1888, p. 17. Trovi ricordato il brano dell' *Epitre* al canonico parigino Pierre Col, coll' accenno a Dante, nella dissertazione ben arida e scarna di H. Oelsner, *Dante in Frankreich bis zum Ende des XVIII. Jahrh.* (*Berl. Beitr. z. germ. u. rom. Philol. XVI*), Berlin 1898, p. 8. Ma perchè mai, apporvi ancora la data del 1407? Vedi A. Piaget, *Chronologie des Epitres sur le roman de la Rose* in *Etudes romanes dédiées à G. Paris*, Paris 1891, p. 120. Pur rammenta l' *Epître* H. Hauvette nella conferenza *Dante dans la poésie française de la Renaissance* (*Annales de l' Université de Grenoble*), Paris, Grenoble 1899, p. 141. Veggo annunciato in un tentativo di A. Moretti, *Saggio storico sulle relazioni letterarie tra Italia e Francia*, I, Cortona 1902, un futuro capitolo su *Christine de Pisan* che, data la preparazione e la coltura dell' autore, riuscirà, ben lo prevedo, assai infelice.

de long estude), la città delle lagune „assise au milieu de la mer | telle que chascun doit amer" (*Mutacion de fortune*), la dolce favella degli avi suoi non scordò mai, benchè condotta oltr' Alpi ancor bambina e vissuta poi sempre in Francia con grande travaglio, tenera pianta da ogni vento sbattuta. Chi studiasse ben addentro nelle prose e nei versi il suo volgare di Francia „parlëure délitable" più che altra mai, ch' ella usò poi sempre, „parce que la dicte langue est plus commune par l'universel monde que quelconques autres" (*Trésor de la cité des dames*), troverebbe, oltre i costrutti latineggianti, già comuni agli scrittori francesi di quel tempo, parecchie espressioni italiane insolite, dovute in parte a' ricordi d' infanzia, al contatto cogli Italiani che affluivano alla corte di Carlo V, e in parte anche alle sue letture favorite.[1] Sentì ella suonare all' orecchio il gran nome di Dante sui patri lidi, ancor fanciulla? L'udì ella forse pronunciare la prima volta con venerazione dal padre teneramente amato, medico, consigliere del monarca, astrologo „philosophe et docteur . . Qui solennel clerc estoit renommé" (*Epistre d'Othéa*)?[2]

Era Cristina di sapere avidissima e quando la sciagura la punse sì da dover vivere compilando e stendendo trattati, ella disponeva di conoscenze vaste e stupefacenti in ogni ramo dello scibile. S' era affezionata a' poeti e scrittori dell' antichità; aveva eletto Aristotile „le très sage, aux haultaines | sciences prompt" (*Œuvres* I, 250) a sommo maestro e dell' etica aristotelica fece poi sempre suo vangelo. Il mondo antico, avviluppato ancor sempre entro vapori e tenebre, esercitava su di lei altissimo fascino. S' era cacciati nella memoria con indefesso studio libri d' ogni sorta: di teologia, di politica, di poesia, di geografia, d' astronomia, e questa enciclopedica dottrina, caotica assai e male amalgamata entro lo spirito, spremeva poi fuori nelle sue scritture; di dottrina cospargeva lunghi trattati e lunghi poemi. Lagnavasi

[1] Non ci soccorrono in quest' indagine gli studi di E. Müller, *Zur Syntax der Christine de Pisan*, Greifswald 1885 (limitato a poche opere di Cristina — trascura p. es. il poema la *Mutacion de fortune*), di Aust, *Beiträge zur franz. Laut- und Formenlehre nach den Dichtungen des Guillaume de Machaut, Eustache Deschamps und der Christine de Pisan* I, Breslau 1889. (Una continuazione promessa di questo lavoro non comparve mai, ch' io sappia).

[2] Accenna vagamente al „fatidique" Thomas de Pisan N. Jorga, *Ph. de Mézières*, p. 414. Pur troppo le memorie di lui, tramandate da Cristina nelle *Visions*, nella *Mutacion de fortune* e in altri scritti, sono scarsissime e non ci concedono di vedere quale influsso abbia esercitato sulla figlia.

nelle *Visions* d' esser cresciuta in tempi poco propizi „car les sciences ne sont pas a present en leur reputacion", e come donna, di „femenin scens", voleva non si avesse in dispregio „la grant amour" ch' ella aveva „a savoir".[1] Questa curiosità scientifica tutta moderna, ch' era in lei non semplice smania di figurare, come nei bas-bleus del modernissimo mondo femminino, ma bisogno dell' anima, precorre al sapere umanistico di Francia che le guerre e le tristi vicende politiche spensero nel primo fiorire. Se v' ha felicità in terra essa è manifestamente riposta nella scienza, pensava Cristina, come un secol più tardi Leonardo da Vinci. È destino dell' uomo, diceva Dante, non già di vivere a guisa di bruto, ma di „seguir virtute e conoscenza" (*Inf.* XXVI) e il pane della scienza che il grandissimo uomo spezzava nel *Convivio* chiamava „l' ultima perfezione della nostra anima". Non s' arrogava l' umile Cristina di sedere alla filosofica mensa co' sommi, ella che magnificava la scienza come aspirazione suprema dell' uomo e l' identificava colla virtù: „La ou sapience est commune, | La est vertu, la est constance, | La est force et grant habondance" (*Chemin de long estude,* ed. Püschel, p. 221). „Ancelle de science" si noma nell' *Epistre a Eustache Mourel* (1403); all' altare di questa madre venerandissima ella rimane genuflessa; la scienza chiama: „l'ueil de nostre ame appensee", un paradiso di delizie, „ou toutes choses sont propices"; la scienza: „c'est celle qui peut le mortel | faire muer en immortel". Come un portento di dottrina acclamarono poi Christine de Pisan i contemporanei: „elle fut Tulle et Cathon: | Tulle, car en toute eloquence | Elle eut la rose et le bouton; | Cathon aussy en sapience", così l' elogiava Martin Le Franc nel *Champion des dames,* e di Cristina diceva ancora Clément Marot ben meritare „d'avoir le prix en science et doctrine".

E tuttavia, senza la delicatezza e tenerezza tutta femminea nel sentire, certa disposizione naturale per l' arte, la gravità de' propositi e l' ideale della vita elevatissimo, l' opere sue sarebbero rimaste sepolte tutte sotto gli strati della morta e rimorta erudizione. Non solo al sapere antico, ma anche alle esperienze proprie, alle emozioni dell' anima sua, temprata nel dolore e nel pianto, la povera donna attingeva. Nel fior degli anni ella è baciata in fronte dalla sventura, e finchè vive, trova

[1] *Epistre a Eustache Mourel* in *Œuvres* II, 196.

a sè vicina la Dea del pianto e degli umani martiri: „Or fu la porte ouverte de noz infortunes" (*Visions*); patisce „grant martyre | En ce desert monde plein de tristece" (*Œuvres* I, 15): „Nul ne sect le traveil | Que mon pouvre cuer endure." E, vedova, sola, vestita a bruno (I, 148), piega il capo, non mai ribelle al destino e soffre e il dolore lenisce col canto. Con Giobbe ella esclama non esserci travaglio che eguagli il suo: „il n'est douleur a celle pareille." Talvolta le esigenze della vita le incombono di dissimulare, di mostrare lieta fronte, quando l'anima geme; è costretta a cantare „par couverture", a „rire en dueil", e „de triste cuer chanter joyeusement".[1] Dopo il padre le vien rapito lo sposo; è orbata di tutto. Che allettamenti può offrirle il mondo? Ella si ripiega sempre più al fondo di sè medesima, nell'eremitaggio del pensiero, come diceva di sè un poeta a lei nel sentimento e nel dolore affine,[2] e invoca la pietà, la clemenza di Dio. È una delle anime più scosse dalla fede, più sinceramente e profondamente religiose del tempo.[3] Dopo tante procelle, „par appetit de repos" (*Visions*) anela anch'essa, come Dante, alla pace; come Dante va cercando il dono supremo concesso agli uomini: la libertà dello spirito; come Dante trae inspirazione e conforto dal libro di Boezio;[4] e la morale austera, il pensiero alle eterne cose rinvigorisce, ella sì fragile, sì contristata, alle pure fonti bibliche. Pei doni di natura, per le tendenze dello spirito e le avversità patite, ell'è congiunta a quella donna meravigliosa, destinata un secol dopo a portare in Francia alto più che mai il culto di Dante. Ma Christine de Pisan faticosamente incedeva tra gli ingombri, i rottami e le tenebre delle dottrine scolastiche; Margherita di Navarra varcava con passo spedito la soglia del Rinascimento.

Lesse adunque Cristina la Commedia dantesca „en langue florentine souverainement dite", senza che a lei occorressero interpreti ed espositori di sorta, ed è presumibile che prima ammirasse

[1] *Œuvres* I, 101; 153; 15; 148.

[2] *Les poésies du duc Charles d'Orléans*, publ. par A. Champollion Figeac, Paris 1842, p. 96 (Ballade XLIV): „Mon cuer est devenu hermite | En l'ermitage de Pensée, | Car Fortune l'a très despité".

[3] Vedi L. Délisle, *Notice sur les sept psaumes allégorisés de Christine de Pisan* in *Not. et extr. des manuscr. de la bibl. nat.* XXXV, 551 sgg.

[4] *Epistre de Othea — Epistre à E. Mourel — Chemin de long estude* ecc. — Sulla voga del *De Consolatione* a' tempi di Christine de Pisan vedi L. Délisle, *Anciennes traductions françaises de la Consolation de Boèce conserv. à la Bibl. Nation.*, Paris 1873 (*Bibl. de l'Ecole des Chartes*), pp. 16 sgg.

in Dante „qui a long estude ot la dent" il grande erudito, poi il poeta. E bench' ella mettesse ogni impegno per imitarne l' arte e il „moult biau stile" (*Chemin de long estude*) cercando di fecondare la fantasia propria con immagini dantesche e, ne' momenti di maggior commozione interiore, avesse l' anima disposta alla poesia vera, non potè offrir mai più di un pallidissimo riflesso del dramma umano e divino che la *Commedia* svolgeva. Aspira all' alte regioni in cui spaziava la mente del sommo, ma appena tenta sollevarsi a volo, in giù è tirata dal grave pondo della barbarie e pedanteria del suo tempo.

Un ricordo alla *Commedia* è nell' *Epistre que Othea deesse de Prudence envoya a Hector de Troye,* intessuta di versi e di prose, ricolma di saggi precetti. I versi non servono che di avviamento alle chiose, a' commenti, alle allegorie che la nobil donna profonde, succhiando „scienza", dottrina sacra e profana, massime e sentenze esemplari dagli scrittori e filosofi e Santi Padri, da' poeti favoriti, da Aristotile „prince des philozophes" („maestro de' filosofi" chiamava Dante Aristotile nel *Convivio* IV, 8, che Cristina non lesse), da Boezio, da San Paolo, da Sant' Agostino e persino dal „poete Omer". È una lezione impartita „en chayère" (in cattedra), come Cristina medesima confessa, intesa a distogliere i cavalieri ben nati ed i gentiluomini dalle cupide voglie terrene ed a rivolgere il pensier loro alle cose eterne, „qui les fait monter jusqu'aux cieulx". Aveva salda fiducia nella missione sua; benchè umile e modesta era convintissima che „petite clochette grant voix" suonasse. Accenna alla discesa d' Orfeo nella „valee tenebreuse" d' inferno; s' immagina il giudice inesorabile all' entrata, e, lanciata la massima morale: „Resembler te convient Minos | Tant soit il iusticier et maistre | Denfer et de tout son estre", spiega poi chi veramente fosse Minosse. Le sfugge, è vero, un „comme disent les poetes", ma de' poeti che assegnarono al mitico re e legislatore di Creta l' ufficio di giudice della morta gente, non sembra rammentasse che il solo Dante. Scompare il Minosse dell' *Odissea* di Omero e il giudice dell' *Eneide* di Virgilio che agita l' urna fatale e chiama a sè l' anime, sorretto nel suo ufficio da Radamante.[1] Il Minosse che

[1] Vedi un raffronto tra il Minosse di Dante e quello di Virgilio nel bello studio di Fed. Romani, *Poesia pagana e Arte Cristiana* I. *L' Inferno di Virgilio.* Firenze 1902 e F. D' Ovidio negli ormai classici *Studii sulla Divina Commedia,* Milano, Palermo 1901, p. 228.

alla fantasia di Christine de Pisan s' affaccia è il Minosse dantesco, diavolo fatto, con lunga coda, che giudica e manda secondo che avvinghia: „Et devant lui sont amenees toutes les ames descedas en icelle valee. Et selon ce q̄ elles ont desservi penace | et autat de degrez come il veult q elles soient mises en parfont il tourne sa queue entour soy . . . Et pour ce dirēt les poetes q̄ apres sa mort fut cōme a estre iusticier d enfer.“ [1] Or non s' avvedeva Cristina che un cavalier prode e giusto e saggio che a Minos rassomigliasse, com' ella appunto voleva, con quella coda lunga lunga appiccicata, capace di ravvolgersi per tanti e tanti giri, alcune volte morsa „per gran rabbia“, avrebbe fatto gran trista figura? [2]

* * *

La lettura della *Commedia* lasciò ben altro solco nell' allegorica lunghissima versificazione *Le Chemin de long estude* (1402). Cristina volle qui nominare il sommo vate „Dant de Flourence“ che le suggerì il titolo del poema e le inspirò in parte la visione. [3] La Sibilla tolta da Cristina per guida nel lungo ed

[1] Mi valgo di un' edizione parigina del primo Cinquecento: *Les cent histoires de troyes . . . L'epistre de Othea deese de prudence envoyee a lesperit chevalereux Hector de troye | avec cent hystoires. Nouvellement imprimee.* Paris (1524) Bibl. Naz. Rés. Ye 286. Ne registra una stampa l' Harrisse, *Excerpta Colomb.*, p. 103.

[2] L' abbé Sallier, *Notice de deux ouvrages manuscrits de Christine de Pisan* (*Mém. de l'Acad. roy. des inscript. et belles lettres*, Paris 1751, Vol XVII, pp. 515 sgg.) ritiene l' *Epistre* scritta tra il 1397 e il 1398; sembra a me ad ogni modo anteriore ai lunghi poemi allegorici: *Le Chemin de long estude* e la *Mutacion de fortune*. — Della reminiscenza dantesca nell' *Epistre de Othea* toccava già il Robineau nel suo saggio *Christine de Pisan, sa vie, ses œuvres*, Saint-Omer 1882 (p. 108) che, benchè ignorato e non citato di proposito mai fuori di Francia (compare però in nota nelle pagine che il Gröber dedicò a Christine de Pisan nel suo *Grundriſs* II, p. 1091 sgg.), vale assai più del diligente lavoro biografico di F. Koch e rimane la miglior cosa che siasi ancor fatta intorno all' opera di Cristina.

[3] Cito dall' edizione *Le Livre du chemin de long estude* curata da R. Püschel, Berlin 1881. Il Torraca in un suo vecchio articolo della *Rassegna settimanale* del 1881 (ristampato in calce alla traduzione italiana poco felice della conferenza dell' Hauvette: *Dante nella poesia francese del Rinascimento*, Firenze 1901, pp. 39 sgg.) notava col solito acume, prima del Beck, del Toynbee, dell' Oelsner e di altri alcune reminiscenze dantesche nella tessitura del poema di Cristina. — Prima di inserire alcune pagine su Christine de Pisan nel

avventuroso peregrinaggio, simile alla scorta nella *Vita civile* di Matteo Palmieri, non è altro in fondo che la Sibilla virgiliana, guida di Enea all' inferno, ma ha tratti che ricordano il duca e maestro di Dante per le regioni d' oltretomba.

Calata dal cielo sulla mal fida terra, Sibilla s' offre a sorreggere, a scortare la docile ancella „en autre monde plus parfait ... et ou n'a vilté ne destrece". Di tanta benignità sorpresa, Cristina dichiara di esser disposta a seguire, ella „humble chamberiere", tanto lume, la „tres amee et singuliere | Ameresse de sapience, | Du colliege de grant science", non già nel dolente inferno ove guidò un tempo Enea, ma „en contree moins rioteuse | Que n'est ceste et plus deliteuse". Ben si scorge come la fantasia di Cristina fosse colpita dall' esordio del poema solenne de' tre regni, dall' immaginato incontro di Dante con Virgilio. Riecheggia l' „allor si mosse ed io gli tenni dietro" nel verso: „Alez devant! G' iray derriere" e la voce di Dante, affievolita ne' versi languidi, pedestri, stemperati ed infantili, s' ode in altra parte ancora. Dante pregava Virgilio „per quello Dio" che il poeta di Roma non conobbe, acciocchè fuggisse „questo male e peggio"; Cristina richiede la sua scorta, la „doulce maistresse", „pour celle amour | qu'a science" nutriva: „Que ou je suis et en quel contree, | De l'estre du lieu et passage | Me vueilliez de tout faire sage". Invan s' oppongono i demoni al fatale andare di Dante; quando a Virgilio cade di bocca il „vuolsi così colà dove si puote ciò che si vuole", s' acquetan le lanose gote di Caronte, s' acqueta Minosse, ogni ostacolo è vinto, ogni varco è sgombro. Cristina sovvenivasi delle memorande prime parole che Dante rivolgeva al suo „onore e lume" e le riproduceva tradotte: „Vaille moy long estude | Qui m'a fait cerchier tes volumes". A lei così candida, così innamorata di sapere, così laboriosa e perseverante, pareva rinchiudessero la somma delle umane aspirazioni: piacere e fermezza nello studio. Si fabbrica quindi un lungo cammino di „long estude" da percorrere per giungere alla vetta estrema della scienza. Il motto

caotico, ma non inutile zibaldone che s' intitola: *Poesie di mille autori intorno a Dante Alighieri* III, 220 sgg. il Del Balzo discorreva di Cristina e del suo amore per Dante in uno de' suoi articoli ora scordati: *Gli scrittori francesi e l' Italia avanti il Rinascimento* in *Gazzetta letteraria* (di Torino) N° 1 e sgg. — Di Christine de Pisan e del suo „pastiche qui a nom le Chemin de longue estude" si sbriga con due parole il Bouvy nel capitolo sulla critica dantesca in Francia aggiunto al libro *Voltaire et l'Italie*, Paris 1898, p. 30.

di Dante ha magica virtù, come quello di Virgilio: giova ripeterlo onde proceder franca e spedita all'affacciarsi d'ogni periglio (p. 60): „Car quant j'estoie en un fort pas | Ou a passer je fusse rude, | Disant: Vaille moy long estude. | Alors passoie seurement, | Sanz avoir nul encombrement.“ [1] S'intende che Sibilla vigila con amorevol sollecitudine sui destini della sua protetta e le scioglie coll'esperienza propria ogni dubbio e, perchè giunga al cielo e contempli le meraviglie tutte del firmamento, fa che giù cali quella scala medesima che fu di sostegno a Boezio.

Prima d'ascendere (p. 70), „d'eschelon en autre eschelon“, alle altissime celesti regioni, Cristina percorre alquanto dell'emisfero terreno, e, mossi appena i primi passi con Donna Sibilla, entra in un luogo di delizie sì bello che umano cuore non saprebbe esprimere. La primavera eterna che quivi regna, i fiori disseminati ovunque, gli alberi „feuillus et vers“, il canto degli uccelli sulle cime, le aure soavi che spiran tra le fronde, là dove è immaginata la fontana della sapienza (p. 36): „zephirus, qui lors ventoit. | Qui es arbres rendoit doulz son | Et roussignolz qui leur lecon | Recordoient par doulz recors“, ci danno un simulacro di paradiso terrestre (p. 33): „ce semble, pour voir vous dis, | Estre terrestre paradis“; ci rimembrano la divina foresta spessa e viva che Dante pone al sommo del monte d'espiazione.[2] Quanto i poeti anticamente immaginarono dell'età dell'oro e del suo stato felice, „forse in Parnaso esto loco sognaro.“ Per Cristina il Parnaso ha forma

[1] Del motto di Dante sovvenivasi indubbiamente il Boccaccio in un sonetto in lode della Vergine (XCV)

> Io spero in te (nella Vergine), ed ho sempre sperato;
> Vagliami il lungo amore e riverente,
> Il qual ti porto, ed ho sempre portato.

Fors'anche lo ricordava il Tasso nella *Gerusalemme* (I, 36), quando, volgendosi alla „mente degli anni e dell'oblio nemica“, dicevale: „Vagliami tua ragion ecc.“.

[2] Giungerà poi Cristina, proseguendo il dilettevol viaggio, prima di assorgere a' cieli, al Paradiso terrestre, ma non oserà entrarvi temendo il male che le avverrebbe. Un muro di fuoco, il solito „murus igneus“ tradizionale, recinge anche questo Paradiso terrestre di Cristina che un angelo custodisce all'ingresso e non ricorda punto la concezione dantesca. (Vedi A. Graf, *Miti, leggende e superstizioni del Medio Evo*, Torino 1892, pp. 73 sgg. [*I Viaggi al Paradiso Terrestre*]; E. Coli, *Il paradiso terrestre dantesco*, Firenze 1897, pp. 92 sgg. A proposito de' versi danteschi (Purg. XXVII): „Or vedi, figlio, | Fra Beatrice e te è questo muro“ vedi N. Vaccalluzzo in *Rass. crit. d. lètter. ital.* 1902, pp. 208 sgg.). — Un luogo di delizie simile a quello immaginato da Cristina alle falde del Monte Parnaso è pure nel *Champion des dames* di

di montagna che nelle nuvole perde la sua cima, pure, smisurato com' è, con quella fontana „clere et vive" (la fonte pegasea che scaturisce dalle grotte del Monte Parnaso dantesco), dove „toutes nues" si bagnano le nove muse leggiadre, che (p. 43) „tiennent la l'escole sainte | Qui de grant science est encainte", coi verdeggianti cammini all' intorno, e l' assemblea di grand' uomini che vi si raduna, ben più di una lontana somiglianza vi si scorge col nobile castello che Dante pone nel suo Limbo in luogo ridente, non muto di luce. È probabile che altre figurazioni allegoriche della Sapienza soccorressero la mente di Cristina; viva in lei più che altra mai era quella del sommo poeta. Rivediamo adunque, in altra forma, là sul cammino di „long estude", il „prato di fresca verdura", circondato da un bel fiumicello, in „loco aperto luminoso ed alto"; tornano a sfilare schiere d' illustri innanzi agli occhi estatici di Cristina. Che girassero intorno „tardi e gravi" gli occhi e grande autorità fosse ne' lor sembianti e parlasser „rado con voci soavi" non si dice, ma è da supporre, perocchè son tutti della famiglia de' filosofi e poeti che Dante poneva nel Limbo, „nel primo cinghio del carcere cieco", a godere la beatitudine e la pace degli Elisi Campi.[1]

Martin Le Franc, non privo di reminiscenze dantesche, come noterò altrove. (Bibl. Nat. Ms. fr. 12476, fol. 30):

La, printemps flourissoit tousjours; La, fontaines cleres sourdoyent;
La, tousjours rossignolz chantoient; La, ne gresilloit, ne ventoit,
La, ou pré vert, arbres et flours La, tous humains plaisirs estoient;
Leurs doulces oudeurs espandoient; Mal ne douleur on n'y sentoit.

Altrove pure rammenterò la descrizione degli Elisi Campi nell' *Epître de l'Amant vert* del Lemaire. — Un pallido riflesso della sfolgoreggiante apparizione di Beatrice sulla vetta estrema del monte d' espiazione è forse ne' versi del *Le Dit de la Rose* (1402) che descrivono l' apparire di *Loyauté*, donna e Dea, raggiante di luce (*Œuvres* II, 32):

La descendi a grant lumiere De nymphes et de pucellettes,
Si que toute en resplent la sale. Atout chappelles de fleurettes,
Toute autre beauté si fut pale Qui chantoient par grand revel
Vers la sienne de corps, de vis Hault et cler un motet nouvel
Et de beau maintien, a devis Si doulcement, pour voir vous dis,
Bien parée et bien atournée. Que bien sembloit que Paradis
Si fu entour avironnée Fut leur reduit ecc.

[1] Su di essi vedi il libro assai prolisso di T. Bottagisio, *Il Limbo dantesco*, Padova 1898, e la recensione sagace che ne fece M. Scherillo in *Bull. d. Soc. dant.* VIII, 1 sgg.

Vero è che Cristina capovolge un po' a capriccio l'ordine della dantesca visione e la „filosofica famiglia", la „philosophique gent", che „habitoient ou sommeton", si schiera prima della brigata de' poeti. Primo ad affacciarsi sulla „place flourie" è Aristotile, „le prince de grant science"; per vederlo bene converrà inalzar le ciglia, perchè campeggia „sus la haulte mote"; seguiranno que' medesimi venerandi uomini che Dante raggruppava attorno al maestro: Socrate e Platone, Democrito e Diogene; Cristina, di proprio arbitrio, v'aggiunge Hermes „le philosophe grant", un intruso, buon per far numero, ma poi: „Hauce les yeux et tu verras | Ou ja fust Anaxagoras, | Empedocles, Eraclitus", vedrai ancor Dioscoride, che Dante qualifica come „buono accoglitor del quale" e Cristina, male intendendo la tronca espressione dantesca,[1] chiama senz'altro e un po' goffamente: „Accoglitor Dioscoride". Seguirà Seneca, poichè Orfeo ad altro gruppo si destina, quel Seneca ch'ella con Dante, con Vincent de Beauvais e tanti altri avrebbe ancor distinto da Seneca tragico, se il verso e la rima non la costringessero ad infilzare bonariamente altri nomi: „Tulles, Ptholomee, | Venoient a l'escole amee"; con „Galien" „Avicenne", compare „Ypocras", non più medico, ma geometra, certo per distrazione o per amore di „Euclide geometra". Anche Cristina, benchè in cuor suo s'esaltasse trascrivendo dal poema di Dante i nomi di molti illustri del mondo greco-latino, non può ritrarre di tutti appieno e si sbriga accennando ai „mains autres grans philosophes".[2] Al sacro fonte pegaseo convengono i poeti con maggior diritto forse de' filosofi. „Toute la tire" d'essi: „Je mettroie trop a nommer", avverte Cristina. Dante la soccorre nella scelta; le addita quelli d'onor più degni; „petit plus bas", pur sempre sul verde smalto che beava lo sguardo de' trascelti nell'Eliso dantesco, „par ces belles herbetes", là ov'apparve „Virgille | Ains que l'en chantast evangille", „dinanzi al cristianesimo" adunque, risiede la bella scuola de' vati illustri; a capo d'essi, senza spada però, o insegna qualsiasi di comando, occupato a farsi de' rami d'alberi staccati un flauto dal quale uscisse melodioso suono, sen viene „Omer le poete souvrain" e da tre altri vati è seguito.

[1] Non la rammenta la nota di N. Vaccalluzzo, *Il verbo „ricogliere" in Dante* in *Rass. crit. d. lett. ital.* I, 123 sgg.

[2] Non volle Cristina allungar la rassegna togliendo nomi d'altri illustri abitatori del Limbo che Dante rammenta nel *Purgatorio* (XXII, 106 sgg.) e pare non conoscesse nè l'*Amorosa Visione* del Boccaccio, nè i *Trionfi* petrarcheschi.

siccome convenivasi al signor dell' altissimo canto. A Lucano è sostituito Orfeo,[1] ma compaiono „Ovide et Oraces satire" e cantan, cantan tutti ne' flauti loro dolcemente, e le leggiadre Muse intesson ghirlande, vanno iscegliendo fior da fiore, come faceva Matelda, entro „la gran variazion dei freschi mai" nel terrestre Paradiso. Così occupati, non curano i poeti di Cristina, come la scuola di Omero curava di Dante, nè Cristina ardisce farsi della nobil schiera e incoronarsi „tra cotanto senno".

In nessun' altra parte del poema Christine de Pisan volle stringersi sì ai panni di Dante come nell' esordio della sua visione. Il viaggio continua su nel regno de' vivi e per remoti paesi dove non spaziò mai la fantasia del sommo poeta. Che altro le fruttò il suo lungo studio e il grande amore? L' amore alla scienza, ad ogni affastellamento di dottrina le uccide in cuore la poesia più inspirata. In que' suoi versi che s' allineano senza fine le reminiscenze dantesche son rare e appena percettibili. Ricordava il „nessun maggior dolore" ch' era di strazio al cuore della misera Francesca quando narra della fortuna iniqua che miseramente l' oppresse e rimpianger le facea il suo tempo felice (p. 4) „Souvent seulete et pensive | Suis, regretant le temps passé | Joieux qui m'est ore effacé | Tant par elle et par la mort | Dont le souvenir me mort"? Doveva certo esserle fitta in mente l' immagine di Francesca che nella bufera d' inferno porta col suo martirio eterno l' eterno amore;[2] pur, dal libro di Boezio ch' ella legge instancabile (p. 12: „son traitié | Ou je leu toute la seree") e vanta qual più efficace „reconfort de tristece" (p. 206), dal quale trasse

---

[1] Lucano appare però nel *Chemin de long estude* in altro aggruppamento di poeti che pur ritrae della „bella scuola" del Limbo dantesco: p. 147: N'oncques poete si notable | Fust, Virgile, Orace ou Omer | Ou Lucan, que l'en doit amer.

[2] All' amore che trionfa del tempo e sopravvive alla morte stessa Cristina accenna nel *Dit de la Pastoure*, la poesia sua più spontanea e più bella, il grido più sincero che sia uscito dal suo cuor di donna (*Œuvres* II, 290 sg.):

Ne oncques en celle amour
Qui en deux cuers fu unie
Il n'ot mal ne villenie
Ne n'ara jamais sans faille.
Si ne croys je qu'elle faille
Nul temps, car nos esperiz,
Quant mors seront et periz
Les corps, croy qu'ilz s'aimeront
Et ensemble demourront.

Un ricordo di Paolo e di Francesca l' avremmo aspettato nel *Debat de deux amants* (*Œuvres* II, 72 sgg.) dove si accenna al poter fatale d' amore nel cuore d' illustri amanti: Ero e Leandro, Tristano e Isotta: „Mais celle amour

infiniti ammaestramenti, giungeva a lei, verosimilmente, com'era giunta a Dante, la sentenza.[1] Altre volte ancora, rinnovellando il dolore che le preme in cuore: (p. 6) „mon grief dueil renouvelle | Chascun jour . . . | Car la grant amour ne laisse, | Qui noz cueurs en une laisse | Mis tous deux", dovrà ripeterla e variarla, come pur la ripetè l'alta donna, così vicina a lei nel sentimento, Margherita di Navarra.[2]

Non sembrò sempre fallace a Dante l'„onrata nominanza", acquistata in terra e provvida di favori nel cielo (*Inf.* IV), pur, nell'ore meditabonde e tristi, vedeva come tutto quaggiù precipitasse e rovinasse; toccava nel *Paradiso* (XVI) del disfarsi delle schiatte, del fluttuar perpetuo di fortuna; chiamava (*Purg.* XI) „il mondan romore", „un fiato | di vento, che or viên quinci ed or vien quindi." Cristina, che gli occhi avea più rivolti al cielo che alla terra, dirà similmente (p. 14): „Comment ce monde n'est que vent, | Pou durable, plain de tristour";[3] sospirerà invano alla

Yseut si ordenna | Qu'entre les bras de son ami fina; .... si com dit li romans". Qui pure s'accenna allo scolorar del viso per virtù d'amore: „Par tel amour, qui fait changier coulour | Souventes fois"; la coppia da Rimini è qui taciuta o messa fra le turbe degl'innominati: „Pour plus briefté, et, se tous vous nommasse, | G'y mettroye, je croy, un an d'espace".

[1] Il compianto F. X. Kraus, *Über Francesca da Riminis Worte bei Dante Inf. V. 121—123* (*Essays*, Berlin 1901, II, 355 sg.) citava il passo del *Chemin de long estude* e vedeva a torto in tutto il poema: „sozusagen eine Nachbildung des fünften Gesanges des Inferno". I ricordi della memoranda sentenza, citati dal Kraus, potrebbero moltiplicarsi a piacere. Due esempi provenzali offre il Torraca in *Bibl. stor. crit. d. letter. dant.* VII—VIII, Bologna 1899, p. 17 sg. Altri, spagnuoli, indicherò io medesimo altrove in un saggio su *Dante in Ispagna nell' Età Media.*

[2] Il lamento sulla felicità passata e la miseria presente è vivo nelle *Visions* (Vedi F. Koch, *Leben und Werke der Christine de Pisan*, Goslar 1885, p. 24): „Ycelles me faisoient rimer complaintes plourables regraittant mon ami mort et le bon temps passé" — „Quantes larmes, souspirs, plains, lamentations et griefs pointures cuides tu que quant je estoye seulette a mon retraitte que ie eusse et gitasse en ce taudis; ou quant a mon fouier veoie environ moy mes petiz enfanz et pouvres parens et consideroye le temps passé et les infortunes presentes". — Già *Le Livre du Duc des Vrais Amans*, composto un paio d'anni prima del poema *Le Chemin de long estude* (*Œuvres* III, 108), ripeteva il lamento: „me convient complaindre | En regraitant le bien qu'avoir souloie". — „Ainsi le bon temps regretons | Entre nous, poures vieilles sotes", canterà mestamente il Villon nei *Regrets de la belle heaulmiere.*

[3] „Le monde est chose vaine", diceva il Villon. Cristina ricorda i beni di fortuna nelle *Cent ballades* (*Œuvres* I, 13): „ses joyes ne sont fors que droit vent".

pace, ripetendo col Petrarca (*De Remediis*) come tutto quanto ha vita sotto il cielo muova guerra: „dessoubz le ciel tout maine guerre"; toccherà, memore forse de' fieri rimbrotti e dell' invettive dantesche, de' mali della chiesa, della corruzione della corte di Roma che flagelleranno sdegnosi Nicolas de Clamanges e Alain Chartier. Le pecore errano disperse, disviate e il pastore non le raccoglie (p. 16): „L'eglise de Dieu desolee | Est plus qu'onques mais adoulee; | Or en sont ferus les pastours | Et les berbis vont par destours | Et esparses et esperdues, | Dont maintes y a de perdues, | Et ainsi va pis qu'onques mais." [1]

Il *De Consolatione* di Boezio, non la mirabil canzone dantesca sulla nobiltà, aveva insegnato a Cristina, come ricchezza e nobil lignaggio nulla importassero senza la virtù che risiede in cuor gentile (p. 177): „inutile et vain de noblese | Est le nom, se il n'est fondé | Sus vertu qui l'ait amendé". Più volte riprende nel poema questo concetto; tenta di avvalorarlo coll' autorità di poeti e filosofi. La cruda e viva rappresentazione di Maometto

[1] Non osava qui ancora (l' oserà poi nel *Livre de Mutacion de fortune*) dire con Dante come „il maledetto fiore", disviasse „le pecore e gli agni, | Però che fatto ha lupo del pastore". Vedi il *Champion des dames* di Martin Le Franc (A. Piaget, *M. L. F. prévôt de Lausanne*, Lausanne 1888, p. 108):

Mais que fault il parler d'evesque, | La mule au Saint Père n'eschappe.
Quand cardinaulx dorment et pape? | Se le loup peut happer, sy happe.
Les brebis Dieu sont bien, mais que

E Jean Meschinot in un suo lamento della città di Nantes *sur l'interdit* (Goujet, *Bibl. franç.* IX, 417):

Laisser loups en lieu de pastours | Car de bergiers ne font pastours,
Seroit aux brebis grant exceis, | Mais leurs donnent mortel acceis.

È dubbio a volte se Cristina offra del suo o riproduca nel verso una lontana reminiscenza dantesca. Suonavale ancora all' orecchio il verso: „E per l' inferno il tuo nome si spande", dell' invettiva famosa, ricordata nel *Livre de Mutacion de fortune*, quando, nella dedica del poema *Le Chemin de long estude* (p. 1), si rivolge agli „haulz dues magnifiez, | D'icelle fleur fais et edifiez, | Dont l'esplendeur s'espant par toute terre"? Non riecheggia l' ammonimento di Dante: „non vi mettete in pelago; chè forse, | Perdendo me, rimarreste smarriti" („Parad." II) ne' versi del *Chemin de long estude* p. 40: „Car qui en trop parfonde mare | Se met, souvent noie ou s'esgare"? È sicura reminiscenza del Tartaro Virgiliano la rassegna delle belve feroci „de toutes estranges manieres", che Cristina fa, immaginandosi di attraversare la terra del „grant kam" (p. 60): „Si m'eussent moult tost devouree", aggiunge, „se je fusse entre eulx demouree | Sanz le conduit qui me menoit"; pure, poco prima, ricordava Dante (p. 49): „Quant en la silve fu entrez | Ou tout de paour yert oultrez, | Lors que Virgille s'apparu | A lui dont il fu secouru".

nell' *Inferno* (XXVIII), squarciato sì che veder poteasi „il tristo sacco | che merda fa di quel che si trangugia", la sovviene, sembra, pareggiando ancor una volta la nobiltà alla virtù (p. 180): „noblece qui vient de sanc | Et de ligniee n'est que fanc | Et boe, se vertu n'y est: | Car le corps de soy nobles n'est, | Ains est un sac tout plain d'ordure."[1] — Nel poema, che, di tutto, senza gran discernimento, accoglie, Cristina innesta la leggendaria storia della giustizia somministrata da Traiano alla dolente vedovella, ripetuta in forma assai più concisa, nel *Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V*:[2] dalla versione della leggenda, che

[1] Certamente Cristina ricordava un po' anche il *Trésor* di Ser Brunetto (*Li livre dou Trésor*, ed. Chabaille, Paris 1863, p. 343 sg.): „à estre de chaitif cuer et de haute ligniée est autressi com pot de terre qui est covers de fin or par dehors". F. Beck, *L'Alighieri* II, 384 vedeva ne' versi del *Chemin de long estude* una libera traduzione di Dante. — „È gentilezza dovunque virtute, | Ma non virtute ov' ella", diceva Dante nella canzone famosa che Cristina non conobbe, e nei *Prouverbes moraulx* (*Œuvres* III, 50): „Gentillesce vraye n'est autre chose | Fors le vaissel ou vertu se repose". Come nobiltà di cuore e saggezza dello spirito fossero supreme virtù del vero cavaliere, Cristina mostrava a sazietà nel *Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V*; e, nel *Dit de la Rose*, ch' è del 1402 (*Œuvres* II, 30): „Courtoisie qui ne depart | De ceulx qui sont de gentil sorte". — Vedi il capit. *Die Adelsfrage* nel recente lavoro di K. Vossler, *Die philosophischen Grundlagen zum süfsen neuen Stil*, Heidelberg 1904, pp. 24 sgg., dove però manca un accenno al *De Consolatione* di Boezio. — Al „tristo sacco" che s' empie e vuota allude ancora Cristina nel *Trésor de la cité des dames* (ed. Paris 1536, f. VI): „Ha douloureuse, fault il emplir ce sac, qui est viande à vers et vaissel de toute iniquité? Mais que en advient il quant il est ainsi emply?" Similmente Guillaume Alexis nell' *A B C des Doubles* (*Œuvres poétiques* ed. A. Piaget, E. Picot, Paris 1896, I, 41):

Comme peut donc l'ung homme ne estre
Noble comme autre, quant au naistre.
Ou monde n'est telle noblesse
Que fouir pechié qui nous blesse.
Faisons tous bien, laissons noz vices,
Comme bons et simples novisses.
Qu'on ne nous dye: „Nobles n'estes
Car voz œuvres ne sont pas nettes".
. . . . . .
Et nostre corps ce n'est que ordure.

[2] *Nouv. Collect. d. Mémoires pour servir à l'Hist. de France* Ie série, Paris 1836. È una versione che sfugge a tutti comunemente e che E. Müller ricorda nello studio citato sulla sintassi di C. d. P. p. 51: „il est escript de l'empereur Trajan que une foiz comme il fust jà montez sur son destrier pour aller en bataille, une femme grevée de tort, à luy venue complaignant, arrestat tout son host, descendy, donnant sentence droituriere pour la vefve".

Dante offre nella seconda cantica. Cristina si discosta alquanto ed un' altra ne segue che più correva e più era divulgata a' tempi suoi. Con tutta probabilità l' episodio è tratto dal *Policraticus* di Giovanni di Salisbury, libro favorito da Cristina e da Eustache Deschamps, assai noto in Francia nel '400 e già tradotto, nel 1372, da Denis Foulechat.[1]

Scortata dalla saggia Sibilla, e guidata anche un po' dalla relazione de' viaggi del Mandeville, Cristina percorre varie terre, giunge alle colonne d' Ercole, si volge poi „un pou a destre", vede il terrestre Paradiso in cui non mette piede, valica un alto monte; dal firmamento è poi gittata a lei „legiere" e „portative" la lunga scala fatta di „speculacion" e su vi ascende fino agli ultimi cieli, „biau monde" che mille meraviglie in sè rinchiude. Ma le luci paradisiache in cui Dante estatico s' affissa, i moti e le vibrazioni delle celesti sfere, le gerarchie angeliche, il beato stuolo che popola l' empireo dantesco non hanno inspirato il suo canto. Alla fantasia, incapace di seguire l' altissimo poeta nel vertiginoso volo attraverso le regioni aeree, mancò la possa. Ben dichiara la donna, rapita ne' cieli, di non poter sostenere tanto fulgor di luce: (p. 77) „mon corps, mes membres, mes yeux | Ja ne souffrissent de cilz lieux | La tres grant clarté reluisant, | Qui trop me fust aux yeux nuisant, | Et du tout aveuglast ma veue | La tres grant lueur qu'ay veue", e forse, vagamente assai, ricorda gli alti e raggianti splendori, l' „acume" del „vivo raggio" che Dante sostiene appena nelle sue paradisiache contemplazioni. Ode anch' essa le melodie dolci che correvan nell' aer luminoso, ma la „souvraine musique, | Ou sont tous les parfais accors" (p. 86), „la melodie et le doulz son, | L'armonie et belle chancon | Que la font ces biaux mouvemens | Celestiaux aux tournemens | De ces cercles mesurez, | Qui sont si tres amesurez", l' armonia delle sfere negli eterni giri è a lei manifesta dalle dottrine di Pitagora e di Platone; la dolce sinfonia di Paradiso, intesa da Dante, non sembra le risuoni in core.[2]

---

[1] Già il Torraca, nel suo articolo cit. p. 50, indicava questa fonte, pur riconoscibile nel *Curial* di Alain Chartier. Sulla leggenda di Traiano vedi oltre il noto studio di G. Paris, Varnhagen, *Über die Fiori e Vita di filosafi ed altri savii*, Erlangen 1893, pp. XXV sgg.; M. Barbi, *La leggenda di Traiano nei volgarizzamenti del Breviloquium de virtutibus di fra Giovanni Gallese*, Firenze 1895.

[2] A. Bonaventura offre un frammento di un suo studio su *Dante e la*

Innalzandosi al firmamento Cristina vede al basso raggomitolata e ben piccola la terra: (p. 73) „Comme une petite pelote, | Aussi ronde qu'une balote",[1] ma questa misera terra ella trae ancor seco nel cielo e il cielo popola di povere astrazioni ed allegorie, il cielo invade ed ingombra colle dottrine ed i saggi consigli, i memorandi detti, suggeriti dagli scrittori antichi. Dal ragionare e moralizzar suo senza posa, dallo sfoggio di citati la poesia è uccisa. „Toutes choses", diceva ella con santissima ragione, „racontees | Par long proces, souvent anuient | Et maintes gens si les deffuient", ma senz' avvedersene, ella minaccia di non arrestarsi mai e mortalmente ci tedia colle sue lungaggini e

Musica (ora a stampa a Livorno, Giusti 1904) nella *Strenna Dantesca*, Firenze 1902, II, 129 sgg.: *L'armonia delle sfere nella Divina Commedia*. — Il Deguileville nel *Pèlerinage de l'âme* (ediz. Stürzinger p. 288) ha questa visione delle celesti sfere che rammenta la visione di Cristina:

Ainsi li ange me menoit
Et le firmament me monstroit
Qui tourn(i)ant une armonie
Faisoit en grant sonnerie
Si melodieuse et plainne
De douceur et si serainne
Que tous terriens instrumens
Qui ont este et sont presens
Dont Musique fait ses deduits,
Seroient reputes et dis
Mains quë une mouscherie
Qui la chose aroit oïe.
Causë en sont les mouvemens
Qui y sont et les tournemens
Des esperes que vi tourner
L'une dedens l'autre et roer
Qui par contraires mouvemens
Et par obliques tournemens
Doucement s'entrecontroient
Et (en) circuite faisoient
Entour terre et les elemens
Sens eux reposer en nul temps.

[1] Non credo col Toynbee, *Christine de Pisan and J. Maundeville*, *Romania* XXI, 239 che Cristina si sovvenisse qui de' versi di Dante (*Parad.* XXII, 134): „vidi questo globo | Tal ch' io sorrisi del suo vil sembiante"; ella ricordava indubbiamente il *Somnium Scipionis* di Cicerone (cap. III—IV), dal quale pur Dante attingeva, e certo anche l'ascensione al cielo dell' anima di Arcita nella *Teseide* del Boccaccio (Lib. XI), dove pure si vanta lo splendore degli astri, l'armonia delle sfere e si ha pietà del „poco | globo terreno, a cui d' intorno il mare | girava". — Deploro che il valente dantista inglese abbia lasciata a me l'indagine sulle „obligations to the Divina Commedia" nel poema di Cristina (p. 229) che certo egregiamente e compiutamente avrebbe fatta. — Diceva Margherita di Navarra nelle *Prisons* (Liv. II. *Dernières poésies* ed. A. Lefranc, Paris 1896, p. 145): „Le beau soleil me monstra clairement | L'ouvrage grant de ceste pomme ronde" ed io mi convinco sempre più che Margherita leggeva con piacere e dubbio profitto i lunghi e tediosi poemi della sua sorella di sventura, altamente pregiata anche da Clément Marot. Vedi il mio studio *Dante e Margherita di Navarra*, p. 22.

stiracchiature, le „probacions" infinite, il prosaico cicaleggio versificato. Il Paradiso di Cristina è il beato regno della pedanteria medievale.[1]

* * *

Se l'idea prima del *Chemin de long estude* è dovuta a Dante, la cui parola, a Virgilio rivolta, „qui ne fu nice ne frivole", Cristina assicura di non mai scordare: „ains la diroie | En lieu d'evangille ou de crois | Au passer de divers destrois | Ou puis en maint peril me vis"; se qui già, dietro l'esempio della *Commedia*,

---

[1] Consolava e deliziava tuttavia i lettori del tempo. L'opera, dedicata al re Carlo V, fu assiduamente trascritta: la regina Isabella, pochissimo intinta di letteratura, invaghita di ben altro che di versi e di prose, ne riceveva senza dubbio una copia per mano di Cristina (Vallet de Viriville, *La bibliothèque d'Isabeau de Bavière reine de France* in *Bullet. du Biblioph.*, Gennaio 1858, p. 673). Sui rapporti d'Isabella con Cristina non s'indugia l'ampia tesi di M. Thibaut, *Isabeau de Bavière reine de France, 1370—1405*, Paris 1903. Nella biblioteca fornitissima e presto dispersa del duca di Berry figuravano i due poemi maggiori di Cristina e l'*Epistre d'Othea* (Vedi Hiver de Beauvoir, *La librairie de Jean Duc de Berry au Château de Mehun-sur-Yevre*, Paris 1860, N° 94); nè potevano mancare nella libreria del Duca di Bourbon per cui Cristina scrisse il *Livres des faits .... du sage roi Charles V.* Leggeva pure il lungo *Chemin de long estude* Carlo d'Orléans, figlio dell'infelice Valentina Sforza (*La biblioth. de Charles d'Orléans à son château de Blois en 1427, Bibl. de l'École des Chartes* V, 70). — Al poema di Cristina ed alle „Vie al Paradiso" di que' tempi, il cavalier normanno Jean de Courcy aggiunge di suo, intorno al 1426, un interminabile poema allegorico morale *Le chemin de Vaillance* in 40000 versi, tutt'ora inedito, per fortuna. Dagli estratti offerti da A. Piaget (*Romania* XXVII, 582 sgg.) parrebbe che al Courcy non fosse ignota l'*Amorosa Visione* del Boccaccio. — Quando Margherita di Navarra si spegneva, nel 1549, Jean Chaperon pubblicava a Parigi una sua curiosa versione in prosa del prosaico poema di Cristina: *Le Chemin de long estude de Dame Cristine de Pise ou est descrit le debat esmeu du parlement de Raison, pour l'élection du Prince digne de gouverner le monde. Traduit de langue Romanne en prose françoyse, par J. C. dit lassé de Repos. Tout par soulas.* Paris, Estienne Groulleau, 1549 (Esempl. nella Nazion. di Parigi). Dopo una dedica, alquanto insipida: „a Tres honoré Damoyselle Nicole Bataille", in decasillabi a rima baciata, il Chaperon espone a' lettori l'argomento dell'opera e traduce a suo talento: „Comme fortune averse et ennemye de toute prosperité mondaine m'eust abatue" ecc. — Ecco la traduzione dei noti versi (1122 sgg.) che alludono a Dante: „Aussi, à verité dire, ie n'y avois pris tel apetit, que de present: et n'estois cognoissante du nom du lieu tāt delectable, fors par ce que i'en avois peu voir en un livre composé par Dante de Florēce. Auquel il dit, que lors qu'il fut entré en la fosse, plein de pœur, et de crainte, fut cōforté par Vergile, qui s'aparut à luy, disant ce mot: Baille moy long Estude, qui par tant de

la Fortuna compare tra le intelligenze superiori che reggono i beni mondani, il primo concetto del nuovo poema che Cristina scrisse poco appresso (1403) *Livre de la Mutacion de fortune* ci riconduce verosimilmente alla descrizione dantesca del poter di Fortuna, a quelle „permutazion" costanti dell' instabil Dea, che veloce, veloce: „li ben vani, | Di gente in gente e d' uno in altro sangue" volge e rivolge. Non tenta già Cristina di scrutare a fondo il pensiero di Dante; non ama raffigurare la Fortuna quale „general ministra e duce" degli „splendor mondani" che provvede a ciascuno quanto è stabilito da Dio, „lo cui saver tutto trascende". Questa figlia del cielo e compagna degli angeli nel reggimento incontrastato delle cose di quaggiù[1] non potevano immaginarsela gli allegoristi di Francia; non se l' immaginava Cristina, solita a ritenere del sommo poeta solo i cenni più afferrabili alla superficie;[2] veramente anch' essa

iours m'a fait chercher tes volumes, et par lequel eusmes acointance ensemble. Voylà à quoy ie cognois que cest excellant Poëte Dante entra en ce chemin et fut rencontré par Vergile, qui le conduisit et mena par toutes les contrées infernales. Ce que consideré, le tout me revint en memoire, et m'en suis despuys aydée en tel lieu qui m'a causé grand reconfort et allegement". Nel 5° Cap., descritte le meraviglie dell' Africa e la sorpresa poco gradita delle „fort espouventables bestes", Chaperon continua variando la sua versione: „Parquoy tenois mon cœur armé de ce mot, en tel cas necessaire, duquel Vergile, parla au Philosophe Dante, c'est à sçavoir: Baille moy ayde long estude. Et ce dit passai seurement".

[1] Alcune poche ed elementari osservazioni offre l'opuscoletto di L. Raffaele, *La Fortuna nella Divina Commedia*, Trani 1901. Come Dante nel concepir la Fortuna che „volve sua spera, e beata si gode" si sovvenisse del *De Consolatione Philos.* di Boezio („Non illa miseros audit, haud cura fletus; | Utroque gemitus dura quos fecit, ridet. | Sic illa ludit, sic suas probat vires") mostrò egregiamente E. Moore nelle note *Dante and Boethius* in *Studies* I, 285.

[2] Dubito assai che si debba ritenere come esplicita allusione al concetto dantesco della Fortuna un passo di un' epistola di Francesco da Barberino a Giovanni Soranzo del 1312 (A. Thomas, *Lettres latines inédites de F. d. B.*; *Roman.* XVI, 86) che discute del poter di Fortuna, non esteso a' destini di quaggiù „oltre la defension de' senni umani": „non obstante quod quidam mentiantur in rebus esse Fortunam tanquam ab illius Creature potentia prorsus exempta". „Le passage de Barberino", avverte il suo biografo (p. 78) „me paraît mettre en cause Dante lui-même". A Christine de Pisan, che leggeva l' *Acerba* e citava Cecco d' Ascoli nella *Mutacion de fortune* (Lo ricorda anche il Toynbee, *Two refer. to Dante in early french liter.*", ora in *Dante Studies and researches*, London 1902, p. 260), doveva esser nota l' apostrofe: „In ciò peccasti, o fiorentin poeta | Ponendo che li ben de la fortuna | Necessitati siano con lor meta: | Non è fortuna che ragion non vinca", suggerita, come

avrebbe „posta in croce" la Dea invece di darle lode; se calasse dall' alto, se venisse su dalla buia terra ella nol dice. Aveva sgomento d' essa; se la vedeva sovente dinanzi con quel suo aspetto di falsa Circe allettatrice e ingannatrice, munita talvolta di quella ruota tradizionale che girava e girava senza posa. Quanto fosse volubile e le piacesse capitombolare giù rapida anche i suoi più favoriti, sollevando all' uopo i pravi, calpestando i buoni, lo dicon le ballate: „inconstant elle est plus que la lune" (*Œuvres* I, 13): „ses joyes ne font qu'un cours | Par le monde general en commune | Que nous veons plus souvent en decours | Sus les greigneurs meismes qui n'est la lune" (*Œuvres* I. 266). Rammentava il soggiacer di Firenze alla fortuna, mutabile „come il volger del ciel della luna"? [1]

Le appare la Dea, „royne de tout meseur | De qui le mouvement non seur | Met tout le monde en grant rancune", la „descordable Fortune", la „fausse a double regardeure, | La d'influence mal seure" nel suo peregrinaggio colla Sibilla per i cammini del lungo studio (p. 96), e certo, prima di fabbricarsi il castello di fortuna nel nuovo poema, conosceva i vari ostelli di „Dame Fortune" nella *Panthère d'Amours,* nel *Roman de Fauvel,* in altre allegorie, ne' libri di Fortuna che pullularono nel '300. A questi, non già alla Commedia dantesca, si riaccosta nella figurazione della Dea a doppio viso: bello, ridente, bianco, „frais et onny" l' uno, l' altro: „noir, tenebreux, orrible, obscur" e di cattivo augurio, con quella strana corona di regina sul capo intessuta di gemme a metà e a metà di piume, fulgente d' una parte ed orrida dall' altra. [2] Come Cristina venisse man mano

---

ben avverte il Boffito (*Il „De Principiis Astrologiae di Cecco d' Ascoli"* in *Giorn. stor. d. letter. ital.* Suppl. N° 6, p. 27), unicamente da stolta smania di contraddire.

[1] Alle vicende de' beni di fortuna, „qui ont mutations variables" accenna il Chastellain, lettore di Christine de Pisan certamente (*Œuvres* ed. Kervyn de Lettenhove VII, 105 sg.). Nel *Temple de Bocace,* appendice curiosa al *De Casibus,* aggiunge però (VII, 130): „Certes, une chose bien sçay, c'est que la mutation en est faite de main à autre; mais si du plaisir de Dieu ou non . . . cela je ignore. Les divins jugements sont inscrutables . . . et ne siet à homme de foy y plonger parfond . . . . Les fortunes et les destinées de là haut gouvernent les choses ça bas, et les hommes en font leur proffit à la mesure de leur sens".

[2] Vedi E. Gorra, *Studi di crit. letter.,* Bologna 1892, p. 53 sgg.; p. 121. Cito il *Livre de Mutacion de Fortune* dal manosc. della biblioteca dell' Arsenal

popolando di astrazioni, di pallide larve allegoriche la sua alta rocca o magion di Fortuna, per quali e quante vie vi si accedesse, chi vi rimanesse a guardia è inutile rammentare. Agiva ancora sul suo spirito e funestamente il *Roman de la Rose* che pure cordialmente abborriva. S' inchinava a Dante con profondo rispetto, ma quando interrogava il sommo, Dante rispondeva come una sfinge. Metteva anch' essa il suo velame ne' versi strani; non eran fatti per le genti grosse, pensava; dall' esteriore provatevi a penetrare all' interiore e troverete il vero: (f. 23) „Et si nest mensonge ne fable, | A parler selon metaphore." [1] Eppure, tutto l' allegorico e metaforico apparato non era che un pretesto per metter fuori in versi ben allineati quella gran scienza che le ferveva in capo e Cristina, immutabile, vi ammanisce nella „Mutacion de fortune" tutta un' enciclopedia: vi fa, sbocconcellando l' opere di Sallustio, di Tito Livio, di Valerio, del Boccaccio, di molti altri, una universal storia di tutti i tempi; vi mescola bonariamente tutte le dottrine filosofiche e teologiche; sermoneggia instancabile e seppellisce l' arte sotto l' immane e informe edificio di scienza che innalza.

Su questo caos cade talvolta, è vero, qualche raggio di luce. Convien sorprendere Cristina ne' rari momenti di sincera inspirazione, quando la passione agita quel suo povero e travagliato cuore, quando geme e singhiozza sul suo misero destino. Malgrado l' immaginata, singolare quanto superflea metamorfosi di donna in uomo („en homme naturel parfaict") ch' ella „par fiction" narra avvenisse in buon punto, rendendola forte a' colpi di fortuna, si sentiva frale, derelitta, sputacchiata, vilipesa dalla giustizia degli uomini che alle povere femmine solo frutta „charité morte"; regge appena al rammentare il grave dolore che le preme il cuore: (f. 27) „Ha dieux ne scay comment ie compte | La doleur qui ades m'est prompte, | Car lermes et souspirs me troublent | Cuer et face et mon anuy doublent | Les paroles ramentevables | Le cas qui tant me fu grevables." Le eran toccati guai infiniti; la stringeva a sè duramente con mano scarna e ferrea la povertà, laida donna

---

N° 3172 che, sventuratamente, colpito da repentina sciagura, nell' ultimo mio soggiorno a Parigi, non potei leggere coll' attenzione voluta. Altri completerà, approfondirà ed allungherà a piacere l' indagine mia imperfetta.

[1] Similmente nel *Dit de la pastoure* (*Œuvres* II, 224): „Car aucune fois on clot | En parabole couverte | Matiere a tous non ouverte, | Qui semble estre truffe ou fable, | Ou sentence gist notable".

che ha un po' l' aspetto della femmina scialba di Dante, alla quale Cristina accennerà nelle *Visions*: „tres ruyneuse et crevasée | vieille, desroute et effacée", con poca carne, nera e secca, appiccicata alle ossa. Bastava nondimeno ch' ella aprisse gli occhi per vedere come Fortuna maledettamente distribuisse i suoi beni ed appagasse le voglie ingorde degli uomini più abbietti, più cupidi di lucro. La nequizia umana l' aveva tocca sul vivo; non era fatta per la supina rassegnazione, per piegare il capo sempre e tacitamente soffrire. Piange e freme. Come Dante fremesse e inveisse con sdegno acceso contro i costumi degenerati ella ben l' aveva appreso dal „bel livre tres notable", „cercato", e amato e al quale anche nel secondo poema fa esplicita allusione (f. 102). Il ricordo a Dante, all' esiglio triste del grande sventurato: „Dant de Florence, le vaillant | Pouete qui tout son vaillant | Perdi pour cel estrif grevable" [1] le accresce in cuor l' audacia; lancia anch' essa, nel 3° libro del poema, prima di Alain Chartier e di Guillaume Coquillart le accuse veementi contro le efferatezze e lascivie, le frodi del tempo, la lussuriosa, sacrilega vita dei „logés au chastel de Fortune". Nessuna casta risparmia; da' più superbi, da' quali più „grand mal en naist", passa a' più umili, viziosi e venali anch' essi; sferza la simonia „dont toute la terre est honnie", riprende gli uomini di chiesa con acerbità maggiore che gli uomini di mondo, e, inspirata sicuramente al poema di Dante, flagella gli sciagurati che dovrebb' essere pastori e son lupi (f. 96): „droit loups | Et de char devourer ialoux | Et de leurs ministres foison | . . . qui sanz raison | Scevent bien tondre les berbis | Voire escorchier; si ont abis | De pastours et sont loups cerviers." [2] I consiglieri de' principi seminano e fomentano

[1] Un riflesso di questi versi potrebbe scorgersi nella chiusa delle spropositate notizie su Dante che Laurent de Premierfait aggiunge alla traduzione del *De Casibus* del Boccaccio: „et pource que le poete dant selon sa procession dampnoit et reprenoit les vices et les hommes vicieux, il qui estoit noble et bien enseigne fut dechacie de florence et forsbanni dillec et mourut en la cite de ravenne". Vedi A. Hortis, *Stud. s. op. lat. d. Boccac.*, Trieste 1879, p. 626 sg., H. Hauvette, *Dante dans la poesie franç.*, p. 144 e *De Laurentio de Primofato*, Paris 1903, p. 54.

[2] Simile accusa lanciava l' autore di un *Romant de Fortune* ancor manosc. Vedi E. Gorra, *Stud. d. crit.*, p. 60: „Les pasteurs ne veullent atendre | Aux fais garder que Dieu leur baille, | Il ne leur chault comment tout aille; | Trop bien se sevent enforssier | De brebis tondre et escorssier; | Par mon advis ung tel pasteur | Val pis que loup ou que chastieur".

le discordie; la pace non può trovar posto in terra; i popoli vivono in perpetuo tumulto; nelle ribellioni loro si mostrano „plus fiers que lyons"; e Cristina, che amava la Francia, ma aveva nell' animo ancora il suo bel paese natio, corre col pensiero all' Italia, alla serva Italia de' tempi di Dante, contro la quale ruggiva l' anima altera e sdegnosa di Sordello; ricorda le lotte fratricide de' Guelfi e de' Ghibellini e il rodersi vicendevole di coloro che un muro ed una fossa serra (f. 102), che „s'occient en la mesme ville", „Et leurs maisons toutes parterre | Sen vont trebucher grant erre"; e, rammentato Dante, il' „vaillant pouete", traduce, malamente stemperando, una rovente terzina dantesca, l' apostrofe: „Godi Fiorenza", lanciata, dic' ella „en manière de moquerie". Firenze „s'ejoisse et rie | Car sur terre et sur mer se batent | Ses aisles et meismes s'embatent | Jusquen enfer, en quel maison | A de ses citoiens foison".

* * *

Della falange di scritti che Christine de Pisan andò compilando in breve volger di tempo, poco ci è rimasto. Quindici volumi principali, molti altri brevi „dittiés", settantacinque quaderni di grosso formato erano compiuti già nel 1405. I cenni autobiografici, aggiunti alle *Visions,* ci attestano questa febbre indomabile ed insanabile di lavoro. Tutto lo scibile medievale invade il suo cervello. Dopo la filosofia, cima del sapere umano, la storia, confessa ella, l' attrae. „Puis me pris aux livres des poetes".[1] E de' poeti, quelli massimamente predilige che abbondano di „fictions delitables et morales", quelli che la materia loro avvolgono in „soubtille couverture". A Dante evidentemente pensava quando soggiunge voler imitare degli autori suoi preferiti „le bel stile de leur metres et proses". Quanto del bello stile del divino poeta passasse allo stile ben altro che dantesco di Cristina non saprei dire. Una trasfusion d' anime veramente non poteva aver luogo giammai e lo stile riducevasi ad un semplice adattamento di parole e di forme superficiali. Poneva la nobil donna Dante sugli altari e come adorava gli antichi venerava

[1] Cito dal manoscr. delle *Visions* della Naz. di Parigi Fr. 1176: „Quand nous rendra-t-on la *Vision de Christine*?" mi chiederò anch' io col compianto Petit de Julleville, *Hist. de la lang. et de la littér. franç.* II, 366, che riteneva gli zibaldoni in prosa di Christine de Pisan superiori ai componimenti in versi.

pur lui il poeta grandissimo. Ma l' irrigidita statua come poteva ella mai vivificare?

Nella „Visione" sua riecheggia debolmente ancora la visione dantesca d' oltretomba. Descrive il sogno ch' ella finge aver fatto, compiuta ormai: „la moitie du chemin de mon pelerinage". Vorrebbe riprodurre anch' essa, sotto il velo dell' allegoria, un' immagine perfetta del mondo; anch' essa si prova a ficcar lo sguardo nelle più secrete ed occulte cose, ma la meravigliosa lampada che illumina Dante, ovunque egli penetra con rapidissimo volo, non rischiara Cristina che piega sotto il pondo della disanimata dottrina, e nulla sa sviscerare e per tutti i labirinti si smarrisce. L' uomo che tenta plasmare le esce informe, ombra sparuta. Nel suo fantastico viaggio di esplorazione è soccorsa da una „maistrece Dame" che le fa manifesta la visione e le spiega il perchè delle cose. Stanca del percorso cammino („pour la longue voye lassee"), giunge in tenebrosa contrada al limitar d' una valle; quivi scorge, a lei daccanto, una vecchia „laide et terrible"; piena di sgomento, Cristina si stringe alla guida. Chi è mai costei? Qual nome ha essa, nemica come sembra d' ogni virtù? E sollecita la „dolce amica" a cui nulla s' asconde: „bien me plaist que le saches" dice, e le rivela esser la temuta femmina non altri che „Dame fraude que Dieu confonde", sleale, nemica del vero, che qui l' attrasse in luogo simile alla palude Stige dove Dante ravvisò le feroci Erine, le „meschine | Della regina dell' eterno pianto": (f. 12) „le sage poete Dante[1] de flourece sus les palus denfer quant la le convoya Virgille si cõme en son livre recite | et tu es cy saillie | mieulx tadvisist accõpaigner proserpine avec thesiphone, alecto et megera deesses de rage infernale questre establie a ceste cour".[2] Questa laida femmina che a' credenti e visionari dell' Età Media appariva in momenti opportuni perchè l' aspetto suo terrificante e il lezzo che usciva dalle misere, orride carni desser l' immagine de' fallaci beni ed allettamenti mondani e inducessero a fuggire ogni tentazione del piacer caduco, torcendo lo sguardo dalla terra e drizzandolo al cielo, ricorda l' antica strega, la femmina balba, „negli occhi guercia e sopra i piè distorta | con le man monche e di colore scialba", che appare in sogno a

[1] Notevole qui la forma *Dante*. Com' è saputo, Christine de Pisan scrisse altrove sempre *Dant*.

[2] Riproduco, senza correggere, le particolarità ortografiche del manoscritto.

Dante ed alla quale la donna „santa e presta". Beatrice presumibilmente,[1] fende i drappi. O Virgilio, o Virgilio, chi è questa, chiedeva Dante alla sua scorta, e la voce di Dante ancor risuona nella prosa di Cristina.

Ma, se io non sono in fallo, il libro del „saggio poeta" null' altro suggerisce alla composizione della novella visione. Audacemente Cristina affronta i problemi più ardui; ragiona dell' uomo, della materia prima, dell' essenza delle cose: allega il giudizio di autorevoli filosofi antichi, a capo de' quali ella riconosce sempre Aristotile e non si cura di quanto Dante espone nella *Commedia* in versi di mirabile fattura, pur riproducendo, più della speculazione propria, il pensiero filosofico altrui. Pare voglia concentrare e condensare le forze per degnamente celebrare la filosofia sovrana, la „sapience vraye", della quale e del conforto che le porge colla „sainte vivande" „de son repast" ella confessa di non saper dire, come vorrebbe, benchè Boezio, i santissimi Padri: San Gregorio, Sant' Agostino, San Gerolamo, altri ancora la sostengano. Quando madonna Filosofia le appare ella di stupore n' è scossa, n' è affranta; prova uno di que' tremiti, a' quali Dante, il gran visionario, nell' estrema emozione soggiaceva. Priva di sensi, cade a terra: „Une si tres grande lumiaire me feri en la face et es yeulx que cuiday de tous points estre aveuglee. Parquoi de paour et de la merveille, cheus sus le seuil de l'huis pasmee me repentant d'estre si hault mõtee". Ci aspetteremmo più innanzi un ricordo a Dante, ma la terza cantica poco doveva esserle famigliare e forse eccedeva il suo intelletto. Ricusò quelle luci che Beatrice, la donna del cielo offriva al sommo poeta, purificato e rifatto; rimase nella sua piccioletta barca e non s' avventurò in pelago.

Ci sorprende similmente di non trovare nessun vero ricordo a Dante nel libro ch' ella scrisse, prima forse delle *Visions*, sui fatti egregi di re Carlo V. (*Le livre des faits et bonnes meurs du sage roy Charles*). Magnifica ella qui ancora il potere della scienza, suprema guida dell' uomo in terra; s' inginocchia ella ancora all' altare degli illustri antichi ed ha somma riverenza delle dottrine di Aristotile, di Platone, di Virgilio, di Boezio; compila detti e sentenze, per abitudine invalsa, da Valerio e da

[1] Così pensa F. Romani, sagace interprete di Dante: *Il canto XIX del Purg.* (*Lectura Dantis*), Firenze 1902, pp. 15 sgg.

Vegezio; entro la cerchia del mondo antico tutti i tesori dell'umano sapere si rinchiudono ed è miracolo s' ella osa tributare encomio a qualche illustre d' altri tempi, assicurando p. es. che Arnaldo di Villanova: (p. 88) „moult fu en science solennel homme". Discorre dell'amore che il prence e mecenate aveva pe' libri e non dice che nella sua ricca raccolta pur figurava il volume del suo „vaillant poète" di Firenze.[1] Dedica un capitolo del trattato alla poesia (LXVIII) e tace ostinatamente il gran nome di Dante. Nella breve rassegna ch' ella ci porge (p. 138) ella ha tuttavia ancora una lontana reminiscenza della rassegna de' grandi, figurata nel Limbo dantesco e già da lei riprodotta nel primo vasto poema. Nomina d' un fiato: Virgile et Ovide, Discoride, Omer et Lucan e ognun vede come per amore di Dante e per mancata riflessione l' „accoglitor Dioscoride" qui s' intruda nell' eletta schiera de' poeti.[2]

Di una fortunatissima sentenza dell' *Inferno* dantesco (XVI, 122—124) si fregian le chiose al volgarizzamento del *De Prudentia* di Seneca: *Livre de Prudence et enseignement de bien vivre* che Cristina parafrasava al modo del cancelliere Gerson e del dottissimo arcivescovo di Burgos, Don Alonso de Cartagena; nè occorreva gran pratica del divino poema perchè rammentasse il verso „tres bel notable" e „moult beaux" di „Dant de Florence" che ammonisce l' uomo dover „chiuder le labbra quant' ei puote | Sempre a quel

---

[1] Vedi A. Champollion Figeac, *Louis et Charles ducs d'Orléans, leur influence sur les arts, la littérature et les esprits de leur siècle*, Paris 1844, p. 238.

[2] Potrebb' essere reminiscenza dell' invocazione finale del *Parad.* XXXIII: „O somma luce, che tanto ti levi | Dai concetti mortali, alla mia mente ... fa la lingua mia tanto possente" ecc., l' invocazione del III libro (p. 63): „O Dieux glorieux ... veuilles mon sens amagistrer à plus grant besoing, ... c'est que me donnes entendement de cognoistre et forme de parler de si haulte chose". — Leggeva questo trattato di Cristina il dottissimo e versatissimo Muratori ed al Magliabecchi scriveva da Modena il 6 febbraio del 1704: „Ne' tempi calamitosi che qui corrono, con mutazioni di governi ed afflizione de' poveri innocenti, potrebbe forse giovarmi presso i nuovi padroni la Vita di Carlo V re di Francia detto il Saggio, scritta da Cristina di Pisa o Pizan, sono circa 300 anni. Io l' ho manoscritta, e non so vedere che sia stampata, o che se n' abbia copia in Francia. Di questa dotta femmina fa menzione il Morerio, e il Du Cange cita un suo libro intitolato Il Tesoro delle Dame, nel catalogo degli autori posto davanti al Glossario della bassa latinità. Se mai l' universale erudizione di V. S. illustrissima potesse darmi qualche lume per sapere se quest' opera sia ancora inedita o ignota ai Francesi, le resterei sommamente tenuto". *Epistolario di L. A. Muratori*, edito e curato da M. Campori II, 674 (N° 615).

ver c' ha faccia di menzogna" („A verité qui face a de menconge, l'omme doit estreindre les lèvres, pour ce que sans coulpe fait vergoigne"); nel '300 e nel '400 era sulla bocca di molti, passava come detto popolare e dal Boccaccio medesimo s' introduceva in una delle sue novelle.[1]

L' onda degli anni travolse nel suo procedere un po' di quell' amore per l' Alighieri che Cristina rivelò intenso nel primo lustro del '400. Negli scritti posteriori al 1407 le reminiscenze al poema sono rarissime e debolissime; il nome di Dante, non è più trascritto, ch' io sappia, nè indicato alla venerazione de' contemporanei. Or più niun conforto ed ammaestramento doveva porgerle il poeta fiorentino, quando ella più si chiudeva al mondo e alla vita? Compilare era per lei un bisogno dell' anima, come l' era per Dante il creare. La memoria del verso dantesco inspirato illanguidisce e la materia tutta de' trattati di scienza e di morale appar tolta a' sapienti dell' antichità. Scrive poi Cristina sui soggetti più disparati e segue il consiglio di Aristotile (*Le livre des faits et bonnes meurs* p. 131): „Celluy n'est mie sage qui de toutes choses scibles à homme ne scet parler". Come meglio le riesce, sempre con portentosa costanza, assimila di tutto ed offre,

[1] In quella di Ferondo (*Decam.* III, 8): „verità che ha, troppo più di quello che ella fu, di menzogna sembianza". La popolarità della sentenza è luminosamente attestata dagli accenni ad essa ne' poemi cavallereschi, nel *Bovo d' Antona* p. es. (ultima ottava): „Dante che scrisse e non come si sogna, | Con gran riprension sì me percote, | Che dice ver con faccia di menzogna, | De concluder le labra fin chel pote, | Però che senza colpa di vergogna, | E non se credea le verace note;" nell' *Uggeri il Danese* (XVII): „seguir voglio Danti, che suo dir non sogna | Tochando el vero che à faccia de menzogna". Vedi B. Sanvisenti, *Sul poema di Uggeri il Danese*, *Memor. d. Accad. r. d. scienze di Torino*, 1900, pp. 37; 70 dell' estr. E il Pulci nel *Morgante* (XXIV, 104): „Or ecci un punto qui che mi bisogna | Allegar forse il verso del Poeta: | Sempre a quel ver c' ha faccia di menzogna, | È più senno tener la lingua cheta", e verso la fine del poema ancora (XXVIII): „Questa nostra mortal caduca vista | Fasciata è sempre d' un oscuro velo, | E spesso il vero scambia alla menzogna" (Vedi ora G. Volpi, *La „Divina Commedia" nel „Morgante" del Pulci* in *Giornale dantesco* XI, 170 sgg.). — Nè erano gli Italiani soli a ripetere la sentenza ed a farne strazio. L' autore della novella catalana *Curial y Guelfa* (2ª metà del '400) pur la ricorda (Vedi l' ediz. curata da A. Rubió y Lluch, Barcelona 1901, p. 384): „Daltre part que Dante ma avisat ab aquell metre qui diu, que Tuto aquel vero que ha faccia de monconia (sic) ecc." — Or come poteva l' Oelsner in quella sua magrissima rubrica citata (p. 7) asserire che il verso di Dante, tradotto da Cristina: „doch nur dem sorgfältigen Leser des Gedichtes auffallen würde"?

ella sì inerme, tradotto a metà, un *Livre des faits d'armes et de chevalerie*;[1] quivi parlerà, avverte ella medesima: „de si magnifique office que est cellui des armes"; l'aiuterà Minerva, nata nelle Puglie e quindi „femme ytallienne" come lei.[2] Così rassicurata e rinfrancata, scortata in parte dal *De re militari* di Vegezio che Jean de Meun aveva tradotto e dal fortunatissimo *Arbre de bataille* di Honoré Bonet, impartisce morali precetti a' re ed a' popoli ed alle belligere schiere. — Da Aristotile e Plutarco, da Valerio, Frontino e Vegezio estrae, confuse alquanto, le massime e dottrine politiche, ne forma il *Livre du Corps de Police* e rinnova quivi gli attacchi contro gli abusi e le ingordigie del clero.[3]

Come s' era edificato un castello a dimora della Dea Fortuna, s' edificò, a potente baluardo contro gli antifemministi e malvagi schernitori, una *Cité des dames,* popolata di donne illustri per virtù e dottrina ed onestà e castità di tutti i tempi e di tutte le nazioni, preludio al *Champion des dames* di Martin Le Franc che l' Equicola riassumeva, col *Roman de la Rose* nel *Libro de natura de amore.* Colle Sante, le Martiri e le Vergini, Christine de Pisan pone anche la regina sua, amata e vantata, Isabella di Baviera, la quale più delle eroine del Boccaccio, di Fiammetta e di Griseida avea nel sangue e ne' costumi che di Beatrice (a una „infernale Flamette" s' allude nel *Trésor de la Cité des dames*). Questa sua novella glorificazione del valor femminile fu soccorsa dalla „pesanteur des sentences de diverses auteurs" e da' compilatori più comunemente saccheggiati, da Valerio e in parte anche dal Boccaccio.[4] A questo trattato un secondo ne aggiunge Cristina:

---

[1] Opera che valicò presto i Pirenei con altri libri di Christine de Pisan. La trovo registrata nell' inventario de' libri di Don Pedro di Portogallo, illustre prence, a cui il Marchese di Santillana dirigeva il memorando *Proemio*. Vedi Balaguer y Merino, *Don Pedro el condestable de Portugal*, Gerona 1881, N. 12.

[2] Vedi Robineau, *Christine de Pisan, sa vie et ses œuvres*, Saint-Omer 1882, p. 272.

[3] Forse con un vaghissimo ricordo alla *Commedia*: „Car ainsi que la gueulle d'enfer ne puet estre rassatiée, ne remplie, tant sache recepvoir et prendre, ne peuvent estre les désirs d'iceulx rassatiés, ne remplis, tant ont grant convoitise de pécune et de tous délices, pour laquel cause tous maulz à faire leur sont commis". Vedi Robineau, *C. d. P.*, p. 283.

[4] Mi meraviglio che non si sia sovvenuta di Christine de Pisan, Laura Torretta, nel saggio: *Il Liber de claris mulieribus di G. Boccaccio. Parte IV, I plagiari, gli imitatori, i continuatori*, nel *Giorn. stor. d. letter. ital.* XI., 50 sgg.

il *Trésor de la Cité des dames*,[1] libro ricolmo di morali dottrine e „dignes leçons", tolte da' „saiges docteurs", da' Santi Padri: San Bernardo, San Gregorio, San Grisostomo, San Paolo, che dirittamente, carche d' ogni virtù, spoglie d' ogni vizio, avviavano le donne al cielo. Tanto zelo abbatte alfine la povera scrittrice; depone la penna „presque toute lassée par longue escripture", ma poi torna a riprenderla, torna a vergar sentenze a pro' delle donne e di tanta carità doveva esserle grato il cielo. Senza rammentar Dante, unicamente inspirata alla Bibbia, ella discorre nel *Trésor*, lungamente assai, della vita attiva e contemplativa;[2] solo quando esorta il debol sesso a fuggir l'orgoglio, prima radice d' ogni male e all' esortazione aggiunge la minaccia delle pene eterne, serbate a' peccatori, che in tenebre spaventevoli languiranno „en la compagnie des horribles dyables ennemis de nature humaine avec les ames dampnees qui gettent voix et cris et plains terribles maudissat dieu et leurs parens et eulx meismes en tourment inextimable en feu ardent", ella rammenta, come ognun vede, oltre la Sacra Scrittura, le strida, i gemiti e le imprecazioni de' dannati nel cieco carcere che Dante, inorridito, percorre colla sua scorta.[3]

Accenna rapidamente alla *Cité des dames* la tesi recente di Alice Hentsch, *De la littérature didactique du Moyen-Age s'adressant spécialement aux femmes*, Halle 1903, pp. 154 sgg.

[1] S' ebbe l'onore di più stampe, che può vedere registrate, chi vuole, nel *Manuel* del Brunet. Io mi giovai pure del manoscr. della Nazionale di Parigi: Fr. 252. — Questo „Tesoro", che i Portoghesi presto tradussero (*Espelho de Christina, o qual falla dos tres estados das mulheres*, Lisboa 1518), è encomiato assai da Cristoval de Acosta nel *Tratado en loor de las mugeres*, Venezia 1592, che pur esalta i meriti di Margherita di Navarra: p. 97: „tratemos de la o(l)tra bella Dama Cristina de Pisa, ytaliana, á la qual no solo se dá el nombre de mas sabia, y mas cumplida con todas las graçias, que todas las otras sabias mugeres de su tiempo, mas aun muchos ya muy doctos Varones, que han tomado la pluma para escrivir haze vantaje, como ella misma bien mostró en aquel tratado, que con tan vivo artifiçio escrivió, de los loores e virtudes, y excellençias de las mugeres, respondiendo á todas las objecçiones, que los calumniadores del genero femineo le pueden poner, donde mostró bien, su claro iu[i]cio, fertilissima memoria, y singular eloquẽçia".

[2] Una similitudine tratta dallo scoccar d' un dardo (f. VI): „Ainsi comme l'arc, qui est le plus fort tendu, de tant plus la fleche est perçante quant elle vient", potrebbe ricondurci alla similitudine dell' *Inf.* VIII, 13: „Corda non pinse mai da sè saetta, | Che sì corresse via per l' aere snella".

[3] Le imprecazioni de' dannati dell' Inferno dantesco si ripeterono prestissimo su di ogni solfa e suggerirono in Italia e fuori altre grida di gente disperata, non di quelle unicamente cacciate dal cielo nell' Inferno. Vedi

Le tristi vicende nel lacero regno di Francia aggiungon dolore all' afflitta anima sua. Ell' era accesa d' amor vero per questa sua seconda patria che ne' sogni suoi vedeva prosperare e grandeggiare.[1] Su di essa mille sciagure eran piombate e di altre, maggiori ancora, era minacciata. Tutti gli ideali cadevano miseramente. Tra i cittadini stessi d' un sol paese scoppiavan veementi le discordie. E Cristina ripensa alle fiere lotte de' Guelfi e de' Ghibellini, quando preme dal cuor suo, nel 1410, la *Lamentation sur les maux de la guerre civile*; sente tuonare ancora l' invettiva dantesca che l' infiammava scrivendo il poema sulla *Mutacion de fortune*; torna a gemere sul rodersi, lo straziarsi, l' uccidersi a vicenda delle genti che una terra nutriva: „Ha! France! France! jadis glorieux royaume, ne seras-tu pas acomparée de cy en avant aus estranges nacions, là où les frères germains, cousins et parens par faulse envie et convoitise s'entreocient comme chiens? Ne diront-ilz en reprouchant: Alez, alez, vous François, qui vous vantiez du doulz sang de vos princes, non tyrans; et nous escharnissiez de nos usaiges de Guelfes et Gibelins. Or sont-ils nés en vostre terre. La semence y est

---

R. Renier, *La discesa di Ugo d'Alvernia allo Inferno (Scelta di curios. letter. ined. o rare* CXCIV, Bologna 1883, p. CLI: „biastemano lor padre e quily che lor batezono" — „Biastemando Dio, lor pare e lo batist | E maldigando la morte che no li alcist". L' imitazione di Dante, bene avvertiva il Renier (p. CLIII), non poteva riscontrarsi già nel poema francese che servì di modello alla *Discesa* italiana. Altri esempi d' imitazione dantesca ricordo io medesimo nello studio su *Dante in Ispagna*. Veggasi come l' arciprete di Talavera nel libro suo, scritto intorno al 1438, e capricciosamente battezzato *Corvacho* (ediz. *Biblióf. Españ.*, Madrid 1901, Lib. I, p. 105) descrive le pene d' Inferno: „juntos cuerpo e anima penarán maldiziendo el su criador, maldiziendo el anima, el año, el mes, el dya, la hora, el punto, el momento y el ynstante en que fué criado; eso mesmo el cuerpo, quando fué conçebydo, engendrado, animado, naçido e criado; maldiziendo su padre, e madre, e la leche que mamó; maldiziendo los años e tiempos que en este mundo byvió, maldiziendo su voluntad desordenada, su apetito voluntario, su querer demasyado, su seso loco ecc. ecc.". Un' analoga sequela d' imprecazioni trovi nell' egloga di *Fileno y Zambardo* di Juan del Encina (*Teatro completo*, Madrid 1893, p. 218). — Sir David Lyndsay va pure in sogno all' inferno con Dame Remembrance e v' ode le strida, gli urli e le bestemmie de' dannati (*The Dreme* in *Poetical Works* ed. D. Laing, Edinburgh 1871, v. 164): ... „rycht furious and fell, | Was cryand mony cairfull creature, | Blasphemand God, and waryand Nature".

[1] Dice bene il Robineau, *C. d. P.*, p. 383: „Née femme et italienne, elle seule paraît avoir à la cour de France des qualités viriles et des sentiments français".

germée, que ja n'y fauldra".[1] Su questa terra, dove le guerre funeste divampavano incessanti, ella sarebbe ita gridando: Pace, pace, pace. Nel cuor di Dante, sbattuto da procelle, in preda a perpetue agitazioni, covava una brama ardentissima di pace. Il poeta che bollava d'infamia eterna gli ignavi e i vili e voleva disfatti, battuti, con „rosse" „le tempia", i nemici suoi, aspirava pur sempre al sedarsi d'ogni lotta e tumulto. Il grido di pace si estolle da tutte l'opere sue. In quella Firenze che, acerbamente, lungi lo respingeva, voleva „con buona pace di essa" riposare l'animo stanco. Cristina che vagheggiava con Dante la division netta de' due poteri, lo spirituale ed il temporale, aveva scritto nel suo primo poema allegorico (*Chemin de long estude* p. 131): „Si seroit doncques necessaire, | Pour tout le bas monde a paix traire, | Que un seul homme ou monde regnast | Qui toute terre gouvernast, | En paix la tenist". Or dopo il ruggito e l'imperversar di tante tempeste, inspirata forse al *Sermo de pace* (1408) del grave cancelliere Gerson, chiude la serie de' trattati dottrinari e morali con un vastissimo sermone sulla pace: *Livre de la paix* (Manusc. franç. 1182) che, nel 1413, dedica al delfino Louis de Guyenne. Ma il mal vezzo di compilare, trascrivendo talvolta brani interi da' suoi prediletti scrittori, l'allontana sempre più da Dante. Invano cerchi in tutto il trattato, che più d'ogni altro avrebbe potuto riflettere il pensiero e le aspirazioni del sommo poeta, un ricordo qualsiasi alla *Commedia*. Al *De Monarchia* non poteva attingere la nobil donna; la confessione politica e tutte l'opere minori di Dante non avevano trovato cammino in Francia.

Dopo l'ultima delusione atroce, la disfatta di Azincour, Cristina trovò forse pace e la sospirata tranquillità dell'anima in un chiostro, dove giungevan infranti e morti i flutti d'ogni mondan rumore. Malgrado le tribolazioni continue la povera donna aveva coscienza del suo valore, del suo sapere e della santità dell'opera sua. A riabilitare il suo sesso vilipeso lottò generosamente, con mirabil fermezza, tutta la vita. Alla sua scienza che „parfont les meurs", considerata allora „comme chose hors saison", dedicò, a dispetto de' tempi, un culto tenace; di scienza infarcì ogni suo scritto, e, intesa o no, encomiata o rim-

[1] Vedi R. Thomassy, *Essai sur les écrits polit. de Christine de Pisan*, Paris 1838, p. XXV.

proverata, finch' ebbe forza di dettare precetti, continuò l'opera sua, non deviando mai dal cammino tracciato. „Les autres dient que ton stile est trop obscur | et que on ne lentent | si nest si delitable et ainsi diversement le fais aux uns louer et aux autres reprimer .... si te conseil que ton œuvre continues comme elle soit juste“. (*Visions* f. 48).

A questa donna di „feminin scens“ e di virili propositi la Francia deve adunque la prima conoscenza del poema dantesco. „Dant de Flourence“, ignorato ancora completamente in tutto il '300, potè imporsi ormai ad alcuni scrittori e poeti del '400; s' impose anche ad Alain Chartier, rammentato da Cristina nel *Chemin de long estude* (V. 5829), padre dell' eloquenza francese, come lo chiameranno il Bouchet e il Pasquier, prence e sovrano della letteratura nel suo secolo agitatissimo, colui, al dire del Sibilet (*Art poëtique*), che fè trionfare la poesia, „sfuggita dalle mani del Petrarca e di Dante“.[1]

---

[1] Que faiz tu ore en cendre et sepulture,
O maistre Alain, qui par art et nature
As merité la palme de bien dire?
Et toy Petrarque, exquis en escripture,
Qui pour ta dame as descript l'adventure
Ou vraye amour t'a long temps fait deduire?
Relevez vous et faites en l'aer bruyre,
Pres d'Avignon . . . .

Così un epitaffio ad Alain Chartier, morto ad Avignone, che il Piaget rinvenne in un manoscritto e stampò nella *Romania* XXIII. 155. Ricordo la sfuriata di Alain Chartier nel *Livre de l'Espérance* (*Les Œuvres de Maistre Alain Chartier*, Paris 1617, p. 316; E. Bouvy in *Rev. d. lettr. franç. et étrang.* I, 35) contro Dante, che osò rinfacciare a Costantino la donazione fatale: „Et tu Dante poëte de Florence, se tu vivoies ades, eusses bien matiere de crier contre Constantin, quant ou temps de plus observee religion le osas reprendre, et luy reprouchas en ton Livre, qu'il avoit ietté en l'Eglise le venin, et la poison dont elle seroit desolee, et destruicte. Pource que il dona premier a l'Eglise les possessions terriennes, que aucuns autres auctorisez docteurs luy tournent à louenge et en merite. Qui te mouvoit à si catholique Empereur envair et blasmer, fors les scismes, les discords, les desordonnances, et iniquitez que tu veoyes naistre de l'Eglise par l'abondance des richesses du Clergié? qui sont nourriture d'ambition, et d'envie: ainsi que la gresse est nourrissement de feu, et l'uille de la flamme. Je ne t'accorde pas que pour l'abus des recevans soit frustree la charite du donneur. Et se le Clers ne peuent abuser des possessions sans damnation, il ne s'ensuit pas que Constantin fit chose de bonne entente à les donner sans son pechée. Hinçois doit la punition tourner sur les abusans, non pas sur luy qui les donna pour

en bien user". L' invettiva di Sordello all' Italia, dove „l' un l' altro si rode | di quei che un muro ed una fossa serra" ha forse suggerito il lamento che Alain Chartier mette in bocca alla Fede nel libro del *Dolent exil* (p. 324) „Tant sont baignez et emprains nos cuers en murmures et en privez discords, que jusques dedans les couches, et au milieu des tables de ceux qui mangent et dorment ensemble, est la souspeçon couverte et la fiance faillie. Vous demandez paix à Dieu par rancune, et requerez misericorde l'espée au poing".

Una mia nota precedente (p. 148) ricordava le imprecazioni dei dannati, suggerite dall' Inferno dantesco; aggiungo qui i versi delle *Prisons* di Margherita di Navarra (ed. A. Lefranc p. 172): „Hors de leurs sens on les a veu saillir, | En mauldissant l'heure, le temps, le jour | Qu'aux trois tyrans ont eu foy et amour".

Innsbruck. A. FARINELLI.

Die Anfänge des Französischunterrichts in Bern.

Die Vorliebe der alten Berner für die französische Sprache ist bekannt. Das Französische war und ist ja noch die Haus- und Gesellschaftssprache vieler altbernischen Familien. Bekannt ist ebenfalls, dafs namentlich infolge der Beziehungen zu Frankreich in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts französische Sprache und Sitten in Bern Eingang fanden. Albert von Bonstetten, der gelehrte Dekan von Einsiedeln, sagt 1479 in seiner Beschreibung der Stadt Bern: „Das Volk ist nicht hoffärtig, hat aber eine grobe Sprache. Doch verstehen fast alle Bessern Welsch und pflegen es elegant zu sprechen.“ [1]

Mit der Reformation, die im Gegensatz zur französischen Parteigängerei stand und die fremden Pensionen und Kriegsdienste energisch bekämpfte, trat eine Reaktion ein, die sich auch im sprachlichen Verkehr bemerkbar machte. Es war gerade zur Zeit, als Bern durch die Eroberung der Waadt ein grofses französisch-sprechendes Gebiet zu verwalten bekam. Kurz nachdem Hans Franz Nägeli, der Eroberer des Waadtlandes, die Schultheifsenwürde empfing, eröffnete er am 9. Mai 1540 dem Rat, dafs er „den weltschen ir fürträg nitt welle, könne, noch möge vertollmetschen“. Auf dieses *non possumus* „haben min herrn geraten, das sy ine des erlassen wellend. Namlich, wann die Genffer ir potten harschicken, das sy ir fürträg in tütscher sprach söllind

[1] A. Büchi, *Die ältesten Beschreibungen der Schweiz* (Schweiz. Rundschau 1904, S. 171 ff.) und Tillier, *Gesch. des eidg. Freistaates Bern*, II, 537, 579. — Am 21. April 1483 baten die Berner das Provinzialkapitel der Barfüfser „Bruder Rudolf Kartenmacher, defs wir besunders der wälschen sprach halb gantz notdurftigen sind, . . . by uns zu lassen, dann nach dem vil walchen yetz in unser statt, die ir kranckheit halb und sufs verwarnung notdurfftig sind, wölten wir sin dheins wegs mangeln“ (Staatsarchiv Bern, Teutsch-Missivenbuch E. 143).

schriftlich oder mündtlich, desglichen die underthanen m. h. in savoyschen landen ouch thun. Wann aber fürsten und herrn ir pottschafften harsännden, als der keyser, könig von Franckenrich oder ander, alldann sölle m. h. schultheifs das best thun und iren furtrag vertollmetschen, doch min hern die rät, so zu gegen sind und der weltschen sprach kondig, ine stüren und in söllichem inne behilfflich sin".[1]

So wurde es auch gehalten. Als am 21. April 1541 ein Abgeordneter Genfs vor dem Rate erschien, brachte er seine Instruktion in deutscher Sprache vor. Ja, am 16. Juli 1542 eröffnete sogar der französische Gesandte Herr von Boisrigauld „sin furtrag in einer langen dutschen gschrifft". Der Landvogt von Ternier — die südlich von Genf gelegene Landvogtei wurde 1567 Savoyen wieder abgetreten —, der ein französisch abgefafstes Schreiben eingesandt hatte, erhielt deswegen am 21. Dezember 1541 einen Verweis; er solle sich der deutschen Sprache bedienen; „khönne er aber die sprach nitt, so wellen m. h. ein andern vogt, der tutscher zungen bericht, an sin statt thün".[2]

Dieses ablehnende Verhalten dem Französischen gegenüber dauerte fort. Erst im Jahre 1550 konnte sich der Rat entschliefsen, für die waadtländischen Geistlichen eine französische Ausgabe der Liturgie und des Katechismus herstellen zu lassen. Bezeichnenderweise war zuerst eine Verdolmetschung ins Lateinische beschlossen worden.[3] Die französische Übersetzung wurde vom Seckelschreiber Niklaus Zurkinden besorgt. Erhalten ist blofs ein von Herrn Staatsarchivar Dr. H. Türler aufgefundenes Fragment des Katechismus, dessen Titel lautet: BRIEFVE ET CHRESTIENNE declaration pour la Ieuneffe fur les dix commandemens de Dieu, La Confeffion de noftre vraye foy Catholicque et orayfon de noftre Seigneur Iefus, auec briefue expofition des Sainctz Sacreme(n)s, Et comme on en ufe en La Ville de Berne, Et en tout le Reffort Dicelle. || IMPRIME A BERNE par Mathia Apiario. An. 1551. — Es ist dies das erste in Bern gedruckte französische Buch.

Den Genfern wiederholte der Rat von Bern seine frühere Forderung in folgendem Schreiben:

[1] Staatsarchiv Bern, *Ratsmanual* 271, S. 323.

[2] Ratsmanual 276/126, 281/204, 279/3.

[3] R. M. 313/64, 312/209. Vgl. H. Vuilleumier, *A propos du catéchisme français de Berne de 1551* (Revue de théologie et de philosophie. Lausanne 1892).

„Nobles &c. Nous avons ici faict remonster a voz ambassadeurs estans de deca que sumes cy devant en plain conseil, ayans assemble les deux cens, resolus pour le bien de vous et nous et la commodite des deux langages, aussi a la decharge de noz advoyers ou leurs lieutenans, lesquelz ne pourroyènt tous estre prompts a interpreter votre langue, que doresenavant vueillez proposer vos affaires icy devant nous en allemant, soit verbalement ou par escript, comme tous aultres seigneurs et villes sont contrainct faire le mesme, vous prians ce ne prendre a desplaisir. Dat. 26 Maij 1553

Ladvoyer & conseil de Berne."

Fünf Jahre später, als am 9. Januar 1558 zwischen Bern und Genf ein neues Bündnis geschlossen wurde, baten die Genfer die Berner, ihnen fürderhin in französischer Sprache zu schreiben, worauf sie folgende Antwort erhielten:

„Quant a la requeste que nous avez faicte de vous escripre doresnavant en votre langue, combien qu'a bon droict pourrons alleguer la mesme excuse que vous faictes, de n'estre mieulx experts de votre langue que vous de la notre &c. Toutefoys pour vous complaire, nous sommes contents de le faire et vous grattifier en cecy tant quil nous sera possible et en mots et termes francois pourrons vous declairer notre intention. Car de vous faire tous honneurs, plaisirs et services a nous possibles, nous trouverez toujours prest et enclins, aydant le createur lequel prions vous tenir en sa saincte garde.

De Berne ce iij de febvrier 1558.

Ladvoyer et conseil de Berne." [1]

Der Umschwung war angebahnt. Das merkte sich auch der Buchdrucker, der im gleichen Jahr ein Büchlein zum Studium des Französischen herausgab.

„Dictionarius / Latinisch / Frantzösisch vnd Tütsch fast nutzlich vnnd gut, für die Tütschen die da Welsch / oder so die Welschen tütsch lernen wöllen / Jetzund vff das nüw gemeert vnd gebesseret / mit vil nüwen Frantzösischen vnd ouch Tütschen wörtern übersähen vnd corrigiert. || Getruckt zu Bern by Samuel Apiario. M. D. LVIII."

[1] Die beiden Schreiben, auf die mich Herr Thomann im Staatsarchiv gütigst aufmerksam machte, befinden sich in den Welsch-Missivenbüchern C, 416 und D, 120. Vgl. auch R. M. 324/298 und 343/138.

Das Büchlein, das 94 unpaginierte Blätter in klein Oktav zählt — ein Exemplar ist in meinem Besitz —, ist sehr wahrscheinlich ein Nachdruck.

Neben Niklaus Zurkinden begegnet uns als Übersetzer ein Sohn des berühmten Niklaus Manuel in seinem RECVEIL ENTIER des procedures tenues a Berne contre quelques Jacopins executez de mort pour leurs sorceleries & mecha(n)cetez horribles L'an M. D. IX. De nouveau traduit d'Alleman par NICOLAS MANVEL citoyen de la dite ville de Berne. — A Geneve Chez Jean Crespin | M. D. LXVI.[1]

Niklaus Manuel, der Jüngere, übertrug in den Jahren 1574 bis 1587 auch mehrere französische Schriften ins Deutsche.

Im Jahr 1624 wurde in Bern auch ein französischer Gottesdienst errichtet. Den Anstofs dazu gab der Graf de la Suze, der Oberleiter der 1623 begonnenen Befestigungsarbeiten der Stadt. Er hatte den Pfarrer Timothée du Chat von Ex Cles bei Paris mit sich genommen und bat den Rat, öffentlich Gottesdienst abhalten lassen zu dürfen. Es wurde ihm gestattet, und am 10. Januar 1624 wurde Timothée du Chat zum Pfarrer der in der Prediger-Kirche neu errichteten Église française gewählt.[2] Die Waadtländer, die schon früher ein gleiches Ansuchen gestellt und eine reiche Beisteuer anerboten hatten, waren etwas verstimmt, „wyl dise Predig nit ihnen zu gefallen, sondern vil mehr dem herren grafen De La Suze zu gunst angestellt worden".[3]

Seit der Thronbesteigung Heinrichs IV. waren die Beziehungen zu Frankreich freundlicher geworden. Der Einfluſs des Nachbarstaates machte sich wiederum mehr bemerkbar auch betreffs der Sprache, die immer weiter vordrang. Es würde lehrreich sein, den siegreichen Zug des Französischen näher zu verfolgen bis zur Zeit, da im 18. Jahrhundert das gebildete Bern sowohl in der französischen als in der deutschen Literatur seine Vertreter hatte. Allein dies ginge über den Rahmen unserer Darstellung hinaus. Nur ein paar typische Beispiele.

Der General Hans Ludwig von Erlach (1595—1650) schrieb noch in deutscher Sprache seiner Gemahlin. Diese schrieb ebenfalls deutsch, während eine der Töchter bekennt:

---

[1] *Niklaus Manuel*, herausg. von J. Baechtold. Frauenfeld 1878. S. CCXI.
[2] R. M. 46/91 und 159.
[3] Konventsarchiv 84, S. 397.

„Si j'ecrivais aussi facilement en allemand qu'en français, je vous assurerais en même langue que mes sœurs de la passion que j'ai à vous honorer parfaitement et du profond respect qui me fait être Monsieur

votre très humble et très obéissante fille et servante
Jeanne Louise d'Erlach.

Breisach, le 21 février 1647." [1]

Seinen Neffen Franz Ludwig von Bonstetten schickte der General 1647 nach Genf in eine Erziehungsanstalt und befahl ihm in einer besonderen Instruktion, „gute Bücher und Historien zu lesen, sich befleifsen, wohl auf teutsch und französisch zu schreiben, die Brief ordentlich zu stellen etc."

Das Töchterlein hatte sein Französisch von der Gouvernante gelernt, der Jüngling in einem Institut. Der Hauslehrer, der Aufenthalt in einer französischen Stadt und nicht zum mindesten die französischen Kriegsdienste waren damals die Vermittler der Kenntnisse des Französischen.

Bald lernen wir bernische Familien kennen, wo Vater und Mutter französisch mit einander verkehrten, wo das Französische, wenn auch nicht die Muttersprache, so doch die Sprache der Mutter und des Vaters war. Es kam die Zeit, wo Haller bemerkte, dafs in seiner Vaterstadt das Französische häufiger als das Deutsche gesprochen werde, wo Henzi gestand, keine Sprache weniger als die deutsche zu kennen und wo Bonstetten sich ob seiner „schändlichen" Unwissenheit des Deutschen entschuldigte.

„Qu'on ne dise donc plus que les Bernois ne savent pas écrire en français!" (Mélanges Helvetiques, 1792).

Wenn auch das Französische als Umgangssprache in den Kreisen der regierenden Familien das Deutsche in den Hintergrund drängte, zur offiziellen Sprache wurde es doch nicht. Es geht dies z. B. deutlich aus folgendem Ratsbeschlufs vom 23. Januar 1700 hervor:

„Zedel an m. H. Stattschreiber. Gleich wie hievor mehrmalen beschehen, also ist heüt der wohlmeindliche Anzug widerholet worden, daß von würdigkeit und anstendigkeit des Standts wegen alle oberkeitlichen schreiben, urtheilen und alle andern rahtschläg ohne underscheid

[1] A. Gonzenbach, *Das Haus des General-Lieutenants Hans Ludwig von Erlach von Castelen.* Bern 1882. S. 39.

in teütſcher, von der Oberkeit gebrauchender Mutterſprach, ausgefertiget werden ſolten. Worüber m. g. H. in ſonderbarer darumb gehaltener umbfrag ſolches einmütig ihrem oberkeitlichen Stand gezimendt und anſtendig befunden und demnach ihme m. H. hiemit befelchlich uftragen wollen, von nun an in der Cantzley zu veranſtalten, daß m. g. H. ſothaner willen und entſchluß in alle weg nachgelebt werde." [1]

Zum Schlusse der einleitenden Bemerkungen noch ein Stück „Sprachenkampf". Am 8. Januar 1683 liefs der Rat von Bern seinem Amtmann in Murten schreiben:

„Ihr gnaden werdint berichtet, waßmaßen die teütſche ſprach in der ſtatt und uff dem land ſeiner verwaltung in mächtigen abgang, dargegen aber die corrupte dort gewohnte welſche Sprach ins uffnemmen gerahte. Wan nun nicht wenig daran gelegen, die erſtere, in welcher die Institution der Religion diſem Volk beßer alß in frantzöſiſcher, ihnen minder verſtendlichen ſprach beyzubringen, zu erhalten und fort zu pflanzen, habent ihr gn. daher eine hohe Nothurft ſein erachtet, diſem beizeithen durch mittel beßer beſtellender Schulen zu begegnen. Und zwar alſo, weilen ir gn. vorkommen, daß die uß ihren mitlen vor wenig gethan ſteüren eintzig an welſche Schulen gewendet und in beiden dörffern Salvanach und Galmitz der gleichen welſche Schulen uffgerichtet worden, da aber eigentlich einten ohrts eine teütſche ſein ſolle, als wollent ihr gn. in abenderung ſolcher ſach hiemit gemeint und geordnet haben, daß zwar die welſche Schuel zu Galmitz beſtehen, die zu Salvanach aber in eine teütſche verwandlet, hiemit die von der Burg zu bauwen underlaßen, dargegen dahin gelegte Steüwr ſamt allem vorraht holtzes nach Salvanach geführt und daſelbſt ein bequemes Schulhaus gebauwet werden, der meinung es auch bei dieſer anſtalt und erlütherung ſein verbleibens haben ſolle. Und weilen auch diß eins nit der minſt cräftigſten mitlen iſt, die teütſche Sprach im weſen und uffnemmen zu erhalten, namlich daß alle Recht- und Policey Sachen vor gricht und raht in der Statt Murten in teütſcher Sprach vorgetragen, debattiert und expediert werden, alß werde er auch hand obhalten, daß ſolches alter gewohnheit gemeß alſo gebraucht, und wo etwan enderung eingerißen were, die ſelbe widerum abgeſchaffet und diß ohrts kein andere alß die teütſche ſprach gebraucht werde . . ." [2]

[1] R. M. 270/313. [2] R. M. 197/4.

Die Errichtung deutscher Schulen stiefs auf Schwierigkeiten, zu deren Beilegung der Rat am 11. August 1683 zwei Abgeordnete nach Murten sandte.[1] Das Nähere über diese Mission und ihren Erfolg ist uns unbekannt.

* * *

Als erste Person, die in Bern Französischunterricht erteilte, lernen wir Madame *Gabrielle Angelique de l'Estoufle* kennen, die französische Lehrgotte oder welsche Lehrfrau, welcher der Rat am 21. Mai 1666 das Zeugnis gibt, „dafs sie die hiesige jugend in etlichen loblichen künsten zu meiner gnädigen herren gutem vernügen und froüden wol und fruchtbarlich underweifst" und ihr zu besserer Unterhaltung ein Geschenk von 12 Kronen durch den Seckelmeister verabfolgen läfst. Zur Fortsetzung „ihrer bifshero fruchtbarlich abgeloffenen institution" wird ihr gestattet, sich noch ein Jahr in Bern aufzuhalten.[2]

Im Jahr 1669 ist sie noch, oder wiederum in Bern. *Jean Pierre Blanchard* aus dem Münstertal und Gabrielle Angélique de l'Etouffle, seine Frau, legen am 9. März 1669 dem Rat das demütige Begehren vor, „dafs sy die Jugend in der französischen sprach ze underwisen noch verners in der statt allhie erdulden werden möchtind". Es wird ihnen der Aufenthalt bis zum 24. Juni gestattet.[3]

Madame Blanchard konnte sich später bleibend in Bern niederlassen. Wir finden „Jean Blanchards frauw, die welsche lehrgotten genannt", im Habitanten-Rodel vom 15. August 1677 mit der Bemerkung „sie erhalte sich guten theils mit deme, so sy wegen underweisung der lehrkinderen gewinnt". Im Jahr 1682 wird ihr, in Ansehen ihrer Armut, das sogenannte Hindersäfsengeld bis auf 10 Schilling erlassen.[4] Sie befand sich in der bittersten Not. Ihr Mann war in fremde Kriegsdienste gezogen und hatte sie mit ihren Kindern im Stiche gelassen. Der Rat

[1] R. M. 198/121.

[2] R. M. 153/69, 73 und Staats-Rechnung 1666, Mai 22.

[3] R. M. 159/376. Mit einem „Zedel an die h. verordneten zur ausmusterung der hinderſäßen im Schmiedenviertel, dieſes völcklin nach verfloßenem termin auß der ſtatt ze muſtern."

[4] Polizei-Buch VIII, 331. Habitanten Rodel vom 8. April 1682. Madame Blanchart, aus dem Mönsterthal, welsche Lehrgotte.

liefs am 13. Juli 1683 dem Obersten von Diefsbach mitteilen, dafs „seines Lieutenants Jean Pierre Blanchards frau hier in gröfster armuth lebe, so das wan ihra nicht geholffen werde, sie hungers verderben müfse, weswegen ihr gnaden ihme hiemit auftragen wollen, mit ihme, Blanchard, alles ernsts zereden und dahin zu vermögen, dafs er ihra monatlich alhier etwas gelts zu ihrem underhalt aufsrichten lafse". Gleichzeitig wurde der „welschen lehrgotten" ein Geschenk von 1 Mütt Dinkel verabfolgt.[1]

In jener Zeit begegnen uns mehrere französische Sprachmeister in Bern. Am 11. November 1680 begehrte der französische Sprachmeister *Jean d'Araux,* ein konvertierter Franzose, sich hier niederzulassen. Er wurde „aufs guten considerationen" abgewiesen. Ein pro viatico von 4 Taler sollte ihm den Abschied von der Stadt erleichtern.[2]

Glücklicher war der Sieur *René de la Varenne,* „frantzösisch, italienisch und spanischer sprachmeister, auch maistre escrivins", der am 28. Februar 1681 auf sein bittliches Anhalten hin die Bewilligung erhielt, sich mit seinem Eheweibe ein Jahr lang in Bern aufzuhalten und seine Vocation daselbst zu üben.[3] Nach Ablauf der Aufenhaltsfrist, bat er abermals dringlich, dafs er noch ferner mit seiner Familie in der Stadt geduldet werde. Der Rat gestattete ihm, noch bis zu Ostern zu bleiben. „Welche gnad ir gnaden im umb so vil desto lieber gönnen, weilen ime gutes gezeügnufs gegeben wirt, das er die ime anvertraute jugendt alhier sonderlich in der frantzösischen sprach und im schönschreiben fleifsig, treülich und fruchtbarlich underweise und im übrigen erbaren, stillen und eingezognen läbwäsens ist."[4]

Am 14. August 1683 wurde die Burger- oder Habitantenkammer, die über die Niederlassung der Fremden zu entscheiden hatte, über den Sprachmeister klagbar; er habe sich gegen sie „despectierlich und pöchisch" benommen. Um die Autorität der Kammer zu wahren, liefs ihn der Rat zweimal 24 Stunden ins Gefängnis setzen mit dem Befehl, nach 4 Wochen „ohne hinder sich sechen, die Statt und burgerzihl zu rumen."[5]

---

[1] R. M. 198/14.

[2] R. M. 181/310 und 190/279.

[3] R. M. 190/407.

[4] R. M. 195/150 = 8. Juni 1682. Im Habitanten-Rodel vom 8. April 1682 (Pol.-B. VIII, 147) lesen wir unter „denjenigen, so da sollen aufsgemusteret werden". „Rene Lauveranne, ein italienischer Sprachmeister, hat 4 kind."

[5] R. M. 198/134.

Das Ehepaar *Ruchat* erteilte Unterricht im Französischen in den Jahren 1681—1683.[1]

Der Schulmeister *David Basin*, ebenfalls ein Welscher, der um eine Beisteuer an seinen Hauszins bat, wurde am 11. August 1683 „von böser consequenz wägen" abgewiesen; dagegen erhielt er einen Zehrpfennig.[2]

Von einem nicht näher bezeichneten Französischlehrer finden wir die Spuren in einem alten Notizkalender Johann Georg von Werdts, Herrn zu Toffen und Landvogt von Buchsee.

„Den 7. Chriſtmonat 1696 iſt der monsieur in daß Hauß komen, dem Liße vnd Dorothe zu zeigen frantzoſiſch zu ſchriben vnd zu läßen. Iſt ihm für ein monat ein taller." — Den 29. wintermonat 1697 iſt monsieur daß erſt mall wider zu dem Ließe vnd Dorothe komen. Iſt ihm monatlich von beyden verſprochen ander halben taller."

Wir sehen also in der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts mehrere Privatlehrer und Lehrerinnen Unterricht im Französischen erteilen. Ihre Anwesenheit und Tätigkeit in Bern zeugt dafür, dafs im bürgerlichen Mittelstande das Verlangen wach geworden war, diese Sprache, die für Handel und Verkehr immer wichtiger wurde, auch kennen zu lernen.

Wie kam nun die Obrigkeit diesem Bedürfnisse einer ehrsamen Bürgerschaft entgegen?

Schon am 17. Mai 1675 sprach man in der Sitzung des kleinen Rates davon, „dafs allhie in der stadt ein frantzösischer sprachmeister, die jugent bei zeitten zur selben alhier gewohnten sprach anzuführen und dadurch den costen, so mit erhaltung der kinden in der frömbde auffgewendt wirdt, zu ersparen, angestellt werden möchte". Die Vennerkammer, die eigentliche Finanzbehörde, wurde beauftragt, ihr Bedenken darüber abzugeben.[3] Ob das Gutachten ausgeführt wurde, wissen wir nicht; so viel aber ist sicher, dafs einstweilen aus der Anstellung eines Sprachmeisters nichts wurde.

Die Frage wurde wieder aufgeworfen, als dem oben genannten Jean d'Avaux die Niederlassung in Bern verweigert wurde. Am 11. November 1680 erhielt die Vennerkammer ein Schreiben vom Rat des Inhalts:

[1] S. R. 1681, Nov. 20 und Venner-Manual 34/294 = 26. Nov. 1683.
[2] R. M. 198/121. [3] R. M. 174/4.

„Aufs dem anlafs, dafs ein gwüfser Jean d'Avaux, ein zu unser Religion geträttener Frantzos, den aber ir gn. aufs gwüfsen considerationen abgewisen, seine dienst zu underweisung der jugend in der frantzösischen sprach anerpotten, habind ir gn. zu gemüt gezogen, wie nohtwendig es wäre, einen ehrlichen mann hier zu haben, von deme die jugendt die frantzösische sprach alhier erlernen könte, dadurch den eltern vil gelt erspart und die kinder nit zu frühzeitig hinaufs geschickt, oder gar daheimen behalten werden könten. Defswägen thunlich erachtet, ihnen die mühwaltung aufzutragen, dise materi ernstlich zeüberlegen, ob nit jemand zu disem end anzunemmen und wie die sach am bequemsten anzustellen und hierüber ir abgefafstes gutachten ir gn., denen dises angelegen, förderlich zu widerbringen."[1]

Die Vennerkammer ihrerseits übertrug die Abfassung des Gutachtens dem Professorenkollegiums mit folgendem Schreiben:

„Zedel an die professores. Nachdem mgh. wahrgenommen, welcher mafsen die jungend diser statt von zeit zu zeit jung an andere ort, under dem vorwand die französische sprach desto befser zu erlernen, verschickt werden und dannenher, als zu früezeitig der zuchtrühten und guten aufsicht der eltern enzogen, in ein leibs und seelen gefehrliche freyheit und von dar mehrentheils in allerley aufserer orten gering geachtete, doch schwäre laster gerahten und selbige, weilen sie deren gar iung und so lang gewohnen, mit sich nacher haus bringen. Neben dem das hierdurch ohngleüblich vil gelt aufs dem land und hingegen vil böse sachen eingebracht werden, als haben hochgedacht mgh. nohtwendig erachtet, nach mittlen zu trachten, wie disem übel gesteürt, den elteren das mehrentheils unnüz anwendende gelt erspart und die iugend bifs zu einem zu dem reisen bequemen und reifen alter allhier in der statt behalten werden können, darzu dan under anderem nicht unnuzlich erachtet worden, nach einem oder mehr der französischen sprach wolerfarnen sprachmeisteren zu forschen, welche die iugend allhier in diser sprach fleifsig underweisen und dieselbigen wol lehren können. Derowegen ihr gn. auch, alfs denen dise sach angelegen, gut funden, den befelch an mgh. teütsch seckelmeister und venner ergehen zu lafsen, nach-

[1] R. M. 189/310.

denkens zu haben, wafs hierinnen zu thun, ob und wafs für ein persohn hierzu anzunemmen und wie die sach zu erhaltung defs erwünschten zwecks wol einzurichten sein möchte. Wie nun wolermelte mgh. gleicher gstalt die beschaffenheit der iezigen iugend und das wenige gute und viel böse, so aufs dem allzufrühen reisen erworben wirt, zu gemüht gezogen und auch nohtwendig erachtet, demselben best möglich zu remedieren, also haben sie auch zwar befunden, dafs neben anderen mittlen, die halt- und anstellung eines oder mehr französischer sprachmeisteren, deren bereits etliche sich angemeldt, hiezu nit unthunlich sein werde. Weilen aber darbey mergedachte mgh. in die sorg und gedanken gerahten, dafs villicht die anrichtung einer solchen französischen schul die iugend auch von übrigen schulen abziehen oder auffs wenigste in denen selben und anderen studiis verhinderen könte, als haben sie höchst nohtig befunden, noch trachten zu lafsen, wie disem besorgenden übel zu begegnen. Und weilen eüch, meinen herren, die beschaffenheit der schulen, die form zu instituiren und was die iugend in dem einten oder anderen studio nuz oder schad sein mag, am besten bekant, als haben mergedachte mgh. gut funden, dise materi eüch mhwh. zuzuschicken mit dem früntlichen ersuchen, eüch zusamen zuthun und zu überlegen, wie dise underweisung in der frantzösischen sprach zu bestem nuzen der iugend und zu wafs stunden selbige ohne nachtheil der übrigen schulstunden vorgenommen und angestelt werden könne. Volgends eüwer weises gut finden offtermelten mgh. zu dero verneren erkandtnufs förderlichst zu referieren. Actum d. 26. novembris 1680."[1]

Das Gutachten der Professoren ist nicht mehr vorhanden; es wird aber in späteren Verhandlungen erwähnt. Die Vennerkammer machte den Vorschlag, zwei französische Sprachmeister anzustellen. Sie erkundigte sich am 11. Januar 1681 beim Landvogt von Lausanne über den uns schon bekannten René de la Varenne, „so bereidts underschidenliche discipulos hat und mit einer Frau von Lausanne, so noch dort, verheüratet ist, [der] gar wol darzu könte gebraucht und angenommen werden. Weilen er aber auch mit kinderen gesegnet, und mgh. der sorg, selbige heüt oder morgendts auf sein absterben zu erhalten, sich ent-

[1] Venner Manual 31/170.

laden möchte, als finden selbige beforderst nohtwendig zu wüfsen, ob und wie derselbe zu Lausanen angenommen".[1]

Es vergingen mehr als zwei Jahre; der Rat hatte noch immer keinen Beschlufs gefafst über die Anstellung von französischen Sprachmeistern, und René de la Varenne mufste es als eine besondere Gnade ansehen, dafs er mit Weib und Kindern sich in der Stadt aufhalten durfte. Da nahm sich der Pfarrer der französischen Kirche, Georg Thormann, der Angelegenheit an und ersuchte den Rat, eine französische Schule zu errichten. Wiederum wurde die Vennerkammer um ein Gutachten angefragt.[2] Diese schrieb dem Pfarrer Thormann am 8. November 1683:

„Wegen anrichtung einer so lang erwünschten französischen schul haben m. g. h. sich erinneret, dafs bereits vor 3 Jahren dergleichen im vorschlag gewesen und damals den hrn. professoribus allhier ihr gutachten, wie solche ohne hindernufs der anderen schulen angestellt werden könte, abfordern lafsen, welche dan auch ihre gedanken darüber eröffnet, wie in der beylag zu sehen. Weilen aber damahls nichts aus der sach worden und doch zu erwünschen, dafs dise so gute und verhoffentlich in vielen stucken sehr nuzliche sach einen vortgang gewinnen mochte, als haben mgh. gutfunden, selbigen aufsatz Euch zu überschicken mit früntlichem ersuchen, darüber auch Eüwer sentiment, in schrifft verfafst, bey mgh. ehest möglich einzugeben und beynebens auch, wan deren nit bereits vorhanden wären, nach etlichen tüechtigen subiectis, es seyen aufseren oder inneren zu trachten, welche in dieser vocation zu gebrauchen sein könten, umb selbige bey mgh. zu dero vernerem entschlufs namhaft zu machen und also dardurch difs erspriefsliche werch befürderen zu helffen."[3]

Nachdem Pfarrer Thormann die uns ebenfalls schon bekannte *Frau Ruchat* „als zu underweisung der jungen töchteren sehr tüechtig" vorgeschlagen und die Venner sich erkundigt, „wie mit ihren wegen etwelchem salarii an getreidt tractiert werden könnte, damit die geringeren burgers töchteren auch sich underweisen lassen können" wurde das Gutachten abgefafst und dem Rat übergeben.[4] Am 4. Dezember 1683 fand die Beratung statt.

[1] V. M. 31,226. Frantzösischer Sprachmeister Delavaranne.
[2] R. M. 198/348 = 22. Oktober 1683.
[3] V. M. 34/267.
[4] V. M. 34/294.

„Belangend die inzeführende frantzösische schuel haben mgh., so vill die knaben schuel belanget, die sach lassen eingestellt sein, bifs uff mehrere anzahl mgh . . . Was aber ansicht die töchteren schuel, weilen eine weibspersohn vorhanden, so die töchteren ohne ir gn. entgelt in der frantzösischen sprach zu underweisen begehrt, mögen ihr gn. dasselbe wohl zulafsen und gestatten, jedoch also dafs ihr eheman und sie, wen sie kinder hätten, das burger recht, wo sie an ohrten, da die elteren burger sind, erhalten sollen, damit derenthalben ihr gn. zu jeden zeiten unbeladen seyint. . . in welchem verstand ihr gn. ihnen die wonung gestattet haben wellint, ihrem verlangen nach die töchteren umb billichen lohn in der sprach zu instruieren, ohne dafs ihnen hierum etwas oberkeitlichs geschöpfft werden solle.“ [1]

Ob nun die französische Töchterschule wirklich zu Stande gekommen, liefs sich nicht ermitteln. Jedenfalls kann sie nicht von langer Dauer gewesen sein; denn am 6. Mai 1699 anerbot sich *Marguerite Vagnière* von Lausanne, „ein schul für die töchteren uffzerichten zu erlehrnung der frantzösischen sprach, als dardurch auch gellt erspart wurde.“ Der Rat übertrug der Vennerkammer die Prüfung dieser Materie.[2] Nach Anhörung des Gutachtens — es war am 15. Mai 1700 — fanden der kleine und der grofse Rat die „auffrichtung einer solchen schull unnothwendig“, und es wurde Madame Vagnière gedeutet, dafs sie sich anderwohin begebe.[3] Als sie bat, „zur Vertreibung etwelcher sachen, sonderlich einer mit goldt brodierten kisten“ eine Lotterie veranstalten zu dürfen, wurde sie abgewiefsen; hingegen gestattete man ihr, noch einige Zeit in Bern zu bleiben, um ihre Waren zu debitieren.[4]

Was die Errichtung einer französischen Knabenschule betrifft, so sehen wir die Frage von Zeit zu Zeit wieder auftauchen. So am 17. November 1685.

„Zedel an das Convent. Es seye h. *David Basin*, der Schulmeister intentioniert, eine frantzösische Schul alhier einzuführen. Nun findend ihr Gnaden bey diesen gfahrlichen Zeiten, da die Jugend zu Erlernung der Sprachen an ufsere

[1] R. M. 198/511.
[2] R. M. 267/16.
[3] R. M. 272/192.
[4] R. M. 273/8.

Ort ohne Gfahr nit wol gelafsen werden kann, solch sein Vorhaben nutzlich. Mögind aber nit wüfsen, wie dafselbe einzerichten sein werde, dahero ihnen hiemit aufgetragen werde, ihme, Basin, in seinem Vorschlag anzehören und Nachdenkens zehaben, wie solche Schul ohne ihr Gnaden sonderliche Beschwärd einzeführen und der Schulmeister zu salariren sein werde."[1]

Unter dem 6. September 1687 wird dem Schulrat mitgeteilt:

„Zedel an mh. die Schulräht. Aufs erheblichen Ursachen findindt ihr Gn. nohtwendig und verlange es auch ein vehrerende Burgerschafft, dafs ein frantzösische Schul alhie in der Hauptstatt angestellt werde, und seye mgh. ein Vorschlag beschechen: weilen durch Resignation h. Bitzis die 6. Clafs [der Lateinschule] vacirend worden, dafs h. Basin dieselbe versechen köndte und sich offerirt, neben derselben noch wuchentlich drümahl francösische Schul zuhalten, ohne dafs in der lateinischen Sprach das geringste versaumt werden müsste. Es habind aber ihr gn. mit besatzung nit voreilen, sondern Sie mh. hiemit früntlich ansinnen wollen, zu überlegen, wie so wohl die frantzösische schul eingefüehrt, als auch die 6. clafs mit einem tauglichen subjecto versehen werden könne, volgents ihr abgefafstes gutachten zu sampt der nomination ihr gn. vorzetragen."[2]

Ein zweites Schreiben an die Schulräte vom 18. Januar 1688 lautet:

„Zedel an mh. die Schulräht. Es findindt mgh. die Einführung der frantzösischen Schul nutzlich und notwendig; wöllendt derowegen ihnen mgh. aufgetragen haben, zeüberlegen, wie und auf was Weise und Manier solche einzufüehren, ob es nit wohl geschechen köndte durch Suppression der lateinischen Lehr, die man für unnütz und unnohtwendig achtet, oder durch wafs andere mittel."[3]

---

[1] R. M. 203/106. Es war zur Zeit der Aufhebung des Edit de Nantes, da Tausende von Reformierten in Bern eine Zuflucht suchten und fanden. Über die *École française pour les enfants des réfugiés* (1689—1804) gedenke ich im Berner Taschenbuch 1905 Näheres mitzuteilen.

[2] R. M. 210/143. Über den hier genannten [Jakob] Bitzi s. *Archiv. hist. Ver. Bern* XVII, 136 und 148.

[3] R. M. 211/339.

Der Schulrat nahm die lateinische Lehr, d. i. die Abteilung der deutschen Schule, die als Vorstufe zur Lateinschule diente, in Schutz, und da er kein Mittel fand, das die Einführung des Französischen ermöglicht hätte — es sollte immer ohne besondere Beschwerde Ihrer Gnaden Kasse geschehen — so blieb es abermals bei dem frommen Wunsche.[1] So war's auch noch im Jahr 1726. Da erhielt der Schulrat den Auftrag, ein neues Gutachten abzufassen. Am 17. Januar 1727 war es aufgesetzt.

„Es habend Er. Gn. unterem 7. Februar 1726 mhwh. den Schulrähten den Befehlch ertheilt, ein Gutachten abzufafsen, ob in hiesiger Haubtstatt eine frantzösische Lehr einzuführen seyn wolle (sic)? Diesem Befelch nun zu entsprechen, habend mhwh. dieses Geschäft vor sich genommen und befunden, dafs weilen die frantzösische Sprach heüt zu Dag fast in der gantzen Welt üblich und zum Commercio höchst nöhtig ist, es auch eine sehr nutzliche, ruhmliche und höchstnohtwendige Sach were, so Er. Gn. in allhiesiger Haubtstatt eine Lehr zu Erlehrnung und Äuffnung dieser Sprach einzuführen Beliebens dragen wurden, umb so viel desto mehr, weilen man in Betrachtung gezogen, dafs gemeine Burger und Handwercksleüth, so ihre Kinder zu Handwerken oder andern Beruffungen wiedmen, selbige viele Jahr lang mit grofsem Costen ins Weltschland schicken und dorthen erhalten müfsen, welches vermitten wurde, wann ein solche Lehr in hiesiger Haubstatt wehre, da jederman bemeldte Sprach entweders völlig erlehrnen oder wenigstens ein guten Grund darzu legen könte, sich hernach im Weltsch- in wenig Zeith und mit minderen Costen zu perfectionieren. So thund also mhwh. Er. Gn. die Einrichtung einer solchen Lehr, als eine sehr nutzliche und dem gemeinen Wesen wohlanständige Sach in aller Gebühr anrecommendieren. Was aber die Zeith und Orth betrifft, wann und wo diese Lehr könte gehalten werden, findet man, dafs weilen einerseiths die ordinari Schülerknaben aufs der oberen Schul nicht gern in die untere Lehr sich begeben, auch allda am Morgen keine ledige Stund noch Platz wehre und vice versa die Knaben aufs der untern Lehr sich Müh machen werden, in die obere Schul sich zu verfügen, da nach Mittag auch kein lediger Blatz wehre, als

[1] Schul Rats Manual 1/117.

glaubt man, dafs die Unterweisung am Morgen von 9 bifs 10 Uhr in der oberen Schul und nach Mittag in der Lehr von 2 bifs 3 Uhr könte gehalten werden."[1]

Es ist nicht wahrscheinlich, dafs der hier vorgelegte Plan zur Ausführung kam. Es scheint, man sei des Beratens müde geworden. Die Angelegenheit blieb ruhen bis zum Jahr 1769. Diesmal ging die Anregung von der Schulkommission aus. In der Person des Herrn Ministre *Durand*, französischen Zeitungsschreibers, glaubte man endlich den rechten Mann gefunden zu haben, um den Knaben der 6. und 7. Klasse der Lateinschule wöchentlich 6 Stunden Französisch zu erteilen. Er wurde am 5. April probeweise angestellt.[2] Am 3. September 1770 berichtete der Schulrat dem kleinen Rate über den Erfolg des Unterrichts.

„Vortrag an meine gnädigen Herren die Rähte.

Im Februario 1769 geschahe vor m. H. den Schul Rähten der wohlmeinende Anzug, daß es der alhiesigen Burgerschafft überhaupt sehr vortheilhafft und nuzlich wäre, wenn ihre Söhne, so die hiesigen Schulen besuchen, auch alda in der französischen Sprache angeführet werden könten. Ein so gemeinnüziger Anzug verdiente den Beyfall, den er bey m. H. durchgehends fand. Ehe und bevor aber Sie deshalb einichen Vortrag an Eüer Gnaden thun wolten, erachteten Sie, vorträglich zu seyn, eine vorläufige Probe anzustellen, damit je nach Bewandtnuß der Erfolg dieses Etablissements hoch denenselben könte vorgelegt werden.

Zu dem Ende wurde dem hiesigen Zeitung-Schreiber Hr. Pfarrer Durand, der sich gerne hierzu hat abgeben wollen, aufgetragen, diejenigen Schulerknaben der 6ten und 7den Clafs, so Luft zu dieser Sprache bezeugen wurden, in derselben anzuführen und wochentlich etwan sechs Stunden darauf zu verwenden.

Auf solchem Fuß nun ist dieses Pensum seit Anfang Mayens vorigen Jahrs betrieben worden, allein der Erfolg hat auch hier bewiesen, daß die besten Absichten offtmahls ihren Zweck verfehlen, zumahlen es sich ergeben, daß die Schüler, so dieses französische Collegium besucht haben, bey weitem nicht diejenigen Progresen

[1] S. R. M. 5/59. Die obere Schule ist die Lateinschule, die untere Lehr die deutsche Schule.

[2] S. R. M. 11/344, 366.

gemacht, so man von ihnen hätte erwarten können. Es mag zwar hierzu vieles beygetragen haben, daß Hr. Durand nicht im Stande gewesen, die hier einschlagenden Erklärungen seinen Discipln in einer ihnen verständlichen Sprache darzuthun, indem jener die deutsche Sprache nicht besizet und diese in der Latinischen alzuwenig, in der französischen aber gar nichts verstunden, mithin ihnen beiden schwer fiele, sich ihre gegenseitigen Fragen und Antworten verständlich zu machen.

Dieser schlechte Erfolg nun, und hauptsächlich die wenige Lust, so sich zu Erlernung dieser heütiges Tages so nöhtigen Sprache, so wohl bey denen Älteren als auch bey denen Knaben geäußeret hat, waren hinlängliche Beweggründe für m. H. ein so nuzlich beglaubtes Etablissement zu unterbrechen und sie glauben wohl zu thun, hierfür bessere Zeiten zu erwarten." [1]

Also wiederum eine Vertröstung auf gelegenere Zeiten! Sie kamen im Jahr 1779 mit der Errichtung der sogenannten Kunstschule für „diejenigen, die ihre Lebenszeit weder in der geistlichen, noch in der politischen Gelehrsamkeit und Geschäften zuzubringen im Sinne haben, sondern von Kindheit an in denjenigen Künsten und Wissenschaften sich möchten anführen und üben lassen, die ihnen bey allen bürgerlichen Begangenschaften und auch in den Handwerken im ganzen Leben von täglichem Gebrauch und Nutzen sind". [2] In dem Stundenplan der Kunstschule finden wir nun zum erstenmal einen Platz eingeräumt für Französische Sprache, nämlich 4 Stunden für die unterste, 6 für die mittlere und 3 für die oberste Klasse. „Da zu den täglichen Geschäften des gesellschaftlichen Lebens", heißt es in dem Vorwort, „eine richtige Kenntnis und Fertigkeit in den bey uns üblichen Sprachen höchstnothwendig und unentbehrlich ist; so werden sie, anstatt der todten Sprachen, von denen man im gemeinen Leben selten einen Gebrauch zu machen weißt, in der Wissenschaft ihrer Muttersprache und in der französischen

[1] Für seine „fleißige und ohnunterbrochene Bemühung" erhielt Durand, der 16 Monate lang Französischunterricht erteilt hatte, 80 Kronen. Wir treffen ihn im Jahr 1773 als Lehrer an dem von Daniel und Frédéric Massé geleiteten Séminaire pour l'Education de la Jeunesse. (Fr. Haag, *Beiträge zur bern. Schul- und Kulturgeschichte.* Bern 1900. Bd. II, 393.)

[2] Nachricht von unsern Neuen Schulanstalten aus Befehl Mghn. des Schulraths. Bern 1779.

Sprache also genau unterwiesen werden, dafs sie dieselben nach ihren Grundsätzen und Regeln verstehen, gebrauchen, und sowohl Briefe als allerhand andere Arten von Aufsätzen in diesen Sprachen richtig verfertigen können". Vor dem Eintritt in die Kunstschule besuchten die Schüler bis zum 8. Altersjahr die Vorschule. Hier, heifst es, „erklärt man ihre Muttersprache und lehret sie dieselbe ordentlich begreiffen und ihre Regeln in Acht nehmen; welches sie in den Stand setzet, dafs sie hernach alle fremde Sprachen sehr viel leichter fassen und erlernen können".

Die Stelle eines französischen Sprachmeisters für die Kunstschule mit einer Besoldung von 150 Kronen wurde laut Beschlufs der Schulkommission vom 10. Juni 1779 im „Avisblatt" ausgeschrieben. Am 3. Juli sollte die Prüfung der Bewerber stattfinden. Allein es meldete sich niemand. „Da nun die Schul-Commission bei diesen Umständen sattsam gewahret, dafs die 150 Kronen nicht zureichend seyen, solche subjecta zu dieser arbeit herbey zu loken, die der Kunstschule Ehre machen und der Jugend Nuzen schaffen könnten", so beantragte sie eine Besoldungserhöhung von 40 Kronen.[1] Am 7. September konnte sie dem Schulrat „endlich einen tüchtigen Informator für die französisch und deutsche sprache in der Kunstschul in der Person des H. *Gaillards* von Murten" empfehlen: „Dieser Mann besitzt den Gebrauch der deutschen und französischen Sprach, sowohl in der Aussprach, als in der genauen Kenntnifs dieser Sprachen, so dafs er von der einten in die andere wechselsweis zu übersetzen im stande ist; er redet beide gut und mit einem guten accent; er ist ein Mann von mehr als 50 Jahren und scheint viele leutseligkeit und gute manieren zu besitzen. Da er auch bey 15 Jahren in Engelland sich aufgehalten, so hat er seit mehr als einem Jahr die Stell eines englischen Sprachmeisters bey hiesigem publico vertretten".[2] Der Schulrat wählte ohne weiteres Bedenken Herrn Gaillard zum französischen Sprachmeister für die neue Kunstschule.[3]

---

[1] Manual der Schul-Commission 1/24, 59, 66, 67. Der Lehrer des Französischen an der Züricher Kunstschule bezog für 9 wöchentliche Stunden eine Jahresbesoldung von 250 Gulden = 160 Kronen.

[2] Manual der S.-C. 1/68.

[3] S. R. M. 13/268 = 1779, Sept. 10.

Durch eine Verordnung vom 21. Januar 1780 wurde für die einzelnen Unterrichtsfächer sowohl der Lehrstoff als die zu befolgende Methode vorgeschrieben. Wir teilen daraus einiges mit:

„Arbeit des deutschen und französischen Informators.

§ 1. Sie besteht 1⁰ im wahren und richtigen Lesen.

Hier werden 2 Grade der Leseübung erforderet.

Der erste ist das Syllabisiren. — Hiemit wird dann auch das Lesen allerhand Handschrifften verbunden. Alles dieses betrifft ins besondere die französische Sprach. in welcher die Schüler der untersten Klasse den ersten Grund legen sollen. *Palairets*[1] kleines Büchlein wird zur Anleitung gebraucht..

Der zweite Grad der Leseübung besteht darin, dafs der Lehrer sie anweist, den Verstand oder Inhalt der Worte zu bemerken und aufzusuchen; dieses geschieht am besten durch bestimmtes kurzes logikalisches Fragen über alle gelesene Worte.

§ 2. Auf diese Übungen folgen sowohl im Deutschen als im Französischen die Erklärung der Sprachlehre, der Grammatic. Sowohl die deutsche als die französische Sprachlehre sollen in einem halben Jahr zu Ende gebracht werden und die Schüler darin geübt werden.

Mit diesem wird noch der kleine französische Cellarius[2] verbunden. Auch dieses mufs in einem halben Jahre zu Ende gebracht werden.

---

[1] Palairets Büchlein ist offenbar die „Nouvelle méthode pour apprendre à bien lire et à bien orthographier", deren erste Ausgabe 1727 in London erschien, wo Jean Palairet (1697 in Montauban geboren) Lehrer der französischen Sprache war. Das Büchlein wurde oft nachgedruckt. Ich besitze eine Ausgabe, die in Vevey chez P. A. Chenebié, Libraire & Imprimeur, MDCCLVIII erschien und 215 Seiten in-12 zählt.

[2] Der französische Cellarius, dem lateinischen Unterrichtsbuche des berühmten Hallenser Professors Christoffel Cellarius (Keller), † 1707, nachgebildet, wurde 1779 in Bern gedruckt. Sein Verfasser ist ein mir unbekannter Plats. Am 12. Dez. 1779 wurde dem obrigkeitlichen Buchdrucker mitgeteilt, dafs der Preis des von ihm für die Kunstschule gedruckten welschen Cellarius von Plats zu 1 Batzen das Exemplar bestimmt worden sei. (Manual der Schul-Commission 1/124.) Das Büchlein habe ich nirgends finden können.

Im 2. Jahre fängt der Lehrer an, ihnen den grofsen französischen Cellarius bey zu bringen, welche Arbeit während der ganzen übrigen Zeit der Schul-Jahre fortgesetzt wird. Er verbindet damit die Übersetzung eines leichten französischen Schriftstellers. Für die Anfänge kann die Zürchersprachlehre[1] hinreichen. Nachher nimmt er nach masgab des Zunemmens ihrer Fähigkeiten einen schwereren Autor vor sich.

In dem ersten Jahre der mittleren Klasse können sie im stande seyn, sich im übersetzen aus dem deutschen ins französische zu üben. Der Anfang wird nach der Klarkischen Methode und dem darüber verfertigten Zürcherbuch gemacht.

In diesem Jahre fängt er auch an, hin und wider in Dingen, die ihnen bekannt seyn können, französisch mit ihnen zu sprechen.

Im zweiten Jahre der mittleren Klafs müfsen die Schüler schwerere Stellen der Autorn zuerst aus dem Französischen ins Deutsche und dann wider in ihrer eigenen deutschen Übersetzung in die französische Sprache hinüber tragen. Sobald sie hierin genugsame Fertigkeit erlangt, gibt man ihnen zuerst Themata und dann Subitanea in französischer Sprach zu machen. Auch spricht der Lehrer immer mehr französisch mit ihnen.

In der obersten Klasse gibt der Lehrer allen seinen Unterricht in französischer Sprach, und den Schülern ist verbotten, anders als in eben dieser Sprach ihm zu antworten, ihn zu fragen und so weiters.

Sie müfsen angewiesen werden, eigene Aufsätze über vorgeschriebene Materien, allerhand Briefe u.s.w. zu verfertigen, dem Lehrer, was er ihnen erzehlt, wider nach zu erzehlen. Bey allem diesem kan der Lehrer die kleine grammaire des Restauts[2]

[1] Die Zürcher Sprachlehre ist die von Pfarrer J. Nötzli verfafste: *Anweisung zur Erlernung der Französischen Sprache zum Gebrauche der neu errichteten Kunstschule.* (584 Seiten. Zürich 1775.) Proben aus diesem Buche, das nach der sog. Clarkischen Methode verfafst worden ist, gibt Dr. U. Ernst: *Die Kunstschule in Zürich 1773—1833.* Zürich 1900. S. 28.

[2] Von Restaut besitzt die Berner Stadtbibliothek: 1. *Principes généraux et raisonnés de la grammaire françoise. Par M. Restaut, Avocat au Parlement & aux Conseils du Roi. 4me éd. Lausanne & Genêve MDCCXLI.* 572 Seiten. — 2. *Abrégé des principes de la grammaire françoise. Par Monsieur Restaut.*

zu Hülfe nemmen und die Regeln derselben durch viele Anwendung und Erklärung beybringen."[1]

Nach einer kurzen Zeit der Blüte — es mufste eine 4. Klasse errichtet werden — nahm die Zahl der Schüler der Kunstschule wieder ab. Ein Ratsbeschlufs vom 25. Mai 1792 reduzierte die Zahl der Klassen auf zwei. Der Grund dieses Rückganges liegt nicht sowohl in der Einrichtung der Kunstschule, als in der Errichtung des politischen Institutes, 1787, welches jener Schule gerade die gebildetsten Schüler entzog.

In dem „Gutachtlichen Entwurf einer neuen Ordnung für die obern und untern Schulen der Stadt Bern" aus dem Jahr 1797 werden für die Kunstschule, die also nur noch zwei Klassen zählte, folgende Pensen aufgestellt:

„In der untern Classe werden zur Erlernung der ersten Anfangsgründe der französischen Sprache und den erforderlichen Buchstabir- und Leseübungen wöchentlich neun Stunden verwendet.

Nouvelle Edition Augmentée des Principes généraux de l'ortographe françoise. Lausanne & Genêve MDCCXLII. 152 Seiten.

Dem Manual der Schulkommission entnehmen wir noch einige Angaben über Schulbücher. In der Sitzung vom 10. April 1780 brachte Herr Direktor Massé vor, dafs „der nun eingeführte *Cellarius* zu klein und unvollkommen sey". Ein Gutachten der Schulkommission vom 29. August 1783 sprach sich folgendermafsen über die im Französischunterricht gebrauchten Bücher aus: „Der kleine hier gedruckte *Cellarius françois* und das französische Wörterbuch von Hall, welches genau nach den Regeln des lateinischen *Cellarii* abgefafst ist, ... könten durch keine andere ebensogute Bücher ersetzt werden. ... Die *Gramaire von Zürich*, welche teils zur Kenntnis der französischen Declination und Conjugaison, teils als Lese- und Übersezungs-Buch vor vielen anderen Lehrbüchern beträchtliche Vorzüge hat, kann ebenfalls mit Nuzen ferner in der Schul gebraucht werden".

Am 20. April 1784 berichtete die Schulkommission an den Schulrat: „In Ansehen des Lehrbuchs nämlich der *Zürich gramaire* sind die Meinungen getheilt: die einen möchten dasselbe, weil es zugleich zum Übersezungsbuch dient, beybehalten: die andern hingegen möchten dasselbe, weil es 24 Batzen kostet und mithin allzu theuer ist, in der Schul nach und nach abgehen lassen und die Berliner Edition von *Pepliers Gramaire* an ihre Stelle sezen. Das französische *Vocabulaire* aber wollen sie einmüthig beibehalten". Am 4. Mai 1784 wurde erkannt, „an den Plaz der Zürich-Gramaire die Berliner Edition von Pepliers Gramaire nach und nach in der Kunstschule einzuführen".

[1] Manual der Schul-Commission 1/141 ff.

In der obern Classe: sieben Stunden auf die franz. Sprache, zwey zu schriftlichen Übersetzungen vom Deutschen ins Französische, eine zur mündlichen Übersetzung aus dem Französischen ins Deutsche, zwey zu grammatikalischen Übungen und eben so viele zur Erlernung eines Wörterbuches."

Die Stürme der französischen Invasion (1798) fegten nicht blofs den Entwurf weg, sondern brachten auch das Bestehende zu Fall. Was aus den Trümmern sich erhob, ist nicht mehr Gegenstand unserer Darstellung, die mit der Aufnahme des Französischen als Unterrichtsfach ihren Abschlufs findet.

Bern. A. FLURI.

L'unité phonétique dans le patois d'une commune.

Comme contre-partie de l'étude que je viens de publier sur les limites dialectales,[1] c'est-à-dire sur le degré d'unité qui relie entre eux les parlers d'une région déterminée, j'offre ici un essai de description du type linguistique tel qu'il est constitué par les habitants d'un seul village. A l'unité de l'ensemble j'oppose la diversité du détail, au dialecte le langage individuel, à la macroscopie de mon premier travail la microscopie du deuxième. Les résultats de cette étude serviront de correctif et, en quelques points, d'explication à ceux que je crois avoir obtenus par l'examen des parlers régionaux de la Suisse romande.

Je dois avouer que je me sens un peu isolé cette fois. La question des dialectes a été l'objet d'une vive et savante discussion, la variété qui existe dans la prononciation des représentants d'un même patois local n'a guère été étudiée systématiquement, malgré l'intérêt qu'elle offre pour la connaissance de l'évolution linguistique. A part le brillant travail de l'abbé Rousselot sur sur le *patois de Cellefrouin*, on ne trouve là-dessus que des observations accidentelles. J'avais à ma disposition, pour tenter une division de nos patois romands par groupes, des matériaux suffisants, recueillis dans toutes les contrées de la Suisse occidentale, je n'ai, pour juger du degré d'unité d'un type villageois, que des notes prises dans un seul endroit. La constatation des menus faits linguistiques enfin demande une oreille beaucoup plus fine que l'observation des caractères généraux, et je ne suis pas sûr de la posséder.

Si je livre tout de même à la publicité l'opinion que je me suis faite sur l'unité du parler d'un seul village, c'est pour

[1] *Gibt es Mundartgrenzen?* dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, 1904, CXI, pp. 365 et suiv.

engager les dialectologues à faire des recherches semblables dans d'autres lieux. Des efforts réunis sortira la lumière dont nous avons besoin pour savoir en quelle mesure la langue de l'individu se subordonne à la langue interindividuelle, au patois. On a souvent dit que les dialectes parlés sont les représentants vivants de phases que les langues littéraires ont parcourues dans le cours des temps. Les patois, dont la libre évolution n'est arrêtée par aucune idée de correction, pourront nous servir de guides pour arriver à une meilleure compréhension de l'histoire des langues académiques. Ainsi, après des expériences réitérées et faites dans différents domaines linguistiques, on parviendra à préciser un peu les notions que nous avons sur la part de l'individu dans la marche de la parole humaine.

Voyons, en attendant, ce que peut nous apprendre l'étude d'un seul parler. J'ai choisi comme champ de travail le patois de Charmey, grand village de la Gruyère orientale. On y va à pied, de Bulle, en deux bonnes heures. Les ingénieurs ne l'ont pas encore doté d'une voie ferrée. L'altitude est de 900 mètres. La Chartreuse de la Valsainte, située à peu de distance, prouve que le lieu était autrefois considéré comme écarté et solitaire. Aussi le patois de Charmey est-il encore très vivace, malgré la lumière électrique qui illumine aujourd'hui les plus humbles écuries du village et quoique l'endroit serve depuis une vingtaine d'années de station climatérique à un nombre élevé d'étrangers venant de tous pays, mais surtout de France. Tous les enfants savent le patois, qu'ils apprennent avec leurs camarades et dans la rue, bien qu'un tiers des familles fassent maintenant usage du français dans l'éducation des enfants. Les instituteurs et les institutrices ne parlent que français pendant les heures de classes et les élèves ne répondent qu'en français, mais aussitôt que les portes de l'école se ferment, l'on s'abandonne gaîment à la vieille langue du pays. La prononciation patoise n'a aucunement ressenti l'influence de l'idiome littéraire. Elle est encore naturelle et continue sa marche mystérieuse.[1] J'aurais pu m'arrêter dans un village où l'invasion du français est plus récente et encore moins efficace, j'ai préféré Charmey pour les raisons suivantes: grâce à sa situation géographique, l'endroit a eu peu de relations avec d'autres localités; il est situé sur une-seule route, celle qui

[1] Il en est autrement de la syntaxe et du vocabulaire.

mène par Bellegarde au Simmenthal bernois. Sur cette route, Charmey est le dernier village romand. Les Charmeysans se prêtaient à une investigation détaillée de leur parler par leur grand nombre (1247 personnes d'après le recensement fédéral de 1900) et l'extension du village, qui se divise en plusieurs quartiers et hameaux (on met environ une heure pour aller d'une extrémité à l'autre, du *Praz* aux *Auges*). La population est restée relativement pure, elle ne compte qu'environ 180 immigrés de date récente. Le livre des bourgeois, très soigneusement tenu, ne mentionne que 29 vieilles familles. Le dialecte fribourgeois est passablement uniforme, les variantes phonétiques sont beaucoup moins nombreuses et moins tranchées que par exemple dans les cantons de Neuchâtel, de Vaud et du Valais. Si l'unité des parlers villageois est un fait, c'est bien à Charmey qu'on s'attendrait à la rencontrer. Aux avantages cités j'en ajouterai un, de nature toute personnelle. J'ai fait à Charmey quatre séjours plus ou moins prolongés, dont l'un de cinq semaines, ce qui m'a permis de me familiariser avec la langue et les habitants et de profiter, dans mes interrogatoires souvent longs et fastidieux pour les sujets, de toute la bonne volonté et amabilité dont bénéficie une personne un peu connue.

Mes matériaux se composent d'un petit vocabulaire des métiers recueilli en 1898, de dix longues listes de mots ou de phrases établies de façon à éclairer la provenance et la répartition de tous les sons patois (environ 400 formes) et faites à l'aide de sujets choisis parmi les divers âges, sexes et quartiers, enfin d'une quarantaine de petites listes d'à peu près 60 mots caractéristiques. J'avais l'intention d'aller plus loin et de m'adresser à un plus grand nombre de personnes, mais m'étant aperçu que les relevés ne fournissaient plus rien de nouveau en approchant de la quarantaine, j'ai discontinué pour ne pas perdre mon temps inutilement. Je ne compte pas les nombreuses heures passées à l'hôtel, à écouter. Les grands questionnaires ont été demandés l'un en 1899, les autres en 1903, aux personnes suivantes: 1. Mme Tornare, 36 ans (en 1899); 2. le même sujet, 40 ans (en 1903); 3. Angèle Tornare, sa fille, 12 ans; 4. Mme Brigide Rime, 63 ans; 5. Mme Madeleine Tornare, d'une autre famille que la première, quartier des Auges, 85 ans; 6. Jean-Jacques Tornare, 87 ans, le doyen du village; 7. Laurent Rime, mari de Brigide, 59 ans; 8. Pierre Rime, pas parent des précédents, 13 ans; 9. Xavier Limat, originaire

du district d'Echallens (Vaud), arrivé à Charmey à 25 ans, 83 ans; 10. Dominique Dessarzen, instituteur, natif de la Broye (canton de Fribourg), 42 ans. J'ai consulté ces deux derniers pour voir à quel point on assimile son ancien patois au nouveau milieu et pour savoir si le parler du „régent" influait sur la prononciation des élèves.

Dans le petit questionnaire, demandé ce printemps, j'ai réuni tous les points où les 9 (10) sujets examinés antérieurement montraient de la variété. Les nouveaux interrogés, hommes et femmes, représentent tous les âges de 6 à 73 ans, et toutes les régions de la commune. Une liste a été faite avec un maréchal qui habite la contrée depuis une quinzaine d'années (originaire de Le Crêt, canton de Fribourg), et trois ont été établies dans les villages voisins de Cerniat (2) et Châtel-sur-Montsalvans. Je cite quelques phrases de mon petit questionnaire, afin de donner une idée de ma façon de procéder: *une heure, une heure et quart, un quart d'heure, il pleut, il ne pleut pas, il porte la barbe, cela coûte-t-il cher, une belle paire de bœufs,* etc.

Il me reste à expliquer mon système de transcription:

Voyelles: *ą* se rapproche sensiblement de *ǫ*, il est toujours long; *ę*, également long, a à peu près la valeur de *ê* dans *tête*; *e, o* sont intermédiaires entre *ę, ǫ* (fermés) et *ę, ǫ* (ouverts); *ə*, toujours bref = fr. *le*; *u* = *ou*; *ą̃, ẽ,* etc. = voyelles nasales.

Consonnes: *w* et *ẅ* = *ou* et *u* consonnes; *ϑ* = *th* sourd anglais; *l, ñ* = *l* et *n* mouillées; *χ* = son de l'allemand *ich*; *š, ž* = fr. *chat, je*. L'accent tonique, très inconstant et peu marqué, demanderait toute une étude à part. D'une façon sommaire, on peut dire qu'il conserve ordinairement sa place étymologique. Je ne l'ai pas noté afin de ne pas trop charger la transcription ~ = „différente".

I.

Sources des divergences phonétiques.

La variété qu'on observe dans un même patois peut être réelle ou imaginaire. Dans le dernier cas, elle peut reposer sur l'inexpérience ou l'inaptitude de l'examinateur, sur un mauvais choix du sujet, enfin elle s'explique par toutes sortes de difficultés techniques qui viennent entraver l'opération du meilleur observateur. La variété qui réside dans les faits provient de raisons multiples: 1. influence d'autres parlers et surtout de la langue

littéraire, transformations de sens, oubli d'anciens mots etc.; 2. le même mot peut revêtir des formes très diverses dans la bouche du même individu selon la différente intensité de l'accent qui frappe le mot; 3. dans les mêmes conditions syntaxiques, un mot est prononcé différemment grâce aux habitudes ou tendances individuelles. Le dernier point est de beaucoup le plus curieux.

J'ai eu souvent l'occasion d'étudier des patois que d'autres philologues avaient décrits, de comparer des relevés faits par plusieurs personnes, quelquefois même deux listes émanant du même observateur. Jamais les formes recueillies au même endroit ne sont tout à fait identiques. Voilà une plainte qui se renouvelle toujours. En publiant ses tableaux de formes valaisannes, M. Zimmerli[1] regrettait de ne pas tomber d'accord avec M. Gilliéron, les critiques de l'*Atlas linguistique de la France* contestent en partie les auditions de M. Edmont, et ainsi de suite. Une seule liste présentera une foule de contradictions,[2] si l'explorateur s'oblige — et c'est la seule bonne méthode — à noter chaque forme selon l'impression acoustique immédiate, sans procéder à aucune retouche et sans avoir recours à une préparation phonétique quelconque (étude de relevés antérieurs de la même localité ou des environs).

Pour le village de Lignières, canton de Neuchâtel, dont je suis originaire, j'ai sous les yeux les matériaux de Zimmerli, d'Urtel[3], une liste que j'avais faite en 1886 en consultant ma grand'mère, une autre de 1899 que m'avait fournie un robuste vieillard de 80 ans, M. Descombes. La première fois, j'avais noté *a* pour l'*a* libre latin, la deuxième fois j'entendis distinctement *å* (pratu = *pra* ~ *prå*), j'avais écrit en 1886 pour nodu: *nü*, en 1899: *nüi*, pour ungula: *õy*, puis *õl*. MM. Zimmerli et Urtel diffèrent entre eux, de sorte que l'incertitude augmente avec le nombre des observateurs. Voici un exemple:

	Zimmerli	Urtel	moi, en 1886	moi, en 1899
gentes =	*džę*	*džą̃*	*džä*	*džę*

Quant au résultat de *a* latin, Zimmerli et Urtel écrivent *a*, et pourtant je suis absolument sûr d'avoir entendu *ä* en 1899; ils notent tous les deux *nyü* pour nodu, *y* pour gl latins.

[1] *Die deutsch-französische Sprachgrenze in der Schweiz*, III. Teil.

[2] Les contradictions qu'on constate en dépouillant ont souvent l'avantage de conduire à de petites découvertes.

[3] *Beiträge zur Kenntnis des Neuchateller Patois*, Darmstadt 1897.

Comment s'expliquer ces divergences? Sont-elles de nature à infirmer l'autorité de nos relevés? La forme *nïi* que j'ai notée en 1886, est erronée; je l'avoue franchement en ajoutant qu'elle fait partie de la première étude patoise que j'aie faite, de mon premier et très modeste essai de transcription. Le *nyïi* de MM. Zimmerli et Urtel appuie ma seconde notation, qui vaut mieux que la leur, car il s'agit d'une *n* palatale. La difficulté connue à saisir la différence entre *n* et *ñ* devant *i* et *ï* explique que je me sois trompé. En revanche, M. Urtel doit avoir fait erreur en entendant *dzã̃*[1] (p. 17), cela est démontré par l'accord de Zimmerli et de mes deux listes, et par les formes *rä*, *mätä* (*rin, matin*) que M. Urtel cite à la page 24, sans compter Haefelin qui donne par exemple *tädr*ᵉ (*tendre*).[2] La différence de *ç* à *ä* est minime, étant une simple affaire d'appréciation, comme nous verrons plus loin. Les sons *a* et *ą*, *y* et *ł* des autres exemples représentent bien la véritable prononciation. Mes expériences phonétiques me permettent d'affirmer que ces variantes existent dans nombre de patois de la Suisse romande. Ma grand'mère prononçait *a* et *y*, comme la plupart des habitants de Lignières et environs, et M. Descombes, qui vit encore, dit *ł*, comme tout le monde disait il n'y a pas très longtemps dans tous nos cantons romands, et *å*, *par habitude individuelle.*[3] La distinction que M. Urtel établit entre *y* pour la région de Lignières au Landeron, et *ly* (= *l*) à St. Blaise par exemple, est purement fictive. Si le patois neuchâtelois était mieux conservé, il aurait pu trouver dans chaque localité des représentants du *ł*.

Je suis à même de comparer mes notations sur le patois d'Isérables, en Valais, à celles de M. Jeanjaquet, d'étudier des variantes provenant d'un seul observateur au moyen de deux listes successives que M. Jeanjaquet a obtenues avec deux personnes

[1] Son sujet peut avoir prononcé ainsi ce mot et ceux qui l'accompagnent, en cédant à l'influence française. M. Urtel aura demandé toute la série (dentes, gentes, centu, tempus etc.) à la suite, de sorte que les formes se sont influencées entre elles. Il est plus recommandable de séparer les cas identiques, en réunissant les mots par phrases.

[2] *Die romanischen Mundarten der Südwestschweiz* I, p. 16.

[3] Par le son *å*, il anticipe probablement sur l'évolution qu'aurait subie le patois de Lignières, s'il ne s'était éteint. J'ai retrouvé cette tendance de l'*a* vers *ǫ* dans le voisinage, à Nods et au Landeron, Haefelin l'a constatée à Fenin (Val-de-Ruz, *loc. cit.* p. 10). Sur l'autre rive du lac de Neuchâtel *å* est la norme, par exemple à Estavayer.

de Dardagny (canton de Genève), etc. L'accord n'est jamais parfait, mais la différence n'est pas telle que nous devions perdre la confiance en nous-mêmes. Si j'ai entendu *pā*, où M. Jeanjaquet a entendu *paa* (pala), *dzor* pour *dzo* (diurnu), *cui* pour *ui* (hodie), cela tient à l'ensemble de la phrase, à ce que la différence entre *u* et *vu* est presque imperceptible dans nos patois, au fait que l'oreille de M. Jeanjaquet est mieux exercée que la mienne à écouter des sons valaisans. Les deux listes de Dardagny présentent les doublets *dẹ* à côté de *dẹ*^{i} (digitu); *lẹ* et *lẹ*^{u} (lupu), *ivẹ* et *ivẹr* (hibernu), mais les unes de ces formes s'expliquent facilement comme archaïsmes.

L'examen de ces quelques divergences de notation prouve que toutes sortes de chances d'erreurs guettent l'explorateur, mais que le désaccord n'est ordinairement pas très grand, que les matérieux obtenus dans les environs servent de correctif, et que les formes diverses peuvent vraiment exister dans la réalité. Toute l'étude que je soumets au lecteur fera ressortir la couleur individuelle qu'apportent aux relevés phonétiques aussi bien le dialectologue que son sujet, elle enseignera à s'en servir sans foi aveugle ni défiance exagérée et imméritée.

Après ce préambule, je me propose d'examiner une à une chaque source de variété phonétique.

II.

Variété supposée.

La meilleure oreille ne suffit pas en elle-même à bien saisir les sons patois. Comme tout instrument ne devient utile que lorsqu'on a appris à le manier, l'oreille ne perçoit les nuances de prononciation qu'il s'agit de noter pour faire un travail tant soit peu approfondi qu'après une éducation méthodique.[1] Nous percevons avec une finesse merveilleuse la moindre atteinte aux sons du parler maternel, auxquels nous nous sommes habitués dès l'enfance, pour lesquels nous avons probablement un prédisposition physiologique. Mais nous ignorons absolument le détail de l'articulation de ces mêmes sons. Ce n'est que l'étude de la phonétique comme science qui nous ouvre les yeux sur le fonctionnement

[1] Comparez l'excellent article de M. Rousselot *Education de l'oreille* dans ses *Principes de phonétique expérimentale* I, 34 ss.

des organes de la parole. En présence de sons nouveaux nous sommes d'abord tout à fait désorientés. J'ai souvent fait l'expérience que de jeunes Allemands qui apprennent par exemple les voyelles nasales françaises ont au commencement de la peine à distinguer entre $\tilde{e}$ et $\tilde{\varepsilon}$, et surtout entre $\tilde{a}$ et $\tilde{o}$. Des dictées répétées de séries comme $\tilde{a}\ \tilde{a}\ \tilde{o}\ \tilde{a}\ \tilde{o}\ \tilde{o}\ \tilde{a}$ etc. qu'on fait exécuter au tableau noir dissipent insensiblement les erreurs. De même, je me rappelle avoir été embarrassé, lorsqu'il me fallut pour la première fois distinguer entre $\tilde{o}$ et $\tilde{a}$ des patois du Jura bernois.[1] Dans un nouveau milieu phonétique, notre oreille fait l'office d'un violon mal accordé dont on voudrait tirer de bonnes doubles croches. Il faut un peu connaître la structure phonétique d'un patois, avant de réussir à en analyser les sons. Je ne pense pas qu'un étranger qui arrive fraîchement dans une vallée du Valais puisse dès l'abord reconnaître la vraie nature de tous les représentants curieux de *pl, bl, fl* latins, les sons naissants et disparaissants, le mot patois dans toute sa variabilité. On n'entend bien que les sons qu'on possède soi-même.[2] Et la plus petite inflexion qui différencie un son gallo-roman du son correspondent du langage de Paris, s'il en existe un, constitue un son nouveau. Plus les patois qu'un dialectologue étudie à bref intervalle sont différents et distants l'un de l'autre, plus s'accumulent les risques d'erreurs.[3] Je n'admets pas qu'une personne douée d'une très bonne oreille, et ayant des connaissances théoriques de phonétique suffisamment exactes, soit capable de servir sans autre d'appareil inscripteur. L'aperception intellectuelle et physique sera nécessairement subjective. Tout le monde avoue qu'il faut quelque pratique pour prononcer les sons d'une nouvelle langue comme les indigènes; nos organes tâtonnent avant d'arriver. Pourquoi l'oreille serait-elle plus rapide et plus exacte que les organes phonateurs? L'oreille, comme l'œil, a une part *active* dans la perception des

---

[1] Rousselot, *Principes* II, 321: „quoique je n'aie jamais pu confondre *ly* et *l* mouillée, *ny* et *n* mouillée, cependant je ne suis parvenu à distinguer nettement *ty* et *t* mouillé, *dy* et *d* mouillé qu'après avoir constaté sur des palais artificiels la différence des mouvements articulatoires propres aux uns et aux autres".

[2] Rousselot, *Principes* I, 37: l'étranger .... „est d'une grande dureté d'ouïe pour les sons inconnus".

[3] C'est pourquoi les données de l'*Atlas linguistique de la France* inspirent des doutes.

phénomènes. L'oreille ne saisit pas les sons sans travail et sans fatigue, comme un miroir réfléchit une image. Il y a des moments où la bouche est plus lente à obéir, de même l'oreille peut nous tromper souvent. Tout violoniste dira que parfois il a plus de peine à accorder son instrument qu'à d'autres instants. Peut-être même la plus grande partie de nos fautes de prononciation proviennent-elles de l'inhabileté de notre oreille plutôt que de celle de nos organes articulatoires. Nous n'entendons bien un son étranger que lorsque nous savons le reproduire, et nous n'en reconnaissons bien le caractère que lorsque nous le prononçons nous-mêmes et que le timbre habituel de notre voix frappe notre oreille. Nous nous mouvons ainsi dans un cercle vicieux très nuisible à l'exactitude de nos notes dialectologiques.

Mais ces difficultés peuvent être vaincues,[1] à condition qu'on s'habitue à son nouvel entourage phonétique, qu'on revienne souvent sur ses pas, et qu'on ne soit pas la dupe de mauvais renseignements.

En effet, le choix des sujets est une affaire beaucoup plus délicate qu'on ne se le figure généralement.[2] Avec un sujet illettré on a de la peine à obtenir les matériaux morphologiques qu'on demande, par exemple des subjonctifs, un lettré peut avoir des opinions préconçues sur son phonétisme et nous induire en erreur. Une vieille personne ne fournit pas le langage à l'étape la plus avancée, qui est celle qui nous intéresse surtout; elle peut avoir des défauts (perte des dents, ouïe dure), qui nous empêchent de constater certaines nuances dans les consonnes sifflantes, etc. Les sujets trop jeunes offrent souvent un patois mitigé, contaminé de français. Les conditions de descendance sont très importantes. Si la mère du sujet n'est pas née dans le village dont on étudie l'accent, on est en danger d'entendre un patois mélangé. La population d'aujourd'hui est moins stable qu'autrefois, et on a souvent de la peine à se procurer des sujets dont les parents offrent des deux côtés toutes les garanties de pureté dialectale, et qui n'aient eux-mêmes pas quitté le village, ne fût-ce que

[1] M. Morf insiste à bon droit sur la valeur de la dialectologie comme école de l'oreille dans son admirable traité méthodique *Die Untersuchung lebender Mundarten und ihre Bedeutung für den akademischen Unterricht, Zeitschr. f. neufr. Spr. u. Litt.* X, p. 187—207.

[2] Voir à ce propos ce que dit M. Rousselot, *Principes* I, 318 ss.: *Choix des sujets à expériences.*

pour peu d'années. Dans les endroits où les patoisants sont clairsemés, il faut se garder des dilettantes de patois, de personnes qui se piquent de le savoir, qui décorent leurs entretiens de quelques formules patoises toutes banales et qui se mettent à inventer lorsqu'on veut approfondir. Les autorités qu'on interroge pour se procurer des adresses de bons sujets n'ont pas les meilleures indications toutes prêtes et presque chaque fois qu'on retourne dans le même village, on vous dit: „vous auriez mieux fait de vous adresser à telle et telle personne, mais nous n'y avons pas pensé"! Il arrive souvent qu'on dépense plus de temps à trouver un bon sujet qu'à faire son relevé. Une bonne partie des formes douteuses ou contradictoires de nos listes doivent être mises sur le compte de sujets peu qualifiés. On ne saurait recommander une trop grande circonspection à ceux qui ne disposent que d'une demi-journée pour établir au milieu d'une population inconnue et de sons tout nouveaux une liste de mots typiques qui doivent servir de base aux spéculations de la science.

Notre mémoire incertaine et infidèle vient joindre de nouveaux obstacles à ceux que j'ai déjà mentionnés. Comme il est difficile d'attribuer les nuances transitoires des couleurs à certains types, de dire par exemple qu'une nuance d'orange appartient plutôt au jaune qu'au rouge, parce qu'aucune limite réelle ne les sépare, il est extrêmement pénible de se décider pour un *ä* ou un *ę*, lorsque l'on a affaire à une variété d'*e* ouvert, pour ne citer qu'un cas entre cent. Nos signes de transcription n'ont toujours qu'une valeur relative: nous notons *ä* où nous croyons entendre une variété plus ouverte que celle que nous avons choisie comme norme de l'*e* ouvert. Mais quelle est cette norme? Le meilleur moyen de fixer quelques jalons dans l'échelle vocalique est de prendre pour base quelques mots types de notre prononciation française. Par exemple, je transcris par *ä* tout *e* patois qui me semble plus ouvert que l'*ê* du mot *fenêtre* tel que je le prononce. Mais suis-je toujours sûr de mon *ê*? Et si je rencontre dans le village suivant un *e* sensiblement plus ouvert, ne dois-je pas réserver le signe *ä* à ce nouveau son et reproduire le premier par un *ę*? Il m'est toujours loisible de revenir en arrière et de redemander les premiers mots de ma liste, je puis peser les *e* de deux ou plusieurs mots du patois que j'examine momentanément, mais il m'est impossible de me rappeler exactement les sons entendus le jour avant, dans une autre localité. Ainsi la répartition

des signes *ę* et *ä* sur le grand nombre (en théorie *infini!*) des variétés d'*e* ouverts restera toujours arbitraire, même pour le meilleur dialectologue du monde. On n'éprouve pas une moindre difficulté à régulariser les degrés de longueur de ces mêmes voyelles. Nous possédons les signes ˘ et –, mais comment désigner les demi-longueurs et où s'arrêter dans tous les cas douteux? Tel dialectologue aura une tendance à noter les sons ouverts et longs, un autre les entendra plutôt fermés et brefs. Le phonéticien ambulant n'a ni diapason ni échelle graduée à sa disposition.

On m'avait une fois prié d'assister comme musicien à une expertise au moyen de laquelle on se proposait de constater la régularité de travail d'un moteur électrique. Une sirène indiquait par l'acuité du ton l'accélération ou la diminution des rotations. Nous devions déterminer l'écart qu'il pouvait y avoir entre les tons les plus aigus ou les plus bas et une espèce de norme représentée par un ton moyen. Mais nous dûmes bientôt renoncer à fonder notre jugement sur cette base incertaine, car à mesure que le ton s'élevait, nous oubliions la note que la sirène avait produite au début. Ce n'est qu'après nous être fait donner une petite flûte que nous réussîmes, grâce aux notes fixes de cet instrument, à déterminer les distances maximales entre les tons les plus hauts et une norme moyenne, et nous pûmes ainsi émettre une opinion sur la régularité de la machine.

Quand le temps viendra-t-il où le philologue sera muni d'une petite flûte donnant les *ę* et les *ę* normaux, quand mesurera-t-il par millimètres l'angle des deux mâchoires, la distance entre telle partie du dos de la langue et le palais pendant l'articulation des sons à étudier? Quand aurons-nous un cadran qui nous indiquera, par un mouvement automatique, le degré de nasalité des voyelles, etc.?[1]

On m'objectera que nous possédons en attendant les appareils ingénieux de l'abbé Rousselot. Mais ce grand chercheur est le premier à en reconnaître les imperfections d'aujourd'hui. Ils sont chers et difficilement transportables. Leur maniement demande une grande routine. Ce sont les canons de position qui assureront les conquêtes des laboratoires des capitales romanes, mais qui ne sauraient être qu'embarrassants pour les troupes mobiles de la

[1] Ce temps viendra, voir les appareils de synthèse de Willis, etc. décrits dans les *Principes* de Rousselot, I, 166 ss.

dialectologie provinciale.[1] Le palais artificiel, le plus pratique des appareils phonétiques, doit être refait pour chaque nouveau sujet! Et combien de bons vieux patoisants nous enverraient promener, si nous leur proposions de mordre dans le godiva, pour obtenir l'empreinte de leur palais!

III.

Variété en dehors de l'évolution phonétique.

J'arrive aux différences de langage à l'intérieur d'un patois qui ne tirent pas leur origine des imperfections de l'observation, mais qui existent en réalité, et je commence par celles qui font varier un parler villageois par rapport à la prononciation, la morphologie, la syntaxe ou le vocabulaire, en dehors de l'évolution spontanée.

A. Influences étrangères.

1. Influence d'autres patois.

Le sujet *Limat,* originaire d'Echallens, canton de Vaud, décédé depuis mon enquête, était depuis 48 ans à Charmey, cependant il conservait encore quelques traces du langage qu'il avait parlé jusqu'à 25 ans. Étant donnée l'affinité des deux patois, il pouvait continuer à prononcer certains mots à la vaudoise, sans être considéré comme un intru. Les voisins affirmaient qu'il parlait tout comme eux, et il avait, en effet, acquis tous les sons caractéristiques de ce dialecte fribourgeois, les *š* pour *s*, le *ϑ*, etc. Sa seule particularité phonétique était le maintien isolé de *a* pour *a* latin, à la place de l'*â* charmeysan. Je lui ai entendu dire par exemple *ābro* (*arbre*), *prā* (*pré*), *fācr* (*maréchal*), *blā* (*blé*), *trābla* (*table*), etc. Mais il faisait beaucoup de concessions au son nouveau, surtout dans les formes qui apparaissent en séries, comme les infinitifs de la 1re conjugaison qu'il prononçait presque régulièrement en *â*, les collectifs en *-ata* = *-a*, la terminaison *-ez* (vous parl*ez*) = *-ade*, les mots en *-age* = *-adzo*, etc. Son origine vaudoise se trahissait ensuite par l'usage de certains mots comme *le žə* = *les yeux* (Charmey *le-ž-yę*), *pχęra* = *pierre* (Ch. *pęra*), *mōnę^{y}* = *meunier* (Ch. *mǫ^{u}nę^{y}*). Ses formes étaient quelquefois

[1] Ce que M. Rousselot propose pour les remplacer en voyage, *Principes* I, 77—78, n'est qu'un pis-aller.

hybrides, comme *dzẽšãna* = *gentiane* (Ch. *dzẽ9ãna*), qui était le mot vaudois *dzẽsãna* prononcé avec le *š* pour *s* de Charmey.

Le maréchal-ferrant Pillonel (48 ans, depuis 15 ans dans la contrée, originaire de Le Crêt, canton de Fribourg, district de la Veveyse), a conservé presque purement son premier accent. Sa prononciation diffère en plusieurs points de celle de son entourage, il dit par exemple *ä* pour *ę* dans des mots comme *drä* (*droit*), *pä* (*poil*), *lävro* (*lièvre*), etc., il dit plutôt *ǫ* que *a*: *bǫrba* (*barbe*), *fǫva* (*fève*), etc., les anciennes diphtongues *ey* et *ow* antétoniques se résolvent chez lui en *ę* et *ǫ*, au lieu de *i* et *u*: *dǫ pã* = *du pain* (Ch. *du pã*), *avïę lã* = *avec eux* (Ch. *avui lã*), etc. Il fait des concessions pour quelques mots, comme *pęra*, au lieu du *pχęra* de son ancien patois, il assimile généralement (pas toujours) sa voyelle finale d'appui des substantifs, etc. masculins *u* à celle du pays qui est *o*: *tsǫnu* = *chêne*, mais *pãdzo* = *pouce*, etc. Il prétend s'être complètement acclimaté quant aux locutions, aux termes de son métier, ce que je n'ai pas eu le temps de vérifier. Sa prononciation est restée d'autant plus intacte que sa femme est originaire du même endroit que lui et qu'il s'est créé ainsi en famille un milieu à part. Ses enfants parlent plutôt français.

L'instituteur *Dessarzen* (42 ans, depuis 21 ans dans la localité, marié à une femme de Charmey) parle un patois capricieux qui tient du broyard et du gruyérien à la fois. Il traduit le mot *il* tantôt par *yə*, tantôt par *i* (Broye ~ Gruyère), il prononce *mdzī* ou *mdžī* = *manger*, sans aucune règle, il continue à dire *kütsī*, *martsī*, *etsila*, *kõdzı* = *coucher*, *marché*, *échelle*, *congé* au lieu de *kütši*, etc., il prononce ordinairement *9a*, *9u* = *cette*, *ces* ~ *ha*, *hu* gruyériens; il est très embarrassé pour les *s* et *z* qu'il ne réussit pas toujours à prononcer *š* et *ž*, comme le demanderait l'usage local; il n'a pas pu se défaire de son ancienne façon de prononcer les nasales, par exemple *bẽ̃*, *fẽ̃* = *bien*, *foin* (Ch. *bẽ*, *fẽ*). Il se serait plus facilement assimilé, s'il ne s'appliquait à parler français en famille, et, naturellement, dans tout son enseignement.

Je n'ai pas cru nécessaire d'étendre davantage mes investigations sur les sons étrangers apportés par les immigrés. J'ai déjà dit que le nombre de ces immigrés est petit; ce sont en grande partie des femmes allemandes, originaires de la localité voisine de Bellegarde (Jaun), que des Charmeysans ont épousées.

et qui s'efforcent de parler le patois de leurs maris. On est étonné de la facilité avec laquelle elles s'adaptent. Le fait que le patois possède deux mots pour désigner ceux qui ne sont pas du village — *defurẽ* (de foris) et *aviñiro* ou *aviñero* (de advenariu), le premier sans mauvais sens, le second désignant plutôt des domestiques, gens de passage — prouve que ces personnes sont reléguées au second rang (sauf le cas de mérites exceptionnels). Les sons appartenant à des patois étrangers se font donc à peine sentir, ils ne faussent pas la note charmeysanne, ils n'altèrent pas le caractère d'unité du parler villageois et ne contribuent certainement en aucune façon à faire évoluer le patois local dans un sens déterminé. Je suis persuadé que les enfants de M. Dessarzen, s'ils parlaient patois, ne sauraient être reconnus au milieu des Charmeysans. Nous avons tous les jours l'occasion, dans la Suisse allemande, où le va-et-vient des familles est très fréquent, d'admirer les grandes facultés d'assimilation de la jeunesse.

Il y a cependant un détail de la prononciation des jeunes gens de Charmey qui me laisse un peu perplexe: c'est leur façon d'articuler les voyelles nasales. J'ai souvent noté *pχãⁿta, bõⁿn* = *plante, bon,* etc. Comme l'instituteur prononce même les nasales de la langue littéraire de cette manière, on pourrait songer à une influence de sa part sur le système phonétique du patois. Les élèves auraient imité le maître en parlant français et auraient ensuite reporté cette tendance articulatoire dans leur patois. Je crois qu'on se tromperait en admettant cette influence, car pourquoi ne retrouverait-on pas alors le son $\tilde{e}^{in}$ qui est si caractéristique dans la prononciation de M. Dessarzen, pourquoi les filles, instruites par des religieuses, dont l'une est Allemande d'origine, auraient-elles cette même tendance à décomposer les nasales $\tilde{a}$ et $\tilde{o}$, et pourquoi enfin rencontrerait-on cette même inclination isolément auprès des gens adultes? Il s'agit d'une évolution commune, de la généralisation lente d'une particularité du système phonique de la partie moyenne et septentrionale du canton de Fribourg et du Gros-de-Vaud. Nous touchons là à un des problèmes linguistiques les plus mystérieux, l'invasion de certaines articulations dans d'autres domaines. Là-dessus nous avons encore des idées tout à fait confuses. Je ne pense pas que l'influence personnelle y soit pour rien, et je crois que l'impulsion est plutôt intérieure qu'extérieure. Le système phonique fribourgeois, etc. doit impliquer une transformation plus ou moins rapide des sons en question. Charmey

n'imite pas la Broye en prononçant *mãⁿ, byãⁿ, tsãⁿtaore*, etc. = *main, blanc, chantait,* mais notre village commence à s'engager dans la voie que d'autres ont suivie il y a quelque temps, plutôt par instinct que par esprit de suite.

2. *Influence de la langue littéraire.*

L'influence française est un facteur autrement puissant que l'exemple des *defurẽ* et *aviñẹro* dans la destruction de l'unité patoise, cependant son efficacité est récente. La langue littéraire s'infiltre dans nos patois depuis le XIIIe siècle, mais ce n'est qu'au XIXe que la lutte est devenue dangereuse. Le français bat en brèche la syntaxe et le vocabulaire, il a peu de prise sur la morphologie et assiège en vain (à Charmey) la phonétique. J'hésiterais beaucoup à attribuer à son influence la tendance à prononcer l'*o* final comme *ȯ*, son intermédiaire entre *o* et *ə*, dans *kādȯ*[1] = *coude*, etc.; j'y vois plutôt un phénomène spontané, accompli dès longtemps pour l'article masculin *lo* que les plus anciens du village prononcent *lə*, à peine commencé pour les autres cas. On le constate du reste en dehors de toute influence française dans *dyȯ* = dico, *tȯte le dzẽ* = totas illas gentes, etc. Si on dit aujourd'hui *pẹrə* = *père*, au lieu de *pâre*, ce n'est pas un *e* qui remplace un *a*, c'est un mot qui en supplante un autre.

Mes questionnaires[2] visaient en toute première ligne l'unité phonétique, c'est pourquoi je n'ai que peu d'exemples pour documenter la diversité morphologique, de syntaxe et de vocabulaire. Mais ces exemples suffisent pour donner une idée du degré et des procédés de diversification.

Morphologie.

L'imitation du français, où *ée* représente à la fois -ata du substantif et -ata du participe a dû faire naître la forme *rozaoyə*

[1] L'ancienne prononciation est décidément *o* et je noterai ainsi dans la suite pour ne pas compliquer ma graphie.

[2] Il faut avouer que quelques-unes de mes phrases étaient mal choisies au point de vue de la pureté dialectale. Les sujets m'ont averti trop tard qu'on ne dit pas en patois: „il porte la barbe", mais „il a la barbe" ou „il laisse la barbe". La plupart cependant avaient traduit ma phrase sans opposition. La plus malheureuse de mes petites phrases était *cette écurie est claire* que les sujets ont traduit de la façon suivante: „l'étable est bien éclairée, on voit bien beau dans cette étable, c'est une étable qu'on voit beau", etc.

au lieu de *rožå* (~ *tsãtåyə*), que j'ai notée une fois. Le patois pouvait y arriver lui-même, par voie analogique, mais dans ce mot l'influence française doit être seule responsable. Toutes les autres divergences de flexions de mes listes s'expliquent par le patois seul.

Syntaxe.

La phrase „ils vont se guérir" a été rendue ordinairement par la construction curieuse *i vã lu vwẹ̄ri* = *ils vont leur guérir.* Cela doit avoir été assez général autrefois. Les Fribourgeois chantent même en français:

„Les Suisses ne sont jamais si fous"
„De *leur* (= *se*) quitter sans boire un coup".

Quelques sujets ont cependant dit: *še vã v...*, avec l'ancienne construction synthétique habituelle à tous nos patois, ou même *i vã še v...* qui n'a plus rien de patois, comme syntaxe. La tournure *łẹ fẹ vini* (*j'ai fait venir*) pour *łẹ fẹ a vini* est également française. De même *pru d'ardzẽ* pour *pru ardzẽ* = *assez d'argent.*

Vocabulaire.

Malgré la simplicité de mes phrases, j'ai obtenu une quantité de variantes lexicologiques nées sous l'ascendant croissant du français; je cite les plus remarquables: *la pẹra i tape la tīϑa* = „la pierre elle frappe la tête" (patois: *fχẹ*); *sã* chez tous les sujets = 100, mais on dit encore *õ ϑẽ, du ϑẽ,* etc.: „un cent (de clous), deux cents, etc.; *no pẹrmẹ* = *nous permet* (patois: *no bał a kõdžī* („nous donne à congé"); *še mẹ a płorå* = *se met à pleurer* (patois: *še bəte* ou *še fo a płorå* = *buttare, foutre*); *prana*[1] = *prune* = contamination de *prune* et *prāma*; *õ lyẹyvro*[1] = *'un lièvre* pour (*u*)*na lẹvra*; *łẹ pidyī* = *j'ai pitié* (patois: *me fẹžo mọ*); *kåža* = *cage* (patois: *dzẹbə*); *vito* = *vite* (patois: *rīdo* = *rude*); *ϑẽ frã* = *5 francs* (patois: *na pīϑə* = *pièce*); *pẹrə* = *père* (patois: *šẹna* ou *šẹne* = *seigneur*); *i parto dədzā* = *je pars jeudi* (patois: *i mọdo dədzā* = movitare); *ẽtẽde* = *entende,* subjonctif (patois ancien: *udze*) etc.

Il est évident que si ma petite étude comparée s'était faite il y a cinquante ans, la plupart de ces variantes n'auraient

[1] Ces deux exemples proviennent d'un jeune sujet médiocre.

pas été trouvées. L'unité était sous ce rapport plus intacte autrefois.

Mais le patois lui-même offre une foule de variantes du genre indiqué où l'influence étrangère reste hors de cause.[1]

B. Mouvement spontané.

1. Morphologie.

Les doublets morphologiques sont beaucoup plus nombreux que ne le font paraître mes listes phonétiques. Je ne puis citer que: *pïyo = je puis*, au lieu de *pï*, chez les jeunes; *tsəžï* à côté de *tsəžẹ^{y}* = tombé (-utu ~ -ectu, cfr. *cazut* ~ *cazeig* en provençal); „il faut qu'il parte" traduit indifféremment par le présent ou l'imparfait du subjonctif *mọdo, modẹy*[2], *modišo, parto, partošo*. La forme *tre* (*il tire*) des vieux est remplacée auprès des jeunes par *tire*, forme analogique.

2. Vocabulaire.

La principale source de diversité réside dans *la synonymie* grâce à laquelle le vocabulaire est soumis à des fluctuations continuelles. Tel mot se perd, se remplace, tel autre mot voit tout à coup surgir un rival. Le patois de Charmey est encore assez robuste pour faire voir tout le jeu des forces destructives et créatrices.[3]

a) La lutte se termine pour les mots suivants de mes listes: *fuχī = manche de la faux*, de falcariu, remplacé dans la langue des jeunes par *mādzo de la fọ*; *χlā = fleur*, de flore, remplacé par *botχẹ = bouquet*, tandis que *χlā* se conserve dans le sens de *crème*; *šā*, fém. *šāla = seul* n'est plus connu que de quelques très vieilles personnes[4], remplacé par *šolẹ, -ta*, de solittu; *pïθẹ = poudre médicinale*, de pulvis + ittu, les jeunes ignorent ce mot qu'ils remplacent par le terme général de *pïθa = poudre*,

[1] Il faut s'entendre: bon nombre des variantes que nous allons mentionner ont probablement pris naissance dans d'autres contrées, mais ont plus ou moins vite acquis droit de cité.

[2] Forme spéciale née sous l'influence du subjonctif des verbes *être* (et stare?).

[3] Sauf les procédés de *dérivation* dont je n'ai trouvé aucune trace.

[4] Une vieille de 85 ans prétendait ne l'avoir jamais entendu.

poussière[1]; *ęlə* = *aigle* est devenu très rare, on m'a souvent répondu par *putəźa*, de putidu avicellu, qui désigne proprement *l'épervier*[2].

b) La lutte continue pour les mots: *pa* et *rẽ* comme négation: *pâ* ou *rẽ de fü šẽ fumęrə* = *pas de feu sans fumée*; *tsexī lęvi* et *fro* = *chasser* (*loin*), de captiare illa via ou foris; *i šü-ž-ā* ou *əlâ* = *je suis eu* ou *allé* (sens: *je suis allé*); *guna* et *truyə* = *truie*[3]; *fier* a été traduit par *fχę*, *kraono* (= *crâne*) et *grẽdzo* (qui signifie proprement *de mauvaise humeur*); pour „gâter les livres" j'ai entendu dire indifféremment: *bərźi* (*briser*), *gaotao*, *devora le lęrro*; le pronom *qui* se traduit par *kọ* (quale), *nəkọ* (illu quale), *kwę* (cui), *nəkwę* (illu cui); „il fait du vent" se dit *i fâ de l'ura* (aura) ou *du šī* (ventu cisu?) selon que son souffle est fort ou léger; „il en a davantage" = *nẽ-d-ā mę* (magis) ou *de plə* (de plus); *demeurer* = *reštâ* ou *šobrâ* (superare); *tourmenter* les bêtes peut se dire: *bərgāda* ou *tortürâ* ou *tormẽtâ* ou *devorâ le bīðe*; *toujours* = *todulõ* (*tout du long*) ou *totęvi* (tota via), etc.

c) La lutte commence pour le mot *araño* (*araignée*) que l'on remplace de temps à autre par *ckofę*^{y} = *cordonnier* (comparez dans la Suisse allemande *Zimmermann* pour *Spinne*).

Ordinairement le paysan ne fait pas de distinction entre tous ces synonymes et tant d'autres (il distinguera toutefois entre *ura* et *šu*); les distinctions logiques sont plus pâles en patois que dans les langues littéraires; les mots rivaux coexistent dans le cerveau et se présentent à tour de rôle, ou l'un plutôt que l'autre. Il en résulte une grande bigarrure qui rend toute unité lexicologique illusoire. Le degré de diversité a été probablement plus fort autrefois, au bon temps du patois, lorsque la langue déployait encore toutes ses forces productrices. Les vieux se plaignent que la jeunesse oublie les expressions de jadis, mais il en a toujours été ainsi, témoin nos vieux textes qui renferment des mots que personne ne connaît plus, témoin les

[1] ∼ *püdra* = poudre à tirer.

[2] Les oiseaux de proie se font rares aujourd'hui, de là l'ignorance de la part des jeunes sujets. La jeunesse ignore aussi les noms botaniques patois, elle se détache insensiblement de la nature avec laquelle l'homme vivait autrefois en communauté d'intérêt et se familiarise avec le monde des machines.

[3] On préfère le premier; *truyə* a pris un sens péjoratif = femme de mauvaise vie, etc.

noms de lieu dont le mystère est si souvent impénétrable, témoin les centaines d'îlots lexicologiques dans l'ensemble des langues romanes, îlots qui étaient autrefois reliés entre eux et formaient des aires compactes, témoin surtout la différence foncière du vocabulaire des dialectes romans, qui remontent tous au même latin. Le travail de sélection a dû être énorme pour conduire à une telle variété. Il est tout naturel qu'aujourd'hui le patois de Charmey n'offre plus guère de luttes naissantes entre synonymes. C'est une langue qui va être moissonnée dans peu de temps.

L'influence individuelle me paraît grande dans ce domaine; les parents, la camaraderie font préférer l'une ou l'autre des expressions rivales; il y a des mots de famille qui ont souvent donné lieu à la création de sobriquets.[1]

Il ne faut pas oublier la grande richesse des dialectes en synonymes en utilisant les cartes de l'*Atlas linguistique de la France*. La présence d'un mot n'implique pas l'absence d'un autre. Les sujets n'ont pas toujours répondu par le mot qui correspondait à l'idée de l'interrogateur. Là où il y a par exemple deux expressions pour une grande ou une petite *bobine* ou même deux pour *bobine* sans distinction de grandeur, on aura donné tantôt l'une, tantôt l'autre, quelquefois même le nom d'une *bobine* toute spéciale, au petit bonheur. Ces cartes ne représentent pas des recherches lexicologiques, mais, comme M. Gilliéron le dit très bien, des *instantanés*, des formes provoquées par un millier de questions rapides, sans aucun lien logique. Cela n'empêche pas que ces matériaux soient de la plus grande utilité, à condition qu'on s'en serve bien.

IV.

Variété phonétique provenant du rythme de la phrase.

La variété qui a été exposée au chapitre précédent ne se révèle qu'à l'observateur patient et attentif; il faut interroger plusieurs sujets pour se convaincre que certaines idées ont deux, trois représentants équivalents en patois. Il est en revanche une cause de divergence qui se manifeste à l'observation la plus superficielle d'un seul individu: le même mot, selon les circonstances,

[1] Voir maintenant pour toute cette question de la vie des mots le livre aussi amusant qu'instructif de Nyrop, traduction allemande de Vogt: *Das Leben der Wörter*, Leipzig, Avenarius, 1903.

se prononce de plusieurs manières. Je n'entends pas parler de l'influence du sens qui fait dire très différemment des mots comme *oui* et *non*, qui donne aux mots l'accent de la surprise, du regret, de la joie ou de la colère, etc. en variant le rythme et l'intensité des éléments de la parole. Je ne puis pas non plus entreprendre ici une étude détaillée de la mutuelle influence du rythme de la phrase et des voyelles toniques longues ou brèves, quoique mes notations offrent toutes sortes de cas intéressants à cet égard: raccourcissements de voyelles longues à la fin de la phrase, ouverture relative de ces voyelles, etc. Tout cela se prête mieux à être étudié au moyen des appareils de la phonétique expérimentale. Je dois me borner à mentionner les lois qui produisent des effets acoustiques bien sensibles à l'oreille seule.

Les dialectes sont un meilleur champ d'exploration pour l'étude de la formation de doublets que les langues littéraires, parce qu'aucun frein n'arrête la libre impulsion de celui qui parle. Aucune habitude de bonne diction, et surtout aucune influence de la parole écrite. Que l'on compare la rigidité relative de la forme française *avoir* à sa correspondance charmeysanne qui est un vrai fluide! Je transcris quelques-unes de mes notations de cette forme:

... ◡ –́ ◡ ◡ –	il faut | avoir de l'argent | pour . . .: *i fọ avẹ̄ d l ardzẽ (erdzẽ) po . . .*
... ◡ –́ ◡ –	il faut | avoir du cuir |: *avẹ^y — avẹy*
... ◡ –́ ◡ –	il faut | avoir patience |: *avẹ^y — avẹy*
◡ ◡ –	| avoir faim |: *avẹy — avi — ai*
... – ◡ ◡ –	tu ne peux | pas avoir cela |: ... *po i šẽ*
... – ◡ ◡ –	faut | pas avoir peur |: *fọ po i pwẹrə.*

De même *savoir* = *šavẹ̄* (forme tonique), puis à travers toutes les phases de diminution d'accent: *šavẹy — šavẹy — šavi* = *šai*, où la série s'arrête pour ce verbe grâce à la protection de l'*a* par le *š* et grâce aussi, probablement, à la fréquence moins forte de ce deuxième infinitif en position atone.

Le tempérament des sujets fait qu'ils préfèrent les formes de repos ou d'accélération. Il y en a qui ne connaissent en proclise que *avi — ai — i*, d'autres pèseront davantage et choisiront des formes moins avancées. Les phrases que je donne plus haut ne sont qu'une norme moyenne, la réalité est loin de présenter cette régularité.

Nous avons évidemment affaire ici à un cas exceptionnel où plusieurs lois ou tendances patoises entrent en cause (*ẹy* atone = *i*, chute facile du *v* intervocal, liaison facile de voyelles qui se suivent *po-a* = *po*, cfr. *doit être*: *dī īϑr* — *dīϑr*; *mal au cœur*: *mọ u kā̆* = *mukā*, etc.), ce qui facilite une très rapide progression d'évolution. Mais, nous le verrons, le nombre des mots qui subissent la principale de ces règles: *ẹy* atone = *i* est très considérable. Cette loi est un des plus grands destructeurs de l'unité du patois de Charmey.

Comme on voit, il s'agit ici de doublets véritablement patois, créés par le rythme de la phrase ou du mot. Je ne parlerai donc pas de ceux qui se distinguent par leur formation savante ou populaire. On me permettra toutefois de dire que cette espèce de doublets est fortement représentée dans les patois qui ont une source extrêmement abondante de mots savants: la langue littéraire. Les dialectologues s'y trompent souvent. Je demandais par exemple, dans le canton de Neuchâtel, le mot *guère*, pour savoir si le *w* germanique donnait *g* ou (*v*)*w*, dans la phrase: *on ne l'a guère revu depuis.* Le résultat était toujours *gẹr*, jusqu'à ce que le hasard me fit connaître la variante patoise avec la signification de (*pas*) *beaucoup*:[1] *endavwẹr* = *il n'en a pas beaucoup*, à Dombresson, Val-de-Ruz. Dans le canton de Fribourg, le mot patois existe avec le sens de *combien*: *vwẹro.*

Quant aux doublets phonétiques, non lexicologiques, il y a des patois qui sont pour ainsi dire immobilisés, d'autres qui se trouvent en pleine ébullition. Les parlers du Jura bernois et de Neuchâtel sont des premiers, ceux de Fribourg, Vaud, Valais appartiennent à la seconde catégorie. Le dialecte neuchâtelois est plus pauvre en formes liées que le français, il ne connaît pas même *la liaison* des consonnes finales, sauf quelques cas qui échappent naturellement à l'amuïssement complet: les hommes, etc. Cela ne tient pas aux conditions vitales du patois, le neuchâtelois n'est pas pauvre en doublets, parce qu'il est éteint et qu'on ne le recueille qu'à l'état d'épaves, mais cela tient à la nature même des dialectes. Tous les sons ne marchent pas en même temps. La structure phonique d'un patois favorise ou entrave la formation de formes liées. Parmi les voyelles, les diphthongues sont plus mobiles que les sons simples, etc. L'immobilité neuchâteloise

[1] C'est du reste l'acception primitive du mot.

s'explique par le fait que les patois de ce canton ont depuis longtemps franchi la période des diphtongues. A Charmey, certaines diphtongues sont encore reconnaissables dans la prononciation des vieilles personnes et les jeunes gens produisent, inconsciemment, de nouvelles diphtongues. De là la grande diversité de formes que nous allons voir. Il sera question des articulations naissantes au chapitre suivant. Ici je ne traiterai que les variations phonétiques auxquelles tous les habitants participent.

Les sons les plus mobiles de Charmey sont les *ei* et les *ou* antétoniques. Odin (*Phonologie des patois du canton de Vaud*, p. 32) avait fait la même constatation pour le patois de Blonay et environs,[1] et M. Morf a discuté le problème dans les *Göttinger gelehrte Anzeigen* 1889, 20—21. Je l'avais étudié dans ma dissertation sur le patois de Dompierre, mais cette partie de ma thèse est restée ensevelie dans mes tiroirs. Ayant eu bientôt l'occasion d'enrichir mes matériaux dialectologiques, je n'ai plus eu le courage de continuer l'impression de ma thèse, que j'aurais dû complètement refondre.

Les diphtongues *ei* et *ou* fribourgeoises sont surtout le résultat des voyelles latines *ē, ĕ, ō, ŏ* (exemples credit = **krei*, mel = **mei*, nepote = **nevou*, potet = **pou*), mais aussi de *al* ⏤ (exemple caldaria = **tsoudeire*), de -ariu (febrariu = **fevrei*), et d'autres sons dont l'interprétation historique me mènerait trop loin, comme de illu, ad illu = **dou, *ou*, de illos, ad illos = **deis, *eis*, factu = **feit*[2], de *ē* ou *ŏ* + yod (exemples tectu = **teit*, apudhoc = **avwei*), etc.

A Dompierre, on peut saisir facilement trois résultats des deux diphtongues: 1) *ęy, ǫw* lorsque la formule ne porte aucun accent, 2) *ay, aw* sous un accent secondaire, 3) *ā*^{e}, *ā*^{o}, avec des $^{e\,o}$ à peine perceptibles, sous un accent fort (de la phrase).

⏑ 1) ***bęy pā*** = ne bois pas
yə vǫw gutā = il veut souper

⏤ 2) ***vo dayte fęr sã*** = vous devez faire cela
yə pχaw a la vęsə = il pleut à verse

⏤ 3) ***y'ę sā***^{e} = j'ai soif
ẽd ę prā^{o} = j'en ai assez.

---

[1] Il se trompe en croyant le phénomène limité à cette partie du canton.

[2] Sans cela le résultat de *a* + yod = *ę* est immobile, factu paraît avoir subi l'influence des nombreux participes en ęctu, dont le **ei* est mobile.

Un explorateur qui ne connaîtrait pas ces conditions, réunirait peut-être les deux mots de sa liste *volet* et *sapere* en une phrase et demanderait à son sujet: *il veut tout savoir*. La réponse serait: *yə vǫw to savā*. La forme *vǫw* serait une forme liée, *savā* une forme tonique, qu'on aurait tort de mettre au même niveau puisqu'elles sont nées dans des conditions différentes. Les formes avec *ei, ou* sont plus anciennes. Comme il arrive souvent, la proclise conserve une étape que la position tonique a depuis très longtemps franchie.[1] Sous l'accent *ei ou* sont devenus *ęi ǫu — äi âu — ai au*, puis par la prépondérance du premier élément de la diphtongue a^e et a^o ou même tous deux *ā*, comme à St. Aubin (Broye) où les jeunes gens ont laissé tomber complètement les ^{e} ^{o} rudimentaires qu'on entend encore à Dompierre. Je ne sais ensuite de quelle confusion Odin voit les choses autrement. Il considère *ai* „ainsi que la nature des choses l'indique" comme plus ancien que *ei*. Il oublie que les mots se développent dans le corps du discours, que dans des locutions comme habere famem = *avęy fā* ou ille volet + infinitif les mots habere et volet n'ont jamais porté d'accent fort et n'ont par conséquent pas pu arriver à **avai*, **vaut*. Odin a cependant raison pour d'autres cas, c'est-à-dire pour les mots accidentellement proclitiques. Dans la phrase *lę ōna say dǫw dyābyu = j'ai une soif du diable*, le mot *say* n'a pas sa place ordinaire, le vrai résultat patois est *sā* qui a été transformé en *say* d'après le modèle de *il voit = yə vā* ~ *il ne voit pas = yə vay pā* (ou *vęy pā*). Ces deux formes remontent directement au latin, l'une à vĭdet, l'autre à vĭdet, comme les mots français *moi* et *me* à mĕ et mĕ; *say* n'est qu'une forme analogique. La preuve qu'Odin se trompe, pour les autres cas, c'est que les mots ou la diphtongue est nécessairement en proclise présentent la même évolution que les mots atones, par exemple caldaria = *tsǫwdārə* vis-à-vis de calidu = *tsǫ*. Ici la syllabe atone est visiblement en retard sur la tonique.

Arrivés au point de séparation, *ei* et *ou* toniques ou atones peuvent suivre des voies opposées. Cela est arrivé en gruyérien, où *ou* atone passe à *ǫw — u*, par assimilation de la première composante de la diphtongue à la seconde, tandis que sous l'accent le premier élément s'ouvre, devient *a* et triomphe du

[1] Cfr. *corteisie* à côté de *cortois* dans Chrétien de Troyes, Cligès, petite édition[2] de Förster, p. XLIV.

deuxième qui s'éteint peu à peu. Le traitement de *ei* n'est, assez curieusement, pas tout à fait parallèle: *ei* atone devient *ęy* — *i*, mais la diphtongue accentuée, au lieu d'apparaître également sous la forme de *ā*, aboutit à *ę̄*. Comme **ai* reparaît plus au sud, dans les cantons de Vaud et du Valais, il est probable que la Gruyère possédait également cette phase et que la bifurcation se place après *ou*, *ei* = *au*, *ai* dont le premier passerait à travers *aᵘ* à *ā*, le second par *äi* à *ę̄*. Le fribourgeois du XVe siècle n'a pas encore de traces de *ai* ni de *au* (Girardin, *Zeitschrift f. rom. Phil.* XXIV, p. 220: *teisa* = *toise*, *loⁿr* = illoru). Tout le développement en question aurait donc eu lieu après cette époque. Il faudrait pouvoir contrôler cela par des formes archivales, mais malheureusement je n'en ai pas sous la main. Toute la partie historique de l'étude de nos patois a été à peine abordée! La jeunesse de Charmey prononce aujourd'hui *avę̃ʸ*, les vieillards *avę̄*, de sorte qu'avec mon explication on serait forcé d'admettre la série *aver* — *aveir* — *avair* — *aveir* — *avę̄* — *avę̃ʸ*, c'est-à-dire *trois* fois une étape contenant *ei*, ce qui est assez surprenant; mais de tels retours ne sont pas impossibles.

L'état actuel du patois de Charmey (prononciation de la génération moyenne), par exemple des phrases *il pleut*, *il ne pleut pas* = *i pχā* ~ *i pχu pâ*, a ceci d'intéressant que l'ancienne diphtongue *ou* aboutit aux deux extrémités de la série labiale *ā* — *u*; un plus grand écart n'est pas imaginable.

Les exemples qui suivent serviront à donner une idée plus précise du phénomène:

A. Dans le corps du mot.[1]

Dérivé: catena = *tsę̄ʸna*, catenitta = *tsinęta*.

Composé: crepa = *krę̄ʸva*, *a kriva-bo* = à crève-crapaud, façon de prendre le foin sur la fourche en piquant de haut en bas (comme si on voulait tuer un crapaud).

Dérivé: spola = *epāla*, spolitta = *epulęta*.

Composé: prode = *prā*, prode-materia = *prumatęr* = beaucoup.

[1] Dans les exemples suivants je me base sur une prononciation moyenne, voir le détail au chapitre V.

B. Dans le corps de la phrase.

1. Formes toniques.

a) accent principal:

l'année a douze mois	= *l'ã ɬa dodze mẹ*
bois!	= *bẹ*
j'en ai trois	= *nẽ-d-ẹ trẹ*
„vas-tu avec"	= *vâϑo avwẹ*
cette fille est faible	= *ha fiɬə ɬe fẹbɬa*

il peut s'il veut	= *i pa šə va*
il mène le bœuf	= *mẹne lə ba*
la poule a fait un œuf	= *la dzəniɬə ɬa fi õ-n-a*
je pars jeudi	= *i modo dədza*
j'ai mal au cœur	= *ɬẹ mọ u ka*
c'est mon neveu	= *ɬe mõ neva*

b) accent secondaire:[1]

la soif me dévore	= *la šẹ me devare*
il voit son père	= *vẹ šõ šena*
vous devez faire cela	= *vo dẹde fẹr šẽ*

le bœuf est gros	= *lə ba ɬe grọ*
il pleut à verse	= *i pχa a la vẹša*
le cœur vaut mieux que l'esprit	= *lə ka vo mi tχe l'ešpri*
le loup te prendra	= *lə la te prẽdre*
un œuf de Pâques	= *õ-n-a de pâtχe*
jeudi prochain	= *dədza kə vẽ*

2. Formes atones.

ne bois pas	= *(nə) bi pâ*
derrière moi	= *dẹri me*
le mois d'août	= *lə mi d'u*
en voulez-vous	= *nẽ voli vo*
avec mon frère	= *avi mõ frâre*
vois-tu	= *viϑo*

[1] Correspond à la catégorie 2 de Dompierre, sans changement d'articulation à Charmey.

neuf femmes	= *nu fẽne*
une heure et demie	= *un ur e dmi*
du pain	= *du pã*
au chaud	= *u tsǫ*
il ne peut pas	= *i (n) pu pâ*

Les mots frappés par cette loi sont presque exclusivement des monosyllabes; la réduction de *ou* à *u*, *ei* à *i* se produit à condition qu'on glisse rapidement sur le mot pour arriver à la syllabe accentuée. Dans le rythme $\_\smile\acute{\_}$ la première syllabe a ordinairement trop de force pour subir la réduction. Nous avons cependant rencontré *avi mõ frâre, un ur e dmi,* où le rythme $\_\smile\acute{\_}$ s'est transformé en $\smile\smile\acute{\_}$. Cette manière de s'exprimer n'est pas celle de tous les sujets. Mais tous prononcent *du pã*, d'un bout du village à l'autre.[1] A côté de *avi* pour *avec* on entend *avuę* — *avuey* — *avui* — *ai*[2], cela dépend du degré d'intensité qu'on donne à ce mot[3]; on entend également dire *un ar(a) e dmi.* Le rhythme $\_\smile\acute{\_}$ produit donc une prononciation flottante, que nous retrouvons dans des phrases[4] du genre suivant:

œuf de Pâques = *ā* et *ū de pâtχe*; sur une cinquantaine de sujets, il n'y en a que six qui répondent par *u*; *jeudi prochain* = *dədzā* et *dədzu kə vẽ*; on préfère la forme liée et l'on dit aussi plutôt *k'vẽ*, ce qui constitue le rythme $\smile\acute{\_}$; *une heure et demie* = *un ar(a) e dmi* ou *ur(a)*; on préfère de beaucoup *ara*, on dira toujours *un ara pχə lẽ* = *une heure plus loin*, et presque toujours *un ara e õ kâ* = *une heure et quart.* Cette dernière tournure représente déjà le rythme $\_\smile\smile\acute{\_}$ qui offre très rarement la réduction. J'ai pourtant noté accidentellement *i uže to fęrə* = *il ose tout faire, avi du korâdzo* = *avoir du courage.* Ces formes s'expliquent certainement par l'analogie: *avi fã* (*avoir faim*) fait naître *avi paχẽθə* (*avoir patience*) et enfin *avi du korâdzo.* Le Charmeysan finit par employer *avi*, etc. toutes les fois que le verbe est placé devant l'accent. L'habitude fait beaucoup, c'est ce qui nous fait comprendre que des distinctions

[1] Voir plus loin une restriction.

[2] Ce mot est tout aussi fluide que *habere*, dont il partage la structure phonique.

[3] Selon la rapidité du discours. L'influence des formes toniques peut contrecarrer la tendance à la réduction.

[4] En partie déjà citées.

subtiles comme *mę de fevrę* = mois de février (– ◡ ◡ ˊ–) ~ *mi d'u* = mois d'août (◡ ˊ–), qu'on observe encore chez quelques-uns, tombent en faveur d'une forme unique atone (*mi*). Cela explique pourquoi on dit toujours *vu* pour *veut* + infinitif, quel que soit le rythme du deuxième mot, par exemple *i vu marẽdâ* = *il veut souper*. Le mot *deux* n'a qu'une seule forme: *du* (au masculin), le doublet **dā* est inconnu, parce que le mot s'est développé à l'atone.[1] On comprend aisément que certains mots apparaissent sous une forme unique, comme *neige* = *nę, pouce* = *pādzo, miel* = *mę*, etc. Vous aurez beau demander des tournures comme *la neige froide, un pouce malade, le miel doux*, etc., vous n'obtiendrez pas les formes liées; *neige froide* et *miel doux* ne sont pas des expressions courantes, en patois, *pouce malade* = – ◡ ◡ ˊ– et représente une union trop accidentelle. Les deux exemples suivants illustrent bien les limites de notre loi phonétique. On parle trop peu à Charmey d'une *croix blanche* pour arriver à dire *la kri błātsɔ*, cette forme est cependant très courante à Bulle, où il existe une auberge de ce nom. Les Charmeysans distinguent très nettement entre un *poil de chien* = *ō pę de tsẽ* et *du poil de chien*, nom d'une plante (*nardus stricta*) = *du pi de tsẽ*.

Les plus vieux habitants du village nous permettent de reconstituer la phase du phénomène qui a immédiatement précédé la prononciation actuelle. Ils disent encore *ęy* et *ǫw* (70 ans et au-dessus). J'ai même trouvé un certain Louis Niquille, âgé de 52 ans, qui prononçait encore ainsi. Il doit appartenir à une famille où la vieille langue est plus enracinée que dans d'autres. Chez les vieux, la diphtongue ne s'observe cependant pas dans tous les exemples, le même individu dira *tsǫwdęrɔ, šǫwtâ* (*sauter*) et *du pā, u tsǫ, di fâve* (*des fèves*), *ruθo* (*veux-tu*). Nous pouvons donc supposer que le mouvement phonétique a commencé par ces expressions-là, qui étaient d'une extrême fréquence:[2] les autres

[1] La forme *rey*, de radice, se trouve dans les mêmes conditions. Ce mot n'existe que sous la forme atone dans les expressions *rey d'abõdāθɔ* = betterave, *rey de dzẽθāna* = racine de gentiane, *rey rošeta* = carotte jaune, *rey rodzɔ* = radis rouge (prononciation d'une vieille personne). Les jeunes prononcent les deux dernières expressions avec la forme *ri* à cause du rythme ◡ ˊ– ou – ◡ ˊ–, dans les deux premières la forme *rey* a prévalu (– ◡ ◡ ˊ–). Sous l'accent, radice aurait probablement donné **raits* — *râits* — **rę* — **rẹ*. Le mot ordinaire pour *racine* est *râθəna*.

[2] Il me semble invraisemblable que les vieillards aient appris des jeunes à dire *du pā*, etc.

ont suivi à mesure. En revanche, les tout jeunes sujets de 6—7 ans oublient quelquefois d'employer les formes liées et disent par exemple *i pχã pao* = il ne pleut pas. Ils ne manient pas encore la langue assez sûrement.

Inutile de dire que tous les changements indiqués se font inconsciemment; les sujets sont d'ordinaire très étonnés, quand on leur fait découvrir la règle; ils ne veulent pas croire que les vieux prononcent encore *o̯w*, *e̯y*. J'ai même eu une petite dispute là-dessus avec un sujet qui se fâchait de ce manque d'unité de son patois: „nous parlons tous la même chose", protestait-il.

L'individu n'est pour rien dans ce mouvement phonétique. La première personne qui a dit *du pã* pour *do̯w pã* n'a nullement engagé les autres à suivre son exemple. Cela n'a pas été remarqué. Mais cette négligence, qui consistait à anticiper la position du dos de la langue du *w* en voulant prononcer le *o̯* (*o̯w* — *uw* — *u*), était dans la nature des choses. Elle a dû se répéter indéfiniment. Les jeunes ont appris à dire ainsi et à dire également *tsudǫrə, pχu pâ* etc., parce qu'ils croyaient entendre toujours *u*[1] et que les vieux, eux-mêmes enclins au mal, ne les corrigeaient pas.

V.

Variété phonétique suivant l'âge.

Dans le chapitre précédent, il a déjà été question de divergences de prononciation entre les différentes générations. Sans s'en douter, la jeunesse se sépare de ceux qui l'ont élevée non seulement dans les us et coutumes, mais dans les détails d'articulation de la langue. Même le vieux patois se modernise un tantinet. Avant qu'il disparaisse pour toujours, quelques jeunes pousses annoncent que la sève vitale circule encore dans cette langue menacée.

Le désir d'étudier l'évolution phonétique d'un peu plus près m'avait fait découvrir, dès mon premier séjour à Charmey, certaines nuances de prononciation par lesquelles les diverses générations de la population différaient entre elles. Depuis, mon

[1] En effet, l'impression acoustique de *o̯w* atone sur lequel on glisse rapidement est celle d'un *u*. Il ne m'a pas été possible d'entendre *uw*, malgré toute mon attention, et pourtant cette façon d'articuler transitoire entre *o̯w* et *u* a dû se produire devant moi.

attention s'est surtout portée de ce côté-là et ce sont les quelques résultats de cette petite enquête qui m'ont dicté cet essai. Les différences phonétiques dont j'ai parlé au chapitre IV sont déterminées par des circonstances spéciales, les variantes dont je vais parler, constituent l'évolution phonétique proprement dite, dont on parle tant sans être arrivé encore à en saisir la véritable nature. De mon côté, je n'ai réussi qu'à constater des faits sans bien en reconnaître le pourquoi. Avons-nous sujet de nous plaindre d'écouter sans entendre, de regarder sans voir? La science aurait-elle ses attraits irrésistibles, s'il suffisait de s'approcher d'un phénomène pour le comprendre. La sage nature ne nous a pas condamnés aux petites découvertes, elle nous en a fait la grâce. Ce sont les petits progrès qui entretiennent l'intérêt, qui nous invitent à participer à un travail incessamment renouvelé et éternellement fécond. Toute génération humaine en aura sa part.

Mais reprenons l'étude du mouvement phonétique à Charmey.

On aurait tort de croire que les langues se transforment continuellement dans toutes leurs parties. Chaque phénomène, au contraire, a ses moments d'action et ses époques de relâche. Non pas que ce repos soit absolu. Les lois phonétiques naissent du contact des sons et de la répartition d'énergie sur le mot et la phrase. Ce contact, ces conditions d'accentuation sont toujours là. Le long procès de désagrégation et d'assimilation dure des siècles. Mais les effets de ce travail secret ne sont visibles que par moments. L'évolution, constante sur toute la ligne, amène des perturbations partielles appartenant à des époques déterminées.

Ainsi la plupart des éléments du patois de Charmey paraissent immobiles à l'oreille de l'observateur, tandis que certains points seulement accusent un mouvement constatable.

Presque toutes les consonnes ont un caractère stable et sont prononcées d'une façon identique par tous les habitants du village. Nous n'avons observé de modifications que pour *l*, *v* et *ϑ*, et quelques métathèses de *r*, qui sont de tous les temps. Parmi les voyelles, *i*, *e̯*, *e*, *a*, *o̯*, *o*, *u*, *ü* ne bougent pas, quelle que soit leur origine. Le son *i* peut par exemple provenir de *i* latin (nidu = *ni*), de *a* latin après mouillure (manducare = *mdži*), de *ĕ* + $s^{\text{cons.}}$ (testa = *tiϑa*), de *ĕ* + yod (sex = *ši*), de -ellu (avicellu = *oži*), etc. Tous ces *i* se prononcent de même dans tout le village. Il faut cependant noter que l'*i* bref, surtout final, a

une tendance à s'ouvrir; de même *ü*, qui n'est jamais long. Même en français *rendu*, *dur*, etc. se prononcent avec des *ü* plus ou moins ouverts. La voyelle *ǫ* a une légère tendance, chez les jeunes, à se diphtonguer. On entend par-ci par-là *tsǫ*^{a} pour *tsǫ*, de calidu, etc. J'ai déjà mentionné plus haut (p. 188—189) que l'*o* final se dirige vers *ə*, et que les voyelles nasales commencent à se décomposer.

La majorité des voyelles ne trahit aucune lutte. Cependant trois sons de la plus ancienne génération présentent des perturbations très intéressantes: *a*^{e}, *ę* et *á*. Les voyelles stables sont nombreuses, mais peu fréquentes, excepté *i*; les voyelles en évolution sont au contraire très usitées, notamment la dernière, qui correspond aux désinences françaises *er*, *é*, *ée*, *ez*, etc. Les autres, *ę* et *a*^{e} sont en général les équivalents des sons français *oi* et *eu*, dont la fréquence est connue. Que l'on pense par exemple aux formes verbales *peut*, *veut*, aux substantifs en *-eur*, aux adjectifs en *-eux*, etc. Dans le discours ordinaire, les phrases qui ne contiennent pas l'un ou l'autre de ces éléments doivent être bien rares. La diversité de la prononciation de ces trois derniers sons est de la plus haute importance pour l'appréciation du degré d'unité du patois de Charmey.

Chaque point de l'évolution de ce parler demande à être discuté à part, car la répartition des phénomènes sur les diverses générations, le point de départ, l'état de perfection en sont très différents.

Je divise, pour faciliter la discussion, la population de Charmey en trois générations, dont la plus jeune comprend les années 1—30 (III), la moyenne 31—60 (II), la plus âgée 61—90 (I).

A. Les consonnes.

1. l.

Le son *l* se rencontre isolément et réuni aux consonnes *p*, *b* et *χ*. M. Morf considère le groupe *χl* comme une *l* mouillée sourde (*Literaturblatt für germ. u. rom. Philologie* XXI, col. 70). En effet, l'impression acoustique est bien celle d'un son unique, non composé, et le fait que *gl* latin donne régulièrement *l* sonore[1] pourrait faire croire que le représentant moderne de *cl* en est

[1] p. ex. glacie = *ɬęšə*.

la variante sourde. Tout de même je ne pense pas que M. Morf ait raison pour la Gruyère; je crois entendre avant le *l*, qui est bien en partie sourd, un reste du *c*, et ce qui confirme ma manière de voir, c'est que la réduction moderne de *χl* est *χʸ*, comme celle de *pl, bl* est *pχ, by*. La phonétique expérimentale éclaircirait la question.

Les patois de la Suisse romande participent à l'évolution *l* — *y* qui est celle de tout le Nord de la France. Si, à Charmey, *foɬɔ* = *feuille* devient *foyɔ*, il ne faut pas y voir une influence de la langue littéraire, car les instituteurs, fidèles aux exigences de Littré, prêchent encore l'*l* mouillée, et se donnent tout un mal pour faire disparaître dans la prononciation des élèves le *y* patois, qui est pourtant aujourd'hui le seul son légitime. Le remplacement de *l* par *y* est donc aussi spontané dans nos patois qu'en français. Les générations I et II prononcent encore *l*, la génération III dit sans aucune exception *y*. Les gens de 30 à 40 ans hésitent entre les deux articulations.[1] Au-dessus de 40 ans on rencontre quelquefois *y* chez des femmes. J'ai noté *viyo* (veclu), *pχāre* (plorat), *byātsɔ* (blanca), etc., dans une liste faite avec une femme de 63 ans. L'âge des personnes qui ont conservé l'*l* mouillée nous permet d'assigner au changement de *l* — *y* la date d'environ 1870.

Dans un cas que je ne puis m'expliquer, *l* se résout non en *y*, mais en *l*, à savoir dans les formes verbales *le* (est), *la* (habet), *lę* (habeo), etc. Les vieux disent *lɔ mę le dāᵛ* (*le miel est doux*), la génération III: *lɔ męᵉ le dā*. L'origine de ces formes, où le pronom s'est soudé au verbe, n'est pas claire. Le point de départ doit être formé par la troisième personne, où ille est, ille habet sont devenus *le* et *la*, formes très répandues dans nos patois, et actuellement conservées par exemple dans les dialectes du Nord et du centre du canton de Fribourg. J'ignore comment l'*l* s'est mouillée dans la Gruyère. La première personne paraît avoir subi l'influence de la troisième. Le mouvement de substitution des formes *le, la, lę*, etc. aux formes avec *l* mouillée est probablement indépendant de l'évolution de *l* — *y* et représente plutôt une extension des formes des autres parties du canton qu'une évolution phonétique.

---

[1] Mme Tornare (40 ans) a dit p. ex. *plẽ* (plenu), mais *ctrābyo* (stabulu), *yęšɔ* (glacie).

2. *v (vw).*

Le son *v* a dans le patois de Charmey une prononciation très relâchée; on rapproche les dents d'en haut trop peu de la lèvre inférieure pour qu'on entende un son net et distinct. Souvent on est très embarrassé en relevant les formes, surtout celles où le *v* se trouve dans le voisinage d'une voyelle labiale.[1] On entend dire quelquefois *lüra* pour *lüvra* (libra), *kü^{v}a* pour *küva* (coda), *ọrę* pour *ọvrę* (operariu), presque toujours *ura* (aura, à côté de *uvra,* dont le *v* n'est pas étymologique, mais très répandu dans nos patois), etc., tout cela sans règle fixe. La rapidité de la conversation y est pour quelque chose; lorsqu'on fait répéter la phrase et que la prononciation se ralentit, le *v* reparaît souvent. Le mot *deux,* au féminin, sonne *düve,* en appuyant, mais devient *düe* et même *dü̈e* dans le discours rapide (cfr. ce qui a été dit plus haut sur habere, sapere).

Au *gu* français (provenant surtout du *w* germanique) correspond en patois *vü̈* (génération I) et *vw* (générations II et III), ainsi dans *vü̈ęri* (*guérir*), *vü̈ipa* (*guêpe*), *lẽvü̈a*[2] (*langue*), etc. Pour *vw* j'ai noté quelquefois *w* (*wīpa*). Parallèlement à *vü̈* = *vw* de *gw nous observons à Charmey *vü̈* = *vw* dans *vü̈ę* = *vwę* (*voix*), *avü̈i* = *avwi* (*avec*), *kü̈ę* = *kwę* (*cuir*), *pü̈ę* = *pwę* (*porc*), etc. Les formes avec *w* sont beaucoup plus répandues dans le canton que les autres. L'évolution phonétique concorde avec un grand mouvement de généralisation.

3. *ϑ (ϑr).*

Un observateur superficiel pourrait croire que ce son est intact à Charmey, qu'il n'a pas d'histoire depuis un siècle au moins. Mes recherches détaillées m'ont amené à un autre résultat. Ce son passe très facilement à *h* (= allemand ***h**och*). La pointe de la langue, au lieu de se placer entre les deux rangées de dents, s'arrête à mi-chemin et l'air sort sans rencontrer d'obstacle. Cette loi phonétique, comme tant d'autres, provient d'un mouvement articulatoire trop négligemment exécuté. Il est évident que tous

---

[1] libru, febre, etc. ne perdent jamais leur *v*.

[2] Les tout vieux disent plutôt *lẽvü̈e*, cfr. aqu̯a = *ivü̈e*, avec *e* chez tous les habitants aujourd'hui. L'*e* paraît être dû au *ü̈* précédent. Dans *ivü̈e*, très fréquent, cette particularité s'est conservée; dans l'autre mot, *e* a été remplacé par la désinence habituelle des féminins.

les *ϑ* sont en théorie exposés à devenir *h*, et que la négligence décrite peut arriver à toute personne. Chacun est capable de ce manque d'énergie. L'évolution ne procédera donc pas d'*un* individu, mais, étant donnée par la nature des choses, se répétera forcément dans la prononciation de plusieurs, et finira par triompher. Toute la difficulté consiste à comprendre comment une négligence de plusieurs peut devenir générale, comment une faute s'impose comme règle, pourquoi un pareil phénomène arrive vers 1900 et n'est pas arrivé déjà en 1850. A cela on peut répondre que l'imitation instinctive, surtout de la part des enfants, contribue énormément à propager une nouvelle mode articulatoire, d'autant plus que la nouvelle manière de prononcer est ordinairement (pas toujours) plus commode. Imaginez un chemin très fréquenté qui fasse un brusque détour; un beau jour quelqu'un s'avise de couper court en passant par un pré. Le propriétaire ne réclame pas. Voici tout de suite plusieurs promeneurs sur la même piste, et enfin le détour délaissé se couvre d'herbe et le chemin de traverse est proclamé officiel.

A l'aide de mes nombreux sujets,[1] il m'est possible de retracer toute l'histoire du *ϑ* à Charmey au XIXe siècle. Elle n'est pas longue, mais instructive. Le premier mot qui subit le remplacement de *ϑ* par *h* est le pronom et adjectif démonstratif ecce ille dans sa forme du pluriel. Ce mot forme l'un des cas phonétiques les plus intéressants de nos patois romands. Tandis que le Jura bernois et deux districts de Neuchâtel, la Montagne et le Val-de-Travers, ont un pluriel qui rappelle la formation française, *sę, sǫ,* le vignoble[2] neuchâtelois et la Béroche, les cantons de Fribourg et de Vaud présentent des formes qui remontent à ecce illorum pour les deux genres. Dans les cantons de Genève et du Valais, ecce illorum ne fonctionne que comme masculin, et ecce illas produit une forme spéciale de pluriel féminin. Il n'est pas facile de dire à quel son les consonnes de ecce illorum devaient aboutir, car elles constituent un cas *sui generis*. **celour* devient **slour,* dont l'*l* se mouille comme dans **flour* de flore. C'est le seul mot, avec les formes féminines

[1] Le plus vieux âgé de 87 ans.

[2] Les villages les plus septentrionaux qui possèdent la forme ecce illorum sont Orvin: *saw,* Plagne: *say,* Péry: *sǫ,* et le Vallon de St. Imier. Pour la voyelle, anciennement *ou*, comparez le développement de paucu (*pou*) = *paw, pay, pǫ* dans les mêmes endroits.

**sla* (pl. **sles*), qui présente le groupe *sl*. En général nous voyons ce groupe épouser les destinées de *ll* ou de *cl* (par substitution?), de là les formes vaudoises et valaisannes avec *χl*, *χ*, *χl*, *ϑ*, etc. mais assez souvent *sl* suit son propre chemin et arrive à *śl*, *śl*, etc. Les patois qui conservent l'*l* des groupes cl, fl, etc. ne la mouillent pas non plus dans *sl* (Ouest vaudois et Genève). Ceux qui n'ont que *s* dans la forme moderne ont subi une simplification analogique, d'après le masculin singulier. Tout le canton de Fribourg a *ϑ* ou *h*. On décline donc à Charmey:

ši bā	= ce bœuf	*hu bā*	= ces bœufs
ha vătsə	= cette vache	*hu vătse*	= ces vaches

J'ignore l'origine du *ϑ*[1] dans ce mot, mais nous avons le droit de le considérer, dans tout le canton, comme l'ancêtre du *h*, car 1° plusieurs patois ont conservé le *ϑ* au fém. sing. et au pluriel (p. ex. Châtel-St.-Denis, Attalens, Murist); 2° *ϑ* apparaît dans plusieurs patois de diverses contrées dans la prononciation des vieux: à Cugy, Rue, Charmey, etc., quelquefois seulement dans la forme du fém. singulier (à Montbovon, Cheyres). A Charmey, un seul sujet, une femme de 85 ans, employait encore le *ϑ* dans les deux formes. Mes relevés de Montbovon et de Cheyres apprennent que le *ϑ* a d'abord succombé dans *ϑou(r)* devenu *hou*, puis dans *ϑa* — *ha*. Cela s'est passé vers 1820—1830, s'il est permis de croire que le *ϑ* de madame Tornare des Auges est un souvenir de sa tendre jeunesse.[2]

Si *ϑou* a plus vite passé à *hou* que *ϑa* à *ha*, cela peut tenir à la nature des deux voyelles: *ou* se prononce plus en arrière que *a* et la distance de *ϑ* à *o* est par conséquent plus grande. Le mouvement *ϑo* coûte un peu plus d'énergie que *ϑa*. Cette manière de voir est pleinement confirmée par la constatation suivante: le deuxième cas où *ϑ* passe à *h*[3] dans le patois de

[1] On ne saurait rien tirer de nos vieux textes, comme des *Églogues de Virgile*, traduites en gruyérien au XVIIIe siècle, par l'avocat Python. Ce texte offre *h* aussi bien pour *ϑ* que pour notre *h*. *hous* se prononçait très probablement *ϑǫw*.

[2] Ces dates sont évidemment très approximatives, car on peut supposer qu'un phénomène arrivé p. ex. en 1880 ait réagi sur la prononciation de tous les individus alors existants, tout en épargnant quelques réfractaires.

[3] Au lieu de *h*, on entend souvent une aspiration plus rude, qui ressemble au son *ch* du mot allemand *ach*. Cela s'explique par l'anticipation de l'élévation du dos de la langue nécessaire pour *o*. Le canal vocal devient un peu plus étroit.

Charmey est constitué par les formes verbales *veu-tu, vois-tu, sais-tu,* etc., qui donnent régulièrement *vuθo, viθo, šaoθo,* etc., l'*s* du verbe et le *t* du mot suivant ayant été traités comme le groupe *st* interne de festa = *fiθa,* etc. La loi qui transforme *vuθo* en *vuho* s'établit maintenant. Le plus ancien sujet qui ait laissé échapper un *vuho* avait 73 ans,[1] le plus jeune sujet consulté, une petite fille de 6 ans, dit encore régulièrement *vuθo.* En général, la génération II maintient encore le *θ*, tandis que la génération III s'achemine vers *h,* **surtout les filles**, comme j'ai pu m'en persuader dans une visite scolaire, au cours de laquelle j'ai interrogé à part des garçons et des filles de tout âge en grand nombre. Cet échange de sons s'accomplit tout à fait à l'insu de celui qui parle. Quand je faisais répéter la phrase, on répondait bien souvent par *vuθo* sans se rappeler qu'on avait dit *vuho* la première fois, dans l'abandon naturel de la réponse irréfléchie.

La troisième personne interrogative contient également un *θ*: *où est-il* se traduit par *yọ eθə.* A cette personne, on entend beaucoup plus rarement *h* pour *θ* qu'à la seconde; même dans la phrase compliquée *cela coûte-t-il cher* = *šẽ koθeθə tšẹ*, je n'ai entendu que deux fois sur cinquante *koθehə.* Des deux *θ*, ce n'est pas celui du radical qui cède, dans ce cas. Le *θ* morphologique, si on peut l'appeler ainsi, est plus exposé que le *θ* lexicologique. Dans les nombreux mots avec *θ* tels que *tiθa* (*tête*), *koθà* (*coûter*), etc. etc., je n'ai jamais entendu un *h.* Les voyelles suivantes *o, ə* ne sont donc pas seules responsables du fait phonétique, mais encore l'extrême fréquence des formes. Les sons s'usent moins, lorsqu'ils reviennent rarement, comme les pièces de monnaie qui circulent peu conservent mieux leur effigie.[2]

Par leur fréquence et par leur structure phonique le pronom-adjectif démonstratif *θou, θa,* puis la forme verbale *vouθə* = *vuθo,* etc. sont devenus les avant-postes de la grande série des mots avec *θ*. Ils ont succombé les premiers. Les femmes sont plus disposées à accepter cette nouveauté que les hommes, comme nous l'avons déjà constaté pour le changement de *l* en *y*.

[1] A-t-il appris cette prononciation des jeunes?

[2] Cette comparaison si naturelle est souvent employée. Wechssler, *Giebt es Lautgesetze,* dans la *Festgabe Suchier,* p. 482 n. demande que nos doctrines fassent abstraction de comparaisons poétiques. Mais nous en avons souvent besoin pour nous faire entendre.

Un troisième cas est représenté par le groupe *ϑr* qui devient facilement *hr*. Même raison: recul de la pointe de la langue par anticipation de la position de l'*r*. Ce *h* se fond souvent en *un* son avec l'*r*, ce dernier est pour ainsi dire enveloppé d'aspiration, et celle-ci, dans le rapprochement étroit des organes qui articulent l'*r* (toujours linguale) devient un peu plus rude. Le sujet le plus âgé qui prononce *hr* (*fənihra* = *fenêtre*, *ihro* = *être*, etc.), parmi ceux que j'ai consultés, a 23 ans. J'ai beaucoup plus rarement noté *fənihra* que *ruho*, etc. Ce cas est donc plus récent.

Certains endroits de la Gruyère, par exemple Gruyères même, vont plus loin dans la transformation de *ϑ* et offrent *h* même dans *tiha*, *kohà*, etc. Dans ces endroits l'évolution complète de *ϑ* — *h* a pu durer à peu près un siècle. Si ces localités ont procédé comme Charmey, elles ont commencé par avoir le son *h* dans un seul mot,[1] luxe phonétique qui n'a rien d'invraisemblable,[2] et fini par y voir un son tout à fait banal.

B. Les voyelles.

1. a°.

Des trois lois selon lesquelles *a°*, *ę* et *ą* deviennent actuellement *a*, *ę̯* et *ao*, la première est la plus ancienne. La prononciation *ā* pour *a°* est aujourd'hui bien établie à Charmey; il faut s'adresser aux tout vieux pour entendre encore *a°*, avec un ° déjà rudimentaire, c'est-à-dire produit par un mouvement des organes auquel ne correspond presque aucun son. Les générations II et III ont supprimé, avec le mouvement organique, toute trace de l'ancien son. On peut évaluer très approximativement le nombre des personnes qui disent encore *a°* à 5—10 pour cent. Ce *a°* est un reste de l'ancienne diphtongue *ou*. Nous la rencontrons dans les mots qui avaient en latin *ō* (*ŭ*) ou *ŏ* libres, dont les résultats se sont confondus, ainsi dans *volet, ovu, die jovis, novu-nova, novem, prode, lupu, illoru, nepote, et surtout dans les formules -ore, -osu, auxquelles il faut ajouter -oriu; puis il y a quelques cas d'anciens o + l: dulce, pollice, genuclu, et de o + labiale cons.: cubitu, de a + u: maturu, etc.

[1] Peut-être aussi dans *hǫ* = altu, dont le *h* peut être tout aussi ancien.

[2] Cela fait penser au fameux *anʌare* de Wulff!

L'ancienne diphtongue *ou* = *ao* pouvait être a) finale, b) interne, c) en position antétonique.[1] Exemples:

a) *il veut,* b) ***neuve,*** c) ***le loup te prendra.***

C'est dans le cas a) que le son ° s'est d'abord ébranlé, puis dans c), enfin dans b). Il arrivera quelquefois à une personne qui prononce *õ lā* (*un loup*) de dire *lə la° te prẽdrę* (*le loup te prendra*). C'est l'accent qui est en cause: on accentue plus fortement *ā* dans *õ lā,* aux dépens du son disparaissant, qu'à l'intérieur d'une phrase. De même ° se maintient plus longtemps à l'intérieur qu'à la fin du mot, où l'énergie se porte sur le son triomphant. Toute la première génération (60—90 ans) dit encore: *ma°ra* (matura),[2] *a°ra* (hora), *na°va* (nova), *deva°re* (devorat), *tra°vo* (turbo = *je trouve*), *pa°dzo* (pollice), etc., avec peu d'exceptions dont la raison d'être nous échappe. Ainsi un vieillard de 68 ans dit *pa°dzo,* mais *kado* (cubitu), une femme de 85 ans: *kar d'a°ra* (*quart d'heure*) ~ *katr'āre* (*quatre heures*), etc. Ces incertitudes prouvent que même dans cette position l'° a commencé à s'évanouir de bonne heure. La disposition momentanée du sujet, son désir de bien dire, n'y sont pas étrangers. Je n'hésite pas non plus à prendre sur moi une part d'incertitude; sans appareils, je n'étais pas à même de contrôler tous les restes d'articulation et je ne puis rendre compte que de l'effet acoustique perçu au moyen d'une oreille que je ne voudrais pas proclamer infaillible. Toutefois je ne crois pas me tromper sur les points essentiels. Au-dessous de 60 ans, les habitants de Charmey prononcent *padzo, kādo,* etc. Je n'ai rencontré un reste de diphtongue que chez un seul homme plus jeune, âgé de 52 ans, le nommé Niquille.[3] Il y a des familles conservatrices en matière de langage. Toutes les limites d'âge que j'énumère, ont nécessairement quelque chose de factice.

D'autre part, les femmes appartenant à la première génération négligent plus facilement le son qui se perd que les hommes. J'en ai été frappé plusieurs fois, surtout en confrontant les époux Laurent et Brigide Rime, lui de 59 et elle de 63 ans. Dans la phrase: *la pomme est douce,* entre autres, il prononçait *da°9a,* elle: *dā9a.*

[1] Ce qu'il ne faut pas confondre avec la *liaison,* § IV.

[2] Souvent ° prend plus de corps, dans cette position, et l'on entend *mavra,* etc.

[3] Dont nous avons déjà constaté les dispositions archaïsantes, p. 201.

Pour observer *a°* en position finale, il faut s'adresser aux vieillards. Et il y a certains mots où le deuxième son est absent dans l'articulation de tous les sujets, ainsi dans *dzéna, néṛā* (genuclu, nepote, assurément ensuite de l'accent reculé); *la* (illoru = *eux*), *prā* (prode = *beaucoup*), *vā* (volet);[1] *kolā* (colatoriu = *passoire*), *dzoya* (gaudiosu, mots ayant l'accent tonique plutôt sur la pénultième).

Les générations II et III, sauf l'exception citée plus haut (Niquille), ne connaissent plus que des formes avec *ā* et ne distinguent plus entre *a°* interne ou final.

Le son ° dont il s'agit dans ce paragraphe, est à peine perceptible, il se réduit souvent, comme je l'ai dit, à un mouvement articulatoire sans résultat acoustique. Sa disparition, dans les premiers mots atteints, est peut-être due, auprès de la génération I, à un accroissement d'intensité en prononçant *ā*.[2] Auprès des générations II et III la cause de la disparition est probablement différente: je crois que la génération II, à l'état d'enfance, n'a pas répété le son ° **parce qu'elle ne l'entendait pas**, et que les pères et mères, peu soucieux de la légère divergence, **ne l'ont pas corrigée**. C'est à peu près qui sépare la prononciation des jeunes de celle des vieux joue un rôle dans l'évolution phonétique, et doit être mis sur le compte **de l'oreille**.[3] L'action ou plutôt l'inaction de cet organe me paraît manifeste dans *les assimilations* de consonnes. M. Rousselot dit, dans les profondes réflexions qui terminent son étude sur *les modifications phonétiques du langage* dans la *Revue des patois gallo-romans* V, 412, à propos du principe déterminant de l'évolution phonétique: *Ce principe est dans l'enfant ..... L'évolution est déjà préparée par les parents*; mais *elle n'éclate que chez les enfants, lorsque ceux-ci entrent en possession de la langue.* Ces paroles s'appliquent ici à la première génération de Charmey, qui n'a fait que continuer une tendance de ses ancêtres; elles ne s'appliquent pas, dans notre cas spécial, aux autres générations, où la disparition du son ° me paraît devoir

[1] Dans ces derniers exemples on peut songer à une influence de la fréquence de l'emploi.

[2] Cet accroissement d'intensité remonte à des raisons premières que nous ignorons.

[3] Si tant de parents laissent passer le zézaiement et tous les autres *vices* de prononciation, nous ne serons pas étonnés de les voir indulgents à propos d'articulations dont ils ne sont pas sûrs eux-mêmes.

être attribuée plutôt à l'incapacité de l'oreille qu'à l'amoindrissement héréditaire[1] de l'effort nécessaire.

Du reste, l'opinion de M. Rousselot n'est peut-être pas tout à fait exacte. Faut-il voir *le principe* de l'évolution dans les exagérations ou négligences musculaires de l'enfant et pas plutôt dans les tâtonnements de la génération qui donne le branle? Je crois aussi que le langage fait un pas décisif en avant avec chaque changement de génération, mais la première impulsion, celle qui entraîne tout le mouvement, doit résider dans le parler des adultes. L'enfance n'est d'abord qu'imitative, elle prend part à l'évolution en imitant mal, mais la langue commencera à se déformer et à se reformer définitivement quand les organes se seront affermis et que la nouvelle génération sera entrée en pleine et libre possession de sa langue. Les lois phonétiques sont les intérêts du capital d'expression. Elles sont proportionnées à la quantité du matériel linguistique dont l'individu dispose.[2]

2. *ę*.

Tandis que dans la Broye, par exemple, le parallélisme entre *ō, ŏ* latins = $a^{(o)}$ et *e, e* latins = $a^{(e)}$ est complet, le dialecte gruyérien est arrivé à réduire aujourd'hui à une monophtongue le produit de *ō, ŏ*, et à diphtonguer d'autre part celui de *e, e*. A Dompierre, frigidu = *fra*$^{(e)}$ devient *frā*; à Charmey, au contraire, *frę* s'achemine vers *frę*^{y}.

Cette loi concerne les mots qui avaient en latin *ē* (*ĭ*) ou *ĕ* libres, tels que tela, pre(hen)sa, pilu, medicu, mel, *e* + palatale: directu, tectu, enfin *ę* patois de provenance très diverse: -ariu, -aria, *a* de carru, carne, même *e* + $r^{\text{cons.}}$: ferru, hibernu, etc. et *ę* de *mïvęre* = *morit, de *pïę* = porcu, etc. Le passage de *ę* à *e*^{y} ne s'observe pas dans des mots comme *ęrba, męrda, pęrda* (perdita), donc en syllabe fermée; même *pęra* (petra) paraît faire exception. La loi épargne tous les *ę* brefs de *verda, kreθrə* (crescere), *vïęc* (hodie), etc., qui ont du reste un timbre différent, étant plus fermés. Sont exempts également tous les cas où *ę* est suivi de *l* ou *y*: *pęlə* (pensile),

[1] Le principe d'hérédité dans l'évolution linguistique n'est pas généralement admis, cf. entre autres Wechssler, *Giebt es Lautgesetze?* p. 378: „Unsere Aussprache beruht also nur auf Nachahmung mittels des Gehörs".

[2] Et même au nombre des parlants.

šęya (seta), *munęya* (moneta), etc. Enfin les *ę* qui n'ont reçu l'accent tonique que récemment, comme *cuéri* = *guéri* (que beaucoup prononcent encore *cueré*), etc. ne sont pas soumis à la règle.

La valeur du son *ę*, qui est toujours long, est à peu près celle de *é* français (*tête*). Ce son est le résultat d'une ancienne diphtongue *ei*. La première question qui se pose est de savoir si la prononciation $ę^{y\,1}$ représente une diphtongue naissante ou disparaissante. Comme les jeunes disent $ę^{y}$ avec une régularité parfaite, tandis que les vieux mélangent $ę^{y}$ et *ę*, et comme la généralité des patois gruyériens présente *ę*,[2] nous avons sûrement à faire à une diphtongue *naissante*.[3]

Entre *ę* et $ę^{y}$ se place $ę^{e}$, que j'ai noté souvent en écoutant les gens âgés, mais il est si difficile de distinguer entre ^{e} et ^{y} que je renonce à maintenir cette différence, en partie artificielle, de mes notations; j'écris donc constamment $ę^{y}$ dans tous les cas où j'ai perçu le son parasite.

La répartition des deux manières de prononcer est plus arbitraire que pour a^{o} et *a*. On peut dire d'une façon sommaire que les jeunes (jusqu'à 30 ans) prononcent $ę^{y}$ dans tous les exemples, avec une exception notable qui sera mentionnée plus loin. Les générations II et I offrent un grand mélange, dans lequel il est cependant aisé de reconnaître que $ę^{y}$ apparaît plutôt à l'intérieur du mot. Certaines familles conservent scrupuleusement l'ancienne diction *ę*, comme Laurent et Brigide Rime, 59 et 63 ans, dans presque tous les exemples.[4] Le doyen du village, âgé de 87 ans, possède sous ce rapport une prononciation plus avancée: j'ai noté sous sa dictée les mots *fumę^{y}ro* (fumaria = *fumée*), *tsǫ^{w}dę^{y}rə* (caldaria), *mę^{y}dzo* (medicu), *lę^{y}ıro* (libru), *lę^{y}ıra* (lepore), *rę^{y}ro* (vitru), *prę^{y}ša* (prehensa), *rę^{y}r* (vídere pour vidére), *cθę^{y}la* (stella), *nę^{y}* (nigru), *šę^{y}* (site), mais *tęla* (tela), *pęrro* (pipere), *fecrę* (februariu), *gurnę* (granariu),

[1] Dans la diphtongue, le *ę* perd sa longueur et se ferme un peu, sous l'influence du son parasite.

[2] Selon mes listes phonétiques de Montbovon, Grandvillard, Gruyères, etc.

[3] Pour l'histoire de la diphtongue cf. p. 198. Une autre preuve que *ę* est plus ancien à Charmey que $ę^{y}$ est celle-ci: Un sujet très âgé répond d'abord par *pę^{y}* (*poil*), puis, se répétant, par *pę*. La première réponse, moins réfléchie, reproduit généralement les formes les plus avancées, la prononciation plus soignée est archaïque.

[4] Exception intéressante: bibere, que Laurent prononce constamment *ir* = forme liée.

(ə)*vę* (hibernu), *yę* (heri), *tsę* (carru), etc. La deuxième génération prononce d'une façon peu constante. Mme Tornare a dit *munę^y^* (molinariu), mais *ǫvrę* (operariu), *tę* (tectu), mais *frę^y^* (frigidu), etc.

Dans une classe de mots on entend *ę^y^* sur toute la ligne, sauf quelques rares exceptions, ce sont les mots en *-ena*: *tsę^y^na* (catena), *avę^y^na* (avena), *plę^y^na* (plena), etc.

Les deux générations plus âgées, surtout la deuxième, traversent la phase que M. Rousselot appelle *le moment critique* de l'évolution, où l'action de la loi est encore *élective*, tout en marquant déjà certaines préférences (position interne).

La jeunesse de Charmey n'hésite que dans *une* série de mots, pour le type **ęr*. Dans certaines familles les enfants prononcent *tę^y^* (tectu), *vę^y^* (videt), etc., mais *tšę* (caru), *fę* (ferru), *ẽfę* (infernu), *yę* (heri), *ərę* (hibernu), etc. J'ai même interrogé une famille, où un fils (Reymond Chappallaz, 19 ans) disait dans ces mots *ę*, et l'autre (Oscar, 25 ans) *ę^y^*.

Si la loi phonétique était née à Charmey même, cette exception resterait incompréhensible, car l'on ne peut guère admettre une influence du français ni des formes liées. Le mot patois *gurnę^y^*, par exemple, devrait-il son *^y^* au mot français *grenier*? Mais alors il faudrait supposer une action analogue du son *w* de *poivre* sur *pęrro* = *pę^y^rro*, ou même une action de l'orthographe française! La forme liée *rou* (volet) n'a pas empêché la réduction de la forme tonique *ra^u^* à *ra*, pourquoi la forme atone *rey* (videt), en influençant *rę* = *rę^y^* aurait-elle eu des effets si contraires! J'ai cherché en vain, dans la prononciation des vieux, une différence phonétique entre *fę* (ferru) et *fę* (fel). La prononciation divergente d'une partie des jeunes *fę* ~ *fę^y^* ne saurait donc reposer sur une tradition locale. Il ne reste qu'une explication: nous avons affaire à une loi qui vient de loin, par exemple de la Basse-Gruyère, où l'on distingue, comme en français, entre *fę* (ferru) et *fęy* (fel).[1] C'est une des tendances généralisantes qui cherchent à ramener les parlers de tout le canton à un même type, comme nous l'avons constaté plus haut pour les voyelles nasales, etc.

Dans ce cas, la transformation de *fę*, *ərę* (ferru, hibernu), etc. en *fę^y^*, *ərę^y^*, par une partie seulement de la population, constitue

[1] La Broye distingue encore mieux: *fę* ~ *fə̃(e)*.

un bel exemple de ce que M. Schuchardt a appelé *analogie phonétique*. Les mots *purç* (porcu), *vuç* (voce), etc. se trouvent dans le même cas. La loi phonétique, en arrivant dans un nouveau milieu, dépasse ses limites et s'abat sur des exemples qui devraient rester hors de cause.

Il est curieux de voir aussi factu embaucher le pas. Les vieux disent régulièrement *fç* (cfr. braciu = *brç*, radiu = *rç*, etc.) et *fçy* comme forme liée. L'emploi prépondérant de ce mot en position atone l'a fait sortir de la série *fç*, *brç*, *rç* etc. pour le joindre aux mots en $ç^y$ de -ęctu, voir p. 196 n. 2.

3. *â*.

L'*a* tonique latin, *libre ou entravé*, aboutit à *â*. Exemples: vadis = *vâ*, pala = *pâla*, cantare = *tsãtâ*; barba = *bârba*, parte = *pâ*, barra = *bâra*, die martis = *dəmâ*, pasquas = *pâtẓe*, pasta = *pâϑa*, etc. Font exception: cattu = *tsa*, quattuor = *katro*, saccu = *ša*; et habes, habet = *ā*.[1]

Avec *a* libre latin sont donc venus se confondre tous les *a* placés devant *r* ou *s* + consonne, tandis que les *a* de cattu, etc. sont restés *a*. L'exception n'est qu'apparente, car *â* n'est le résultat que de *a long*, et devant *r* et *s* + consonne les voyelles, non seulement *a*, se sont allongées sur un très vaste territoire, cf. la différence de quantité des mots français *pâte, quart* ~ *chat, sac*, et cf. la règle telle qu'elle est donnée par M. Salverda de Grave pour les dialectes français qui sont à la base d'une foule de mots néerlandais (*Rom.* XXX, 112).[2]

Le son *â* est très voisin de *ǫ* et l'on a souvent bien de la peine à saisir une différence. Dans d'autres villages, par exemple de la Basse-Gruyère, du pays *kuętsu* (partie moyenne du canton), les deux sons se confondent tout à fait en *ǫ*.

[1] Cette dernière exception s'explique par la proclise: *a* de habes, habet est traité comme celui de avena, etc.

[2] La règle qu'un *a* long devient *â*, *que la syllabe soit ouverte ou fermée*, montre que notre habitude de formuler les lois phonétiques est erronée. Il ne faudrait pas dire par exemple: „*e* latin devient en vieux français *ie* en syllabe ouverte", mais „$\bar{e}$ (issu de *ĕ* latin en syllabe ouverte) = *ie*". Les conditions primaires ne devraient pas être confondues avec les conditions immédiates (= conditions de quantité et de qualité). Cf. Wechssler, qui critique également le système en vigueur, mais qui le remplace par une hypothèse que je ne saurais approuver, p. 477—479.

Aujourd'hui, le son *â* est à Charmey en pleine désagrégation et devient *ao*. On entend souvent même *ow*, surtout à la fin du mot et en proclise: *õ now dreᵛ = un nez droit*. L'oreille réussit à percevoir plusieurs étapes entre les deux prononciations extrêmes: *â — âᵒ — aᵒ — ao — aw — ow*. Cependant, pour ne pas trop compliquer ma transcription et comme le fait seul de la diphtongaison m'intéresse, je négligerai ces variantes de mes notations et j'écrirai *ao* partout où le son n'était plus unique. Une fois sur la voie de la diphtongaison, on arrive sans le moindre effort d'une étape à l'autre. En somme, la jeunesse en est aujourd'hui à la phase *ao*, qui se prononce en une émission de voix. J'ai très rarement entendu deux syllabes, comme dans *a|ono* (asinu), *ba|ora* (barra), *pa|otze* (pasquas), *tsa|ono* (casnu), dans la bouche de deux sujets de 13 ans. La voyelle *â*, là où elle est conservée, est toujours longue; dans la diphtongue le premier élément cède une partie de sa quantité au deuxième, et généralement toute la diphtongue est plus brève que le son unique qui l'a engendrée.

J'ai entendu prononcer *ā* au lieu de *â* à un seul sujet natif de l'endroit. M. Jacques Tornare, 87 ans, a dit *õ kār d'aᵛra* (*un quart d'heure*) et *alāde* (*allez*); à part ces deux exemples, je lui ai toujours entendu dire *â*, jamais *ao*. Les deux *a* représenteraient-ils encore une étape antérieure à *â*? C'est possible, car en consultant Mariette Müller (alors âgée de 93 ans, morte depuis 3 ans), lors de mon premier séjour à Charmey, j'ai cru entendre plusieurs cas de *ā*, mais j'avais tant de peine à comprendre la pauvre femme que je ne voudrais pas attacher trop d'importance à mes notations. La bonne vieille venait de mettre de côté pour toujours son rouet, et, lisant la Bible auprès du cercueil qu'elle avait fait faire d'avance, elle n'était déjà plus de ce monde.

Le phénomène de *â* en passe de devenir *ao* m'a beaucoup intrigué depuis mon premier séjour en Gruyère: c'est, parmi les sons charmeysans mobiles, celui qui m'a d'abord frappé. Au commencement j'avais si bien l'idée que *a* latin devenait *â* dans ce dialecte que je m'obstinais, pour ainsi dire, à noter *â*, jusqu'à ce qu'un mot me mit sur la bonne voie. En demandant les noms des outils servant au tressage de la paille, je vis sur la table une planchette que la tresseuse me désigna par *õ kaw*. Ne reconnaissant pas de suite l'étymologie du mot, force me fut de m'en tenir à l'impression acoustique. Un moment plus tard, ayant appris que la planchette servait à mesurer les brins de paille

préparés pour la tresse, je compris que c'était le mot latin quartu (*quart d'aune* = 30 cm) et j'étais averti au sujet de *â* — *ao*.

L'apparition de *ao* a un caractère très inconstant, surtout dans la prononciation de la génération moyenne. Parmi les vieux, j'ai trouvé des sujets dont l'*a* est encore intact, par exemple M. Joseph Blanc, 68 ans, considéré au village comme un modèle de bonne prononciation patoise. Une femme de 85 ans n'a prononcé qu'un seul mot avec un commencement de diphtongaison: pala *pa°la*. Une personne de 72 ans m'a offert deux exemples: *plu pao* = *il ne pleut pas* et *bâ°* = *le bât*. Un homme de 59 ans dit déjà *nao* (nasu), *bao* (*bât*), une fois *tsãtao* (cantare), sans cela régulièrement *â*. Comme toujours, les femmes se mettent plus facilement sur la voie de la diphtongaison que les hommes. Mme Rime, 63 ans, m'a offert trois fois autant de cas de *ao* que son mari, âgé de 59 ans. Mme Tornare, boulangère, 40 ans, dit très souvent *ao*, tandis que son mari, son aîné d'un an seulement, se borne à terminer quelques infinitifs en *ao*. En comparant la prononciation d'une jeune femme de 30 ans à celle d'un homme du même âge, on se trouvera presque toujours en face d'une diphtongaison très nette de la part de la femme, et d'un mélange de la part de l'homme. La dernière génération, c'est-à-dire tous les enfants, se range du côté des mères et prononce définitivement *ao*. On ne parle pas sans raison du toit paternel, mais de la langue maternelle. A la campagne, le père quitte la maison de bonne heure pour vaquer à ses travaux, au milieu desquels on le voit, taciturne et souvent isolé, toute la journée. Tel père parle plus, en été, à ses bêtes qu'à ses enfants. La mère, qui passe beaucoup plus de temps à la maison, en société, à cuisiner, à laver, parle beaucoup plus. S'il faut dire 10 000 fois *pala* pour arriver à dire *paola*, il est évident que la nouvelle façon de prononcer apparaîtra plus vite dans le langage de la femme que dans le parler plus rare et plus lent de l'homme.[1] Comme la

[1] Faut-il aussi faire valoir une certaine prédisposition psychologique de la femme en faveur de toute mode nouvelle? Comparez le mot d'un sujet valaisan rapporté par Gilliéron (*Patois de Vionnaz*, p. IV): „Autrefois la chambre où nous sommes, on la nommait *lɔ payl*ə, maintenant nous l'appelons *la tsãbra*, et ma femme, qui veut être plus fine que nous, la nomme *kabinę*". Les anciens pensaient autrement, voir les citations de Platon et de Cicéron dans Schuchardt, *Vokalismus d. Vulgärl.*, I, p. 2. Le principe de la fréquence a été vivement attaqué de la part de plusieurs savants (cf. Wechssler, p. 482), mais, tout en reconnaissant la valeur de quelques-uns de leurs arguments, je ne crois pas devoir

langue s'apprend autour du foyer, non aux champs, il est clair que les enfants suivront plutôt l'exemple des femmes.[1]

Je n'ai pas remarqué de prédilection des sujets pour *ao* en proclise ou en position interne. Madame Tornare prononce par exemple *ši dę me fow mǫ = ce doigt me fait mal, tẓow na püdz = tuer une puce,* etc. Toutefois le fait qu'on trouve en proclise l'étape la plus avancée *oe,* ne prouve pas que l'évolution est plus ancienne dans cette position, mais seulement qu'en proclise l'échelle vocalique se parcourt plus vite que sous l'accent. Je considère la diphtongaison proclitique comme secondaire, et, en effet, je ne l'ai pas rencontrée chez des personnes qui ne transformaient pas l'*â* accentué.

M. Tornare n'opère l'échange de *â* contre *ao* qu'à l'infinitif. Cela doit être un pur hasard.

En théorie, une diphtongaison devrait être le résultat d'un changement d'accentuation. Il m'est impossible de le prouver dans le cas qui m'occupe. En attendant, j'ai cherché à vérifier si certains voisinages consonantiques n'étaient pas propres à favoriser l'évolution et à la mettre un peu en lumière. Voici ce que j'ai trouvé.

Les plus anciens sujets interrogés m'ont paru avoir une tendance à prononcer *ao* après ou avant une *labiale*. Le sujet Limat, originaire du canton de Vaud, qui prononce habituellement *ā,* non *â,* a dit *chrāblo, χlā, fāvr, tsātā,* etc., mais *fumâ, bâ, nâ, pâ,* avec une préférance marquée pour *â* dans un entourage labial. Mme Louise Rime, 46 ans, dit généralement *a*, mais *tsaomo, domao* (*mardi*), *bao*. Une petite fille de 13 ans avait une tendance à prononcer *pâdzo* (*pouce*) à la place de *pādzo*. Cette même tendance s'est retrouvée ailleurs. Peut-être *a* latin s'est-il transformé en *a* d'abord sous l'influence des labiales, sous laquelle le nouveau son *ā* s'engage maintenant dans l'évolution *â — ao*.

Ce que nous appelons un son, est en réalité la somme d'articulations combinées: le son n'est unique que pour notre oreille. Comme une ligne, droite pour notre œil, apparaît ondulée

abandonner le principe. Comme un mot que nous écrivons très fréquemment, prend un caractère de sigle, de même nos organes acquièrent une certaine paresse à prononcer un mot mille fois répété. Ainsi, il arrivera à un grammairien de dire *part'cipe,* mais pas de dire *al'bi* pour *alibi, char'vari* pour *charivari*.

[1] Passy, *Étude sur les changements phon.* p. 23: „En général, c'est le système phonique de la mère qu'imite l'enfant".

sous une loupe, chaque voyelle, surtout longue, contient des éléments de diphtongue. L'analyse physiologique d'une voyelle isolée nous montre, outre des sinuosités plus ou moins régulières et caractéristiques correspondant aux vibrations de la langue, trois périodes du mouvement organique: *la tension*, *la tenue* et *la détente*. Ces trois périodes sont très visibles par exemple sur la figure 158 (voyelle *a* grave) du livre de M. Rousselot (*Principes* II, p. 355). La langue s'élève progressivement jusqu'à un écart de 5 mm (sur le tracé, correspondant à un déplacement réel de la membrane exploratrice de 0 mm 31) de la base de repos. Le timbre varie entre la ς_1 et $ré_2$. Un léger changement d'intensité amène une diphtongue (voir p. 368 et 369, tracé de la voyelle *é*). Les conditions se compliquent beaucoup pour les voyelles précédées ou suivies de consonnes. Si, en prononçant le *â* de *âne* (asinu), nous anticipons partiellement le rapprochement de la mâchoire inférieure[1] nécessaire pour *n*, la dernière partie du son *a* se fermera un peu et nous obtenons a^o, c'est-à-dire la première étape de l'évolution *a* — *ou*. Mais j'avoue volontiers que cette explication n'est valable que pour *a* + labiale; le groupe inverse donnerait plutôt lieu à *oâ*.

Que le point de départ soit une assimilation partielle de *a* à un son voisin ou non, il n'est pas permis de parler ici de la loi générale de moindre effort qu'on a si souvent invoquée pour expliquer la marche du langage. Même en admettant un essai d'assimilation imparfaite, *ao* représente un plus grand effort que *a*; la composante *a* oblige à ouvrir la bouche davantage qu'antérieurement, et nous articulons deux sons au lieu d'un. Seule l'intensité du souffle paraît diminuée. Si l'on compare la transformation, où entrent en cause la phonétique et l'analogie, de *pala* (palata) en *paolaoy'*, on sera obligé de reconnaître que l'évolution linguistique n'a pas exclusivement la tendance de *raccourcir* et d'*aplanir*.[2]

La loi que nous discutons a également amené, dans la bouche de quelques jeunes personnes, une autre complication. En général, la jeunesse prononce des mots tels que *puǫrta*, *kuǫ*, *puǫrte* (porta subst., corpus, portat verbe), etc. comme les

[1] Pour ne parler que de cette partie de l'articulation.

[2] M. Passy, *Étude sur les changements phon.* p. 227, a raison de dire que le vieux français *chevalzt* demande un effort plus considérable que le latin caballicet.

autres générations; cependant les sujets Pierre Rime (13 ans), Louis Rime[1] (13 ans), André Pipoz (15 ans), César Rime (11 ans), Marie Repond (15 ans), Célina Chollet (14 ans), Emma Tornare (13 ans), et probablement beaucoup d'autres encore, prononcent *pwaorta, kwao, pwaorte,* etc. C'est là un nouveau cas de *phonétique analogique,* plus intéressant que celui cité p. 215—216, car cette fois la loi n'englobe pas seulement tous les *a* existants, mais encore *ǭ,* le son le plus rapproché.

VI.

Conclusion.

Je suis bien loin d'avoir épuisé mon sujet; j'aurais dû m'arrêter encore à certaines tendances que j'ai aperçues dans la prononciation de la jeunesse, comme l'allongement progressif de quelques voyelles autrefois atones, maintenant accentuées: *tsārǫ* (caballu), *vuǭri* (waritu), etc. ou de quelques consonnes: *dəlō* (die lunae), à la palatalisation de l'*n* dans *vini* = *viñi* (venire) qui devient de plus en plus générale, à des cas de métathèse: *fəni9ra* devient *fərni9a* à travers *fərni9ra, frmya* = *frəmya* à travers *frmya,* et à d'autres phénomènes plutôt individuels.[2] Mais mes matériaux sont insuffisants à cet égard et j'ai hâte de terminer. On voudra toutefois me permettre de résumer mes observations en quelques conclusions que je donne pour ce qu'elles valent, étant donnée l'étroitesse de mon champ d'activité. Bien que les souvenirs de mes nombreuses pérégrinations dialectologiques me disent que les mêmes conditions se répètent un peu partout, je tiens à ne pas trop généraliser les résultats de l'enquête faite dans un seul village, et mes conclusions se rapporteront surtout au parler de Charmey. Les éléments constitutifs d'un parler de village sont les mêmes ailleurs, mais ils peuvent entrer en d'autres combinaisons. On rencontrera des patois où l'influence du français domine davantage, où les lois phonétiques concernent d'autres cas, moins saillants, où la population est très mélangée, où la proximité de plusieurs types dialectaux amène un genre de diversité dont je n'ai pas eu l'occasion de parler. Le degré d'unité ne sera donc pas le même dans d'autres villages.

[1] Appartenant à diverses familles du même nom.

[2] Il se peut aussi que certains caractères de l'évolution du patois de Charmey ne m'aient pas frappé.

Cependant il importe de constater qu'à Charmey, où toutes les conditions sont plutôt favorables à l'unité, la diversité est beaucoup plus forte que je ne me le serais imaginé après une courte visite. La liste de M. Zimmerli, par exemple, bien uniforme et bien concordante avec celles d'autres endroits du canton, ne trahit pas la moindre lutte. Tous les *a* latins y apparaissent sous la forme de *a*, on ne voit aucune trace du démembrement de ce son, de l'incertitude avec laquelle *a* et *ao* alternent dans la prononciation de la génération moyenne. C'est que M. Zimmerli ne transcrit qu'un parler individuel, qu'il uniformise inconsciemment, comme cela arrive à chacun de nous, lorsque nous ne pouvons et ne voulons pas faire une étude approfondie. M. Zimmerli visait autre chose qu'une comparaison détaillée de nos patois: il étudiait la limite franco-allemande dans le passé et dans le temps présent.

L'unité du patois de Charmey, après un examen plus attentif, est nulle; l'influence du français se fait sentir un peu dans la flexion, beaucoup dans la syntaxe patoise, très fortement dans le vocabulaire; on entend parler d'autres dialectes fribourgeois, qui, sans exercer une influence notable sur l'évolution du patois de Charmey, en détruisent quelque peu l'unité par le maintien de certaines articulations étrangères, en dépit de toute volonté d'assimilation; l'analogie a créé toutes sortes de formations morphologiques qui continuent à se disputer la première place; la langue a cessé d'enrichir son bagage lexicologique, mais le patrimoine surabondant offre plus souvent qu'on ne le pense plusieurs termes pour exprimer la même idée; le même mot est prononcé différemment, par tous les habitants du village, des plus âgés aux plus jeunes, selon le rythme de la phrase; enfin, *last not least*, le patois est sillonné d'une bonne demi-douzaine de lois phonétiques, dont quelques-unes très caractéristiques ($\vartheta = h$, $\varrho = \varrho^{v}$, $a = ao$) et embrassant ($a = ao$) une très grande portion du vocabulaire; tout cela sans compter les petites inflexions phonétiques propres à l'individu, les différences du langage intérieur, qui président aux choix des mots, des formes, règlent la rapidité du discours, etc.

Étudions la valeur de chacun de ces éléments destructeurs de l'unité du patois.

Les emprunts faits à la langue française séparent les jeunes des vieux, symptômes d'une transformation de civilisation qui ne nous occupe pas en ce moment. Ils n'émeuvent pas la population de Charmey, plus que tolérante vis-à-vis de la langue

littéraire. Le sujet Pillonel, le régent Dessarzen, ont pu conserver intact ou contaminé leurs accents étrangers, sans rencontrer la moindre hostilité de la part de leurs concitoyens. Les choses ne se passent pas ordinairement comme dans le cas cité par M. Wechssler (p. 377 n. 2), où un jeune élève de lycée de provenance étrangère est persécuté à cause de son dialecte. Rien ne dénote à Charmey une tendance à forcer les éléments étrangers à s'assimiler. M. Wechssler, loin d'ériger cette nécessité en principe, va cependant trop loin encore, en parlant d'une tendance autoritaire de la part des plus forts.[1] Je préférerais parler d'une tendance involontaire d'assimilation de la part des plus faibles, des intrus qui ont bien de la peine à conserver leurs anciennes habitudes phonétiques, comme le démontre le cas du sujet Limat. Les différences morphologiques ou lexicologiques sont peu saillantes. Il s'agit, dans presque tous les cas, de formes ou mots coordonnés dans l'esprit; le sujet aurait pu se servir tout aussi bien de l'autre forme ou mot. Leur emploi n'est pas un critère distinctif d'une partie des habitants. Certaines formes verbales cependant appartiennent en propre à la jeunesse, mais elles ne sont pas très nombreuses. Les lois qui régissent les doublets phonétiques du genre de *i vā = il veut* ~ *i vu ala = il veut aller* laissent peu de marge à l'individu. Les cas douteux, comme *ā* ou *u de pâqe* (*œuf de Pâques*), sont rares, la question s'il faut employer l'une ou l'autre des variantes phonétiques, est généralement tranchée d'avance. Cette loi, observée par tous les habitants d'une façon presque identique, ne trouble l'unité du patois de Charmey qu'en tant que la prononciation des formes liées n'est pas tout à fait la même dans les différentes générations. Les vieux disent encore *pχœ pa = pleut pas*, tandis que tous les habitants en-dessous de 60 ans prononcent *pχu pa*, etc. Cette différence est minime. Restent les lois phonétiques qui constituent, dans le cas spécial, grâce à leur caractère incisif et universel, une forte atteinte à l'unité du parler local. N'exagérons rien toutefois. Les consonnes représentent l'élément stable du langage.[2] Seule la loi qui remplace *l* par *y*

[1] „So ergibt sich uns aus der unmittelbaren Beobachtung die Tatsache, daſs innerhalb einer Sprachgemeinschaft ein beständiges Streben nach Erhaltung und Ausgleichung wahrzunehmen ist" p. 378. Ne pourrait-on pas dire avec le même droit Streben nach Differenzierung?

[2] Tout le contraire a lieu dans l'allemand bernois, dont le vocalisme est plus constant que le consonantisme.

est rigoureuse, la perte du *r* et le changement de *ϑ* en *h* ont encore un caractère trop capricieux pour peser dans la balance; *ϑ* = *h*, facile à constater, est encore dans ses commencements. L'évolution des voyelles n'est marquée que par trois lois sensibles, dont l'une: *aⁿ* = *a* est à peine perceptible, dont les autres: *ę* = *ęʸ*, *å* = *ao* séparent assez nettement la deuxième et surtout la troisième génération de la première.

Le degré de diversité du patois de Charmey peut donc être représenté sommairement par le tableau suivant:

		Ire génération 90 — 60 ans	IIe génération 60 — 30 ans	IIIe génération 30 ans —
Consonnes	*ł*	*ł*	*ł* et *y*	*y*
	ϑ	*ϑ*, mais *hǫw*, *ha* = *ces*, *cette*	*ϑ*, mais *hu*, *ha*; rarement *ho* = *tu* interrogatif	*ϑ*, mais *hu*, *ha*, assez souvent *ho*, *hə* = *tu*, *il* interrogatifs
	ϑr	*ϑr*	*ϑr*, rarement *hr*	dito
Voyelles	*a°*	*a°* (et *ā*)	*ā*	*ā*
	ę	*ę* (et *ęʸ*)	*ę* et *ęʸ*	*ęʸ*
	å	*å*	*å* et *ao*	*ao*

Le nombre des traits au-dessous des caractères indique l'importance du phénomène. Nous constatons en première ligne, à propos des lois aujourd'hui en action, l'unité relative des générations I et III, vis-à-vis d'une grande hésitation de la part de la génération II. La période d'épanouissement des lois est l'âge de 30 à 60 ans, l'âge où l'on parle avec énergie, où l'on a quelque chose à se dire.

Notre tableau, qui n'a évidemment qu'une valeur approximative, est plus exact pour les hommes que pour les femmes, qui anticipent souvent le résultat de la colonne suivante (voir les pp. 205, 209, 211, 218, 219). J'attacherais moins de valeur à cette petite découverte, si l'histoire de la langue française ne confirmait pas la chose. Pour le vieux français, nous manquons de matériaux, mais on pourrait peut-être tirer profit des rimes des poétesses, si on les étudiait attentivement à ce point de vue. Cependant

je rappelle en passant que c'est dans la bouche d'une femme, la reine Aélis de Champagne, qu'est mise la première critique de prononciation: „*La roïne n'a pas fait que cortoise, qui me reprist, ele et ses fiz li rois. Encor ne soit ma parole françoise, si la puet on bien entendre en françois*“ (Conon de Béthune, *Mout me semont Amors,* en 1182). Le langage de Marie de France se distingue déjà par certaines négligences, surtout de flexions. L'ouvrage de Thurot contient un bon nombre de passages qui prouvent tous que les femmes accueillaient avec empressement toute nouveauté linguistique.[1] Je cite les principaux passages, au fur et à mesure qu'ils se rencontrent dans les deux volumes.

I, 3. Tory: „Les dames de Paris, au lieu de *a* prononcent *e* bien souuent, quant elles disent: *Mon mery est a la porte de Peris ou il se fait peier.*“

I, 205. Restaut: „les deux *ss* qui terminent l'imparfait du subjonctif de tous les verbes doivent toujours se prononcer fortement ... Cependant on les supprime très-communément dans la prononciation, et rien n'est plus ordinaire que d'entendre dire tous les jours à quantité d'honnêtes gens et surtout aux dames, *il fallait que j'écrivis, il voulait que j'allas avec lui, il attendoit que j'eus dîné.*“

II, 24—25. Tory: „les dames de Paris, pour la plus grande partie, obseruent bien ceste figure poetique de l'apostrophe [c'est-à-dire amuïssement] en laissant le *s* finalle de beaucoup de dictions: quant en lieu de dire *nous auons disne en ung jardin, et y auons menge des prunes blanches et noires, des amendes doulces et ameres, des figues molles, des pommes, des poires et des gruselles,* elles disent et prononcent *nous auon disne en ung iardin, et y auon menge des prune blanche et noire, des amende doulce et amere, des figue molle, des pome, des poyre et des gruselle.*“

II, 169. Villecomte: les femmes „poussent quelquefois leur négligence jusqu'à dire *c'est un menteu, c'est un causeu, c'est un craqueu,* etc.“

II, 271. Erasme: „Idem faciunt hodie mulierculæ Parisinæ, pro *Maria* sonantes *Masia,* pro *ma mere, ma mese.*“

[1] Excepté les cas où leur prononciation est expressément qualifiée de recherchée et précieuse.

II, 276. Poitiers: „Quelques précieuses disent *pindaliser*“ (pour *pindariser*).

Domergue: „Un lapin *angola,* disent les femmes.“

II, 300. Boulliette: On voit „bien des gens, surtout parmi les femmes molles et délicates . . . qui, mettant *li* à la place de *ill* [*l*], prononcent *consélier, feuliage, boulion.*“

II, 479. Du Val reproche aux Parisiennes de prononcer „*cousaine, raçaine, voisaine,* pour *cousine,* etc.“

On trouvera d'autres citations en se servant de l'index (sous *dames, commères, femmes, Arthénice*). Les Précieuses du XVIIe siècle ont probablement eu une assez grande influence en matière de prononciation. On leur attribue communément l'emploi de l'*r* uvulaire qu'elles auraient adoptée, sans l'inventer, pour se distinguer du vulgaire qui prononçait l'*r* roulée. Ce son continue aujourd'hui à conquérir les milieux surtout citadins, et se répand énormément hors de France, principalement dans le Nord de l'Europe. Nous assistons à un mouvement phonétique international, dont il serait intéressant d'étudier en détail l'extension graduelle.

D'après notre tableau, la seule diversité notable est celle qui sépare les générations. Je n'ai pu constater aucune divergence entre les différents quartiers de la commune, pourtant très éloignés les uns des autres. J'ai été très surpris de retrouver dans le village voisin de Cerniat, situé au pied de la Berra, sur l'autre rive du torrent appelé Javroz, à environ trois quarts d'heure de Charmey, des conditions phonétiques absolument identiques.[1] A Cerniat le parler des jeunes s'éloigne de celui des vieux de la même façon et au même degré qu'à Charmey. Le langage de deux vieillards choisis dans les deux villages est plus ressemblant que celui de deux individus représentant différentes générations et choisis dans le même village. Un seul mouvement phonétique embrasse les deux endroits. Cela est d'autant plus curieux que les populations ne se mélangent et ne se rencontrent guère. Et pourtant les deux jeunesses ont une prononciation si uniforme, qu'elles semblent s'être donné le mot. Il n'est permis de parler du patois de Charmey comme type qu'en établissant une moyenne

[1] A Châtel-sur-Montsalvans, le premier village qu'on rencontre sur la route de Bulle, je n'ai demandé qu'une liste. Elle me permet de croire que les conditions phonétiques n'y sont pas tout à fait les mêmes qu'à Charmey-Cerniat. A la place de *ę* j'ai entendu un *e* moyen, pour *å — ao* : *ǭ* ou *ǫǫ*. Le sujet avait 25 ans.

entre les diverses générations, en choisissant par exemple les gens de 30 à 60 ans. Cette génération ne représente qu'imparfaitement, aux yeux de la science très exacte, le vrai parler du village. La constatation que les mêmes circonstances se retrouvent ailleurs rend l'établissement d'un type charmeysan encore plus illusoire. Rigoureusement, il n'y a pas d'unité dans le parler de Charmey, parce que les générations ne sont pas d'accord, et cette unité est d'autant moins une réalité que d'autres villages peuvent être arrivés au même point de l'évolution linguistique.[1]

On s'en convaincra en comparant les formes suivantes:

	Charmey Niquille Louis 52 ans	Cerniat Charrière Louis 51 ans	Cerniat Overney Ernest 15 ans	Charmey Pipoz André 15 ans
le miel	*lə mẹ^{y}*	*lə mẹ*	*lə mẹ^{y}*	*lə mẹ^{y}*
est doux;	*ɬe dā*	*ɬe (ye) dā*	*le dā*	*le dā*
neuf	*nọw*	*nọw*	*nu*	*nu*
pommes;	*pọme*	*pọme*	*pọme*	*pọm̄e*
un bon	*õ bõ*	*õ bõ*	*õ bõ^{n}*	*õ bõ^{n}*
livre;	*lẹ^{y}vro*	*lẹvro*	*lẹ^{y}vro*	*lẹ^{y}vro*
l'âne	*l'âno*	*l'âno*	*l'aono*	*l'aono*
a perdu	*ɬa pẹrdü*	*ɬa pẹrdü*	*la pẹrdü*	*la pẹrdü*
son bât;	*šõ bâ (— bao)*	*šõ bâ*	*šõ bao*	*šõ bao*
chaudière;	*tsọwdẹ^{y}r*	*tsọwdẹr*	*tsudẹ^{y}r*	*tsudẹ^{y}r*
il chantait;	*tsãtâve*	*tsãtâve*	*tsã^{n}taove*	*tsãtaove*
un œuf	*õn a^{o}*	*õn ā*	*õ^{n}n u*	*õ^{n}n ā*
de Pâques;	*de pâtχe*	*de pâtχe*	*de paotχe*	*de paotχe*
une belle	*õ bi*	*õ bi*	*õ^{n} bi*	*õ^{n} bi*
paire	*pâ*	*pâ*	*pao*	*pao*
de bœufs;	*de bā*	*de bā*	*de bā*	*de bā*
en veux-tu;	*nẽ vọwϑo*	*nẽ vuϑo*	*nẽ vuϑo*	*nẽ vuϑo*
des fèves.	*dey fâve*	*dī fâve*	*dī faove*	*dī faove*

On remarque bien quelques différences personnelles; ainsi le sujet Niquille a vis-à-vis du sujet Charrière une prononciation

[1] Je ne parle que de la prononciation; dans le vocabulaire, par exemple, les parlers de Charmey et de Cerniat sont peut-être différents, bien qu'on n'ait pas pu me citer des exemples.

plus avancée de e — e'', plus retardée de $a^c = \ddot{a}$; mais le mouvement phonétique est absolument le même.

Ce lien mystérieux qui unit l'évolution des deux villages prouve qu'on a tort d'attribuer les changements phonétiques uniquement à la transmission du parler d'une génération à l'autre; car, comment se ferait-il alors que les jeunesses de Charmey et de Cerniat se fussent avisées de différer dans les mêmes détails de la langue de leurs parents? Cet accord reste inexplicable, si l'on n'admet pas un principe commun à plusieurs milieux qui, indépendamment les uns des autres, transforment leurs prononciations dans le même sens, non pas en généralisant leurs propres négligences, mais en obéissant à une loi supérieure. Je ne comprends pas très bien non plus comment on se figure que les enfants du même village arrivent à faire tous les mêmes fautes, à moins de continuer une tradition. On a trop accentué, dans les derniers ouvrages sur les lois phonétiques, le rôle de l'enfance. M. Passy (*Étude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux*, p. 231) s'exprime ainsi: „tous les changements de prononciation appréciables — tous ceux dont nous pouvons tenir compte — partent de l'enfant“ et il cite Darmesteter, *Vie des mots*, p. 7: „L'enfant altère et corrompt les mots qu'il ne peut pas encore bien prononcer. Souvent il est corrigé par les parents, les maîtres; quelquefois il se corrige lui-même; mais souvent encore il garde en grandissant les défauts de prononciation qu'il s'est lui-même donnés, et il arrive à l'âge d'homme avec une prononciation déjà faussée. Ces corruptions se propagent de l'individu à la génération contemporaine de la famille, du hameau, du village, du district; elles font tache d'huile et deviennent des faits de langue.“[1] De même H. Paul, *Prinzipien*[3], p. 58: „Man wird wohl sagen können, dafs die Hauptveranlassung zum Lautwandel in der Übertragung der Laute auf neue Individuen liegt.“ Pour moi, je n'approuve pas cette manière de voir. C'est donner une solution un peu mesquine à un grand problème qui occupera la philologie tant

[1] Nous retrouvons les mêmes opinions à peu près dans les débats Wundt — Delbrück — Sütterlin, cf. Delbrück, *Grundfragen der Sprachforschung*, p. 97: „Unter diesen Umständen ist es begreiflich, dafs neuere Sprachforscher an die Stelle der Vererbungstheorie die Einübungstheorie gesetzt haben, die sich in den Satz zusammenfassen läfst, dafs der Lautstand einer Sprache sich darum verändert, weil es der nachwachsenden Generation immer nur unvollkommen gelingt, das Gehörte nachzuahmen“. M. Wechssler cependant n'est pas convaincu, *Giebt es Lautgesetze?* p. 435.

qu'elle existera. Remarquons bien que cette théorie ne satisfait pas non plus ses défenseurs. M. Passy se hâte d'ajouter en note à sa loi catégorique: „excepté peut-être un certain nombre de réductions". Les augmentations d'intensité (p. ex. les diphtongaisons) seraient donc à mettre sur le compte des enfants qui auraient mal prononcé, c'est-à-dire avec trop d'énergie, les uns comme les autres, les fluets comme les robustes, tandis que les réductions (p. ex. la chute d'une consonne?) seraient dues en partie aux grandes personnes. On voit bien ce que ce système a d'irrégulier et la trop grande part qu'il fait à l'arbitraire. Les lois phonétiques ne sont pas identiques, selon moi, avec les *défauts* de la prononciation enfantine, avec des phénomènes comme *ges mira* pour *laisse-moi, pizin', epal* pour *cuisine, étoile*. Ces défauts des petits Français constituent des *possibilités* de transformations phonétiques qui se retrouvent comme lois génériques dans certaines phases des langues romanes, mais ils n'indiquent pas du tout *la marche que la langue française suit actuellement*. Le mot enfantin *trõkiy* = *tranquille* (Passy, p. 233) contient deux fautes, l'une individuelle et non symptomatique ($l = y$), l'autre générique et accusant le mouvement du parler commun ($\tilde{a} = \tilde{o}$). L'enfant dit $\tilde{o}$, grâce à une loi phonétique en évolution. Il entend dire ainsi autour de lui, il est prédisposé à prononcer de cette manière.

Les dames parisiennes qui prononcent *œ* pour *o*, particularité qui „paraît tenir à l'habitude de sourire d'une manière affectée" (Passy, p. 248) ont-elles eu cette mauvaise habitude dès leur jeune âge? Quel est ce mauvais vent qui fait sourire d'une manière affectée toutes les jeunes filles de Paris? Et enfin, si la loi formulée par M. Passy était la vraie et la bonne, dissipant tout mystère, comment cet auteur se laisserait-il arracher à la fin de son étude ce franc aveu: „en somme, ce que nous savons sur les causes premières des changements phonétiques est bien peu de chose". A la bonne heure! Mais alors il ne fallait pas dire deux pages plus loin, dans le résumé: „la principale cause de cette instabilité, c'est l'imitation imparfaite, par les enfants, du langage des adultes".

C'est dans un tout autre sens que M. Rousselot prétend que le principe de l'évolution est dans l'enfant (*Revue des patois g. r.* V, 412), car l'auteur continue en parlant de tendances absolues et héréditaires. M. Wechssler ne paraît pas l'avoir compris, puisqu'il range M. Rousselot parmi les partisans de la „*Einübungstheorie*".

Le changement de *â* en *ao* n'est pas propre au parler de Charmey-Cerniat: je l'ai retrouvé dans maint endroit du canton de Fribourg, jusqu'à Cugy, près d'Estavayer. Faut-il nécessairement admettre une chaîne ininterrompue de personnes disant *ao* pour *a* allant de Charmey à Cugy? Je crois qu'on serait bien embarrassé, si on voulait relier de force ces deux villages, pour démontrer un rapport de personnes. Ne pourrait-on pas songer, à défaut d'un rapport de personnes, à un rapport de choses? Une langue ne contiendrait-elle pas en elle-même, par sa composition phonique, les éléments de son évolution? Ne serait-ce pas là le meilleur moyen d'expliquer l'accord parfait entre Charmey et Cerniat, la coïncidence partielle entre deux villages aussi éloignés l'un de l'autre que Charmey et Cugy? N'est-il pas permis de penser qu'une langue chargée de groupes de consonnes tels que *pk, ts,* etc. est sujette aux assimilations, tant que ces groupes subsistent; qu'elle devient ensuite, après la réduction de ces groupes à des consonnes simples *k, s,* encline à la sonorisation, etc.? Ainsi les lois s'enchaîneraient et les tendances actuelles seraient la dernière conséquence des tendances de jadis.[1]

Le tableau que nous avons donné plus haut prouve, du moins pour Charmey, que les lois phonétiques embrassent plusieurs générations; elles sont par exemple plus ou moins latentes dans la première, pour se manifester d'une manière irrégulière dans la deuxième et se répandre triomphalement dans la dernière. D'autres lois naissent à nos yeux parmi la jeunesse (par exemple *tsǫ = tsǫ̃*, de calidu) et montrent encore des effets variables et inconstants. Nos matériaux nous obligent à chercher les motifs immédiats d'une loi phonétique *à l'intérieur d'une génération.* La part active de l'enfant consiste à Charmey à généraliser un fait qui paraît capricieux dans la prononciation de sa mère. L'exemple le plus frappant parmi ceux qui ont été analysés me paraît le passage de *a°* à *ā*, où l'on peut vraiment parler de reproduction imparfaite. Là, il y a *discontinuité* d'une génération à l'autre. Il y a *transition* par étapes pour le phénomène de *â = ao.*

[1] Cf. les très interessantes *Réflexions sur les lois phonétiques* (*Mélanges Meillet*, Paris 1902), de M. J. Vendryes, qui propose d'envisager les „lois phonétiques", qu'il appellerait plutôt „tendances phonétiques", à un point de vue plus général. Il dit entre autres (p. 116): „Tout changement phonétique porte donc, non sur un phonème déterminé, mais sur l'ensemble de l'articulation, et l'altération d'un phonème suppose l'altération concomitante de plusieurs autres phonèmes".

Pour expliquer l'accord des enfants qui, suivant la théorie de la reproduction fautive (*„Einübungstheorie"*), amèneraient une évolution phonétique, Wundt et ses partisans invoquent l'influence de je ne sais quels individus plus autorisés que d'autres. Cela n'étonne pas de la part d'un psychologue! Les lois naîtraient dans la bouche de l'*individu* et se généraliseraient dans des conditions favorables. Delbrück, *Grundfragen*, p. 98, dit: „Den hauptsächlichsten Grund, warum die Mehreren den Wenigen nachahmen, darf man wohl in dem persönlichen Einfluſs der Wenigen suchen". Mais alors, comment s'explique le changement de l'articulation des débutants, et comment faut-il que ces débutants soient faits pour devenir influents? Faut-il être un enfant de riche ou de maître d'école pour jouer un rôle dans l'évolution linguistique?

Nos matériaux n'offrent aucune trace d'influence personnelle. La formule *dǫw pā* (*du pain*) peut devenir *du pā* dans la bouche de n'importe quelle personne. La faute *du pā* ne devient loi qu'après avoir été faite indépendamment par un très grand nombre de personnes. Seules les fautes génériques ont des chances de s'imposer. Quel travail ai-je au fond accompli à Charmey? J'ai étudié, d'une façon sommaire, environ *50 langues individuelles* et je n'y ai rien trouvé d'individuel.

Je me garderai bien d'écarter l'imitation de mon système. Sans elle, il est impossible de s'expliquer l'infiltration, dans de nouveaux foyers, de lois émigrantes, et j'ai peut-être eu tort de considérer comme spontanées des évolutions qui viennent de loin. Mais en tout cas l'imitation est surtout *inconsciente*. Même des lois comme celle qui fait dire *vuho* pour *vuðo* (*veux-tu*), que l'observateur constate sans aucun effort, échappent totalement à l'observation locale. Le sujet qui vient de prononcer *vuho* proteste qu'il ne s'exprime jamais ainsi. M. Rousselot dit très bien (*Principes* I, 35): „En général, on (c'est-à-dire celui qui parle) cherche à savoir non *comment* on dit, mais *ce* qu'on dit. Dès que le sens apparaît nettement à l'esprit, on néglige le son. D'où il suit qu'à moins d'en avoir fait une étude spéciale, nul ne sait comment il parle, ni (si ce n'est dans des cas très particuliers) comment les autres parlent". Une famille de Charmey, se composant de membres d'âges très divers, à laquelle je m'efforçais de faire saisir les nuances de prononciation qui les distinguaient, était bien surprise d'apprendre ce manque d'unité. Donc nous ne parlons pas la même langue, s'écria l'un des fils. Mais il

disait cela pour rire, et, sans en avoir l'air, on fit bien comprendre au pauvre philologue que toutes ces nuances n'avaient pas la moindre importance. Le paysan n'a aucun respect de son patois, il corrigera peut-être de grosses fautes qu'il remarquera dans la prononciation d'un de ses enfants, par peur du ridicule, mais il n'entendra pas et ne blâmera pas les détails de la vraie évolution phonétique qui différencient insensiblement les générations.

Enfin l'état des choses que nous avons observé à Charmey ne donne pas raison à ceux qui croient encore à l'infaillibilité des lois phonétiques. Les personnes ne jouent pas un rôle très important dans la transformation de la langue, mais bien les mots. Nous avons vu, en discutant le problème de *ϑ* = *h* succomber d'abord *ϑǫw* = *ces,* puis *ϑa* = *cette,* ensuite *vuϑo,* etc. = *veux-tu, ϑr* = *hr,* et l'étape du changement complet de *ϑ* en *h,* qui existe ailleurs, n'est pas encore arrivée dans ce village. Au lieu de toujours chercher les raisons pour lesquelles certains mots se soustraient à l'action des lois phonétiques, ne serait-il pas bon d'examiner une fois pourquoi elles agissent aussi radicalement? Cela me paraît tout aussi difficile à comprendre. La brochure de M. Schuchardt, *Über die Lautgesetze,* est encore pour moi le livre de chevet du philologue. J'ai tellement fait miennes ses opinions que je ne les cite pas dans cette petite étude, et j'en demande bien pardon à l'auteur. Mon travail n'est qu'une illustration des formules qu'il a établies en se basant sur un matériel énorme tiré de langues de la structure la plus diverse. L'accord qui règne entre ses formules et mes constatations, faites sur le patois d'un seul village, m'autorise à publier ces quelques conclusions. Mais j'aurais tort, si je ne citais pas en terminant celui qui m'a initié à tous ces problèmes difficiles, mon vénéré maître et ami, M. Morf, de qui je tiens aussi que le moindre fait linguistique est susceptible de conduire à une conclusion importante.[1]

[1] Au moment où ces pages achèvent de s'imprimer, je reçois, trop tard pour en profiter, l'excellent livre de M. E. Herzog, *Streitfragen der romanischen Philologie.* Halle 1904. La plus grande partie de ce premier fascicule (p. 1—81) est occupée par un examen critique de la *Lautgesetzfrage,* plein d'idées nouvelles et séduisantes, appuyées par une riche documentation. Je constate avec plaisir que l'auteur écarte, comme moi, la théorie basée sur les fautes enfantines, et reconnaît dans l'alternance des générations le vrai principe de l'évolution phonétique (*Ablösungsprinzip*).

Berne. L. GAUCHAT.

Die Zehnerzahlen in den romanischen Sprachen.

Die Numeralien bieten in den romanischen Sprachen eine Reihe lautgeschichtlicher Probleme dar, welche meines Wissens noch keine zusammenhängende Darstellung gefunden haben. In der vorliegenden Arbeit soll einer Frage besondere Aufmerksamkeit geschenkt werden, nämlich der Entwicklung der lateinischen Zehnerzahlen in der gesammten Romania. Obgleich bewährte Forscher dieses Problem schon ihrer Kritik unterzogen und verschiedene Lösungen vorgeschlagen haben (D'Ovidio, *Z. f. r. Ph.* VIII; Rydberg, *Mélanges Wahlund*), ist doch noch nicht alles klargestellt, und man wird mir erlauben, einige neue Gesichtspunkte in die Beurteilung dieses Themas einzuführen.

Folgende Hauptfragen sollen einer näheren Betrachtung unterzogen werden:

I. Die klassischen und vulgärlateinischen Formen in ihrem gegenseitigen Verhältnis.
II. Die Betonung der lateinischen Zehnerzahlen (*vīgintī* oder vigínti; *quadrāginta* oder quadragínta).
III. Die romanischen Formen von viginti und triginta.
IV. Die übrigen Zehnerzahlen im Romanischen.

I.

Die klassischen und vulgärlateinischen Formen in ihrem gegenseitigen Verhältnis.

Die hochlateinischen Formen der Dekaden sind mit Angabe der Quantität folgende:

vīgĭntī, trīgĭntā, quadrāgĭntā, quīnquāgĭntā, sexāgĭntā, septŭāgĭntā, octōgĭntā,[1] nōnāgĭntā.

[1] Über die Frage eines *octuaginta* cf. Skutsch, *Plautinisches und*

Zu diesen hochlateinischen Vertretern gesellen sich nun mancherlei vulgäre Formen, welche in einigen Gruppen untergebracht werden können. Als Grundlage soll die klassische Betonung vigínti trigínta angenommen werden. Die Gründe für diese Voraussetzung werden im folgenden Kapitel zur Sprache kommen.

A. *vīgínti.*

Zu vīgínti sind folgende vulgärlateinische Formen erhalten, welche ich gröfstenteils der interessanten Zusammenstellung von Ihm, *ALL* VII, 65 ff. entnehme:

I. Typus: **vinti.** 1. *CIL* VIII, 8573.[1] 2. Wilmans, *Exempla Inscriptionum,* n° 569,[2] *CIL* VI, 19007. 3. *Rheinisches Museum,* 44, 485[3] (vgl. 45, 158). 4. Rossi, *Roma sott.* II, tav. LV, 10.[4] 5. *Vintimilio*[5] (Varianten: *vindimilia, vintimilia, vigintimilia, vigintimilio, ventimilio*) *It. Anton.* Ed. Parthey et Pinder, 141, 246, für den italienischen Ortsnamen *Ventimiglia.*

Wie verhalten sich diese Formen zu viginti? Es ist vor allem wichtig, den Versuch zu machen, diese Formen rein lautgesetzlich zu erklären.

Der stimmhafte palatale Verschlufslaut ist noch in lateinischer Zeit vor den palatalen Vokalen *e, i* zum palatalen Reibelaut übergegangen und dabei mit *j* und *dj* zusammengefallen.[6]

Wenn ein **vījínti* ohne weiteres vom lateinischen Standpunkte aus gerechtfertigt ist, so scheint mir die Weiterentwicklung keinen grofsen Schwierigkeiten zu begegnen. Sicherlich mufste in **vijinti* früh das palatale Element zwischen den palatalen Vokalen fallen. Eine Datierung dieses Vorgangs ist kaum möglich, indessen ist vor allem darauf hinzuweisen, dafs vortoniges g^{ei} im Französ.,

---

Romanisches, p. 23; Lindsay, *Lat. Sprache,* p. 477; Brugmann und Osthoff, *Morphol. Untersuchungen* V, 35, 39.

[1] Lindsay, *Lat. Sprache,* p. 102.

[2] Ibid. p. 479.

[3] Skutsch, *Plautinisches und Romanisches,* p. 161 n.

[4] Ihm, *ALL* VII, 69 (das bei Schuchardt, *Vokalismus des Vulgärlateins* II, 508 erwähnte *vinti* entspricht hier n° 1).

[5] Schuchardt, *loc. cit.* II, 381. Es war mir nicht möglich, alle diese und die folgenden Belege persönlich zu kontrollieren.

[6] Cf. auch Ascoli, *Agl.* X, 104 n., der eine frühe Palatalisierung von $-g^{ei}$ annimmt.

Prov., Ital., Rätorom., Rum. gefallen ist.[1] also wohl eine lautliche Entwicklung, die hohes Alter beanspruchen darf.[2]

magĭstru > it. *maestro,* prov. *maistre* und *maestre* (gel.). afrz. *maistre,* rum. *maestru,* alb. *mieštru.*

regīna > it. *reina,* afrz. *reïne,* prov. *reina.*[3]

fagīna > it. *faina,* afrz. *faïne.*

sagitta > it. *saetta,* prov. *saictta,* afrz. *saette,* engad. *saetta,*[4] alb. *šete.*

pagēse > it. *paese,* prov. *pais,* afrz. *païs,* frz. *pays* (*pei* oder *peyi*).

nigellu > it. *niello,* prov. *niel,* afrz. *neel.*

quadragēsima > it. *quaresima,* prov. *carẹsma,* nfrz. *carême,* asp. *cuaraesma* und *cuaresma,* engad. *quaraisma.*

sigillum > it. (gel.) *sigillo,* altoberit. *scello,* prov. *selh* (*sagel*). afrz. *seel,* asp. *seello,* ptg. *sello.*[5]

Dies bestätigt die Auffassung, dafs ein **viinti* mit Ausfall von *g*[i] existiert haben mufs. Die uns erhaltenen Belege *cinti* würden dem Vorgang ein hohes Alter zuweisen. Von **viinti* dürfte der Weg zu *vinti* nicht weit sein; es fand eine Zusammenziehung von **viinti* > *vinti* statt, wobei wir die Qualität des *i* vorläufig noch nicht bestimmen wollen.

Den Einwand, dafs die Formen *vinti* nur Schreibfehler seien, widerlegt vielleicht der Umstand, dafs *vinti* in einer Grabschrift sich zugleich in der vulgären und hochlateinischen Form findet. Der Text dieser Inschrift verdient in extenso hier angeführt zu werden:

CAIUS IULIUS QUI
ETIANUS VIXIT AN
NIS VIGINTI QUAT
TOR MENSIBUS NOVE DIEB
US VINTI QUATTOR.[6]

Das gleichzeitige Vorhandensein beider Formen bringt uns auf den Gedanken, dafs neben der historischen Form viginti

[1] Cf. Meyer-Lübke, *Gr. d. r. Spr.* I, p. 510.

[2] Vgl. auch Densusianu, *Hist. de la langue roumaine* I, p. 113.

[3] regina ist aus der gelehrten Sprache entnommen.

[4] Ob engad. *sayetta* regelrechte Form ist? In den älteren Texten findet sich meistens *saetta.*

[5] Afrz. *saette, flael, neel, seel* werden wohl eher die ursprünglichen Formen darstellen, als *saiette, flaiel, neiel* mit hiatustilgendem *i.*

[6] Siehe oben p. 234, Inschrift nº 1.

wohl die vulgäre Gestalt schon herrschend war, wobei nicht auszumachen ist, ob *vinti* hier eher in ungenauer schriftlicher Notierung der Zwischenform **viinti* entspricht oder ob an dieser Stelle die kontrahierte Form wiedergegeben ist. Einen weitern merkwürdigen Beleg bietet uns für *vinti* ein Hexameter, der sich in folgenden sechs Zeilen findet:

Mater nomen eram, mater non lege futura;
Quinque etenim solos annos vixisse fatebor
Et menses septem diebus cum vinti duobus.
Dum vixi, lusi; sum cunctis semper amata.
Nam pueri voltum, non feminae, crede, gerebam,
Quam soli norant Agathen qui me genuerunt . . .[1]

Zerlegen wir diese Inschrift in die einzelnen Versfüſse, so erhalten wir folgendes Schema für den dritten Vers:

Ét mensés septém dĭ͡ebús cum vínti duóbus
⏑́ – | –́ ⏑ | ⏑́ – | ⏑́ ⏑ | ⏑́ ⏑ ⏑ | –́ ⏑

Die metrische Form läſst uns leider nicht erkennen, ob *vinti* ein langes oder kurzes betontes *i* besitzt, da das Zahlwort im Versfuſs sich in Position befindet, also eine Entscheidung über die Quantität des *i* nicht zuläſst. Indessen dürfte das lateinische Lautgesetz der Längung von zwei durch Kontraktion zusammenstoſsenden gleichen Vokalen hier wirksam gewesen sein. Wenn prĕhĕndo > *prēndo,* nĭhĭl > *nīl,* cŏŏperio > *cōperio,* cŏhŏrs > *cōrs* wird, so hat **vīĭntī*[2] ebenfalls ein *vīntī* (*vinti*) ergeben.[3] Läſst sich nachweisen, daſs die meisten romanischen Formen auf ein *vīntī* zurückführen, so wird auch diese Tatsache eine schätzbare Stütze der vorgetragenen Ansicht sein.

Der Einwand, daſs **vīĭntī* > **viẹnti* > **vẹnti* (cf. **quadrajẹnta, *quadraẹnta,* p. 242) ergeben muſste, ist nicht stichhaltig. Wurde *vīĭntī* in der Tat zu *vīi̯ntī* (cf. Meyer-Lübke, *Einf.* 104), so ist

[1] Siehe oben p. 234, Inschrift nº 2.

[2] **vīĭntī* besaſs noch langes vortoniges *i*, cf. *βειεντι* (*ει* = *ī*).

[3] sigillum darf hier nicht beigezogen werden, weil im Bewuſstsein des Sprechenden -illum immer Suffix blieb, eine Kontraktion daher nicht stattfand. Auſserdem besitzt das Wort vortonig kurzes *i* und hat auf weitem Umfange Suffixwechsel erfahren; cf. auch dr. *mie, ṭie* < mihi (*mī*), tibi (*tī*), Densusianu, *loc. cit.* 75.

damit durchaus nicht ausgeschlossen, dafs trotz der verschiedenen Klangfarbe des Vokals *i* eine Kontraktion stattfinden konnte.[1]

Will man diese Annahme nicht gelten lassen, so ist vielleicht an die Erhaltung des Tonvokals *ī* infolge des auslautenden *ī* zu denken; nur müfste ein solcher Vorgang schon ins Latein des 4. Jahrhunderts fallen, denn alt belegtes *vīntī* ist kaum möglich, wenn wir den Umlaut erst einzelsprachlich wirken lassen.

Zur besseren Orientierung stelle ich nochmals die Hauptpunkte zusammen:

1. *vīgintī* wird zu **vīǰintī*, indem der Verschlufslaut zum Reibelaut wird.
2. Der palatale Reibelaut fällt vortonig vor *e* und *i* und wir gelangen zu **vĭĭntī*.
3. **vĭĭntī* ist durch Kontraktion zu *vinti* geworden mit langem betontem *i*.

Dieser Vorgang dürfte Ende des 5. Jahrhunderts abgeschlossen sein.

II. Typus: **vigenti**. 1. *CIL* V, 1645. 2. Leblant, *Inscr. chrét.* n° 663 (Jahr 520).[2] 3. *βιγεντι* (Urkunden von Ravenna 591 n. Chr.). 4. Rossi, *Proleg.*, p. XLIII[3] (Lyon, 520 n. Chr.); noch weitere acht Belege. 5. *Inscriptiones regni Neapoletani* 3293.[4]

Die Erklärung dieser Gruppe scheint mir keinen Schwierigkeiten zu begegnen. Eine bekannte Erscheinung des spätern Lateins ist der Zusammenfall des *i* und *e* > *e*, infolgedessen bieten Schreibungen von *vigenti* neben viginti durchaus nichts Aufserordentliches (cf. Schuchardt, *loc. cit.* I, 461, III, 151; Seelmann, *loc. cit.*, 182).

Allein eine andere Auffassung dürfte ebenfalls in Betracht gezogen werden. Ein wirksamer Faktor, welcher die streng lautgesetzliche Entwicklung der Zahlwörter stört, ist die Formen- oder Reihenassoziation, deren Vorkommen bei den Zahlwörtern in den indogermanischen Sprachen mit besonderer Berücksichtigung des Griechischen Baunack[5] vor mehr denn 20 Jahren reichlich

[1] Auch ist eventuell schon vulgärlateinisch Erhaltung des *i* nach *j* anzunehmen, cf. pagese, etc. (Meyer-Lübke, *Gr. d. r. Spr.* I, § 105).

[2] Ihm, *ALL* VII, 69.

[3] Schuchardt, *loc. cit.* II, 55, 56; I, 461.

[4] Seelmann, *Aussprache des Lateins*, 392.

[5] *Zeitschrift für vergl. Sprachforschung* XXV, 225; cf. auch Brugmann und

nachgewiesen hat. Analogiebildungen nach den folgenden Zahlen der Zehnerreihe konnten leicht stattfinden, so dafs eine Einwirkung von -ginta (resp. *-genta*) aus auf viginti nicht ausgeschlossen wäre. Ein viginti war infolge Ähnlichkeit des Ausgangs (-ginti mit -ginta) mit den folgenden Dekaden einer Assoziation von triginta, quadraginta u. s. w. stark ausgesetzt und eine Umbildung zu *vigenti* unter dem Einflusse der folgenden Dekaden *trigenta*, das selbst wahrscheinlich analogisch gebildet[1] ist, *quadragenta* u. s. w. wäre leicht möglich.[2] Wenn diese analogische Form *vigenti* je im lebenden Volkslatein herrschend war, so würde nun ganz gleich wie vīgĭnti > *vījinti > *vinti > vinti auch eine Entwicklung von analogischem *vigenti > vienti > *venti vorauszusetzen sein. *vienti* ist uns möglicherweise in der Gestalt βιεντι überliefert, welches die Stufe nach Ausfall des intervokalischen palatalen Reibelautes darstellt. Auch die Form *vienti* des Grammatikers Vergilius[3] würde die Existenz einer solchen Form bezeugen können. *Vienti* > *venti würde verglichen mit quietus > *quetus*, sapiebat > *sapēbat* zu rechtfertigen sein.

Indes scheint mir die ganze letztere Entwicklung aus mehrfachen Gründen nicht haltbar. Warum ist nie *venti* überliefert, sondern immer *vinti*? Auch vom romanischen Standpunkte aus ist die Existenz eines lat. Typus **venti* sehr unsicher und man ist eher geneigt, wie später gezeigt werden soll, einzelsprachliche Erscheinungen (z. B. in it. *venti*) in den Formen zu sehen, welche nicht auf ein *vīnti* zurückweisen.

Aufserdem liefsen sich βιεντι und *vienti* des Virgilius Grammaticus auch als Zeugnisse einer Stufe **vīnti* beanspruchen.

Osthoff, *Morphol. Untersuchungen* I, 92. Hier einige Beispiele progressiver Assimilation unter vielen: von duplus aus Fortpflanzung eines Reihensuffixes in quadruplus, quintuplus, centuplus; mhd. *achtende* (got. noch regelrecht *achtuda*) nach *siebende*; span. *dozavo*, *centavo* nach *ochavo*: allemannisch *einist* ruft *zweinist*, *dreinist*, etc. hervor. Beispiele regressiver Assimilation: deutsch *elf* (für *einlef*) nach *zwelf*; mhd. *sesenzein*, statt *sechs-sehen* unter Einfluſs von *siben-zehen*; gr. εἴκοσι (statt *Fικατι*) nach *-κοντα*, etc.

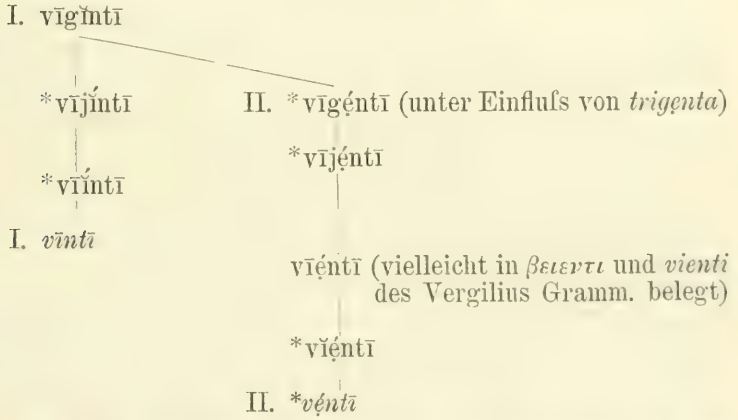
[1] Cf. p. 240.

[2] Vielleicht geht man besser von **vīnti* aus, das unter Einfluſs von analogischem *trienta*, **quadraenta* > *vienti* wurde.

[3] ed. Huemer, p. 149. Cf. auch seine Abhandlung über die Sprache *Sitzungsberichte der Wiener Akademie* Bd. 99, S. 509 ff. Der Grammatiker lebte im 7. Jahrh., ganz am Ende der letzten römischen Blüteperiode in Südgallien.

wobei für die erste Form zu bedenken ist, dafs griech. *ει* meistens *ī*, seltener *ĭ* vertritt, und griech. *ε* = *ĭ* entspricht, während die zweite Form *vienti* mit *e* statt *i* sich ohne Zwang durch die in den Handschriften so häufige Verwechslung von *i* und *e* erklären läfst. Das späte Vorkommen der letzteren Form mag einige Bedenken wachrufen und man kann in Bezug auf die Kontraktion des vor- und haupttonigen *i* eher der Ansicht sein, dafs dieser Vorgang später abgeschlossen war als oben angenommen wurde, indes mag eine solche vereinzelt stehende Form bei einem Grammatiker, der klassisch schreiben will, die andern Zeugnisse für *vinti* nicht aufheben.

Ich stelle mir also die Entwicklung folgendermafsen vor:



Weitaus besser ist es aber, nur *vinti* als Grundlage für die romanischen Sprachen anzunehmen.

B. *trīgĭntā.*

Es sollen wieder die uns überlieferten vulgären Formen zuerst angeführt werden.

I. Typus: **trinta**. 1. Marangoni, *Delle cose gentilesche* p. 164. 1.[1] 2. Vielleicht auf einem florentiner Steine, *CIL* XI, 1711, da der Raum zur Ergänzung von tr[igi]nta nicht ausreicht. 3. *Tit. Cod. Theod.* XI, xxx, 29.[2]

[1] Ihm, *ALL* VII, 69.

[2] Schuchardt, *loc. cit.* II, 508.

Es ist klar, dafs die lateinische Zahlwortform trĭgĭnta das gleiche Resultat ergeben mufste wie vĭgĭntī, falls die oben angegebene Entwicklung[1] richtig ist. Vielleicht dürfte die Form *trinta* geradezu als indirekter Beweis dafür dienen, dafs die Reihe vīgĭntī > *vinti* möglich ist und dafs demgemäfs die Entwicklungsstufen von triginta die gleichen sind wie bei viginti: trīgĭntā > **trīj̆ĭntā* > **trĭĭntā* > *trīntā*.

II. Typus: *α*) **trigenta**. 1. *Lugd. Cod. Theod.* VII, XVII, VIII, XI, 4; *Darmstadtiensis Censorinus* 43, 1; 66, 13; Marini, *Pap. dipl.* CXXXI, 21, 41 (Ravenna, 6. Jahrhundert); also sechs Beispiele.[2] 2. *Salmasianus* des Pseudo-Apulejus 264, 23.[3] 3. Allmer et Dissard, *Musée de Lyon* VI, 173.[4]

Bevor ich die obige Form *trīgenta* bespreche, will ich die Kette bis zu *trenta* schliefsen und die Zwischenformen, soweit sie uns erhalten sind, noch anführen.

β) **trienta**. 1. *CIL* XII, 5399.[5] 2. Le Blant, n° 679 (Besançon).[5] 3. Vergilius Grammaticus, p. 10, 20. 49, 19.[6]

γ) **trenta**. 1. Leblant, *Inscr. chrét.* II, préface p. CXVII verweist auf die Form *trenta* in einem Gesetz Luitprands. 2. Muratori, *Ant. it.* III, 10004 (730 n. Chr.).[7] 3. *trenta* Muratori, *Rer. it. script.* I, 73 b.[7] 4. *trenta* scheint auf dem Florentinerstein *CIL* XI, 1711 gestanden zu haben, da der Raum zur Ergänzung tr[igi]nta nicht ausreicht.[8] Bemerkenswert ist, dafs mit Ausnahme des letzten, aber unsichern Belegs die Zeugnisse für *trenta* nach 600 auftreten.

Diese Gruppe, welche ich im Gegensatz zu der lautgerechten Form *trinta* als die influenzierte bezeichnen möchte, da sie den Analogiewirkungen von quadrāgĭnta, quinquagĭntā erlegen ist, zeigt uns drei Etappen direkt bis zur romanischen Form. Die intensivere analogische Wirkung der übrigen Dekaden auf trīgĭnta als auf vīgĭnti erklärt sich meiner Ansicht nach leicht durch die völlige Übereinstimmung der Endung.

[1] d. h. *vīnti* > *vĭĭntī* entstanden ohne Einwirkung des finalen *i* (cf. auch p. 241).

[2] Schuchardt, *loc. cit.* II, 56. [3] Schuchardt, *loc. cit.* III, 184.

[4] Pirson, *Les inscript. latines*, p. 10.

[5] Ihm, *ALL* VII, 69. [6] Ed. Huemēr.

[7] Schuchardt, *loc. cit.* II, 508.

[8] Entspricht der unter *trīnta* erwähnten Inschrift n° 2.

Die erste Stufe (*α*) stellt *trigẹnta* dar, eine analogische Form nach *quadragẹnta*. *trigẹnta* kann natürlich auch eine Zwischenform **trijẹnta* in historischer Orthographie repräsentieren.

Die folgende Stufe (*β*) ist das Ergebnis der lautlichen Entwicklung nach Palatalisierung des *g*^{i} und Ausfall des palatalen Reibelautes; Erscheinungen, die schon bei *vigĭnti*[1] eine einläfslichere Besprechung gefunden haben.

Endlich die letzte Stufe (*γ*) *trẹnta* ist wie ein allfälliges *vịenti* > *vẹnti* (siehe oben p. 238) zu erklären, d. h. das lange Hiatus-*i* kann entweder nach dem in der gesprochenen Sprache wirkenden Gesetze: „vocalis ante vocalem corripitur“ gekürzt worden sein; hierauf entstand wie von quĭẹtus > *quẹtus trienta* > *trẹnta*. Oder wir dürfen annehmen, dafs bei triginta eine teilweise Rekomposition durchgeführt wurde und *tregĭnta* (später **trejenta* > **treenta* > *trenta*) die Form *trenta* ergab. Die erstere Entwicklung ist besser bezeugt und meiner Ansicht nach gesicherter als die zweite; indes ist hinzuzufügen, dafs die Stufe *tregĭnta* in den *Excerpta Barbari*, ed. Frick (7. oder 8. Jahrh.) erhalten ist.[2]

Interessant ist der Parallelismus der Entwicklung von vĭgĭntī und trĭgĭnta; aber während vĭgìntı sich lautgerecht entwickeln kann, setzt trigìnta wegen seiner Mittelstellung in Bezug auf seinen Bau zwischen vigıntı und den folgenden Dekaden auf -gẹnta der mächtigen assimilatorischen Kraft des Reihensuffixes -gĭnta einen bedeutend geringern Widerstand entgegen und unterliegt der Analogiewirkung. Doch ist die lautgesetzliche Entwicklung vielleicht nicht ganz spurlos untergegangen, wie wir später sehen werden.

Zusammenfassend dürfen wir also das Resultat der Auseinandersetzung so formulieren:

vĭgínti und trĭgínta ergaben lautgerecht *vinti* und *trinta* über **vījĭntī* > **vĭntī* und **trījĭntā* > **trĭnta*. Nun wurde aber **trịnta* von den folgenden Zehnerzahlen **quadrạgenta* (*quadrạinta*),

[1] Siehe p. 234.

[2] Wenn wir bei vīgĭntī jedoch die Erhaltung des Tonvokales ĭ dem Einflufs des auslaut. *i* zuschreiben (cf. p. 237), so ist für trīginta die lautgerechte Entwicklung: *triginta* > *trenta*; dann mufs *trinta* entweder Analogiebildung zu *vinti* sein oder Verschreibung für *trenta* (mit Verwechslung von ĭ und ẹ).

quinquaginta, *sexaginta* u. s. w. in seiner Entwicklung beeinflufst und, indem man *-ginta* als gemeinsame Endung der Zehnerzahlen betrachtete, ein *trienta* in Anlehnung an **quadraenta* gebildet. Damit konnte indirekt durch *trienta* auch **vinti* analogisch angezogen werden; was indessen diese Angleichung unwahrscheinlich macht (**vinti* > **vienti* > **venti*), ist einerseits das Fehlen jegliches vulgärlateinischen Belegs und anderseits der Ausweis der romanischen Formen. Ein *vienti* mochte auch schon deswegen weniger Aussicht auf Bestand haben, weil es nicht die charakteristische Endung *-enta* besafs. Die Assimilation von *trienta* fand statt zu der Zeit, da **quadraenta*, **quinquaenta* noch bestanden und ihr Diphthong *ae* (*ai*) noch nicht vereinfacht worden war. Vielleicht ist die lautgesetzliche Form *trinta* in den früh kolonisierten Sizilien und Sardinien erhalten.

Wenig wahrscheinlich ist die Voraussetzung, dafs bei **vinti* der Tonvokal vlat. nur infolge des auslautenden *i* sich hielt und alsdann ein *trienta* lautgerecht entwickelt wäre. *trinta*, soweit es belegt ist, müfste dann für *trenta*[1] stehen und die romanischen Descendenten einer solchen Form *trinta* wären anders zu erklären.

Auf beiden Wegen erhalten wir ein vlat. *vinti* und *trenta* (eventuell *trinta*). **venti* (analogisch) ist zu verwerfen, da seine Descendenten anders gedeutet werden können.

C. Die andern Zehnerzahlen auf *-gĭnta*.

Die Entwicklung des ihnen gemeinsamen *-agĭnta* im Lateinischen.

Hier ist ohne Zweifel von -agínta auszugehen. Diese Endung mufste nach den bei viginti und triginta herangezogenen Lautgesetzen die Entwicklungsstufen: -agínta > *ajénta* > *aenta* (*ainta*) durchlaufen. Welches war nun das Schicksal dieses vulgärlateinischen Diphthongen, der, wie mir wahrscheinlich ist, so ausgesprochen wurde? Es ist meines Wissens bis heute noch kein Gesetz über die Reduktion des *-ai*-Diphthongen im Spätlatein bekannt und so sehe ich mich nach Beispielen um.

sagīna, fagīna, pagese weisen wohl den Ausfall des vortonigen *-gⁱ* auf, aber eine Zusammenziehung der dabei entstandenen

[1] Verwechslung von *i* und *e* oder *trinta* in Anlehnung an *vinti*, cf. p. 241, Anm. 2.

Hiatusvokale hat bei den ersten nicht stattgefunden, weil das Suffix *-īna* sofort kenntlich war und anderseits bieten sie ein langes *ī* neben kurzem *i* von quadragĭnta. Überdies sind bei allen drei Formen die Tonvokale in offener, bei *-aginta* ist der Tonvokal in geschlossener Silbe. Sagitta ist nicht herbeizuziehen, da man hier offenbar ein Suffix *-itta* sah, also hier eine Zusammenziehung das Wortbild zerstörte, das gleiche gilt für flagellum. Magistru allein bietet uns ein treffliches Beispiel der Entwicklung des vulgärlat. Diphthongen *-ai* > *a* in der ital. Form *mastro* und im altsard. *mastru*. Die ital. Form *maestro* würde sich als Ausdruck der Klerikersprache ausweisen, auch schon durch sein offenes *e* statt geschlossenem lautgerechten *e*. Allerdings wird nach D'Ovidio, *Grundrifs* 505, *maęstro* mit geschlossenem *ę* gesprochen, aber die über das ganze übrige Italien[1] herrschende Form *maęstro* ist wohl ursprünglicher und daher scheint mir eine Anlehnung an das weitabliegende *dęstro* nicht notwendig. Eine andere Auffassung vertritt Meyer-Lübke, *It. Gramm.* § 89.

Es würde also magistru > *mastro*, sard. *mastru* meiner Ansicht nach eine ähnliche Entwicklung wie quadraginta > *quadranta* darstellen, d. h. diese beiden Formen bilden die einzigen Beispiele der lautgerechten Reduktion eines vlat. *ai* > *a*, alle übrigen hierher zu rechnenden Fälle (sagitta, flagellum) haben infolge ihres Suffixes diesen Vorgang nicht mitgemacht, da dadurch ein Verlust des Suffixes eingetreten wäre. Ob etwa an dieser Stelle als indirekter Beweis die Reduzierung des Diphthongs *ai* der ältesten germanischen Lehnwörter im Romanischen zitiert werden darf, lasse ich unentschieden (cf. *waid* > *guado*, frz. *gué*; *zaina* > it. *zana*; *waidanjan* > it. *guadagnare*, afrz. frz. *gaagner*). Dafs quadragesima diesen Wandel nicht mitgemacht hat, ist einerseits erklärlich aus seinem Gebrauch als kirchliches Wort und anderseits war hier *-ae-* (nach Ausfall des *g*) nicht in geschlossener Silbe. Candréa-Hecht[2] hat **quadrigesima* nach tricesima etc. vorgeschlagen, dem widerspricht aber aspan. *cuaraesma*. Wir müssen hier offenbar in der Behandlung des Diphthongen *ai* verschiedene Epochen unterscheiden. Rum. *maestru* würde also meiner Ansicht nach einer spätern Epoche angehören

[1] Das Wörterbuch von Rigutini & Bulle gibt nur für Florenz *maęstro* an.

[2] *Le consonantisme roumain*, p. 35.

als quadraginta, die Verschiedenheit der Behandlung von *ae* bei quadragesima und magistru im Rumänischen sich aus den verschiedenen Bedingungen des *ae* (cf. frz. *maître* und *caresme*, prov. *maistre* und *caresma*) erklären.

quadragĭnta.

I. **quadragenta.** 1. *Sangallensis, Ed. Rotharis.*[1]

II. **quarraginta** (es ist selbstverständlich, dafs verschiedene Schreibungen *i* und *e* nicht absolut für chronologische Bestimmungen verwendet werden dürfen). Fabretti IV, 34.[2]

III. **quaraginta.** 1. *Gothanus, Ev.* 33 a, 8.[3] 2. *quaracinta* Fleetwood, *Inscript. antiqu. Sylloge* 374, 5.[4]

IV. **quarranta.** Leblant, *Nouveau recueil,* p. 66[5] (cf. *Bonner Jahrbücher,* 84, 24; *ALL* V, 106).[6]

An der Hand dieser Belege stellt sich die Entwicklung etwa folgendermafsen dar, worauf ich für das Nähere auf das oben Gesagte verweise: quadragĭnta > **quadragénta* > **quadrãnta* > *quadranta.*

Auffallend ist die Reduktion der Konsonantenverbindung *dr* > *rr* > *r,* da diese z. B. im Provenzalischen > *ir* ergibt, cf. latro > *laire,* quadru > *quaire.* Darf vielleicht der Wandel von adripio > arripio herangezogen werden? Oder hat hier vortoniges *dr,* für das ich kein passendes Beispiel finde, ein anderes Schicksal als nachtoniges *dr*? Nach den obigen Belegen scheint der Konsonantennexus schon im Spätlatein das dentale Element verloren zu haben (cf. Densusianu, *Hist. de la langue roum.,* p. 119).

quīnquagĭnta.

I. **quinquagenta.** 1. *CIL* XII, 484.[7] 2. Vier Beispiele.[8]

II. **cinquaginta.** 1. *CIL* X, 5939.[9] 2. *CIL* III, 805.[9] 3. Fabretti, II, 155.[9] 4. *cinquacinta CIL* V, 6191.[9] 5. *cinquacinta*[9] De Rossi, *Roma sott.* I, tav. XIX, 10.

[1] Schuchardt, *loc. cit.* III, 184. [2] Lindsay, *Lat. Sprache,* 480.
[3] Schuchardt, *loc. cit.* III, 66. [4] Schuchardt, *loc. cit.* I, 130.
[5] Pirson, *loc. cit.* 97 (erwähnt die Form *quadrinti* in den *Excerpta Barbari,* ed. Frick, 615, jedoch ist *quadrinti* = *quadriginti* = *quadrigenti* 400).
[6] Ihm, *ALL* VIII, 69. [7] Lindsay, *loc. cit.* 476.
[8] Schuchardt, *loc. cit.* II, 56, III, 184.
[9] Ihm, *ALL* VIII, 70.

Die Dissimilation von quīnque > *cinque* hat, wie das rumänische *cinci* beweist, schon sehr früh stattgefunden, die hier belegten Formen bestätigen diese Auffassung.

III. **quinqueginta**. *CIL* V, 4766[1] ist offenbar an quinque angelehnt.

IV. **quinquaginte**. *CIL* III, 2115[1] ist wohl Schreibfehler.

sexagĭnta.

I. **sexagenta**. 1. Leblant, n° 663.[1] 2. De Rossi, *Inscript. christ.* I, Proleg. p. XLIII.[1] 3. Allmer et Dissard, *Musée de Lyon* IV, 92.[2]

II. **sexanta**. 1. *Dioclet. Ed. Anm.* I (307 n. Chr.) *CIL* III, 810.[3] 2. σεξατα Mai, I, *Chr.* 442, 7.[4]

Hier besitzen wir den Anfangspunkt und das Resultat der Entwicklung, die wir bei quadraginta angenommen haben.

septuagĭnta.

I. **septuagenta**. Le Blant, n° 586 A (7. Jahrh.).[5]

II. **septuazinta**. Hübner. *Inscript. Hisp. Christ.* n° 22 a.[6]

Zur zweiten Form ist nur zu bemerken, dafs verkehrte Schreibungen, die auf den lautlichen Zusammenfall des *g*[e], *j*, *di* und griech. ξ hindeuten, recht häufig sind (cf. Meyer-Lübke, *Einf.* p. 119).

Die Form septuaginta mufste natürlich das Hiatus-*u* verlieren (cf. battuo > *batto*, februarius > *febrarius*, victualia > *victalia* u. s. w.).

octōgĭnta.

I. **octuginta**. 1. *CIL* XI, 305.[5] 2. Marini, *Pap. dipl.* LXXX, II, 12 vier weitere Beispiele.[6]

II. **octogenta**. Leblant, I, 427.[7]

III. **octugenta**. 1. Leblant, I, 71 (Lyon).

Alle diese Formen bieten nichts Besonderes.

[1] Ihm, *ALL* VIII, 70. [2] Pirson, *loc. cit.* p. 10.

[3] Ihm erklärt, diese Form an der bezeichneten Stelle nicht gefunden zu haben. Auch mir ist sie nicht begegnet.

[4] Schuchardt, *loc. cit.* II, 512. [5] Ihm, *ALL* VIII, 70.

[6] Schuchardt, *loc. cit.* II, 111. [7] Schuchardt, *loc. cit.* III, 184.

IV. **octāginta**. Mehrere Male im *Edictum Diocletiani*, *CIL* III, 810, 811.[1]

Die achte Dekade lehnt sich an den Ausgang der übrigen Zehnerzahlen -aginta an. Dafs *octaginta* auf älterem *octuaginta* beruht, ist nach Skutsch nicht möglich, da diese Form bei Grégoire de Tours zum ersten Male erscheint.

nōnāgínta.

Hier steht mir nur eine vlat. Form zur Verfügung, nämlich **nonacenta**, die von dem Grammatiker Caper[2] verworfen wird. Ihre Erklärung macht keine Schwierigkeit.

Zusammenfassung der Resultate.

Als vulgärlateinische Formen, die den Ausgangspunkt (mit Ausnahme des iberischen Zweiges) für die Romania bilden, haben wir in der vorliegenden Untersuchung festgestellt:

vīntī, trẹnta (vielleicht *trīnta*), *quàranta, *cinquanta, sexanta, *septuanta* (**septanta*) **octanta, nonanta.*

II.

Die Betonung der lateinischen Zehnerzahlen (*vígínti* oder *vigínti*: *quadrágínta* oder *quadragínta*).

Es handelt sich hier darum, festzustellen, ob die archaische oder die klassische Betonung in der römischen Umgangssprache für die Bezeichnung der Dekaden herrschend gewesen und ob die erstere oder die letztere für die romanischen Formen vorauszusetzen sei. Unter die Anhänger der Theorie, dafs von der archaischen Betonung auszugehen sei, gehören Lindsay (*Lat. Sprache*, 189), Seelmann (*Aussprache des Latéins*, 47, 52, 391), Gröber (*Z. f. r. Ph.* IV, 188; *Archiv für lat. Lex.* V, 125, VI, 131), Förster (*Z. f. r. Ph.* III, 487) und neulich auch Sommer (*Handbuch*, p. 104). Dagegen haben sich für klassische Betonung entschieden D'Ovidio (*Z. f. r. Ph.* VIII, 82—105), ihm folgte Rydberg (*Mélanges Wahlund*, p. 337 ff.) und auch Gaston Paris in seiner Besprechung (*Rom.* XXVI, 108) schlofs sich der Ansicht des schwedischen

[1] Ihm, *ALL* VIII, 70. [2] Schuchardt, *loc. cit.* II, 111.

Gelehrten an. Meyer-Lübke, *Gr. d. r. Spr.*, p. 496 und 607 vertritt die erste Auffassung, ebenso ist in der *Ital. Grammatik* (ital. Übersetzung), p. 83 diese Ansicht verteidigt, während er in der *Einführung* p. 59 und 152 für Rydberg eintritt und alle romanischen Formen auf *viinti, triinta* zurückführen will.

Die Auffassung D'Ovidios und Rydbergs weist jedoch noch einen weitern tiefgehenden Unterschied auf in der Erklärung der vulgärlateinischen Formen, auf welche ich im folgenden Kapitel zu sprechen kommen werde.

Die Verteidiger der archaischen Betonung stützen sich in ihren Beweisführungen auf ein wichtiges Zeugnis des Grammatikers Consentius, welcher, nach einer Vermutung Lachmanns,[1] aus einer Narbonner Familie gebürtig, im 5. Jahrhundert lebte.

Bekannt ist, dafs heute so ziemlich allgemein die Ansicht feststeht, dafs einst im archaischen Latein der Accent auf der ersten Silbe des Wortes ruhte und dafs in bestimmten Fällen diese Anfangsbetonung bis in die historische Zeit nachzuweisen ist.

Zu diesen gehört die Existenz eines *víginti* und *tríginta*, welche Skutsch[2] für Plautus bezeugt, und zwar so, dafs die anfangsbetonten Formen gegenüber den klassisch betonten noch überwiegen. Aber in der klassischen Periode finden wir keinen weiteren Beweis für das Weiterbestehen dieses Accentes bis auf Consentius, der uns in dem Traktat *„De barbarismis et metaplasmis“*[3] folgendes überliefert:

Er stellt zuerst den begrifflichen Unterschied zwischen Metaplasmus und Barbarismus fest, führt einige Beispiele für das erstere „vitium“ an, geht dann zu den Barbarismen über und hebt folgende hervor:

(p. 391) *Nunc jam quibus modis barbarismus fiat, tempestivius proferemus. in quo equidem non imitabor eos scriptores, qui exempla huius modi vitiorum de auctoritate lectionum dare voluerunt; quo ea vitiorum facta est confusio, ut paene iam nemo intellegat, quid barbarismus sit, quid metaplasmus. nam plerumque alii atque alii, interdum iidem ipsi, et metaplasmum et barbarismum dicentes eiusdem lectionis utuntur exemplis, eoque cuncta confundunt. nos exempla huius modi dabimus,*

[1] Paulys *Real-Encyclopaedie*, IV. Bd.

[2] *Plautinisches und Romanisches*, p. 160.

[3] Keil, *Grammatici latini* V, 391.

quae in usu cotidie loquentium animadvertere possumus, si paulo ea curiosius audiamus. dicimus per adiectionem litterae syllabae temporis accentus aspirationis fieri barbarismum. per adiectionem litterae sic fit, ut siquis dicat coperit pro operit, gruit pro ruit, tottum pro toto, cottidie pro cotidie, quandius pro quandiu; syllabae, ut si dicas tutrusit pro trusit; temporis, ut quidam dicunt piper producta priore syllaba, cum sit breris, quod vitium Afrorum familiare est; accentus, ut siquis dicens triginta priorem syllabam acuat et sequentem graviter enuntiet, qui modus et per immutationem fieri videtur; aspirationis, ut siquis homen scribens adiciat primae syllabae aspirationem. per detractionem fiunt barbarismi sic: litterae, ut siquis dicat vilam pro villam, mile pro mille, aut socerum volens dicere dicat socrum meum, in quo erit et soloecismus, quia contra regulam est eiusdem nominis; syllabae, ut salmentum pro salsamentum; temporis, ut siquis dicat orator correpta priore syllaba, quod ipsum vitium Afrorum speciale est; accentus, ut siquis oratorem dicens priorem syllabam circumflexo accentu pronuntiet; aspirationis, ut siquis onorem dicens citra aspirationem priorem syllabam proferat. per immutationem fiunt barbarismi sic: litterae, ut siquis dicat bobis pro vobis, peres pro pedes, stetim pro statim, quod vitium plebem Romanam quadam deliciosa novitatis affectione corrumpit; syllabae, ut siquis dicat tarterum pro tartarum; temporis, ut siquis pices priorem extendat; accentus, ut siquis oratorem dicens primam acuat; aspirationis, ut siquis Traciam dicens primam subtiliter eeferat, aut Chartaginem dicens primam enuntiet cum aspiratione aut si dicat pro Ebro Hebrum, ut aspirationem addat priori syllabae, sed hic modus erit et per adiectionem. per transmutationem sic fiunt barbarismi: litterae, ut siquis dicat perlum pro praelum, reilquum pro reliquum, interpertor pro interpretor, coacla pro cloaca; syllabae, ut displicina pro disciplina; temporis, ut siquis dicens pices producta priore et correpta sequenti pronuntiet; accentus, ut siquis oratorem pronuntians primam syllabam circumflectat; aspirationis, ut siquis Thraciam perversa aspiratione proferat et dicat Trachiam. Hi sunt fere modi barbarismorum, ex quibus apparet et aspiratione et accentu non ita frequenter fieri metaplasmos, et vicissim aliquos modos de metaplasmis non positos a scriptoribus, ut barbarismi similiter fieri posse videantur, veluti est diaeresis et episynaliphe. sed hos modos et

ceteros, quibus metaplasmi fiunt, si velimus animadvertere per vitia non solum specialia hominum, sed generalia quarundam nationum, animadvertemus etiam hos modos in barbarismis esse, quos scriptores praetermiserunt. nam ecce nonne videtur per diaeresin facere barbarismum, qui, ut dicat solvit, quod est disyllabum, dicit soluït? et rursum nonne videtur per episynaliphen barbarismum facere, qui, ut dicat uvam passam, dicit uam passam, et ut dicat induruit, quod est tetrasyllabum, dicit indurvit, quod est trisyllabum?

Ist es überhaupt notwendig, alle die Formen, welche die Grammatiker verwarfen, ohne weiteres als über das ganze romanische Gebiet verbreitet anzunehmen? Wissen wir, an welche Leute sich diese tadelnden Bemerkungen der Grammatiker wandten? Versuchen wir uns doch einmal darüber klar zu werden, wie viele der oben behandelten Barbarismen eine Spur in den romanischen Sprachen hinterlassen haben:

1. *coperit pro operit*; synonyme Begriffe, der erstere siegte, der letztere verschwand.
2. *gruit pro ruit*; hat im Romanischen keine Spur hinterlassen.
3. *tottum pro toto*; vermag nicht alle romanischen Formen zu erklären.
4. *cottidie pro cotidie*; hat keine Spuren hinterlassen.
5. *quandius pro quandiu*; ebenso (vielleicht prov. *quandius*).
6. *pīper pro pĭper*; ebenso.
7. *homen pro omen*; Schreibfehler?
8. *mile pro mille* } oft gerügte Fehler wegen der Aussprache
9. *vilam pro villam* } des *l* exilis und *l* plenus.
10. *socerum pro socrum*; ital. *suocero.*
11. *tutrusit pro trusit*; hat für das Romanische keine Bedeutung.
12. *salmentum pro salsamentum*; ebenso, andere Art der Komposition.
13. *ŏrator pro ōrator* } bedeutungslos fürs Romanische.
14. *óratorem* }
15. *honorem pro hŏnore* }
16. *bobis pro vobis*; Betacismus (cf. Parodi, *Rom.* XXVII).
17. *peres pro pedes* } davon keine Spur im Romanischen.
18. *stetim pro statim* }
19. *tarterum pro tartarum* }

u. s. w.

Wir dürfen wohl aus der obigen Zusammenstellung den Schlufs ziehen, dafs die gerügten Fehler allerdings zum kleinen Teil Lautvorgänge zeigen, die für die Geschichte des Spätlateins nicht unwichtig sind, dafs aber doch nicht ein einziger derselben sich allgemein romanisch wiederfindet, so dafs man eher zur Ansicht neigt, dafs der Autor sich an eine gewisse Gruppe oder bestimmte Klasse (vielleicht die Graeci oder die Afri, welche er beide erwähnt??) seiner Landsleute wendet. Diese Auffassung erhält auch eine willkommene Stütze durch die eigenen Worte des Consentius, der die genannten Fehler als specialia hominum bezeichnet und in Gegensatz stellt zu den generalia quarundam nationum.

Überdies hat Rydberg mit Recht darauf hingewiesen, dafs es mindestens zu weit führe, aus diesem einzigen Zeugnis für eine Aussprache *tríginta* auch auf eine archaische Betonung aller übrigen Zehnerzahlen zu schliefsen; vielleicht ist mit dem schwedischen Gelehrten anzunehmen, dafs die getadelte Form unter seinen keltischen Landsleuten heimisch war. Jedenfalls scheint mir die Tatsache festzustehen, dafs wir auf Grund dieses einzigen Beleges nicht die Anfangsbetonung der Zehnerzahlen annehmen können und dürfen, falls diese Annahme nicht durch wichtige romanische Formen gestützt wird. Die spanischen Formen aber, welche lange als Beweis für eine archaische Betonung herangezogen worden waren, lassen sich vortrefflich auf eine Form vigínti, etc. zurückführen.

III.

Die romanischen Formen von viginti und triginta.

Wir werden uns zu fragen haben, ob die romanischen Formen unsere Voraussetzungen bestätigen. Wiederholen wir noch einmal das Resultat der frühern Untersuchung, so haben wir gefunden:

1. dafs die vulgären Formen *vīntī* (vielleicht *trīnta*), *trẹnta* aus den hochlateinischen Formen lautgerecht entwickelt sind;
2. dafs die archaische Betonung trotz des Zeugnisses von Consentius für *tríginta* nicht anzunehmen ist.

Für die romanischen Vertreter der Dekaden ist festzustellen, ob *vīntī*, *trẹnta* (und eventuell *trīnta*) als Basis angenommen werden dürfen.

Die Ansichten der Gelehrten, welche sich mit dieser Frage beschäftigt haben, weichen ziemlich von einander ab. Wir beschränken uns, auf die Ausführungen von Gröber, D'Ovidio, Meyer-Lübke, Rydberg zurückzukommen.

Gröber (*Z. f. r. Ph.* IV, 188) will die romanischen Formen auf *tréginta* zurückführen. sp. *tréinta*, ptg. *trinta* ist ihm ein vollgültiger Beweis für seine Annahme.

D'Ovidio (*Z. f. r. Ph.* VIII, 82 ff.) geht von Kurzformen aus, die durch Satzphonetik entstanden wären (*vinti, trinta*) und welche sich dann verallgemeinert hätten; für die hispano-romanischen Formen will der italienische Gelehrte eine hypothetische Form **veínte, *treínta* < viginti, triginta voraussetzen und durch Reduktion des Diphthongen würde ptg. *vinte, trinta* entstehen.

Meyer-Lübke (*Gr. d. r. Spr.* I, 494) entscheidet sich nicht zu Gunsten einer bestimmten gemeinsamen lateinischen Basis für das Romanische: in der *Einführung* nimmt er nach p. 152 eine lat. Form *vinti, trinta* an, welche er nach § 52 auf *vigínti, trigínta* zurückführt und dabei offenbar für die zweite Dekade einzelsprachlich den Umlaut wirken läfst.

Rydberg (*Mélanges Wahlund*, 337 ff.) stellt folgende Entwicklung auf, indem er von der klassischen Betonung ausgeht: vigínti > *vijénti* > **vienti*; durch die Reduktion des Diphthongen wie in parietem zu *pariétem* > *parétem*, facientem > *facentem* ist **vienti* > **venti* geworden; ebenso ist *trenta* zu erklären. Die letzten Entwicklungsstufen **venti, trenta* vermutet er in den vulgären Formen *vinti, trenta*.

Man erlaube mir, eine kurze Kritik der gemachten Vorschläge anzuschliefsen. Gröbers Annahme einer Form *tréginta*[1] ist sicherlich nicht geeignet, alle romanischen Formen zu erklären, denn abgesehen davon, dafs eine solche Form nicht mit den handschriftlichen Zeugnissen übereinstimmt, hat sie auch den Nachteil, eine neuspanische Form erklären zu wollen ohne die altspanischen zu beachten.

D'Ovidios Auslegung der romanischen Formen enthält manches Richtige; die zwei Haupteinwände gegen seine Ausführungen sind folgende: 1. es lassen sich nicht alle romanischen Formen aus *vĭnti, trĭnta* erklären; 2. die proklitischen Formen *vinti, trĭnta* bleiben in ihrer Entstehung dunkel.

[1] Cf. jedoch vereinzeltes *treginta* Frick, *Excerpta barbara*, Index.

Meyer-Lübke, um nur auf seine letzte Erklärung einzugehen, spricht sich leider nicht weiter darüber aus, wie er sich vorstellt, dafs aus *vinti, trinta* alle romanischen Formen sich lautgerecht entwickeln sollen. *vinti* und *trinta* konnten in der Romania nur ungleiche Resultate ergeben, falls für die zweite Dekade der Umlaut im Romanischen angenommen wird. Gerade aber dieser einzelsprachliche Umlaut kann bei einigen Formen nicht als Auskunftsmittel angewandt werden, da in den betreffenden Dialekten diese Erscheinung fehlt;[1] wie aus *trinta* ein frz. *trente* etc. entstehen kann, ist mir nicht ersichtlich (cf. sigillum $>$ *seel*).

Der Arbeit Rydbergs sind, wie Gaston Paris, *Rom.* XXVI, 107 richtig hervorhebt, verschiedene Bedenken entgegenzustellen. Vorerst ist die Entwicklung *vi̯nti* $>$ *vẹnti* zu beanstanden, da vortonig langes *i* nicht ohne weiteres fällt, weiter können eine Reihe von Formen mit der Basis *vẹnti* nicht erklärt werden (vor allem die hispano-romanischen), aber ebensowenig lassen sich die sardischen, die senesischen und die genuesischen Formen auf ein *vẹnti* zurückführen. Überdies ist wohl daran festzuhalten, dafs *vinti* nie auf Inschriften als *venti* vorkommt, wie *trinta* neben *trenta* sich findet.

1. Das ostromanische *vīgĭntī* und *trīgĭntā* (frz., ital., prov., rätorom., sardisch).

Ich gehe nun zur positiven Arbeit über und lasse im folgenden eine kleine Übersicht der romanischen Formen[2] folgen.

Sardisch		Katal. Dialekte	
Logudoresisch	Gallureisch		
vinti	*vint*	*vint*	*bin*
trinta	*trenta*	*trenta*	*trenta*

Provenzalisch		Provenzalische Dialekte			Französisch
alt	neu				
vint	*vint*	*vènt*	[*vint*	[*vint*^{u}	*vint*
trenta	*trento*	*trènta*	*trönto*]	*trünta*]	*trente*

[1] Siehe p. 253, 255.

[2] Zum Teil der Arbeit Rydbergs entnommen.

Rätoromanisch

Innerfriaul	Nonsberg	Oberengad.	Domleschg.	Schams	Obwaldisch	Trins
vintχ	*vinti*	*vaintχ*	*vaintχ*	*ventš*	*veny*	*ven*
trẹnta	*trẹnta*	*trẹnta*	(*trainta*)	*trainta*	*trẹnta*	*trẹnta*

Toskanisch		Ital. Dialekte			
Florentinisch	Senesisch	Genuesisch	Südital.	Bologn.	Sizil.
vẹnti	*vinti*	*vinti*	*vint*	*veint*	*vinti*
trẹnta	*trẹnta*	*trenta*	*trenta*	*treinta*	*trinta*

Sardisch (Logudoresisch und Gallуresisch) *vinti, trinta* und *vint, trenta.*

Die letztere Form entspricht völlig unsern aufgestellten *vinti, trenta.* Nun ist aber im Logudoresischen die analogische Form *trenta* nicht zum Siege gelangt, sondern es blieb der lautgerecht entwickelte Typus *trinta* bestehen. Dafs *vinti* anzusetzen ist, scheint mir aus dem Gallуresischen hervorzugehen, welches *vinti* und nicht *venti* aufweist, und da anderseits der Umlaut für das Sardische, soviel ich weifs, nicht nachgewiesen ist, so kann meiner Ansicht nach nur *vinti* diesen sardischen Vertretern entsprechen. Dafs auch eine Möglichkeit der Anlehnung von *trinta* im Logudoresischen an *vinti* in Erwägung gezogen werden darf, sei hier nur angedeutet.

Katalanisch. Alle die oben genannten Formen stimmen mit den postulierten Formen überein.

Provenzalisch

vint	*vint*	*vènt*	[*vint*	[*vint*^{u}
trenta	*trento*	*trènto*	*trönto*]	*tränta*]

Zu dem Neu- und Altprovenzalischen ist nichts weiter zu bemerken. *vènt, trènto* sind savoyardisch (eher zu den franko-provenzalischen Dialekten zu rechnen) und lautgesetzlich (cf. quīndecim > *kènz,* cīnque > *cènk* etc). Die vierte herangezogene Form stammt aus dem Waldensischen, in Pral (*Agl.* XI, 322 ff.) ist der Übergang von *e* > *ö* regelmäfsig: z. B. vendo > *vönd,* subinde > *sovönt*; *trönto* entspricht ohne weiteres *trẹnta.* Die letzte Gruppe gehört dem Dialekt von Guardia Piemontese an, *tränto* ist regelmässig, cf. vēndo > *vänd,* cuminitio > *cumänz* etc. (Morosi, *Agl.* XI, 33).

Französisch. Dafs die Formen *vint, trente* von *vīnti, trenta* herstammen können, bedarf keiner weitern Ausführungen.

Frankoprovenzalisch. Zimmerli zeigt uns die beiden Formen im Wallis auf Tabelle IV, V, VI, im dritten Teil seines Werkes „*Die deutsch-französische Sprachgrenze in der Schweiz*". Wenn wir *vinti* in seinen Resultaten mit caminum vergleichen (obwohl *venti i* in geschlossener Silbe und caminum *i* in offener Silbe hat), so stimmen sie im grofsen und ganzen überein, dagegen sind die Formen für die dritte Dekade ganz verschieden von *vinti* und stimmen fast genau zu vēndere. Im Freiburgischen und Waatländischen erfährt *ī* + gedeckter Nasal die gleiche Behandlung wie *ę* + gedeckter Nasal, so dafs waatl. *vẽ*, freib. *rã* (in der Broye-Gegend) lautgerecht entwickelte Formen darstellen (cf. Gauchat, *Patois de Dompierre*, p. 39; Byland, *Das Patois der Mélanges Vaudois von Louis Favrat*, p. 15).

Rätoromanisch. Die hierher gehörigen Formen zeigen eine ziemlich grofse Mannigfaltigkeit. Gartner gibt in seiner Grammatik (§ 200) eine schöne Übersicht des gesamten Materials für die beiden Dekaden.

Daran ist festzuhalten, dafs fast überall die Vertreter für *vinti* und *trenta* in den Dialekten scharf getrennt sind, dafs also ohne weiteres von verschiedener Basis ausgegangen werden mufs. Bei Durchsicht des § 200 bei Gartner ergibt sich das Resultat, dafs der Unterschied in der lautlichen Entwicklung in Mittel- und Osträtien, Cleven, Unter- und Oberbergell, Sulzberg, Nonsberg ausgezeichnet erhalten ist. Das Westrätische zeigt ebenfalls in frappanter Weise diesen Unterschied. Rydberg hatte bei seiner Annahme eines *ventī* die Diphthongierung des Tonvokals infolge des auslautenden *ī* angenommen. Leider steht mir kein Wort zur Verfügung mit *ī* vor gedeckter Nasalis (cinque ist nicht zu vergleichen, weil *i* mit vorhergehendem Palatal). Die engadinischen und oberländischen Formen erkläre ich nach Ascolis Annahme (*Agl.* I, 68 n.): *vintj* > *veñ* > obwald. *veny*, anderseits *vẽñtχ* > *veintχ* > *vaintχ* (cf. altengad. *cuseilg* > engad. *cusailg*, Adverbendung -mente > engad. *maintχ*, obwald. *mentχ* und *meny*). Es wäre also eine Senkung des *ī* zu *e* vor gedecktem Nasal anzunehmen (vgl. auch die Resultate von vīnum auf ziemlich ausgedehntem Gebiete).

Italienisch. Ich habe zu zeigen versucht,[1] dafs ein nach *trienta* gebildetes *rienti* > *renti* unwahrscheinlich ist: die schriftitalienische Form *rẹnti* würde ich daher eher als analogische Form, nach it. *trẹnta,* deuten.

Es ist anzunehmen, dafs die ursprüngliche toskanische Form **rinti* war und in der Tat stützt das senesische *rinti* eine solche Hypothese in hohem Mafse. Meyer-Lübkes[2] Erklärung dieser Form als Entlehnung aus dem Umbrischen will mir nicht recht einleuchten, ebenso darf man nicht mit Rydberg ein *rinti* aus *cinto* erklären, da centum offenes *e* mit vorausgehendem Palatal aufweist. Der Umlaut existiert nach den Untersuchungen von Hirsch (*Z. f. r. Ph.* IX) im Senesischen nicht. Nach meinem Dafürhalten würde also die toskanische Form und speziell das florentinische *rẹnti* in progressiver Assimilation an *trẹnta* angeglichen worden sein, das senesische *rinti* ist als die echte lautgerechte toskanische Urform aufzufassen.

Das Sizilianische weist *rinti* und alt *trinta* (die heutige Form *trenta* ist importiertes ital. *trenta*)[3] auf, die dritte Dekade kann entweder lat. *trinta* darstellen oder ist Angleichung an *vinti* (cf. das Logudoresische).

Eine sehr wertvolle Stütze für die Ansicht, dafs bei *rinti* einzelsprachlich kein Umlaut anzunehmen ist, bietet uns das Genuesische, welches in den antiche rime öfters die Form *rinti* aufweist. *rinti* kann nur auf eine Grundform mit langem *i* zurückweisen, da gedecktes *i* und *ẹ* zusammenfallen in *ẹ*: *lengua, restrenzer, rense* > VINCIT. Ferner ist die Form auch nicht durch Umlaut zu erklären, da Parodi (*Agl.* XV, 13, 14) nachweist, dafs Umlaut dem genuesischen Dialekt fremd ist: nur Attraktion von *i* in den Stamm findet statt: z. B. *morio > *moiro,* feria > *feira,* *canī > *cain,* *alcunī > *arcuin, planī* > *piain* etc. (cf. auch Flechia, *Agl.* X, 137). Es würde *vinti* (vẹnti) wohl im Genuesischen **veinti* ergeben haben.

Alle norditalienischen Formen weisen auf ein *vīnti, trẹnta*

[1] Siehe p. 238.
[2] *Ital. Grammatik* (ital. Übersetzung), p. 34.
[3] Schneegans, *Der sizil. Dialekt,* p. 34.

zurück: *trenta* in Locarno hat *venti* hervorgerufen (vgl. C. Salvioni, *Studi di filol. romanza*, VII, 235).

Die süditalienischen Formen entsprechen *vinti, trenta.*

Die bolognesischen Bezeichnungen für die zweite und dritte Dekade sind sekundäre Formen, da altbolognesisch[1] *vinti* und *trenta* sich finden, und zu den Formen des heutigen Dialekts vergleiche man Mussafia,[2] *Darstellung der romagnolischen Mundart* p. 660: „Wie schon Diez bemerkt, wird langes *i* in dieser Mundart häufig zu *e*, nur ist der Satz dahin zu beschränken, dafs dies nur vor *m* und *n* stattfindet: *clema, lema, prema*, Suffix -ĭnus > *ena*: *matena, advena.* Wie *e* auszusprechen sei, wird äufserst selten angegeben, wo es geschieht, findet sich *ë* (= ei), der Laut, den man schon a priori annehmen würde." Und § 33 erwähnt derselbe Gelehrte, dafs *e* — *i* vor geminiertem und kombiniertem *m* und *n* von Morri stets unbezeichnet gelassen worden sei: *sembul, sentum*, Infinitive auf ingere: *strenzar* etc. Aller Wahrscheinlichkeit nach wird nasaliertes *ë* ausgesprochen.

Zusammenfassung.

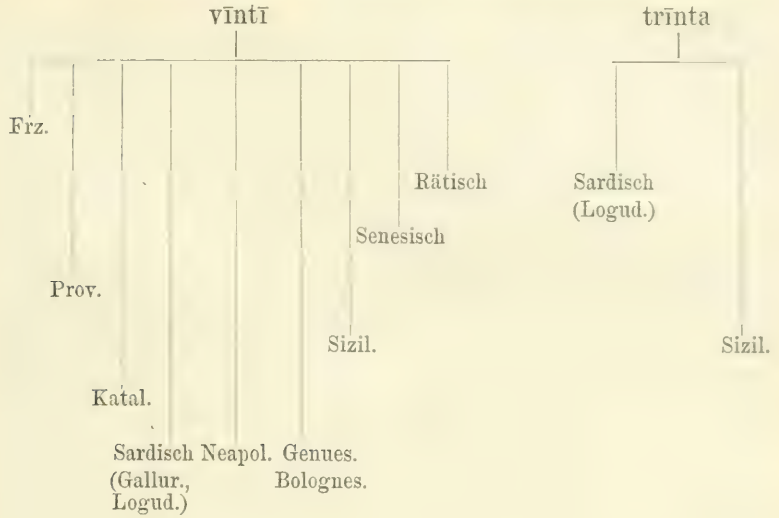
1. Wir haben überall (mit Ausnahme des unter 3. zu besprechenden Falles) *vīntī* als Ausgangspunkt zu nehmen und die romanischen Formen lassen sich in der Tat auf diesen Prototypus zurückführen.
2. Als Ausgangspunkt für die dritte Dekade können wir *trẹnta* und *trinta* betrachten, *trīnta* für die sardische (logudoresische) und sizilische Mundart (falls nicht Analogieform an *vinti*), *trenta* für alle andern ostromanischen Sprachen und Dialekte.
3. Das italienische (florentinische) *vẹnti* ist Angleichung an *trẹnta*, die toskanische Urform findet sich im senesischen *vinti* wieder.

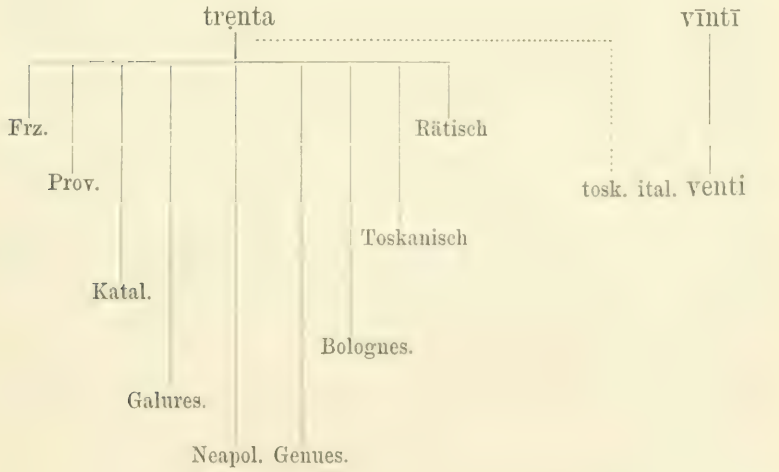
Ich lasse unten eine kleine Skizze mit der Darlegung der Verteilung der verschiedenen Formen folgen.

---

[1] Gaudenzi, *I suoni, le forme e le parole dell'odierno dialetto di Bologna*: *vinti*, p. 182 (1380), p. 198 (1397), *trenta* 195 (1397).

[2] *Sitzungsberichte der Wiener Akademie*, 1871.





2. Das westromanische *vīgĭntī* und *trīgĭntā*.

Zur klaren Erfassung der hispanischen Formen ist die Sammlung vieler altspanischer Belege notwendig und hierauf müssen diese untereinander in historischen Zusammenhang gebracht werden. Diese Formen weisen sehr interessante Beispiele

progressiver und regressiver Assimilation auf, so dafs die florentinische zweite Dekade *renti* in ihrer Anlehnung an *trenta* nichts aufserordentliches mehr bietet.

Wir gehen hier ebenfalls von vīgintī aus, das sich im spätern Latein zu **vijnti* entwickelte. Es frägt sich nun, ob von dieser Stufe oder der folgenden Etappe vīintī ausgegangen werden soll. Man ist bis heute noch wenig aufgeklärt über das Schicksal des vortonigen intervokalen *g*. Ist *seyello* eine sekundäre Form oder die primäre? Während Gorra (*Lingua e Lett. spagn.*, p. 60) das letztere annimmt, sprechen sich Baist (*Grundrifs*, p. 704) und Menéndez Pidal (*Revista de Archivos*, 1902, p. 278) für das erstere aus, d. h. sie betrachten *y* als hiatustilgend. In der Tat scheint mir die zweite Annahme die historisch richtige zu sein. Denn es finden sich bereits in den ältesten kastilianischen Dokumenten Formen, welche Ausfall des Palatals zeigen, während auf der andern Seite besonders in aragonesischen Schriftstücken der Hiatus durch *y* getilgt wird. Indes ist doch diese Frage weitern eingehenden Studiums wert; vornehmlich ist, wie ich glaube, scharf zu scheiden zwischen *veyendo* < videndum und *seyello* < sigillum, wo vielleicht doch das *y* verschiedenen Ursprung hat. Für die hispano-romanischen Formen gehe ich also von einem *vīintī aus, von der sich alle Formen ableiten lassen. Dafs auf der pyrenäischen Halbinsel eine ältere Stufe von viginti als Ausgangspunkt angenommen werden mufs als bei den andern romanischen Sprachen (vīntī), ist eine Parallelerscheinung zu dem, was wir unten bei quadraginta sehen werden, wo für alle romanischen Formen (mit Ausnahme der hispano-romanischen) der Dekaden von 40 an ein *quaranta* vorausgesetzt werden mufs, für die pyrenäische Halbinsel hingegen die noch nicht kontrahierte Form *quaraenta* als Ausgangspunkt dient.

Die meisten Belege sind spanischen Urkunden, *fueros* und *cartas pueblas* entnommen.

a) Spanisch.

I. Typus: **veinte**. Im Altspanischen finden wir schon sehr früh seit dem Auftreten der Vulgärsprache die Form *veinte* (geschrieben in älterer Zeit *veynte*, einmal *veyint* [*Documentos de Aragon* II, 174. 1411]). *veynte* ist nichts anderes als eine graphische Variante von *veinte* mit absolut gleichem Lautwert.

Für *veinte* läfst sich im Altspanischen nur eine Betonung *veínte* annehmen, welche übrigens D'Ovidio ebenfalls festhält. Aus *vígĭntī kann *véinte* gar nicht entstanden sein, denn betontes *i* ist niemals zu *e* geworden, ebensowenig darf eine Einwirkung eines auslautenden *ī* auf einen andern als den Tonvokal angenommen werden. Beide Gründe verbieten meines Erachtens durchaus die Annahme eines *véinte* im Altspanischen. Nehmen wir hingegen *veínte* an, so erklärt sich die Form ganz lautgerecht. *veínte* verdankt sein vortoniges *e* einer weitverbreiteten Dissimilationserscheinung, vergleiche dazu *vecino* < vīcīnus (*vicino* ziemlich häufig im Altspanischen, z. B. 1. *Fuero de Salamanca*; mehrere Male; 2. *Fuero Juzgo* 104; 3. Muñoz y Romero. *Cortes,* p. 181), *decia, vevir* (neben *vivir*), *reía* < ridebam, *reísti* = ital. *ridesti, reir* (= astur. *riir*).

Das betonte *i* von *veínte* ist dem Umlaut zuzuschreiben, der ja auch bei feci, prēsi gewirkt hat.[1]

Eine andere Überlegung macht die Annahme eines altspan. *veínte* sehr wahrscheinlich. *veinte* steht mit seiner Zurückziehung des Accentes durchaus nicht allein da, es findet sich dieser Vorgang auch bei regīna und vagina. D'Ovidio hat die Tonverschiebung bei *reyna* auf Einwirkung von *rey* zurückgeführt. Allein diese Erklärung pafst nicht für vagina. *reína* kommt mehrfach in altspanischen Denkmälern im Reime vor:

Berceo, *Milagros,* cobla 33 (ed. Janer):

Es clamada, y eslo de los çielos Reyna,
Tiemplo de Ihu Xpo, estrella matutina,
Sennora natura, piadosa veçina,
De cuerpos e de almas salut e mediçina.

oder Juan Ruiz, *Libro de buen amor* (ed. Ducamin), p. 12:

Tu, virgen, del cielo Reyna
e del mundo melecina,
quierasme oyr muy digna,
que de tus goços ayna
escriva yo prosa digna.

[1] Setzen wir für *vīntī* den Umlaut schon für das Latein an, was sehr wenig wahrscheinlich ist (cf. p. 237), so müfsten wir von *vīntī* mit erhaltenem *i* ausgehen, eher dürfen wir hier jedoch einen einzelsprachlichen Vorgang sehen (cf. p. 241—242).

Berceo, *Milagros,* cobla 278 (Janer, p. 112):

Luego que esti nomne de la sancta reyna
Udieron los diablos, cojeron ssada hina,
Derramaronse todos commo una neblina,
Desampararon todos a la alma mesquina.

Für vagina vergleiche Cuervo, *Sobre el linguage bogotano,* der aus den *Proverbios morales del Rabí don Sem, Tob.* 44 *vaína* anführt.

Es scheint überhaupt im Spanischen des 15. und 16. Jahrh. eine Accentzurückziehung bei all den Wörtern stattgefunden zu haben, welche einen Diphthong im Innern des Wortes hatten, der die Accentstelle unbestimmt liefs. Eine Datierung des Vorgangs erlaubt uns der Stand der Mundarten Südamerikas. Cuervo in seinem oben zitierten Werke führt unter den *vicios de acentuación* als besonders allgemein verbreitet die Betonung der Diphthonge auf dem ersten Elemente an und stellt für seine Landsleute die Regel auf: *„Si las vocales estuvieron primitivamente separadas por una consonante cargando el acento sobre la segunda, no puede haber diptongo: paraíso* < paradīsum, *raíz* < radīcem etc.“, er fügt dann aber zu: *„el uso ha canonizado algunas excepciones como reina, vaina; en juez se solían separar las vocales en la edad de oro (pues es disoluble aun)“.* Auch *áina* = sp. *aína, cáida* = *caída,* werden als Fehler der Mundart von Bogotá getadelt.

Wir stehen hier offenbar vor einer Erscheinung, welche der internen spanischen Sprachgeschichte angehört. Während des 15. und 16. Jahrh. trat ein Sprachzustand ein, in dem man die Diphthonge auf dem ersten Bestandteil betonte (cf. auch *-iello* > *illo*), eine Tendenz, der jedoch später wieder durch Einflufs der Grammatiker zum Teil mit Erfolg entgegengetreten wurde (vergleiche dafs auch Cuervo, *loc. cit.* 43 auf Grund der Etymologie den Tonvokal in Diphthongen fixieren möchte *„criterios etimológicos para decidir* etc.“). Hartzenbusch bespricht in seinem Briefe an Cuervo, der in der Einleitung zum genannten Werke angeführt ist, den Fall *parádiso,* welche Form von dem Verfasser der *Apuntaciones* als fehlerhaft bezeichnet worden war. Er bemerkt, dafs für das Wort *paraiso* heute noch zwei Betonungen vorhanden sind, die eine *Valparáiso* für den Namen eines Dorfes, die andere für das Substantiv. (*„He dicho que se debe hacer*

aquí mencion del nombre del pueblo: tiene el de Valparaiso, porque á corte distancia hay otro que se llama Valparaiso de Arriba; pues bien ni en el uno ni en el otro ni en los immediatos se dice Valparaíso de Arriba o de Abajo, cargando la fuerza en la i del nombre del pueblo: Valparáiso acentúan todos, como en Bogotá.“)

Der Reim im *Buen Libro de Amor*, cobla 330: *mente* : *gente*, *veynte*, *vente* beweist nach meiner Ansicht nichts, da vom Reim ein *vente* verlangt wird und diese Form sich tatsächlich auch findet. Die Form *veynte* ist wohl von einem spätern Kopisten als die ihm geläufige eingeführt worden (cf. ***ventenera*** ibid. cobla 202 und nicht *veyntenera*).

Es scheint mir aus den obigen Ausführungen hervorzugehen, dafs eine Tendenz, bei den Diphthongen den Accent zurückzuziehen, wirklich existierte, dafs aber ein Teil der Formen dank etymologischer Durchsichtigkeit eher in ihrer alten Betonung gehalten worden sind als andere. *veinte*, das auf keine Weise sich lautgeschichtlich aus *vīgintī* erklären kann, hat im Altspanischen eine Mittelform *veínte* besessen, die sich dann dieser Accentverschiebung anschlofs.

II. Typus: **vente**. *α*) **veyente**. 1. *Cortes de Leon y Castilla* I, 104 (1288). 2. *Archivos*. IX, 294 (1330). 3. *Cortes de Leon y Castilla* II, 268 (1373). 4. *Indice de los documentos de los monasterios y conventos suprimidos* I, 32 (1294).

β) **vente**. 1. *Memorial histórico* II (Aragon). p. 103 (gegen Ende des 13. Jahrh.). 2. Ibid. p. 109. 3. *Cortes de Leon y Castilla* I, 104 (var.) (1288).

Diese Formen sind meiner Ansicht nach folgendermafsen zu deuten: triginta ergab zuerst treginta wohl mit gleichartiger Dissimilation wie bei viginti[1] und daraus regelrecht > *treynta* > *trecnta* > *trenta*. Wie nun *veinte treinta* nach sich gezogen hat, so hat umgekehrt lautgerechtes *trecnta* auch ein *veente* hervorgerufen. *veente* hätte einerseits mit Hiatustilgung (s. p. 258) *veyente* ergeben, anderseits mit Zusammenziehung der beiden

[1] Oder ist vielleicht eher von einem vlat. *treǵinta* auszugehen? Jedoch spricht das portug. *trinta* eher dafür, dafs es sich um speziell spanische Dissimilation handelt, da ein ptg. **trenta* wohl weniger an *vinte* angeglichen worden wäre als ein **trienta*.

zusammenstofsenden Vokale *vente* (cf. asp. *seello* > *sello* und *seyello*, *lenda* > *leyenda* und *lenda*).

Munthe (*Études romanes dédiées à Gaston Paris par ses élèves suédois*, p. 59) führt ein *vente* aus einem asturischen Gedicht an; es kann Anlehnung an *trenta* darstellen (s. aber unten p. 263). Eine andere Auffassung trägt Meyer-Lübke, *Gr. d. r. Spr.* I, 259 vor, der vermutet, dafs im Asturischen der Umlaut nicht stattfand.

III. Typus: **vinte**. Bei *veynte* gingen wir von der Grundform vĭ́ntī aus und hatten durch Dissimilation der beiden sich folgenden *i* *veínte* erhalten (cf. *vicino* und *vecino*). Aus vĭ́ntī entstand entsprechend über **viinte* ein *vinte*, bei dem der Vortonvokal nicht dissimiliert wurde. Dieses *vinte* ist elfmal bezeugt an folgenden Stellen: 1. *Cortes de Leon y Castilla* I, 99 (var.) (1286). 2. Ibid. I, 469 (1339). 3. Ibid. II, 108 fünfmal neben zweimal *veynte* (1351). 4. *Documentos de Aragon* II, 170 (1411). 5. *Archivo general de Aragon* VIII, 365, 367 (zweimal). 6. *Glossario Fuero Juzgo*. 7. *Fuero Juzgo* 58 (var.). 8. *Les chartes de l'abbaye de Silos* 471 (1431). 9. *Indice de los documentos procedentes de los monasterios y conventos suprimidos* 462 (1298). 10. Ibid. 483 (1334). 11. Juçuf (*Revista de Archivos* 1902, p. 282).

Menéndez Pidal teilt die Form *vinte* dem aragonesischen Dialekte zu. Ebenso weifs er von einer solchen Form fürs Asturische zu berichten, von welcher mir kein Beispiel vorliegt. Allerdings finden sich unter den obigen Belegen solche Formen auch in rein kastilianischen Texten (z. B. no. 1, 2, 3, 7, 8?), aber die Zahlen können jeweils durch den Schreiber aus seinem Heimatsdialekte eingeführt worden sein. Auf jeden Fall scheint mir eine Form *vinte* völlig lautgerecht entwickelt aus *vĭ́ntī*.

IV. Typus: **viente**. 1. *Memorial histórico*, III, 467 *vient* (Aragon) 1291. 2. *Documentos de Aragon* III, 90 (1412).

Beide Beispiele stammen aus Texten von Aragonien; dafs in dieser Form eine Anlehnung an *trenta* zu sehen ist, scheint mir nicht sicher; denn *vinte* ist die richtige aragonesische Form. Vortoniges *i* ist in gleichen Dokumenten auch bei *siello* < **sigillum** erhalten.

b) Portugiesisch.

vinte. *vinte* läfst sich nicht von *veínte* aus erklären (cf. D'Ovidio, *loc. cit.*), sondern es ist von *vinti* auszugehen, der gemeinsamen Urform des Spanischen und Portugiesischen. In der Tat findet sich im Altportugiesischen die Form *vinte* belegt. 1. *Portugaliae Monumenta* I, *Scriptores*, p. 31 (13. Jahrhundert). 2. Ibid. I, *Leges*, p. 654 (1255). 3. Cf. auch Cornu, *Grundrifs*, 772.

Diese Formen wurden kontrahiert zu *vinte* (cf. über diese Erscheinung Cornu, *loc. cit.* 771 ff.).

Dafs hier keine Dissimilation eintreten mufste, zeigt auch *vizinho*, das sehr häufig in altportugiesischen Texten begegnet.

trīgĭnta.

a) Spanisch.

Hier ist offenbar von einer Grundform **trienta* auszugehen (oder vielleicht besser *treenta* mit früher Dissimilation). Betrachten wir zuerst das Schicksal der lautgerecht entwickelten Form.

I. Typus: **trenta.** *α*) **treyenta.** 1. *Fuero Juzgo*, Glossar. 2. *Indice de los Documentos de los monasterios y conventos suprimidos* I, 154 (1295).

β) **treenta.** 1. *España sagrada*, Bd. 36, App. 62, p. CXXXIV (leonesisch).

γ) **trenta.** 1. *Fuero de Salamanca*, p. 80 (13. Jahrh.). 2. *Memorial* II, *Fuero sobre el fecho de las cabalgadas* (13. Jahrh.) 462, 467. 3. *trenteno* ibid. 456 4. *Documentos de Aragon* II, 166 (1411). 5. Ibid. VI, 112 (1253) zweimal. 6. *Cortes de Leon y de Castilla* I, 377 (1325).

Ich kann *trenta* nicht lokalisieren, es scheint aragonesisch zu sein, jedoch fehlt es auch nicht in kastilianischen Texten. Die Existenz zweier Formen *treínta* und *trenta* zu gleicher Zeit ist an sich nichts Unwahrscheinliches. Es sollte indes doch möglich sein, bei genauerer Kenntnis der Dialekte diese Formen bestimmten Gebieten zuzuweisen. Zeigt das Portugiesische wie das Kastilianische Attraktion der dritten Dekade an die zweite, so ist möglicherweise die Annahme nicht abzuweisen, dafs diese regressive Assimilation sehr früh stattgefunden hat.

treenta konnte einerseits mit Einschub des Hiatus-*y* zu *treyenta* werden, anderseits mit Kontraktion der beiden *e* *trenta* ergeben.

II. Typus: **tréinta**. *α*) **treynta**. 1. *Indice de los monasterios y conventos suprimidos* I, 32 (1294).

β) **treynta** und später **treinta**.

treinta ist von *veynte* beeinflufst, *treynta* statt sonstigem *treyenta* würde dann eine sehr wertvolle Zwischenstufe in der Angleichung der dritten Dekade darstellen. Die Zurückziehung des Accents erfolgte unter Einflufs von *veynte* (s. oben p. 260).[1]

Im *Vocabulario de las palabras y frases asturianas por Apolina Rato de Argüellas* ist ein *treínta* angeführt. Ob es erlaubt ist, aus dieser Form den Schlufs zu ziehen, dafs im Asturischen die alte Betonung geblieben sei, nach der Attraktion an die zweite Dekade, wodurch *treínta* eine wertvolle Stütze zu der vorgetragenen Meinung werden würde, oder ob *treínta* eine in den Dialekt eingedrungene kastilianische Form darstellt mit unrichtiger Betonung, dies festzustellen erlaubt mir mein Material nicht. Zu bemerken ist, dafs oben angeführtes *vente* die letztere Annahme wahrscheinlich macht, weil ein *treínta* dann asturisch in Anlehnung an ein nichtexistierendes *veínte* kaum möglich wäre. Diese im ganzen nicht stark ins Gewicht fallende Frage bedarf noch weiterer Aufklärung.

III. Typus: **trinta**. 1. *Fuero Juzgo*, Glossar. 2. *Cortes de Leon y de Castilla* II, 108.

Es ist Analogieform zu *vinte* (Beleg 2 erscheint im gleichen Dokument wie *vinte*, und der *Fuero Juzgo* weist ebenfalls *vinte* auf); eine Lokalisierung dieser Form auf Grund dieser zwei Belege ist mir nicht möglich.

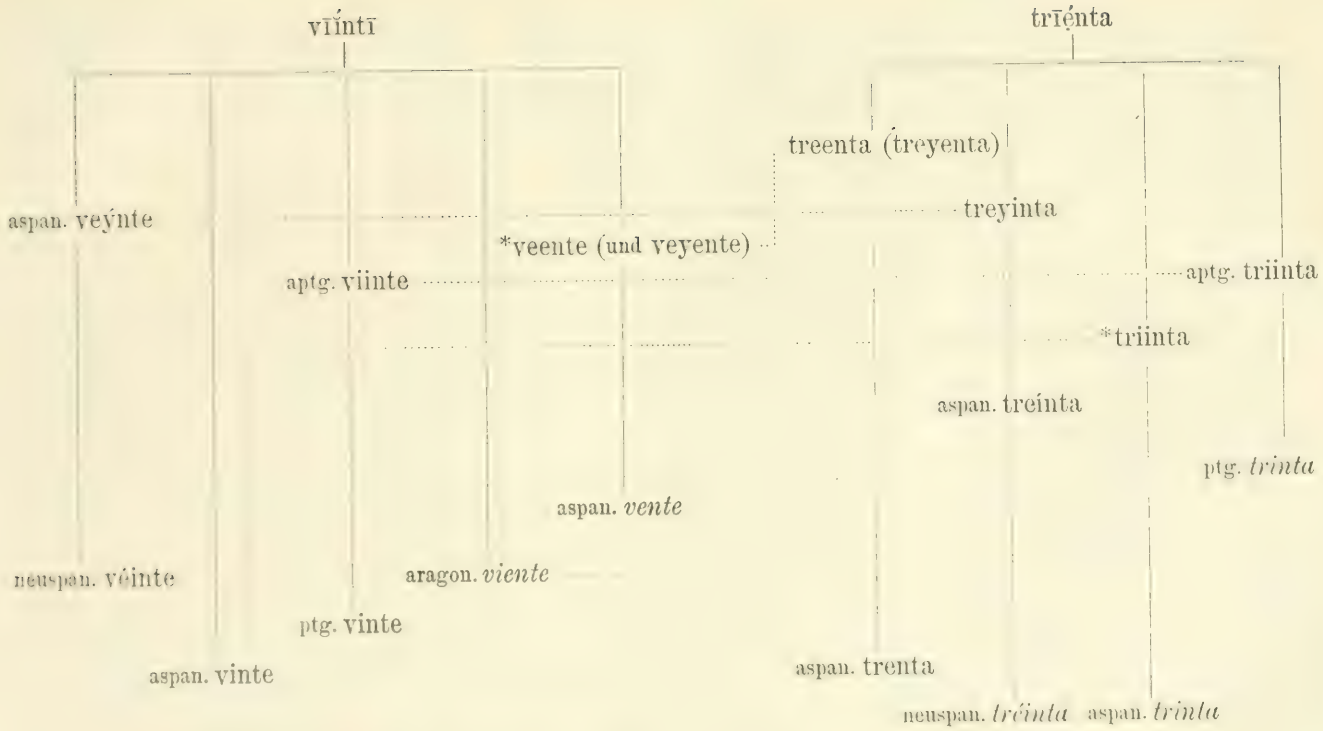
b) Portugiesisch.

trinta. Wir brauchen hier nicht von *treínta* auszugehen, sondern von *trīnta*, einer Form, die im Altportugiesischen ziemlich häufig belegt ist und welche nicht die lautgerechte Entwicklung, sondern die an *viinte* angeglichene Lautform zeigt.

trïinta. 1. *Portugalliae monumenta* I, 483 (14. Jahrh.) 3 mal. 2. Ibid. 375 (Übersetzung einer Urkunde von 1175). 3. Ibid. 712 (1269). 4. Cf. auch Cornu, *Grundrifs*, 772.

trinta ist die dazu gehörige kontrahierte Form.

[1] Gehört ūndecim in progressiver Angleichung an dōdecim zu ǫndecim (frz. *onze*, sp. *onze* u. s. w.) ebenfalls hierher?



Punktierte Linien = Analogiewirkung. Kursivdruck = analogische Formen.

Zusammengefafst ergibt sich für das Hispano-Romanische folgendes Resultat:

1. Für das Hispano-Romanische müssen wir eine nicht kontrahierte Form *viinti, treenta* voraussetzen.
2. Es haben ausgedehnte analogische Wirkungen in progressiver und regressiver Richtung stattgefunden. Vielleicht ist die Anlehnung der dritten Dekade an die zweite schon im Vulgärlatein der pyrenäischen Halbinsel anzunehmen.
3. Die speziell spanische Accentverschiebung hat keinen historischen Zusammenhang mit dem archaisch lateinischen *víginti.*[1]

Allgemein dürfen wir also sagen: Das romanische Gebiet wird in Bezug auf viginti und triginta in zwei Teile getrennt: in ein ostromanisches Gebiet (frz., prov., katal., ital., rätorom.), das ein *vinti, trenta* (vielleicht *trinta* für Sardisch und Sizilisch) voraussetzt, und in eine westromanische Hälfte (spanisch, portugiesisch), die eine noch nicht kontrahierte Form *viinti* (analogisch), *triinta* postuliert. Ob diese interessante Scheidung auf älterer Latinität der pyrenäischen Halbinsel beruht, möchte ich hier nicht entscheiden.[2]

IV.

Die übrigen Zehnerzahlen im Romanischen.

Auch hier wie bei der zweiten und dritten Dekade ist eine Trennung des romanischen Gebietes in einen west- und ostromanischen Teil zu konstatieren.

Vorschläge zur Lösung der Fragen, die sich an die Zehnerzahlen von 40 an knüpfen, sind verschiedentlich gemacht worden. Gröber (*Z. f. r. Ph.* IV, 188; *Arch. f. lat. Lex.* VI, 396), D'Ovidio (*Z. f. r. Ph.* VIII, 82—105), Seelmann (*Aussprache,* p. 52) nehmen Kurzformen *quaranta* u. s. w. an, wobei indes eine einleuchtende

[1] Vgl. die vorhergehende Skizze.

[2] Densusianu, *Histoire de la langue roumaine,* p. 68 erwähnt ein macedorum. *yiñgits,* das er auf *viginti* zurückführt. Indes ist mir die lautliche Entwicklung des Wortes durchaus unklar (Schicksal des intervokalen *g,* die Entwicklung des Nexus *-nti*). Weitere Aufklärung bleibt abzuwarten.

Erklärung derselben nicht gegeben werden kann. Meyer-Lübke hält eine Zwischenstellung ein, er nimmt Ausfall des intervokalen *g* (bei quadraginta) an, glaubt aber dennoch, dafs *quaranta* wieder eine „Kurzform" darstelle.

1. Die ostromanischen Formen.

Ich habe oben (p. 243) zu zeigen versucht, dafs quadraginta schon spätlateinisch durch regelrechte Entwicklung *quaranta* ergeben mufste mit der Zwischenform **quarainta*. (Cf. it. *mastro*). Will man *mastro* nicht als vollgültiges analoges Beispiel annehmen, so bleibt kein anderer Ausweg übrig, als dafs man das Gesetz, besonders formuliert als Reduktion des Diphthongen vor gedecktem Nasal, wobei die Zehnerzahlen die einzigen Zeugen dieses Vorgangs wären.

Von einem *quaranta*, **cinquanta* u. s. w. sind die in der folgenden Zusammenstellung vorgelegten Formen lautgerecht abgeleitet; *novanta* erklärt sich durch Einflufs von *nove*.

	40	50	60
Altfranzösisch	*quarante*	*cinquante*	*seissante*
Altprovenzalisch	*quaranta*	*cinquanta*	*sessanta*
Neuprovenzalisch	*caranto*	*cincanto*	*seissanto*
Katalanisch	*quaranta*	*cinquanta*	*seixanta* (*xeixanta*)
Italienisch	*quaranta*	*cinquanta*	*sessanta*
Sardisch (Logud.)	*baranta*	*quinbanta*	*sexanta*
Rätisch (u. engad.)	*kuranta*	*tšinkuanta*	*sesanta*

	70	80	90
Altfranzösisch	*setante*	*oitante*	*nonante*
Altprovenzalisch	*setanta*	*quatre-vin*	*nonanta*
Neuprovenzalisch	*setanto* (*seissant' e dié*)	*uitanto* (*quatre-vin*)	*nonnanto* (*quatre-vin-dié*)
Katalanisch	*setanta*	*vuytanta*	*novanta* (*noranta*)
Italienisch	*settanta*	*ottanta*	*novanta*
Sardisch (Logud.)	*septanta*	*octanta*	*noranta*
Rätisch (u. engad.)	*tsętanta*	*ętanta*	*novanta*

2. Die hispano-romanischen Formen.

Man hat schon früh darauf hingewiesen, dafs die altspanischen Formen *quaraenta,*[1] *cincuaenta, sesaenta, setaenta, ochaenta, nonaenta* eine ältere Stufe von quadraginta u. s. w. repräsentieren.

	40	50	60
Altspanisch (Aragon.)	*quaranta*	*cinquanta*	*sesanta*
Altspanisch	*cuaraenta*	*cinquaenta* (*cincuaenta*)	*sesaenta*
Altspanisch	**cuareenta*	**cincueenta*	**seseenta*
Alt- und Neuspanisch	*cuarenta*	*cincuenta*	*sessenta*
Altportugiesisch	*quareenta*	*cinqueenta*	*sasceenta*
Alt- und Neuportugiesisch	*corenta* (*quorenta*)	*cinquoenta*	*sesenta*

	70	80	90
Altspanisch (Aragon.)	**setanta*	**ochanta*	**novanta*
Altspanisch	*setaenta*	*ochaenta*	*nonaenta* (*novaenta*)
Altspanisch	*seteenta*	**ocheenta*	*noveenta*
Alt- und Neuspanisch	*setenta*	*ochenta*	*noventa*
Altportugiesisch	*seteenta*	*oyteenta*	*noveenta*
Alt- und Neuportugiesisch	*setenta*	*oitenta*	*noventa*

Die heutigen Formen *cuarenta, cincuenta* u. s. w. treten ebenfalls schon früh auf. Einen Unterschied in syntaktischer Hinsicht der beiden nebeneinander existierenden Formen *quaraentà, cuarenta* habe ich nicht entdecken können.

cuaraenta wurde zu *quarenta* (*cuarenta*) wie *maestre* > aspan. *mestre* (neuspan. *maestre* gelehrt), quadragesima > aspan. *cuaraesma* (*Revista de Archivos* 1900, p. 178) > *cuaresma,* *cinquagesima > *cincuaesma* [*Cortes de Leon y de Castilla* I, 462 (1339), *Fuero Juzgo,* 13] > *cincuesma.* Als Zwischenform darf

[1] Ich führe hier nicht alle Belege mit Standort an; *quaraenta* (1 mal), *cincoaenta* (etwa 15 mal), *sesaenta* (9 mal), *setaenta* (7 mal), *ochaenta* (1 mal), *novaenta* (15 mal), *nonaenta* (10 mal) bezeugt (nach meinem Material).

seteenta [*Indice de los documentos de los conventos y monasterios suprimidos* I, 483 (1335), 2. Ibid. 480 (1330)] angesehen werden.

Neben den soeben erwähnten Formen auf *-aenta* findet sich auch *quaranta, cinquanta* etc. In welchem Verhältnisse stehen diese letztern zu den ersteren?

quaranta. 1. *Les chartes de Silos,* p. 396 (1375). 2. Ibid. 478, 480 dreimal (1439).

cincuanta. 1. *cinquanta. Cortes de Leon y de Castilla* I, 272 (1315). 2. *Documentos de Aragon* VI, 118 (1251). 3. *Fuero Juzgo,* Glossar. 4. *Fuero sobre el fecho de las cabalgadas* (*Memorial* II, 460) (13. Jahrh.). 5. *Fuero Juzgo* (var.) 58. 6. *Les chartes de Silos,* 337 (1312). 7. *España sagrada,* Bd. 47, p. 462 (1344), vielleicht asturisch.

sessanta. 1. *xexanta. Les chartes de Silos,* 478 (1439). (Cf. oben *quaranta* n° 2.) 2. *Memorial* I, 206 (1263), ein für Aragonien bestimmtes Dokument. 3. *España sagrada,* Bd. 36, App. 62. p. CXXIV (leones.). 4. *Fuero Juzgo* (var.), p. 144 (im gleichen Kodex wie *cincuanta* n° 5). 5. Muñoz y Romero I, 426 (*sixanta*).

Für *setanta, ochanta, novanta* liegen mir keine Belege aus spanischen (kastilianischen) Dokumenten vor.

Diese Formen sind, wie ich glaube, nicht kastilianischer Herkunft, denn, abgesehen davon, dafs sie lautlich sich nicht aus *cincuaenta,* etc. erklären lassen, spricht aufser der doch geringen Anzahl der Belege auch die Provenienz dieser Zeugnisse eher für katalanischen Einflufs, d. h. dafür, dafs die Schreiber der Dokumente Katalanen waren. Untersuchen wir die oben erwähnten Formen auf ihren Ursprung hin, so ist zu bemerken, dafs zwei aragonesische Beispiele abgerechnet, die übrigen zum Teil unsicher sind [*Les chartes de Silos,* p. 480 *quaranta e sixanta* (katal. Schreibung)]; die aus dem Variantenapparat des *Fuero Juzgo* gezogenen Belege können katalanischen Abschreibern zur Last fallen.

Doch ist es nicht ausgeschlossen, dafs das Asturische *quaranta cinquanta* aufweist. Dieser Punkt bedarf weiterer Nachforschungen. Dafs im Kastilianischen noch vlat. *quaranta* weiter leben sollte, ist mir sehr wenig wahrscheinlich (vgl. nie *quarasma, mastre*). Schon früh mufste die Betonung *-aénta* herrschend sein, da im *Libro de buen amor,* cobla 249, *-aénta* im Reime steht (in cobla 1648 ist *cinquaenta* einzusetzen, damit der sechssilbige Vers hergestellt wird).

Portugiesisch. Wir finden im Altportugiesischen noch recht häufig die nicht kontrahierten Formen *quarenta, sasenta, norenta* (cf. auch Cornu, *Grundriſs*, 772). Sie sind offenbar die Weiterentwicklung von *quaraenta* u.s.w. (vgl. über die Kontraktion dieser Vokale Cornu, *loc. cit.*, p. 780).

Das Ergebnis der Untersuchung der Zehnerzahlen von der vierten Dekade an können wir so zusammenfassen:

1. Die ostromanischen Vertreter sind die direkten Abkömmlinge eines vulgärlateinischen *quaranta*, **cinquanta* u. s. w.
2. Das Spanische und Portugiesiche weist auf eine ältere Stufe des Vulgärlateins zurück, *quaraenta* etc., von der aus die hispano-romanischen Formen sich lautgerecht entwickelt haben.
3. Die spanischen Formen *quaranta, cincuanta* u. s. w., welche hier und da in den schriftlichen Denkmälern des 13. und 14. Jahrh. vorkommen, sind wahrscheinlich katalanischen oder aragonesischen Ursprungs.

Das Resultat dieser gesamten Nachforschung läſst sich so resümieren:

1. Alle ostromanischen (frz., ital., prov., katal., rätorom.) Bezeichnungen der Dekaden sind durch lautgerechte Entwicklung der vulgärlateinischen Formen entstanden, welche ihrerseits regelmäſsig aus den hochlateinischen Bezeichnungen der Dekaden hervorgegangen sind.
2. Eine Accentuierung auf der Anfangssilbe der lateinischen Zehnerzahlen ist nur für triginta bei Consentius bezeugt. Die romanischen Formen bieten keine Stütze für die Weiterexistenz einer archaischen Betonung im Vulgärlatein.
3. Die westromanischen (span., portg.) Formen weisen auf eine ältere Stufe der lautlichen Entwicklung von vigínti, trigínta, quadragínta (*vīnti, trīnta, quaraenta* u. s. w.) zurück.
4. In den romanischen Sprachen (besonders Span., Portg.) ist die progressive und regressive Assimilation in hohem Maſse, vornehmlich bei zwanzig und dreiſsig, wirksam gewesen.

Zürich. J. JUD.

Un document inédit du français dialectal de Fribourg au XVe siècle.

Si, grâce à l'originalité et à la variété infinie de ses patois, la Suisse française offre au dialectologue un terrain d'exploration d'une richesse peu commune, elle compte en revanche parmi les régions les plus pauvres en documents permettant de fixer l'état de la langue indigène au moyen âge et de reconstruire les phases principales de son développement. Les chartes et autres documents historiques ne font assurément pas défaut, ils abondent même à partir du XIIIe siècle, mais l'idiome du pays en est à peu près complètement absent. Tout est latin ou français. Ainsi dans les huit volumes de documents valaisans publiés par l'abbé Gremaud, on trouverait difficilement un acte de quelque importance pour l'histoire dialectale, et le philologue en est réduit à glaner dans des textes latins quelques rares formes intéressantes échappées aux scribes. D'autres collections, comme les *Monuments de l'Histoire de Neuchâtel*, publiés par Matile, renferment des textes en langue vulgaire plus nombreux et plus anciens, mais le caractère linguistique de ces textes varie d'un document à l'autre, et aucun d'eux ne saurait passer pour reproduire, même d'une façon approximative, la langue du pays.

Les raisons essentielles de cette exclusion du dialecte local des actes publics, et, d'une façon générale, de son inaptitude à s'élever au rang de langue écrite, à une époque où l'unification linguistique était cependant loin d'être réalisée, sont faciles à découvrir. Le fait tient d'abord à la nature même du parler indigène. Par plusieurs caractères phonétiques et morphologiques très saillants (p. ex. la conservation de l'*a* tonique latin, *a* et *o*

comme finales atones, imparfaits en *-arc*, premières personnes du pluriel en *-ain*, etc.), le roman de la Suisse française se différenciait à tel point de la langue d'outre-Jura qu'il devait nécessairement être senti comme un idiome distinct. Tandis que, dans le Nord de la France, les scribes de province pouvaient ne pas avoir une conscience bien nette du caractère régional de leur parler, ou tout au moins ne pas y attacher d'importance, il était impossible que ceux qui prenaient la plume dans notre pays ne se rendissent pas compte que leur langue parlée ne correspondait pas à celle qu'ils connaissaient par les documents écrits. Pour qu'ils aient pu s'affranchir de l'influence des modèles étrangers, il aurait fallu un ensemble de conditions favorables, qui firent toujours défaut. Car, et c'est là le second facteur important à relever, l'absence de tout centre intellectuel ou politique prépondérant a été un obstacle constant au développement de l'autonomie linguistique. Dans un pays morcelé politiquement en petites souverainetés étrangères les unes aux autres, sans communauté d'intérêts ni lien national, tout point d'appui faisait défaut pour la formation d'une langue écrite régionale. Privée ainsi d'un principe d'unification et d'un frein modérateur, la langue parlée s'est émiettée en une multitude de patois, tandis que le document écrit est resté pendant des siècles fidèle à la tradition latine ou a subi de bonne heure l'influence assimilatrice du français, suivant les conditions spéciales et les préférences de chaque chancellerie. Le parler local n'apparaît dans les actes que dans la mesure où le laisser aller des scribes ou leur connaissance insuffisante du français lui permettent de s'infiltrer.

Nulle part dans la Suisse romande ces faits ne se manifestent plus clairement qu'à Fribourg. Jouissant d'une autonomie communale à peu près complète, sans prince résident ni aristocratie d'origine étrangère, organisée et administrée uniquement par des bourgeois, cette ville offrait un milieu des plus favorables pour l'emploi officiel du dialecte indigène. Nous voyons néanmoins que le latin y reste la langue des actes et ordonnances relatifs à l'organisation municipale jusqu'au milieu du XIVe siècle. Un seul document fait exception. C'est une ordonnance de 1319, interdisant aux gens d'église de citer les ressortissants de la ville devant un tribunal étranger. Il nous paraît intéressant de reproduire ici à titre de comparaison ce plus ancien spécimen du français dialectal de Fribourg, d'autant plus que le texte

imprimé dans le *Recueil diplomatique du Canton de Fribourg*, t. II. p. 69, renferme des inexactitudes assez nombreuses. L'original sur parchemin est conservé aux Archives cantonales (Affaires ecclésiastiques, n° 2).

Nos li avoye, li consetz, li cent elliez et tote li communitaz de Fribor facein savoir a toz que nos, consideranz et regardanz lo profit et l'onour de nos et de nostre vile, avein acorda et ordina et estrabli por nos et por les nostres fermemant gardar et tenir, en tant qu'il per nos soit communaument revoca, les conditions et les choses ci escrites, en la forma et en la maneire qui s'en soit. C'est a savoir que se aucuns encuraz ou vicairos, residenz ou pertinenz en la segnory et en la jerudicion de nos et de nostre vile, citave aucun de nos ou de nostres residenz en nostres destreit autre part que per denanz nostre justise, c'est a savoyr de fey, ou de alou, ou de promission de det, ou de autres contrayt qui a nos apertienent, deys quauz nos avein usa per denanz nos, cil qui seroit citaz doit venir ensenble nostre avoye ver l'avoye de l'iglesi dou citour, se il est nostres borgois ou de nostre juridicion, et requirit lo dit avoye de l'egleisi que il volle enformar lo cityour que il de la dicte citation cessoit, et prende rayson et mesure per denanz nostre avoye, se il plait, la que chosa se il ne fasoit, li avoye de l'igleisi, s'il wet, doit doner et delivrer ou cita tant deys bins dou cityour que li citaz soit degravez de ses missions por cel fayt, et se li diz avoye de l'igleisi ses bins delivrar ne li voloit ensi com desus est diz, il doit abandonar ou citaz lo cityour et ses bins, ne di cent en avanz por celuy cas ou cityour ne doyt doner foi ne consel en fait n'en dit, ne en nulle autre maneire. Et se li avoyez de l'egleisi dou cityour n'estoit de nostre vile ou de nostre juridicion, li citaz doit venir ensenble nostre avoye ver lo citiour et requirir lo, ensi com desus est dit, que il cessoit de l'ajornement et prengne de luy mesure et rayson en nostre justisse. La que chose s'il ne facoit, et li citaz per aventure de cen en avanz prengnait deys bins ou cityour pertingnent eys ygleises desus dites, nos avein ordina que nyons deys nostres por cel fait et por cel cas lo cita ne ses aydiours ne doit turbar ne inquietar, ne ou cityour ne a ses bins denar foy ne conseil en fait ne en parole, ensi com desus est dit. Et se contre cez choses aucons de nos ou de nostres fascoit, adont, a la requesta dou cita, nostres avoyez en doit enquirir per denanz quatre de notre conseil per dos homenz creablos, et lay au nostres diz avoiez dira per son serement que l'ara enquis per tant com il doit, cil est condempnaz enver nos en quaranta livres de losanneys a payer un moys apres l'enquesta, et doit estre un ant continuaul furs de Fribor et deys termenos, se il est enquis dou fait, et se il est enquis dou dit, il est condempnaz en sessanta soz de losanneys a payer lo moys apres et estre furs de nostre vila et deys termeynos un moys. Et se aucons lo dit cita ou ses aydiours en prẽngnent ou tingne[n]t les bins dou cityour turbave ou sorecoroit, nos prometein lo dit cita a sa requesta gardar de force

en bona foy, en cen que li citaz ne sie aydiours, ne li bins qu'il prendrant ne devent retornar ne recetar en nostre vile durant lo riot, saul que per la licency de l'avoye et dou conseil desus dit. Apres, cum nos ayen ordina et outreye cay en areres entre nos acordablement que nyons de nos ne deys nostres ne prengnye lour bins per achet, per gagiery, per garda ne per autre manere, nos volein et outreen que quaconques obligations ou alienacions per les diz encuraz ou vicayros a aucuns de nos fayte cay en areires, ou qui ancor se faroit, ne valle ne ait force, saul que en tant que li plus grant pertie de nostre conseil acorderoit, qui en la justise seroent. Ou temoyen et in la force de totes les choses denanz dites, nos li avoyez, li conseil, li cent ellie et li communita denanz dit, nostro cel de la dicte communita avons mis en cist escrit. Fayt et dona l'ant de l'encarnation de nostro segnyour corent mil tres cent et deyx et no, ou moys de host.

Vers 1360, lorsque la ville décida de consigner dans un registre spécial les décisions prises par la communauté, le latin fut abandonné et c'est en langue vulgaire que sont rédigées dès cette époque les nombreuses ordonnances de l'administration municipale. Mais quoique écrits par des bourgeois et pour l'usage des bourgeois, ces actes ne sont cependant pas en dialecte de Fribourg. On reconnaît à première vue que les secrétaires qui les ont rédigés ne reproduisent pas l'idiome local qui devait être à cette époque d'un usage général dans toutes les classes de la population, mais qu'ils s'appliquent à imiter les formes de la langue écrite, dont ils avaient connaissance essentiellement par des documents de chancellerie. Les fonctions de chancelier, qui comptaient parmi les plus importantes de la cité, n'étaient confiées qu'à des personnages d'une culture étendue, généralement à des jurisconsultes, que leurs études et leurs relations mettaient en mesure de connaître le français et de le pratiquer avec plus ou moins d'aisance. Mais ce français pouvait difficilement être du pur français de Paris. Les rapports directs avec la capitale étaient rares et c'est bien plutôt les habitudes linguistiques des régions voisines de la Suisse qui devaient servir de modèle pour les secrétaires fribourgeois. Nous ne nous étonnerons donc pas de rencontrer dans leurs actes beaucoup des particularités dialectales qui caractérisent la langue écrite des provinces de l'Est de la France, de la Bourgogne en particulier. D'autre part, dans une ville comme Fribourg, l'influence du dialecte local était trop forte et trop peu combattue pour que la langue des pièces officielles pût s'y soustraire complètement. En fait, le

parler indigène y apparaît ou s'y devine à chaque instant, et il résulte des diverses tendances en jeu un produit hybride, où les formes franco-bourguignonnes alternent ou se combinent avec le patois local. C'est déjà là le caractère de l'ordonnance de 1319 reproduite ci-dessus, et il se maintient sans modification essentielle, pendant tout le cours du XIVe et du XVe siècle. L'importance de l'élément indigène varie sans doute, chaque chancelier a aussi des habitudes de langage ou de graphie qui lui sont propres, mais en somme l'allure générale reste la même et il y a une certaine constance dans l'irrégularité des caractères linguistiques. On peut dire qu'il s'était formé à Fribourg une langue de chancellerie, qui, par son mélange de formes locales et de formes d'emprunt, présente beaucoup d'analogie avec la langue des documents de la Suisse allemande à la même époque.

La pièce que nous publions ci-dessous est un spécimen de cette langue de la chancellerie de Fribourg au début du XVe siècle. C'est un acte de 1414 déterminant d'une manière explicite, à la suite de contestations avec le curé, les obligations et les droits du marguillier de la cathédrale de St-Nicolas. Le marguillier de cette église n'était pas un simple sacristain chargé de besognes matérielles, mais bien un prêtre, qui remplissait en quelque sorte les fonctions d'assistant du curé. Il s'agissait de fixer leurs compétences respectives et la part à attribuer au marguillier dans les revenus du culte. On désigna pour établir la coutume une commission d'experts, et sur la base de leurs témoignages fut rédigé notre acte, destiné à faire loi pour l'avenir. Afin qu'on pût toujours y recourir, il fut inséré dans le *Livre de la ville*,[1] où il occupe les f°s 181—190.

Comme il ressort de la note finale, l'acte entier a été écrit de la main de Petermann Cudrifin, qui était alors chancelier de Fribourg, et a exercé ces fonctions de 1410 à 1425. Le *Livre de la ville* renferme un grand nombre d'ordonnances et autres actes rédigés par lui, qui ont presque tous été publiés dans les tomes VI et VII du *Recueil diplomatique du Canton de Fribourg*. Cudrifin était un personnage lettré, qui s'est aussi occupé de poésie française.[2]

[1] Archives cantonales, *1re Collection des Lois*.

[2] Voir *Romania* XXI, p. 39.

Inquestes faites por saveir lo droit de la maruglerie de Fribor.

[181 r°] Est a savoir que coment question et desbat fust intre venerable et discroit home don Willieme Studere, orendroit curei de l'egliese perrochial de sain Nycolais de Fribor, d'une part, et don Johan Richar, chappellain, orendroit maruglei in la dicte egliese de sain Nicolay, d'autre part, sus certaines desmandes faites per lo dit maruglie contre lo dit monsegniour l'encurei, en desmandent o^u^ dit monsegniour l'encurei plusour droit et raison apertenant a la dicte maruglerie, destinuz per lo dit monsegniour l'encurei, et volent per monsegniour l'encurey cillour droit atribuir a la cure, per ensi com ly dit marugley l'affermeit, et ensi ly cause susditte soit et est heue monstree et pervenue per devant gens porveables, sages et discroites, monsegniour l'avoye, consel lx et ij^s^, coment per devant la ville, qui est coment patron et qui haz lo droit de patronage et la donacion de instituir lo curey de Fribor et instituir et destituir lo maruglei, ly quelle ville auxi hait fait convoqueir les dittes dues parties, et cillour dues parties ensi se soent comparues in la presence [181 v°] deis dit monsegniour l'avoye, consel et lx, et enqui in lour presence, ly dit monsegniour l'encurei hait responduz que l'on volist enquirir in celle cause per les anciains, ensi coment per monsegniour le dens de Fribor, per l'encurei de Juvisie, per domp Pierre Escualleir l'ancien, et plusours autres anciains, qui esteit acustumei por le droit de la maruglerie, et comment l'on en haveit usey; et cen qui s'en trovereit, qui se mist per escript, a celle fin que il poist avoir son droit et ly maruglei lo sien; et se voleit auxi de cel fait tenir a l'ordinance de la ville, solong les inquestes, et que cil fait se mist per escript o^u^ livre de la ville, a celle fin que, por lo temps avenir, fust encurei o^u^ maruglei poist percevre paisiblemant, sain desbat, son droit et sa raison. Et per tant sont comparuz a la supplicacion de monsegniour l'avoie, deis quatre banderet et plusours autres do^u^ consel per devant cillour monsegniour l'avoie, consel et quatre banderet, gens honestes et discroites cy apres escriptes, qui hont dit et portei tesmogniage per la magniere coment lour en hont vehuz useir, non pas que lour haent voluz prendre la charge de dire qui est droit ou qui est tort, forque la magniere coment lour hont vehuz usar per les autres curei plusour et per les autres maruglei. Et cy tesmogniage lour hont fait in pure viritei, per lour office, por conservar lo droit de un chescon, per lour conscience, sain tot agait et sain barat. Escript et faite cete attestacion le vij^me^ jour do^u^ moix d'ost, l'an de grace nostre segnur Jhesu Crist corent mil cccc et xiiij.

Prumieremant domp Johan Malamulier, dens de Fribor, qui fust per longtemps recoilliarre, recevarre deis obvencions apertenant a la cure de Fribor por le temps qui esteit encurei de Fribor venerable et porveable juriste de bonne memoire domp Pierre de Montagnie, awoi lo quel curei ly dit monsegniour ly dens per long temps demoraz; item domp Richart Magnyudens, curey de Juvisie, qui auxi fust per certain temps recoilliarre do^u^ dit domp Pierre de Montagnie, auxi per

mult long temps cil domp Richar ha esteit procurare deis chappellain in la ditte egliese de sain Nycolais; [182 v°] item domp Pierre Escualleir ly aynaz, soverain chappellain in la chappelle de l'ospitaul de nostre dame vierge de Fribor, ly quel ou temps qui esteit curei ly dit domp Pierre de Montagnie demoreit awoi celluy domp Pierre de Montagnie et estoit son vicaire, et governast la vicerie de Friborg per long temps sain despartir de la ditte egliese de sain Nicolai; item domp Johan Vendeir, chappellain, qui haz estei clerc a sain Nicolai per long temps, hont devisey et dit in paroles de viritei trestuit concordablement coment lour hont veluz portar les charges o^{u} maruglei et la magniere coment ly maruglei servisoent et que lour hont oir deis ancians per mult long temps, ensi com se poent recordeir, coment ly maruglei doivont estre intenuz de servir et auxi lo droit et lo profit qui doivont perceivre et havoir a cause de celluy office de la maruglerie.

Primo les charges qui doit haveir ly maruglei et coment il doit servir.

Prumieremant ly maruglei doit [183 r°] haveir les clas do^{u} mostier, les claz de la sacristerie et do^{u} grant o^{u}teir, lay ont l'on met lo reliquere.

Item doit havoir in son peril et in sa garde tot les reliquayres et tottes les reliques de l'egliese, tot les vistimant, adornemant et warnemant de l'egliese do^{u} grant o^{u}teir, tot les livres a la ditte egliese apertenant, et tot se doit metre in inventoire et chascon anz en devra rendre compte o^{u} maistre de la fabrique.

Item doit haveir la ditte egliese totte in sa garde, tam de jor quam de nuit.

Item doit havoir un clerc qui serve in l'egliese, ensi com est acustumei.

Item ly dit marugley tot les jor do^{u} munde doit deffermar ou faire deffermar l'egliese quant l'on so^{u}ne matines.

Item ly dit maruglei doit estre ly prumier in tottes les matines qui se chantont intre la nostre damme my ost et la feste de Pasque, et [183 v°] doit estre tot jor o^{u} co^{v}r tanque les matines soent chavonaes.

Item quar les matines se chantont tart intre la feste de Pasques et la feste nostre damme my ost, et se chantont per plusour foy apres la messe matineire, adonques se ly dit maruglei in cillour matines dever mattin non pout estre, sain agait, il doit estre escusey et por les deffautes on non lo doit mye reprendre.

Item ly maruglei, tot les jors diver mattin, solong cen que ly temps lo requier, doit chanter ou faire chanteir per autri en luef de luy la messe matiniere.

Item doit haveir ly maruglei la charge de faire soneir per tot les jor de l'an, c'est a savoir eis jors ovrei ensi com est acustumei, et eis autres festes communel ensi coment auxi est acustumei, et eis grant festes solinelles auxi soneir solinelmant ensi com est acustumei.

[184 r°] Item doit ly marugle eis festes solinelles repareir lo grant o^{u}teir ensi com est acustumei, et les autres o^{u}teir per les festes o^{u} benission reparei auxi ensi coment est acustumei.

Item doit ly maruglei reparei l'egliese de drap lo jor de la feste Deux ensi com est acustumei.

Item semblablemant doit repareir lo jor de la benission de l'egliese sain Nicolay.

Item devra ly maruglei prestei a monsegniour l'encurei o^{u} a celluy o^{u} quel monsegniour l'encurei ordinera les reliquayres de sain Anthoine, saint Alaix, sain George o^{u} autre reliquayre por faire vinage, tantes foy quantes foy necessitei seraz.

Item doit estre ly maruglei ly prumier a tottes houres que l'on chante in l'egliese et doit aidier a chanteir cillour ho^{u}res tottes furs, comment a tierce, seixte, vespre et comples, excepta la necessita de son office de maruglerie o^{u} de son corps.

[184 v°] Item doit estre ly maruglei in tottes les grant messes qui se chantont a notta in l'egliese, et doit estre tot jor ly prumier tanque les messes soent chavonaes, excepta la messe de Requien qui se chante a notta in l'outeir sain Martin apres la messe matiniere.

Item doit ly maruglei amministrei in l'egliese lo sacrement a un chescon requirent celluy, et se doit tenir in l'egliese o^{u} procurei que autre chappellain dapar luy y se tiegnye, qui aminestreit celluy et qui serve in l'egliese a tottes houres, in tottes choses eis quelles ly maruglei servir doit.

Item est acustumei que ly maruglei doit bachiez tot les enfanz et receivre et laissier intrar in l'egliese tottes les donnes qui leivont d'enfan. Et por celle cause est de necessitei, en especial por bachie les enfanz, que ly maruglei se gardeit l'egliese per luy o^{u} per autre chappellain ydonee, qui poisse servir in l'office en luef de luy.

[185 r°] Item ly maruglei non se doit intromettre de confessar, ne auxi de porteir nostre segniour per mie ville, forque per la voluntei de monsegniour l'encurei tant soulemant, in cas de grant necessitei, por lo peril qui porreit avenir se ly maruglei souventes foy laissait l'egliese por les enfanz bateyer o^{u} por aminestrei le cors nostre segnio^{u}r in l'egliese.

Item ly maruglei doit haveir in sa garde la crisme et lo sain ôle. Auxi est intenuz de alar enolier les malades, et y doit estre pertot ly secunde persone, et doit porteir la bôiste do^{u} sain ôle et lo livre et ly cler do^{u} maruglei doit porter la croix.

Item doit ly maruglei et est intenuz de aleir querir tot les gros cors et cellour presenter in l'egliese.

Item doit apres de cen que l'on ha soneiy ensemble de la grant messe per tot les jor, en quelle ho^{u}re qui soit o^{u} jor, aleir querir les pittet enfanz por sevelir et cillour presentar in l'egliese.

[185 v°] Item dever mattin, avente que l'on soneit ensemble, ly autre chappellain de l'egliese, intremie de lour doivont porveir por alar querir les pittet enfanz et cillour presentar in l'egliese, se ly temps lo requier, que on les lei dege portar aventes que on soneit ensemble. Et in cel cas devant insembloz, ly maruglei non en doit aveir mye de charge ne d'aleir querir ne de enterreir. Et se messe diver mattin n'y aveit, adonques lo doit aleir querir ly maruglei.

Item tantost coment l'on haz sonaz un cors, il doit alar faire la recomendacion de l'arme, ensi com est acustumei awoi les autres acustumaz.

Item ly maruglei doit dire l'office deis trappassei sus les gros corps, quant lour sont apporta o^{u} mostier, et auxi quant on le vout portar defurs por enterrar, et en l'enterrement de cillour ly dit maruglei per tot doit estre et faire son office qui lei requier.

Item doit aleir ly maruglei gittar l'aigue benoite awoi la procession. Auxi doit aleir gittar l'aigue [186 r°] benoite per sus les fosses la dimenge et faire les commemoracion, et doit dire les de profundis et gittei l'aigue benoite lai ont les segnies seront por faire les anniversaires. Et quant l'on chantera vigillies in l'egliese, ly maruglei devra partir de l'igliese atot l'aigue benoite quant l'on commenczera lo magnificat, por alar sus les fosses; et quant l'on non chanteraz poent de vigillies, que adonques ly maruglei parse quant l'on chantera l'ygnoz, ensi que ly maruglei se delivreit, per magniere que tot jor ly aigue benoite precedesse la procession.

Item doit donneir ly maruglei chascon anz a monsegniour l'encurei de Fribor xx s. los. por cause de cen que ly maruglei perceit tottes les obvencion qui viegniont por bachie enfanz et deis donnes qui sont levaes d'enfan, les quelles ly maruglei laisse intrar o^{u} mostier.

[186 v°] *Lo profiet et les obvencion que ly maruglei haz acustumei de perceivre por cause de cen que il puisse exercir l'office de la maruglerie et luy sustentar, quar ly messe matiniere non est pas dotae autremant, et non en haz auconnes choses ly maruglei por celle messe forque les obvencion de la maruglerie, les quelles obvencions et droit anciannemant acustumaz sont telles solong cen que les dit qui hont attesta hont vchuz usar.*

Prumieremant que ly maruglei doit aveir et perceivre lo dieme de tot les offertoires qui se font ou grant o^{u}teir de l'egliese sain Nicolai et in tot les autres o^{u}teir didant celle ygliese, nommeemant tot lo dieme deis offerandes o^{u} offerteres qui se font de pain et d'argent in tottes les messes qui se chantont [187 r°], c'est assavoir tant souleman lo diemo de tot quant qui se offrest in une chasconne messe apres cen que ly evangiele est dit, quar eis offerandes faites devant les evangieles ly maruglei rient non doit aveir. Et doit perceivre lo dit dieme tant soulemant eis jors de sepulture deis cors et eis jor deis enfan que l'on enterrereit eis jor de septame, trentanier et eis anniversaires. Et doit prendre tot lo dieme de l'offertoire deis grant cors et pittet que l'on enterre apres les messes et apres dignar et per mie lo jor.

Ly maruglei non doit aveir rient eis offerandes deis chandeiles, quar les chandeiles et tot quant qui est luminaire doit estre por lo servise de l'egliese et de son curei.

Item ly maruglei doit haveir lo diemo de tot quant qui chiet de obvencion in la ditte egliese a monsegniour l'encurei eis quattre festes annuaul por tot lo jor de chasconne feste, nommeemant tot quant qui chiet et qui avient o^{u} grant o^{u}teir le jor de feste nativitei nostre

segniour Jhesu Crist, le jor de feste de Pasque, item le jor de feste de [187 v°] Pentecoste, item le jor de feste Tot sains; item et lo dieme deis laindemain deis dittes trois festes, c'est a savoir Challandes, Pasques et Penthecoste, et lo lendemain de la Tot sains, ensi com est cy apres escript por lo jor de tottes armes et ensi coment o^{u} jor de tottes armes est acustumaz.

Item doit perceivre ly dit maruglei lo dieme per tot les jors furs de tottes offerandes qui chiesont tot lo jor furs de trois festes, c'est a savoir lo jor do^{u} patron, lo jor de la benission et lo jor de l'Assumption nostre damme vierge.

Item doit ly maruglei perceivre son dieme de tottes les autres festes eis quelles offerandes o^{u} oblacion se font apres l'avangiele.

Item ensi tost com ly grant messe seraz ditte ou grant o^{u}teir in chasconne feste, se doit prendre totte ly offerande et totte cillour obvencion, et se doivont contar, et ly dieme qui se troveraz de cillour incontinant se devraz delivraz ou maruglei.

Item doit ly maruglei perceivre lo diemo de tottes les offerandes et obvencion ensi com desus qui cherront et avindront a monsegniour l'encurei in la [188 r°] ditte egliese le lendemain deis dittes trois festes annuel, c'est a savoir lo lendemain de Challandes, lo lendemain de Pasque et lo lendemain de Penthecoste.

Excepta se in cillour lendemain o^{u} in aucons de cillour lendemain cors y fust apporta por sevelliz, en cel cas ly maruglei o^{u} prumier offertoire devant l'evangiel rient non y devra perceivre et rient non y devra aveir, forque devra aveir son dieme tant soulemant de l'offerande qui se firaz adonques in celle messe por lo dit cors apres l'avangiele.

Item ly maruglei devra haveir tot lo dieme deis offerandes qui se font apres les enfanz que l'on vout sevelir, quant on non lei chante poent de messe, quar quant l'on chante messe, ly maruglei perceit son diemo deis offerandes apres l'avangiele ensi com desus est dit.

Item ly maruglei non doit poent perceivre de diemo eis offerandes de pain qui se font la dimenge por les aunuaul.

Item ly maruglei doit haveir son diemo de pain [188 v°] et d'argent de l'offerande qui chiet apres l'avangiele o^{u} prumier jor de l'obit, o^{u} septame et o^{u} trentanier, et o^{u} jor de l'aniversaire et eis autres jor didant lo trentanier non doit il poent perceivre de dieme de pain.

Item do^{u} dieme deis pain qui prent ly maruglei per tot l'an, cil dieme se doit perceivre sus les dues par de tot les pain et non pas sus la tierce part, quar celle tierce part est eis chappellain, excepta lo jor de tottes armes, o^{u} quel jor ly maruglei prent son dieme sus tot les pain.

Item doit ly maruglei aveir tant soulemant son dieme apres l'avangiele deis offerandes de pain et d'argent qui chiesont eis festes ou solemnitei de sain Anthoine, sain Elois, sain George et d'autre sains en la ditte egliese, et eis chandeiles rient ly maruglei non doit haveir, quar les chandoiles sunt por servir l'egliese.

Item ly maruglei non doit poent aveir de dieme eis offerandes deis votes deis trois sains susdit ne d'autre sains ensi coment l'on fat lo venage [189 r°] o^{u} que l'on rent son vote.

Item monsegniour l'encurei pout faire a faire les vinages a cuy que ley plait. quar ly maruglei non en haz rient affaire. forque aminestra les reliques ensi com est dit o^{u} fait deis charges do^{u} maruglei, et ly maruglei in cillour vinage aucons dieme non doit haveir, ensi com desus est dit.

Item ly maruglei devra haveir la mettie deis dos pot de vin qui se apporteront in l'egliese por les espous et espouses, ensi coment est droit que chascon mariage, quant esposallies se font, doivent dos pot de vin, deis quels ly un est a monsegniour l'encurei et ly autre o^{u} maruglei, et ou temps que don Anthoino Chedel esteit maruglei, il compellesseit tam dapar luy quam dapar l'encurei cillour qui non havoent paie les dos pot, et est ly droit do^{u} maruglei que il les doit compellir et en doit haveir ly maruglei la charge de compellir por luy et por monsegniour l'encurei, et de partir cen qui recovreraz a monsegniour l'encurei.

Item doit haveir ly maruglei tot quant que a lui porraz avenir de obvencion por bachie les enfanz [189 v°] et por les donnes qui leivont d'enfan, quar auxi por cen il doit donneir ou dit monsegniour l'encurei les dit xx s. deis quels est fait mencion eis charges do^{u} maruglei.

Item doit donneir ly curei o^{u} maruglei por un chescon cors do^{u} quel les droitures se font iij dinier et o^{u} cler do^{u} maruglei ij d.

Item quant l'on so^{u}ne eis bonnes festes et trico^{u}donnes atot la grossa clochi, monsegniour l'encurei doit donnar eis waites desus lo clochie dos solz et un pot de vin.

Item quant l'on trico^{u}donne eis autres festes sain la grosse cloche, monsegniour l'encurei doit donneir eis dittes waites doze dinier et quatre pain blan.

Item a cillour qui apportont l'aigue por faire l'aigue benoite doit donneir ly encurei a chascon un blain pain de un dinier.

Item orendroit novellemant por la cloche de la grant confrarie, que l'on so^{u}nez dix lei amont, les waites [190 r°] en hont xliij s., deis quels ly maruglei paie la mettie et ly ville l'autre, tant dix que l'on soneraz dix lai amont; maix quant l'on la sonnera dix czai avaul, adonques ly maruglei la devra faire sonar a ses missions.

Item ly maruglei doit aveir son diemo de tot l'argent qui se troveraz o^{u} trunc do^{u} sain vehuz eis places, et son diemo de tot quant qui se offriraz o^{u} dit sain vehuz lo jor do^{u} beneit divendre. Et cil argent do^{u} trunck et l'argent do^{u} beneit divendre se doit metre ensemble et contar, et puis delivraz de tot cen lo diemo o^{u} maruglei.

Item ly maruglei doit perceivre per un chescon anz sus chasconne maison in la ville, nommemant in la perroche de Fribor, ung cugnioz o^{u} ung dinier en luef do^{u} cugnioz.

Item ly droit do^{u} maruglei est que tot quant qui lei est offer in la messe matiniere devant l'avangiele et apres, tot est et doit estre o^{u} maruglei.

Item ly maruglei doit haveir part in tottes les distribucions qui se font intre les chappellain et curei in la ditte egliese, nommeemant

doit havoir son droit in cillour distribucion coment ung deis autres
285 chappellain altariens.

Petermannus Cudrifin, qui in predictis attestationibus fuit presens, scripsit has manu sua propria.

L'écriture très nette de Petermann Cudrifin n'offre aucune difficulté de déchiffrement. Dans la transcription qui précède, nous avons résolu les abréviations, d'ailleurs peu nombreuses, et distingué suivant l'usage moderne *i* et *j*, *u* et *v*. Une particularité paléographique propre aux anciens documents fribourgeois,[1] qui l'ont empruntée aux habitudes allemandes, est l'emploi de lettres suscrites pour indiquer certaines diphtongues. Dans notre texte, l'*o* est très souvent surmonté d'un *u* en forme de petit *v*; c'est ce que nous indiquons par la graphie o^u; a^u, en général beaucoup plus rare, n'apparaît pas dans notre document; on y a en revanche trois fois *ô*, dans *ôle* oleu 126 127, *bôiste* 127, avec la valeur probable de *we*; cf. les noms propres *W. Nôir* nigru, *Cônzi*, à côté de *Cânzi*, *J. de Brôillies*, etc. dans les recensements fribourgeois de 1444 et 1447 (*Freiburger Geschichtsblätter* VI, p. 159 et suiv.).

Dans les notes qui suivent, nous chercherons à relever les caractères essentiels de la langue hybride de notre texte, en empruntant quelques matériaux de comparaison au *Recueil diplomatique* (Rec.)[2] et aux *Comptes* publiés par Blavignac.[3]

Voyelles toniques.

a libre est rendu tantôt par *a* et tantôt par *ei*. Le premier traitement est celui du parler local, tandis que le second est emprunté aux dialectes français de l'Est et correspondait probablement à la prononciation habituelle du français à Fribourg. Le

[1] Nous en avons cependant rencontré quelques exemples dans des documents neuchâtelois.

[2] *Recueil diplomatique du Canton de Fribourg*, Fribourg 1839—1877, 8 vol.

[3] *Comptes de dépenses de la construction du clocher de Saint-Nicolas*, publiés et annotés par J. D. Blavignac. Paris 1858. Voir en outre J. Girardin, *Le vocalisme du fribourgeois au XVe siècle*, dans la *Zeitschr. f. rom. Phil.* XXIV (1900), p. 199—248, qui se base uniquement sur Blavignac. Comparer aussi les remarques linguistiques insérées par M. Paul Meyer dans son article sur *Pierre Cudrifin et la ville de Romans*, *Romania* XXI, p. 39—49.

mélange de ces deux traitements est un des traits caractéristiques des documents fribourgeois au XIVme et au XVme siècle. L'ordonnance de 1319 n'a que trois infinitifs en *-er* en regard de 35 infinitifs et participes en *-ar, -az, -a*. Mais dans les documents postérieurs, ce sont plutôt les formes en *-ei* qui prédominent. Dans notre texte, la répartition est la suivante: 32 infinitifs en *-eir, -er,*[1] *-ei,* et 29 en *-ar, -az, -a*; 18 participes en *-ei, -ey* et 8 en *-a, -az*. Ainsi *chanteir* 84, *soneir* 86, *repareir* 90, *reparei* 92 93, *amministrei* 109, etc., mais *portar* 55, *deffermar* 73 74, *intrar* 115, *confessar* 119, etc.; *acustumei* 20, *usey* 21, *portei* 30, *devisey* 54, etc., mais *excepta* 103 107 209, *sonaz* 141, *acustumaz* 143, *apporta* 145, etc. Le même mot peut se rencontrer à quelques lignes de distance sous l'une et sous l'autre forme: *useir* 31 — *usar* 33, *alèir* 132 — *alar* 136, *presenter* 130 — *presentar* 133 136, *gittar* 149 — *gittei* 151. Les substantifs en -ate ont 8 fois *-ei*: *viritei* 35 54, *necessitei* 100 116 121, *voluntei* 120, etc. et seulement une fois *-a*: *necessita* 103. Altare donne toujours *outeir* 63 66 91 etc. (9 fois), et *curei, encurei,* qui revient plus de 30 fois n'a jamais *-a*. L'*a* est maintenu dans *aynaz* 48 et *clas claz* claves 62 63.

Le traitement primitif -ata > *-a* n'est conservé dans les anciens textes fribourgeois que dans quelques substantifs isolés: *charra* carrata Rec. VII 60 (1418), *forna* furnata ibid. IV 77 (1370), etc. Notre texte, à côté de la terminaison française *-ée*: *monstree* 10, a seulement la formation analogique *dotae* 164, et au pluriel *charonaes* 77 107, *levaes* 161. Ces féminins pluriels en *-aes* sont probablement aussi analogiques, cf. *fauczetaes* falsitates Rec. VII 22 (1412).

Précédé d'un son palatal, -are donne généralement *-ier*: *aidier* 102, *laissier* 115, *enolier* inoleare 126, *bateyer* *baptidiare 123. *Bachie* 116 160 252, à côté de *bachiez* 114, indique que la prononciation était déjà comme aujourd'hui *-é*, ou plus anciennement *-i*[2]. Cf. les infinitifs *renuncie* Rec. VII 54 (1417), *logie* ibid. 58 (1418) etc. De même *clochie* cloccariu 260, *mettie* medietate 241 268, *paie* pacatu 247. Cadit donne *chiet* 184 187, cadunt *chiesont* 229.

[1] Dans les rares cas où nous avons noté *-er* comme terminaison de l'infinitif, le manuscrit présente l'abréviation bien connue, qui aurait peut-être pu être résolue en *-eir*.

-ator = *-arre*: *recoilliarre* 40 45, *recevarre* 40, *procurare* 46. Comme le montrent ces exemples, ce suffixe s'est étendu en fribourgeois au delà de ses limites primitives. Il est resté productif jusque dans les patois modernes, qui possèdent une foule de ces dérivés verbaux en *-are*. Pour le cas régime et le pluriel, les anciens textes emploient des formes en *-iour* < -atore, ainsi *citiour* citatore, *aydiour* adjutatore dans l'ordonnance de 1319, *follarre*, plur. *folliour* Rec. VII 26 27, *rammarre*, plur. *rammiour*, ibid. 29, cependant l'uniformisation se produit déjà dans *ly seix selairre* sigillatore, à côté de *ly quatre selliour* ibid. 31.

Après palatale -ator = *-ierre*: *rebaissierre, apparellierre* Rec. VII 32.

-anu présente dans notre document le développement français *-ain*: *chappellain* 4 46 48 53 226 283 285, *lendemain, laindemain* 190 191 206—209, *certain* 45, *certaines* 5, *soverain* 48, *pain* 172 219 220 223—225 227 229 263 265. L'auteur, habitué à rendre par *-ain* le *-an* de son dialecte s'est même laissé entraîner à écrire *blain* blancu 265, à côté de *blan* 263. Decanu donne *dens* 19 39 43, antianu *ancien* 20, *anciains* 18 20, mais *ancians* 56, *anciannemant* 166. Le patois a *ãχã*.

-ariu = *ei, ey, e* dans *maruglei* matriculariu 4, *maruglie* 5, *marugley* 9 etc., *ovrei* operariu 87, mais *-ier* dans *dinier* denariu 257 262 265. -aria > *eire*: *matineire* 80, mais *matiniere* 85.

-ale est traité conformément au dialecte dans *ospitaul* 48, *avaul* 269, *annuaul* 186 219, mais on a aussi *annuel* 207, *communel* 88, *solinelles* 89 90, *solinelmant* 89, *especial* 116.

a + i̯ = *ai*: *aigue* 148 149 151 153 156 264 (bis), *waites* 259 262 267, *maistre* 68, *laisse* 161, *plait* 237, *paiẹ* 268, *czai* ecce hac 269, *lai* illac 151 269, *lay* 63, *lei* 267, *fait* factu 238 254, mais *fat* facit 234, comme dans le patois *fã*.

-iacus = *ie* dans les noms de lieux *Juvisie* 19 44, *Montagnie* 42 45 50.

De même que l'*a*, l'*e* présente dans notre texte, et en général dans les anciens documents fribourgeois, un double traitement, qui fait bien ressortir le caractère hybride de leur langue. On a d'une part *ei*, qui est le traitement indigène, et de l'autre *oi*, qui est emprunté au français. *ei* représente une diphtongue dont le second élément était faiblement articulé déjà au XIVme siècle,

et qui se réduit parfois à *e*. Cette diphtongue subsiste encore dans une partie des parlers modernes. La répartition de *ei* et de *oi* dans les documents n'a, comme il est naturel, rien de fixe, mais on peut cependant remarquer chez Petermann Cudrifin des tendances et certaines habitudes constantes.

ei se trouve dans la règle à la 3e pers. sing. des imparfaits, des conditionnels et des subjonctifs présents: imparf. *esteit* 20 41 49 245, *haveit* 21 140, *affermeit* 9, *voleit* 23, *demoreit* 50, *compellesseit* 246; condit. *trovereit* 22, *porreit* 122, *enterreit* 178; subj. *amministreit* 111, *gardeit* 117, *soneit* 134 137, *delivreit* 156. *ai* apparaît dans l'imparfait *laissait* 122 et *oi* une seule fois dans *estoit* 51. Il est habituel dans le subj. *soit* 10 132. Les troisièmes personnes du pluriel ont *-oent*: *soent* 15 77 107, *havoent* 247, *servisoent* 56, graphie pour l'interprétation de laquelle on peut comparer *oent* habeant Rec. VII 22 (1412), *nos intendoent* intendebamus Rec. VI 164 (1410). Notre texte a aussi *haent* habeant 32, analogue aux subj. *commandaent* Rec. VI 169 (1410), *duraent* ibid. 177 (1410).

L'équivalence pour notre auteur de *oi* et *e* est attestée par *offertoires* 170 179 à côté de *offerteres* 172, et par *inventoire* 67 pour *inventaire*; cf. *reliquere, reliquayres* 63 64, *luminaire* 182.

Les infinitifs en -ere sont beaucoup plus fréquemment en *-eir* qu'en *-oir*: *haveir, aveir* 60 62 69 86 etc. (21 fois) et seulement 5 fois *avoir, havoir* 22 59 64 71 284; *saveir* dans le titre, mais toujours *a savoir* 1 87 173 190 196 207; *porveir* 135.

ei, e, se rencontre en outre dans les formes suivantes: *perceivre, percevre* 26 58 163 169 176 194 198 204 211 218 223 276; *perceit* 159 216, *receivre* 115, *doge* debeat 137, *chandeiles* 181 182 231, mais *chandoiles* 232, *beneit* 273, mais toujours *aigue benoite* 148 149 151 153 156, *segnies* signa 151, *offrest* *offriscit 174.

D'autres mots ont constamment *oi*. Ainsi *doit* debet, qui revient presque à chaque paragraphe, 60 61 64 69 71 73 75 etc., n'apparaît jamais sous sa forme indigène. De même *doivent* 57 58 135 202, *doivent* 243, *droit* 7 27 166 243 247 279 284, *orendroit* 2 4, *trois* 190 195 206 234, *foy* vice 79 100 122, *moi* 37, *discroit* 2, *discroites* 11 30.

ę est traité comme en français dans *avient* 187, *viegniont* 160, *requier* 84 137 147, *tierce* 103, *rient* 181 211 231 237, mais *leivont* levant 115 253 reproduit une particularité des dialectes

de la région: *ę* y aboutit dans la règle au même résultat que *ę*; cf. *leiront* Rec. VI 167 178 (1410). Les formes dialectales sont constantes dans *diemo, dieme* decimu 169 171 174 176 etc. (25 fois), *egliese* 3 4 47 etc., *evangicle* 175 199 213 217 etc. (9 fois). profectu donne *profiet* 162 et *profit* 58, cf. *profict* Rec. VI 157 159 (1410); sextu: *seixte* 103; mediu: *my* 76 79, *mie* 180, *intremie* 135; media: *mie* 120.

in latin est rendu le plus souvent par *in*: *in* 16 17 35 48 etc., *en* seulement 6 118 146 210 278, *intre* 1 76 78 283; aussi en syllabe atone: *inquestes* 24, *intromettre* 119, *intenuz* 126 129, *intremie* 135, *intrar* 161; on a une fois *enquirir* 18, et toujours *encurei* incuratu 6 8 17 98 etc., *ensi* 9 10 18 71 etc.; sine est toujours écrit *sain* 26 36 52 81, comme sanctu 4 etc.

ǫ libre devient *ou* (*o*^{u}), représentant la diphtongue qui a persisté jusqu'à nos jours dans une partie des parlers fribourgeois: *houre* hora 132, *houres* 101 102 112, *espous, espouses* 242, *segniour* 120 123 (*segnur* 38 est écrit avec l'abréviation usuelle pour *ur*; *monsegniour* est toujours abrégé en *mōs.*), *lour* illoru 31—34 etc., *cillour* ecce illoru 8 15 80 102 etc., *plusour* 7 34 79, *plusours* 20, *soulemant* 121 176 212 218, *souleman* 173. Contrairement à ce qui se passe pour *ei*, la graphie *ou* est appliquée d'une façon conséquente et le traitement français *eu* n'a pas trouvé accès dans la langue de la chancellerie fribourgeoise, sans doute parce que *ou* était aussi la règle dans les documents de l'Est et du Sud-Est.

Dos duos 241 243 247, *dues* duas 15 225, répondent aux formes modernes *du, düę*. Déjà le document de 1319 a *dos* 34, à côté de *citiour* citatore, *aydiour* adjutatore, etc. *Croix* 128 est français.

Comme les patois modernes, les anciens documents traitent *ǫ* libre de même que *ǫ*. Notre texte a *pout* potet 81 236, *vout* volet 145 215, *cour* choru 77; cf. *pouble* populu Rec. VI 178 (1410), *bou* bove ibid. VII 69 (1418) etc. Même devant nasale: *soune* sonat 74 258, *sounez* sonat 267. *Furs* foris 102 195, *defurs* 146, s'expliquent comme atones; cf. le patois *fru*; *forque* 33 120 165 212 237 est français. Cuneolu = *cugnioz* 277 278.

ǫ + *i* = *oi* dans *poist* 22 26, *poisse* 118, *awoi* apud hoc 43 50 142 148. En syllabe atone *recoilliarre* 40. Sur la valeur de la notation *ôle* oleu 126 127, voir ci-dessus, p. 282; on lit *uelo* dans un texte lyonnais de 1358, *Romania* XIII, p. 576 et

les Comptes ont pour ce mot les graphies *oyle* 109, *ölye* 164, *aille* 149, *ailud* 152; les patois modernes ne connaissent que *ẏlu*; cf. Girardin, *l. c.*, p. 227. Traitement français dans *puisse* 163, *nuit* 70.

luef locu 84 118 278 est la forme constante chez Petermann Cudrifin. C'est une graphie empruntée. Les textes fribourgeois plus anciens ont généralement *luc*, qui représente la prononciation *lüə*; les dialectes actuels ont *lüi* ou *ẏüi*.

o entravé reste toujours *o*: *jor* 69 73 77 87 etc., *jors* 83 87, *Fribor* 39 etc., *ost* augustu 37 76, *doze* 262, *cloche* 259 261, *perroche* 277.

ū + nasale aboutit à Fribourg à *on*. De là dans notre texte les formes constantes *chescon* 36 67 110 158 etc., *aucons* 209 239, *aùconnes* 165. C'est probablement à une réaction contre le provincialisme *un* > *on* que sont dues les graphies *trunc* truncu 272, *trunck* 274, *munde* 73, *voluntei* 120, *secunde* 127, *assumption* 197, *sunt* 232.

Voyelles atones.

Finales. La conservation des finales *-a* et *-o*, conformément aux lois du franco-provençal, ne se trouve que sporadiquement chez P. Cudrifin, qui, dans la règle, adopte les terminaisons françaises.

-a est conservé seulement dans *notta, nota* 106 108, *grossa* 259. Après palatale, un seul exemple de la terminaison caractéristique *-i*: *clochi* 259. *-o* apparaît dans *insemblos* 138, *ẏgnos* hymnu 155, *diemo* 174 184 204 217 218 220 271 272 275, qui alterne avec *dieme* 169 171 176 179 etc.

-ont est la terminaison habituelle des 3mes pers. du plur. du présent de l'indicatif: *doivont* 57 58 135, *chantont* 76 78 79 106 173, *leivont* 115 253, *viegniont* 160, *chiesont* cadunt 195 229, *apportont* 264; par exception *poent* 57, *doivent* 243.

sounez sonat 267 montre que l'*e* final n'était pas muet.

Protoniques. En syllabe protonique, une particularité que notre document partage avec les autres textes anciens de Fribourg est le passage fréquent de *e* à *i*: *firaz* 213, *destinuz* 7, *diver* 83 140, mais *dever* 81 134, *viritei* 35 54, *qui* 41 60 224, *vistiment* 65, *gittar* 148 149, *gittei* 151, *didant* 171 223, *dinier* 257 262 265 278.

La présence constante de l'*u* dans *maruglei* matriculariu 4 5 9 14 etc., *maruglerie* 7 59 104 163 166, ne s'explique pas très clairement. Il faut supposer une forme matruc(i)larius, ou admettre que matricu-, traité comme proparoxyton, s'est réduit en position protonique à *marriu-*, *marru-*. Peut-être y a-t-il eu encore immixtion de regula, comme dans le vénitien *mariegola* matricula. L'ancien français a habituellement *marreglier*, cependant Godefroy cite aussi des exemples de *marrugler*, en particulier chez Benoît de Sainte-More et Guillaume de Saint-Pair. Nous ne connaissons dans le fribourgeois moderne que la forme *marilę*, mais *maruley*, *maruli*, dans les patois de Bagnes et d'Anniviers (Valais), indiquent bien que l'*u* de *maruglei* a réellement appartenu à la langue parlée. On a aussi *marruglier* dans la traduction de 1406 de la Handfeste de Fribourg (éd. Lehr, p. 116), *maroglier*, *marogle* Comptes 109, 110, 111, mais *marrigle*, *marrigleiz* Rec. VI 82 (1406). Pour le développement, cf. -atro- dans *laruŋša* latronissa, forme relevée à Montbovon (Fribourg).

Prumier primariu 75 101 106 210 221 et *prumieremant* 39 62 169 ont toujours *u* sous l'influence de l'*m* suivante. *Solong* sublongu 24 83 167 conserve, contrairement au français, son *o* primitif.

Avangiele evangeliu 199 213 217 221 229 280, à côté de *evangiele* 175 211, est une forme qui se retrouve en ancien lyonnais; v. *Romania* XIII, p. 550.

Consonnes.

Plus encore que dans le domaine du vocalisme, les anciens textes fribourgeois évitent dans leur notation des consonnes de reproduire des particularités ayant un caractère dialectal marqué. Il était d'ailleurs difficile de représenter certaines articulations étrangères au français, et les scribes devaient trouver beaucoup plus simple et plus pratique de s'en tenir aux graphies courantes dans d'autres régions. On ne saurait donc sûrement déduire de l'absence de certains caractères des patois modernes dans les documents du XIVe et du XVe siècle qu'ils n'aient pas existé déjà alors dans la langue parlée. Les conclusions de M. Marchot dans sa *Note sur le consonantisme de l'ancien fribourgeois* (*Zeitschr. f. rom. Phil.* XXIV, p. 249), nous paraissent à cet égard trop hâtives et insuffisamment appuyées.

Notre texte ne fournit que peu de données intéressantes sur le sort des consonnes:

L'amuïssement de l'*r* finale est attesté par les infinitifs *delivraz* 203 275, *aministra* 237, *bachiez, bachie* 114 116 160 252, *sevelliz* 210. Même dans les formes françaises l'*r* manque fréquemment à l'infinitif: *reparci* 93, *prestei* 97, *amministrei* 109 etc. Inversement on a *oir* auditu 56. -arius devient également *-ei*, v. plus haut, p. 284.

s devant consonne n'est conservée que par tradition orthographique; de là les graphies inverses *fust* fuit 39 44, *governast* gubernavit 51. L'*s* ne se prononçait pas davantage en finale et n'est même guère usitée comme marque du pluriel que dans les mots terminés par *e* muet. Ainsi: *gens porcables, sages, et discroites* 11, *les dittes dues parties* 15, etc. mais: *quatre banderet* 29, *les autres curei* 33, *les autres maruglei* 34, *procurare deis chappellain* 46, *tot les vistimant, adornemant et warnemant de l'egliese* 65, *tot les jor* 73 132, *les obvencion* 160, *les dues par* 225, *doze dinier et quatre pain blan* 262, etc.

Le *w* germanique est conservé, conformément à la prononciation dialectale, dans *warnement* 66, *waites* 259 262 267, mais on a *garde* 64 69 125, *gardeit* 117, *agait* 36 81. D'autres textes présentent fréquemment le *w* indigène dans ce dernier mot, ainsi: *awoit* Rec. VI 160, *awoit* ibid. 161, *awoi* VII 40.

Les mots terminés par une voyelle y ajoutent souvent un *z* qui n'est justifié étymologiquement que dans un petit nombre de cas:

-az se trouve non seulement dans les participes *sonaz* 141, *acustumaz* 143 167 193, mais dans *haz* habet 12 53 141 162 165 237, dans le passé défini *demoraz* 43, dans les futurs *seraz* 100 200, *chanteraz* 154, *troveraz* 202 272, *derraz* 203, *fraz* 213, *recovreraz* 249, *porraz* 251, *soneraz* 269, *offriraz* 273, et dans l'infinitif *delivraz* 203 275.

-oz est employé dans les terminaisons atones *insembloz* 138, *ygnoz* hymnu 155, et dans *cugnioz* cuneolu 277 278.

-uz est la terminaison constante des participes en -utu, au singulier comme au pluriel: *destinuz* 7, *responduz* 17, *comparuz* 27, *vehuz* 31 33 55 etc.

-ez apparaît dans l'infinitif *bachiez* 114 et comme terminaison atone dans *sounez* sonat 267.

-iz ne se rencontre que dans l'infinitif *sevelliz* 210.

Le *t* final, qui ne se prononçait plus, disparaît aussi parfois dans l'écriture: *enfan* 116 161 177, *souleman* 173, *requier* requaerit 137 147, *par* partes 225, *offer* 279, et toujours *sain* sanctu 3 4 47 52 etc. On a en revanche un *t* inorganique dans *vient* rem 211 231 237. Une forme singulière est *avente que* 134, *aventes que* 137 pour „avant que". Elle se trouve aussi Rec. VII 5 (1411), ibid. 27 (1412); cf. *avinte* advenit Rec. IV 95 (1374) et *ly quinte* quintu Rec. V 117 (1397).

Pour *f* non étymologique de *luef* locu, il existe de nombreux exemples dans d'autres textes, ainsi Rec. VI 158 160 161 etc., et des cas analogues comme *juef* jocu Rec. VI 67, *chief* casa ibid. 65, *inchief* ibid. 159 161, *clochief* cloccariu Comptes 6, *teif* tectu ibid. 21, *lief* lectu Rec. VI 165, *ebrief* hebraeu VII 37 etc.

Cet emploi de l'*f* n'est pas rare dans les documents de l'Est de la France (cf. Goerlich, *Der burgundische Dialekt*, p. 117), et c'est sans doute à l'influence de la langue écrite de cette région qu'il faut attribuer encore d'autres particularités orthographiques de notre texte, comme l'*h* dans les formes du verbe *avoir* (Goerlich, p. 118), *x* dans *auxi* 14 23 44 45 etc. (Goerlich, p. 114), *gn* pour *n* dans *ygnoz* hymnu 155, *dignar* 190 (Goerlich, p. 107).

Formes et syntaxe.

Déclinaison. Article. Toute distinction de cas a disparu dans les substantifs et les adjectifs, et même, comme nous l'avons vu plus haut, l'emploi de *s* comme marque du pluriel n'a persisté que dans une mesure restreinte. En revanche, la distinction du cas sujet et du cas régime est encore très régulièrement observée pour l'article, au moins au singulier. Le paradigme se présente de la façon suivante:

	Masculin	*Féminin*
Sing. Nom.	*ly* 62 73 75 80 etc.	*ly* 14 156 164 201 etc.
Gén.	*dou* 62 63 66 78 etc.	*de la* 63 65 93 95 etc.
Dat.	*ou* 68 98 132 145 etc.	*a la* 7 27 40 66 etc.
Acc.	*lo, l'* 63 90 93 85 etc.	*la, l'* 69 74 76 78 etc.
Plur. Nom.	*ly* 56 57 134, *les* 167	*les* 77 78 182 232 etc.
Gén.	*deis* 177 179 190 244 etc.	*deis* 160 172 181 190 etc.
Dat.	*eis* 87 177 178 226 etc.	*eis* 88 90 112 175 etc.
Acc.	*les* 64 65 73 87 etc.	*les* 62 65 91 165 etc.

Quelques exemples suffiront à montrer le maintien de la déclinaison de l'article: *ly maruglei doit havoir lo diemo* 184, *ly maruglei ... doit chanter ... la messe* 83, *ensi tost com ly grant messe seraz ditte* 200, *ly maruglei ... doit estre pertot ly secunde persone, et doit porteir la bôiste dou sain ôle et lo livre, et ly cler ... doit porter la croix* 125—128 etc. Au pluriel, le nominatif masculin se rencontre dans notre texte trois fois sous la forme *ly* 56 57 134 et une fois sous la forme *les* 167.

L'accusatif singulier offre quelques exemples de la forme française *le*: 19 21 41 187 188 189 206.

Dou, ou, deis, eis sont les formes habituelles de l'ancien fribourgeois et se retrouvent dans la plupart des patois de la Suisse romande. Comme *dou* et *deis* ne s'expliquent pas phonétiquement d'une manière satisfaisante, il faut admettre que ce sont des formes analogiques modelées sur *ou* et *eis*. Cf. *Revue Clédat* II, p. 3 et suiv.

Pronoms personnels. C'est un fait général dans les dialectes franco-provençaux que *lour* illorum remplit les fonctions de forme accentuée de la 3me pers. du plur. et équivaut au français *eux*: *intremie de lour* 135; mais en ancien fribourgeois le mot est aussi employé comme sujet et remplace simplement *ils*: *coment lour en hont vehuz useir* 31, *non pas que lour haent voluz prendre la charge* 31, *cy tesmogniage lour hont fait en pure viritei* 34, *hont devisey et dit ... coment lour hont vehuz portar les charges ou maruglei* 54; de même 33 56.

Comme datif conjoint de la 3me pers. du singulier on trouve parfois au masculin *ley*: *a cuy que ley plait* 236; *quant ly deffaut lei vendra a savoir* Rec. VI 174. Comme dans les patois modernes, cette même forme remplit généralement les fonctions de l'adverbe *y*: *on les lei dege portar* 137 = on les y doive porter; *on non lei chante poent de messe* 215; *quant qui lei est offer* 279, *doit ... faire son office qui lei requier* 147; de même Rec. VI 166 169 178 etc.

L'accusatif est *lo*, comme pour l'article.

Luy = *soi* dans *por cause de cen que il puisse ... luy sustentar* 163.

Démonstratif. Comme les anciens textes fribourgeois en général, notre document fait presque exclusivement usage du démonstratif tiré de ecce ille. Les formes sont les suivantes:

Singulier: masc. sujet *cil*, régime *cel, celluy*; fém. *celle*. Pluriel: masc. et fém. *cillour*.

La distinction entre le cas sujet et le cas régime est régulièrement observée, mais les exemples sont peu nombreux: *voleit ... que cil fait se mist per escript* 23, *cil domp Richard ha esteit procurare* 46, *cil dieme se doit perceivre* 224, *de cel fait* 23 *in cel cas* 138 210.

Cil, *cel* et le féminin *celle* sont toujours accompagnés dans notre texte d'un substantif: *in celle cause* 18, *a celle fin* 22 25, *por celle cause* 116, *por celle messe* 165, *didant celle ygliese* 171, *in celle messe* 213, *celle tierce part* 226, tandis que *celluy* et *cillour* sont employés comme conjoints et comme absolus: *avoi celluy domp Pierre* 50, *a cause de celluy office* 59, mais *a celluy ou quel ...* 97, *amminestrei ... lo sacrement a un chescon requirent celluy* 109, *procurei que autre chappellain ... aminestreit celluy* 110. *Cillour droit* 8, *cillour dues parties* 15, *chanteir cillour houres* 102 et de même 29 80 209 239 284, mais: *querir tot les gros cors et cellour presenter in l'egliese* 129 133 136, *en l'enterrement de cillour* 146, *cillour qui ...* 246 264.

Comme on le voit par les exemples qui précèdent, *cillour* a suivi un développement parallèle à celui de *lour* et a supplanté toutes les autres formes du pluriel. Les patois modernes nous montrent cette évolution complètement achevée (voir ci-dessus, p. 207—208, les remarques de M. Gauchat).

Ecce iste est répresenté seulement par *cy tesmogniage* 34, *cete attestacion* 37.

Le pronom neutre a toujours la forme *cen*, qui s'est conservée dans les parlers actuels: *apres de cen que* 131, *por cause de cen que* 159 163, *solong cen que* 167 etc.

Verbe. A noter pour la forme de l'infinitif: *receivre* 105, *perceivre, percevre* 26 58 163 etc. et les nombreuses formations en *-ir*: *atribuir* 9, *instituir* 13, *destituir* 14, *exercir* 163, *compellir* 248.

Le présent du subjonctif des verbes de la 1re conjugaison se termine toujours dans notre texte, comme en général dans les anciens documents fribourgeois, en *-eit*: *aminestreit* 112, *gardeit* 117, *soneit* 134 138, *delivreit* 156. Cette formation est, comme on sait, très répandue dans le domaine franco-provençal et subsiste dans la plupart des patois de la Suisse romande (cf. ci-dessus W. Degen, p. 113—116).

L'extension du suffixe inchoatif n'est souvent pas la même dans les patois romands que dans le français. Notre document a le présent de l'indicatif *offrest* 174 et les imparfaits *servisoent* 56, *compellesseit* 246.

Formes isolées: subj. *doge* debeat 137, *precedesse* 157. *parse*, de *partir* 155. Cf. la même forme *parse* Rec. VII 2, le pluriel *persent* ibid. 75, et les subjonctifs analogues *tense*, de *tendre*, Rec. IV 87, *estrinse*, de *astreindre*, ibid. 138: aussi dans les parlers modernes *mwāšo*, de *mordre*, *pẹšo*, de *perdre* (Haefelin. *Patois de Fribourg*, p. 112).

Auxiliaires. *Ly cause ... est heue monstree* 10 est le seul exemple dans notre texte de la construction sum habutus = *j'ai été*, qui est encore très vivante dans les patois. Les cas sont nombreux dans le *Rec. diplom.*, p. ex. *les lettres ... sont heu faites* VI 34, *est heu acorda ... que* VII 40, ibid. 65 78 etc.

Négation. Un trait de la langue des anciens documents fribourgeois est l'emploi de la forme pleine de la négation *non* au lieu de *ne*. Il est constant dans notre texte: *on non le doit mye reprendre* 82, *ly maruglei non se doit intromettre de confessar* 119, et de même 138 154 164 165 176 211 215 218 231 233 239 246.

Adverbes. *Ont* unde dans *lay ont* 63, *lai ont* 151 est inconnu des patois modernes, qui disent *yę*, mais se trouve dans les anciens textes du Sud-Est de la France. Le *Rec. diplom.* a fréquemment *out*, *hout*, ainsi VI 46 47 65, VII 67, *lay out* 74, *out lour pleirra* 75 etc., mais il faut vraisemblablement lire *ont*, *hont*. L'ordonnance de 1319 a *lay au* 34, qui sera illac ubi, avec le sens de „dans le cas où“,[1] et la même forme *au* est attestée encore plusieurs fois au XIVme siècle: *les luefs ... au un ovrereyt de lana* Rec. IV 88 (1372), *au quil soit fayt* ibid. 95 (1374); on rencontre aussi *lay ou*: *lay ou il troverant* Rec. IV 89: *lay ou il ly plaira* ibid. 101.

Pour *lei*, *ley* = *y*, voir plus haut sous la rubrique *Pronoms personnels*. *y* est employé 111 126 140 210 211.

[1] Les éditeurs du *Rec. diplom.* impriment *per des homenz creables et layau*, et voient ainsi dans *layau* l'adjectif *loyal*, mais la construction de la phrase qui suit est alors incompréhensible et l'original sépare d'ailleurs nettement *lay au*.

Germanismes. Fribourg étant bilingue dès son origine, on ne sera pas surpris de rencontrer dans la langue des actes quelques traces d'influence allemande. Nous ne pouvons nous expliquer que comme germanisme le singulier emploi de *furs* dans les passages suivants: *doit aidier a chanteir cillour houres tottes furs* 102, *doit perceivre ly dit maruglei lo dieme per tot les jors furs de tottes offerandes qui chiesont tot lo jor furs de trois festes* 194. Le sens ne peut être que: „pendant toute la durée de ces heures, de ces jours"; or, comme l'allemand suisse se sert pour exprimer la même idée de la préposition *us* (*aus*) placée après le substantif (*'s ganz Jahr us* = pendant toute l'année), la construction avec *furs* ne nous paraît être que la traduction littérale de cette tournure allemande. Le fait est d'autant plus admissible que la même adaptation s'est produite dans le rétoroman des Grisons au moyen de la préposition *ora*: *onns ora* = *Jahr us* = pendant des années (v. R. Brandstetter, *Das schweizerdeutsche Lehngut im Romontschen*, Luzern 1905, p. 55).

L'expression *sonner ensemble* 131 134 137 au sens de: „assembler au son de la cloche" n'est aussi que la traduction littérale de l'allemand *zusammenläuten*.

Glossaire.

Agait 81, s. m., fraude.

amont 267 269, adv., en haut; *lai amont* est opposé à *czai avaul* 269.

arme 142 192 227, s. f., âme; *lo jor de tottes armes*, la Toussaint.

bachier 114 116 160 252, v., baptiser; patois: *batsī*, *batši*. Une formation bapticare à côté de baptidiare *bateyer* 123 nous paraît difficilement admissible. Nous croirions plutôt à une altération populaire du terme ecclésiastique mi-savant *baptisier*, devenu *bat'sier*, *batsī*. Cf. *bachitiero*, baptistère, dans les Comptes, p. 109.

benission 92 95 196, s. f., fête religieuse. Actuellement *bénichon* est le terme courant dans le canton de Fribourg pour désigner la fête patronale d'une localité.

Challandes 190 207, Noël; patois: *tsalēde* ou *tsalāde* calendas.

chavonar 78 107, v., achever; patois: *tsavyna*. Dérivé de *chavon* *tsavõ*, bout, extrémité; lat. caput + one.

compellir 246 248, v., poursuivre des débiteurs.

comples 103, s. f. pl., complies.

cugnioz 277 278, s. m., sorte de gâteau; patois: *küñä* cuneolu. Voir sur ce mot la note de Gauchat, *Bulletin du Glossaire des Patois de la Suisse romande* II 35, et Godefroy, *cugneul.*

dapar 111 246, en place, au nom de. Les Comptes, p. 37 96, emploient dans le même sens *appart.*

defformar 73 74, v., ouvrir (une porte fermée à clef); patois: *dęfęrmā.*

delivrar (*se*) 156, v., se hâter.

dimenge 150 219, s. f., dimanche; patois: *dəmẽdzə.*

divendre 274, s. m., vendredi; *bencit divendre,* Vendredi-Saint.

donne 115 160 252, s. f., femme mariée, mère de famille; patois: *dǫ́na* domina, terme aujourd'hui vieilli.

enolier 126, v., administrer l'extrême onction.

levar d'enfan 115 161 253, v., relever de couches.

maruglei 4 5 9 etc., s. m., marguillier. Sur les diverses acceptions du mot, voir Du Cange *matricularius.*

maruglerie 7 59 104 163 166, s. f., charge de marguillier.

missions 270, s. f. pl., frais.

mostier 62 145, s. m., église; patois: *mǫχi* ou *mǫθi.*

obvencion 160 166 etc., s. f., droit, redevance.

offertoire 170 179 211, *offertere* 172, s. m., offrande.

outeir 63 66 91 etc., s. m., autel. Un exemple de la forme indigène *outar* est cité plus loin au mot *vinage*; deux autres se trouvent dans les Comptes, p. 79. Dans le parler moderne, le mot est devenu *ourtā.*

perroche 277, s. f., paroisse.

pittet 133 136 179, adj., petit.

procurare 46, s. m., procureur.

recevarre 40, s. m., receveur.

recoilliarre 40 45, s. m., percepteur.

repareir 90 92 93 95, v., parer, orner.

sacristerie 63, s. f., sacristie.

segnie 151, s. f., marque.

septame 178 222, s. m., service funèbre célébré le septième jour après un décès. C'est sans doute le même mot qu'il faut reconnaître dans le passage suivant des comptes de Fribourg pour 1476: *VIII pot de vin singa a Mrs de Friborg ou sataniez* (lire *satamez*) *de la femme a sieur Jacob, VIII gros* (dans Ochsenbein, *Urkunden der Belagerung und Schlacht von*

Murten, p. 542). L'éditeur explique ce mot par *St Etienne*(!). Cf. Rec. VII 192 (1425): *in die cujuslibet* septimi *et tricesimi ac anniversarii.*

tam ... quam 69 246, loc. adv., tant ... que. Graphie équivalant à *tant ... quant*, qui se trouve p. ex. Comptes, p. 23.

trentanier 178 222 223, s. m., service funèbre célébré le trentième jour après un décès.

tricoudonar 258 261, v., carillonner; patois: *trekoudənā*, terme usité aussi en Valais et en Savoie.

vehuz (*sain*) 273 274, s. m., image d'un saint. Lat. vultus.

vinage 99 236 239, *venage* 235, s. m., distribution dans les jours de fête de vin bénit et mis en contact avec les reliques. D'après une décision enregistrée au *Livre de la ville*, le recteur de St Nicolas devait acheter un bosset de vin rouge „*douquel vin auxi se facze ly vinage au jor deis festes eis outar*" (f° 267 r°). Cf. Du Cange *vinagium* 4. Le mot manque dans ce sens à Godefroy.

vote 234 235, s. m., offrande.

warnemant 66, s. m., accessoires, ornements d'église.

ydonee 118, adj., apte, capable.

ygnoz 155, s. m., hymne.

Berne. J. JEANJAQUET.

Zur italienischen Syntax.

Die folgenden Zeilen wollen einen kurzen Beitrag liefern zur Satzlehre im Italienischen und zwar speziell zu der Frage, wie sich in bestimmten Fällen der Satzverknüpfung das Verhältnis von Haupt- und Nebensatz gestaltet, inwiefern der letztere inhaltlich oder auch grammatisch sich verselbständigt und so die Funktion eines beigeordneten Satzes übernimmt. Das unter I. und II. Vorgebrachte ist nicht neu, aber vielleicht zum erstenmal im Zusammenhang behandelt; dagegen haben sich die Grammatiker mit dem, was unter III. besprochen ist, wohl kaum beschäftigt.[1]

I. Ché.[2]

Schon die älteren Grammatiker wie Blanc, *Gramm. der ital. Sprache*, p. 590, weisen dieser Konjunktion die Funktion des verloren gegangenen „nam" zu, so auch Diez, III[2] 396, während ihr Vockeradt, *Lehrbuch der ital. Sprache*, § 505,7 beiordnende und unterordnende Bedeutung zumifst. Zuletzt spricht davon Meyer-Lübke in seiner *Syntax*, § 586, der die Sache so löst, dafs er sagt, in älterer Zeit habe „ché" die Bedeutung „weil" ziemlich häufig gehabt, während es jetzt „denn" heifse. Es gibt nun schon im älteren Italienischen und namentlich bei Dante Stellen, wo man im Zweifel sein kann, ob Koordination oder Subordination vorliege, z. B. gerade in dem von Meyer-Lübke als Beleg zu letzterem angeführten Beispiel *Inf.* III, 40–42:

[1] Fornaciari streift die Erscheinung in seiner *Sintassi dell' uso moderno*, 2. Aufl., da wo er von *Subordinamento apparente* spricht, p. 422.

[2] Über diese Schreibung, die ich im Folgenden durchweg beibehalte, cf. Dreser, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen* XCII, 416; auch Petrocchi hat sie und von den Neueren Hecker, *Neues deutsch-italienisches Wörterbuch*, 1900.

Cacciarli i ciel per non esser men belli: Nè lo profondo inferno li riceve, Ché alcuna gloria i rei avrebber d'elli oder XV, 104/5: *Degli altri fa laudabile tacere, Ché il tempo saria corto a tanto suono*; III, 125 etc. oder aus *Orl. fur.* II, 12: *E spesso il viso smorto addietro volta, Ché le par che Rinaldo abbia alle spalle.*

Diese und ähnliche Sätze lassen uns durchaus im Ungewissen, wenn auch die schwächere oder stärkere Interpunktion uns für das eine oder das andere aussprechen lassen könnten. Gewifs ist aber schon das folgende, von Meyer-Lübke für „weil" in Anspruch genommene Beispiel aus *Inf.* VI, 55—56: *Ed io anima trista non son sola, Ché tutte queste a simil pena stanno* auf Rechnung eines Hauptsatzes zu setzen. Ciacco gibt Dante Auskunft über seinen Ursprung, seine sündhafte Gefräfsigkeit, die Strafe, die über ihn verhängt ist und fährt dann fort: Ich traurige Seele bin nicht allein; alle diese (um mich her) verbüfsen (ja) ähnliche Schuld, d. h. der zweite Satz enthält eine Erklärung, eine Erläuterung und nicht eine eigentliche Begründung, entspricht also einem „nam"- oder „enim"-Satz. So verhält es sich auch mit *Inf.* VIII, 124/5: *Questa lor tracotanza non è nuova, Ché già l'usaro a men segreta porta*; also nicht sowohl: Diese ihre Anmafsung ist nicht neu, weil sie sie schon an weniger geheimer Pforte gebrauchten, sondern: denn sie gebrauchten sie, oder noch besser: sie gebrauchten sie ja schon etc. Nicht anders *Inf.* VIII, 64: *Quivi il lasciammo; ché più non ne narro.* Hauptsätze sind ganz entschieden auch die folgenden, die zudem durch starke Interpunktion vom Vorhergehenden getrennt sind: *Così facevan quivi d'ogni parte, Salvo che il modo v'era più amaro. Ché tra gli avelli fiamme erano sparte Inf.* IX, 118; *Ma seguimi ormai ché il gir mi piace; Ché i Pesci guizzan su per l'orizzonta* XI, 113. Cf. ferner XII, 46, 96; XIII, 105; XV, 65; XIX, 82; XX, 13; XXVI, 12 etc. etc.; *Orl. fur.* I, 3, 46, 50, 57; II, 17, 26; III, 11, 12; IV, 17, 26 etc.

Aber auch den vordanteschen Denkmälern ist *ché* = *denn* durchaus bekannt. Tobler mifst dieser Konjunktion bei *Uguçon* diese Bedeutung bei, cf. dessen Ausgabe, p. 35, ebenso Salvioni in den *Annotazioni lombarde Agl.* XIV, 266 „nam", „enim", während das Verhältnis der Motivierung eher durch *per ço ke, per che* gegeben wird, wie auch bei Dante. Ähnlich verhält es sich in der altlombardischen *Margarethenlegende*, cf. Wiese, p. CXI, *Bescapè* u. a.

Im Neuitalienischen kann man ebenfalls in vielen Fällen mit „weil" oder „denn" übersetzen je nach der subjektiven Auffassung, obwohl, wie mir scheint, „denn" den Vorzug verdient, namentlich wenn es selbständig betont ist wie in folgenden Beispielen: *Ed era ben deciso di romperla; ma non senza chiarirsi prima con qualchedano, ché, se c' era un concorrente geloso, doveva essere conosciuto,* De Amicis. *Maestro* I, 31; *Del resto, è lui che ha il prurito di farle fare la signora pensando di maritarla più facile; ché, quanto a lei, non c' è punto tagliata,* ib. 32; auch in einem Satze wie *E lo dico forte, ché tutti posson veder la mia biancheria,* ib. 166, bezeichnet *ché* den erklärenden Grund. Cf. noch *Insegni anche un poco di queste volgarità, signor maestro — disse — ché non sarà tempo buttato via,* ib. II, 57 = denn es wird keine verlorne Zeit sein. Andere Beispiele ib. II, 94 etc.

Die Bedeutung „denn" mufs insbesondere auch angenommen werden nach imperativischen Äufserungen und nach Wunschsätzen, deren Inhalt in die Zukunft fällt und deren Begründung daher auch eine nachträgliche, erklärende ist, z. B.: *Via, non piangere, ché la mamma è in paradiso* = denn die Mutter ist ... die Mutter ist ja im Paradies. Verga, *Novelle rusticane,* Schulausgabe, p. 46; *Lontano sia! ché son figlia di Maria* p. 46; *Lasciatemi piangere, ché ho ragione,* ib. 48; *non dite spropositi ché non sta bene,* 48; *Mangiate un boccone piuttosto, compare Meno, ché siete tutto contraffatto,* 49; *spicciamoci, ché le chiacchiere non ne affastellano sarmenti,* 84. *Cavalier, datti riposo; ché ben può la mia giunta esserti cara, Orl. fur.* II, 60; *tu qui m' aspetta; ché dal nudo scoglio certificar con gli occhi me ne voglio,* ib. II, 69 u. s. f.

Nach Verben hingegen, deren Handlung in die Vergangenheit reicht, also bekannt ist oder als bekannt vorausgesetzt werden darf, stellt sich das Bedürfnis nach Begründung derselben unmittelbarer ein, obschon auch hier statt der eigentlichen Motivierung die Erklärung eintreten kann. Wenn es also *Orl. fur.* I, 8 heifst: *Nata pochi dì innanzi era una gara Fra il conte Orlando e il suo cugino Rinaldo; Ché ambi avean per la bellezza rara D' amoroso disio l' animo caldo,* so läfst sich *ché* unstreitbar durch *perché* ersetzen: Die Verliebtheit der beiden Helden ist die wirkliche Ursache ihres Wettstreites, ihrer Nebenbuhlerschaft. Man kann aber, wie schon angedeutet, die erste Behauptung für sich bestehen lassen und dazu nachträglich eine nähere Erklärung geben und

übersetzen „denn". Es ist in solchen wie in den anfangs erwähnten Stellen dem subjektiven Ermessen des Lesers anheimgestellt, die Begründung oder die Erläuterung in den Vordergrund zu stellen. Ein Hauptsatz liegt unzweifelhaft auch da vor, wo *ché* einen gegensätzlichen Gedanken einführt und etwa mit *però* vertauscht werden könnte wie in folgender Stelle, die Meyer-Lübke als Beispiel für die Einführung eines selbstverständlichen Grundes anführt: *Sol si ritorni per la folle strada: Provi se sa; ché tu qui rimarrai, Inf.* VIII. 92, = du aber sollst hier bleiben, also gleichsam *tu però rimarrai qui.* Als reiner *enim*-Satz aufgefafst bleibt er nicht weniger Hauptsatz. Aus dem Gesagten scheint mir unzweideutig hervorzugehen, dafs in all den beigebrachten Beispielen, die natürlich aus den verschiedensten Schriftstellern beliebig vermehrt werden könnten, *ché* stets die Bedeutung „denn" haben kann, aber nicht mufs, während das Umgekehrte ausgeschlossen ist. Dies scheint auch die Ansicht der neueren Lexikographen zu sein, insofern dieselben (z. B. Rigutini-Bulle und Hecker) die eben erwähnte Übersetzung vorausstellen. Die besprochenen Sätze haben also wesentlich als Hauptsätze zu gelten.

II. Das Relativpronomen an der Spitze selbständiger Sätze.

Es ist eine bekannte Tatsache, dafs das artikulierte Relativpronomen *quale* sich nicht so eng an das vorhergehende Beziehungswort anschliefst wie das partikelhafte geschlechtslose *che,* ferner dafs es nicht nur an ein entfernter gestelltes Nomen anknüpfen, sondern sogar einen neuen Satz einleiten kann, also die Interpunktion, selbst die eines Punktes, vor sich verträgt. Es mag dies seinen Grund darin haben, dafs *il quale,* wie Wiggers in seiner italienischen Grammatik sich ausgesprochen und in der spanischen später wiederholt hat, kontinuativ ist, während *che* kompletiv ist, d. h. durch *il quale* ein neuer, selbständiger Gedanke angeknüpft wird.[1] durch *che* hingegen etwas, was zur Vervollständigung des Satzes absolut notwendig ist. Wenn also in De Amicis, *Maestro* I, 82 zu lesen steht: *E quell' idea che anche*

[1] Cf. Gessner, *Das spanische Relativ- und Interrogativpronomen; Zeitschrift für r. Ph.* XVIII, 455, 478 ff. Wenn er p. 478 u. meint, die von ihm dargelegte Erscheinung gelte auch für das frühere Italienisch, so darf man, wie im folgenden gezeigt wird, füglich die Bezeichnung „früher" streichen.

nella vita del maestro si potessero dare tante avventure strane, e pericoli, e casi in cui occorreva coraggio e fortezza, nobilitava nel suo concetto la sua professione; la quale gli appariva illuminata da una nuova luce di poesia, so sind zwei selbständige Urteile ausgesprochen; erstens dafs der Gedanke daran, es möchten im Leben des Lehrers sich auch viele seltsame Ereignisse und Gefahren abspielen, für die Mut und Standhaftigkeit nötig wäre, ihm (dem Lehrer) in seiner Einbildung seinen Beruf veredelte, und zweitens, dafs letzterer ihm von einem neuen Licht der Poesie erleuchtet schien; durch *che* würde diese Beziehung nicht so nachdrücklich bezeichnet. Oder: *Due mesi dopo ci furon gli esami; i quali non diedero al Ratti alcun pensiero,* ib. 185 = Diese machten dem R. keinerlei Sorgen. Oder im Akk., wo die Selbständigkeit noch mehr hervortritt: *Si mise a letto un giorno di febbrajo, con la febbre, persuaso di conoscere il suo male meglio dei medici; i quali cambiò più volte, Memorie,* 192 = Diese wechselte er mehrmals. Nicht immer ist ein solcher Unterschied[1] zu gewahren; denn sehr oft steht *quale* aus andern Gründen, namentlich der Deutlichkeit; dagegen ist auffallend, dafs moderne Schriftsteller, vor allem De Amicis, einen ungewöhnlich häufigen Gebrauch des geschlechtlichen Relativpronomens machen in dem oben angedeuteten Sinne, was unzweifelhaft daraus erhellt, dafs dem Pronomen eine starke Interpunktion vorausgeht und somit der Relativsatz als Hauptsatz aufgefafst werden soll. Hier nur einige Belege von den vielen: *Quello che diede più vicino al segno fu Carlin; il quale, la prima sera di novembre, sul tranvai dei Viali, mi si piantò in faccia sorridendo,* De Amicis, *Carrozza di tutti,* 397; *Il maestro pose mente soprattutto al consiglio che rifletteva i partiti; il quale era più assennato che non credesse, Maestro* I, 84; *Ma anche nel cenacolo i discorsi letterari erano ogni momento attraversati da altri, riguardanti l'avvenire; il quale riserbava a molti di noi sorprese veramente maravigliose,* De Amicis, *Memorie,* 79; *Maestro* I, 195, 198, 207, 214; II, 18, 21, 82 etc. etc. Ähnlich verhält es sich in Verbindung mit dem appositionell oder absolut gebrauchten Partizip. ... *e ora lo rimetteva al maestro, perchè lo preparasse in un mese agli esami*

[1] Von neueren Schriftstellern gebraucht Barrili sehr oft *il quale* u. s. w., wo durchaus keine Veranlassung im Sinne der Hervorhebung oder der Deutlichkeit vorläge.

d' ammissione a una quarta elementare di Torino; compiuta la quale gli avrebbe fatto prendere il corso tecnico, Maestro II, 50, 172; *Perchè è da osservare che, in virtù di non so che legge d' inerzia psichica, il lento accrescersi del tedio e della stanchezza generale proseguiva, latente, anche negli intervalli di tempo sereno e di buon umore; cessati i quali, ciascuno si risentiva l' odioso carico aggravato, Occano,* 285; *Voglio mostrarti in questo refugium peccatorum di Yokohama, che c' è del buono in me e che ti voglio bene più che tu non pensi; spremute le quali virtù dalla mia pelle, potrò forse andare ai vermi in istato di grazia anche presso di te,* Fogazzaro, *Daniele Cortis,* 361. Oft wird durch die relative Anknüpfung nicht nur die Selbständigkeit des hinzugefügten Gedankens vor Augen gestellt, sondern letzterer geradezu emphatisch hervorgehoben. So beginnt z. B. Carducci, in seinem Vortrag: *L' opera di Dante,* nachdem er unmittelbar vorher von einer „immensa epopea" gesprochen hat, den unmittelbar darauf folgenden Abschnitt mit den Worten: *La quale è popolare* = Dieses Epos ist (durchaus) volkstümlich. Oder ferner: *Del resto Tonio, anche lui, dopo essere stato quella notte fuor di casa in ora insolita, tornandovi, con un passo e con un sembiante insolito, e con un' agitazion d' animo che lo disponeva alla sincerità, non potè dissimulare il fatto a sua moglie; la quale non era muta* Manzoni, *Promessi sposi,* 167 = die war jedoch nicht stumm. Oder wenn Ascoli in dem Brief gegen die Neugrammatiker von gewissen Gründen spricht, auf die niemand antwortete und dies in einem neuen Satze so ausdrückt: *Alle quali non fu risposto, Miscell. Caix-Canello,* p. 447, so bedeutet dies ungefähr soviel wie deutsch: Dieselben blieben unbeantwortet. Aus De Amicis: *Tra quest' originale e il segretario passava il giovine Ratti il breve tempo libero che gli lasciavan la scuola e il lavoro di casa; il quale non era poco, Maestro* I, 161 = diese Arbeit war nicht gering.

In all den angeführten Beispielen wie in den noch später folgenden kann man sich zum Relativum das Beziehungswort hinzudenken, was in vielen Fällen sowieso geschieht und wozu der Anfang des V. Kapitels der *Promessi sposi* einen klassischen Beleg liefert. Cf. auch Vockeradt, § 403, 1 u. 3. Die adjektivische Natur des Relativums (cf. Meyer-Lübke, *Syntax,* § 621) geht dann namentlich auch aus solchen Beispielen hervor, in denen noch andere Attribute zum Beziehungswort gehören, wie z. B.: *Tutte le quali incomodità . . . riescono di non poco momento,*

Leopardi, *Dialogo della natura e di un Islandese*, p. 80; *Il documento, alla insaputa di Franco, esistera ancora perché il possessore s' era fitto in capo di aspettar gli eventi, di vedere, se, perdurando le ostilità, Franco e la sua famigliuola capitassero nel bisogno; nel quale ultimo caso arrebbe fatto qualchecosa lui*, Fogazzaro, *Piccolo mondo antico*, p. 179; *la continuazione della quale importante base* (es handelt sich um lat. *diu* = altital. *digo*) *è così provata anche per l' Italia*, schreibt Salvioni in *Miscellanea Graf*, p. 394.

Es kommt nun weiter vor, dafs das Substantiv worauf *quale* sich beziehen sollte, gar nicht vorausgeht, wohl aber ein in den Zusammenhang passendes hinzugefügt erscheint, so dafs das Relativum durchaus identisch ist mit dem Demonstrativum[1] *questo* oder *quello*. So schreibt Carducci: *Di Dante, rinnovatore in Firenze della lirica d' amore, gli studî e i tempi, le prove e i dolori fecero, per un ventennio in poi, dal 1293 al 1313, il primo filosofo laico del popolo italiano* und dann in einem neuen Abschnitt: *Ne' quali anni . . . l' Italia ebbe e Dante vide di quelli avvenimenti* etc., *Opera di Dante*, p. 20/21. *Per uscire con fortuna dalla letteratura dialettale non gli era d' impedimento che il non aver studiato la lingua nei primi anni, come suol farsi allora, a mente fresca, e senz' altra mira; al quale difetto si ripara male più tardi*, De Amicis, *Memorie*, 174; ib. 163.

In Verbindung mit Präpositionen wird der Unterschied zwischen *il quale* und *che* insofern verwischt, als ersteres für letzteres stehen kann; die Selbständigkeit des Relativsatzes wird dadurch gehoben und der Gedanke des Nebensatzes innig mit dem des Hauptsatzes verknüpft. Gleichwohl behält in verschiedenen modernen Autoren, namentlich aber bei De Amicis der Satz mit *quale* seine Unabhängigkeit bei, was wiederum durch die intensivere Interpunktion und die sehr zahlreichen Beispiele aufser Zweifel gesetzt wird.

Es mufs allerdings hier gleich beigefügt werden, dafs die Prinzipien der Satzzeichnung im Italienischen keine festen sind; dafs die romanische Satzzeichnung wesentlich eine Pausenbezeichnung ist und nicht in erster Linie die grammatische Zusammenordnung der Satzglieder und Sätze andeuten will, und dafs insbesondere der Gebrauch des Semikolons ein arbiträrer

[1] Im Spanischen ist es ebenso; cf. Gessner, a. a. O., p. 455 und n. 1.

war und noch ist. So spricht ein alter Grammatiker, Corticelli[1], von dem *punto e virgola* als einem Zeichen *che dinota quella minima pausa ch'è fra le parti di un membro del periodo*, p. 347; neuere Grammatiker ersehen darin ein Pausenzeichen, das im wesentlichen die Mitte einhält zwischen Komma und Punkt, also ungefähr zu gebrauchen ist wie im Deutschen, namentlich auch in längeren Satzgebilden, deren einzelne Teile selbständige Gedanken ausdrücken:[2] wieder andere messen ihm die gleichen oder ähnliche Funktionen zu wie dem Komma: kurzum es herrscht keine Übereinstimmung weder unter den Grammatikern noch unter den Schriftstellern.

Wenn nun ein und derselbe Autor vor dem Relativpronomen nicht oder auf verschiedene Weise interpungiert, so wird man doch, trotz etwelcher Willkür im Gebrauch der Zeichen, eine verschiedene Auffassung für das Wesen der Relativsätze nicht abstreiten können. Wir hätten somit 1. Relativsätze, die eine notwendige Ergänzung des Begriffs, an den sie anknüpfen, enthalten und die keinerlei Interpunktion vor sich vertragen; 2. Relativsätze, die einen neuen, selbständigen Gedanken einführen und durch ein Komma vom Vorhergehenden getrennt werden müssen; 3. ebensolche Sätze mit relativer Anknüpfung; dieselben sind schärfer vom Vorausgehenden getrennt und haben als Hauptsätze zu gelten.[3] Beispiele der beiden ersten Arten sind bekannt genug; auch solche der letzten sind für das Verhältnis des Beziehungswortes im Subjekt oder Objekt nicht selten und bereits gegeben worden; für das Verhältnis der präpositionalen Kasus mögen folgende dienen: *Era venuta a Torino per la morte d' una parente lontana, e aveva approfittato dell' occasione per andare a vedere i due piccoli cugini; dei quali diede al maestro buone notizie, Maestro* II, 3; *L' altra maestra era una ragazza sulla trentina, vestita bene e formata meglio, di modi cortesi e dignitosi; della quale lo colpirono sul primo momento gli occhi vicissimi, Maestro* I, 86; ebenso I, 54. 157. 238; II, 191; *uscendo subito dopo di lui, lo vidi entrare nel camerino del prete; del quale intesi poco dopo la grossa voce*, De Amicis, *Sull' Oceano*, 404;

[1] *Regole ed osservazioni della lingua toscana*, da Salvadore Corticelli. Nuovamente rivedute ad uso delle scuole. 1871.

[2] Cf. Morandi e Cappuccini, *Grammatica italiana* §§ 800–801; Fornaciari, *Sintassi*, p. 475.

[3] Cf. auch Paul, *Principien der Sprachgeschichte*, 3. Aufl., p. 274 ff.

la maggior parte degli uomini illustri che ora sorgono qua e là in marmo e in bronzo, passeggiavano ancora per le vie: delle quali appena tre o quattro erano privilegiate d' un servizio d' omnibus, De Amicis, *Memorie,* 24; ib. 36 etc.

Mit der Präposition a: *Fui più fortunato col Diritto che era diretto allora dal Bargoni; al quale mandai la poesia, Memorie,* 62: auf der gleichen Seite jedoch . . . *commosso non soltanto dalla speranza d' un sì, ma anche dal pensiero di penetrare nell' ufficio dell' organo magno della democrazia, al quale mio padre era stato associato;* ferner: *questo pareva agli altri, ripeto, ma non al medico; al quale recò dolore, non meraviglia, la notizia del suicidio,* ib. 150; ebenso *Maestro* I, 27, 180; II, 186 u. s. w.

Mit da: *e con questo bel pretesto si faceva zappar l' orto dagli scolari; dai quali anche, per avvezzarli alle faccende domestiche, si faceva far da mangiare, Maestro* II, 25; ib. II, 99; *Memorie,* 176 u. a.

Sehr häufig auch mit andern Präpositionen: *se ne consolò con la maggior facilità ch' egli trovava a instruire e a invigilare un numero ristretto d' alunni; fra i quali gli eran rimasti i migliori, Maestro* I, 46, 84; II, 81. *E per colmo di disgrazia, c' era dentro al giornale un foglio volante, che conteneva in altrettanti medaglioni i ritratti in litografia dei collaboratori e delle collaboratrici; fra i quali, sfigurato, anche il suo,* ib. II, 88. *All' uscita, poi, ricevette molte congratulazioni da consiglieri e da parenti di scolari; fra i quali dalla guardia campestre,* ib. II, 154. *Da ultimo s' era innamorato più che mai del Leopardi, più per la bellezza della forma che per il sentimento dominante delle sue poesie; tra le quali dava il primo posto all' Inno ai patriarchi, Memorie,* 378 = unter diesen räumte er den ersten Platz den *Inni ai p.* ein. *Egli ricevette a metà di dicembre, proprio nel più fitto d' una enorme nevicata, un numero del Maestro elementare con un articolo firmato Sarda datato da Brilla, in Liguria; sotto il quale era scritto a matita, Maestro* II, 54. *Ma l' organista aveva da un po' di tempo un altro pensiero: la maestrina Riccoli: sulla quale egli s' era accorto di produrre una impressione straordinaria,* ib. II, 205. *Alla lezione del pomeriggio, poi, dopo che aveva vuotato i primi bicchierini d' acquavite, cominciava il suo periodo d' espansione benevola; durante il quale lasciava fare ai ragazzi quel che volevano,* ib. II, 105. *Si capiva dallo sguardo di sospetto che egli volgeva intorno quando scambiava*

qualche parola con la signora argentina o con la brasiliana; davanti alle quali stava in quell' atteggiamento di rispetto amorevole, Oceano, 274. *Tu, fra poco più d' un anno, Bastogi fortunato . . . passerai nel Parlamento un' ora d' agonia tremenda; dopo la quale rimarrai per sei anni morto e sepolto,* Memorie, 83, 362. *D' altra parte, non c' era altra educazione che l' esempio; fuor del quale, non si facevan che chiacchiere su chiacchiere,* Maestro I, 125, 192. *Ma fu la lirica quella ch' egli amò sopra tutto; nella quale, poi che ebbe educato il gusto dallo studio, ammirava e studiava con ardore il D' Annunzio, il Carducci, il Rapisardi, il Pascoli,* Memorie, 377. *Per questo ci paiono di tanto inferiori agli altri i pochi componimenti ch' egli tentò in italiano; nei quali si sente che gli mancavano i ferri più minuti e più precisi dell' arte,* ib. 174. *Gli avrebbe potuto dare, fra l' altre cose, una raccolta di giornali scolastici, lasciatagli da un fratello professore, morto l' anno avanti; nella quale il maestro avrebbe trovato molte cose utili e divertenti,* Maestro I, 188. *Iacopo da Empoli dipinse in questa chiesa di Santo Stefano la Presentazione di Maria al Tempio che mi sembra un capolavoro. Nel quale, oltre la maestà . . ., è stupendo il modesto sembiante.* Giuliani, *Delizie del parlar toscano* I, 34. So nach andern Präpositionen.

Auch wenn das Relativum von einem im Relativsatz stehenden Nomen abhängig ist, kann der Satz als solcher seine Unabhängigkeit wahren und als Hauptsatz auftreten: *L' avera soprattutto coi lettori di certi giornali di Torino, di cui conosceva tutti gli associati del paese; alcuni dei quali, vedendo lui di lontano, nascondevano il foglio,* Maestro I, 90. *In quel momento entrarono due consiglieri, che il sindaco aveva mandati a chiamare per render più solenne il giudizio; uno dei quali era il liquorista assessore* = einer derselben war und nicht: wovon einer . . . *Maestro* I, 177. *Ma sul Galileo c' era una collezione d' altri originali assai più curiosi; ciascuno dei quali, in quei dodici giorni, aveva avuto campo di mettersi in luce,* Oceano, 174. *. . . e una varietà mirabile di facce stanche, tristi, ridenti, attonite, sinistre; molte delle quali facevan creder vero che l' emigrazione porti via dal paese i germi di molti delitti,* ib. 42. Ähnlich *Maestro* I, 27, 158; II, 208; *Memorie,* 212 etc.

Analog wird auch bei den andern Relativpronomen verfahren, zunächst mit *cui*, wie schon bei früheren Autoren, namentlich Boccaccio, cf. Vockeradt, § 404,4. *Sarà pure non*

poco a farlo conoscere un suo indescrivibile soprabito color cacao, ornato di due spaventevoli rivolte di velluto cioccolata; la cui origine è un argomento di viva curiosità per i suoi amici, Memorie, 202. *Era piacevole abbandonarsi a quel va e vieni di pensieri slegati e laceri, che somiglia al movimento delle immagini nel sogno; a cui battevano la misura i colpi cadenzati dell' elice, Oceano,* 112. *Egli medesimo ripartì ad uso di premi un fondo di libri che il conte suo antagonista, aveva regalato una volta al municipio; fra cui c' era una Storia dei Cento anni del Rovani, Maestro* II, 153. *Fece leggere e criticò l' ortofonia; i cui difetti derivavano da un incompleto sistema ortografico, Maestro* I, 125. Cf. noch *Maestro* I, 166; II, 224; *Memorie,* 299 u. s. f.

Il che, auf einen Satz bezogen, dient ebenfalls zur Verknüpfung und ersetzt in gleicher Weise wie *quale* das Demonstrativum, cf. Vockeradt, § 405.[1] *Ma più che altro gli giovò l' occupazione continua, imposta dalle molte materie d' insegnamento e dall' obbligo che v' era allora, di fare i sunti delle lezioni; il che lo costringeva a scrivere per varie ore ogni giorno, Maestro* I, 2. *Gli uomini emigrano nella buona stagione e non ritornano che l' inverno. Il che pare che giovi all' accrescimento della popolazione* ib. I, 147; ferner I, 77, 102, 116, 121, 202, 209; II, 90, 95, 182; *Memorie,* 32, 265; daher nun auch nach Präpositionen: *Io, come il più sentimentale dei tre, fui prescelto alla dettatura; del che provai una compiacenza profonda, Memorie,* 12; ib. 253, 286. *E tu, arguto epigrammista Baratta, morirai fra poco all' ospedale; di che non devi stupirti,* ib. 85. *Gli puntò l' indice al petto, interrogandolo con gli occhi, con le sopracciglia inarcate, come se dubitasse che questa roba occorresse a lui; al che il Pasotti rispose allo stesso modo con tre puntate d' indice,* Fogazzaro, *Piccolo mondo antico,* 103. *Era sui cinquant' anni, piccolo di statura, grigio, sempre chiuso in un soprabito nero e corto, stretto alla vita e aveva il viso severo e le mosse brusche; per il che dicevano in città* etc., *Maestro* I, 3. *Era l' inserviente del municipio, un antico scalpellino, a cui una scheggia di pietra aveva rovinato un occhio; il perché* (cf. Wiggers, *Gramm. der ital. Sprache,* p. 136; Vockeradt, § 453, 2) *lo chiamavan nel paese,*

[1] Das Spanische verhält sich ebenso, cf. Gessner, a. a. O., p. 466, § 13 b β. Im Deutschen gelten die Satz-Relativsätze (In der Festung herrschte grofse Hungersnot, was die Übergabe derselben beschleunigte) ebenfalls inhaltlich als Hauptsätze.

con gentilezza montanara 'l borgno, il guercio, Maestro I, 148; II, 70, 108, 115.

Die Funktion von *il che* übernimmt hier und da *ciò che*, wie aus folgenden Beispielen ersichtlich ist: *Essa, però, continuava a far le sue gite a Torino, e aveva ripreso il suo sorriso tranquillo e vagamente altero di amante soddisfatta; ciò che pareva il non plus ultra dell' impudenza, Maestro* I, 121. *Egli esperimentava in sè da un po' di tempo, per effetto di quell' abuso del bere, una crescente difficoltà di parlare italiano; ciò che è facilissimo ad accadere*, ib. I, 246; ebenso *Memorie*, 81; Fogazzaro, *Piccolo mondo moderno*, 445/46.

Die Analogie geht nun so weit, dafs selbst das unbetonte, geschlechtslose Relativum *che* vom Beziehungswort durch Semikolon oder gar Punkt getrennt erscheint[1] und für die Auffassung des Schreibenden einen Hauptsatz einleitet: *Lo molestava soltanto il pensiero di dover passare davanti all' uscio della maestra, e vedere il cancello del terrazzino; che di notte, e dopo aver bevuto gli era una vista intollerabile, Maestro* I, 238, insofern *che* hier nicht für *il che* steht (cf. Vockeradt, § 405, 1) wie wahrscheinlich in den vier folgenden Stellen: *E allora decise finalmente di mettersi a studiare di proposito, per tentare poi gli esami di concorso alle scuole municipali di Torino; che era sempre stata la sua ultima mira, fin dalla scuola*, ib. I, 112; *Oceano*, 340. *Il Ratti, dunque, cominciò ad avvicinarsi al suo collega col pretesto di chiedergli dei pareri in cose scolastiche; ch' era l' unico modo di far ch' ei non tagliasse la conversazione, Maestro* II, 196, wo *ch'* allerdings auch *ché* bedeuten könnte. *La vera norma però che l' uso toscano c' insegnerebbe pei riflessi di bellī è quella che risulta da questi esempi: begli uomini, bei figli, uomini belli. Che conferma perfettamente la derivazione da me tracciata*, D'Ovidio, *Agl.* IX, 99. Dann also: *C' erano altre signore tutte mature, eccetto la moglie del geometra, ispettrice delle scuole; una brunetta tutta occhi, e senza mento; ma bellina e piena di pepe; che passava per il bello spirito del comune, Maestro* II, 186. *Ed era stata appunto la maggioranza dicasterica dell' uditorio quella che, parendole sforzata tutta la classe nelle eccezioni colpite dall' autore, aveva con disapprovazioni rumorose messo in grave pericolo il successo del lavoro; che fu trionfale le sere seguenti,*

[1] Fürs Spanische vergleiche wiederum Gessner, a. a. O., p. 480.

Memorie, 67. *Quanto più avanza negli studi speculativi e classici, tanto più lungi si discosta dalla dolce melodia; che però non va mai perduta del tutto, nè pure in una stanza sola*, *Bull. della società dantesca* X, 62. *Vide da lontano un busto grandissimo; che da principio immaginò dovere essere di pietra*, Leopardi, *Dialogo della Natura e di un Islandese*, 79.

Es ist ferner bekannt, dafs auch die sogenannten Pronominaladverbien, vornehmlich *ove, dove, laddove, onde, donde* u. a. sich auf vorausgehende Nomina oder Aussagen beziehen können. Dabei nehmen sie ebenfalls die Eigentümlichkeiten der Relativa an; auch sie werden fortführend gebraucht, wofür Beispiele zu geben unnötig ist; ziemlich häufig begegnet man in der älteren und neueren Sprache Sätzen, die selbst nach einem Punkt mit obigen Wörtern beginnen.

III. Fügewörter und Konjunktionen an der Spitze selbständiger Sätze.

Die Anknüpfung neuer Perioden mittelst verschiedenartiger Wörter geschieht in keiner romanischen Sprache so leicht wie im Italienischen. Es besteht sichtlich das Bestreben, in gleicher Weise wie bei den relativen und verwandten Bindungen, neue Verhältnisse an schon Genanntes beiordnend anzuschliefsen, so dafs auch das scheinbar Nebensächliche plastisch hervortritt. Dabei kommt es vor, dafs subordinierende Konjunktionen ihre ursprüngliche Funktion aufgeben und zu adverbialen Satzbestimmungen werden — eine Erscheinung, wie sie bereits im Französischen nachgewiesen und belegt ist.[1]

So hat *poichè* in Beispielen wie die folgenden seine Bedeutung als subordinierende Konjunktion aufgegeben und diejenige einer beiordnenden explikativen angenommen = „denn, nämlich": *All' ora fissata il maestro si trovò alla casa del comune, impaziente di veder tutti insieme i suoi colleghi; poichè la precoce esperienza del mondo gli aveva già svegliata quella curiosità di conoscere nuovi originali umani, che non suol venire che più tardi nell' età dell' osservazione*, *Maestro* I, 148; der Satz mit

[1] Cf. Alfred Schulze, *Zur neufranzösischen Grammatik.* 1. Puisque an der Spitze selbständiger Sätze, 2. Pourvu que = wenn, hoffentlich, im *Archiv für das Studium der neueren Sprachen* XCVIII, 383 ff.

poichè enthält nicht einen selbstverständlichen Grund zum Inhalt des vorhergehenden, sondern eine nachträgliche Erklärung, eine energische Erläuterung, die nicht beim Leser etwa als bekannt vorausgesetzt werden kann. Dafs dem so ist, erhellt z. B. daraus, dafs wir die Konjunktion streichen könnten; der Sinn bliebe derselbe; *poichè* ist also hier, wenn man sich so ausdrücken darf, ebenfalls kontinuativ, fortführend gebraucht, leitet nach einer gröfseren Ruhepause, die durch das Semikolon bezeichnet wird, einen neuen, wichtigen Gedanken ein. So verhält es sich in folgenden Stellen, um nur einige zu bezeichnen: *E non giovava poco a tenere in freno i pochi partigiani del Conte, che avrebber voluto rizzar la testa, il fatto che il sindaco Lorsa fosse stato in gioventù un pugilatore famoso, e godesse ancor riputazione d' uomo fortissimo, capace di piegar uno scudo con le dita; poichè nei villaggi, dove ha minor agio di spiegarsi la superiorità intellettuale, c' è maggior considerazione che nelle città per la potenza dei pugni,* ib. II, 114. *Il giovine . . . si domandò con viva inquietudine come avrebbe fatto a levarsi da quella stretta senza offendere a morte la signora o fare una figura ridicola; poichè al pensiero di avviare una tresca con lei non si arrestava neppure, ribellandovisi ad un tempo, invincibilmente, la coscienza, il cuore e la carne* ib. II, 159. *Questa disposizione amichevole del pubblico non ebbe poca parte in molti dei suoi buoni successi; fra i quali ve ne furono parecchi veramente „colossali", come quello della Rivista del 1870, intitolata A zig-zag, che venne rappresentata al Dal Verme, con apparato grandioso, trenta sere consecutive. Poichè non trattò solamente il dramma e la commedia, in prosa e in verso; ma il proverbio e la rivista* etc., *Memorie,* 212 = er pflegte eben nicht nur . . .; oder nach einem Schlufspunkt: *Poichè quel che si dice dei singoli tratti, va pur detto della descrizione nel' suo complesso, Bull. della società dantesca* X, 70. Cf. noch *Maestro* I, 96; II, 11, 229; *Oceano,* 41. 179, 322, 323, wo allerdings auch die gewöhnliche Auffassung möglich ist; *Bull. della società dantesca* X, 64, 74 etc.

Perché, das in erster Linie berufen ist, Kausalnebensätze einzuführen, übernimmt etwa auch die Funktion einer koordinierenden Konjunktion, die bekanntlich im Italienischen fehlt. Es hat schon Vockeradt, § 494, darauf hingewiesen, ohne jedoch Beispiele zu geben. Wenn also Manzoni schreibt: *Nessuno concluda da ciò che il notajo fosse un furbo inesperto e novizio; perché s' ingannerebbe,*

Promessi sposi, 231 (ed. Cerquetti), so heifst dies: = denn[1] er würde sich, oder: er würde sich nämlich sehr täuschen. Die beiden Sätze sind scharf markiert: der Gedanke des ersten wird im zweiten intensiv bekämpft durch eine kategorische Erklärung. Erläuternde Hauptsätze sind auch folgende: *Per l' anima di Laurenti fu quello un giorno di sole. Perché, dovete sapere, o lettori, che l' anima, ci ha i suoi giorni di sole e i suoi giorni di nebbia*, Barrili, *Olmo e Edera*, 72. *Che i due descritti di sopra stessero ivi ad aspettar qualcheduno, era cosa troppo evidente; ma quel che più dispiacque a don Abbondio fu il dover accorgersi, per certi atti, che l' aspettato era lui. Perché, al suo apparire, coloro s' erano guardati in viso, Promessi sposi*, 11. *In difesa del mio padrone, posso parlare; perchè mi fa male sentire che gli si dia carico di voler far dispiacere a qualcheduno*, ib. 27; ib. 45. *E non cercar conforto nei deliri della fantasia, miserabile; perché ogni bel sogno d' un istante ti farò scontare con ore e ore di più disperato tormento! Memorie*, 362; ib. 119, 396; *Ozeano*, 86, 369. *Ed egli suonò, felice, una tumultuosa musica trionfale, piena di gioia e di grida. Perché in quel momento gli pareva di posseder tutta intiera l' anima della donna sua*, Fogazzaro. *Piccolo mondo antico*, 185. *Erano le otto e i soliti tarocchisti, il signor Giacomo e Pasotti, non comparivano. Perché anche Pasotti, in settembre e in ottobre, era un frequentatore di casa Ribera*, ib. 186; ib. 337. *Con che la Commedia è, come il poeta la qualificò, opera dottrinale; perché reca in atto la filosofia morale del Convivio* Carducci, *Opera di Dante*, 37. *Anzi io la consiglio di non romperla così bruscamente per non offendere il vecchio che sarebbe uomo da pigliarla a seguitare, per vendetta, come ha fatto con l' altro. Perché è orgoglioso come l' Imperatore delle Russie, sa lei, con quella faccia di maschera di fontana, Maestro* I, 33; II, 111 u. a.

Dieses *perché* darf nicht verwechselt werden mit dem pronominal gebrauchten in der Bedeutung *per la qual cosa* und ähnlichem, das ebenfalls häufig zur Anknüpfung neuer Sätze dient, cf. Vockeradt, § 453. *Inf.* V, 50: *Perch' io dissi* = daher sagte ich; ebenso *Inf.* VI, 100; XXI, 77; XXXII, 22; *per che lo spirto tutti storse i piedi Inf.* XIX, 64; ferner XIV, 84; XXV, 38;

[1] Von den Wörterbüchern verzeichnet, soviel ich sehe, nur Hecker die Bedeutung „denn".

XXVII, 128. Dafs obige Sätze Hauptsätze sind, geht am besten daraus hervor, dafs das Verbum fehlen kann, was in einem Nebensatz unmöglich wäre, cf. *Perch' io al duca mio : Fa che tu trovi Alcun che al fatto o al nome si conosca, Inf.* XXIII, 73; XXIV, 72; XXXIII, 104; *Parad.* XVII, 7 u. s. w.

Dieses *perché* ist sehr häufig bei älteren Autoren, namentlich aber bei Boccaccio. Cf. I, 4, p. 73 und 75, ed. Sonzogno.

Tobler hat in überzeugender Weise in seinen *Vermischten Beiträgen* III, 68 ff. über das einschränkende *se non* nach negativer und auch positiver Aussage gehandelt und in einer Anmerkung (p. 75, 1) auch *sinon que* berührt. In ebenso einleuchtender Weise bespricht Ebeling[1] die italienischen Parallelen mit *se non, se non che,* ohne sich jedoch auf das einzulassen, was mich eben beschäftigen soll. Der einfachste Fall ist der, wo beide Sätze das gleiche Prädikat haben und *se non* nur ein Satzglied einschränkt; verwickelter ist die Einschränkung einer ganzen Aussage in der Form eines ganzen Satzes, wobei sich dann bald an *se non* das satzfügende *che* anschliefst. Mit der Zeit jedoch löst sich der so eingeleitete Satz grammatisch von der ersten Aussage ab und ist nur noch inhaltlich damit im Zusammenhang; *se non che* wird daher als adverbiale Bestimmung mit der Bedeutung „nur" empfunden und steht an der Spitze eines Hauptsatzes. Die Beispiele sind sehr häufig in der älteren wie in der neueren Sprache. Hier einige aus neueren Autoren: *Al maestro non occorreva altro davvero, e se n' uscì sconfortato, vedendo già i banchi della sua scuola mezzo vuoti, l' insegnamento intralciato, l' ispettore malcontento. Senonchè un altro sentimento gli sottentrò, Maestro* II, 96. *Ma la povera ragazza rimase come fulminata. Senonchè le forze della vanità letteraria sono infinite,* ib. II, 149; an dieser Stelle bezeichnet *se non che* nicht etwa nur eine Einschränkung, sondern vielmehr einen Gegensatz, ist also ungefähr unser „jedoch", „allerdings". *Era un giovane straordinariamente pingue per i suoi trentatrè anni, una faccia di luna liscia, a cui il naso voltato in su, il riso beffardo . . . davano un' aria d' impertinenza che avrebbe tirato gli schiaffi d' un santo. Senonchè* (jedoch) *la sua incontestabile e rara valentia nella musica, lo zelo davvero esemplare con cui adempiva il suo ufficio d' organista . . . facevano passar sopra alla scioltezza beceresca delle sue maniere,*

[1] *Kritischer Jahresbericht* V, 212 ff.

ib. II, 179: II, 154 (nur), 168, 193 (jedoch), 209 (jedoch). *Ma la loro curiosità maggiore era di sapere se l' uomo bianco fosse in tutto e per tutto dello stesso stampo dei loro uomini; si capiva chiaramente dai gesti. Senonché* (allerdings) *a questa curiosità si opponeva la scorza, la pelle di sopra com' esse chiamavano i vestiti, Memorie,* 111, 186 etc.

Verwandt mit *se non che* ist *fuorchè,* das, wie das frz. *fors* und *fors que* (cf. Tobler, *Beiträge* III, 88) ebenfalls einen vorher ausgesprochenen Gedanken einschränkt und mit „nur" zu übersetzen ist. Momentan habe ich nur folgendes Beispiel zur Verfügung: *Il mio primo senso, dopo il piacere di vederlo, fu di stupore. Fuorchè nella bontà dell' aspetto e nell' affabilità dei modi non riconoscevo nulla di comune tra il Verne che mi stava davanti e quello che era prima nella mia immaginazione. Memorie,* 239, insofern hier *fuorchè* nicht Präposition ist, in welchem Falle allerdings ein Akkusativ zu erwarten wäre.

Es wird nun weiter nicht befremden, dafs noch andere Konjunktionen gelegentlich den Charakter eines subordinierenden Fügewortes abstreifen und als adverbiale Bestimmungen zu gelten haben. Häufig ist dies der Fall bei *così che* und *sicchè* = also, somit, was wiederum Vockeradt, § 504, 2 erwähnt und was auch aus den neueren Wörterbüchern (Bulle-Rigutini, Hecker) zu entnehmen ist. *Alcune interrogavano le figliuole del panattiere e del macellaio, sue alunne, per saper preciso a quanto ammontasse il suo debito, e riferire ai padroni; così che nelle famiglie potevan tener dietro lira per lira, sto per dire, al progresso della sua miseria, Maestro* I, 226, wo allerdings die Konjunktion noch subordinierend empfunden werden kann. Es läfst sich die Sache auch auffassen als Ellipse des Verbums zwischen *così* und *che*: so (erkundigten sich die Mägde bei den Bäckers- und Metzgerstöchtern nach der Lage der Lehrerin) dafs u. s. w.[1] *Ma nella*

[1] Es ist ein sonderbarer Zufall, dafs Alfred Schulze in dem erwähnten Aufsatz über puisque an der Spitze selbständiger Sätze u. a. schreibt: „er wird dagegen *puisque* verwenden, wenn er zum Ausdruck zu bringen wünscht, dafs eine gewisse Tatsache gerade diese oder jene Folge gehabt habe. *So dafs denn* sehr wohl denkbar ist" etc. a. a. O., p. 383. Der Syntaktiker darf solche Satzverknüpfungen nicht ohne weiteres als „falsch" hinnehmen, sondern mufs sie zu erklären suchen, und das geschieht meiner Ansicht nach unschwer durch Ellipse des Verbums, wobei man sich das Korrelativ „*so*" stark betont vorstellen mufs, das ja ursprünglich zum Hauptsatz gehörte und auf den folgenden logisch abhängigen Satz hinwies. Cf.

Commedia medesima, dove pure non tace mai del tutto l'eco di quella melodia più primitiva e più lirica, l'eco ne diviene meno distinta quanto più si va innanzi; cosicchè solo un quindicesimo dei versi dell'Inferno non è finito di suono e di senso, Bull. della società dantesca X, 62. Weit sicherer ist die Erscheinung bei *sicchè*. *Sicchè il Castelvetro è da giudicare una guida al tempo stesso più sicura e meno informata* = So ist u. s. f. *Miscellanea Ascoli*, 302; ib. 300, 301, 308. *Sicchè il poveraccio per tutta la strada non fece che recitare fra i denti paternostri e avemarie*, Verga, *Novelle rusticane*, 62.

Nicht anders verhält sich die zu dieser Gruppe gehörende Konjunktion *tanto che*: *... giovò a fargli men grave per qualche tempo la vita eguale e grigia che ricominciò col riaprirsi delle scuole. Tanto che, aggiungendosi a questo sollievo lo stato di pace armata ... avrebbe quasi rinunziato al proponimento di mutar sede, Maestro* II, 54, 63, 107. *I giorni passavano e la dichiarazione non veniva: i discorsi e i modi di lei la facevan credere ogni momento imminente, e le labbra la ritenevan sempre. Tanto che al maestro finì con nascere il sospetto*, ib. II, 159. *Ed era altero nondimeno; tanto che aveva tenuto il broncio con lui per più di due mesi*, ib. II, 163; *Memorie*, 168, 199, 253; *Occano*, 125, 217; *Promessi sposi*, 125; Fogazzaro, *Piccolo mondo antico*, 284. *Traversò un bosco, e dopo il bosco un monte; tanto che giunse ad una bella fonte, Orl. fur.* II, 33. Auch hier ist *tanto* durchaus betont und ruft gleichsam der Erweiterung mittelst des Prädikates, also in dem zuletzt gegebenen Beispiel: so sehr (lief er) dafs (bis) er bei einer Quelle ankam. Dieses *tanto che* nach einer Ruhepause berührt sich daher leicht mit *e tanto che* „und das dauerte so lange, bis", oder ähnlichem, wovon Ebeling zuletzt in *Zeitschr. f. franz. Sprache* XXV[2], 24 25 mit Heranziehung der übrigen romanischen Sprachen gesprochen hat.

Es möge noch folgende Stelle hier angereiht werden, wo ebenfalls Auslassung vorliegt: *Tonio, ricordatevi: Tonio, quando ci vediamo, per quel negozio? A tal segno che quando, nel predicare, mi fissa quegli occhi addosso, io sto quasi in timore, Promessi sposi*, 85; ähnlich Giacosa, *Novelle e paesi valdostani*, 188.

Paul, *Principien*[3], p. 275 und 132. Schwieriger ist es jedoch, wenn ein Kritiker schreibt: „Nun verstehe ich aber gar nicht den Unterschied zwischen „innerer" und „äufserer" grammatischer Angleichung. *Sondern* man mufs hier folgende Frage stellen" etc. *Zeitschr. für franz. Spr. u. Litt.* XXV[2], 125.

Dagegen scheint das grammatische Abhängigkeitsverhältnis in Sätzen, die mit dem verwandten *di modo che, di maniera che* eingeleitet sind, trotz der intensiven Satzzeichnung gewahrt: *E non era quello un caso raro. Di modo che quando ai maestri e alle maestre mancava il coraggio . . . la legge non contava assolutamente per nulla, Maestro* II, 15. *Scrive, di regola, due romanzi l'anno, non ne dando alle stampe che uno, perchè le pubblicazioni non s' affollino; di modo che n' ha sempre parecchi nel cassetto che aspettano*[1], *Memorie*, 242; ib. 215; *Oceano*, 212, 299, 397; *Promessi sposi*, 23, 79, 231. *I poverini quando sono alle strette, le adoprano in fretta, all' impazzata, senza garbo nè grazia. Di maniera che a uno che li veda ingegnarsi e arrabattarsi a quel modo, fanno pietà e movon le risa*, ib. 232, sofern man nicht auch in solchen Fällen an eine etwas kühnere Auslassung denken darf, die wenigstens nach affirmativen Vordersätzen möglich wäre, also im letzten Beispiel etwa: *Di(tal) maniera (le adoprano) che* etc.

Kann man in den vorangegangenen Beispielen von Funktionsverschiebung reden und diese durch Ellipse des Prädikates klar legen, so versagt eine solche Deutung für die folgenden, in denen trotz scheinbar ähnlicher Verhältnisse die Abhängigkeit des Teilsatzes durch den Konjunktiv des Verbums unzweideutig zum Ausdruck kommt. Befremdend ist dabei allerdings, dafs ein und derselbe Schriftsteller, oft auf der gleichen Seite, gar nicht oder durch Komma oder gar Semikolon interpungiert. Bei näherer Betrachtung läfst sich die verschiedene Behandlungsweise begreifen. Wer schon beim Aussprechen des Hauptsatzes an die Notwendigkeit des nachherigen Einräumungssatzes denkt, wird die beiden Gedanken auch äufserlich entweder gar nicht oder durch eine kleine Pause, ein Komma, voneinander trennen; wer dagegen erst nach der schon ausgesprochenen Behauptung nachträglich findet, dafs der Inhalt des Verbalsatzes eigentlich nur unter gewissen Einschränkungen volle Geltung habe, wird den Konzessivsatz erst nach einer Überlegungspause beifügen, die dann eben durch eine stärkere Interpunktion zum Ausdruck kommt. Damit hört der Nachsatz nicht auf, von seinem Vordersatz grammatisch und inhaltlich abhängig zu sein. *Ed ora mi è un leggiero conforto il pensiero d' avergli procurato quante più*

[1] Fornaciari, *Sintassi dell' uso moderno*, neigt zu der Ansicht, dafs es sich in solchen Fällen um eine *certa indipendenza* handle, p. 422.

potei di quelle gioie, anche fuori d' Italia; benchè[1] *ne godessi tanto io pure, da dover esser io grato a lui più ch' egli a me, Memorie,* 379; Fogazzaro, *Daniele Cortis,* 148, 303; aber auf der gleichen Seite: *Elena ne soffriva assai, benchè i medici le affermassero ch' erano fenomeni soliti,* und sogar: *Cessato il bisogno delle lezioni si rividero come amici benchè il professore avesse oltre a vent' anni più di Franco, Piccolo mondo antico,* 85; *Cortis,* 70. *Ma la chiusa della seconda parte è debolissima, se si legga Protonoé, e, secondo me, affatto aliena dal ritmo dantesco; benchè per contro paia molto probabile che tale glossa esplicativa sia stata aggiunta, Bull. della società dant.* X, 76; ib. 58, 71 (*sebbene*); *Orl. fur.* II, 4, 32 etc. *Ed egli c' era, con la moglie al braccetto, col bimbo per mano, un po' ingobbito, e sempre sorridente; mentre lei andava a capo alto, tutta seria, Maestro* II, 213. . . . *come se del dialetto, per il fatto solo che si succhia col latte, fossero tutti egualmente conoscitori e maestri; mentre son tante e così grandi le differenze nella misura del possederlo, Memorie,* 71; *Oceano,* 320.

Auch das Temporalsätze einleitende *quando* erscheint oft seinem Zweck entfremdet und wird gleichbedeutend mit dem Adverb *allora,* wie wahrscheinlich schon im Altitalienischen, bei *Bescapè* z. B., cf. meine Ausgabe, p. 25 und 26 n., wo Beispiele aus *Cuore* beigebracht sind. Hier ein paar andere: *Pareva che tutto volgesse a bene.* Dann in einem neuen Abschnitt: *Quando un giorno — mi disse — mi capita inaspettato un sedicente ispettore, Maestro* I, 79 = da trifft ganz unerwartet etc. *Questo lo impensierì gravemente, non sapeva che partito prendere, avrebbe voluto chieder consiglio a qualcuno . . . Quando un caso inaspettato lo tolse di ogni impiccio,* ib. II, 157; ib. II, 89, wo allerdings der *quando*-Satz eher als Nebensatz gefühlt werden wird und die stärkere Interpunktion, wie so oft, durch den langen Vordersatz bedingt ist, wie z. B. *Inf.* XXXII, 106; *Purg.* VIII, 7; IX, 10 u. s. w.

Ob die Verfasser des neuen italienisch-deutschen Wörterbuches (Bulle-Rigutini) auch diese Erscheinung im Auge gehabt haben, da sie *oltrechè* gleich wie *oltre di che, oltreche* mit „aufserdem", „dazu" übersetzen, ist mir nicht bekannt; sicher ist, dafs auch diese Konjunktion oft im angedeuteten Sinne adverbial

[1] Über die Möglichkeit, derartige Sätze im Deutschen als selbständig aufzufassen, cf. Paul, *Principien*[3], p. 275.

gebraucht wird: *Ma essendo venuto dalla Lombardia, non si sapeva di lei nulla di certo, eccetto che le era morto il padre, medico militare, bresciano; oltrechè si sospettava ch' ella si preparasse in segreto al concorso per un posto di maestra a Torino, Maestro* II, 94 = „zudem hatte man sie im Verdacht" und nicht „aufser dafs man sie im Verdacht hatte".

I ragazzi fecero festa; ma il maestro n' ebbe un vero dispiacere, perchè il teatro era umido e malamente rischiarato da due finestre . . .; oltrechè, dovendo egli stare sul palco scenico . . . la vigilanza riusciva difficile, Maestro II, 152, während in Stellen wie: *. . . dalla riuscita dipendevano degli interessi gravi della loro famiglia, oltre che avevano impegnato il loro onore intellettuale in faccia alla parentela,* ib. II, 232, der zweite Satz untergeordnet ist. Wenn dagegen in *Memorie,* 76 zu lesen ist: *Il sole della letteratura militare era il generale Cialdini, di cui sapevano tutti a mente i proclami fulminei. Oltre di che, ciascun gruppo provinciale decantava certi suoi scrittori,* so wird man *oltre* als Präposition auffassen und übersetzen „zudem", „überdies" wie a. a. O. p. 170; *Oceano,* 249, 266; Carducci, *Opere di Dante,* 25 u. a. m.

Rein präpositional ist *oltre che* in folgender Stelle: *Mi condusse subito nel suo ufficio, posto dall' altra parte* del *Corso. Oltre che amministratore e depositario della posta, egli era sul piroscafo un quissimile di pretore, Oceano,* 26, steht ja doch neben *fuori* auch *fuorchè,* neben *eccetto* etwa *eccettochè* in gleicher Funktion. Cf. Vockeradt, § 476, 11.[1]

Die Beziehung von Haupt- und Nebensatz wird auch scheinbar gestört, wenn neben der den hauptsächlichen Charakter des Satzes deutlich kennzeichnenden Konjunktion das Relativpronomen steht. Dies ist der Fall in den sogenannten uneigentlichen Relativsätzen, die man ebenfalls anknüpfende nennt und die, wie die früheren, eine neue Behauptung, einen Fortschritt der Handlung bezeichnen: *La predica detta con tuono acre, scucita e intercalata di frasi vernacole, era tutta piena d' allusioni personali, che egli, nuovo nel paese, non poteva capire su chi andassero a battere; ma che lo turbarono,*[2] *Maestro* I, 89. *Era*

[1] Das Gegenteil kommt auch vor, cf. *Tutti voteranno secondo loro piacerà,* Fogazzaro, *Daniele Cortis,* 142. *Non so, secondo si sentirà Daniele, domani, posdomani,* eb. 280, cf. Vockeradt, § 499, 4

[2] Cf. im Deutschen Sätze wie: *Ich bot dem Vater zwei Billette an, die er jedoch nicht annahm. Der Rektor hatte ein sehr nützliches Buch für*

un vero palleggio di ciancie; un metodo comodo, senza dubbio, per il maestro; ma che aveva fatto il suo tempo, ib. I, 124. *Era poca cosa; ma che non poteva sfuggire a una persona che gli voleva bene,* ib. I, 241, 245; II, 182, 216; *Memorie,* 61. *N' ebbe in risposta, che bisognava guardarsi dalle risoluzioni precipitate; ma che, se persisteva, non sarebbe rifiutato, Promessi sposi,* 55. *Questioni importanti; ma che il lettore risolverà da sè, se ne ha voglia,* ib. 80.

Wenn nun ferner statt eines vollständigen Konjunktionalsatzes ein absolutes Gerundium konjunktional gebraucht wird, so erscheint es zuweilen auch fortführend, einen neuen Gedanken einleitend; die Ruhepause zwischen den beiden Sätzen ist so erheblich, dafs der Sprechende oder der Leser die grammatische Abhängigkeit des zu Behauptenden nicht mehr empfindet. Derart ist wohl der Sachverhalt in folgenden Beispielen: *C' è una stufetta di ghisa; legna non me ne passano; le bimbe se ne portano un pezzo ciascuno, e quando gl' inverni son cattivi i parenti ne danno poca; lasciando stare che a portar le legna si gelan le mani, Maestro* I, 164. *Il terzo giorno essa gli fece ritardar d' un quarto d' ora la lezione con un monte di chiacchiere; dicendogli come s' era annoiata ai bagni di Sestri,* ib. II, 30, 135; *Memorie,* 123; *Orl. fur.* V, 60. *Stato un momento a sentire, non potè tenersi di non dire anche lui la sua; parendogli che potesse senza presunzione proporre qualche cosa, Promessi sposi,* 205, 6. *Coloro che hanno l' abito della gentilezza ch' io dico, sono poco meno che corteggiati in ogni luogo dove si trovano; correndo a gara gli uomini,* Leopardi, *Pensieri* XCII. *Il dottore, aiutato da Ester, tentava la respirazione artificiale, portando le piccole braccia sopra il capo e lungo i fianchi, alternativamente; facendo pressioni all' addome,* Fogazzaro, *Piccolo mondo antico,* 407; ib. 96.

Auffallend ist, dafs im Neuitalienischen eine einen Satzteil und nicht einen vollständigen Satz einleitende Konjunktion, namentlich *ma,* so an das Vorhergehende anknüpft, dafs der zweite Satz wiederum selbständige Geltung für sich beansprucht, und aus dem Vordersatz in erster Linie der Träger des Satzes, das Verbum oder ein neues Prädikat oder auch andere Satzglieder nachklingen oder hinzugedacht werden müssen. *Trincera.*

junge Anfänger drucken lassen, das aber wenig bekannt zu sein scheint. Er begab sich nach Paris, von wo er später nach Lyon ging.

Ma solo, in casa sua, e fors' anche al buio, Maestro I, 155. *Non era bella; ma molto bianca, e aveva le mani piccolissime,* ib. I, 197. *Ed essa cercava in tutti i modi d' incoraggiarle. Ma con poco frutto,* ib. II, 74. *Quando essa passava davanti al caffè e alla spezieria, dopo le scappellate, le si avvolgevano come serpenti intorno alla vita dei lunghissimi sguardi voraci . . . Ma lettere, ma dichiarazioni in viso, non più,* ib. II, 94, 99, 105, 211. *Ed ebbe la fortuna di trovarlo ancora, diventato un po' più grasso e un po' più grigio, e con gli occhi rimpiccioliti; ma cordiale e vivo come sempre,* ib. II, 227; 115, 188. *Ha ancora la pronunzia toscana; ma appena sensibile, Memorie,* 100, 56, 75; *Oceano,* 30. *Però risolvette di non cacciarsi nel fitto della mischia, a farsi ammaccar l' ossa, o a risicar qualcosa di peggio; ma di tenersi in qualche distanza, Promessi sposi,* 189.

An einer andern Stelle liest man: *È sempre in giro per i campi a fantasticare. E'* (und nicht è wie unmittelbar vorher) *brava anche nella declamazione, Maestro* I, 19. *A dir vero, una sua sincerità soldatesca il barone l' aveva; e fronte imperterrita pure,* Fogazzaro, *Daniele Cortis,* 57. *Ma di lì a tre giorni, eccoti una visita del sindaco, solo, a tutte le classi; quindi anche alla sua,* ib. I, 209. *Un' ora passò; quindi un' altra mezz' ora,* Barrili, *Olmo e Edera,* 59, 90.

Das Thema ist mit diesen Bemerkungen lange nicht erschöpft. Es wäre gewifs der Mühe wert, im einzelnen nachzuforschen, welche Mittel die Sprache überhaupt verwendet, um Gedanken miteinander in Beziehung zu bringen, in welchem Mafse dabei das Prinzip des geringsten Kraftaufwandes, die Sparsamkeit im Ausdruck, wie Paul das entsprechende Kapitel seines bedeutungsvollen Buches betitelt, bei der Satzverknüpfung sich geltend macht, inwieweit die Berechtigung zur Annahme von Ellipsen reicht, wie das Verhältnis von Voll- und Teilsätzen sich verschiebt und durchbrochen wird u. s. w. Die *Romanische Syntax* von Meyer-Lübke bedeutet auch in dieser Hinsicht einen wesentlichen Fortschritt, doch konnte natürlich auf Einzelheiten in jeder Sprache nicht eingegangen werden.

Ist auch nicht alles von dem oben Besprochenen so aufzufassen, wie ich es getan habe — gar manches bleibt, wie schon bemerkt, der subjektiven Anschauung anheimgestellt, namentlich mit Hinsicht auf die Prinzipien der Satzzeichnung — so glaube

ich doch die Richtigkeit dessen gezeigt zu haben, was der eben erwähnte Gelehrte in seiner *Syntax* § 209 hervorhebt, indem er sagt, wie wenig fest die übliche Einteilung der Redeteile ist. Eine zukünftige wissenschaftliche Syntax des Italienischen (wann wird eine Neubearbeitung des trefflichen Vockeradt[1] erscheinen?) wird diesen Punkt in gebührender Weise berücksichtigen müssen.

[1] Mit vollem Recht bemerkt Hecker in einem der letzten Hefte des *Archivs für d. St. d. n. Spr.* CXII, 253, dafs diese Grammatik noch lange nicht so bekannt und gewürdigt ist, wie sie es verdiente; in vielen Lehrbüchern tut man ihrer kaum Erwähnung.

Frauenfeld. E. Keller.

Henri Blaze's Übertragung des zweiten Teiles von Goethes Faust.

Während der erste Teil der Goetheschen Faust-Dichtung bis zum Jahre 1902 nach meiner Zählung[1] einundzwanzigmal ins Französische übersetzt worden ist, hat der zweite Teil nur vier französische Dolmetscher gefunden, Henri Blaze de Bury, Poupart de Wilde, Porchat und Benoît.[2] Hier soll nur die Übertragung des ersten studiert werden.

Im Jahre 1840 erschien in Paris bei Charpentier „Le Faust de Goethe, traduction complète précédée d'un essai sur Goethe, accompagnée de notes et de commentaires, et suivie d'une étude sur la mystique du poème", par M. Henri Blaze.

Es fehlt hier die Angabe, dafs auch die Paralipomena mit übersetzt und als „*Faust. Troisième Partie. Paralipomènes*", p. 535/55, beigegeben sind. Sie erschienen Blaze als „dernier mot de Goethe sur Faust" sehr wichtig: „Lorsqu'il s'agit de Faust, Goethe ne se contente plus de faire, il veut parfaire", p. 537.

In bezug auf die zahlreichen späteren Ausgaben — so die von 1847, 1866, 1875, 1879, 1880, 1893, 1896, 1899, 1901 — schrieb mir der Verleger, sie seien „sans changement aucun" geblieben. Für den ersten Teil stellte ich dies p. 59 meiner unten

[1] Cf. das Vorwort zu meiner Arbeit *Die französischen Übersetzungen von Goethes Faust. Ein Beitrag zur Geschichte der französischen Übersetzungskunst.* Strafsburg, Trübner, 1902 (p. I ff.).

[2] Poupart de Wilde, *Goethe Faust, traduction nouvelle en vers.* I. Paris, Maillet, 1863; II. Paris, Librairie internationale, 1867. — J. Porchat, *Faust, tragédie, traduction française, revue par* M. B. Lévy. Paris, Hachette, 1877. II. im Band III du *Théâtre de Goethe.* Hachette, 1880. — Camille Benoît, *Le Faust de Goethe.* Paris, Alphonse Lemerre, 1891.

erwähnten Arbeit richtig; die im zweiten Teile vorgenommenen Veränderungen führe ich im folgenden auf.

Der 128 Seiten lange *Essai sur Goethe et sur le second Faust* behandelt eingehend die Lebensumstände und die Werke des von Blaze hochgeschätzten Dichters. Die Besprechung des zweiten Teiles beginnt p. XX und beweist, wie sehr der Übersetzer sich in seinen Stoff hineingedacht hat, wie gewissenhaft er ans Werk gegangen ist; sie verrät nicht nur gröfste Bewunderung für Goethes Genie, sondern auch fast überall Verständnis für dessen Gedankengang. Er folgt diesem und dem Gesamtinhalt der Dichtung mit Bemerkungen, die Goethes Wesen trefflich schildern und den Schlufs des Dramas begründen. Er schliefst p. CXXVIII: „Il y a des hommes en face desquels on ne saurait s'arrêter trop longtemps, car ils sont eux-mêmes un point de station dans l'histoire de la pensée humaine, car ils sont à la fois le but où tendait le passé, et le point d'où les générations nouvelles s'élancent vers l'avenir".

Der *Avant-Propos*, p. CXXIX—CXXXI, teilt uns mit, dafs zwar Ampère im *Globe* und Lerminier im *Au delà du Rhin* den zweiten Teil des Faust „en passant, à vol d'oiseau" besprochen hätten, er selbst jedoch der Erste sei, der in der *Revue des deux Mondes* vor Jahresfrist kürzere Übersetzungsproben gegeben habe. An der Gesamtübertragung beider Teile hat Blaze drei Jahre gearbeitet und metrisch nur jene Stellen und Szenen wiedergegeben: „où la fantaisie, la grâce allemande, l'enthousiasme, en un mot les qualités de l'imagination dominent", vor allem die Gretchen-Episode des ersten und das grofse Schlufsmysterium des zweiten Teiles.

In der *Étude sur la Mystique*, 519—534, weist er wiederholt vergleichend auf Dante's *Vita nuova* hin und erklärt das „Ewig-Weibliche" im vorletzten Vers (12110) ebenso warm wie wahr als das himmelanziehende Element selbstloser, betätigter Liebe, „l'amour sociale", ... „cette amour qui seule peut conduire l'homme à la plénitude de l'être, à l'intelligence complète des idées de Beauté, de Bonté, de Vérité, qui seule développe en nous le sentiment de l'harmonie, et nous faire voir dans la création ce magnifique spectacle, cette Divine Comédie dont le Seigneur parle aux Archanges dans le prologue" (p. 534).

Wie die *notes et commentaires* beweisen und die Dankesworte des Übersetzers am Schlufs des *Avant-Propos* besagen, ist

ihm von Weimar aus die liebenswürdigste Unterstützung bei seiner Arbeit zu teil geworden. Er hat diese gewidmet „A son Altesse impériale et royale Maria-Paulowna, grande duchesse de Saxe-Weimar-Eisenach, née grande duchesse de Russie".

Wie im ersten Teil, so sind auch im zweiten metrische Stellen später in Prosa aufgelöst worden. Ich verglich die 1. und 14. Ausgabe miteinander und setze das Ergebnis hierher: von 14 Stellen sind 7 geändert.

1. Ausgabe	14. Ausgabe
Le Bachelier p. 295	Prosa p. 360
Homunculus p. 301	„ p. 364
Peneios, Faust, Nymphes p. 318/20	„ p. 377/79
Faust et Hélène p. 402/03	„ p. 436/37
Faust p. 426/27	„ p. 455/56
Minuit p. 482/87	„ p. 497/500
Lemures, Méphistophélès, Troupe céleste, Choeur des Anges p. 492/501	„ *Méphistophélès* p. 504/11

Im *Avant-Propos*, p. CXXX, erklärt Blaze: „Pour ce qui regarde le texte de Goethe, nous nous sommes attaché à le rendre avec une exactitude religieuse: et jamais les illusions de la poésie ne nous ont entraîné hors du cercle de la traduction".

Diesem Vorsatz ist er wie im ersten so im zweiten Teile getreu gefolgt. Ich fand nur eine Stelle, in der ein charakteristischer Ausdruck fortgeblieben ist:

V. 4617/18 (Schröer's Zählung) p. 211

Kleiner Elfen Geistergröfse	Les petits Elfes, par essaims,
Eilet, wo sie helfen kann.	Vont où la douleur les convie.

Die Bezeichnungen „Sérénade, Notturno, Mattutino, Reveille"[1] vor 4634, 4641, 4650, 4658 fehlen p. 212 13. Blaze benutzte, wie er im *Avant-Propos* CXXX angibt, die Faust-Ausgaben Cotta, Stuttgart, Tübingen 1834—36, 1832—40. Obige Bezeichnungen sind aber erst später nach der Handschrift ergänzt (s. Eberwein in der *Europa* 1853, Nr. 64, nach „Lesarten" zum zweiten Teil), so dafs Blaze sie jedenfalls nicht vorfand.

Die metrisch übertragenen Stellen sind ihm im grofsen und ganzen gut gelungen. Hier und da beengt ihn die Fessel jedoch sichtlich. Das ist namentlich der Fall bei den vielen

[1] Die Hs. hat Reveille, cf. Schröer, *Faust von Goethe*, 2. Teil, 3. Aufl., p. 5.

Neu- und Umbildungen, den malerischen Beiwörtern und Zusammensetzungen. Diese sind in der ungebundenen Rede so genau wie eben möglich wiedergegeben.

Von den Stellen, die infolge der metrischen Übertragung gelitten haben, führe ich an:

6801/02	p. 295
Wer, aufser mir, entband euch aller Schranken Philisterhaft einklemmender Gedanken?	Si ce n'est moi, qui donc a brisé la barrière *Des misérables lois qui pesaient* sur la terre?

7249/56	p. 318
Rege dich du Schilfgeflüster[1] Hauche leise Rohrgeschwister Säuselt leichte Weidensträuche Lispelt Pappelzitterzweige Unterbrochnen Träumen zu! Weckt mich doch ein grauslich Wittern, Heimlich allbewegend Zittern Aus dem Wallestrom und Ruh.	Balancez-vous, *plantes des eaux!* Respirez doucement, *roseaux*, Branches flexibles des saules, Frémissez, gazouillez, Rameaux tremblants des peupliers; Charmez par vos douces paroles, Vos bruits incertains et confus, Mes rêves interrompus! Mais une *secousse profonde* Un *tremblement soudain* dont mes bords sont émus Vient m'éveiller *du frais repos de l'onde.*

9992	p. 423
Wir, in dieser tausend Äste Flüsterzittern, Säuselschweben	Nous, sous le *frais murmure* et les *légers frissons* De ces mille rameaux, de ces épais feuillages

Gereimte, nüchterne Prosa ist die Wiedergabe von

11934/41	p. 506
Gerettet ist das edle Glied Der Geisterwelt vom Bösen; Wer immer strebend sich bemüht, Den können wir erlösen; Und hat an ihm die Liebe gar Von oben Theil genommen Begegnet ihm die selige Schaar Mit herzlichem Willkommen.	Salut et gloire! il ressuscite, *L'hôte du monde des Esprits* Celui qui sans cesse milite, *Nous pouvons l'absoudre à ce prix;* Et si la grâce sollicite Pour son salut du haut des cieux, La phalange des Bienheureux *Prend son vol dans l'ardente nue* Et célèbre sa bienvenue La joie au coeur et dans les yeux.

[1] Ich gebe Orthographie und Interpunktion des deutschen Textes nach Schröer, *Faust von Goethe.* 2. Teil, 3. Auflage. Leipzig, Reisland, 1896.

Ebenfalls recht nüchtern klingen:

12065/68	p. 516
Gönn' auch dieser guten Seele, Die sich einmal nur vergessen, Die nicht ahnte, dafs sie fehle, Dein Verzeihen angemessen!	*Sainte Patronne,* accorde ici A cette âme douce et ployée, *Qui s'est une fois oubliée* *Sans croire qu'elle avait failli;* Accorde un pardon infini.

Besonders geschickt sind wiedergegeben:

6909	p. 301
Des edlen Körpers holde Lebensflamme.	Et de son noble corps le sacré feu vital.

7293/94	p. 319
Das reiche Laub der grünen Fülle Verbirgt die hohe Königin.	La riche frondaison de sa verte abondance Cache la haute reine; —

9377/84	p. 402/03
So sage denn, wie sprech' ich auch so schön?	Que faire pour parler cette langue si belle?
Das ist gar leicht, es mufs vom Herzen gehn.	C'est facile, pourvu que le coeur la révèle;
Und wenn die Brust von Sehnsucht überfliefst,	Et lorsque la poitrine en un transport si doux
Man sieht sich um und fragt — Wer mit geniefst.	Éclate, on cherche alors . . . Qui jouit avec nous.
Nun schaut der Geist nicht vorwärts nicht zurück,	Le passé! l'avenir! tout pour l'heure présente . . .
Die Gegenwart allein — Ist unser Glück.	Le présent seul; oui, seul le présent . . . Nous enchante!
Schatz ist sie, Hochgewinn, Besitz und Pfand;	C'est le trésor, la joie et le bonheur certain;
Bestätigung wer gibt sie? Meine Hand.	Mais qui m'en donnera le gage sûr? Ma main.

11395/407	p. 483
Es ziehen die Wolken, es schwinden die Sterne!	Les nuages au ciel roulent, et sous leurs voiles
Dahinten, dahinten! von ferne von ferne,	Disparaissent déjà les tremblantes étoiles:
Da kommt er, der Bruder, da kommt er der — Tod.	En avant donc! De loin, de loin! là-bas, là-bas! Voilà déjà qu'il vient, le frère — le Trépas . . .

Vier sah ich kommen, drei nur gehn;
Den Sinn der Rede konnt' ich nicht verstehn.
Es klang so nach als hiefs es — Noth,
Ein düstres Reimwort folgte — Tod.
Es tönte hohl, gespensterhaft gedämpft.
Noch hab' ich mich ins Freie nicht gekämpft.
Könnt' ich Magie von meinem Pfad entfernen,
Die Zaubersprüche ganz und gar verlernen,
Stünd' ich, Natur! vor dir ein Mann allein,
Da wär's der Mühe werth ein Mensch zu sein.

Je n'en vois fuir que trois, et quatre sont venues.
Leurs voix à mon esprit demeurent inconnues;
Cela disait, je crois, nécessité, — remord,
Puis venait une rime odieuse, — la mort.
Ce discours sonnait creux, et prophétique et sombre;
Pour reprendre mes sens, depuis je lutte en vain.
Te trouverai-je donc toujours sur mon chemin,
O toi, magie! ô toi qui me suis comme une ombre!
Quand pourrai-je oublier tes formules sans nombre,
Tes évocations en qui jadis j'eus foi?
Nature, que ne suis-je un homme devant toi!
Ah! vivre alors serait la volupté suprême.

11 493/98

Doch deine Macht, o Sorge, schleichend grofs,
Ich werde sie nicht anerkennen.
Erfahre sie, wie ich geschwind
Mich mit Verwünschung von dir wende!
Die Menschen sind im ganzen Leben blind,
Nun Fauste werde du's am Ende!

p. 487

Cependant, ô Souci, quelque grand que puisse être
Ton pouvoir, mon esprit ne veut le reconnaître.
Eh bien donc, à cette heure où vite,
En te maudissant je te quitte,
O Faust, éprouve-le soudain!
Oui, tous les hommes de la terre
Sont aveugles leur vie entière;
Deviens-le, toi, Faust, à la fin!

12 069/75

Neige, neige
Du Ohnegleiche,
Du Strahlenreiche,
Dein Antlitz gnädig meinem Glück!
Der früh Geliebte,
Nicht mehr Getrübte,
Er kommt zurück.

p. 516

Daigne, ô glorieuse,
Vers moi bienheureuse,
Tourner ton front propice *en ce beau jour!*
Celui que j'aimais sur la terre
Libre de toute peine amère,
Est de retour.

12104	p. 517
Alles Vergängliche	*Le Temporel*, le Périssable,
Ist nur ein Gleichnis,	N'est que symbole, n'est que *fable*:
Das Unzulängliche	L'insuffisant arrive ici;
Hier wird's Ereignis;	L'*Inexplicable*
Das Unbeschreibliche	Est accompli,
Hier ist es gethan;	L'Inénarrable!
Das Ewig-Weibliche	Le Féminin Eternel
Zieht uns hinan.	Nous attire au ciel.

Anklänge an die „expression générale" der klassischen Terminologie sind augenscheinlich meist unter dem metrischen Zwang und in der Reimnot entstanden; namentlich oft kehrt, wie im ersten Teil (z. B. p. 57 „Des îles *blondes*: Au sein des *ondes*"), das Wort „blond, blonde" wieder.

10052 54	p. 427
Ach! schon verrückt's sich's! Formlos, breit und aufgethürmt,	Ah! malheur! c'en est fait! déjà la masse informe
Ruht es in Osten, fernen Eisgebirgen gleich,	Se rassemble, imitant un bloc de glace énorme,
Und spiegelt blendend flüchtiger Tage grofsen Sinn.	Où je vois tout à coup se réfléchir le sens
	De ma blonde jeunesse en feux éblouissants.

Goethes Verse 11676 84 sind p. 494 95 mit 16 Versen und das einmalige „Folget, Gesandte" ist zweimal durch „*Blonds messagers*", „*Blonds envoyés*" wiedergegeben.

Eingeschoben ist es:

11716/19	p. 496
Nun pustet, Püstriche! — Genug, genug!	Attention, vous tous! soufflez entre vos dents
Vor eurem Brodem bleicht der ganze Flug —	Afin que tout cela dans l'air se ride et *fonde!*
Nicht so gewaltsam! schliefset Maul und Nasen!	Assez, tonnerre! assez! Voilà *la troupe blonde*
Fürwahr, ihr habt zu stark geblasen.	Qui pâlit. — Fermez tous la bouche et restez coi!
	Vous avez trop soufflé, misérables! — Eh quoi!

11762/63	p. 498
Hat mich ein Fremdes durch und durchgedrungen?	Quels charmes inconnus m'ont soudain pénétré,
Ich mag sie gerne sehn die allerliebsten Jungen;	Ces *blonds adolescents*, d'où vient qu'avec délice ...

11926/29	p. 506
Hände verschlinget Freudig zum Ringverein, Regt euch und singet Heilige Gefühle drein;	Joignez vos mains Pour une *ronde*, *O troupe blonde*! Chantez sans fin Des choeurs divins.

12041/44	p. 511
Beim Gefäfse das so reichlich Tropfte Wohlgeruch hernieder; Bei den Locken die so weichlich Trockneten die heiligen Glieder —	Par l'urne abondante et *profonde* Qui versa les parfums ambrés; Par la chevelure, qui, *blonde*, Essuya ses membres sacrés; —

Mifsverstanden sind in den metrisch übertragenen Stellen — aufser wenigen, ganz unwesentlichen — folgende:

11821/24	p. 501
Alle vereinigt Hebt euch und preis't; Luft ist gereinigt, (Es) Athme der Geist (Fausts)!	Tous en phalanges Montez vers Dieu! Que vos louanges Brûlent du feu D'un saint délire! Le ciel est bleu, *L'âme respire!*

11930/33	p. 506
Göttlich belehret Dürft ihr vertraun, Den ihr verehret (Faust) Werdet ihr schaun. (Engel schwebend in der höhern Atmosphäre, Faustens Unsterbliches tragend.)	Instruits d'avance, Confiez vous! *Le roi des anges* Qu'en vos louanges Vous célébrez, Tous, dans sa grâce, Ravis, en face Vous *le* verrez! (Les Anges, flottant dans une atmosphère supérieure, emportent la partie immortelle de Faust.)

In der Prosaübertragung finden sich mehr Mifsverständnisse, deren einige sehr entschuldbar sind.

4805/08	p. 218
Ein Richter, der nicht strafen kann, Gesellt sich endlich zum Verbrecher; Ich malte schwarz, doch dichtern Flor Zög' ich dem Bilde lieber vor (= zöge ich lieber vor das Bild).	J'ai peint en noir le tableau, et cependant *je regrette de n'avoir pu trouver de plus sombres couleurs.*

5389/91	p. 237
Singe keiner vom Vergeben! Felsen klag' ich meine Sache; Echo, horch! erwidert Rache!	*Pardon, chanson!* je me plains aux rochers, et l'écho, écoute, répond: vengeance!

5848/51	p. 251
Den frommen Gütchen* nah verwandt, Als Felschirurgen wohl bekannt; Die hohen Berge schröpfen wir, Aus vollen Adern schöpfen wir; * (Wassergeister, kleine Kobolde.)	Proches parents des *pieux trésors*, bien connus comme chirurgiens du granit, nous saignons les hautes montagnes et puisons dans leurs veines plantureuses.

6177/78	p. 265
Sag' mir das nicht, *du* hast's in alten Tagen Längst an den Sohlen abgetragen;* * (längst bis zum Überdrufs genossen, nämlich: das bunte Hofgedränge V. 6175)	Ne me parle pas ainsi: *un pareil langage est usé pour moi jusqu'à la corde.*

In 6735/36 ist Blaze, wie die Übersetzung p. 292 zeigt, die Anspielung auf Fichtesche Schüler entgangen; sie ist allerdings nicht leicht erkennbar.

Ganz resolut und wacker seht ihr aus, Kommt nur nicht absolut nach Haus.	vous avez l'air tout à fait gaillard et résolu; *seulement vous n'êtes pas absolument chez vous.*

Jedenfalls auf die Orthographie des deutschen Textes ist die unrichtige Übertragung von 7534 zurückzuführen.

7533/35	p. 329
Der die Insel Delos baute, Einer Kreisenden* zu Lieb' Aus der Wog' empor sie trieb. * (Kreifsenden)	qui bâtit l'île de Delos et la fit sortir des flots pour l'amour d'une *vagabonde.*

7676/77	p. 333
Die nordischen Hexen wufst' ich wohl zu meistern, Mir wird's nicht just* mit diesen fremden Geistern. * (nicht geheuer)	Je savais bien me faire obéir des sorcières du Nord, mais avec ces Esprits étrangers *il n'en est plus pour moi précisément de même.*

7811/14	p. 337
Herauf hier! Mein Gebirg ist alt, Steht in ursprünglicher Gestalt. Verehre* schroffe Felsensteige, Des Pindus letztgedehnte Zweige. * (Ich verehre)	Viens ici: Ma montagne est vieille et se tient dans sa forme originelle. *Honore* ces sentiers ardus de granit, derniers rameaux du Pinde.

7896/97	p. 340/41
Was nützt nun Schild und Helm und Speer? Was hilft der Reiherstrahl* den Zwergen? * (Pfeil)	A quoi bon maintenant le bouclier, et le casque et la lance? En quoi sert aux nains *l'éclat des hérons?*

8166/67	p. 352
Lafst uns herunter klimmen, Vernehmt ihr doch die Stimmen.	Descendons; *entendez-vous* les voix?

Zu 8216/17, p. 355, erklärt Blaze im *Avant-Propos* CXXX, dafs in der einen der von ihm benutzten Ausgaben „Allgesang", in der anderen „Altgesang" stände und er sich nach reiflicher Überlegung „avec le docteur Loewe" für „Altgesang" entscheide. Er gibt daher die Worte „Wiederholt als Allgesang" mit „En refrain, comme *un vieux chant*" wieder. (Unter „Lesarten" fand ich zu dieser Stelle, die wohl einen Druckfehler enthielt, nichts.)

8273/74	p. 358
(Proteus) Kommt mit dahin. (Thales) Ich gehe mit Homunculus Dreifach* merkwürd'ger Geisterschritt. * (Schröer, p. 197: „Selbstgefällig, stolz auf die Gemeinschaft mit den zwei bedeutenden Geistern, nennt Hom. den gemeinsamen Marsch einen merkwürdigen Schritt dreier Geister. Dreifach gehört nicht zu merkwürdig" —, was allerdings nicht aus der Wortstellung hervorgeht.)	Venez avec, là-bas! Je vous accompagne. *Pas d'Esprits trois fois merveilleux.*

11255/58	p. 476
Des Allgewaltigen Willens-Kür Bricht sich an diesem Sande hier. Wie schaff' ich mir es vom Gemüthe! Das Glöcklein läutet und ich wüthe.	La volonté du Tout-Puissant *se fait jour jusque sur* ces graviers. *J'ai beau prendre du coeur,* cette pètite cloche tinte, et j'entre en rage.

Die Übersetzung von 10876, p. 460

Erzmarschall nenn' ich dich, verleihe dir das Schwert.	je te fais *maréchal héréditaire*, et te confère l'épée.

ist nach der Ausgabe von 1832, in der der deutsche Text „Erbmarschall" hatte, gegeben. (Cf. Lesarten zum zweiten Teil zu dieser Stelle.)

Fortgelassen, weil wohl nicht verstanden, ist das Wort „Schedel" (= schedula)

6100	p. 260
Sie schmunzelt uns und blickt nach solcher Schedel	elle nous sourit et lance un regard ...

Die Namen überträgt Blaze buchstäblich „(Hans) Raufebold, Habebald, Eilebeute, Haltefest" u. s. w.

Die mundartlich wetterauische Form für Ameise „*Imse*", 7585 u. a. O. (cf. Schröer, p. 164), scheint ihm als eine Art Eigenname für Ameise gegolten zu haben. Er setzt p. 330 im Vokativ „Imses! dépêchez-vous de le rafler", auch p. 332 als Überschrift „Les Imses et les Dactyles" und gibt in der Fufsnote (1) zu p. 331 in einer Aufzählung „*Imses, fourmis,* Dactyles, Pygmées", p. 332 als Übertragung von 7634/35 „Ihr Imsen alle, Rührig im Schwalle" = „Vous *Imses,* tous, — *fourmilière* active".

Sonst jedoch sind die mundartlichen Ausdrücke recht genau übersetzt, z. B. 5846, p. 251 „Und wuselt emsig hin und her" = „cela *remue* incessamment d'ici, delà" — 11546, p. 489 „Mit deinen Dämmen, deinen Buhnen" = „Avec tes digues et tes *quais*". — Die zahlreichen sententiösen Stellen der Goetheschen Verse verlieren in der französischen Prosa hie und da an Charakter; es fehlt ihnen die knappe, klare Form.

Ganz korrekt sind die Verse des Chores 9907/38, p. 419/20 übertragen; doch klingt hier, im Trauergesang auf Byrons Tod, die Prosa recht frostig. Ich gebe die erste Strophe:

Nicht allein! — wo du auch weilest, Denn wir glauben dich zu kennen; Ach! wenn du dem Tag enteilest Wird kein Herz von dir sich trennen. Wüfsten wir doch kaum zu klagen, Neidend singen wir dein Loos: Dir in klar' und trüben Tagen Lied und Muth war schön und grofs.	Seul, oh! non; — quels que soient les lieux où tu séjournes, car nous croyons te connaître. Hélas! si tu désertes la lumière du soleil, nul coeur ne voudra pour cela se séparer de toi. A peine saurions-nous gémir; nous chantons ta destinée en l'enviant; dans les jours clairs et les jours sombres, ton chant et ton coeur furent grands et beaux.

Hier, wie an andern Stellen, bedauert man besonders die Prosaübertragung. So kommt das Vornehme, Würdevolle der jambischen Trimeter im Helena-Akt, 8488 ff., p. 368, nicht zu seinem Recht.

Bewundert viel und viel gescholten, Helena, Vom Strande komm' ich wo wir erst gelandet sind, Noch immer trunken von des Gewoges regsamem Geschaukel, das vom phrygischen Blachgefild uns her Auf sträubig-hohem Rücken, durch Poseidons Gunst Und Euros Kraft in vaterländische Buchten trug.	Hélène, tant admirée et tant décriée, je m'avance du rivage où nous avons pris terre, — ivre encore du balancement actif de la vague qui, des champs phrygiens ici, sur son dos hérissé et sublime, par la faveur de Poseidon et la force d'Euros, nous apporta dans le golfe de la patrie.

Die ersten gereimten Verse des Zwischenspiels, des Turmwächters Lynceus Rede 9218 45 und 9273 332 sollten auch in gereimten Versen übertragen worden sein, um den auf Helena gemachten Eindruck zu erklären. Zu ihrer Frage bemerkt Blaze selbst in einer Fufsnote p. 402: „La rime, inconnue à la poésie grecque, merveilleux diamant du Nord, que la beauté classique envie au romantisme, et dont elle se pare en se jouant".

9365/71	p. 402
Vielfache Wunder seh' ich, hör' ich an, Erstaunen trifft mich, fragen möcht ich viel. Doch wünscht' ich Unterricht, warum die Rede Des Mann's mir seltsam klang und freundlich: Ein Ton scheint sich dem andern zu bequemen, Und hat ein Wort zum Ohre sich gesellt, Ein andres kommt, dem ersten liebzukosen.	Je ne vois et n'entends que prodiges. L'étonnement me saisit, les questions se pressent; mais, avant tout, satisfais à celle-ci: Pourquoi la parole de cet homme m'a-t-elle semblé si étrange et si douce? le son se mariait au son et dès qu'un mot *frappait* l'oreille, un autre venait le caresser (cf. p. 325).

Auch die beiden Szenen der Philemon-Baucis-Idylle nehmen sich nüchtern aus im Vergleich mit den Versen des Originals, so genau sie auch wiedergegeben sind.

Die ganze Prosaübersetzung ist, wie die des ersten Teiles, mit grofser Sorgfalt gearbeitet und bis auf die erwähnten Mängel

wohlgelungen. Blaze ist bemüht, den Eigenheiten des Stiles in seiner Wiedergabe gerecht zu werden, soweit wie tunlich.

7018/20	p. 307
Hier aber ward ein grofses Beispiel durchgekämpft, Wie sich Gewalt Gewaltigerm entgegenstellt, Der Freiheit holder, tausendblumiger Kranz zerreifst,	Ici un grand exemple fut donné dans le combat, et l'on vit comment la puissance s'oppose à la puissance plus forte, comment *la belle couronne à mille fleurs* de la liberté se brise,
7093/7103	p. 310/11
Nicht Greisen! Greifen! — Niemand hört' es gern Dafs man ihn Greis nennt. Jedem Worte klinge Der Ursprung nach wo es sich her bedingt: Grau, grämlich, griesgram, [gräulich, Gräber, grimmig] Etymologisch gleicherweise stimmig, Verstimmen uns. Und doch, nicht abzuschweifen, Gefällt das Grei im Ehrentitel Greifen Natürlich! die Verwandtschaft ist erprobt, Zwar oft gescholten, mehr jedoch gelobt; Man greife nun nach Mädchen, Kronen, Gold, Dem Greifenden ist meist Fortuna hold.	Non pas *grisons, griffons!* — Personne ne s'entend volontiers appeler *grison*. Les mots, après tout, ont le sens de leur origine. *Gris, grison, grognon, grondeur,* consonances étymologiques, sont des discordances pour nous. Et cependant, sans sortir du sujet, *griffe* ne déplaît point dans l'honorable titre de *griffon*. C'est tout simple! la parenté a été mise à l'épreuve; souvent blâmée, il est vrai, mais plus souvent louée. Pourvu que l'on *griffe* des jeunes filles, des couronnes, de l'or, la fortune sourit au *griffeur*.

Ich setze noch zwei längere Stellen als Beweise für die Genauigkeit der Übertragung her.

4897/4922	p. 221/22
Natur und Geist — so spricht man nicht zu Christen. Deshalb verbrennt man Atheisten Weil solche Reden höchst gefährlich sind. Natur ist Sünde, Geist ist Teufel; Sie hegen zwischen sich den Zweifel, Ihr mifsgestaltet Zwitterkind. Uns nicht so! — Kaisers alten Landen Sind zwei Geschlechter nur entstanden,	Nature, Esprit! — On ne parle pas de la sorte à des chrétiens. On brûle les athées parce que de pareils discours sont ce qu'il y a de plus dangereux au monde. La Nature est péché, l'Esprit est diable; ils nourissent à eux deux le Doute, leur hermaphrodite difforme. Trêve donc ici d'hérésies semblables: — Des antiques états de l'empereur deux castes seulement sont

Sie stützen würdig seinen Thron:
Die Heiligen sind es und die Ritter;
Sie stehen jedem Ungewitter
Und nehmen Kirch' und Staat zum Lohn.
Dem Pöbelsinn verworr'ner Geister
Entwickelt sich ein Widerstand,
Die Ketzer sind's! die Hexenmeister!
Und sie verderben Stadt und Land.
Die willst du nun mit frechen Scherzen
In diese hohen Kreise schwärzen,
Ihr hegt auch an verderbtem Herzen,
Dem Narren sind sie nah verwandt.
Daran erkenn' ich den gelehrten Herrn!
Was ihr nicht tastet, steht euch meilenfern;
Was ihr nicht fafst, das fehlt euch ganz und gar;
Was ihr nicht rechnet, glaubt ihr sei nicht wahr;
Was ihr nicht wägt, hat für euch kein Gewicht;
Was ihr nicht münzt, das meint ihr, gelte nicht.

sorties qui protègent dignement le trône: les saints et les chevaliers. Ils tiennent tête à chaque orage, et, pour récompense de leurs travaux se partagent l'Église et l'État. Une résistance s'élève, grâce aux sentiments plébéiens de certains cerveaux égarés. Ce sont les hérétiques, les sorciers. Ils corrompent les villes et les campagnes. Voilà qui tu veux introduire dans ce noble cercle avec tes plaisanteries effrontées! Vous aimez les coeurs corrompus, ils tiennent de près aux fous. Je reconnais là le docteur. Ce que vous ne touchez pas est à cent lieues de vous; ce que vous ne tenez pas manque pour vous tout à fait; ce que vous ne calculez pas ne peut être que faux selon vous; ce que vous ne pesez pas n'a point de poids à votre avis; ce que vous ne monnayez pas, point de valeur.

10135/54

— Das ist bald gethan.
Ich suchte mir so eine Hauptstadt aus,
Im Kerne Bürgernahrungsgraus,*
Krummenge Gäfschen, spitze Giebeln,
Beschränkten Markt, Kohl, Rüben, Zwiebeln;
Fleischbänke wo die Schmeifsen hausen,
Die fetten Braten anzuschmausen;
Da findest du zu jeder Zeit
Gewifs Gestank und Thätigkeit.
Dann weite Plätze, breite Strafsen,
Vornehmen Schein sich anzumafsen;
Und endlich, wo kein Thor beschränkt,
Vorstädte grenzenlos verlängt.
Da freut' ich mich an Rollekutschen,
Am lärmigen Hin- und Wiederrutschen,
Am ewigen Hin- und Wiederlaufen,
Zerstreuter Ameiswimmelhaufen.
Und, wenn ich führe, wenn ich ritte,
Erschien ich immer ihre Mitte,
Von Hunderttausenden verehrt.

* (Graus = hier Steinhaufen.)

p. 430/31

— C'est bientôt fait. Pour moi, voici la capitale que je me choisirais: au coeur de la ville le *fouillis de la mangeaille des bourgeois*, ruelles étroites, pignons aigus, marché borné, choux, navets, oignons; étaux de bouchers où les mouches s'installent pour dévorer les viandes charnues. Là tu trouves à toute heure, à coup sûr, puanteur et activité. Puis, de grandes places, de larges rues, pour se donner une certaine apparence grandiose; et enfin, là où nulle porte ne borne plus l'espace, des faubourgs à perte de vue. Là je me réjouirais du roulement des voitures, du va-et-vient tumultueux, de l'éternel mouvement confus de cette fourmilière éparpillée, et toujours, soit à cheval, soit en voiture, je paraîtrais le point central, honoré par des myriades.

Die schwierige, gewissenhafte Arbeit Henri Blaze's ist von seinen Landsleuten gebührend anerkannt worden.

Lerminier (*Revue des deux Mondes,* XVIe année, 1846, p. 990/1013 „La Poésie Allemande et l'Esprit Français . . ., II Le Faust de Goethe, traduction complète par M. Henri Blaze) sagt p. 1085: „M. Blaze a consacré, comme il le déclare, trois ans d'études et de méditations, et nous lui devons une traduction complète, poétique et savante du plus grand monument de la littérature allemande".

Gautier (*Histoire du Romantisme, suivie de notices romantiques et d'une étude sur la poésie française,* 1830—1868, Charpentier, Paris 1874, p. 318) schreibt: „Henri Blaze traduisit le Faust de Goethe, non seulement le premier, mais le second, ce qui est d'une bien autre difficulté, à la satisfaction générale des Allemands, étonnés d'être si bien compris par un Français dans l'œuvre la plus abstraite et la plus volontairement énigmatique de leur plus haut génie. — Ses vers, d'une facture très-savante, quoique d'une apparence parfois négligée, rappellent en quelques endroits l'allure d'Alfred de Musset".

Süpfle (*Geschichte des deutschen Kultureinflusses in Frankreich,* Gotha 1889/90, II. Band, p. 122/40) nennt die Übersetzung „dichterisch angehaucht".

Diesen Urteilen kann ich mich durchaus anschliefsen. Eine Übertragung des zweiten Teiles von Goethes Faust bietet in bezug auf Sinn und Stil die gröfsten Schwierigkeiten, namentlich für einen Franzosen. Den Sinn hat der gründlich forschende Übersetzer fast überall verstanden und wiedergegeben; die Zahl der falsch übertragenen Stellen ist im Verhältnis zu über zwölftausend Versen der Dichtung gering, und oft sind, wie ich bereits bemerkte, die Mifsverständnisse sehr entschuldbar. Zu Goethes Faust II bedarf wohl ein jeder eines genauen Kommentares, um das „Hineingeheimste" möglichst zu enträtseln.

Das Ideal einer Übersetzung auch diesen Teiles wäre eine sich dem Original in der metrischen Form so eng wie tunlich anschmiegende Wiedergabe. Doch eine geniale Meisterhand nur könnte ein solches Unternehmen wagen, ein Mann wie Sabatier, der es sich zu einer Lebensaufgabe machte. Die Alexandriner Blaze's, so geschickt sie auch sind, erscheinen wie eine steife,

mattfarbige Uniform gegenüber dem gefälligen, reichen und bunten Gewand der deutschen Dichtung.

Deren Übertragung ist, wie die ihres ersten Teiles, dem Amerikaner Bayard Taylor[1] und dem Dänen Peter Hansen[2] vorzüglich geglückt, aber auch in den verwandten germanischen Sprachen bedeutend leichter geworden. Der romanische Übersetzer hat gegen doppelte und dreifache Schwierigkeiten anzukämpfen.

Der erste Teil von Goethes Faust ist nach Form und Inhalt „übersetzt"; des zweiten Teiles Inhalt hat Henri Blaze, sich redlich bemühend, wiedergegeben.

Und da unter den französischen Lesern, die Goethes Faust ganz kennen lernen wollen, wohl viele den Teil II trotz aller Kommentare nicht im Original genieſsen werden, so dürfen sie sich getrost der getreuen Wegleitung Henri Blaze's anvertrauen.

Ihm bleibt die Ehre, der erste Übersetzer beider Teile von Goethes Faust zu sein.

[1] *Faust, A Tragedy. By Johann Wolfgang von Goethe. Translated in the original metres. With explanatory notes.* 8. ed. London. Warne & Co. 1884.

[2] *Faust.* Kjøbenhavn 1889. Gyldendalske Boghandels Forlag.

Zürich. M. Langkavel.

Ein Scherflein zur Geschichte der französischen Akademie von 1710—1731.[1]

Die Mitgliederliste im Jahre 1710. — Die Beziehungen zum Königshause von 1710—1723. — Der Fall St. Pierre nach dem authentischen Berichte der Registres de l'Académie Françoise. — Kardinal Fleury's direkte Beziehungen zur Akademie. — Das neue Reglement für den Secrétaire perpétuel. — Les trente fauteuils.

Am 28. Januar 1710 wurde Houdar de la Motte zum Nachfolger des am 8. Dezember 1709 verstorbenen Akademikers Thomas Corneille gewählt; nach kurzer üblicher[2] Frist hielt er bereits am 8. Februar seine Antrittsrede. An diesem Tage war De Callières begrüfsender Directeur de l'Académie: das wichtige Amt des Secrétaire perpétuel bekleidete (seit De Mézeray's

[1] Ich bin natürlich weit entfernt, obigen Zeitraum als einen wichtigen Abschnitt innerhalb der Geschichte der französischen Akademie abgrenzen zu wollen. Sein Inhalt wird, selbst wenn er das skizzenhafte Gepräge abstreift, in den Regierungszeiten Ludwigs XIV. und Ludwigs XV. verteilt untertauchen müssen. Vorläufig umspannt er äufserlich die akademische Zugehörigkeit des Epigonen Houdar de la Motte: zugleich, was unendlich wichtiger ist, Momente von historischer Tragweite für das sich in seinen Anfängen vorbereitende Zeitalter der Aufklärung.

[2] Erst das 19. Jahrhundert hat die *„Discours de réception"* zu ihrer eigentlichen Bedeutung gehoben, im 17. und 18. Jahrh. waren sie nur ausnahmsweise von besonderem Interesse. Denn ihre Abfassung beanspruchte meist nur kurze Zeit. Der Abbé St. Pierre, dem Freund Fontenelle behilflich sein wollte, seiner Antrittsrede eine gefälligere Form zu verleihen, lehnte jeden Beistand rundweg ab: Ces sortes de discours, répondit-il, ne méritent pas, pour l'utilité dont ils sont à l'État, plus de deux heures de temps; j'y en ai mis quatre, et cela est fort honnête. — La Motte's Rede ist nicht ohne Interesse, sie enthält vor allem eine zutreffende Selbstbespiegelung und einige für die Anschauung

Tode 1683) der Abbé Regnier Desmarais. Eine genaue Prüfung der Liste der Mitglieder, die La Motte bei seiner Aufnahme vorfand, enthüllt und bestätigt selbst dem flüchtig prüfenden Blicke charakteristische Merkmale der letzten Regierungsjahrzehnte Ludwigs XIV. Das geistliche Element erscheint andauernd stark vertreten.[1] In erster Linie sind hohe Würdenträger der Kirche zu erwähnen: Fénelon, Erzbischof von Cambray, Fléchier, Bischof von Nismes (am 30. Juni 1710 durch M. de Nesmond, Archevêque d'Albi ersetzt), ferner die Bischöfe von Avranches, Senlis, Soissons und zwei Kardinäle: der Coadjuteur de Strasbourg (Kardinal Rohan) sowie der Kardinal d'Estrées. Mit dem Titel eines Abbé sind folgende Mitglieder bezeichnet: Abeille, Bignon, Caumartin, Clerambault, Choisy, Dangeau, Fleury, Fraguier, Genest, Louvois, Mongin, Polignac, Regnier-Desmarais, Renaudot, St. Pierre, Tallemant. Zu dieser Gruppe gesellt sich nach Boileau's Tode (25. Juli 1711) der Abbé d'Estrées. Vertreter der weltlichen Aristokratie, hohe Staatsbeamte, Juristen, Dichter, Gelehrte, die nicht ursprünglich dem geistlichen Stande angehören, bilden die Minorität: Boileau, De Callières (Secrétaire du Cabinet de Sa Majesté), Campistron (Segretaire General des Galeres), De La Chapelle (Conseiller du Roy), der Marquis de Dangeau, Fontenelle, M. de la Loubere, M. de Malezieux (Chancelier de Dombes, l'un des dix Honoraires de l'Académie des Sciences), der Marquis de Mimeure (1718 zum Lieutenant Général des Armées ernannt), der Président de Mesmes, de Sacy (Advocat au Conseil), der Marquis de Saint-Aulaire, de Tourreil, M. de Valincour (Segretaire General de la Marine et des commandements de M. le Comte de Toulouse). Am 25. September 1710 tritt überdies der Bischof de Mets an die Stelle seines verstorbenen Bruders, des Herzogs von Coislin. Als *„jetonniers“* [2] kommen allerdings nur hauptsächlich folgende Mitglieder in Betracht: La Motte, Regnier-Desmarais, St. Pierre,

seiner Zeit charakteristische Lobsprüche für die Akademie; seinen Vorgänger Thomas Corneille zeichnet er nur flüchtig und ohne rechte Kenntnis seiner verschiedenartigen Leistungen. (Cf. Houdar de la Motte, *Œuvres*, Paris 1754, t. 8, p. 327 ff.).

[1] Die Aera der Weltgeistlichen.

[2] 1732 schrieb Voltaire an Lefebvre: On se plaint que la moitié des académiciens soit composée de seigneurs qui n'assistent jamais aux assemblées, et que, dans l'autre moitié, il se trouve à peine huit ou neuf gens de lettres

Dacier, De Callières, Campistron, Tallemant, l'Evêque d'Avranches, l'abbé Fleury, l'abbé Dangeau, Renaudot, De Sacy, Danchet, De Boze, Mongin, Valincour, Gédoyn, Du Bos, Roquette, D'Olivet, Houtteville, Boivin, Adam, Alary, Destouches, Mirabaud, Sallier.

Die im Laufe der folgenden zwei Jahrzehnte erforderlichen Neuwahlen verschoben das Gesamtbild der Akademie nur etwas zu Gunsten des hohen Weltadels, mit dem Eintritt der Marschälle d'Estrées und de Villars, des Comte de Morville, der Herzöge von St. Aignan und Richelieu u. a. Ungemein bedeutsam für die Folgezeit ist der Ersatz, der am 24. Januar 1728 für de Sacy in der Person Montesquieu's[1] gewonnen wird.

Auch während der letzten Lebensjahre Ludwigs XIV., während der Regentschaft (1715—Dezember 1723) sowie nach dem nominellen Regierungsantritte Ludwigs XV. erfüllte die französische Akademie die traditionelle Verpflichtung, an den Lebensschicksalen der gesamten königlichen Familie, insbesondere der regierenden Monarchen lebhaft Anteil zu nehmen und dieser Teilnahme in huldvoll gewährten feierlichen Audienzen durch wohlgesetzte Begrüfsungsreden offiziell Ausdruck zu verleihen. Vor dem Tode des Königs kommen besonders ernste Anlässe in Betracht: die Trauer um den Dauphin (27. April 1711), im März des folgenden Jahres um die Dauphine, sowie am 17. Juni 1713 der ersehnte Friedensschlufs nach Beendigung des spanischen Erbfolgekrieges. Der tiefe Eindruck, den die Kunde vom Ableben des königlichen Protektors hervorrief, spiegelt sich unmittelbar in einem Registereintrage[2] vom 2. September 1715:

—

qui soient assidus. L'Académie est souvent négligée par ses propres membres. — Brunel (*Les philosophes et l'Académie Française au XVIIIe siècle*, Paris 1884, p. 46) erklärt den Begriff *„jetonniers"* durchaus zutreffend: Les „jetonniers", presque tous gens de lettres par métier, étaient le fond même de l'Académie: eux seuls assistaient régulièrement aux trois séances de chaque semaine, s'occupaient des travaux courants, du dictionnaire, des concours; et bien souvent l'un deux avait encore à suppléer, comme officier, tel académicien de haut rang qui se débarrassait, moitié par dédain, moitié par nonchalance, de la charge que le sort lui avait assignée. A un point de vue plus élevé, ce petit groupe représentait les traditions de l'Académie . . .

[1] 1725 wurde Montesquieu's Wahl nicht genehmigt, weil er fern von Paris lebte. Zwei Jahre später glückte dieselbe nur durch die Protektion des Maréchal d'Estrées (Directeur de l'Académie). Cf. L. Brunel, *loc. cit.* p. 14.

[2] Cf. *Les Registres de l'Académie Françoise*, 1672—1793, Paris 1895, t. I, p. 598.

Hier à huict heures un quart du matin l'Académie fit la plus grande perte que jamais compagnie ayt faite. La couronne de sa teste tomba, elle perdit son auguste protecteur; sa douleur ne peut estre exprimée. Elle tachera de rendre ses regrets aussy immortels et aussy publics que la gloire de son héros, qui ne mourra jamais et qui remplit toute la terre.[1] Bereits zwölf Tage später zog eine grofse Anzahl Akademiemitglieder (20—22?) nach Vincennes, um dem fünfjährigen königlichen Urenkel ihr tiefes Beileid auszudrücken. Diese mifsliche Aufgabe scheint eine allseitig befriedigende Lösung erfahren zu haben. Denn die Register vermelden, dafs der Sprecher (Abbé de Dangeau) a porté la parole d'une manière qui a fait honneur à la Compagnie. Le Roy(!) a répondu avec beaucoup de bonté et d'esprit, et d'une maniere tres favorable pour la Compagnie. Am 7. Oktober 1715 gewährte auch der Regent, Philipp von Orléans, der Illustre Compagnie eine Audienz im Palais Royal. Am 19. Dezember vormittags fand feierlicher Trauergottesdienst in der schwarz umflorten Kapelle des Louvre statt, am Nachmittage hielt La Motte in öffentlicher Versammlung eine Gedächtnisrede für den Monarchen und beschlofs dieselbe mit der Recitation seiner Ode: La Mort de Louis le Grand.[2] Doch auch Danchet ergriff das Wort und feierte die neue Regierung in einem Gedichte: Invitation aux Muses, pour celebrer le nouveau Regne.

Während der Regentschaft (1715—1723) tauchten bei zwei Gelegenheiten vorübergehend Lokalitätsverlegenheiten auf. Nach Seguier's Tode (1672) hatte der König bekanntlich dank der Fürsprache Colbert's zwei Räume im Erdgeschosse des Louvre passend für die Akademie einrichten lassen.[3] Eine genaue amtliche Verbriefung dieser königlichen Gunstbezeugung mufs jedoch unterblieben sein. Am 1. Oktober 1715 tat der Herzog von Antin der Compagnie in einem verbindlichen Schreiben kund, dafs der

[1] Man vergleiche mit diesem Registereintrage die viel kürzer gehaltene Meldung vom Tode Ludwigs XV. Am 11. Mai 1774 melden die Register: L'Académie a appris avec une profonde douleur la mort du Roi son auguste protecteur, décedé à Versailles hier mardi 10 Mai, à trois heures et quelques minutes après midi. — Neunzehn Jahre später wird die Hinrichtung Ludwigs XVI. mit Stillschweigen übergangen; dem Eintrage vom 19. Januar 1793 wird blofs die kurze Nota hinzugefügt: Personne ne s'est présenté à l'Académie le 21 Janvier.

[2] Cf. *Œuvres de M. Houdar de la Motte*, Paris 1753, t. VIII, p. 291; t. I, p. 287.

[3] Cf. *Zeitschrift f. frz. u. engl. Unterricht*, III, p. 100.

Regent die Nouveaux Conseils d'Estat im Louvre zu versammeln wünsche. Malheureusement cella ne se peut faire sans incommoder les Académies qui y sont establies. Da indessen von beiden Seiten der beste Wille vorhanden war, kam es schliefslich zu einer Art von Kompromifs, dem es in diesem so prachtliebenden Zeitalter nicht an einer gewissen schlichten Naivetät gebrach. Die Staatsratssitzungen fanden in den von der Akademie zu andern Stunden benutzten Räumen statt, und der Herzog berücksichtigte den praktischen Vorschlag: de faire faire des cloisons à deux embrasures de fenestres de l'antichambre de nostre Académie, afin que luy et nous nous eussions un lieu à serrer le bois pour l'hyver. Im Jahre 1717 wurde ein Besuch des Zaren die Veranlassung zu der Anordnung, dafs die Sitzungen der Akademie in dem anstofsenden Saale (des Incriptions) stattfinden sollten. Am 5. Mai erfolgte die Ankündigung, dafs die bisher benutzten Räumlichkeiten vorübergehend für einen der vornehmsten Begleiter des russischen Kaisers in wohnlichen Stand gesetzt werden müfsten. Die Akademie räumte willfährig das Feld, sah sich aber wider alles Erwarten schon am 24. Mai in ihre alten Rechte eingesetzt, da der hohe Besuch es vorzog, mit seinem Gefolge im Hostel de Lesdiguieres abzusteigen.[1]

Der kleine König wird auffallend frühzeitig vom Regenten in direkte Beziehung zur französischen Akademie gesetzt. Am 4. April 1718 erwähnen die Register ausdrücklich, dafs eine Neuwahl nicht blofs die Billigung Philipp's von Orléans, sondern auch des (achtjährigen) Monarchen erhalten hat.[2] Am 30. Juni 1718

[1] Am 19. Juni stattete Peter der Grofse der Akademie einen Besuch ab; er kam unangemeldet. Am meisten interessierte sich der Monarch für das Porträt des Kardinals Richelieu. La beauté de cette teste et la noblesse de sa physionomie l'ont frappé. — In der denkwürdigen öffentlichen Sitzung vom 21. April 1814 geschah dieses Besuches anläfslich der Anwesenheit der verbündeten Monarchen von Rufsland und Preufsen Erwähnung. Der Präsident der *„Classe de la langue et de la littérature françaises"* (diesen Titel hatte die *Académie française* auf Geheifs Napoleons angenommen), Charles Lacretelle, sprach, die schwierige politische Lage Frankreichs taktvoll umschreibend, die diplomatischen Eingangsworte: Près d'un siècle s'est écoulé depuis que Pierre le Grand visita nos Académies. Comme ils ont prospéré, les fruits de civilisation qu'il venait chercher parmi nous et comme son magnanime successeur nous rend avec usure ce qu'emprunta de nous ce héros législateur!" ... (Cf. *Moniteur universel*, 1814, p. 444, 452).

[2] Es handelt sich allerdings um M. d'Argenson, Mr. le Garde des Sceaux.

nimmt der junge König sein Exemplar[1] der neuen Auflage des Dictionnaire de l'Académie françoise persönlich in Empfang, am 22. Juli des folgenden Jahres stellt er sich selbst als Gast zu einer Sitzung ein. Die von der Etikette vorgeschriebene Begrüfsung fiel befriedigend aus. Als La Motte hierauf einige Verse rezitiert hatte, ergötzte sich der kleine Monarch an der Neuwahl des Directeur und des Chancellier. M. Dacier[2] a pris la boîte et a fait voir à S. M. comment on faisoit sortir alternativement de leurs cornets les boules blanches et noires jusqu'à ce que la sortie de la boule rouge et de la boule verte eust déclaré le Directeur et le Chancellier. Cela a diverti S. M. pendant quelques moments. Jedenfalls waren solche Augenblicke kindlicher Freude im Leben Ludwigs XV. gezählt. Am 19. August 1721 brachte ihm die Akademie ehrerbietige Glückwünsche zur Genesung; am 27. Mai 1722 begrüfste sie die im zartesten Kindesalter stehende Braut des Königs, Infantin Marie Anna Victoria von Spanien;[3] am 9. November des gleichen Jahres stellten sich ihre Vertreter in den „Thuilleries" ein, um dem König anläfslich seiner Salbung in Reims[4] zu huldigen; am 13. Dezember 1723 bezeugte sie dem jugendlichen Fürsten ihr Beileid anläfslich des Todes des Regenten. Bald darauf lag die höchste Leitung der Regierungsgeschäfte Frankreichs in den Händen eines Mitgliedes der Akademie, des Kardinals Fleury, der mit 73 Jahren zum Premierminister ernannt, die Kraft besafs, noch zwanzig Jahre die Interessen seines Königshauses zu vertreten.[5] Auch die Akademie beugt sich willfährig seiner geschmeidigen Energie.

Vielleicht sind die frühzeitigen vertraulichen Beziehungen Ludwigs XV. zur Akademie auf kluge Berechnung des Regenten zurückzuführen. Es galt durch alle denkbaren Mittel die königstreue Haltung der Akademie zu sichern, namentlich seit ein

[1] *Nouveau Dictionnaire de l'Académie françoise.* Dedié au Roy. Das Druckprivileg ist am 14. Dez. 1704 ausgestellt. Das Titelblatt entspricht genau dem der ersten Auflage. La vignette qui surmonte l'épître est de Coypel; elle représente Louis XV enfant couronné par deux figures allégoriques.

[2] Secrétaire perpétuel seit dem Tode Regnier Desmarais' (6. Sept. 1713).

[3] Diese Kinderverlobung mit der spanischen Prinzessin (die einige Jahre in Paris blieb) wurde später rückgängig gemacht, als Ludwig XV. vorzog sich 1725 mit der Tochter von Stanislaus Leszinsky zu vermählen.

[4] Fontenelle (als Directeur de l'Académie)-hielt die Begrüfsungsrede.

[5] Am 23. Juni 1717 wurde Fleury, ancien Evesque de Frejus, Precepteur du Roy, als Nachfolger de Callières' in die Akademie aufgenommen.

ernstes Vorkommnis zum ersten Male die ehrfürchtige Gesinnung für das Herrscherhaus am akademischen Herde selbst schwer auf die Probe gestellt hatte. Am 5. Mai 1718 sah sich die Akademie genötigt, den Abbé St. Pierre[1] in feierlicher Versammlung auf Lebenszeit aus ihren Sitzungen zu verbannen. Jedoch kam man stillschweigend überein, wie einst im Falle Furetière die Wahl eines Nachfolgers bis zu seinem Tode zu verschieben. Die schwer wiegenden Gründe für dieses harte Verfahren sind ausführlich[2] in die Register der Akademie eingetragen worden, so dafs viele Einzelheiten des peinlichen Vorfalls unverhüllt zu Tage treten. Der sonst summarisch gehaltene Bericht ist in diesem Falle zu ausführlichen Dokumenten angewachsen, die klaren Einblick in die sowohl vor als nach dem genannten Datum gepflogenen Verhandlungen gestatten. Die Mifsstimmung regte sich bereits 1717. In der Sitzung vom 14. Juni trat der Kardinal de Polignac als Ankläger gegen den anwesenden St. Pierre auf. Im Anschlusse an eine Privatlektüre der von St. Pierre verfafsten Denkschrift: *L'établissement de la taille proportionnelle* bekundete er unverhohlen seine Entrüstung, dafs der Verfasser an einigen Stellen gewagt habe, das Andenken des erhabenen verstorbenen Protektors der Akademie durch kränkende Äufserungen zu verunglimpfen. Obgleich er (Polignac) mit St. Pierre befreundet sei, halte er es für seine Pflicht, bei der Compagnie Anklage zu erheben und zu fordern, dafs in einem offiziellen Protest der allgemeinen Mifsbilligung beim Regenten Ausdruck verliehen werde. Nach langer Beratung (die viel Sympathie für den Angeschuldigten verriet) einigte man sich zu dem Beschlufs, dafs St. Pierre, der nur durch zele outré pour le bien public gesündigt habe, bei dem Herzog von Orléans um eine Audienz nachsuchen und seine Reue sowie den von der Akademie erteilten Verweis mündlich kundgeben solle. Schon wenige Tage später (am 17. Juni) schien das

[1] Un homme en avance sur son siècle, ce fut le bon et chimérique abbé de Saint Pierre: abstraction faite du talent, il continue Fénelon, prépare Montesquieu, Rousseau et les économistes. Le siècle du reste se reconnut bien en lui, sa mémoire y demeura vénérée, et d'Alembert, en 1775, l'appelait (termes expressifs dans le jargon du temps) „un sage vertueux et patriote". Brunel, a. a. O., p. 10 ff. — Cf. auch D'Alembert, *Histoire des Membres de l'Académie française*, Paris 1787, t. I, *l'abbé de St. Pierre*, p. 95—131.

[2] Auf ausdrückliche Anordnung der beiden Kardinäle Polignac und Fleury. Cf. *Histoire de l'Académie fr.*, éd. Livet, t. II, p. 423.

Ärgernis beseitigt, als St. Pierre Bericht erstattete, wie beifällig der Regent die Königstreue der Akademie gerühmt, ihn selbst aber mit der gnädigen Ermahnung entlassen habe „que la mémoire du feu Roy devoit estre précieuse à tous les François et sur tout à un Académicien, mais qu'il estoit content de son repentir. Leider dauerte die anscheinend bufsfertige Zerknirschung St. Pierre's nicht an. Mit seiner revolutionären Schrift *La Polysynodie* beschwor er bald einen neuen Sturm der Entrüstung herauf. Am 28. April 1718 trat wiederum Polignac als Ankläger in der Akademie auf und verlas einige Paragraphen dieses staatsgefährlichen Libells, um den Antrag zu begründen, dafs der Regent sofort von dem Unwillen der gesamten Akademie über das ungebührliche Verhalten ihres rückfälligen Mitgliedes in Kenntnis gesetzt werden müsse. Die am 29. April von Philipp empfangene Deputation erfuhr zu ihrer Verwunderung, dafs St. Pierre Beleidigung auf Beleidigung häufe, indem er in einem am gleichen Tage an den Regenten eingelaufenen ausführlichen Schreiben sich erdreiste zu behaupten, dafs er nicht anders habe handeln können. „Il alleguoit pour toute raison qu'en escrivant sur cette matiere il n'avoit pu escrire autrement qu'il avoit fait." St. Pierre's Schicksal war somit besiegelt. Am 7. Mai fand eine von 24 Akademikern besuchte Sitzung statt, die St. Pierre's staatsgefährliches Schriftstellertum zum Gegenstand einer lang andauernden Debatte erhob. Zu Polignac gesellte sich ein noch mächtigerer Wortführer, der spätere Kardinal[1] und allgewaltige Staatsmann Fleury. Seine Polemik bot an diesem denkwürdigen Tage ein kleines Meisterwerk diplomatischer Überredungskunst. Er fordert, dafs St. Pierre's Name aus der Mitgliederliste getilgt werden müsse. Ce n'est point de la gloire du feu Roy dont il s'agit, elle se soustiendra bien sans nous, et la posterité luy rendra justice, quand mesme nous ne la luy ferions pas dans la personne d'un de nos confreres, qui a eu la témerité d'attaquer sa mémoire dans les escrits qu'il a avoué estre de luy ... Aber, fügt er mit schneidender Logik hinzu: ce prince a esté pendant 50 ans le sujet de nos panegyriques.[2] Soll die Akademie in den Augen der Welt als doppelzüngig dastehen? N'aura-t-on pas raison de dire que les plumes

[1] Die Ernennung zum Kardinal erfolgte am 11. Sept. 1726, in einem einzig zu diesem Zwecke von Seiner Heiligkeit einberufenen Konsistorium.

[2] Die Stiftung Clermont-Tonnerre nötigte die französische Akademie 1701—1750 poetische Verherrlichungen Ludwigs XIV. als prix de concours

de l'Académie sont des plumes vénales consacrées à la fortune et à l'interest, et que les louanges qu'elle donne ne durent qu'autant que la vie des princes qu'elle loue? Einst habe man Furetière aus der akademischen Gemeinschaft gestofsen, weil die persönlichen Interessen der Akademie durch sein Verhalten schwer geschädigt wurden, on dira donc que nous ne vengeons que nos injures particulieres, qu'on ne nous offense pas à la vérité impunément, mais que nous sommes peu touchés des offenses faites à nostre protecteur, de qui nous ne pouvons rien esperer après sa mort. Noch schroffer forderte St. Pierre's ehemaliger Freund Polignac die Ausstofsung. Les sociétés les plus florissantes et les mieux réglées ne se maintiennent dans le bon ordre que par une exacte séverité à retrancher de leur corps tout membre qui les deshonore. Abbé Dangeau, Directeur der Akademie, machte den tapfern Versuch, unparteiisch zu handeln: er liefs abstimmen, ob dem Schuldigen Frist zu seiner Rechtfertigung vergönnt werden dürfe, um welche der Abwesende schriftlich durch Vermittelung des wackeren De Sacy nachgesucht hatte. Polignac's hartnäckige leidenschaftliche Polemik beeinflufste auch diese Abstimmung. Nur vier der Anwesenden rieten die bevorstehende Entscheidung von der nochmaligen Selbstverteidigung des Angeklagten abhängig zu machen: De Sacy, La Motte, Fontenelle, der weise Abbé Fleury. Sie wurden mit vierfacher Mehrheit überstimmt. On a esté après cela au scrutin et toutes les boules, à l'exception d'une seule[1] se sont trouvées noires, et ont confirmé le jugement. Wie argwöhnisch Philipp von Orléans selbst darauf bedacht war, jede dem absoluten Königtum drohende Gefahr in ihren Anfängen zu ersticken, beweist die Gefängnisstrafe, die dem Drucker des Libells auferlegt wurde, weil er unterlassen hatte, ein Druckprivileg zu erwirken. Auch liefs der Regent alle Exemplare der gefährlichen Schrift, deren man habhaft werden konnte, konfiszieren. Dagegen erntete die dem Willen der Kirche und des Königtums gefügige Akademie die warme Anerkennung des Regenten sowie — des achtjährigen Monarchen.[2] St. Pierre fehlte es nicht an Freunden

auszuschreiben. Alles atmete auf, als es Duclos gelang, die peinliche Verpflichtung zu beseitigen.

[1] Ein schöner Beweis der Charakterfestigkeit Fontenelle's.

[2] Die Register vermelden, dafs am 7. Mai die Deputierten der Akademie nicht nur vom Regenten sondern auch vom Könige empfangen wurden . . . au sortir du Palais Royal ils étoient allés aux Tuilleries, . . . ils avoient

im Unglück, auch gab er sich nicht so bald zufrieden. Am 24. November 1719 ersuchte er die Akademie, die Untersuchung wieder aufzunehmen, damit eine erneute günstigere Entscheidung ihm fernerhin die jetzt schmerzlich entbehrte Beteiligung an ihren Sitzungen ermögliche. Die Akademie verfuhr nicht ungerecht; die beiden Schreiben[1] St. Pierre's wurden verlesen und dann wörtlich in die Register aufgenommen. Die beiden Bittgesuche bekunden besser als irgend ein fremdes Zeugnis, dafs der Verfehmte in seinem schönen Eifer, dem Vaterlande zu dienen, insbesondere dem finanziellen Ruin rechtzeitig entgegenzuarbeiten, gar nicht zu der Erkenntnis gelangte, dafs echter Patriotismus oft die heftigste Gegnerschaft entfacht. In seinem Briefe an den Directeur de Boze betont er ausdrücklich: ... Je n'ay jamais marqué dans mes escrits que des intentions louables, telles que les peut avoir un citoyen zélé pour le gouvernement présent, pour le service du Roy, et pour le bonheur de la patrie. In seinem Schreiben an die Akademie wird St. Pierre noch dringlicher. Er kann gar nicht oft genug wiederholen, wie widerrechtlich gegen ihn verfahren worden sei. Cette coustume qu'ont les juges d'entendre toujours l'accusé pour scavoir ce qu'il peut dire pour excuser ses intentions, est observé parmi toutes les nations. Elle est observée parmi nous dans tous les tribunauz, et l'on n'a jamais refusé de revoir mesme une affaire civile, quelque claire qu'elle ayt paru lors du jugement, quand la partie condamnée peut prouver qu'elle n'a esté ni citée ni entendue. Cette coustume est fondée non seulement sur l'équité naturelle, mais encore sur l'interest commun de tous ceux qui composent la Société civile. Et en effet qui seroit l'homme de bien, Messieurs, qui seroit le bon citoyen zélé pour le bonheur de sa patrie, qui avec les plus louables intentions du monde ne se trouvast pas dans des alarmes continuelles d'estre bientôt accablé par les calomnies des meschants et des mauvais citoyens qu'il n'a pu s'empescher de *choquer en servant sa patrie*, s'il n'estoit pas seur, qu'il luy seroit permis en tout temps de repousser la calomnie,

informé S. M. de tout ce qui s'estoit passé et que S. M. l'avoit appris avec grand plaisir, et leur en avoit tesmoigné sa satisfaction en des termes qui marquoient combien la gloire du Roy son bisayeul luy est chere (ib. t. II, p. 54).

[1] Lettre de M. l'abbé de St. Pierre à M. de Boze Directeur (24. Nov. 1719) und Lettre de M. l'abbé de St. Pierre à Messrs de l'Académie Françoise (24. Nov. 1719), a. a. O., t. II, p. 89.

en rendant luy mesme compte, des intentions qu'il a eues dans ses actions? ... Il me semble, Messieurs, que vous devez cette revision non seulement à la justice que vous aimez, mais que vous la devez encore à la peine d'un ancien confrere qui se plaisoit tant à vos conferences, et qui souffre d'en estre si long temps privé.... St. Pierre erreichte seinen Zweck nicht, obwohl er auf gute Freunde in der Akademie rechnen konnte. Die zähe Energie Fleury's lähmte jeden Versuch. Die Akademie fühlte sich verpflichtet, die Ansicht des Regenten einzuholen. Am 26. November begab sich De Boze (als Directeur) begleitet von La Motte (Chancellier) und Dacier (Secrétaire perpétuel) in das Palais Royal, um Philipp von Orléans die Angelegenheit von neuem zu unterbreiten. Der Regent gewährte jedoch De Boze und Dacier[1] erst am 29. November Audienz und hatte somit inzwischen jedenfalls Zeit gefunden, gewichtigen Einflüsterungen sein Ohr zu leihen. Er erklärte rundweg qu'il ne vouloit point entendre parler de cette affaire, encore moins s'en mesler, et qu'on avoit employé son nom tres mal à propos.[2] De Boze verband die schriftliche Wiedergabe dieses Berichtes mit dem Zusatze: que S. A. R. leur avoit fait cette response avec une sècheresse qui ne luy estoit pas ordinaire, ce qui marquoit combien il estoit fâché qu'on se fust servi de son nom pour remettre sur le bureau une affaire qui luy avoit déplu.[3] In der Akademie bewahrten viele St. Pierre ein getreues Angedenken, und bekanntlich machte der Herzog von Richelieu zehn Jahre später einen Versuch, das verbannte Mitglied in den Schofs der Akademie zurückzuführen. Die Gegnerschaft der beiden Kardinäle Fleury und Polignac war mächtiger. St. Pierre starb, 89 Jahre alt, am 29. April 1743.[4] Sein heftigster Gegner, Fleury, war ihm am 29. Januar des gleichen Jahres in den Tod vorangegangen.

[1] Am 29. Nov. blieb La Motte fern: à cause de ses incommodités et de son esloignement. Seine freundlichen Beziehungen zum Regenten erwähnt P. Dupont: *Houdar de la Motte*, Paris 1898.

[2] In der Beratung vom 25. Nov. war auf Antrag De Boze's beschlossen worden, keinen Schritt in dieser Angelegenheit zu tun sans avoir auparavant pris l'ordre de Monseigneur le Régent, et sans estre bien informé des intentions de S. A. R. à cet egard ...

[3] Brunel (a. a. O., p. 11) ist der Ansicht, dafs der Regent St. Pierre nicht gram war. — Ste. Beuve bewies an verschiedenen Stellen der *Nouveaux Lundis* überraschende Kurzsicht in der Beurteilung des Falles St. Pierre.

[4] Am 2. Mai 1743 lautet ein Registereintrag: L'Académie a appris

Man dürfte mit vollstem Rechte vermuten, dafs die Ernennung zum Premierminister (1726, verbunden mit der Kardinalswürde) Fleury schliefslich gehindert habe, der Akademie noch viel persönliches Interesse zu widmen. Dies ist nicht der Fall. Auch über die Geistesregungen am akademischen Herde wachte diese spürende Intelligenz direkt und indirekt, stets bereit rebellische Flammen rechtzeitig zu ersticken. Denn der Fall St. Pierre hatte gelehrt, welche Gefahren dem auf Absolutismus und Klerikalismus gestützten Bourbonentum auch an akademischer Stätte drohen konnten. Über ein Vierteljahrhundert (1717 bis 1743) hat Fleury der Illustre Compagnie angehört. Bis zu seinem Tode steht die Akademie unter seinem Gängelbande andauernd in friedlicher Beziehung zu dem jugendlichen Monarchen. Eine im Verlaufe der nächsten Jahrzehnte mächtig anwachsende Gegenströmung war aber trotz anscheinend serviler Gesinnung bereits vorhanden. Die streng klerikale Überwachung derselben verriet sich im Jahre 1725 durch die Wahl des Preisthemas: Qu'il n'y a point de véritable sagesse sans la Religion, parce que la Sagesse vient de Dieu: Contre ces philosophes qui croyent estre en droit de se faire chacun à son gré des règles de sagesse et de morale suivant ces parolles du chapitre 7 de l'Ecclesiaste verset 24: Cuncta tentavi in sapientia. Dixi sapiens efficiar, et ipse longius recessit a me. Doch fällt glücklicherweise in das gleiche Jahr als günstiges Gegengewicht dieser strengen Kontrolle die nur vorübergehend abzuwehrende Kandidatur des Verfassers der „*Lettres persanes*". Dafs die Bedeutung dieser Persönlichkeit dem Scharfblicke Fleury's entgangen sei, ist kaum anzunehmen; er hielt es immerhin 1727 für rätlich, dem Schützling des Maréchal d'Estrées nicht schroff entgegenzutreten. Jedenfalls gewann der das Königtum gefährdende spekulative Gedanke an Montesquieu

aujourd'hui *avec douleur* la mort de Mr l'abbé de St. Pierre arrivée le 29 d'Avril de cette année. Die Worte „avec douleur" sind nachträglich halb ausradiert worden. Am 9. Mai fand jedoch „aux Cordeliers" der übliche Trauergottesdienst statt. Am 30. Mai schritt man zur Neuwahl: pour la proposition d'un Académicien *à la place de M. l'abbé de Saint-Pierre* et personne n'ayant réclamé, M. de Maupertuis a eu la pluralité des voix. Die Worte: à la place de M. l'abbé de Saint-Pierre sind nachträglich gleichfalls auf allerhöchste Anordnung gestrichen worden. Maupertuis durfte am 27. Juni in seiner Antrittsrede den Namen seines Vorgängers nicht erwähnen: ainsi que le Roy l'avoit ordonné. Erst am 16. Februar 1775 holte D'Alembert das Versäumte nach. (Cet éloge fut lu à la réception de Malesherbes).

einen Strebepfeiler, der in künstlerisch ansprechender Form festen Ersatz verhiefs für die stilistisch wenig anmutende Kampfform des beherzten St. Pierre. Bei zwei wichtigen Veranlassungen erfreute sich die Akademie inzwischen hoher königlicher Gunst. Am 13. September 1725 nahmen die Majestäten anläfslich ihrer Vermählung die Glückwünsche einer Deputation von vierzehn Akademiemitgliedern entgegen. An einer eigens für sie reservierten Tafel genossen die Abgesandten die königliche Gastfreundschaft. Am 11. September 1729 wurde die Geburt des Dauphins die freudige Veranlassung eines neuen huldvollen Empfanges in Versailles. Bei dieser Gelegenheit blieb die Königin unsichtbar, und La Motte (als Directeur) mag nicht wenig bekümmert gewesen sein, dafs somit eine seiner wohlgesetzten „harangues" nicht an ihre Adresse gelangen konnte. Dagegen war ihm nach huldvoller Aufnahme von seiten des Königs vergönnt, auch an den neugeborenen Thronerben eine kurze Ansprache zu halten, die im Namen des kleinen Prinzen von seiner Gouvernante, der Herzogin von Ventadour beantwortet wurde.[1] Sobald Fleury zu den höchsten Staatswürden gelangt war, stand bei festlichen Veranlassungen das Vorzimmer zu seinen Gemächern in den Königspalästen den von der Akademie entsandten Deputationen als Versammlungsort offen. Der Kardinal selbst pflegte sich dem Zug der Deputierten einzureihen, indem er dem jeweiligen Directeur den Vortritt und bei der Anordnung der Paare der Anciennetät ihr Vorrecht beliefs. Solche diplomatische

[1] Wenn man die nach moderner Auffassung etwas komische Situation ins Auge fafst, wird man trotz d'Olivet's Spott zugestehen müssen, dafs La Motte die kurze Anrede mit möglichstem Geschick abgefafst hat: Monseigneur, vous êtes l'objet de notre joye, sans la comprendre, et sans pouvoir la partager. Nous ne sçaurions encore vous faire entendre nos sentimens; il ne nous reste que des vœux à faire en Votre Présence. Puissiez-vous tenir à la France, à l'Europe, à l'univers, tout ce que votre Naissance lui promet. Nous l'espérons, non sur des présages frivoles, mais sur les fondemens les plus solides. Le Sang des Héros qui coule dans vos veines, les vertus d'une Mere, qui par la force de l'exemple deviendront bientôt les Vôtres; l'abileté des mains chargées de Votre éducation, et acoûtumées à former des Rois: Voilà pour nous, Monseigneur, les garants fidèles de vos progrès et de notre bonheur. (*Œuvres*, t. VIII, p. 390). Die hochpoetische Satire A. Daudet's: *La Mort du Dauphin* erscheint somit als echt psychologische Wiedergabe zeitgeschichtlich zu dokumentierenden Hofmilieus: C'est que là-haut, dans le paradis des étoiles, je vais être encore le Dauphin ... Je sais que le bon Dieu est mon cousin et ne peut pas manquer de me traiter selon mon rang. (*Lettres de mon Moulin*, p. 164).

Bescheidenheit söhnte mit manchem sonstigen Übergriffe aus. Dem Anscheine nach entzog sich Fleury keiner der Verpflichtungen, welche von den Statuten der Akademie vorgeschrieben waren. Sowohl am 16. Juni 1727 als am 1. Oktober 1731 nahm er die Wahl zum Chancellier an. In vielen Fällen holte er persönlich die Genehmigung des Königs für Neuwahlen ein und hielt auch sein Augenmerk auf die Geistlichen gerichtet, denen am Tage der St. Louisfeier das Predigeramt zuerteilt wurde. Selbst an der sprachlichen Arbeit der Akademie sah man ihn einmal lebhaft beteiligt. Als er am 16. Juni 1727 in Abwesenheit des Directeur (Kardinal Rohan) den Bestimmungen gemäfs als Chancellier den Vorsitz in einer Beratung übernahm, leitete er nicht blofs die Veranstaltungen einer Neuwahl, sondern waltete auch über eine Abstimmung, deren Zweck in der Frage gipfelte, ob die Akademie in der Neuauflage des Dictionnaire: citeroit des passages tirez de nos meilleurs auteurs pour appuier ses décisions et pour enrichir l'ouvrage. Tatsächlich wurde diese viel Arbeit fordernde Neuerung abgelehnt.[1] Auch verstand Fleury strenge Justiz zu üben, als die Akademie bei ihm gegen den Verfasser (*Roy*) eines Libells „*Le Coche, Allegorie*" Beschwerde erhob, da namentlich einem Mitglied der Akademie, dem Abbé Alary, übel darin mitgespielt war. Am 26. Februar wurde der Akademie die glänzende Genugtuung zu teil, dafs der Sieur Roy auf Befehl Seiner Majestät verhaftet und nach Saint Lazare in Gewahrsam verbracht war.

[1] Im *Athenaeum français* (10. Sept. 1853 p. 877 3e col.) findet sich eine interessante Mitteilung aus den Papieren des Abbé Bignon, qui fut garde des manuscrits du roi depuis 1718 jusqu'en 1743. Es handelt sich um einen anonymen compte-rendu: „*Une critique du dictionnaire de l'Académie française*" betitelt. Es handelt sich um einen Brief und ein „mémoire", beide ohne Unterschrift, vermutlich vom Abbé d'Olivet herrührend. Der Brief trägt das Datum des 24. Januar 1727 und bekundet eine grofse Unzufriedenheit mit „notre malheureuse Académie". „Il faudrait commencer par faire brûler notre Dictionnaire en l'état qu'il est, car il donne lieu à une espèce d'idolâtrie qui n'est pas moins dangereuse que celle de la Chine. Nous avons fait, en 80 ans, un amas de mots expliqués par des définitions et par des phrases qui n'ont ni rime ni raison. — Die vom Verfasser des Briefes diktierte Denkschrift enthält eine vernichtende Kritik der bisherigen Arbeit am Wörterbuch und empfiehlt dringend als zukünftige Vorbilder: Estienne, die Akademie della Crusca, et à notre grande honte das Wörterbuch de l'Académie de Madrid qui n'étant établi que depuis 6 ou 7 ans, vient de publier le 1er volume de son dictionnaire avec des citations et des exemples tirés de tous les auteurs espagnols. — Originell ist überdies der Vorschlag, die Citate nicht blofs einer Auswahl

Am 12. Mai 1729 weisen die Register als Zeichen des Interesses wenigstens ein Schreiben des Kardinals Fleury auf, das die königliche Bestätigung der Wahl des Abbé Sallier enthält. Als hohes Alter und Überbürdung mit Staatsgeschäften in den folgenden Jahren Fleury's Erscheinen in den Sitzungen hindern, erfreut er die Akademie (1732) durch sein Porträt. Das Geschenk wird die Veranlassung zu einem verbindlichen Schreiben, in welchem der Kardinal sein lebhaftes Bedauern ausdrückt, den Sitzungen mehr und mehr fern bleiben zu müssen und bekundet zugleich in den Schlufszeilen energisches Interesse an einer bevorstehenden Neuwahl. Am 3. April 1732 nimmt Fleury die Wahl zum Directeur an; am 3. Dezember des gleichen Jahres reiht er sich der Trauerdeputation[1] in Versailles ein; 1735 meldet er die königliche Genehmigung der Wahl des Abbé Ségni; 1736 empfängt er huldvoll eine Glückwunschdeputation der Akademie anläfslich einer königlichen Auszeichnung seines Neffen.[2] Als Fleury stirbt, hat Voltaire die Unverfrorenheit, sich als Nachfolger des grofsen Prälaten in Vorschlag zu bringen. Der ziemlich aussichtsreiche Versuch[3] mifslingt. Der Wachsamkeit Boyer's glückt es, ein so ungeheuerliches Ereignis zu verhüten: Voltaire an Stelle Fleury's, ein ketzerischer Freigeist an Stelle des klerikalen Diktators! Nur durch Intrigue wurde gehemmt, dafs zwei grundverschiedene Epochen so jäh unter akademischem Symbol ineinander überflossen.

In gewisser Beziehung hat Fleury ahnungslos dem Aufklärungszeitalter vorgearbeitet. Er hielt auf die Pflege des Prosastils, des mächtigen Rüstzeuges der philosophischen Fortschrittsideen. La Motte hat dem Kardinal bekanntlich seine Ode: *La*

klassischer Autoren zu entnehmen: il n'y a point de choix à faire, il faut citer les mauvais auteurs comme les bons, il n'y en a point de si bons où l'on ne trouve quelque façon de parler vicieuse qu'il est bon de remarquer; il n'y en a point de si mauvais où l'on ne trouve quelque mot heureusement employé, et des phrases assez heureusement tournées pour servir d'exemple .... Die Entscheidung vom 16. Juni 1727 ist — wie ersichtlich — weit hinter diesem weitsichtigen Vorschlag zurückgeblieben. (Für die Angaben obiger Anmerkung bin ich dem trefflichen Gelehrten, Professor Louis Clément zu grofsem Danke verpflichtet.)

[1] Anläfslich des Ablebens des Königs Victor Amadäus von Sardinien.

[2] „Pour faire compliment à Monsieur le Cardinal de Fleury sur l'érection de la terre de Pérignan en Duché Pairie, que le Roy venoit de faire en faveur d'un des neveux de Son Eminence ... 16. Febr. 1736.

[3] Cf. Brunel, ib., p. 16.

libre Eloquence gewidmet, sein Probestück zu der von ihm eifrig verfochtenen Theorie, dafs Prosa dieselbe poetische Wirkung inne wohnen könne wie der gebundenen Rede. Im Avertissement[1] rühmte sich der Dichter, dafs Fleury diese Verherrlichung der Prosa gebilligt habe.

So lange La Motte der Akademie angehörte, haben drei Akademiker das Amt des Secrétaire perpétuel bekleidet: zunächst noch *Regnier Desmarais* bis 6. September 1713; hierauf *Dacier* bis 18. September 1722, hierauf *Du Bos* (bis 28. März 1742). Regnier Desmarais ist seit Gründung der Akademie der dritte Secrétaire perpétuel. Er wurde am 31. Juli 1683 der Nachfolger De Mezéray's, der am 25. November 1675 ausnahmsweise „de vive voix" an Stelle Conrart's gewählt worden war. Anläfslich dieser drei Amtsbesetzungen ist dreimal eine Revision der Statuten erfolgt, die speziell von den Verpflichtungen des Secrétaire perpétuel handeln. Die erste Revision fand am 25 November 1675 statt, die zweite am 31. Juli 1683, die dritte (wichtigste) am 9. November 1713. Bei De Mezéray's Wahl lagen die Verhältnisse sehr einfach. Er galt bereits seit zwanzig Jahren für den Stellvertreter des leidenden Conrart. Es war deshalb selbstverständlich, dafs ihm nun die endgiltige Verwaltung übertragen wurde, einmütig und ausnahmsweise durch mündliche Abstimmung. Jedoch lautete ein ausdrücklicher Vorbehalt: la Compagnie a jugé à propos de declarer que ce qu'elle avait fait pour Mr de Mezéray ne pourrait tirer à conséquence, et partant a ordonné qu'à l'avenir l'élection du Secrétaire se fera par scrutin. Bei dieser Wahl tauchte auch die Frage auf, ob es rätlich sei, dasjenige Gründungsstatut in Kraft zu belassen, dem zufolge le Secrétaire doit tousjours présider en l'absence des deux Officiers. Schon öfters war dem Secrétaire diese „presidence perpétuelle" schwergefallen. Trotzdem sah man vorläufig nach einiger Erwägung von einer Änderung dieser Bestimmung ab.

[1] Cf. *Œuvres*, t. I, p. 530. L'ode suivante a été faite par une espèce de défi, sur ce que des gens prétendoient que la Prose ne pouvoit s'élever aux expressions et aux idées poëtiques. Je pensais au contraire qu'elle peut prétendre à tous les genres; et pour le prouver, je traitai la matière même avec tout le faste et toutes les figures de l'Ode. Je lûs l'ouvrage à l'Académie Françoise dans une séance publique; tous mes confrères y applaudirent; et Mgr. le Cardinal de Fleury m'en témoigna sa satisfaction particulière: c'est ce qui m'autorise à lui adresser l'ouvrage.

Am 31. Juli 1683 kam man jedoch auf die Erörterung dieser anstrengenden Verpflichtung des Secrétaire zurück. Reifliche Überlegung lieferte das Auskunftsmittel, im Falle der gleichzeitigen Abwesenheit des jeweiligen Directeur und des Chancellier den vorhergehenden Directeur oder Chancellier den Vorsitz führen zu lassen, so dafs künftig der Secrétaire nur selten in die Lage kommen konnte, präsidieren zu müssen: Le droit de présider en deffaut des uns et des autres demeurant cependant au Secrétaire comme auparavant. Am 9. November 1713 schritt man zu wirklich durchgreifenden Reformen und stellte ein straff in zwölf Paragraphen angeordnetes Reglement auf. Die vier ersten Bestimmungen betreffen die sorgsame wahrheitsgetreue Fassung der Register sowie deren Aufbewahrungsort.[1] Der fünfte Paragraph bestimmt den Platz, den der Secrétaire bei gewöhnlichen und bei festlichen Veranlassungen einzunehmen hat. Et en l'absence du Directeur, du chancelier et du Doyen il présidera à l'assemblée. Briefe und erforderliche Antworten der Akademie gelangen zunächst durch ihn zur Kenntnis und Ausfertigung. Er hat „en pleine assemblée" das Thema für die „prix d'éloquence et de poésie" feststellen zu lassen, bevor die öffentliche Ausschreibung erfolgen kann. Er hat jedes Mitglied mit den in gehöriger Form

[1] Bereits am 1. Oktober 1712 war in einer Sitzung die Bestimmung getroffen worden: Que toutes les résolutions importantes et surtout celles qui doivent servir de Réglement seront rédigées par le Secretaire ou par celui qui sera choisi pour tenir sa place, qu'elles seront relues à l'assemblée suivante, et ensuitte transcrites sur le Registre et signées par le Président et par le secretaire ou par celui qui tiendra la plume. Am 9. Nov. 1717 lauteten die Statuten noch schärfer: Il tiendra un registre exact de toutes les déliberations de la Compagnie et de tout ce qui se passera de plus important. Il y marquera au commencement de chaque trimestre les noms des officiers qui auront esté eslus, la mort des Académiciens, le jour du service, celluy des élections pour remplir leurs places, le nombre de ceux qui s'y seront trouvés et autres circonstances semblables. — S'il est arrivé quelque contestation ou quelque incident remarquable par rapport aux élections, ou dans quelque autre conjoncture il aura soin de les marquer dans le registre simplement et selon la vérité. — A la fin de chaque trimestre il lira à l'assemblée tout ce qu'il aura escrit dans le registre pendant le trimestre et le fera signer par le Directeur et par le chancellier. — Les registres demeureront au Louvre dans les armoires, et lorsque le Secre les tirera pour y inserer quelque chose il pourra les emporter chez luy, mais il les rapportera dès qu'il aura fait. — Man sieht, dafs die lässigen, von Charles Perrault bekämpften Zeiten Conrart's endgiltig vorüber waren.

abgefafsten und von dem Chancellier mit dem Siegel versehenen „lettres de réception“ zu beglaubigen. Wichtig ist seine Arbeitsberechtigung am Dictionnaire der Akademie: Dans la correction des épreuves du Dictionnaire il suivra exactement ce qui aura esté décidé par la Compagnie sans y rien changer de son chef, et s'il y trouve des choses qui luy paraissent mériter quelque correction, il en fera le rapport à l'assemblée. Il y portera mesme les feuilles pour les y lire autant que la commodité de l'imprimeur le permettra. Si en corrigeant les feuilles le secre a en mains des exemples tirés des meilleurs auteurs de la langue, et qui puissent enrichir le travail, il luy sera permis de les adjouter sans attendre l'avis de la Compagnie. In den drei Schlufsparagraphen wird die materielle Lage und Berechtigung klargestellt. Bei Überhäufung mit Durchsicht von Korrekturbogen für den Dictionnaire sowie in Krankheitsfällen ist das Fernbleiben des Secrétaire berechtigt; er geniefst jährlich einmonatlichen Ferienurlaub und bezieht „double part dans la distribution des jettons quand il sera présent“;[1] er ist berechtigt, seinen Stellvertreter selbst zu wählen et de luy remettre la clef.

Dacier führte aus eigenem Antrieb eine Neuerung ein. Er nahm die Wahl zum secrétaire nur an, wenn die königliche Bestätigung für ihn eingeholt würde. Diese erfolgte am 10. November 1713 in ehrenvoller Form durch ein Schreiben des Kardinals Polignac.[2] Dacier entschuldigte seine Handlungsweise mit dem Bedenken, dafs er als ehemaliger Protestant nicht wissen könne, ob seine Persönlichkeit bei Hofe für dies wichtige Amt genehm erscheinen werde. D'Alembert folgte später Dacier's Beispiel aus einem anderen Gesichtspunkte: „parce qu'il avait été chef encyclopédiste“.

In das Jahr 1713 fällt auch eine wenig bekannte Episode, die immerhin ein gewisses Interesse beansprucht, die Forderung von „sieges à bras“ durch den Marquis von Dangeau. Der Staatssekretär Mr de Pontchartrain meldete in einem huldvollen Schreiben vom 1. November, dafs Seine Majestät die Erfüllung dieses Wunsches gern bewilligt sehe. Welches war der Grund

[1] Mirabaud (1742—1754) wird später dieses doppelte Honorar ablehnen, an dessen Stelle eine Pension tritt.

[2] In diesem Schreiben wird auch die gelehrte Madame Dacier erwähnt (die La Bruyère einst noch lieber zum Mitglied der Akademie gewählt hätte wie ihren Gatten).

dieses seltsamen Verlangens? Sowohl Duclos,[1] als D'Alembert[1] und de La Monnoye[1] haben abweichenden Bericht über das Motiv dieses Gesuches hinterlassen. Wer verdient die meiste Glaubwürdigkeit? Jedenfalls La Monnoye, dessen Aufnahme in die Akademie (23. Dezember 1713) die indirekte Veranlassung der gewünschten Neuerung wurde. Bisher hatten nur der Directeur, der Chancelier und der Secrétaire über Lehnstühle verfügt. Die der Akademie angehörigen Kardinäle forderten das gleiche Vorrecht für sich und blieben vorläufig aus diesem Grunde den Sitzungen fern. De La Monnoye's Wahl, die von der hohen Geistlichkeit gebilligt wurde, nötigte die vornehmen Würdenträger der Kirche zu einem entscheidenden Schritte, falls sie der Abstimmung nicht fern bleiben wollten. Ludwig XIV. behandelte diese Frage unparteiisch, indem er „Fontanieu intendant des meubles de la Couronne" die Anweisung erteilen liefs, einstweilen „de faire porter du garde meuble trente fauteuils à l'Académie en attendant qu'on en eust fait de neufs". Die geräumigeren Sitze hatten eine weitere Änderung zur Folge: bei festlichen Gelegenheiten war der Raum zu eng geworden. Die Akademie wandte sich an den Intendanten pour le prier de vouloir, pour ces jours extraordinaires, faire orner la sale d'entrée qui est beaucoup plus grande. Auch dieses Gesuch wurde bewilligt.[2] Am 4. April 1714 trafen die neuen, ausdrücklich für die Akademie angefertigten Fauteuils ein, dreifsig an der Zahl. Man rechnete augenscheinlich mit Sicherheit auf den Umstand, dafs niemals alle vierzig Mitglieder in einer Sitzung zugegen sein würden. Am 23. März 1715 erregte es jedenfalls schon ungewohntes Aufsehen, als der Aufnahme des Maréchal d'Estrées einunddreifsig Mitglieder beiwohnten. Die sparsam bewilligten dreifsig Fauteuils reichten also dieses Mal sicher nicht aus, und der Mangel hätte bei einigem Eigensinn wohl neue Verdriefslichkeiten erregen

[1] Duclos (*Encyclopédie méthodique*, Artikel „Académie") führt den Wunsch auf die Rücksicht zurück, die der Gesundheitszustand des Kardinals d'Estrées erheischte. — D'Alembert (*Eloge de La Monnoye*) behauptet, dafs die Kardinäle „croyoient des fauteuils indispensables à leur dignité" ... La Monnoye erwähnt in einem Briefe (cf. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. XIV), dafs die Kardinäle nicht hinter den „trois Officiers" der Akademie zurückstehen wollten.

[2] Am 26. Juni 1717 erfreut Dacier die Akademie durch die Mitteilung, dafs der Herzog von Antin den gröfseren Saal „des assemblées publiques" mit zwei Tribünen versorgt hat.

können.[1] Die Register melden indessen von keiner Störung, die mit dem Märchen von der gekränkten Fee in „Dornröschen" (nach französischem Muster) eine moderne Analogie aufzuweisen gehabt hätte. Den „trente" fauteuils war aber noch unter der Regentschaft eine weitere ehrenvolle Bestimmung beschieden. Am 7. November 1720 meldete Dacier der Compagnie, que Mr Nevo estoit venu par ordre de S. A. R. Monseigneur le Régent, luy demander les fauteuils de l'Académie pour les envoyer à Cambray pour le congrès qui s'y doit tenir, et qu'il l'avoit asseuré de la part de S. A. R. que le congrès fini ces fauteuils luy seroient rapportés. Dacier verwies den Abgesandten an den Directeur der Akademie, Mr l'Evesque de Fréjus (Fleury) — und — les fauteuils avoient esté emportés le jour mesme. Mit dieser Fortnahme findet die Geschichte der dreifsig Fauteuils einen etwas jähen Abschlufs. Ist die Rückgabe überhaupt erfolgt, und wann? Denn der Kongrefs zu Cambray, der seit Juli 1720 anberaumt war, nahm erst am 26. Januar 1724(!) seinen Anfang. — Auch diese rasch und gebieterisch vollstreckte kleinliche Forderung des Regenten beweist, dafs die Académie française *im Louvre* bis zur Revolution mancher Schererei von Fürstengnaden ausgesetzt gewesen ist!

---

[1] Ein kleinlicher Forscher wird annehmen dürfen, dafs auch noch die drei früher vom Directeur, Chancelier und Secrétaire benutzten Fauteuils zur Verfügung standen.

München. M. J. Minckwitz.

Der junge Voltaire und der junge Goethe.

Ich glaube nicht, dafs man die beiden grofsen Genien Goethe und Voltaire in ihrer Jugendentwicklung ernstlich mit einander verglichen hat. Anlafs zu dieser Parallele ergab in erster Linie die friedliche Nachbarschaft (auf meinem Arbeitstisch) der „Goethe-Briefe", herausgegeben von Philipp Stein und des Bandes XXXIII der Voltaireausgabe von Beuchot, die ersten Briefe des jungen Arouet enthaltend.

Es erschien mir nicht uninteressant, die Eigenart dieser beiden hochbegabten Jünglinge, die später gewaltige Menschen wurden, einander gegenüber zu stellen.

Ein solches Vergleichen rechtfertigte sich durch verschiedene Gründe.

Voltaire in Frankreich, Goethe in Deutschland sind auf literarischem Gebiet die Haupterscheinungen ihres Jahrhunderts. — Sie waren, wenn auch im Alter durch rund 50 Jahre getrennt, dennoch Zeitgenossen.

In ihnen schuf die Natur zwei überragende Phänomene.

Beide waren Genies, beide waren universell, beide Aufklärer, beide Träger der Humanität, beide Kämpfer für Geistesfreiheit, beide „citoyens du monde".

Der Berührungspunkte, die einen Vergleich gestatten, boten Voltaire und Goethe also genug.

Das Fesselndste an dieser Parallele aber erschienen mir nicht die Gleichartigkeit, sondern die Verschiedenheiten der beiden Gröfsen.

Diese Universalgenies, diese Weltbürger, diese Geisteshero͏̈en der Menschheit waren zu gleicher Zeit — der eine typisch

französisch, der andere unnachahmlich deutsch. — Die Natur hatte sie zu dem gleichen Zweck aus ganz verschiedenem Ton geformt, die Seelen ihrer Nationen schlugen in der Brust dieser internationalen Denker.

Voltaire und Goethe sind nicht nur ein Kapitel Literatur- und Kulturgeschichte, nein auch ein Stück Völkerpsychologie.

Und selten wohl tritt die Verschiedenheit des 18. Jahrhunderts in Frankreich, des gleichen Zeitabschnittes in Deutschland, treten französische und deutsche Eigenart schlagender zu Tage als gerade in den Jugendbriefen François Arouets und Wolfgang Goethes.

Das bestimmte mich, den Vergleich zu wagen.

Der Herausgeber der *„Goethe-Briefe"* schliefst den ersten Band[1] mit dem Jahre 1775 ab. Goethe ist 26 Jahre alt, er siedelt nach Weimar über, der erste Abschnitt seines Lebens ist beendet.

1775 ist ein Wendepunkt in Goethes Existenz, und der Herausgeber der *„Briefe"* unterbricht die Publikation in einer natürlichen Pause. Er konnte es umso leichter, als ihm das reichhaltigste Material vorlag: aus der Zeit 1764—1775 allein 162 Briefe.

Bei Voltaire haben wir es nicht so gut. Wollen wir einen natürlichen Abschnitt seines „Jugendlebens" finden, so müssen wir bis auf das Jahr 1726, seine Reise nach England, hinausgreifen. Er ist damals 30 Jahre alt, die ganze Ausbeute an Korrespondenz aber in diesem langen Abschnitt besteht aus kaum 50 Briefen.

Diese Briefe sind gerichtet an Fyot de la Marche, einen Schulfreund, an Olympe Dunoyer, eine Jugendliebe, an den abbé Chaulieu und den abbé de Bussy, den Herzog von Brancas, den Marquis d'Ussé, den Prinzen Vendôme, den Baron Breteuil, den Herzog von Sully, den Regenten, den Kardinal Dubois und den Polizeileutnant, an die Marquise von Mimeure, die Präsidentin de Bernières, an J. B. Rousseau, Cideville, Génonville und an den unvermeidlichen Thieriot.

Die Goethebriefe führen uns in eine dem Range nach weniger illustre Gesellschaft, der junge Dichter widmet seine Korrespondenz

[1] *Goethe-Briefe.* Berlin 1902. Otto Elsner.

ausschliefslich den Freunden, er schreibt an seine Schwester Cornelie, an Behrisch, an Käthchen Schönkopf und Friederike Brion, an Charlotte Buff und Kestner, an Betty Jacobi, Auguste Stolberg und Sophie La Roche, an Herder, Lavater, Bürger und Knebel.

Zum näheren Vergleich mit diesen Episteln eignen sich bei Voltaire die Briefe an Fyot de la Marche, Thieriot, Cideville und Génonville, an Olympe Dunoyer, an den abbé Cheaulieu und Rousseau.

Sie geben das Gegenstück dessen, was Jugendfreundschaft, Liebe und geistiges Aufstreben dem jungen Voltaire bedeuteten.

Den rein gesellschaftlichen Beziehungen zu Hof und Adel hingegen, die einen so breiten Raum in Voltaires Korrespondenz einnehmen, hat der junge Goethe nichts Entsprechendes an die Seite zu stellen.

Beginnen wir mit der Betrachtung der Freundschaft bei Voltaire.

Die Briefe an Fyot de la Marche datieren von 1711. Voltaire ist damals noch Jesuitenzögling im Collège Louis le Grand. Fyot de la Marche, Sohn des Barons Fyot de la Marche, Parlaments-Präsidenten in Dijon, hat die Anstalt bereits verlassen, ist nach Hause zurückgekehrt, um in die väterlichen Fufstapfen zu treten, die hohe Rechtskarriere einzuschlagen und seinerseits an dem burgundischen Gerichtshof zu tagen.

Das einzige äufserlich charakteristische Detail über den Freund gibt Voltaire, indem er ihn einmal „un peu lourd" nennt, jedenfalls nur körperlich, denn Voltaires Freunde sind stets regen Geistes gewesen. In seinem denkwürdigen Streit mit dem Président de Brosses hat Voltaire später auch den einstigen Schulkameraden mehrfach als Schiedsrichter angerufen.

Der kaum 17jährige Voltaire schreibt nun dem gleichaltrigen Freund in folgendem Stil:[1] „Monsieur, ma lettre va augmenter le nombre de celles que vous recevez de ce pays-ci. Je ne vous dirai point combien votre éloignement m'afflige .... Je finirais en vers, mais le chagrin n'est point un Apollon pour moi et j'aime autant dire la vérité en prose ...." Und er entwickelt das Motiv der Trennung nach allen Regeln der Kunst: „Toutes

[1] Beuchot, t. XXXIII, p. 1.

les fois que je regarde par la fenêtre, je vois votre chambre vide .... Votre départ m'avait si fort désorienté que je n'eus ni l'esprit ni la force de vous parler, lorsque vous me vîntes dire adieu, et le soir que je soutins ma thèse, je répondis aussi mal aux argumentants qu'à l'honnêteté que vous me fites." — Er erzählt auch, dafs der Repetitor zweimal vergeblich an Fyots Zimmer geklopft.

Seiner Freude über ein erhofftes Wiedersehen gibt er folgenden Ausdruck: „On m'a flatté de l'espérance de vous revoir au mois d'août, je crois que vous aurez la bonté de me le faire savoir."

Und er schliefst: „En attendant, je suis et serai toujours avec un profond respect et toute l'amitié possible, votre très humble et très obéissant serviteur Arouet."

In allen folgenden Briefen an Fyot de la Marche — es sind ihrer fünf — bleibt Voltaire diesem Tone treu. Der Kamerad wird mit „cher Monsieur" oder „Monsieur" angeredet. „Mon cher ami", „mon ami", sind selten, obgleich diese Anrede im Französischen auch Fernerstehenden gegenüber doch ganz geläufig ist und auch damals schon war.

Voltaire berichtet dem Kameraden über die kleinen Erlebnisse des Collège. Man hat ihm eine „retraite" auferlegt, d. h. ihn zur geistlichen Erbauung acht Tage in Clausur geschickt. Voltaire hält sich für das Schweigen der Einsamkeit dadurch schadlos, dafs er sofort nach Aufhebung der Clausur an Fyot schreibt:[2] „Monsieur, tout frais moulu d'une retraite, tout nouvellement débarqué du noviciat, muni de 50 sermons, je viens, pour surcroît de consolation de recevoir votre lettre." — Diesmal ist sein Leitmotiv nicht die „Trennung", sondern die „Einsamkeit", und er entwickelt es, wie er's in der Grammatik und Rhetorik bei den guten Dialektikern, seinen Lehrern, gelernt: „Ma solitude de 8 jours m'apprend à être ici un peu solitaire, mais que je renoncerais volontiers à la vie monastique pour avoir le bonheur de vous voir ... Lorsqu'on est seul, outre qu'on est en danger de trouver la compagnie ennuyeuse, il faut au moins avoir quelqu'un à qui on puisse dire que la solitude est agréable."

---

[1] Es bestand in dem Collège ein Diskutierklub.

[2] Beuchot, *l. c.*, p. 2.

Er versucht dann, jedoch nicht sehr glücklich, „le style dévot" nachzuahmen und unternimmt eine „Kritik" des Briefes von Fyot, Kritik, die ihm zu Komplimenten für den Freund, zur Herabsetzung seiner eigenen Talente Anlafs gibt: „Pardonnez-moi donc, cher Monsieur, si la stérilité où je me trouve non de sentiments mais d'expressions etc. (ein echtes „marivaudage", vor Marivaux) und er schliefst mit dem Wunsch: „Mon cher Monsieur, je souhaite avec passion de vous voir."

Der nächste Brief[1] ist ein nicht ganz gelungener Versuch, sehr zuvorkommend, schmeichelhaft und geistreich zu sein. — Der Witz, wie man ihn in Frankreich versteht, die Gegeneinanderstellung logischer Wortunterscheidungen, wetterleuchtet überhaupt durch alle diese Briefe des wohlgedrillten, geistreichen Jesuitenzöglings. — Der Logiker Voltaire schreibt da folgenden Satz: Fyot hat sich „paresseux et épicurien" genannt, „la volupté" liegt ihm „dans la sagesse et la vertu". „Moi", antwortet Voltaire, „n'ayant ni vertu, ni sagesse, je ne connais point la volupté". Er liebt diese logischen Spielereien, gaukelt gerne mit Begriff und Worten, er schmiedet sein dialektisches Schwert frühzeitig zurecht; das Feuer, mit dem er es führen sollte, schlug freilich erst später in seiner Brust zu vollen Flammen auf. Vorläufig ist der junge Voltaire vor allem wohldressierter Verstand.

Seine damalige Abgeklärtheit erscheint, besonders in Hinblick auf spätere Ereignisse, manchmal fast komisch. — In dem Briefe vom 23. Juli 1711[2] äufsert er sich über einen Mitschüler, den die vorsichtigen Patres eines Spottgedichtes halber relegiert. Der Jüngling hatte sich anscheinend die J. B. Rousseau zugeschriebenen „Couplets" zum Vorbild genommen und seiner satirischen Ader freien Lauf gelassen. Wen seine Geifselhiebe getroffen, berichtet Voltaire nicht. — Aber es ist pikant zu sehen, wie der gewaltigste Polemiker, den Frankreich besessen, sich als Siebzehnjähriger und noch im Stande polemischer Unschuld über den „schuldigen" Kameraden äufsert: Er spricht von ihm als „Monsieur Dauphin" und sagt zu Fyot: „vos lettres sont des témoignages de votre amitié, ses satires sont les marques de sa légèreté. Je sais que quelquefois ce n'est pas l'amitié qui dicte les lettres, comme ce n'est pas souvent la simple légèreté qui aiguise les traits de la satire, mais je ne puis douter ici que

[1] Beuchot, *l. c.*, p. 4. 5. [2] *l. c.*, p. 5—8.

la prose que vous m'écrivez et que les vers que forgeait notre poète, ne partent de ces principes."

So schreibt der Siebzehnjährige über einen Kameraden an einen Kameraden: Mit sicherem Verstand und fester Hand lenkt er die beiden Begriffe, die er gleich Röfslein in das Joch seiner Logik gespannt, auf der Bahn der Dialektik zum rhetorischen Ziel. Ihm sitzt seine klassische Schulung fest, .. Überschwang des Herzens wirft ihn nicht aus der grammatischen Konstruktion.

Hat er sich einmal zu beklagen, er tut es in der freundlichsten, vorsichtigsten Weise: „J'ai été un peu fâché, je l'avoue, d'apprendre d'un autre que vous aviez été malade, lorsque j'ai reçu votre lettre qui a dissipé et le chagrin que j'avais de votre indisposition et la crainte où j'étais que vous m'eussiez oublié." — Man beachte auch hier wieder den vollkommenen Parellelismus: et le chagrin que ... et la crainte où ... Und der geübte Stilist schliefst: „Pardonnez-moy cette plainte, et je vous pardonnerai votre petite négligence."

Der Brief endigt dann mit einem Exkurs über den geistlichen Stand, der bereits den späteren Polemiker zeigt; der fünfte[1] enthält die Schilderung eines Schulfestes, die den späteren Feuilletonisten Voltaire in vollem Besitz seines Talentes aufweist. Der kanns, der ist fertig und braucht nichts Nennenswertes mehr hinzuzulernen. Nicht nur seine literarische Form, seine Beherrschung des Stils, nein auch seine Menschenkenntnis sind — unheimlich.

Der durchdringende Verstand, der seinen Sitz hinter der hohen Stirn des jungen Arouet aufgeschlagen, und der es dort so hell, wenn vielleicht auch nicht immer warm machte, der blitzte auch aus den Augen des Jünglings, so dafs bei der Preisverteilung 1710 in Louis le Grand, der grofse Mann des Tages, J. B. Rousseau, dem „écolier d'assez mauvaise physionomie[2] mais d'un regard vif et éveillé" gerne den traditionellen Kufs gab.

Da die beiden oben genannten Briefe für den jungen Voltaire höchst bezeichnend sind, und wir ja an charakteristischem Material keinen Überflufs haben, setze ich beide Stellen her.

Ein Bekannter hat Voltaire hinterbracht, man erzähle sich,

[1] Beuchot, *l. c.*, p. 8. 9.

[2] ist in dem Sinne zu verstehen, wie man sagt: Jemand sieht schlecht aus; Voltaire war ja mager, kränklich und unschön von Gesicht.

er und Fyot wollten geistlich werden. (Vielleicht ist dieser „Bekannte" auch nur eine Erfindung Voltaires, um eine schöne rhetorische Entwicklung über das Klosterleben an den Mann zu bringen.)

Voltaire berichtet, er habe dem Überbringer dieses Gerüchtes geantwortet, dafs er, Voltaire „n'avait pas assez de mérite pour tourner de ce côté-là", und dafs Fyot de la Marche „avait trop d'esprit pour faire cette sottise".

„Je ne crois pas", fährt er fort, „que nous ayons grande envie d'imiter certains écoliers du collège des jésuites qui dans une conversation pieuse et badine, je n'ose pas dire ridicule (il l'a osé plus tard!) ayant fait réflexion sur les dangers du monde dont ils ne connaissent pas les charmes et sur les douceurs de la vie religieuse dont ils ne prévoyaient pas les dégoûts, conclurent qu'il fallait renoncer au monde. Il ne leur restait plus que l'embarras de choisir l'ordre où ils prétendaient recueillir les fruits de leur conversation. Choisir était trop pour eux, tout genre de vie leur paraissait bon pourvu qu'ils quittassent le pays du crime, c'est ainsi qu'ils appelaient tout ce qui n'était pas cloître ou moinerie. Tous les ordres considérés l'un après l'autre en un quart d'heure, leur paraissaient si doux qu'ils ne pouvaient s'attacher à aucun, sans regretter les autres et ne se fussent jamais déterminés, ainsi que l'âne de Buridan qui mourut entre deux picotins d'avoine; enfin comme la raison ne pouvait décider, ils résolurent de faire le sort maître du parti qu'ils devaient prendre pour le reste de leur vie: l'habit des successeurs d'Elysée échut à l'un, l'autre eut pour son partage le bonnet et la robe des faiseurs d'évêques: ainsi un coup de dés détermina la vocation d'un carme et d'un jésuite. Pour moi, ma vocation sera d'être toujours de vos amis, je renoncerais à beaucoup d'autres en faveur de celle-là."

Und dieses hübsche Stückchen Rhetorik schliefst mit der eleganten Phrase: „Souffrez que je réitère à la fin de ma lettre une prière que je vous ai faite au commencement, c'est celle de me récrire."

Dergleichen sagen sich Schulkameraden sonst in drei Worten. Der junge Voltaire ist aber nicht umsonst einer der meistversprechenden Zöglinge des eleganten modischen Collège Louis le Grand, dem auch der hohe Adel seine Söhne anvertraute, damit sie, unter geistlicher Zucht, „Weltmänner" würden.

Der letzte Brief an Fyot de la Marche, vom 6. oder 7. August 1711[1] erzählt von der Aufführung einer Schultragödie, einem in Jesuitenschulen besonders beliebten Zeitvertreib. — Verfasser des Stückes war der Père Lejay, Professor der Rhethorik, mit dem Voltaire absolut nicht auskommen konnte. Der Spottvogel dürfte auch an „*Crésus*“ und dem darauf folgenden Ballett „*Apollon législateur*“ wohl manches ausgesetzt haben. Dafs er sich bei der Darstellung unbändig belustigt, geht aus dem Briefe an Fyot de la Marche hervor, in dem ein wahres Höllenfeuer mutwilliger Bosheit prasselt. Mit dem Holz hat Voltaire später auch die Flammen seiner Polemik geschürt: „.... Une grosse pluie a fait partager le spectacle en deux après-dinées, ce qui a fait autant de plaisir aux écoliers que de chagrin au Père Lejay. Deux moines se sont cassé le col l'un après l'autre si adroitement qu'ils n'ont semblé tomber que pour servir à notre divertissement, le nonce de sa Sainteté nous a donné 8 jours de congé. Monsieur Thévenard a chanté, le Père Lejay s'est enroué, le Père Porée a prié Dieu pour obtenir un bon temps, le ciel n'a pas été d'airain pour lui, au plus fort de sa prière le ciel a donné une pluie abondante, voilà à peu près ce qui s'est passé ici.“

So stellte sich der Schüler Voltaire zu einem Kameraden: glatt, glänzend, höfisch, weltmännisch, mit starkem Vorherrschen des Verstandes und einem in Fleisch und Blut übergegangenen klassischen Drill. — Die Förmlichkeit dieser Briefe mag man versucht sein, Voltaires Erziehung zur Last zu legen, den Mangel tieferen Gefühls aber dem Streben vieler junger Menschen, sehr weise und abgeklärt zu erscheinen.

Ich glaube, letztere Interpretation wäre irrig. — Voltaire war ein ungemein frühreifes Kind, das altklug sich mit den grofsen Daseinsrätseln plagte, wenn die Genossen munter umher spielten. In ganz jungen Jahren hat er die Mutter verloren und ist bei dem königlichen Rat Arouet in einer Atmosphäre kühler Juristerei, trockner, verstandesmäfsiger Aufklärung erwachsen. —

Der Rationalismus hatte bereits dem Knaben, den sein Pate, der abbé Châteauneuf, in frühester Jugend die „*Moïsade*“ lehrte, ganz unbewufst seinen Stempel aufgedrückt.

Das kalte höfische Internat der Jesuiten konnte dieses Übergewicht des Verstandes bei dem Knaben nur verstärken.

[1] Beuchot, *l. c.*, p. 8. 9.

Wohl berichtet uns der Père Porée, sein junger Zögling habe ein warmes Herz für menschliches Leid gehabt, in den Briefen des jungen Voltaire an den Freund, hat sich das Herz aber gar wunderlich verklausuliert, und wenn wir nun Voltaires Liebesbriefe an Olympe Dunoyer zur Hand nehmen, so mufs man gestehen, dafs auch hier der Jugend lebhafteste, spontanste Gefühle oft in gar stelziger, konventioneller Weise ausgedrückt sind. Lag es daran, dafs Voltaires Neigung zu „Pimpette" mehr auf freundlichem Mitleid als auf Liebe beruhte, oder hatte der Gott der Rhetorik ihm ein für alle Mal den schlicht rührenden Ausdruck tiefen Gefühls untersagt? — die Frage wird unentschieden bleiben müssen, denn Voltaires Briefe an die Frau, die er später wirklich geliebt, an die Marquise du Châtelet, sind verschwunden und ein Vergleich mit den Episteln an Olympe Dunoyer unmöglich.

Im Haag, wohin der zürnende Vater den verseschmiedenden Tunichtgut verschickt, als Schützling des französischen Gesandten Châteauneuf, lernte Voltaire Fräulein Dunoyer kennen. — Ihr Vater war Franzose und Katholik, die Mutter, eine Protestantin, hatte sich mit ihren beiden Töchtern nach Holland begeben und sie dort dem protestantischen Glauben erhalten. Nach allem, was wir von ihr wissen, war Madame Dunoyer aber weit mehr Abenteurerin und Intrigantin als Glaubensheldin. Sie gehörte zu den Freibeutern des Parnass, schrieb für literarische Klatschblätter und scheute vor einem Skandal, wenn er ihrer Ansicht nach einträglich war, nicht zurück.

Beide Töchter entzogen sich später ihrem Einflufs, die älteste trat ins Kloster, Olympe heiratete den Baron Winterfeld, der 1757 bei Kollin fiel.

Die 14 Briefe an Olympe Dunoyer sind von Ende 1713, Anfang 1714.

Der erste beginnt: „Je crois, ma chère demoiselle, que vous m'aimez." — Der Satz ist für den „verliebten" Voltaire so charakteristisch, dafs er uns weiterer Citate fast entheben dürfte. So schreibt ein Grofspapa, aber nicht ein 19jähriger Jüngling.

Doch Voltaires Beziehungen zu „Pimpette" (diese vertrauliche Bezeichnung kommt mehrmals neben der „chère demoiselle" vor) sind gerade durch ihren väterlichen Charakter eigenartig genug, um näher studiert zu werden. — Er ist nämlich Liebhaber, Freund und Seelsorger zugleich, er will das junge Mädchen der

unwürdigen Mutter entziehen, sie nach Frankreich und in den Schofs der katholischen Kirche zurückführen. Da der Gesandte von diesen Bekehrungsversuchen diplomatische Verwicklungen befürchtet, setzt er Voltaire hinter Schlofs und Riegel und befiehlt ihm schnelle Abreise nach Paris.

Voltaire, der Olympe nun heimlich Briefe zukommen läfst, äufsert sich über diesen Zusammenbruch seiner Pläne wie folgt:[1] „Vous pouvez juger de ma douleur, elle me coûterait la vie, si je n'espérais de pouvoir vous servir en perdant votre chère présence ... Faites tous vos efforts pour obtenir votre portrait de madame votre mère; il sera bien mieux entre mes mains que dans les siennes, puisqu'il est déjà dans mon coeur ... Je vous dis adieu, mon cher cœur, pour la dernière fois; je vous le dis en vous jurant toute la tendresse que vous méritez. Oui, ma chère Pimpette, je vous aimerai toujours; les amants les moins fidèles parlent de même, mais leur amour n'est pas fondé comme le mien sur une estime parfaite. ... Adieu, encore une fois, ma chère maîtresse, songez un peu à votre malheureux amant, mais n'y songez point pour vous attrister, conservez votre santé, si vous voulez conserver la mienne; ayez surtout beaucoup de discrétion, brûlez ma lettre ... consolons-nous par l'espoir de nous revoir bientôt, et aimons-nous toute notre vie ... Je ne veux que votre bonheur, je voudrais le faire aux dépens du mien, et je serai trop récompensé quand je me rendrai le doux témoignage que j'ai contribué à vous remettre dans votre bien-être. Adieu mon cher cœur, je vous embrasse mille fois. Arouet."

„Remettre Olympe dans son bien-être" bedeutete, dafs Voltaire sie den, freilich nicht einwandsfreien, Kreisen der Mutter und dieser selbst entziehen wollte. Es chokierte ihn, das junge Mädchen aus guter Familie und von gutem Charakter in solcher Umgebung zu sehen. Er ist Olympe gegenüber etwas wie ein väterlicher Beschützer, und diese verständige Note findet sich in allen Briefen wieder. Wohl sagt er im II. Brief:[2] „Oui, mon adorable maîtresse, je vous verrai ce soir, dussé-je porter ma tête sur un échafaud." Und im III. Brief[3] schreibt er: „Vous ne pouvez venir ici; il m'est impossible d'aller de jour chez vous: je sortirai par une fenêtre à minuit, si tu as quelque endroit

[1] Beuchot, *l. c.*, p. 9.
[2] *l. c.*, p. 11.
[3] *l. c.*, p. 12.

où je puisse te voir .... enfin si tu peux consentir à cette démarche sans courir de risque, je n'en courrai aucun."

Aber diese „leidenschaftlichen" Erklärungen und extremen Entschlüsse begleitet Voltaire in denselben Briefen mit Sätzen wie: „rappelez toute votre vertu, et toute votre présence d'esprit" ... notre amour est fondé sur la vertu." — Einem: „Je t'adore" folgt das „et je me réserve à t'exprimer toute ma tendresse en te voyant" [1] — auf dem Fufse.

Das Rendez-vous um Mitternacht wird verlangt, weil Voltaire ihr „des choses d'une conséquence extrême" zu sagen hat.[2] Und als Olympe, will anders sie Voltaire sehen, nichts übrig bleibt, als ihn in Männerkleidern in seinem Hotel zu besuchen, entschuldigt der wohlerzogene Voltaire sich für diese Zumutung: „A quelle cruelle extrémité sommes-nous réduits, ma chère? Est-ce à vous à me venir trouver? Voilà cependant l'unique moyen de nous voir." [3] — Und er bezeichnet später als „son plus grand malheur", „de hasarder ainsi la réputation" [4] des jungen Mädchens.

Aber im fünften Briefe macht er schon galante Verse über diesen Besuch: „Enfin je vous ai vu, charmant objet que j'aime." [5] Über Olympes Mutter drückt er sich sehr scharf und unfreundlich aus.[6] Madame Dunoyer, die später Voltaires Briefe an ihre Tochter veröffentlichte, da sie glaubte dabei ein gutes Buchhändlergeschaft zu machen, hat diese scharfen Worte wohl verdient. Es ist aber immerhin ein seltsames Kompliment an die Geliebte: „Que je vous sais bon gré, mon cher cœur, d'avoir pris le bon de votre mère, et d'en avoir laissé le mauvais." [7]

Kurz vor seiner Abreise schreibt er ihr noch: „Si on pouvait écrire en baisers, je vous enverrais une infinité par le courrier. Je baise, au lieu de vous, vos précieuses lettres, où je lis ma félicité. Adieu, mon cher cœur." [8]

Von der Reise aus heifst es: „Je n'ai point passé dans ma petite vie de plus doux moments que ceux où vous m'avez juré que vous répondiez à ma tendresse. .. Adieu, ma chère maîtresse, je vous estime trop pour ne pas vous aimer toujours."

[1] Beuchot, *l. c.*, p. 11.
[2] *l. c.*, p. 12.
[3] *l. c.*, p. 13.
[4] *l. c.*, p. 15.
[5] *l. c.*, p. 13.
[6] *l. c.*, p. 11. 12. 15.
[7] *l. c.*, p. 18.
[8] *l. c.*, p. 19.

Aus Paris schreibt er: „J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous remettre dans votre bien-être,“ [1] d. h. Voltaire hatte den Père Tournemine, seinen früheren Lehrer, und durch ihn den Bischof von Evreux für Olympes Rückkehr nach Frankreich und ihren Übertritt zur katholischen Kirche interessiert. — Der Gedanke, dafs sie doch in Holland bleiben könnte, erregt ihn sehr: „je vous promets bien sûrement que je me tuerai à la première nouvelle que j'en aurai.“ [2] —

Er schliefst diesen Brief und den folgenden mit zwei Stellen, die Voltaires „Jugendliebe“ äufserst treffend charakterisieren: „la tristesse, la crainte, l'amour m'agitent violemment; mais j'en reviens toujours à me rendre le secret témoignage que je n'ai rien fait contre l'honnête homme, et cela me sert beaucoup à me faire supporter mes chagrins. Je me suis fait un vrai devoir de vous aimer, je remplirai ce devoir toute ma vie.“ [3]

Und: „Vous savez bien, ma chère Olympe, que mon amour n'est point du genre de celui de la plupart des jeunes gens, qui ne cherchent en aimant qu'à contenter la débauche ou la vanité: regardez-moi comme un amant, mais regardez-moi aussi comme un ami véritable; ce mot renferme tout.“ [4]

Dieses Wort sagt allerdings alles über die „Liebe“ des jungen Voltaire.

Ihm hatte die Natur einen Verstand gegeben, und sein Leben, seine Erziehung hatten ihn noch ausgebildet, einen Verstand, so klar, so hell, so unbestechlich, dafs er in alle Beziehungen seines Daseins, auch in die Verhältnisse des Herzens hineinleuchtete. Damit war jedem Überschwange des Gefühls, jeder Vorherrschaft der dunklen Leidenschaften der Seele vorgebeugt. — Voltaire ist seiner Jugendliebe Olympe Dunoyer ein treuer Freund gewesen und später noch für sie eingetreten. [5]

Diese Haltung ist für ihn typisch. Wir finden sie der Marquise du Châtelet gegenüber wieder, welcher Freundschaft ihn mindestens so verband wie Liebe, und der er — der Lockungen Friedrichs des Grofsen ungeachtet und den tragischen letzten Ereignissen zum Trotz — ein treuer Freund blieb.

Nicht nur Olympe Dunoyer, sondern auch der Marquise gegenüber hat Voltaire „rien fait contre l'honnête homme“.

[1] Beuchot, *l. c.*, p. 23. [2] *l. c.*, p. 23.
[3] *l. c.*, p. 24. [4] *l. c.*, p. 26.
[5] Supplément *Siècle de Louis XIV.* Beuchot, t. XV, p. 127.

Treue Freundschaft ist der Kernpunkt von Voltaires Gemütsleben gewesen.

Condorcet in seiner „Vie de Voltaire" findet Voltaire in den Briefen an Olympe Dunoyer entweder „exagéré" oder „froid".[1]

Ich möchte dem Urteil nicht ganz beistimmen. Gewifs, es sind dieses nicht die überschwenglichen Liebesbriefe, die wir von einem 19jährigen Jüngling erwarten. Man vergleiche die Briefe an Olympe jedoch mit denen an Fyot de la Marche, und man wird sehen, wie ungemein viel einfacher, ungesuchter, schlichter sie sind als jene rhetorischen Episteln. Hier haben der schöne Stil und vor allem der Aufbau, die Komposition oftmals ihr Recht verloren. — Gewiss, der junge Voltaire liebt und schreibt nicht wie der junge Goethe. Dafür war letzterer auch ein Kind des Gefühls, ein Neuerer, ein Stürmer und Dränger, ersterer aber ein Kind des Verstandes und Erbe einer bis ins Kleinste ausgefeilten, hohen, alten Kultur.

Über Voltaires Beziehungen zu älteren Kollegen in Apoll oder bedeutenden Schriftstellern der Zeit geben zwei Briefe an den abbé Chaulieu und je ein Brief an Fontenelle und J. B. Rousseau Aufschlufs. Die ersten beiden sind von 1716, die letzteren von 1721, 1722.

Dem abbé Chaulieu, diesem anmutigen Anakreontiker der Tempelrunde, schreibt er: „Monsieur,[2] vous avez beau vous défendre d'être mon maître, vous le serez, quoi que vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils: d'ailleurs les maîtres ont toujours aimé leurs disciples, et ce n'est pas là une des moindres raisons qui m'engagent à être le vôtre ... Je me souviens bien des critiques que Mr. le grand prieur et vous me fîtes dans un certain souper ... ce souper-là fit beaucoup de bien à ma tragédie."

Von Sully aus schickt er ihm leichte Verse, die beweisen, dafs der „disciple" den „maître" in diesem tändelnden Genre längst erreicht hat.

Fontenelle erhält einen zierlichen und schmeichelhaften Brief[3] über seine *„Pluralité des Mondes"*, obgleich die Damen in Villars sich jetzt nur noch für die Gestirne interessieren, die

[1] Beuchot, t. I, p. 194.
[2] Beuchot, *l. c.*, p. 30.
[3] *l. c.*, p. 56.

anwesenden Männer sie aber „plus volontiers bergères que philosophes“ gesehen hätten.

Dem Lob gibt er dann folgende Form: „C'est à vous que nous nous adressons, Monsieur, comme à notre maître. Vous savez rendre aimables les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles, et la nature devait à la France et à l'Europe un homme comme vous pour corriger les savants, et pour donner aux ignorants le goût des sciences.“

Ohne es zu ahnen, hat Voltaire in diesen Zeilen ein Urteil gefällt, das in noch viel höherem Mafse auf ihn selbst als auf Fontenelle pafst. In weit höherem Mafse als Fontenelle hat Voltaire die Forschungen der Fachgelehrten, z. B. eines Newton, popularisiert, dem grofsen Publikum an der (von ihm geschaffenen) Kulturgeschichte im modernen Sinne Geschmack eingeflöfst (ich erinnere nur an *„le Siècle de Louis XIV“*) und endlich die Fachwissenschaft der Exegeten und Dogmatiker, der Historiker und der Naturwissenschaftler in seinen Aufklärungsschriften, dem *Dictionnaire Philosophique*, den zahllosen Pamphleten zum Allgemeingut gemacht.

Doch, wie gesagt, Voltaire hat 1721 kein Vorgefühl davon, dafs auf diesem Gebiet seine wirklich unvergänglichen Taten, sein unsterblicher Ruhm liegen sollen.

Er ist damals ganz Poet, ein Poet im Sinne seiner Zeit, dem Dichtung „gereimter Verstand“ in wohlgeschliffen geistreicher Form war.

Dafs er diese „Poesie“ in den Dienst der Aufklärung stellen würde, war ihm beschlossene Sache, Beweis sein *„Œdipe“* und seine *„Henriade“*. Über letztere berichtet er an J. B. Rousseau.

Vor kaum neun Jahren war Voltaire bei der Preisverteilung bewundernd vor dem grofsen Mann gestanden. Im Januar 1722 schreibt er ihm, zwar sehr höflich und schmeichelhaft, jedoch als ein Mitstrebender, der schon von sich reden gemacht und Erfolge zu verzeichnen hat:

„.... Mon estime pour vous, et le besoin que j'ai des conseils d'un homme, seul capable d'en donner de bons en poésie, m'ont déterminé à vous envoyer un plan que je viens de faire à la hâte de mon ouvrage: vous y trouverez, je crois, les règles du poème épique observées.“ [1]

[1] Beuchot, *l. c.*, p. 60.

Letzterer Passus ist absolut charakteristisch für Voltaire als „Dichter". Er ist nicht umsonst durch die Schule zweier Silbenstecher wie Malherbe und Boileau gegangen. Er hat seine Ars poetica wohl studiert, ist im Besitze einer völlig ausgebildeten Sprache, schreibt einen glatten, behenden Stil, hat Gedanken, besitzt Lebensweisheit und Manieren — damit kann ein höfischer Poet es wagen.

Von irgend welcher Unsicherheit in Betreff seiner Mission findet sich in des jungen Voltaire Korrespondenz keine Spur.

Seine materielle Lage, wir wissen es aus seiner Biographie, war keineswegs eine sichere, die Beziehungen zu seinem Vater waren bis zum Erfolg des *Œdipe* die denkbar schlechtesten, er lebte, wie der Vogel auf dem Zweig, bald hier, bald dort zu Gast, stets vom väterlichen Zorn, einem Exil, einer Gefangenschaft, einer Verschickung bedroht. — Seine Briefe aber verraten nichts von dieser äufseren Unsicherheit. Und sie verraten ebensowenig inneres Schwanken, noch Zweifel am eigenen Können, noch Bangen um den endlichen Erfolg.

Der junge Voltaire war, wie wir bereits konstatiert, mit 27 Jahren schon ganz fertig. Er fühlte sich im sicheren Besitze einer sein ganzes Sein beherrschenden Idee: Aufklärung, religiöse Duldung; einer unerschöpflichen Verve, die sich aus den Absurditäten, die er bekämpfte, stets erneuerte; eines tiefen, tatkräftigen Mitleids für die Opfer des Fanatismus und, last not least, einer literarischen Formgewandtheit, eines Schatzes an Geist, die ihn zu einem gewaltigen Athleten in der geistigen Arena machten.

Auf dem französischen Parnafs, mit seinen geregelten Verhältnissen, seiner Hierarchie, seiner sauberen Einteilung in Klassen, Stufen, Ränge, war der Platz für ein solches Talent von vorneherein markiert. Das Publikum, literarisch hochgebildet, war auch sofort im Stande, diesen Aufstrebenden zu würdigen und richtig einzuschätzen. Hof, Adel, Akademie waren sein Nährboden und sein Ziel, und Preisbewerbungen gaben ihm die erste Gelegenheit, von sich reden zu machen.

Voltaire, der nach Regeln dichtete, kam auch in geregelte literarische Verhältnisse. Sein Weg lag, durch viele erlauchte Vorbilder bezeichnet, klar vor ihm, und auch verschwiegenen Zweifel an sich, seiner Mission, seinem Erfolg dürfte er (ausgedrückt hat er ihn nicht, er hätte ihn ja aber empfinden können) in nennenswerter Weise nicht gekannt haben.

Die Briefe an Persönlichkeiten des Adels, an seine Gönner und Freunde zeigen Voltaire als den vollendeten Weltmann. Sie geben das Bild des abgeschliffenen, tändelnden, schwatzenden Jünglings, der sich bemühte, trotz geringer pekuniärer Mittel, munter im Strom der damaligen jeunesse dorée mitzuplätschern.

Dieser Voltaire ist sehr bekannt, er hat sich nie verändert, und er hält, was er in den Briefen an Fyot de la Marche versprach. Ich habe letztere eingehend analysiert und brauche mich bei den übrigen um so weniger aufzuhalten, als sich ein Gegenstück dazu bei Goethe nicht findet.

Einblick in Voltaires politisch-diplomatische Ambitionen, freilich sehr untergeordneter Art, gibt der Brief an den Kardinal Dubois, den Spion Salomon Levi betreffend.

Diese Seite von Voltaires Tätigkeit ist dem jungen Goethe völlig fremd. Das Genie der Intrigue, das Voltaire, schon als junger Mann, gern in den Adelssalons, den Theaterkulissen und den Kreisen der Pariser Unterwelt entfaltete, bildete keinen Teil von Goethes Natur.

Frühreif und weltklug, gewandt und höfisch, überaus verständig und verstandesklar, mafsvoll und selbstbeherrscht, ohne Überschwang des Gefühls, aber zuverlässig und aufopfernd in der Freundschaft tritt uns der junge Voltaire entgegen.

Er ist so fertig, innerlich so abgeklärt und erfahren, äufserlich so sicher und bewufst, dafs man sich allen Ernstes fragt, ob er wohl wirklich einmal „jung", d. h. töricht und formlos gewesen?

Dieses frühreife, durch und durch rationelle, auf praktische Wirksamkeit, praktische Resultate hindrängende Genie, das sich mit Grazie zwischen den starren Notenlinien der französischen Parnafsmusik zurechtfindet, ist der bewufste Erbe der ältesten, feinsten Kultur Europens.

Er hat so gut wie gar nichts Dunkles, Unbewufstes.

An ihm haftet fast nichts mehr von Primitivem.

Die Liebe wird bei ihm ganz natürlich zur Freundschaft, und die Freundschaft zur praktischen Dienstbarkeit oder zum höfischen Getändel.

Elementar ist er nur in zwei Punkten geblieben, die seine Jugendbriefe freilich nur ahnen lassen: in seiner Eitelkeit und — in seinem geistigen Zorn. Aus diesen beiden Kratern sprühen dann die heifsen Flammen dieser sonst so selbstbeherrschten Natur.

Dank seines durchdringenden, unbestechlichen Verstandes aber ist er ein Born des Lichtes gewesen. Klar, absolut klar und formvollendet tritt er auf den Plan.

Das läfst ihn oftmals kühl erscheinen, da, wo andere, weniger höfisch und gesellschaftlich gedrillte Nationen, einen spontanen Schrei des Herzens erwarten.

Den jungen Voltaire umfangen die Etikette seiner hochzivilisierten Zeit und die Regeln einer ausgeklügelten Literatur.

Fein, glatt, zierlich steht er vor uns, mit der gewaltigen Stirn, den durchdringenden Augen, den schmalen spöttischen Lippen, ein in sich fertiges Produkt höchster Kultur, Lucifer — Lichtbringer.

„Wie anders wirkt dies Zeichen auf mich ein", darf man in Bezug auf die Briefe des jungen Goethe im Vergleich zu denen Voltaires sagen.

Zwar die ersten zwei Briefe, die der Fünfzehnjährige an Ludwig Ysenburg von Buri,[1] einen Siebzehnjährigen, richtet, sind in ihrem langatmigen, gedrechselten Stil das deutsche Gegenstück zu Voltaires rhetorischen Episteln an Fyot de la Marche, wohlverstanden, das deutsche Gegenstück, d. h. schwerfälliger in der Form und gemütvoller im Inhalt.

Buri hatte einen „jugendlichen Tugendbund" gegründet und Goethe suchte seine Aufnahme in diese „Arkadische Gesellschaft Philandria" nach. — Voltaire hingegen war mit zwölf Jahren schon in der Société du Temple vorgestellt, deren Ähnlichkeit mit einem Tugendbund doch nicht gerade zu ihren charakteristischen Merkmalen gehört.

Der junge Goethe beginnt sein erstes Schreiben in schöner, altfränkischer Höflichkeit:

„Wohlgebohrner,[2]
Insbesonders Hochzuverehrender Herr,

Ew. Wohlgebohren werden Sich wundern, wenn ein Unbekannter sich unterstehet, bey Ihnen eine Bitte vorzubringen ... Sie sehen aus meiner Vorrede, dafs ich zur Zeit um nichts als ihre Bekanntschaft anhalte, bifs Sie erfahren, ob ich werth bin, ihr Freund zu seyn, und in ihre Gesellschaft einzugehen."

[1] *Goethe-Briefe*, p. 1—6.

[2] Ich habe die orthographische Eigenheit durchweg respektiert.

Er schildert dann seine Fehler (ein Novize mufs ja das Bekenntnis seiner Mängel ablegen): „Einer meiner haupt Mängel ist, dafs ich etwas heftig bin. Sie kennen ja die colerische Temperamente, hingegen vergifst niemand leichter Beleidigungen als ich. Ferner bin ich sehr an das Befehlen gewohnt, doch wo ich nichts zu sagen habe, kann ich es bleiben lassen."

Die Unterschrift lautet: „Meines Wohlgebohrnen und Insonders Hochzuverehrenden Herrn aufrichtigst ergebener Diener Joh. Wolfgang Goethe."

Das ist bei aller zeremoniellen Formelhaftigkeit — einem Ballast, den Voltaires Stil bei aller Verbindlichkeit nie mitschleppt — herzlich naiv.

Dies rührende Gemisch von altfränkischer Höflichkeit und Naivetät findet sich auch in dem zweiten Brief: „Mein Herr. Ich will alle meine Entzückungen und alle meine Freuden versparen, bifs ich die Ehre habe Ihnen zu sehen, denn meine Feder ist sie nicht vermögend auszudrücken."

In diesem Briefe gibt er sich jedoch schon viel freier. Der Absatz,[1] der beginnt: „Wir haben viele Dumm-Köpfe in unsrer Stadt" und schliefst „dafs Sie statt eines Gelehrten, Ihre Gesellschafft mit einem Rinds-Kopf vermehrt haben", ist recht das Werk eines Fünfzehnjährigen.

Die seit 1765 folgenden Briefe kann man durch das Wort charakterisieren: „Ich bin des trocknen Tons nun satt." — Der Jüngling emanzipiert sich von den steifen Formen des damaligen deutschen Briefstils, er schreibt, wie er spricht, und er spricht, wie ihm der Schnabel gewachsen ist. Seine Briefe sind sozusagen ein Tagebuch, sind Confessions d'un enfant du siècle, aber des 18. Jahrhunderts und in Deutschland. Goethe schüttet darin sein ganzes Herz aus, spiegelt sein ganzes Seelenleben, sein warmes Gemüt, sein leicht erregbares Gefühl, seine leidenschaftlichen Extreme in Freundschaft und Liebe, seine tiefen, bitterschmerzlichen Zweifel an sich selbst, sein Ringen um den Genius, und das alles in bunter, genialer Unordnung, ganz heifs von Leben. Realistisch mit durchdringendem Blick für die Wirklichkeit und doch kindlich naiv, oftmals inkorrekt in Satzbau, Grammatik und Rechtschreibung, mit einem durchschlagenden,

[1] *Goethe-Briefe*, p. 6.

jungenhaften Humor, aber schöpferisch tief und menschlich ergreifend, so tritt er vor uns hin.

In diesen Jugendbriefen ist Goethe das strikte Gegenteil des jungen Voltaire, der letztere so höfisch selbstbeherrscht, so sicher seines Ziels, ersterer so leicht verletzlich, leidenschaftlich, ahnungsvoll im Dunkel seines hohen Schicksals irrend.

Ob er nun an die Schwester, an Freunde, an Jugendgeliebte, an geistige Führer schreibt, er ist stets der Gleiche; deshalb, und weil der junge Goethe uns sowohl bekannter als auch national vertrauter, mehr wesensgleich ist, bedarf es auch weniger zahlreicher Belege, um ihn zu charakterisieren.

An Cornelie-Goethe schreibt er am 12. Oktober 1765:[1]

„Liebes Schwestergen,

Es wäre unbillig, wenn ich nicht auch an dich denken wollte, id est es wäre die gröfste Ungerechtigkeit, die jemals ein Student, seit der Zeit da Adams Kinder auf Universität gehen, begangen hätte; wenn ich an dich zu schreiben unterliefse." —

In dem gleichen Briefe: „Küsse Schmitelgen und Runckelgen[2] von meinetwegen, die lieben Kinder! .... Denk' eine Geschichte vom Henker! Ha, ha, ha, lache! Hr. Claus hat mir einen Brief an einen hiesigen Kaufmann mitgegeben! Ich ging hin, es bestellen. Ich fand den Mann und sein ganzes Haus ganz sittsam, schwarz und weifs, die Weibsleute mit Stirnläppgen! so seitwärts schielerisch. Ach, Schwestergen, ich hätte bersten mögen. Einige Worte in sanfter und demütiger Stille gesprochen, fertichten mich ab. Ich ging zum Tempel hinaus. Leb wohl.

Goethe."

An dieselbe:

„Mädgen,[3]

Ich habe eben jetzt Lust mich mit dir zu unterreden; und eben diese Lust bewegt mich an dich zu schreiben. Sey stolz darauf Schwester, dafs ich dir ein Stück der Zeit schenke, die ich so nothwendig brauche. Neige dich für diese Ehre die ich dir anthue, tief, noch tiefer, ich sehe gern wenn du artig bist, noch ein wenig! Genug! gehorsamer Diener. Lachst du etwann

[1] *Goethe-Briefe*, p. 9.

[2] Seine Jugendfreundinnen Schmiedel und Runckel. *l. c.*, p. 10.

[3] *l. c.*, p. 19 ff.

Närrgen, dafs ich in einem so hohen Tone spreche. Lache nur. Wir Gelehrten, achten — was, meinst du etwa 10 rh. nicht? Nein wir gelehrten achten euch andern Mädgen so — so wie Monaden." —

Wenn er, wie S. 22, 23, Corneliens Brief „kritisiert", so geschieht das nicht, um ihr Komplimente zu machen, sondern er korrigiert gründlich wie ein Schulmeister: „Abzwecken ist kein Briefwort. ... verlauten will ist curial. ... subsistiren ist nicht deutsch etc."

Die eingestreuten Verse des Sechzehnjährigen:

> Ich schreibe jetzt von meinem Belsazar.
> Fast ist der letzte Aufzug auch so weit
> Als wie die andern sind. Doch wifs du was etc.[1]

sind recht hölzern. Der gleichaltrige, ja der jüngere Voltaire machte viel bessere. Man lese nur sein Jugendgedicht: Adieu, ma pauvre tabatière.

Aber die Verse sind auch nicht das Charakteristische an dem jungen Goethe. Was ihn so hervorragend liebenswürdig, so „bezaubernd" machte, war sein Herz. Was ihn kennzeichnet, sind Sätze wie: „Ich habe euch gar zu lieb, siehe ich schreibe bey Nacht für euch."[2]

Was ihn kennzeichnet sind die leidenschaftlichen Ausdrücke der Freundschaft, die er an seine Freunde und Freundinnen richtet.

Am bezeichnendsten sind wohl in diesem Sinne Goethes Briefe an Auguste von Stolberg:

„Meine Teure[3] — ich will Ihnen keinen Nahmen geben, denn was sind die Nahmen Freundinn, Schwester, Geliebte, Braut, Gattin, oder ein Wort das einen Complex von all denen Nahmen begriffe, gegen das unmittelbare Gefühl, zu dem — ich kann nicht weiter schreiben ... Adieu, halten Sie einen armen Jungen am Herzen."

Und wieder: „Jetzt gute Nacht und weg mit dem Fieber! — doch wenn du leidest, schreib' mir, ich will alles teilen —

---

[1] *Goethe-Briefe*, p. 24. Cf. die französischen Verse p. 35. Sie sind, formal, weit besser.

[2] *l. c.*, p. 27. Er gibt Cornelien und ihren Freundinnen Rat für ihre Lektüre.

[3] *l. c.*, p. 249 ff. 26. 1. 1775.

o dann lafs mich auch nicht stecken, edle Seele zur Zeit der Trübsaal, die kommen könnte, wo ich dich flöhe und alle Lieben! Verfolge mich mit deinen Briefen dann, und rette mich vor mir selbst. ... Liebe! liebe! und so leb' wohl." [1] —

An dieselbe: „Beste teilnehmende Seele." [2]

Und am 3. August 1775, wiederum an Auguste Stolberg: [3] „Ich habe mich so oft nach Norden gewandt. Nachts auf der Terrasse am Mayn, ich seh' hinüber und denk an dich! So weit, so weit! ... Hundertmal wechselt's mit mir der Tag! ... Unseliges Schicksal, das mir keinen Mittelzustand erlauben will!"

Am 14. September desselben Jahres: [4] „Bey Gott, was hier vorgeht ist unaussprechlich fein und schnell und nur dir vernehmbar." —

Am 8. Oktober: „Mein Herz [5] ist übel dran. Es ist auch Herbstwetter drinn, nicht warm, nicht kalt."

Gar viel ähnliche Stellen, die ergreifenden Zeichen dessen, was Goethe seine „Verworrenheit" nennt, finden sich in den Freundschaftsbriefen an Johanna Fahlmer, Sophie La Roche, Behrisch u. a.

Die warmen, feinen, tiefen und zugleich freien Beziehungen zwischen einem genialen Jüngling und jungen Mädchen oder jungen Frauen seiner Gesellschaft sind eine germanisch protestantische Eigenheit, die in romanischen Ländern äufserst selten, falls nicht ganz unbekannt ist.

Sie beruhen bei den Beteiligten und ihrem Milieu auf einer reineren, naiveren Auffassung der Beziehungen der Geschlechter, einer Naivetät, die in Frankreich nicht Nationalauffassung ist, und in deren Abwesenheit dann die Konvention, die ausgebildete Etikette herbeigerufen werden mufs, um die nötigen Distanzen äufserlich aufrecht zu erhalten.

Der junge Voltaire schreibt seiner Jugendgeliebten wie einer Freundin; der junge Goethe schreibt seinen Jugendfreundinnen wie Geliebten.

Das individuelle Temperament beider hat dazu natürlich den Grundton gegeben, aber die nationale Moral und das spezifisch

[1] *Goethe-Briefe*, p. 261.
[2] *l. c.*, p. 269.
[3] *l. c.*, p. 270 ff.
[4] *l. c.*, p. 279.
[5] *l. c.*, p. 289.

französische oder deutsche Milieu sind nicht ohne Einfluss geblieben.

Wer so leidenschaftlich sein Herz an die Freunde ausschüttet, der wird auch andere Liebesbriefe schreiben als die, welche Voltaire an Olympe Dunoyer richtete.

Dafs der junge Goethe ein leicht entzündliches Herz hatte, erzählt er schon, 1764, Cornelien. — Er spricht ihr von seinen Leipziger Bekannten und sagt: „N'est-ce pas, ma sœur, je suis asses drole, j'aime toutes ces filles-là.“ [1] Und er fügt als Erklärung hinzu: [2] „Qui pourroit s'en défendre, si elles sont bonnes: car pour la beauté, elle ne me touche pas; et vraiment toutes mes connaissances sont plus bonnes que belles.“

Seiner — wie er wufste aussichtslosen — Leidenschaft [3] für Käthchen Schönkopf, gibt er Behrisch gegenüber Ausdruck: „Noch so eine Nacht wie diese, Behrisch, und ich komme für alle meine Sünden nicht in die Hölle ... erst konnte ich nicht schlafen, wälzte mich im Bette, sprang auf, rafste. etc.“ [4]

Gegen Behrisch klagt er auch: [5] „Nun, oh Behrisch, verlange nicht, dafs ich es mit kaltem Blute erzähle. Gott! — diesen Abend schicke ich hinunter, um mir etwas holen zu lassen. Meine Magd kommt und bringt mir die Nachricht, dafs Sie mit Ihrer Mutter in der Comödie sey. Eben hatte das Fieber mich mit seinem Froste geschüttelt, und bey dieser Nachricht wird mein ganzes Blut zu Feuer! Ha, in der Comödie! Zu der Zeit, da sie weifs, dafs ihr Geliebter krank ist. Gott! Das war arg.“

Am nächsten Tage ist freilich alles wieder gut, und Goethe schreibt, sich selbst beurteilend: [6] „Dieses heftige Begehren, und dieses heftige Verabscheuen, dieses Rasen und diese Wollust werden dir den Jüngling kenntlich machen, und du wirst ihn bedauern.“

Dann der Abschiedsschrei: „Höre, Behrisch, ich kann, ich will das Mädgen nie verlassen, und doch mufs ich fort, will ich fort. Aber sie soll nicht unglücklich sein.“ [7]

„Oh, dafs du hier wärest, dafs du mich trösten, dafs du mich lieben könntest.“ [8]

[1] *Goethe-Briefe*, p. 45. [2] *l. c.*, p. 45.
[3] *l. c.*, p. 38 der Brief an Moors.
[4] *l. c.*, p. 59. [5] *l. c.*, p. 85.
[6] *l. c.*, p. 89. [7] *l. c.*, p. 100.
[8] *l. c.*, p. 102.

An Käthchen Schönkopf selbst klagt er, von Frankfurt aus: „Es ist das gewöhnliche Schicksal der Verstorbenen, das Ueberbliebene und Nachkommende auf ihrem Grabe tanzen.“ [1]

„Vielleicht habt ihr Bälle und Fassnachts Schmäufse, zu der Zeit, da ich im Elend sitze.“ [2]

Und als Käthchen Schönkopf verlobt ist und ihm die Neuigkeit mitgeteilt hat, schreibt er mit einer germanischen Bärenhaftigkeit, die Voltaire sich nie gestattet hätte: „Ich wollte, Sie wären kopulirt und Gott weifs, was noch mehr. Aber im Grunde schierts mich doch, das können Sie sich vorstellen.“ [3]

Das Wetzlarer Idyll, die Beziehungen Goethes zu Lotten und Kestnern, sind so bekannt, und zu gleicher Zeit sind sie etwas so ganz Apartes, Feines, ich möchte sagen Heiliges, dafs man ihnen durch kommentierende Worte fast schon zu nahe tritt.

Ich werde daher nur die charakteristischen Stellen einfach zitieren. Goethe, dieser aufsergewöhnliche Mensch, hat sich zumeist in ganz aufsergewöhnlichen, leidenschaftlich erregten, oft schmerzhaft entsagenden Seelenzuständen befunden. — Sein Ehrentitel ist, dafs er — in weit gröfseren Versuchungen und weit drohenderen Gefahren — (wie Voltaire sich ausdrückt:) „n'a rien fait contre l'honnête homme.“

Goethes Briefe von 1772, 1773 zeigen das Sehnen nach der Geliebten, das ihn durch Jahre, auch als Lotte schon Kestners Frau war, nicht verliefs, und dem er einen ebenso tief empfundenen wie spontanen und absolut naiven Ausdruck gibt. — Ein Analogon hierzu dürfte kein romanisches Volk aufzuweisen haben. — Romanische Seelen sind in diesen Regionen nicht heimisch.

„Er ist fort Kestner, wenn Sie diesen Zettel kriegen, er ist fort. Geben Sie Lottchen innliegenden Zettel.“ [4]

„Ich binn nun allein, und darf weinen, ich lasse euch glücklich, und gehe nicht aus euren Herzen.“ [5]

„Gott segne euch lieber Kestner und sagt Lotten, dafs ich manchmal mir einbilde ich könne sie vergessen, dafs mir dann aber ein Recidiv über den Hals kommt und es schlimmer mit mir wird als jemals.“ [6]

[1] *Goethe-Briefe*, p. 109.
[2] *l. c.*, p. 121.
[3] *l. c.*, p. 145.
[4] *l. c.*, p. 168.
[5] *l. c.*, p. 169.
[6] *l. c.*, p. 170.

Am 6. Dezember: „Ich binn noch immer in Darmstadt und — wie ich immer bin. Gott segne euch und alle Liebe und allen guten Willen auf Erden. Es hat mir viel Wohl durch meine Glieder gegossen der Aufenthalt hier, doch wird's im Ganzen nicht besser werden. Fiat voluntas. Wie wohl es euch ist, und nicht erschieserlich, gleich wie es Niemanden seyn kann der auf den drei steinernen Treppen zum Hause des Herrn Amtmann Buff — gehet, hab' ich aus eurem Briefe ersehen.“ [1]

„Denn wir sind arme, sinnliche Menschen, ich möchte gern wieder was für sie, was von ihr in Händen haben, ein sinnliches Zeichen wodurch die geistliche unsichtbare Gnadengüter pp. wie's in Cathechismus klingt.“ [2]

„Christtag früh. Es ist noch Nacht, lieber Kestner, ich binn aufgestanden, um bey Lichte Morgens wieder zu schreiben. ... Ich hab diese Zeit des Jahrs gar lieb, die Lieder die man singt; und die Kälte, die eingefallen ist, macht mich vollends vergnügt.“ [3]

Zu Lottens Hochzeit: [4] „Möge mein Andenken immerso bei Ihnen sein wie dieser Ring in Ihrer Glückseligkeit. Liebe Lotte, nach viel Zeit wollen wir uns wiedersehen, Sie den Ring am Finger und mich noch immer, für Sie ... Da weis ich keinen Nahmen, keinen Beynahmen. Sie kennen mich ja.“ —

Und als er seine „alte Wetzlarer Strumpfwaschern, die Schwäzzern“, die auch Lottens Kindsfrau gewesen, in Frankfurt wiedersieht, schreibt er: „Wenn Beine der Heiligen, und leblose lappen die der Heiligen Leib berührten, Anbetung und bewahrung und Sorge verdienen, warum nicht das Menschengeschöpf, das dich berührte, dich als Kind auf dem Arm trug, dich an der Hand führte, das Geschöpf, das du vielleicht um manches gebeten hast? — Du Lotte gebeten. Und das Geschöpf sollte von mir bitten! Engel vom Himmel.“ [5]

Als Kestners mit dem Erscheinen des Werther nicht einverstanden sind, wie rührend bittet er da um Verzeihung für sein Meisterwerk: „Es ist gethan, es ist ausgegeben, verzeiht mir, wenn ihr könnt. ... Haltet, ich bitte euch, haltet Stand.“ [6]

---

[1] *Goethe-Briefe,* p. 147.
[2] *l. c.,* p. 178.
[3] *l. c.,* p. 180.
[4] *l. c.,* p. 188f.
[5] *l. c.,* p. 235.
[6] *l. c.,* p. 240.

Es bleibt noch ein Wort über das geistige Leben des jungen Goethe zu sagen.

Philipp Stein schreibt in seiner Vorrede:[1] „Man sieht nur allzuoft in Goethe den Olympier, nicht den Menschen, der das Wort gesprochen:

Auch ich bin ein Mensch gewesen,
Und das heifst ein Kämpfer sein."

Die vorstehenden Zitate haben von den inneren Kämpfen des angeblichen „Olympiers" wohl schon einen deutlichen Begriff gegeben. Nicht nur auf seelischem Gebiet aber mufste er sich durchringen, auch auf geistigem fehlte ihm Voltaires zielbewufste Sicherheit.

Statt durch seine Erziehung und Bildung, durch sein Milieu und die ihn umgebenden Institutionen in einer seinen Anlagen völlig entsprechenden Richtung entwickelt, gegängelt, gedrängt und geschoben zu werden, steht Goethe in leidenschaftlichem Widerspruch zu seiner Zeit und Umgebung, ihrer offiziellen Dichtung, Wissenschaft und gelehrten Pedanterie. Statt in einer ausgebildeten literarischen Hierarchie, in der Schätzung eines geschmackssicheren Publikums seinen festen gebührenden Platz zu finden, mufste er Literatur, Geschmack, Form, Publikum erst selbst bilden.

Ich setze einige in dieser Hinsicht charakteristische Briefstellen her.

„Man lasse mich doch gehen, habe ich Genie; so werde ich Poete werden, und wenn kein Mensch mich verbessert, habe ich keins; so helfen alle Criticken nichts."[2]

„Die guten Studia, die ich studire machen mich manchmal dumm. Die Pandekten haben mein Gedächtnifs dieses halbe Jahr her geplagt, und ich habe nichts sonderlich behalten ... ich lasse mich hängen, ich weifs nichts."[3]

„Wie gewifs, wie leuchtend wahr, ist mir der seltsame, fast unbegreifliche Satz geworden, dafs die Werckstatt des grofsen Künstlers mehr den reimenden Philosophen, den reimenden Dichter entwickelt als der Hörsaal des Weltweisen und des Kritickers. Lehre thut viel, Aufmunterung alles."[4]

[1] *Goethe-Briefe*, p. V.
[2] *l. c.*, p. 48.
[3] *l. c.*, p. 117.
[4] *l. c.*, p. 69.

„Ein grofser Gelehrter ist selten ein grofser Philosoph, und wer mit Mühe viel Bücher durchblättert hat, verachtet das leichte einfältige Buch der Natur, und es ist doch nichts wahr als was einfältig ist.“ [1]

An Herder, dem er Volkslieder sendet: „Ich habe sie bisher als einen Schatz an meinem Herzen getragen. ... Sie waren Ihnen bestimmt, Ihnen allein bestimmt, so dafs ich meinen besten Gesellen keine Abschrift aufs dringendste Bitten erlaubt habe.“ [2]

Wieder an Herder über den Entwurf des Gœtz: „Auch unternehm' ich keine Veränderung, bis ich Ihre Stimme höre, denn ich weifs doch, dafs alsdann radikale Wiedergeburt geschehen mufs, wenn es zum Leben eingehn soll.“ [3]

Über Herders „*Älteste Urkunde des Menschengeschlechts*“: „Er ist in die Tiefen seiner Empfindung hinabgestiegen, hat drinne all die hohe heilige Kraft der simplen Natur aufgewühlt und führt sie nun in dämmerndem, wetterleuchtendem hier und da morgenfreundlich lächelndem, Orphischem Gesang von Aufgang herauf über die weite Welt.“ [4]

Über sein eigenes Schaffen: „Was doch alles Schreibens Anfang und Ende ist die Reproduction der Welt um mich, durch die inure Welt, die alles packt, verbindet, neuschafft, knetet und in eigner Form, Manier, wieder hinstellt, das bleibt ewig Geheimnifs Gott sey danck.“ [5]

In den Versen an Merck:

„Ich zittre nur, ich stottre nur
Ich kann es doch nicht lassen
Ich fühl ich kenne dich Natur
Und so mufs ich dich fassen.“ [6]

An Sophie La Roche: „Täglich streb' ich und arbeit' ich besser zu werden, hab auch Gott sey Danck wieder Relais Pferde für meine weitere Route getroffen.“ [7]

Und am gleichen Tage erwähnt er Jacobi gegenüber „das wohin all meine Seele strebt“. Was das aber war, er hätte es nicht deutlich sagen können, er fühlte nur den dunklen Zug seines Schicksals.

[1] *Goethe-Briefe*, p. 132.
[2] *l. c.*, p. 156.
[3] *l. c.*, p. 161.
[4] *l. c.*, p. 226. 27.
[5] *l. c.*, p. 233.
[6] *l. c.*, p. 245.
[7] *l. c.*, p. 259.

Und 1774 ruft der „Olympier“ noch: „Was wird aus mir werden. Oh, ihr gemachten Leute, wieviel besser seyd ihr dran.“

Es ist auch noch zu betonen, dafs in Goethes Briefen die Natur eine grofse Rolle spielt, bei dem jungen Voltaire erscheint sie fast gar nicht, oder höchstens als Staffage, wenn die modische und höfische Gesellschaft etwa in Vaux-Villars Astronomie treibt. — Goethe hingegen hat mit der Natur gelebt, ihm war sie Freundin und Mutter, an ihr hat er sich aufgerichtet, sich in ihr beruhigt. Wir kennen diesen engen Zusammenhang Goethes mit der Natur aus seinen Briefen, seinen Gedichten, seinen Werken, besonders Werther, und das überhebt mich der Zitate, wären sie doch aufserdem so zahlreich, dafs die Wahl schwer fallen müfste.

Auch diese innige Neigung zur Natur, dieses sympathische Mitleben mit ihr ist ein charakteristisch germanischer Zug. Wir Germanen, als die Primitiveren, stehen auch der Natur näher als gerade der Franzose, der seine nationale Kultur auf den Trümmern einer anderen alten Kultur errichtet hat, und dem durch diese Zwischenschiebung der ursprüngliche Zusammenhang mit den dunklen Kräften und ursprünglichen Mächten der Natur durchschnittlich verloren gegangen.

Es ist kein Zufall, dafs die Belebung des Naturgefühls in Frankreich nicht von Voltaire, sondern von Rousseau ausging, der von Natur ein Schweizer war. Genf aber ist, allein schon durch seinen protestantischen Charakter, niemals ein rein französisches Milieu gewesen.

Wir haben Goethe nun in seiner jungen Leidenschaft, seiner Einfalt und Tiefe, seiner Ursprünglichkeit und Naivetät, seiner Genialität und Kindlichkeit, seinem Suchen, Ahnen und Sehnen wohl ausreichend charakterisiert. In all diesen Eigenschaften ist er das gerade Gegenteil des jungen Voltaire.

Er ist der „Verworrene“, jener der Klare, er der Suchende, jener der Zielbewufste, er der „Dumpfe“, jener der Scharfe, er der genial Formlose, jener der höfisch Abgeschliffene und genial Geistreiche.

Den einen umhegte ein deutsches Familienleben, ein protestantisches Land, eine germanische Sitte, und der Zug seines Wesens wie seiner Zeit war zur Natur gerichtet. — Die Zivilisation seines Volkes war primitiver, einfältiger, schlichter, unfertiger als die, welche Voltaire umgab und in höfischer Etikette,

weltmännischer Form, Galanterie, Salongetändel, Anakreontik, Alexandrinern auch einengte.

Der junge Goethe ist eine herrliche Verkörperung deutschen Gemüts, dieses undefinirbaren Etwas, für das die französische Sprache keinen Ausdruck hat.

Der junge Voltaire ist eine bewundernswerte Verkörperung französischen Verstandes, Mafses und weltmännischen Könnens.

Goethe macht warm, Voltaire hell. — Goethe ist weit tiefer als Voltaire, Voltaire unvergleichlich klarer als Goethe. — Der eine schuf sein Licht, der andere reflektierte das seine vornehmlich. — Der eine ist von Grund auf Natur, der andere Kultur.

Gewaltig aber stehen sie beide da, der eine mit einer deutschen Eigenart, so warm, schlicht und herzlich, der andere typisch französisch in seiner unerschöpflichen Verve und krystallklaren Polemik.

Zwei „Gröfste" der Menschheit, Voltaire „Genie" und Goethe „Genius". —

Paris. K. Schirmacher.

Über die Bedeutung der Sprachgeographie

mit besonderer Berücksichtigung französischer Mundarten.[1]

Sollte dem Sprachforscher die Frage vorgelegt werden, was denn eigentlich die Sprachwissenschaft mit der Geographie zu tun habe, so könnte er damit aufwarten, dafs gegenwärtig in fünf Ländern Europas nationale Sammelwerke im grofsen Stil in Angriff genommen worden sind, die sich keine andere Aufgabe gestellt haben, als eben dieses Verhältnis von Sprache und Gegend, d. h. so viel als das Problem der räumlichen Verteilung der Spracherscheinungen zu untersuchen. Diese Sammelwerke heifsen Sprachatlanten.

Die fünf sprachfreundlichen Länder sind Deutschland, Württemberg, Frankreich, Rumänien und die Schweiz,[2] und die Urheber dieser Sprachatlanten heifsen: Wenker, Fischer, Gilliéron, Weigand und Gauchat.

Was diese fünf Atlanten, was derartige Studien überhaupt für die Wissenschaft bedeuten, darüber möchten die folgenden Zeilen einigen Aufschlufs geben.

Die Sprachgeographie ist ein junger Zweig am Baume der linguistischen Erkenntnis. Sie behandelt die Sprache von einem neuen Gesichtspunkte aus. Verglichen mit anderen Disziplinen

[1] Vorliegende Arbeit ist eine etwas erweiterte Antrittsvorlesung, die der Verfasser im Januar 1903 als Privatdozent an der Universität Zürich gehalten hat. Was sie an allgemein orientierenden Bemerkungen noch zu viel enthält, möge der Fachmann durch ihre Entstehung gütigst entschuldigen.

[2] Auch im Elsafs scheint man sich mit dem Gedanken eines Sprachatlasses zu beschäftigen, s. *Arch. f. d. St. d. neuern Spr. u. Lit.*, Bd. CXI, S. 47.

der Spracherforschung, wie etwa der Phonetik oder der Semasiologie, kommt der Sprachgeographie insofern eine höhere Bedeutung zu, als sie nicht, wie jene, nur einen Ausschnitt aus dem Sprachleben behandelt, sondern darauf Anspruch macht, möglichst alle Spracherscheinungen in ihren Bann zu bringen.

Die Phonetik baut auf physiologischer Grundlage auf, die Semasiologie geht bei der Psychologie in die Schule, in ähnlicher Weise hängt die Sprachgeographie mit der geographischen Wissenschaft zusammen.

Die Geographie ist in neuerer Zeit eine encyklopädische Wissenschaft geworden, sie will die Erde beschreiben, aber die Erde mit all dem was drin und drauf und drüber ist, die Erde mit all dem was die Natur geschaffen und was der Mensch damit angefangen und dran geändert und hinzu getan hat, und schliefslich fafst sie noch diesen selbst ins Auge und geht daran, auch seine kulturellen Eigentümlichkeiten nach ihrer Weise darzustellen. So kommt es, dafs in einem modernen Atlas neben den topographischen und politischen Karten solche über Menschen- und Völkerkunde immer weniger fehlen dürfen. In diesem obligat gewordenen ethnographischen Appendix finden wir denn auch regelmäfsig eine Sprachenkarte, meist in Gesellschaft anderer ethnographisch-statistischer Karten über Religion und Konfession, über Verbreitung der Rassen und Volksstämme, über Bevölkerungsdichtigkeit eines Landes, über Verbreitung von Industrie und Landwirtschaft, Verkehr etc.

Wir sehen: die Sprachwissenschaft gelangt durch Vermittlung ethnographischer Interessen zur geographischen Darstellung.

Wie die Naturwissenschaften mit ihren Tier- und Pflanzenkarten, so verdankt auch die Sprachwissenschaft der Anwendung des kartographischen Verfahrens eine wesentliche Förderung.

Jede sprachgeographische Studie strebt nach Auffindung einer Grenze. Ist diese gefunden, so gilt es, sie zu erklären. Man ist allgemein darüber einig, dafs Sprachgrenzen Verkehrsgrenzen sind oder es früher waren. Doch nicht jede Verkehrsgrenze ist notwendigerweise eine Sprachgrenze. Man sollte z. b. meinen, das Mont Blanc-Massif wäre hoch und lang genug, um eine Sprachschranke ersten Ranges zu bilden, nichts destoweniger gehört das Aostatal sprachlich zu Savoyen. Auch der zweithöchste Gipfel der Alpen, der Monte Rosa scheidet sprachlich

Engverwandtes: bekanntlich liegen hart an der schroffen Südwand der Monte Rosa-Kette einige einsame deutsche Gemeinden verborgen: Gressoney, Alagna, Macugnaga u. a., deren Bevölkerung aus dem Oberwallis eingewandert sein mufs.

Als dritter im Bunde sei der mächtige Monte Viso erwähnt, der die politisch italienischen Waldenser von ihrem Heimatlande der Provence abtrennt.

Wenn also auch die Sprache die höchsten Verkehrshindernisse gelegentlich zu überwinden scheint, so bleibt es doch dabei, dafs die Sprachgrenzen durch den Verkehr bedingt sind.

Wodurch ist nun aber dieser Verkehr seinerseits bedingt?

Da sind in erster Linie zu nennen: die natürlichen und die geschichtlichen Grenzen, die sich beide in allen Gebieten vorfinden; von mehr lokaler Bedeutung sind die konfessionellen Grenzen.

Von diesen dreien ist die natürliche Grenze die einzige konstante Gröfse, obschon auch sie als Verkehrshindernis einer gewissen Schwankung unterworfen ist: Gebirgspässe können z. B. durch Wege und Schutzhütten gangbarer gemacht, oder durch Tunnel durchbrochen werden. Auch können sie in ihrer Frequenz zurückgehen, wie z. B. der Septimer, der zur Römerzeit und im Mittelalter der Hauptpafs der rätischen Alpen war, oder der Monte Moro-Pafs, der seit Eröffnung der Simplonstrafse 1806 verödet war und erst in unserer Zeit von der Touristenwelt wieder begangen wird. Grofse Flüsse können durch häufige Überbrückung ihre verkehrshemmende Wirkung verlieren, das ist z. B. der Fall bei Neuenburg im Badischen.[1] Endlich können grofse Wälder, Riede, Sümpfe im Laufe der Zeit urbar gemacht und bevölkert werden.

Gegenüber den natürlichen Verkehrshindernissen werden im Allgemeinen die verkehrsfördernden Momente zu wenig berücksichtigt. Vor allem sind zu nennen die politischen oder wirtschaftlichen Centren, wie Hauptstädte oder Marktflecken, die auf die Umgegend ausgleichend wirken; dann die Strafsen und neuerdings die Eisenbahn.

Sollte z. B. das deutsche Oberwallis einmal französisch werden, so wäre die frühere Direktion der Jura Simplon-Bahn

[1] Siehe Bohnenberger, *Die Grenze von anlautendem k gegen anlautendes ch.* (Alemannia, Bd. 28, 1900, S. 124 ff. u. 135.)

und die jetzige Kreisdirektion Lausanne der schweizerischen Bundesbahnen mit ihrem ausschliefslich französischen Dienstpersonal dafür mitverantwortlich zu machen.[1]

Wer somit eine Sprachgrenze erklären will, hat sich jeweilen folgende zwei Hauptfragen zu stellen:

1. Wie verhält sich die aufgefundene Sprachgrenze zur Topographie der betreffenden Gegend?
2. Wie verhält sie sich zu den geschichtlichen Grenzen von sonst und jetzt?

Zeichnen wir die zu erklärende Sprachgrenze, die nächst liegende Naturgrenze und die in Betracht kommende politische Grenze auf dieselbe Karte ein, so bilden diese drei Linien die verschiedenartigsten Kombinationen, oft genug gehen sie so bunt durcheinander oder laufen so wunderlich an einander vorbei, dafs man mehr als einmal den Glauben an einen ursächlichen Zusammenhang der drei Grenzen aufzugeben geneigt ist. Doch darf man die Waffen nicht strecken, bevor man sich gründlich in die Lokalgeschichte der einzelnen Gemeinden hineingelebt hat. Wie man nach hartnäckigen Ortsstudien eine Sprachgrenze fast ihrer ganzen Länge nach bezwingen kann, das zeigen zwei forschungsfreudige Schwaben: Bohnenberger und Haag[2] und neuerdings Wrede[3] und Gauchat,[3] der erstere mehr anregungsweise für das Elsafs, der letztere auf Grund eingehender Studien für vier Dialektgrenzen in der französischen Schweiz.

Man kann nun zwei Arten von Sprachgrenzen unterscheiden. Die eine ist bekannt, die andere weniger. Die erste Art teilt gröfsere Sprachfamilien wie Germanen und Romanen, Kelten und Basken, Franzosen und Bretonen.

Die Sprachgrenzen der zweiten Gattung aber sind viel harmloserer Natur, sie haben nie offizielle Giltigkeit, sie halten nur einzelne Spracherscheinungen auseinander.

Dementsprechend gibt es nun auch zwei Arten von Sprachgeographie. Man könnte die erste Art die ethnographische, die zweite die dialektische Sprachgeographie nennen.

---

[1] Vgl. die Notiz von E. Blocher, *Zeitschr. des Allg. Deutschen Sprachvereins*, Jahrg. 19 S. 131.

[2] Bei Anlafs der *k-*, *ch*-Grenze in Süddeutschland (mit Karte), Alemannia 28, 1900.

[3] *Arch. f. d. St. d. neuern Spr. u. Lit.*, Bd. CXI, S. 29 ff. u. 365 ff.

Ich beschränke mich hier auf die letztere und beginne gleich mit der berühmten Streitfrage: Gibt es Dialektgrenzen oder nicht?

Vor diesem Prinzipienstreit mufste die ursprüngliche Frage zurücktreten: Kommt den Dialektgrenzen ein ethnographischer Wert zu? Selbstverständlich, denn sollten die Leugner der Dialektgrenzen wirklich recht bekommen, so fällt ihre Bedeutung als Stammesgrenzen von selbst dahin.

Die Frage nach den Dialektgrenzen wurde gerade in letzter Zeit oft erörtert, zuletzt in sehr eingehender Weise von L. Gauchat in dem schon erwähnten inhaltsreichen Aufsatz: *„Gibt es Mundartgrenzen?"* Einer jener Zufälle, die zu denken geben, hat es gefügt, dafs ein anderer Dialektforscher, Wrede, im gleichen Band des *„Archivs für neuere Sprachen"* dieselben Probleme, vom elsäfsischen Sprachgebiet ausgehend, behandelt und dabei zu auffallend ähnlichen Schlufsfolgerungen gelangt. Beide, Wrede und Gauchat, glauben an die Existenz von Dialektgrenzen, beide glauben an die Nachwirkung früherer politischer Lokalgrenzen im heutigen Sprachbild einer Landschaft, beide endlich schreiben als Losung auf das Programm des Dialektgeographen: die Lokalgeschichte ist der Schlüssel zum Verständnis der Dialektgrenzen.

Werfen wir zuerst einen Blick auf die Geschichte unserer Streitfrage; ich kann mich um so kürzer fassen als Gauchat *l. c.* sich gründlich mit den ältern Theorien auseinandergesetzt hat.

Die Kontroverse verläuft im romanistischen wie im germanistischen Lager ziemlich parallel; so viel ich sehe, sind beide unabhängig von einander.

Im Allgemeinen sind die Pariser Romanisten Dialektleugner, sie stehen unter der Führung von Gaston Paris, Paul Meyer und Gilliéron den Nicht-Franzosen gegenüber: vor allem dem Mailänder Ascoli, dem Entdecker des Frankoprovenzalischen und Gröber, der in seinem Grundrifs die historische Notwendigkeit einer dialektischen Spaltung dartut. Zu Gunsten einer Dialekteinteilung spricht sich neuerdings, wenn auch mit Vorbehalt, aus Guarnerio.[1]

Gegen eine wissenschaftliche Dialekteinteilung wehrt sich von den Romanisten deutscher Zunge vor allem Schuchardt.

[1] *Arch. glott. it.*, Bd. 16; *Il sardo e il corso*, S. 3 ff. (nach Separatabzug).

Mit dessen Stellungnahme hat es eine besondere Bewandtnis: Hugo Schuchardt ist der erste Romanist, der die Stammbaumtheorie verwirft, wie wir erst im Jahre 1900 nachträglich erfahren haben. Schon 1870 hatte Schuchardt in Leipzig einen Vortrag gehalten über *„Die Classification der rom. Sprachen"*, worin er mit überraschendem Weitblick der heutigen sprachgeographischen Forschung das Programm aufstellt: „Was wir abgrenzen können, sagt er dort, ist weniger das Verbreitungsgebiet eines bestimmten Dialektes als dasjenige seiner lautlichen Merkmale." Es lebt auch bereits in ihm eine Gesamt-Vision der tatsächlichen Verhältnisse: erscheint ihm doch die dialektisch abgestufte Sprachmasse als ein Bild, dessen Farben unmerklich in einander übergehen.

Seine Worte fanden damals kein Gehör. Der Vortrag wurde leider erst 1900 gedruckt, und hat trotz der 30 Jahre an aktuellem Interesse nichts eingebüfst.

Es galt nun diese theoretische Überzeugung an Hand der Tatsachen zu prüfen.

Im Jahre 1881 machte Gilliéron den Anfang mit kartographischer Darstellung in seinem *Petit Atlas phonétique du Valais roman.* Darauf wieder langes Schweigen wie zuvor, bis uns das Jahr 1902 die ersten Lieferungen des lang ersehnten gallo-romanischen Sprachatlas brachte, der 1800 Karten enthalten soll.

Auch Rumänien regt sich, unter dem Einflufs deutscher Wissenschaft: Seit 1898 erscheint der *Linguistische Atlas des daco-rumänischen Sprachgebietes,* herausgegeben auf Kosten der rumänischen Akademie von Gustav Weigand.

Der Initiative L. Gauchats ist es zu verdanken, dafs auch für die Mundarten der französischen Schweiz ein Sprachatlas von 80 Karten in Aussicht steht, der von 1905 an erscheinen soll.

Im germanischen Lager vereinigen sich die Ansichten Ascolis und Gröbers zu Gunsten der Dialekte in der Person Otto Bremers. Ihm tritt Wrede gegenüber, ähnlich wie Paul Meyer dem Mailänder Linguisten. Gilliérons grofsartigen Zug teilt Wenker, der es unternommen hat, alle Mundarten des deutschen Reiches in einem Sprachatlas zu vereinigen und Gauchats nationalen Sinn finden wir wieder in Hermann Fischer, dem Verfasser des *Atlas zur Geographie der Schwäbischen Mundart,* der den grofsen Vorzug hat, seit 1895 vollendet zu sein.

Das greifbare Ergebnis aller theoretischen Erörterungen der letzten 30 Jahre bleiben diese fünf erwähnten Sprachatlanten. Sie bedeuten hüben und drüben den Sieg der empirisch-phonetischen Wissenschaft über die theoretisch-doctrinäre Spekulation.

Welchen Aufschlufs gibt uns nun jenes umfangreiche, geographisch geordnete Sprachmaterial über die Dialektgrenzen?

Die Antwort ist nicht einfach; noch kann sie irgendwie abschliefsend ausfallen, denn: Was sollen wir überhaupt unter einer Dialektgrenze verstehen? Eine Sprachgrenze wie die deutsch-französische ist definirbar. Aber eine Dialektgrenze? Sagt man etwa, das sei diejenige Linie, die eine Mundart von der benachbarten abtrennt, so bewegt man sich ganz schülerhaft in einem *circulus vitiosus*, denn man definirt die Dialektgrenze mit Hülfe des Begriffes „Mundart", der ja seinerseits zu definiren ist. Gewöhnlich wird man etwa folgende Antwort erhalten: eine Dialektgrenze liegt da vor, wo mehrere dialektische Eigentümlichkeiten zusammentreffen. Das hört sich ganz hübsch an. Doch soweit überhaupt dieses Zusammentreffen vorkommt, liegt in obiger Definition noch des Unbestimmten genug.

1. Sie schweigt über die erforderliche Länge der Grenze: wenn sich z. B. das gewünschte Zusammentreffen nur über ein paar Kilometer erstreckt, was tatsächlich öfter vorkommt, darf man dann von einer Dialektgrenze sprechen? Offenbar entspricht eine 50—100 km lange Scheidelinie mehr unserem Idealbild.
2. Auch ist uns die Anzahl der dialektischen Eigentümlichkeiten durchaus nicht gleichgiltig; lieber zehn als nur zwei. Je mehr solcher Merkmale, desto reeller der Wert unserer Dialektgrenze.
3. Welche sprachlichen Merkmale sollen bei der Annahme oder der Verwerfung der Grenze ausschlaggebend sein? Dieser Punkt ist der bestrittenste von allen.

Der dialektischen Eigentümlichkeiten sind Legionen. Einige wenige herausgreifen und sie „charakteristisch" nennen, ist das nicht ein Akt der Willkür, der von der Wissenschaft nicht gebilligt werden kann?

Es mufs allerdings ohne weiteres zugegeben werden, dafs man über den relativen Wert, der einer Spracherscheinung im

Verhältnis zum Gesamtcharakter des betreffenden Idioms zukommt, sehr im Zweifel sein kann.

Ein Beispiel aus der Lautlehre: im nordwestlichen Teile des Berner Jura weisen *cl* und *rt* je eine Doppelentsprechung auf. Es wird:

anlautendes *cl-* entweder zu *š*: clavem = *šä*,
oder zu *χ*: clavem = *χä*;
inlautendes *-rt-* entweder zu *tš*: portam = *pǭʾtš*,
oder es bleibt *rt*: portam = *pǭʾrt*.

Beide Grenzen *š*/*χ* und *tš*/*rt* ziehen sich in ähnlicher Richtung durch den Berner Jura, ohne sich auch nur ein einziges Mal zu decken. Welche soll nun einer Klassifikation zu Grunde gelegt werden? Es wird kein stichhaltiger Grund namhaft gemacht werden können, weshalb die eine Grenze mehr ins Gewicht fallen sollte als die andere.

Andererseits aber gibt es zweifellos eine Abstufung der Spracherscheinungen in Bezug auf die Verständlichkeit oder Nichtverständlichkeit der Rede.

Man ist ziemlich darüber einig, dafs lautliche Unterschiede am allermeisten ins Ohr fallen und zugleich sich am besten geographisch von Dorf zu Dorf abgrenzen lassen.

Wenn ich es nun im Folgenden wage, aus dem Wenigen, was vorliegt, einige Schlüsse über Dialektgrenzen zu ziehen, so geschieht es, weil dieses Wenige, wie ich glaube, uns schon recht viel sagt.

Das grofsartigste dialektgeographische Werk, das wir bis jetzt besitzen, ist zweifelsohne der *Atlas linguistique de la France*, den wir mit Fug und Recht *Atlas Gilliéron* nennen dürfen, denn, wenn auch die direkten Aufzeichnungen nicht von Gilliéron stammen, so ist er es doch, dem wir die Konzeption des Ganzen und die Durchführung des Werkes zu verdanken haben. Geist und Wille vereinigen sich hier im Dienste der Wissenschaft.

Welch überwältigende Fülle von Sprachproblemen der verschiedensten Art tritt einem in diesen Karten entgegen!

Der erste Eindruck ist verwirrend, denn roh und unverarbeitet liegt das unermefsliche Material vor uns, unberührt von irgend welcher Theorie oder Abstraktion, so wie es der unermüdliche Sammler, Herr Edmond, der einzige Gehilfe des Meisters, von Dorf zu Dorf wandernd den Lippen seiner 639 Gewährs-

männer abgelauscht hat. Energie und Forschungstrieb feiern in diesem Riesenwerk einen seltenen Triumph.

Neben hoher und höchster Anerkennung haben auch die Stimmen der Kritik nicht gefehlt.

Am schärfsten geht A. Thomas im *Journal des Savants* 1904 mit dem *Atlas* ins Gericht. Doch Gilliéron bleibt ihm die Antwort nicht schuldig. Schon im Frühling desselben Jahres schreibt er eine geharnischte Replik unter dem Titel: *Atlas linguistique de la France, compte rendu de M. Thomas* (Paris, Champion, 1904). Diese Verteidigung Gilliérons, die den Gegner mit Spott nicht verschont, berührt in der Hauptsache zwei Punkte: die Interpretation der Karten und die Zuverlässigkeit der Aufzeichnungen.

Was das Erstere anbelangt, so bleibt der hohe sprachhistorische Wert der Karten unberührt, ob man sie so oder so interpretiert, und was die Zuverlässigkeit des Materials anbetrifft, so scheinen mir die Zweifel und Aussetzungen von A. Thomas durch den Kommentar Gilliérons in der Hauptsache widerlegt.

Damit soll nicht gesagt sein, dafs die Zuverlässigkeit im Einzelnen über allen Zweifel erhaben sei. Was Gauchat *l. c.* S. 383 Anm. 2 sagt, kann nicht bestritten werden: zwei Exploratoren, die zusammen das gleiche Wort notieren, bieten mehr Garantie, und Vertrautheit mit der Mundart schärft das Ohr für die Lautschattierungen.

Dazu kommt noch ein dritter Umstand, den man oft aufser Acht läfst, der aber nicht wenig zur Ungleichheit des Materials beiträgt: ich meine die verschiedene geistige Qualität der Gewährsmänner. Man mag so vorsichtig sein wie man will, in der Auswahl der Auszufragenden spielt einem der Zufall manch bösen Streich. Wohl stellte Herr Edmond stets dieselben Fragen auf dieselbe Weise, wohl hörte und notirte er immer gleich, er hatte aber nicht immer ein gleich geartetes, gleich aufmerksames und gleich verständiges Untersuchungsobjekt vor sich. Was sag ich? er hatte nie dieselbe Intelligenz vor sich. Man unterschätzt gern die Verschiedenheit der Antworten, die die Bewohner desselben Dorfes geben, je nach ihren geistigen Fähigkeiten (Auffassungsvermögen, Gedächtnis, Ausdrucksvermögen, Aussprachedeutlichkeit etc.). Man denke an Bedeutungsnüancen wie zwischen *aboyer* und *japper*, Karte 2, oder an die etwas elastische Frage: *il mène les bœufs à l'abreuvoir*, die so

sehr verschieden beantwortet wurde. Gilliéron selbst qualifiziert eine der Antworten mit „*excellente réponse*“ (*il mène les bœufs au ruisseau*, Compte rendu S. 15). Gilliéron gibt damit zu, dafs es trotz der vortrefflichen Methode Edmonds gute und weniger gute Antworten gibt. Hätte sich Edmond in ein paar Dörfern der Creuse an andere Leute gewendet als an die abgefragten, so wäre vielleicht dank ihrer individuellen Ausdrucksweise das von Thomas so schwer vermifste *abiouradou* für *abreuvoir* zum Vorschein gekommen.

Auch hier mufs gesagt werden, dafs es die Verhältnisse nicht gestatteten, mehrere Vertreter derselben Mundart zu befragen.

So ist denn die Zuverlässigkeit des Materials in der Tat eine bedingte, und niemand ist sich dieser Bedingtheit besser bewufst als die Herausgeber des *Atlas* selbst.

Die beste und bequemste Kontrolle des Atlas ist diejenige durch sich selbst. Man vergleiche Karten, die dasselbe Wort enthalten, wie z. B. Karte 51 *un arbre* und 52 *les arbres* oder Karte 56 *l'argent* (Silber) und 57 *de l'argent* (Geld) und man wird ob der fast völligen Congruenz der Lautformen erstaunen, eine ausnahmslose Übereinstimmung wäre geradezu verdächtig, denn dafs individuelle Schwankungen vorkommen müssen und mehr vorkommen als man früher annahm, das wird immer mehr zur wissenschaftlichen Gewifsheit.

Gelegentlich ist auch die Nicht-Übereinstimmung von Karten mit gleichem Wort ein indirekter Beweis der Richtigkeit des Materials, so zeigt z. B. Karte 51 *un arbre* in den Dép. Pas de Calais und Somme jeweilen *āb*, Karte 52 *les arbres* in denselben Ortschaften *ăb*. Diese regelmäfsig auftretende Quantitätsdifferenz kann weder Zufall noch Hörfehler sein.

Man nehme Blatt 51 und 52 des *Atlas* und vergleiche die Formen für *arbre* im Dép. Pas de Calais. Abgesehen davon, dafs der variierende Schlufskonsonant, bald *b* bald *p*, bald $\overset{b}{p}$, auf beiden Karten jeweilen stimmt, wird man finden, dafs Blatt 51 stets ein langes *ā* aufweist, während Blatt 52 in neun Ortschaften kurzes *ă*, in fünf langes *ā* zeigt und einmal (No. 284) beides hat. Sieht man sich die Verteilung der neun Orte mit *ăb, ăp* an, so findet man, dafs sie ein zusammenhängendes Gebiet bilden, denn die Dörfer mit *āb, āp* (Blatt 52) liegen alle an der Peripherie des Dép. Pas de Calais. Diese regelmäfsig auftretende Quantitätsdifferenz kann kein Zufall sein, es mufs hier eine begründete

Lauttendenz vorliegen. Die Erklärung gibt uns ein Blick auf den syntaktischen Zusammenhang, in welchem das Wort *arbre* steht. Da wo die Quantität ausnahmslos lang ist, wurde gefragt: *je me suis assis sous un arbre, appuyé etc.* Hier steht *arbre* am Satzschlufs, daher offenbar die konstante Längung. Auf Blatt 52 dagegen befindet sich *abre* mitten im Satzinnern: *vous auriez dû voir Comme les arbres en étaient chargés*, der Satzakzent, der nach dem Ende tendiert, gleitet über *arbre* hinweg und hat in gewissen Gegenden Kürzung zur Folge.

Wie es sich auch mit den vorliegenden Formen verhalten mag, sie bieten des Sicheren und Interessanten eine solche Fülle, dafs es eine ordentliche Willensanstrengung braucht, um sich auf einen Gesichtspunkt zu beschränken.

Es schien mir von besonderem Reiz, Wörter und Wortformen gegeneinander abzugrenzen. So verfiel ich auf das, was Gauchat im *Archiv f. n. Spr.* getan und wozu er eine so sprechende Karte gegeben hat. Ich fing an, Grenzlinien zu ziehen (auf stummen Karten von Pauspapier), Grenzlinien der verschiedensten Art, vorwiegend aber lautliche und lexikographische, diese Linien wurden dann zum Zweck der Übersicht auf ein besonderes Blatt eingezeichnet und ergaben ein Gesamtbild, von dem unten die Rede sein wird.

Von der Reproduktion dieser Karte, die ohnehin nur provisorischen Wert hat, mufs ich hier leider absehen.

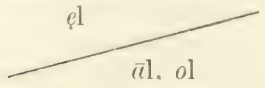
In der folgenden Übersicht gebe ich die dialektischen Merkmale an, die meinen Linien zu Grunde liegen. Sie sind völlig willkürlich gewählt und können jederzeit beliebig vermehrt werden. Mein einziges Prinzip war gänzliche Prinzipienlosigkeit.

I. Aus der Lautlehre.

A. Vokalgrenzen.

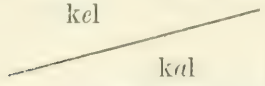
Grenze zwischen:	Ungefährer Verlauf:
1.	[Benutzte Karten No. 2 aboyer (jappe*r*), 6 achet*er*, 7 achet*es*, 16 aiguis*er* (*mol*er*), 22 all*er* chercher.]
-e / -a	Gironde — Schweiz (Chasseral)

2. [Karte No. 18 aile.]



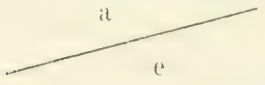
Loire Inf. — Mittelfrankreich — Nordlothringen

3. [Karte No. 9 quel âge.]



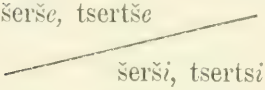
Gironde — Auvergne, wo Typus *ken* beginnt

4. [Karten No. 4 à l'abri, 6 acheter, 8 acier.]



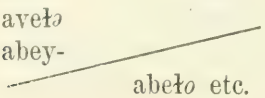
Lothringen — Freigrafschaft — Berner Jura

5. [Karte No. 22 aller chercher.]



Südbelgien — Ostfrankreich — Wallis

6.[1] [Karte No. 1 abeille.]

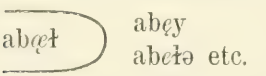


Béarnais — Auvergne, wo *mouche à miel* beginnt

7. [Karten No. 6 acheter, 7 achetés.]

Gironde — Monte Viso

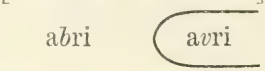
8.[2] [Karte No. 1 abeille.]



abęł in der Saintonge

B. Konsonanten.

9.[2] [Karte No. 4 à l'abri.]

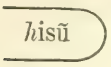


avri: Freigrafschaft, Schweiz

[1] Ich stelle hier die südfranz. Endung *o* der reduzierten Endung *ə* oder Verstummen des *ə* gegenüber.

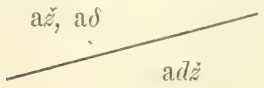
[2] Die Kurve soll den Verlauf der Grenze *grosso modo* andeuten.

10. [Karte No. 15 aiguillon.]



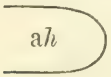
*h*isũ: Gascogne

11. [Karte No. 9 quel âge.]



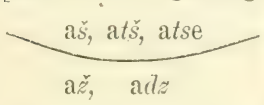
Charente — Dauphiné — Savoyen

12. [Karte No. 9 quel âge.]



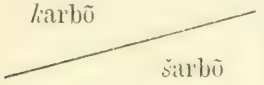
a*h*: Saintonge

13. [Karte No. 9 quel âge.]



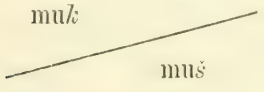
aš etc.: Picardie, Belgien, Lothringen

14. [Karte No. 236 (Faszikel 6) charbon.]



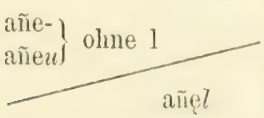
Picardie

15. [Karte No. 1 abeille.]



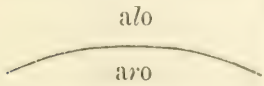
Cotentin — Normandie — Hainaut

16. [Karte No. 11 agneau, agnelle.]



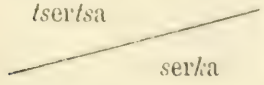
Gascogne — Hérault

17. [Karte No. 18 aile.]



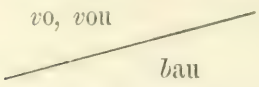
a*r*o: Provence

18. [Karte No. 22 aller chercher.]



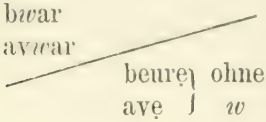
Gironde — Provence, beide Grenzen (ts/s und ts/k) fallen zusammen

19. [Karte No. 23 je vais.]



Gironde — Hérault

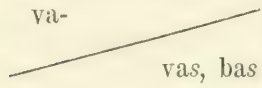
20. [Karten No. 82 avoir, 142 boire.]



Gironde — Schweiz

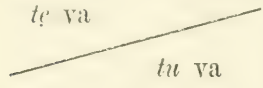
II. Aus Formenlehre und Syntax.

21. [Karte No. 24 tu vas.]



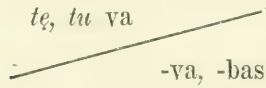
Gironde — Provence

22. [Karte No. 24 tu vas.]



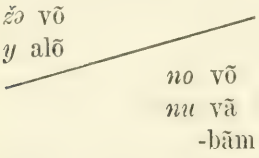
Picardie — Ostfrankreich — Limousin

23. [Karte No. 24 tu vas.]



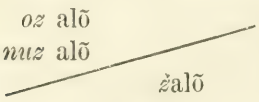
Gironde — Monte Viso

24. [Karte No. 27 nous allons.]



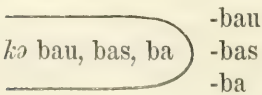
Gironde — Vosges

25. [Karte No. 27 nous allons.]



Normandie — Südbelgien

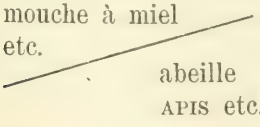
26. [Karten No. 23 je vais, 24 tu vas, 26 va.]



kə: Gascogne

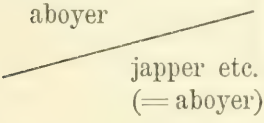
III. Lexikographische Grenzen und Verwandtes.

27. [Karte No. 1 abeille.]



Bretagne — Mittelfrankreich — Berner Jura

28. [Karte No. 2 aboyer.]



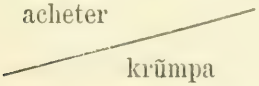
Mantes — Champagne — Berner Jura

29. [Karte No. 2 aboyer.]

aboyer
japper

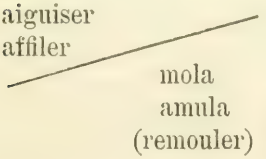
layra: Landes und Gers

30. [Karte No. 6 acheter.]



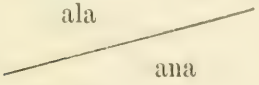
Gironde — Hérault — Provence

31. [Karte No. 16 aiguiser.]



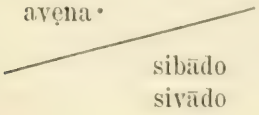
Hérault — Ostfrankreich — Vogesen

32. [Karte No. 22 aller chercher.]



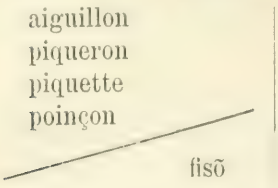
Gironde — Monte Viso

33. [Karte No. 81 l'avoine.]



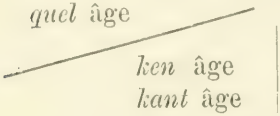
Gironde — Monte Viso

34. [Karte No. 15 aiguillon.]



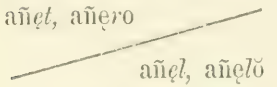
Charente Inf. — Limousin — Bouches-du-Rhône

35. Karte No. 9 quel âge.]



Landes — Freiburg

36. [Karte No. 11 agneau, agnelle.]

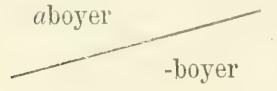


Gironde — Ariège

37. [Karte No. 14 aiguille.]

gulŏ: Dordogne, Lot

38. [Karte No. 2 aboyer.]



Vogesen — Ostfrankreich — Belgien.

Das Hauptkontingent zu diesen 38 Dialektgrenzen liefern die Laut- und die Wortgrenzen. Formenlehre und Syntax sind wegen der Schwierigkeit der Abgrenzung schwach vertreten. Unter den genannten Hauptgruppen sind die Lautgrenzen doppelt so zahlreich als die Wortgrenzen. Trägt man die Scheidelinien unserer 38 Dialektmerkmale auf eine Karte ein, so ergeben sich tatsächlich über 50 Linien, da oft dieselben Merkmale an verschiedenen Orten auftreten oder weil eine Grenzkurve gelegentlich durch einen anderen Typus unterbrochen wird.

Wer sich in die widersprechenden Dialekttheorien Ascolis, Paul Meyers und Gilliérons hineingedacht hat, der konnte nicht ohne Spannung dem Resultat entgegensehen. Wer bekommt wohl nun Recht? Gibt es Dialekte? Gibt es keine? Die Antwort darauf war umso bedeutungsvoller, als man sich in beiden Lagern über die einzuschlagende Methode völlig einig war.

Wenn wir schon alle einzelnen Fäden einer recht verwickelten Garnsträhne auf eine Ebene projizieren würden, das Gesamtbild könnte nicht verwirrender aussehen.

Wer noch an die Möglichkeit glaubte, nach Dialekten und Unterdialekten einteilen zu können, der wird arg enttäuscht sein; wer sich andererseits etwa nach G. Paris die Sprachmasse gleichmäfsig und mit allmählichen Übergängen über ganz Frankreich verteilt vorstellte, der wird ebensowenig befriedigt sein. In der Tat, keine der bestehenden Theorien wird durch dieses rein empirisch gefundene Sprachlinienbild bestätigt. Es gilt auf realer Grundlage neu aufzubauen.

Das Kartenbild, das durch meine 38 Grenzen entstanden ist, will nur ein erster Versuch sein. Der *Atlas* Gilliérons fordert geradezu dazu auf, fast jede Karte gestattet die Einzeichnung einer oder mehrerer Scheidelinien. Es bleibt zu untersuchen, ob das sich mir ergebende Bild durch Vermehrung der Grenzen sich gleich bleibt, oder sich wesentlich verschiebt.

Von besonderem Interesse wäre es auch zu sehen, ob durch die ausschliefsliche Einzeichnung von vielen Lautgrenzen ein wesentlich anderes Bild entsteht, als durch ausschliefsliche Berücksichtigung von Wortgrenzen.

Was sagt uns nun unser Bild?

Ohne viele Mühe können wir Gebiete unterscheiden, in denen sich die Grenzen, oft in eigensinnigster Kreuzung, häufen, und andere, gröfsere, die nur spärlich von unseren sprachlichen Furchen durchzogen sind. Die ersten, grenzenreichen, sind offenbar sprachlich heterogen, die letzteren, die grenzenarmen, sind sprachlich homogen.

Der gröfste und einheitlichste Dialektkomplex Frankreichs ist der Nordwesten, d. h. ungefähr das Gebiet der *langue d'oïl*. Innerhalb dieser nordfranzösischen Sprachebene, wenn ich so sagen darf, ist wenig Gliederung zu verzeichnen: von einer sprachlichen Abgrenzung des Normannischen gegen das Pikardische, oder gar der Ile de France gegen die Champagne keine Spur.

Weit weniger homogen ist der Süden Frankreichs, doch auch da hebt sich ein gröfseres linienarmes Gebiet: *Languedoc-Provence* deutlich ab. Wir finden darin den ethnographischen Gegensatz zwischen Nord- und Süd-Frankreich wieder; anders steht es freilich mit der Abgrenzung.

Zwischen diesen beiden mehr oder weniger homogenen Sprachmassen zieht sich nun eine breite, starke, knäuelartige Zone des aller heterogensten Sprachgebietes durch: sie beginnt im Südwesten, nördlich der Gascogne bei Bordeaux, und verläuft in nordöstlicher Richtung, d. h. sie bedeckt das französische Mittelgebirge, geht dann auf die Schweiz zu und verliert sich allmählich in den Vogesen und den Ardennen. Ihre Breite variiert von 50—200 km.

Wir finden so eine Art sprachlicher Dreiteilung, die topographisch wohl begründet ist: homogenes Gebiet im sogenannten Pariserbecken, heterogenes Gebiet im Zentralplateau, vor allem an der Wasserscheide zwischen Loire und Garonne; endlich wieder homogenes Gebiet im südöstlichen Tiefland.

Ein eigentümliches Zusammentreffen soll hier nicht unerwähnt bleiben, dafs nämlich da, wo Frankreich ans Meer grenzt, sich meist homogenes Dialektgebiet findet, dafs hingegen da, wo französische Mundarten mit deutschen, italienischen, catalonischen oder baskischen zusammen stofsen, sich erstere in der Regel recht stark differenziert haben.

Sehen wir uns den Verlauf dieser 38 Grenzen näher an, so fällt uns am meisten deren einheitliche Richtung auf. Wir können unschwer Quer- und Längsgrenzen unterscheiden und finden, dafs von den 38 Dialektgrenzen nicht weniger als 24, sich in der Richtung von West nach Ost hinziehen, und dafs nur vier Grenzen, das gallo-romanische Gebiet von Nord nach Süd durchlaufen, dazu sind noch diese vier Grenzen alle in der östlichen Dialektzone. Die übrigen zehn sind Lokalgrenzen. Keine einzige Kurve durchkreuzt Frankreich von Nordwest nach Südost. Bezeichnend ist ferner, dafs von den 24 Quergrenzen mehr als die Hälfte, nämlich 13, ihren Ausgangspunkt an der Mündung der Gironde haben.

Und nun endlich zum brennenden Punkt: fallen wirklich mehrere Sprachlinien so zusammen, dafs von einer Dialektgrenze gesprochen werden darf? Die Antwort lautet: ja, aber selten. So müfsten sich denn, nach diesem vorläufigen Ergebnis, die streitenden Theoretiker mit einem Kompromifs abfinden, der für beide Teile ganz ehrenvoll ausfällt.

Je seltener die wirklichen Dialektgrenzen, um so interessanter sind jene wenigen, die wir aus dem Linienknäuel herauslesen können.

Von einigen kurzen Linienbündeln abgesehen, treten zwei scharf ausgeprägte längere Grenzen hervor; beide im Südwesten, die erste der *Gironde* entlang, von ihrer Mündung bis nördlich von Bordeaux, hier fallen auf einer Strecke von gegen 100 km 13 Sprachlinien zusammen, dazu von den allerwichtigsten wie *a* gegen *e*: *pra* gegen *pré* < *pratum*, *b* gegen *v*: z. B. *bas* gegen *va* < *vadis*, hier auch ist die Scheide zwischen dem französischen Typus *aller* und dem prov. *anar*. Die Mundarten der einander gegenüberliegenden Landschaften *Médoc* und *Saintonge* sind dadurch scharf getrennt.[1] — Von Bordeaux an verzweigen sich die Linien, doch alle in östlicher Richtung, eine besonders mächtige Liniengruppe zieht sich in fast nördlicher Richtung der Dronne entlang. Doch um Limoges herum löst sich auch diese Dialektzone in Einzelgrenzen auf. Stimmt dieses Ergebnis nicht Punkt für Punkt zu dem, was die ersten systematischen Dialektgrenzenforscher, de Tourtoulon und Bringuier auf ihren Wanderungen von Dorf zu Dorf im Grenzgebiet zwischen Französisch und Provenzalisch gefunden haben? Siehe ihren *Rapport sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl.*

Die zweite französische Dialektgrenze zieht sich vom *Bassin d'Arcachon* mitten in den Sandebenen der *Grandes Landes* in einem ziemlich regelmäfsigen Bogen gegen die Quelle der Garonne hin. In ihr vereinigen sich sechs Sprachmerkmale, deren Linien teilweise völlig übereinstimmen. Gegenüber der sonstigen Regellosigkeit kann diese über 300 km lange Coïncidenz nicht Zufall sein.

Wie sind diese beiden offenkundigen Dialektgrenzen zu erklären?

Die Sprachgrenze an der Gironde fällt mit einer natürlichen Verkehrsgrenze zusammen, die Gironde ist der eingreifendste Meeresarm Frankreichs, er hat eine mittlere Breite von 10 km. Kein Wunder, dafs er eine Sprachspaltung bewirkt hat. Dazu kommt ein Umstand, der bei der Loire- und Seinemündung fehlt, nämlich der, dafs die eine der Uferlandschaften, *Médoc*, eine zwar fruchtbare aber spärlich bewohnte Einöde ist, die vielleicht erst in späterer Zeit vom Süden her besiedelt wurde.

[1] Die Nordspitze der Landschaft Médoc, Pointe de Grave, gehört allerdings dialektisch zur Saintonge. Doch ist dies eine jüngere Ansiedelung, vgl. *Tourtoulon et Bringuier.*

Von gröfserer Bedeutung ist die ungleich längere zweite Dialektgrenze an der *Garonne*, das ganze Flufsgebiet des *Adour* bogenartig umschliefsend. Hier versagt die topographische Erklärungsweise, denn die Garonne, mit der sie übrigens nichts als den allgemeinen Verlauf gemein hat, ist ebensowenig ein Verkehrshindernis wie die Rhône, die Loire oder die Seine.

Wir müssen zur Geschichte greifen.

Fast zu allen Zeiten geschichtlicher Überlieferung finden wir in jenem südwestlichen Winkel Frankreichs ein politisch einheitliches Gebiet, dessen Nordostgrenze sich ungefähr mit unserem sprachlichen Linienbündel deckt.

Zu Cäsars Zeiten wohnten dort die Aquitanier im Gegensatz zu den Galliern und den Belgiern.

Wir wissen ferner, dafs um die Mitte des sechsten Jahrhunderts die Basken aus ihren Wohnsitzen am Südabhange der Pyrenäen von den Westgoten verdrängt wurden und sich gerade in unserem Gebiet niederliefsen; daher der Name *Vasconia*, heute *Gascogne*. Im Mittelalter galt auch das Gascognische als besondere Sprache, neben dem Provenzalischen und dem Französischen. Diese Sonderstellung spiegeln die heutigen Mundarten wieder.

Wie kommt es nun aber, dafs von all den Provinzgrenzen des alten Frankreichs sich gerade nur die gascognisch-provenzalische sprachlich erhalten hat oder wenigstens in so auffallender Weise erkennbar ist? Sollte da nicht noch etwas Anderes mitgespielt haben, als nur die Kontinuität der Territorialabgrenzung?

So vorsichtig wir mit ethnologischen Erklärungen von Sprachgrenzen sein müssen, wäre ich doch geneigt, für diesen eigentümlichen Erdenwinkel der Gascogne baskischen Einfluls anzunehmen und zu sagen: unsere gascognische Dialektgrenze, deren Schroffheit sich weder durch natürliche noch durch politische Verhältnisse genügend erklärt, scheint auf ethnischer Grundlage zu beruhen und den Gegensatz zwischen Basken bezw. Iberer und Kelten wiederzuspiegeln.

Dazu kommt noch eins: von allen ethnologischen Merkmalen, wie Körpergestalt, Farbe der Haut, der Haare, Sitten, Sprache, so sagt man, sei der Charakter eines Volkes das zäheste und deshalb entscheidendste. Kaum gibt es nun in der französischen Literatur einen Provinzialen, dessen Sprach- und Charaktereigentümlichkeiten häufiger und prägnanter zum Ausdruck gekommen wären, als die des Gascogners. Wer kennt nicht jene

harmlos-naive Aufschneiderei, die man *gasconnade* nennt und die in *Cyrano de Bergerac* ihr gröfstes literarisches Denkmal gefunden hat? Ähnliche Züge treffen wir bei den heutigen eigentlichen Basken noch an: persönliche Eitelkeit, pathetische Würde, theatralisches Auftreten und Unabhängigkeitswesen. — Diese Dialektscheide verdient noch genauere Untersuchung auf Grund eingehender Ortsstudien.

So viel über Frankreich.

Wie sieht es in der romanischen Schweiz mit der Dialektverteilung aus? Jedenfalls läfst sie an Vielgestaltigkeit nichts zu wünschen übrig. Wie eine weit geöffnete Zange umklammerte einst das romanische Sprachgebiet das germanische Kernland der Zentralschweiz. Im Osten, im St. Galler und Glarnerland; wurde das Rätoromanische bis in die Täler Graubündens zurückgedrängt, an der Westgrenze blieb bis heute ein stellenweiser sehr schmaler Streifen gallo-romanischen Gebietes, der, ähnlich wie im Osten, gegen Süden hin zu ansehnlicher Breite anwächst.

Sehen wir vom früher ebenfalls romanischen Oberwallis ab, so werden diese beiden weit auseinander liegenden Gebiete heute verbunden durch die italienische Sprachgrenze, des Tessin, die sich hinaufschlängelt bis in die düstere Einsamkeit des Gotthardthospizes.

Von diesen drei romanischen Dialektkomplexen erfuhr Graubünden zuerst eine sprachgeographische Behandlung. Es war im Jahre 1872, als Ascoli seine *Saggi ladini* herausgab und ihnen eine der ersten Dialektkarten beilegte. Um Dialektgrenzen zu finden, hätte er sich kaum einen geeigneteren Erdenwinkel auswählen können. Wo die Natur selbst so zahllose Schranken errichtet, da mufste auch die zäheste Sprachgemeinschaft sich fügen und sich nach Haupt- und Seitentälern differenzieren. Homogenes Sprachgebiet im Sinne Nordfrankreichs finden wir hier daher nirgends: drei europäische Wasserscheiden, zwischen Rhein und Po, zwischen Rhein und Inn, zwischen Inn und Po, zerreifsen auch sprachlich das jetzige Graubünden. Dazu kommen noch die deutschen Sprachinseln, die das romanische Gebiet zerstückeln, dazu noch die sonderbaren italienischen Übergriffe an der Landesgrenze, wie das weltverlorene Hirtental *Val di Lei*, das einzige politisch und sprachlich italienische Stück Erde, das seine Wässerchen dem deutschen Rhein zusendet; ähnlich steht

es mit dem Livinental, das politisch und sprachlich zum Veltlin, topographisch zum Engadin gehört.

Das Tessinergebiet ist nicht sprachgeographisch dargestellt worden.

Um so gründlicher ist und wird noch die Westschweiz auf ihre Dialektgestaltung hin untersucht. Nach den eingehenden Mitteilungen und Studien Gauchats (*Arch. f. n. Spr.* CXI) kann ich mich hier kurz fassen. Ein Blick auf die schon erwähnte Gesamtkarte[1] orientiert uns aufs Sicherste.

Wir haben bereits gesehen, dafs die Westschweiz sich an die breite heterogene Sprachzone angliedert, die sich durch ganz Frankreich hindurch von der Gironde zum Jura und zu den Vogesen hinzieht. Mit dem Dialektcharakter Nordfrankreichs verglichen, erscheint die französische Schweiz stark zerrissen und zerklüftet, also hochgradig heterogen.

Sehen wir näher zu, so lassen sich immerhin drei verhältnismäfsig homogene Gebiete unterscheiden, wie es die Bodengestaltung auch erwarten liefs. Im Norden: der Bernerjura (mit Ausschlufs des St. Immertals, der Montagne de Diesse und des Plateau von Vauffelin), in der Mitte das freiburgische Flachland und im Süden das Mittelstück der Waadt, das Gros de Vaud.

Doch auch diese sogenannten „Kernlandschaften" weisen alle drei Linienbündel auf, die sie in zwei Hälften teilen. So können wir im Bernerjura eine nordwestliche Mundart — das Elsgauische oder *patois ajoulot* — und eine südöstliche Mundart — das Sorngauische oder *patois delémontain* — unterscheiden. Das waadtländische Mittelland teilen einige Scheidelinien in eine westliche und östliche Hälfte und das freiburgische Gebiet endlich — damit beginnt Gauchat seine interessante Studie — spaltet sich bei *Avry-devant-Pont* in eine nördliche Mundart — vom Volksmund *„kouètsou"* genannt — und in eine südliche, den Dialekt des Greyerzerlandes.

Fast das ganze übrige Gebiet ist dialektisch stark differenziert: vor Allem die Alpengebiete, die Wallisertäler und die Waadtländeralpen, aber auch die Rhoneebene zwischen Bex und St. Maurice; Genf gehört trotz der Escalade sprachlich zu Savoyen.

[1] Diese Karte ist auch dem *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande,* 3e année, p. 17 beigegeben.

Nicht viel weniger heterogen als die Alpengebiete sind die Jurahöhen; sind auch die Übergänge dort leichter als in den Alpen, so haben politische und besonders konfessionelle Schranken störend auf die Sprachverteilung gewirkt.

Im Waadtländerjura sind dialektisch wie topographisch stark isoliert: das Jouxtal, das sich vom Centralwaadtländischen fast ebenso schroff abhebt wie gegen Frankreich, Ste. Croix (mit Auberson und Bullet), gleichfalls ein sprachliches Grenzgebiet, das von den katholischen Nachbardörfern Frankreichs sprachlich völlig getrennt ist, obschon keinerlei natürliche Schranke vorhanden ist.

Anders im Neuenburger Jura: das Val de Travers erweist sich als ein sprachlicher Keil, den die Franche-Comté ins Neuenburgische hinein geschlagen hat. Das Hochplateau von La Chaux-de-Fonds hebt sich merklich ab vom Vignoble an den Ufern des Neuenburgersees, selbst das Val-de-Ruz ist sonderbarerweise in einen oberen und unteren Teil gespalten.

Je weiter wir nach Norden kommen, desto geringer wird der sprachliche Unterschied zwischen französischen und schweizerischen Grenzorten, bis er sich in der flachen, niederen Ajoie fast gänzlich verliert. Pruntrut und Delle sprechen die gleiche Mundart.

Der geheimnisvolle Doubs, der kein Flufs im gewöhnlichen Sinne ist, gibt nicht nur dem Geologen, sondern auch dem Sprachforscher Rätsel auf. Bald scheinen seine steilabfallenden Ufer und seine unheimlich stillen Wasser den Verkehr zu hemmen und die Dialekte abzusondern, wie da, wo er das neuenburgische Hochplateau gegen dessen Fortsetzung auf französischem Boden abgrenzt, bald scheint er, ein recht launiger Geselle, die spärlichen Grenzdörfer zu erlaubtem und unerlaubtem Verkehr aufgefordert und die Sprechweisen ausgeglichen zu haben, wie zwischen der französischen Franche-Comté und den bernerischen Franches Montagnes, erst recht tief aber sinkt er in seiner Rolle als sprachlicher Grenzfluſs, da wo er jenen sonderbaren Seitensprung nach St. Ursanne hin nimmt, da bilden gerade die Uferdörfer zusammen eine sprachliche Gruppe, die Mundart des Clos du Doubs, die gegen Frankreich hin offen ist und wohl auch historisch als ein franc-comtéischer Sprachkeil aufzufassen ist.

Dieses ganze inkonsequente Gebahren des Doubs in Sprachsachen ist wohl nichts als eine Mystifikation seinerseits. Die Dialektverhältnisse dürften sich hinreichend erklären durch die

Konfessionsverschiedenheit an der neuenburgischen Grenze und Konfessionsgleichheit an der Bernergrenze.

Was nun die eigentlichen Dialektgrenzen anbelangt, so hat Gauchat nicht nur die wichtigsten bereits namhaft gemacht, sondern auch vier derselben — einschliefslich einer Sprachinsel — in sehr einleuchtender Weise mit historischem Material erklärt.

Die schroffste Dialektgrenze in der französischen Schweiz findet sich nicht, wie man erwarten könnte, in der Gletscherwelt des Wallis, noch in den tiefen Juraschluchten, sondern auf ebenem Grund und Boden. Dort wo die Freiberge an die „Montagne neuchâteloise" anstofsen, liegen noch auf Bernergebiet zwei einsame Dörfer: Les Bois und La Ferrière; so gering ihre Entfernung — kaum eine Stunde guter Landstrafse —, so schroff ihre Gegensätze: Les Bois ausschliefslich katholisch, La Ferrière ausschliefslich protestantisch, dementsprechend treibt Les Bois noch vorwiegend Landwirtschaft, La Ferrière dagegen Uhrenindustrie. In sprachlicher Beziehung sind sie doppelt verschieden. Erstens gehört Les Bois dialektisch zu den Freibergen, La Ferrière zum Neuenburgischen. Zweitens sprechen in Les Bois die Kinder auf der Strafse noch Patois, während ein Dialektforscher in La Ferrière ungefähr so angesehen wird, wie Einer, der in der Umgegend von Berlin ein Spinnrad auftreiben wollte. Die Mundart ist ausgestorben.[1]

Zwischen diesen beiden Dörfern geht, wie Gauchat S. 370—375 ausführt, ein fester Strang von Sprachlinien durch. Nachher gabelt sich das Linienbündel in zwei fast gleiche Teile: der nördliche Strang zieht sich über den Chasseral hin und trifft bei Bötzingen an der Ausmündung des Taubenlochs auf die deutsch-französische Sprachgrenze; der südliche Strang teilt das Val-de-Ruz in zwei Teile und geht direkt auf Neuenburg zu.

Diese gabelförmige Dialektgrenze ist von weittragender Bedeutung: sie teilt die romanische Westschweiz in zwei sehr ungleiche Teile, indem sie den Bernerjura vom südlichen Hauptstück absondert. Schon Ascoli hat das aus den schriftlichen Quellen herausgelesen. Diese sprachliche Trennung ist uns eine Bestätigung dessen, was wir sonst über das gegenseitige Ver-

[1] Verfasser hatte das besondere Glück, in einem abgelegenen Gehöfte noch ein altes Mütterchen zu finden, dem das Interesse für die Sprache ihrer Jugend wie eine frohe Botschaft aus einer anderen Welt vorkam.

hältnis der beiden Landesteile wissen. Der mehr bäuerliche, meist katholische Jurassier wird von den städtischen Potentaten in Genf, Lausanne und Neuenburg von oben herab angesehen. Virgile Rossel gibt diesem Gefühl folgenden bezeichnenden Ausdruck: er sagt in einem Überblick über die literarische Produktion des Berner Juras:[1] „Nous avons, en littérature, nous autres Jurassiens, une situation assez étrange et, somme toute, peu enviable. La Suisse romande fait des façons pour nous accepter, bien que nous parlions sa langue et soyons par la force des choses associés à son œuvre. La Suisse allemande, naturellement, ne nous a pas adoptés. Et nous demeurons de vulgaires Welches pour les uns, de simples Bernois pour les autres." — Dieser instinktive Gegensatz ist weit mehr geschichtlich als geographisch begründet; in der Hauptsache durch die 500jährige Zugehörigkeit des Berner Juras zum Bistum Basel, was nicht ausschliefst, wie Gauchat vermutet, dafs der alte Stammesunterschied zwischen Burgundern und Franken noch nachwirkt.

Mit der eben besprochenen Nord-Südgrenze kann sich keine andere messen. Von den übrigen seien noch drei erwähnt:

1. Die starke Grenze um das Jouxtal herum.

2. Diejenige von Villeneuve gegen die Diablerets zu, wodurch das Pays d'Enhaut trotz gleicher Konfession von den Ormontstälern getrennt wird; ein Reflex einer politischen Grenze, die sich bis auf heute in Form gegenseitiger Abneigung erhalten hat.

3. Die Grenze im Wallis, die mit sieben bis acht gleichlaufenden Scheidelinien das östlich von Sitten gelegene romanische Gebiet vom westlichen Hauptteil abtrennt. Diese schmale Dialektzone verläuft in gerader Richtung vom Wildhorn über Sitten zum Mont Pleureur.

Was östlich davon ist, d. h. das Eifischtal und das Eringertal mit den jenseits der Rhône gelegenen Ortschaften, bildet trotz der Felsengipfel der Sasseneire und der Becs de Bossons ein ziemlich homogenes Dialektgebiet, im Gegensatz zum westlichen Hauptteil, der bei gleich starker orographischer Gliederung dialektisch mehr differenziert ist.

[1] *Actes de la soc. jurassienne d'émulation*, 2e série, 6e vol., 1898, S. 12 u. 13.

Besonders interessant sind die Verhältnisse an der Landesgrenze im Jura. Zur Illustration derselben mögen folgende Angaben dienen.

1. Im Waadtländer Jura, südlich vom Jouxtal, liegen die drei Dörfer: St. Cergues, Les Rousses und Les Bois d'Amont, die beiden letztern sind französisch (Dép. Jura). Sie liegen alle auf demselben, über 1000 m hohen Plateau und sind durch eine gute Strafse mit täglichem Postverkehr[1] verbunden, St. Cergues ist von Les Rousses 11 km, Les Rousses von Bois d'Amont 9 km entfernt. Wie steht es mit der Ähnlichkeit ihrer Mundarten?

In den drei Dörfern wurden dieselben 300 Wörter abgefragt, das so entstandene Material wurde auf 143 Merkmale hin, deren Aufzählung man mir erlassen möge, mit einander verglichen. Das Resultat zeigt folgende Statistik. Das Zeichen ~ bedeutet, dafs die Mundart des Ortes A verschieden ist von derjenigen des Ortes B. Es bestehen für die Ähnlichkeitsverhältnisse folgende fünf Möglichkeiten.

1.	Les Rousses = Bois d'Amont ~ St. Cergues	in 91 Fällen	oder 65 %
2.	St. Cergues = Les Rousses = Bois d'Amont	„ 37	„	„ 25 %
3.	Les Rousses = St. Cergues ~ Bois d'Amont	„ 11	„	„ 7½ %
4.	St. Cergues ~ Les Rousses ~ Bois d'Amont	„ 4	„	„ 2½ %
5.	St. Cergues = Bois d'Amont ~ Les Rousses	„ 0	„	—

Total 143 Fälle.

Daraus ergibt sich, dafs die beiden französischen und katholischen Dörfer annähernd die gleiche Mundart sprechen, der das Patois vom schweizerischen und protestantischen St. Cergues als wesentlich verschieden gegenüber steht. Es geht somit hier an der Landesgrenze auch eine starke Dialektgrenze durch, die ihre Erklärung wohl in der Konfessionsverschiedenheit findet, gerade wie weiter nördlich im Jura zwischen Ste. Croix (Waadt) und Les Fourgs (Dép. Doubs).[2]

Interessant ist ferner, dafs die Mundart der an Bois d'Amont angrenzenden Vallée de Joux, die auf dem gleichen Hochplateau

[1] Der schweizerische Postwagen St. Cergues — Le Brassus fährt dort durch französisches Gebiet hindurch, wie das auch sonst an der Grenze vorkommt, z. B. am Doubs von St. Ursanne bis Vauffrey (Dép. Doubs).

[2] Vgl. Verf. *„Stand der Mundarten in der deutschen und französischen Schweiz"*, in den *Mitteilungen d. Ges. f. deutsche Spr. in Zürich,* Heft VI, 1901.

liegt, in 13 Fällen von 18 mit der Mundart von St. Cergues übereinstimmt. Auch das Jouxtal ist ganz protestantisch.

2. Ganz anders liegen die Dinge im nördlichen Teil der Jurakette. Schon Gauchat, *l. c.* S. 391, deutet an, dafs gegen Norden hin die dialektischen Unterschiede an der Landesgrenze trotz Terrainschwierigkeiten (Doubs) bedeutend abnehmen. Dazu drei Belege, alle dem Berner Jura entnommen, die allerdings geringere Beweiskraft haben, als die Angaben für den südlichen Jura, da jeweilen nur 19 Sprachmerkmale zum Vergleich herbeigezogen wurden.

Erste Gruppe: Die Franches Montagnes (Freiberge) sind von der Franche-Comté durch das tiefliegende Flufsbett des Doubs getrennt. Die beiden französischen Dörfer Russey und Vaufrey liegen im Dép. Doubs, Russey auf gleicher Höhe wie die Freiberge, Vaufrey am Doubs zwischen St. Hippolyte und St. Ursanne. Sie stehen mit den Freibergen in folgendem Dialektverhältnis:

Freiberge = Russey = Vaufrey in 15 Fällen,
Freiberge = Vaufrey ~ Russey in 2 „
Freiberge ~ Russey = Vaufrey in 2 „
Freiberge = Russey ~ Vaufrey in 0 „
Total 19 Fälle.

Das bedeutet: diesseits und jenseits des Doubs wird fast dieselbe Mundart gesprochen, der Unterschied ist trotz geographischer und politischer Scheidewand nicht gröfser als er bei gleicher Distanz im eigenen Land auch wäre.

Zweite Gruppe: Ganz ebenso verhält es sich etwas weiter nördlich in den Mundarten am Doubs in der Schweiz und in Frankreich.

Von den 19 Fällen stimmen Clos du Doubs mit Vaufrey und mit Montécheroux bei St. Hippolyte (Dép. Doubs) in 15 Fällen überein, also auch die gleiche Mundart.

Dritte Gruppe: Eine weitere Bestätigung des Gesagten bringt eine Vergleichung der Ajoie mit den angrenzenden Mundarten Frankreichs.

Ajoie = Delle = Montbéliard = Montécheroux in 12 Fällen.
Ajoie = Delle ~ Montbéliard = Montécheroux in 5 „
Ajoie = Delle = Montécheroux ~ Montbéliard in 2 „
Ajoie ~ Delle = Montbéliard = Montécheroux in 0 „
Total 19 Fälle.

Erhärtet werden diese Ergebnisse durch die Aussagen der Patoisredenden, die sich der engen Sprachverwandtschaft völlig bewufst sind.

Diese summarische Zusammenstellung, die noch der Vertiefung bedarf, hat uns jedenfalls das gelehrt, dafs an der französisch-schweizerischen Landesgrenze im Waadtländer Jura trotz sehr günstiger Bodenverhältnisse einschneidende Dialektunterschiede bestehen, während im Berner Jura, trotz auffallender Terrainschwierigkeit, die Mundarten eng verwandt sind.

Bis die ethnographischen Verhältnisse durch geschichtliche Studien klarer gestellt sind, halte ich daran fest, dafs Ansiedelung und Konfession an dem verschiedenen Verhalten der Dialekte schuld sind.

Wir sehen, dafs derartige sprachgeographische Untersuchungen uns nicht nur zur Absteckung von Grenzen führen, sondern uns auch zahlenmäfsigen Aufschlufs geben können über den Grad der Affinität benachbarter Dialekte. —

Soviel sei hier mitgeteilt aus den Vorarbeiten zum *„Atlas linguistique de la Suisse romande“*.

Auf viel gröfsere Schwierigkeiten stöfst die Dialektabgrenzung im Fischerschen *„Atlas der Schwäbischen Mundart“*; zwar lassen sich auch dort homogene und heterogene Gebiete unterscheiden, aber der Abstand ist geringer als in den Mundarten Frankreichs und der französischen Schweiz.

Die Sprachatlanten von Wenker und von Weigand waren mir nicht zugänglich. — Die Sprachgeographie der deutschen Schweiz wird hoffentlich nicht mehr allzulange auf sich warten lassen.

Ein Schlufswort über die Existenzfrage der Dialekte:

Es gibt also Dialektgrenzen, aber wie verschieden sind sie von dem, was unser Einteilungsbedürfnis gewünscht hätte und was einteilungssüchtige Dialektgeographen künstlich herauskonstruiert haben! Diese tatsächlichen Dialektgrenzen haben meist das nicht, was man zu einer Klassifikation der Mundarten nötig hat: sie sind nicht eben zahlreich, fast nie umschliefsen sie ein Gebiet völlig, sondern treten nur streckenweise auf, in ganzen grofsen Gebieten, wie z. B. im Pariserbecken in Nordfrankreich, fehlen sie fast gänzlich; und wo sie sich finden, sind

sie sporadisch; statt gleichmäfsig, zeigen sie sich im Gegenteil in jedem nur denkbaren Stärkegrad.

Dafs sie historisch bedingt sind, steht aufser Zweifel; dafs sie es auch ethnographisch sein können, möchte ich nicht in Abrede stellen, halte aber dafür, dafs erst dann die ethnographische Beweiskraft einer modernen Dialektgrenze erwiesen ist, wenn es gelungen ist, nachzuweisen, dafs eine längere auffallende Dialektgrenze, die weder durch natürliche noch politisch-kulturelle Schranken irgend wie erklärbar ist, mit einer sicher belegten Stammesgrenze wirklich zusammenfällt. Dieser Fall ist m. W. noch nirgends mit Sicherheit nachgewiesen. In der Regel lebt eben die alte Stammesgrenze in irgend einer politischen Konstellation fort und es ist nicht auszumachen, ob die sprachliche Differenzierung, deren genauen historischen Verlauf wir meist nicht kennen, von der Kontinuität der fraglichen Grenze herrühre oder rein ethnographisch sei.

Wohl weist Carl Haag für seine Baarmundarten überzeugend nach, dafs da, wo etwa 300 Jahre lang keine politische Schranke mehr bestanden habe, die früher verschiedenen Mundarten sich völlig ausgeglichen hätten. Wie viel eher müfste dies der Fall sein, nach 1600 oder 2000 Jahren!

Andererseits aber ragen gewisse Dialektgrenzen wie z. B. die Gascognergrenze oder diejenige am Chasseral derart über andere hinaus, während doch dort die historischen Grenzen gleich alt und gleich konstant gewesen waren, dafs das Übergewicht dieser stärkeren Grenze über die anderen uns einen weiteren Grund zu suchen veranlafst; und nach gründlicher Erwägung der historischen Verhältnisse ist gewifs der ethnographische Gesichtspunkt als „die Verlängerung der Geschichte nach rückwärts“ in erster Linie in Erwägung zu ziehen.

Wir haben uns bis jetzt ausschliefslich mit dem Problem der Dialektabgrenzung befafst.

Die Sprachgeographie hat noch andere ebenso wichtige Aufgaben rein linguistischer Natur.

Sie ist das Gegenstück zur historischen Grammatik. Diese zeigt das Nacheinander der sprachlichen Dinge, jene das Nebeneinander; die historische Grammatik verfolgt eine

Spracherscheinung womöglich von Jahrhundert zu Jahrhundert, die Sprachgeographie geht ihr nach von Landschaft zu Landschaft, ja von Dorf zu Dorf. Beide beschreiben und erklären, beide sind von einander abhängig und haben sich zu ergänzen.

Doch sind sie sehr ungleich gestellt. Die historische Grammatik hat einen erheblichen Vorteil über ihre jüngere Schwester; sie kann an Hand der schriftlichen Quellen die Sprachentwicklung leidlich genau verfolgen; eine Sprachgeographie früherer Zeiten herzustellen, ist ein ebenso mühseliges wie gefährliches Unternehmen.

Um so reizvoller und nutzbringender ist es, die lebenden Mundarten sprachgeographisch zu untersuchen.

Ich mufs es mir versagen, alle Seiten des Sprachlebens namhaft zu machen und mit Beispielen zu belegen, die durch die Sprachgeographie in neuer Beleuchtung erscheinen. Nur einige wichtige Punkte seien summarisch hervorgehoben:

Die phonetische Erkenntnis wird durch die Übersicht der Lautverteilung wesentlich gefördert. So weist die lateinische Konsonantenverbindung *cl* in *clarus, clavis, claudere* in den Wallisertälern allein nicht weniger als elf phonetische Entsprechungen auf.

Eng verwandt mit der Phonetik ist die historische Entwicklung der einzelnen Laute. Auch da gibt uns die Lautkarte willkommene Auskunft: nicht *post hoc, ergo propter hoc* heifst es hier, wohl aber sehr oft *juxta hoc, ergo post hoc.*

Das geographische Nebeneinander der Laute und Formen in ein historisches Nacheinander verwandeln, das heifst die Sprachkarte entwicklungsgeschichtlich interpretieren.

Wie schwierig, aber auch wie anregend diese Probleme sind, das haben alle diejenigen erfahren, die sich, wie unser Jubilar so mutig und so findig getan, in das Labyrinth der Formen wie *manducatu* und *manducata* hineingewagt haben.

Wir haben zweierlei Sprachgeographien kennen gelernt. Während die eine, die ethnographische, in Europa wenigstens, ihrer Vollendung entgegen geht, steht die andere, die dialektische, in ihren ersten Anfängen, ist doch von den fünf gröfseren Sprachatlanten erst einer, der für Schwaben, abgeschlossen.

Dieser letzteren Art Sprachkarte haben wir unsere besondere Aufmerksamkeit geschenkt und versucht deren Bedeutung zu werten.

Wir dürfen der Dialektgeographie, das glaube ich nachgewiesen zu haben, eine doppelte Bedeutung beimessen: erstens eine allgemeine historische und zweitens eine sprachwissenschaftliche.

Beide Gesichtspunkte vereinigen sich in der Interpretation der Dialektgrenzen, deren Alter und Stärkegrad die Linguistik zu bestimmen hat, deren Ursache zu finden aber der Geschichtswissenschaft anheimgestellt werden mufs. Kein Wunder daher, dafs diese Dialektgrenzen im Vordergrunde unseres Interesses standen.

Worin liegt der aufsersprachliche Wert der nach rein sprachlichen Merkmalen gewonnenen Abgrenzung?

Er liegt darin, dafs das bunte Netz der Sprachlinien uns über den Grad des Verkehrs (bezw. der Abschliefsung) Aufschlufs gibt, der zwischen zwei Dörfern, zwei Dorfgruppen, zwei Tälern oder zwei Landschaften besteht oder bestanden hat. Am sichersten können wir frühere Ansiedelungen in anderem Sprachgebiet nachweisen.

Das Studium der Sprachverhältnisse im Hochgebirg hat uns Überraschungen gebracht. So unbestreitbar richtig es ist, zu sagen, dafs im Allgemeinen die Alpenkette sprachtrennend gewirkt hat, so unrichtig wäre dieser Satz im Einzelnen. Es fiel uns auf, wie oft die Sprache die höchsten Pässe überwindet, wie selten die Sprachgrenze mit der Wasserscheide zusammen fällt. Gerade um die höchsten Gipfel herum, wie Monte Viso, Mont Blanc und Monte Rosa, liegt sprachlich zusammenhängendes Gebiet.

Wir werden so in der allgemeinen Beobachtung bestärkt, dafs die Gebirgsbevölkerung sich vorwiegend gegen die Bewohner der Ebene abschliefst, innerhalb der Bergwelt sich aber häufig verschiebt. Es kann uns das nicht befremden, wenn wir uns die gleichartige, mühevolle Lebensweise der Alpenbewohner vergegenwärtigen; ob sie auf den Alpweiden von Macugnaga ihr Vieh hüten oder in den ärmlichen Hütten des Saastales ihr Dasein fristen, ihre Lebensbedingungen sind im Ganzen dieselben und grundverschieden von denjenigen der Ebene.

Wir haben ferner gesehen, dafs wir in der Schweiz, auch in Deutschland, mit einem Faktor zu rechnen haben, der für die

rein romanischen Länder in der Regel nicht in Betracht kommt: das ist der Konfessionsunterschied, dessen verkehrshemmende Wirkung wir sozusagen an unseren Sprachlinien messen können.

Doch das Schwergewicht der Sprachgeographie liegt in seiner linguistischen Bedeutung. Ich möchte sie einem neu erfundenen Fernrohr vergleichen, durch das wir auf ein Mal in den Stand gesetzt sind, bekannte Dinge unter einem neuen Lichte zu sehen, Neues zu entdecken, das Alte besser zu beobachten und Alles zusammen in übersichtlicher Darstellung auf uns wirken zu lassen. Keine noch so klare Lautlehre kann uns den anregenden Eindruck einer Lautkarte ersetzen! Diese ist die notwendige Ergänzung jener. Es ist, als wenn die abstrakten Lautgesetze sichtbar geworden wären, wie wenn der immer bewegliche Sprachorganismus, aufs Papier projiziert, zur ruhigen Besichtigung vor uns läge.

Wir schauen und staunen aufs Neue über die bunte Mannigfaltigkeit der Laut-, Formen- und Wortbildung, noch mehr aber wundern wir uns über die Gesetzmäfsigkeit, die wir aus diesem Formengewimmel herauslesen können. Und wenn hundert Karten des Gilliéronschen Atlasses je ein Wort mit lat. freiem betonten *a* enthalten, so werden wir auf allen hundert eine Linie ziehen können zwischen den Dörfern, die dieses *a* beibehalten und denen, die es in *e* umwandeln und diese hundert Linien werden — ganz kleine Abweichungen abgerechnet — samt und sonders zusammenfallen. Und diese Abweichungen sind nicht etwa organische Störungen der natürlichen Entwicklung, sondern meist Eingriffe der Schriftsprache.

Diese Mannigfaltigkeit und diese Gesetzmäfsigkeit, sie liegen beide in uns, sie liegen in den Bewegungsbildern unserer Sprachpsyche; wenn wir sie also auf der Sprachkarte graphisch darstellen, so reproduzieren wir gewissermafsen unseren geistigen Organismus, d. h. wir tun das, worauf die ganze Sprachwissenschaft ausgeht, wir suchen die Äufserungen des denkenden Gehirns zu fassen und zu begreifen, um so jenem Urquell aller Kultur näher zu treten, dessen Erforschung das ewige Vorrecht aller Geisteswissenschaften ist.

Basel. E. TAPPOLET.

Bibliographie der Werke Jacob Heinrich Meisters.[1]

Louis P. Betz hatte mit grofser Freude seine Mitarbeit an diesem Bande zugesagt und sich vorgenommen, einen Aufsatz über *Heinrich Meisters Leben und Werke*, nebst bibliographischen Angaben, abzuliefern. Mitten in der Arbeit wurde er an ein qualvolles Krankenlager gefesselt und uns entrissen. Die Rücksicht auf die Freundschaft, die ihn mit seinem Lehrer verband, und der Gedanke, dafs auch dieser Torso nützlich sein könnte, bewogen uns, anhangsweise den fertig vorliegenden Teil, die Bibliographie, abzudrucken. Sie wurde von uns revidiert und ergänzt. Wir wissen zwar, dafs wir nicht im Geiste des teuren Verstorbenen handeln, dem dieser Abschnitt nur ein dürres Beiwerk zu einer geist- und lebensvollen Studie gewesen wäre.

I.

Französische Schriften Meisters.

1760 *Dissertation sur le rire.* (an.)

Essay des 15jährigen Meister im Journal Helvétique. Neuchâtel, Mai 1760.

1761 *Dissertation sur les pleurs* (an.), im Journal Helvétique. Mai 1761.

1768 *De l'origine des principes religieux.* (an.) Ohne Druckort. In-8. (62 S.)

Meister selbst gab im folgenden Jahre eine zweite kastrierte Auflage heraus. Ferner erschien ein Genfer Nachdruck. Die 1770 in dem Recueil philosophique von Michel Rey (Amsterdam) veröffentlichte Ausgabe der „Origines“ bezeichnete Meister als „édition la plus correcte“.

[1] geb. 6. August 1744 in Bückeburg. † 10. November 1826 in Zürich.

1772 *Logique à mon usage, ouvrage traduit du chinois.* (an.) Amsterdam chez Marc-Michel Rey. In-8. (46 S.)

Erschien ebenfalls in Michel Rey's „Recueil" und dann später im „Journal de Lecture" mit der Unterschrift M. — Die kleine Broschüre trägt die Widmung „A mon jeune ami" (wohl sein Zögling, der Sohn der Mad. de Vermenoux) „Ce petit ouvrage vous appartient. Il est le fruit de nos conversations sur l'art de penser. Si ce souvenir vous intéresse encore, je suis sûr du succès qui me touche le plus".

1773 *Contes moraux et Nouvelles Idylles de D[eleret] et Salomon Gessner.* Zürich. Orell. In-12.

[Traduction des „Nouvelles Idylles" de Gessner, de quelques-unes des anciennes, de „La Lettre sur le paysage"; d'Ynkle et de Yariko etc.] „Ces différentes traductions ont été retouchées depuis, avec beaucoup de soin, pour la belle édition de Le Barbier l'aîné à Paris chez Barois, in 4°"[1] (Notiz von Meister). Aufgenommen wurden Meisters Gessner-Übersetzungen aufserdem in die Zürcherische Ausgabe (S. Gessner 1777 in 4°), ferner in die von A.-A. Renouard herausgegebene Prachtausgabe „Œuvres de Salomon Gessner", Paris 1799. — In einem besonderen in-12-Bändchen erschien Meisters Übersetzung „Ynkle et Yariko", Supplément aux Œuvres de Gessner, Paris, chez Gattey 1790. — Die „retouchierten" Übersetzungen Meisters brachte indessen zuerst das „Journal de Lecture ou Choix périodique de littérature et de morale, t. I, 1775". Dort erschienen in B. I: La Matinée d'Automne, M. Gessner, trad. par M. Meister; Ménalque et Alexis; in B. IV: Idylle, Daphné et Chloé; La Jalousie; B. V (1776): Idylle, Mirtile et Chloé; B. VI: Idylle, Glicère; und B. VII: Idylle, Mirtile (diesmal mit der Bezeichnung: traduction nouvelle par M. M.**). Mit derselben Unterschrift (M. M.**) sind eine Reihe von Artikeln versehen (so über Montaigne; dann „Sur le Bonheur",

[1] 1786—1793. 3 vols ornés de 74 estampes et vignettes et culs-de-lampes dess. par Le Barbier aîné. Enthält neben Meisters Übersetzungen auch die beiden Originalerzählungen Diderots aus der Ausgabe von 1773.

„Sur l'Opinion" etc.), die zweifelsohne aus Meisters fleifsiger Feder stammen. Es ist noch hervorzuheben, dafs in diesem Journal de Lecture die ausländische Literatur (namentlich Rich. Young und Wieland) stark vertreten ist. La Harpe berichtet, dafs diese Zeitschrift, die übrigens auch von einem Ausländer herausgegeben wurde, hauptsächlich für das Ausland bestimmt war. Dasselbe scheint mit einem „Journal de Lecture" der Fall gewesen zu sein, dessen erster Band 1782 erschien (dédié à S. A. S. Mme La Duchesse de Saxe-Gotha et Altenbourg). Hier mag auch gleich erwähnt sein, dafs J. H. Meister noch Mitarbeiter mehrerer anderer Zeitschriften war, so des „Mercure de France", des „Almanach des Muses", des „Journal des Indépendans".

1787 *De la morale naturelle.* Ohne Verlagsangabe.

1788 Nouvelle éditon in-18, chez Bailly. — Dann:

1789 De la morale naturelle de Meister(!) Braunschweig. 1789. 8°. (Schulbuchhandlung).

An VI Nouv. éd., suivie du „Bonheur des Sots" par Necker. Paris, Everat, Lemierre.

Obgleich die Arbeit Neckers nur 15 Seiten (von 106 Seiten) umfafst, ist Meister nicht als Autor der Schrift „De la morale naturelle" genannt. Quérard irrt, wenn er angibt, Necker sei nicht der Verfasser des „Bonheur des Sots". Lange wurde Necker für den Verfasser des ganzen Buches gehalten. Das Journal de Paris (N° 20; 1788) brachte eine begeisterte Kritik.

1788 *Aux Mânes de Diderot.* Londres et Paris. Volland. In -12. (35 S.)

Meister hat diese biographische Studie 34 Jahre später in seine „Mélanges de philosophie" etc. eingereiht.

1791 *Souvenirs d'un voyage en Angleterre.* Paris. Gattey. In-18.

1795 *Souvenirs de mes voyages en Angleterre.* Zuric. Orell, Gessner, Fussli & Comp. 2 vol. In-12. 1795.

Die ersten Briefe dieser Sammlung (voyage en 1789, à mon ami L. M.) waren zuvor im „Journal des Indépendans" erschienen. Einige hat ein Herr

von Archenholz in der Zeitschrift „Minerva“ verdeutscht. „Noch mehr Ehre liefs ihnen Herr Reichard wiederfahren; er nahm sie alle, als das Werk einer emigrirten Dame, in seine Olla Potrida auf“ (Aus dem „Vorbericht“ der deutschen Übersetzung; 1796).

1791 *Des premiers principes du système social appliqués à la révolution présente* [*actuelle*]. (an.) Guerbart. In-8. Seconde édit. Paris.

[Von Quérard nicht erwähnt.]

1791 *Conservations patriotiques d'un Jacobin et d'un Anglais.* Paris. Guerbart.

1792 *Conversations patriotiques.* (an.) La dernière édition chez Guerbart, in-12. Paris.

1794 *Lettres sur l'imagination.* (an.) à Zuric. Orell, Gessner, Füssli & Cie. In-12.

1799 Londres, Bell.

1799—1800 Lettres sur l'imagination *par M. Meister.* Sec. éd. Paris. Lemierre. An VIII.

Mit einer an seinen Vetter Léonard Meister gerichteten und von Zürich (22 Mars 1798) datierten Einleitung. Meister hatte bisher seine Originalarbeiten anonym herausgegeben. In einer nicht vollständigen Bibliographie seiner Schriften, die sich in den „Souv. de mes voyages en Angleterre (1795)“ befindet, gibt er folgende Erklärung ab: „Il est fort indifférent de connaître le nom d'un auteur. Ce qui ne le serait peut-être pas autant, pour qui voudrait juger l'ensemble de ses idées, c'est de savoir quels sont les différens ouvrages du même écrivain. Voici la liste de ceux que je ne dois plus désavouer, *ne fût-ce que pour en débarrasser les noms célèbres, à qui l'on m'a fait l'honneur d'en attribuer la meilleure partie*“.

1797 *Souvenirs de mon dernier voyage à Paris* à M. F. de R. [Feronce de Rothenkreuz, chev. d. l'ordre d. Dannebrog, ministre d'état de S. A. S. Msgr. Le Duc de Brunswick Luneburg.] Paris, l'an V. chez Fuchs. A Zurich chez Orell, Gessner, Fussli & Co.

1797 *Vie de Sal. Gessner* par *Hottinger.* Trad. p. Meister. Zürich.

1798 *Poésies fugitives.* A Londres (Zurich). In-8.

1800 *Entretiens philosophiques et politiques, suivis de Betzi, ou l'amour comme il est: roman qui n'en est pas un.* A Hambourg (Paris). In-12. Avertissement de l'éditeur (Suard).

In Paris wiederholt neu verlegt unter dem Titel: Betzi, ou l'amour etc.; précédé d'Entretiens etc. Paris, Renouard. An IX. In-12. 1801. In-18. 1803.

Renouard, Meisters Freund, hat eine Anzahl Ex. auf Rosapapier und auf Velinpapier drucken lassen mit einer Originalzeichnung von Le Barbier.

1801 *Sur la Suisse à la fin du XVIIIe siècle.* (an.) Lunéville (Zurich). In-12.

[Sur le projet de Constitution helvétique, und andere Stücke. Imprimé à Bâle.]

1801 *Essai de poésies religieuses.* Paris. Didot. In-12. An IX.

1815 Essai etc. Zurich, Orell & Fussli, in-12.
1820 „ augmenté de plusieurs stances nouvelles. Zurich. Orell & Fussli.
1822 „ Paris, Renouard, in-12, par M. H. M...
1828 „ Nouv. éd. par M. H. M... (auf Velinpapier).

1802 und 1803 *Almanac Américain* pour l'année 1802, Philadelphie (Zurich). Pour l'année 1803, Paris.

1803 *Règles physionomiques,* traduit de J. G. Lavater. (an.) La Haye et Paris. Renouard. In-4.

1804 *Études sur l'homme dans le monde et dans la retraite* par J. H. Meister. Paris. Renouard. In-8. An XII.

Vgl. Besprechung in: Archives littéraires de l'Europe, t. IV. 1804.

1805 *Cinq nouvelles helvétiennes* par M. M.***. Paris. A.-A. Renouard. In-12. An XIII.

Vgl. Besprechung an erster Stelle im „Publiciste", samedi 5 Prairial an XIII. (25 Mai).

1806 *Traité sur la physionomie,* par le sophiste Adamantius, ou Extrait des philosophes anciens et des physionomistes modernes, *suivi d'un Eloge de Lavater comparé avec Diderot* par M. Meister. Paris. Cussac.

1809 *Euthanasie, ou Mes derniers entretiens avec elle sur l'immortalité de l'âme* par J. H. Meister. Paris. Renouard. In-12.

Vgl. Besprechung im „Mercure de France“ 18 Juillet 1809, ferner im „Publiciste“ 17 Mai 1809.

1810 *Lettres sur la vieillesse* par J. H. Meister. Paris. Renouard.

1817 Lettres etc., augmentées de deux nouvelles Lettres.

[1814] *Encore un pamphlet. Plût à Dieu le dernier!* (an.) (Ohne Datum und Verlag.)

1816–1819 *Heures ou Méditations religieuses* à l'usage de toutes les communions de l'Église. Zurich. Orell, Fussli & Cie. 3 vol. in-8. I. Bd. 1816. II. Bd. 1817. III. Bd. 1819 (1820).

Widmung: „Au Fondateur de la Sainte Alliance“.

1818 *Esquisses Européennes,* commencées en 1798 et finies en 1815 — pour servir de suite à la Correspondance du Baron de Grimm et de Diderot. Paris et Genève, chez Paschoud.

In einem „Avertissement de l'éditeur“ heifst es, dafs dies Buch aus einem „Manuscrit très-authentique“ hervorgegangen „découvert dernièrement à Londres(!) et renfermant une suite inédite de la correspondance de Grimm“.

1818 *Eloge de la vieillesse* par un ancien Magistrat (= Salomon Hirzel) trad. de l'allemand par un de ses concitoyens (Meister).

1818 *Voyage de Zurich à Zurich* par un vieil habitant de cette ville, suivi de Hadeloub, nouvelle historique. Zurich. Orell, Fussli & Cie. In-12.

1826 Nouv. éd. augm. -12.

(Diese Ausgabe ist Madame La Comtesse V. de St. A. [Aulaire] gewidmet.)

1819 *Stances d'un vieillard à sa jeune amie.* (an.) 11 Seiten. Ohne Verlagsangabe.

1819 *Ma promenade au delà des Alpes.* (an.) Berne. In-8. Chez J. J. Bourgdorfer.

(Gewidmet A Madame la G[énérale] F[insler] E[scher]. Brief unterzeichnet M.)

1820 *Berne et les Bernois.* Zurich. (an.) In-12. Chez Orell, Fussli & Cie.

(Widmungsbrief unterzeichnet M[eister] S[chulthess].)

Enthält als II. Teil: Ida ou la fondation de Berne. Nouvelle historique tirée d'une ancienne tradition du XIIe siècle. — Widmung: A Madame C. Z... B... de F. (Charlotte Zeerleder-Burkli de Farneren).

1822 *Règles diététiques; manuscrit légué à mes amis.* Zurich.

1822 *Mélanges de philosophie, de morale et de littérature* par J. H. Meister. Genève et Paris. Paschoud. 2 vol[s].

Inhalt: De l'amitié; Fragments sur les divers sujets de Littérature et de Morale; Esquisses biographiques: Diderot — Lavater — Necker — Grimm; Pensées détachées.

1825 *Derniers loisirs d'un malade octogénaire* (Gedichte). Zurich. chez Orell, Fussli & Cie.

Meisters Hauptwerk besteht in seiner von 1773 an vierzig Jahre lang fortgeführten *Correspondance littéraire*, cf. unten III. *Tourneux.*

II.

Deutsche Schriften Meisters und deutsche Übersetzungen seiner Werke.

1766 *Vier Predigten auf der Landschaft gehalten.* Zürich. Heidegger & Co.

1766 *Chloens Charakter* (Porträt der Charlotte Haller) in der Zeitschrift „Der Erinnerer", 20. Febr. 1766. [Cf. Lettres de Charlotte Haller à Henri Meister (1765—66) par Paul Usteri et Eugène Ritter in der Bibliothèque universelle, März 1905.]

1775 *Der Ursprung der Poesie.* Übersetzt von Dr. Sulzer im Schweizer-Journal.

1789 *Von der natürlichen Moral.* Aus dem Französischen des Herrn M.**, von Herrn Sch[ulthess]** übersetzt. Herausgegeben und mit einigen Anmerkungen begleitet von *C. M. Wieland.* Leipzig, Göschen 1789. (*Mit einer Vorrede Wielands,* datiert: Weimar 5. April 1789.)

W. spricht hier von der „Sensation, die das Werkchen (welches, vermöge eines Zusammenflusses zufälliger Ursachen, durch meine Vermittelung in diesem deutschen Gewande erscheint) in der Hauptstadt der geistvollsten und frivolsten Nation der Welt gemacht hat."

1790 Campe übersetzt die 36 ersten Seiten der *Premiers principes du système social etc.* im Braunschweiger Journal.

1791 Reichard übersetzt die *Conversations patriotiques* in der Olla potrida („dans son Journal théologique").

1794 *Briefe über die Einbildungskraft.* Aus dem Französischen. Zürich. Orell, Füssli & Cie. [Von Leonhard Meister.]

1796 *Erinnerungen aus meinen Reisen nach England.* Aus dem Französischen. Zürich. Orell, Gessner, Füssli & Cie. [Übersetzer: Archenholz, Reichard & Huber von Schaffhausen.]

1797 *An Diderots Schatten,* in Humaniora II, 1797. [Von Paul Usteri, sp. Bürgermeister. Joh. H^ch Füssli folgte mit einer zweiten Übersetzung, welche vor der *Nonne* von Diderot abgedruckt wurde. Zürich. Orell, Füssli & Cie. 1797. (Beides an.)].

1798 *Meine letzte Reise nach Paris.* Zürich. Orell. Füssli & Cie. [Übersetzt von Ziegenbein.]

1800 Die *Entretiens philosophiques et politiques* werden durch Joh. Bürkli verdeutscht, *Betzi* durch Grossmann.

1801 Joh. Bürkli überträgt zum Teil die *Poésies religieuses.*

1801 *Über die Schweiz am Ende des achtzehnten Jahrhunderts.* Anmerkungen eines Schweizers über den in Basel gedruckten Entwurf der helvetischen Staatsverfassung. Germanien 1801. [Übersetzt von Dekan Ith und Zunftmeister Bürkli.]

1802 *J. C. Lavater.* Eine biographische Skizze von Heinrich Meister. (Übersetzt von Prof. H. Hirzel, mit einer Vorrede datiert den 20. Dezember 1801.) Zürich. Orell, Füssli & Cie.

1803 *Rede bey der Eröffnung der ersten Grossen Raths-Versammlung* zu Zürich, den 18. April 1803 gehalten von J. H. Meister, Präsident der Regierungs-Kommission. Zürich. Orell, Füssli & Co.

1805 *Schweizerische Novellen* von J. H. M.**. Aus dem Französischen übersetzt von H. H[irzel]. Zürich. Orell, Füssli & Cie.

1807 *Ida von Unspunnen.* Eine schweizerische Sage aus dem XII. Jahrhundert von H. M.**, selbst einem Schweizer. Aus dem Französischen übersetzt von W. H. Bern. Typographische Gesellschaft.

1808 oder 1809 Nach Meisters eigenen Aufzeichnungen wurde seine Broschüre *„De l'origine des principes religieux"* 40 Jahre nach ihrem Erscheinen von Steudlin ins Deutsche übersetzt. Ich finde sie aber in Kaisers Lexikon nicht verzeichnet.

1810 *Über das Alter.* In Briefen an einen Freund. Nach dem Französischen des Herrn J. H. Meister, bearbeitet von dem Verfasser von Eugenia's Briefen (Prof. H. Hirzel). Winterthur. Steinersche Buchhandlung.

1815 *Noch ein Pamphlet. Gott gebe das letzte!* (Febr. 1815.) (an.) (Die Aristokraten werden darin aufgefordert sich in ihrem Siege zu mäfsigen.) Übersetzt von Obmann Füssli.

1828 *Reise eines ältern Zürchers durch Zürich.* Aus dem Französischen übersetzt und mit Anmerkungen begleitet von einem jüngern Nicht-Zürcher. Zürich. Orell, Füssli & Cie. [In der Zeitung für die elegante Welt.]

III.

Meister-Litteratur.

[*David Hess?* oder eher Chorherr und Prof. Heinrich Hirzel] Nekrolog der N. Zürcher Zeitung, 11. Nov. 1826.

U—i (Usteri, Paul, sp. Bürgermeister). Artikel in Michaud's Biographie Universelle (1810—1828).

Bibliothèque universelle de Genève. 1836, tome I. p. 82—93. Souvenirs de J.-J. Rousseau. Fragmens d'une correspondance inédite (Briefe Meisters vom 1. und 6. Juni 1764, worin er über seinen Besuch bei Rousseau in Môtiers berichtet).

Tourneux, Maurice. Correspondance littéraire, philos. et crit. par

Grimm, Diderot, Raynal, Meister etc. Publ. par Maurice Tourneux. Paris 1877—1882. 16 Bde.

Vgl. f. Meister Bd. X, p. 208 ff.; Bd. XVI, p. 207 ff.

Haussonville, le vicomte Othenin d'. Le salon de Mme Necker, d'après des documents tirés des archives de Coppet. 2 vol^s^ in-12. 1882. Paris, chez Lévy. (Über Meisters Verhältnis zur Frau von Vermenoux I, 97—110; 209—216).

Breitinger, H. H. Meisters Pressaffaire. N. Zürcher Zeitung, 16.—20. April 1883.

— — Aus dem Nachlass J. H. Meisters. Zürcher Taschenbuch 1885.

A. E.-B. (Escher-Bürkli). Erinnerungen aus den letzten Lebensjahren von J. H. Meister. Verwandten und Freunden des Verstorbenen gewidmet. Zürich 1885.

Breitinger, H. H. Meister, der Mitarbeiter M. Grimms. Körtings Zeitschrift, Nov. 1885. (Aufgenommen in den Sammelband *Studien und Wandertage.* Frauenfeld. 1890.)

Breitinger, H. Jacob Heinrich Meister. Artikel in der Allg. Deutschen Biographie, 1885.

Blennerhasset, Lady. Frau von Staël, ihre Freunde und ihre Bedeutung in Politik und Litteratur. 3 Bde. Berlin 1887 bis 1889.

Breitinger, H. Briefwechsel Heinrich Meisters und der Frau von Staël. Züricher Taschenbuch, 1890.

Morel, Louis. Henri Meister, Collaborateur de Grimm. (Nach Breitingers Schriften zusammengestellt.) Bulletin de l'Institut national genevois, t. XXXI, 1892.

Morf, H. In der V., von ihm umgearbeiteten Auflage von H. Hettners Gesch. der franz. Litt. im XVIII. Jahrhundert, p. 428 ff. Braunschweig 1894.

Betz, Louis P. Altes und Neues aus dem Leben Jacob Heinrich Meisters. Briefe des gelehrten Bibliographen und Verlegers Ant. Aug. Renouard. Schweiz. Rundschau, Nr. 4, 1895.

Usteri, Paul und *Ritter, Eugène.* Henri Meister, in der Revue des deux mondes vom 1. Nov. 1902, p. 148—171.

— — — — Lettres inédites de Mme de Staël à Henri Meister. Paris. Hachette. 1903. In-8. VIII und 287 Seiten, mit dem Bilde Meisters; enthält p. 1—73: Notice sur Henri Meister.

Usteri, Paul und *Ritter, Eugène.* Une lettre d'Henri Meister sur le théosophe Dutoit, in der Revue historique vaudoise. Juli 1903, p. 208—211.

— — — — Lettres d'Henri Meister (1764) in der Semaine littéraire vom 4., 18. Juli und 15. August 1903 (Meisters Briefe über Jakob Vernet, Abauzit und den Clergé genevois).

Usteri, Paul. Heinrich Meisters Mitteilungen über Bern aus dem Jahre 1764, im Neuen Berner Taschenbuch auf das Jahr 1904, p. 58—78. Bern. Wyss. 1903.

Usteri, Paul und *Ritter, Eugène.* Une dernière lettre d'Henri Meister, in der Semaine littéraire vom 6. August 1904.

Usteri, Paul. Meister-Foscolo-Briefe, im Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, CXIV, Heft 1—2 (1905).

Besitzerin der nachgelassenen Papiere Meisters ist gegenwärtig Frau Oberst Reinhart-Sulzer in Winterthur.

Zürich. L. P. Betz.

Inhaltsverzeichnis.

Seite

Bovet, Ernest. La préface de Chapelain à l'Adonis 1

Brugger, Ernst. Alain de Gomeret. Ein Beitrag zur arthurischen Namenforschung 53

Degen, Wilhelm. Die Konjugation im Patois von Crémines (Berner Jura) 97

Farinelli, Arturo. Dante nell' opere di Christine de Pisan 117

Fluri, Adolf. Die Anfänge des Französischunterrichts in Bern . . . 153

Gauchat, Louis. L'unité phonétique dans le patois d'une commune . 175

Jud, Jakob. Die Zehnerzahlen in den romanischen Sprachen 233

Jeanjaquet, Jules. Un document inédit du français dialectal de Fribourg au XVe siècle 271

Keller, Emil. Zur italienischen Syntax 297

Langkavel, Martha. Henri Blaze's Übertragung des zweiten Teiles von Goethes Faust 321

Minckwitz, Marie Johanna. Ein Scherflein zur Geschichte der französischen Akademie von 1710—1731 337

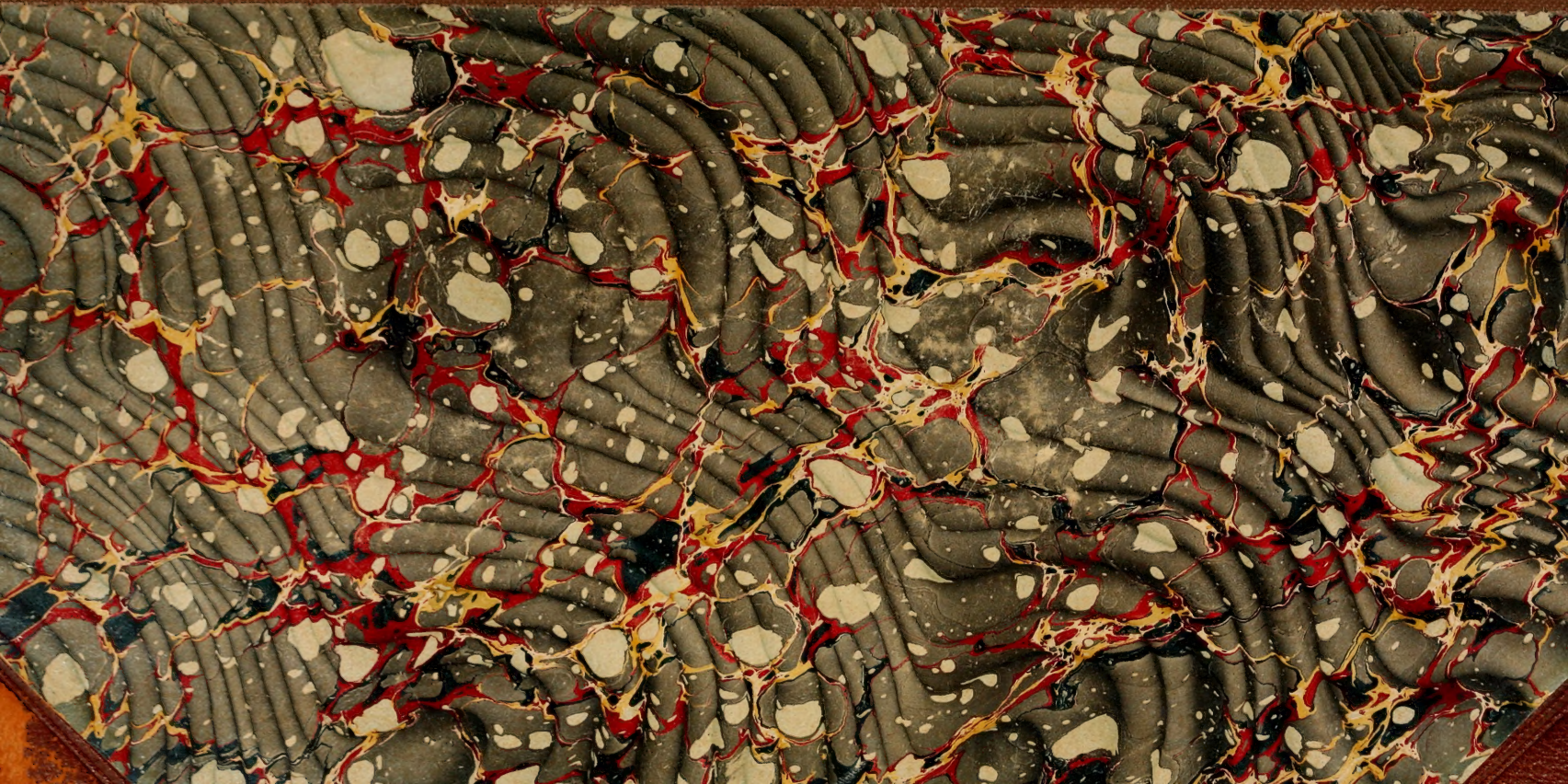
Schirmacher, Kaethe. Der junge Voltaire und der junge Goethe . . 357

Tappolet, Ernst. Über die Bedeutung der Sprachgeographie, mit besonderer Berücksichtigung französischer Mundarten 385

Betz, Louis P. Bibliographie der Werke Jacob Heinrich Meisters . . 417

Druck von Ehrhardt Karras, Halle a. S.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU